UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003907329

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/saphotartarinsur0000alph

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

SAPHO

* 1884 *

TARTARIN SUR LES ALPES

* 1885 *

LIBRAIRIE DE FRANCE

PARIS

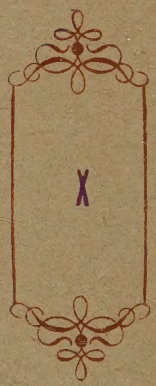
ALPHONSE

DAUDET

SAPHO

—

TARTARIN SUR LES ALPES



LIBRAIRIE
DE
FRANCE
PARIS

60 francs

SAPHO

MŒURS PARISIENNES

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

SAPHO

MŒURS PARISIENNES

1884

ILLUSTRATIONS
DE
DIGNIMONT

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

—

1931

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

843,E8
1929
V.10

Pour mes fils

quand ils auront vingt ans

I

« Regardez-moi, voyons... J'aime la couleur de vos yeux... Comment vous appelez-vous ?

— Jean.

— Jean tout court ?

— Jean Gaussin.

— Du Midi, j'entends ça... Quel âge ?

— Vingt-et-un ans.

— Artiste ?

— Non, madame.

— Ah ! tant mieux... »

Ces bouts de phrases, presque inintelligibles au milieu des cris, des rires, des airs de danse d'une fête travestie, s'échangeaient — une

nuit de juin — entre un pifferaro et une femme fellah dans la serre de palmiers, de fougères arborescentes, qui faisait le fond de l'atelier de Déchelette.

Au pressant interrogatoire de l'Égyptienne, le pifferaro répondait avec l'ingénuité de son âge tendre, l'abandon, le soulagement d'un Méridional resté longtemps sans parler. Étranger à tout ce monde de peintres, de sculpteurs, perdu dès en entrant dans le bal par l'ami qui l'avait amené, il se morfondait depuis deux heures, promenant sa jolie figure de blond hâlé et doré par le soleil, les cheveux en frisons serrés et courts comme la peau de mouton de son costume; et un succès, dont il ne se doutait guère, se levait et chuchotait autour de lui.

Des épaules de danseurs le bousculaient brusquement, des rires de rapins blaguaient la cornemuse qu'il portait tout de travers et sa défroque de montagne, lourde et gênante dans cette nuit d'été. Une Japonaise aux yeux de faubourg, des couteaux d'acier tenant son chignon remonté, fredonnait en l'agaçant : « *Ah! qu'il est beau, qu'il est beau le postillon...;* tandis qu'une novia espagnole en blanches dentelles de soie, passant au bras d'un chef apache, lui fourrait violemment sous le nez son bouquet de jasmins blancs.

Il ne comprenait rien à ces avances, se croyait extrêmement ridicule et se réfugiait dans l'ombre fraîche de la galerie vitrée, bordée d'un large divan sous les verdures. Tout de suite cette femme était venue s'asseoir auprès de lui.

Jeune, belle ? Il n'aurait su le dire... Du long fourreau de lainage bleu où sa taille pleine ondulait, sortaient deux bras ronds et fins, nus jusqu'à l'épaule ; et ses petites mains chargées de bagues, ses yeux gris large ouverts et grandis par les bizarres ornements de fer lui tombant du front, composaient un ensemble harmonieux.

Une actrice sans doute. Il en venait beaucoup chez Déchelette ; et cette pensée n'était pas pour le mettre à l'aise, ce genre de personnes lui faisant très peur. Elle lui parlait de tout près, un coude au genou, la tête appuyée sur la main avec une douceur grave, un peu lasse « Du Midi vraiment ?... Et des cheveux de ce blond-là !... Voilà une chose extraordinaire. »

Et elle voulait savoir depuis combien de temps il habitait Paris, si c'était très difficile cet examen pour les consulats qu'il préparait, s'il connaissait beaucoup de monde et comment il se trouvait à la soirée de Déchelette, rue de Rome, si loin de son quartier latin.

Quand il dit le nom de l'étudiant qui l'avait amené..... « La Gournerie... un parent de l'écrivain... Elle connaissait sans doute... » l'expression de ce visage de femme changea, s'assombrit subitement ; mais il n'y prit pas garde, ayant l'âge où les yeux brillent sans rien voir. La Gournerie lui avait promis que son cousin serait là, qu'il le présenterait. « J'aime tant ses vers... je serais si heureux de le connaître... »

Elle eut un sourire de pitié pour sa candeur, un joli resserrement d'épaules, en même temps qu'elle écartait de sa main les feuilles légères d'un bambou et regardait dans le bal si elle ne lui découvrirait pas son grand homme.

La fête à ce moment étincelait et roulait comme une apothéose de féerie. L'atelier, le hall plutôt, car on n'y travaillait guère, développé dans toute la hauteur de l'hôtel et n'en faisant qu'une pièce immense, recevait sur ses tentures claires, légères, estivales, ses stores de paille fine ou de gaze, ses paravents de laque, ses verreries multicolores, et sur le buisson de roses jaunes garnissant le foyer d'une haute cheminée Renaissance, l'éclairage varié et bizarre d'innombrables lanternes chinoises, persanes, mauresques, japonaises, les unes en fer ajouré, découpées d'ogives comme une porte de mosquée, d'autres en papier de couleur pareilles à des fruits, d'autres déployées en éventail, ayant des formes de fleurs, d'ibis, de serpents ; et tout à coup de grands jets électriques, rapides et bleuâtres, faisaient pâlir ces mille lumières et givraient d'un clair de lune les visages et les épaules nues, toute la fantasmagorie d'étoffes, de plumes, de paillons, de rubans qui se froissaient dans le bal, s'étageaient sur l'escalier hollandais à large rampe menant aux galeries du premier que dépassaient les manches des contrebasses et la mesure frénétique d'un bâton de chef d'orchestre.

De sa place, le jeune homme voyait cela à travers un réseau de branches vertes, de lianes fleuries qui se mêlaient au décor, l'encadraient et, par une illusion d'optique, jetaient au va-et-vient de la danse des guirlandes de glycine sur la traîne d'argent d'une robe de princesse, coiffaient d'une feuille de dracæna un minois de bergère pompadour ; et pour lui maintenant l'intérêt du spectacle se doublait du plaisir d'apprendre par son Égyptienne les noms, tous glorieux, tous connus, que cachaient ces travestis d'une variété, d'une fantaisie si amusantes.

Ce valet de chiens, son fouet court en bandoulière, c'était Jadin ; tandis qu'un peu plus loin cette soutane élimée de curé de campagne déguisait le vieil Isabey, grandi par un jeu de cartes dans ses souliers

à boucles. Le père Corot souriait sous l'énorme visière d'une casquette d'invalide. On lui montrait aussi Thomas Couture en bouledogue, Jundt en argousin, Cham en oiseau des îles.

Et quelques costumes historiques et graves, un Murat empanaché, un prince Eugène, un Charles 1er, portés par de tout jeunes peintres, marquaient bien la différence entre les deux générations d'artistes ; les derniers venus, sérieux, froids, des têtes de gens de Bourse vieillis de ces rides particulières que creusent les préoccupations d'argent, les autres bien plus gamins, rapins, bruyants, débridés.

Malgré ses cinquante ans et les palmes de l'Institut, le sculpteur Caoudal en hussard de baraque, les bras nus, ses biceps d'hercule, une palette de peintre battant ses longues jambes en guise de sabretache, tortillait un cavalier seul du temps de la Grande Chaumière en face du musicien de Potter, en muezzin qui fait la fête, le turban de travers, mimant la danse du ventre et piaillant le « la Allah, il Allah » d'une voix suraiguë.

On entourait ces joyeux illustres d'un large cercle qui reposait les danseurs ; et au premier rang, Déchelette, le maître du logis, fronçait sous un haut bonnet persan ses petits yeux, son nez kalmouck, sa barbe grisonnante, heureux de la gaîté des autres et s'amusant éperdument, sans qu'il y parût.

L'ingénieur Déchelette, une figure du Paris artiste d'il y a dix ou douze ans, très bon, très riche, avec des velléités d'art et cette libre allure, ce mépris de l'opinion que donnent la vie de voyage et le célibat, avait alors l'entreprise d'une ligne ferrée de Tauris à Téhéran ; et chaque année, pour se remettre de dix mois de fatigues, de nuits sous la tente, de galopades fiévreuses à travers sables et marais, il venait passer les grandes chaleurs dans cet hôtel de la rue de Rome, construit sur ses dessins, meublé en palais d'été, où il réunissait des gens d'esprit et de jolies filles, demandant à la civilisation de lui donner en quelques semaines l'essence de ce qu'elle a de montant et de savoureux.

« Déchelette est arrivé. » C'était la nouvelle des ateliers, sitôt qu'on avait vu se lever comme un rideau de théâtre l'immense store de coutil sur la façade vitrée de l'hôtel. Cela voulait dire que la fête commençait et qu'on allait en avoir pour deux mois de musiques et festins, danses et bombances, tranchant sur la torpeur silencieuse du quartier de l'Europe à cette époque des villégiatures et des bains de mer.

Personnellement, Déchelette n'était pour rien dans le bacchanal

qui grondait chez lui nuit et jour. Ce noceur infatigable apportait au plaisir une frénésie à froid, un regard vague, souriant, comme hatschisché, mais d'une tranquillité, d'une lucidité imperturbables. Très fidèle ami, donnant sans compter, il avait pour les femmes un mépris d'homme d'Orient, fait d'indulgence et de politesse ; et de celles qui venaient là, attirées par sa grande fortune et la fantaisie joyeuse du milieu, pas une ne pouvait se vanter d'avoir été sa maîtresse plus d'un jour.

« Un bon homme tout de même... » ajouta l'Égyptienne qui donnait à Gaussin ces renseignements. S'interrompant tout à coup :

« Voilà votre poète...

— Où donc ?

— Devant vous... en marié de village... »

Le jeune homme eut un « Oh ! » désappointé. Son poète ! Ce gros homme, suant, luisant, étalant des grâces lourdes dans le faux-col à deux pointes et le gilet fleuri de Jeannot... Les grands cris désespérés du *Livre de l'Amour* lui venaient à la mémoire, du livre qu'il ne lisait jamais sans un petit battement de fièvre ; et tout haut, machinalement, il murmurait :

Pour animer le marbre orgueilleux de ton corps,
O Sapho, j'ai donné tout le sang de mes veines...

Elle se retourna vivement, avec le cliquetis de sa parure barbare :

« Que dites-vous là ? »

C'étaient des vers de La Gournerie ; il s'étonnait qu'elle ne les connût pas.

« Je n'aime pas les vers... » fit-elle d'un ton bref ; et elle restait debout, le sourcil froncé, regardant la danse et froissant nerveusement les belles grappes lilas qui pendaient devant elle. Puis, avec l'effort d'une décision qui lui coûtait : « Bonsoir... » et elle disparut.

Le pauvre pifferaro resta tout saisi. « Qu'est-ce qu'elle a ?... Que lui ai-je dit ?... » Il chercha, ne trouva rien, sinon qu'il ferait bien d'aller se coucher. Il ramassa mélancoliquement sa cornemuse et rentra dans le bal, moins troublé du départ de l'Égyptienne que de toute cette foule qu'il devait traverser pour gagner la porte.

Le sentiment de son obscurité parmi tant d'illustrations le rendait plus timide encore.

Maintenant on ne dansait plus ; quelques couples ça et là, acharnés aux dernières mesures d'une valse qui mourait, et parmi eux Caoudal, superbe et gigantesque, tourbillonnant la tête haute avec une petite tricoteuse, coiffe au vent, qu'il enlevait sur ses bras roux.

Par le grand vitrage du fond large ouvert, entraient des bouffées d'air matinales et blanchissantes, agitant les feuilles des palmiers, couchant les flammes des bougies comme pour les éteindre. Une lanterne en papier prit feu, des bobèches éclatèrent, et tout autour de la salle les domestiques installaient des petites tables rondes comme aux terrasses des cafés. On soupait toujours ainsi par quatre ou cinq chez Déchelette ; et les sympathies en ce moment se cherchaient, se groupaient.

C'étaient des cris, des appels féroces, le «Pil...ouit» du faubourg répondant au «You you you you» en crécelle des filles d'Orient, et des colloques à voix basse, et des rires voluptueux de femmes qu'on entraînait d'une caresse.

Gaussin profitait du tumulte pour se glisser vers la sortie, quand son ami l'étudiant l'arrêta, ruisselant, les yeux en boule, une bouteille sous chaque bras : «Mais où étiez-vous donc ?... Je vous cherche partout... J'ai une table, des femmes, la petite Bacherelly, des Bouffes.. En Japonaise, savez bien... Elle m'envoie vous chercher. Venez vite...» et il repartit en courant.

Le pifferaro avait soif ; puis l'ivresse du bal le tentait, et le minois de la petite actrice qui de loin lui faisait des signes. Mais une voix sérieuse et douce murmura près de son oreille :

«N'y va pas...»

Celle de tout à l'heure était là, tout contre lui, l'entraînant dehors, et il la suivit sans hésiter. Pourquoi ? Ce n'était pas l'attrait de cette femme ; il l'avait à peine regardée, et l'autre là-bas qui l'appelait, dressant les couteaux d'acier de sa chevelure, lui plaisait bien davantage. Mais il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, à la violence impétueuse d'un désir.

N'y va pas !...

Et subitement ils se trouvèrent tous deux sur le trottoir de la rue de Rome. Des fiacres attendaient dans le matin blême. Des balayeurs, des ouvriers allant au travail regardaient cette fête grondante et débordante, ce couple travesti, un Mardi gras en plein été.

«Chez vous, ou chez moi ?...» demanda-t-elle. Sans bien s'expliquer

pourquoi, il pensa que chez lui ce serait mieux, donna son adresse lointaine au cocher ; et pendant la route qui fut longue ils parlèrent peu. Seulement elle tenait une de ses mains entre les siennes qu'il sentait très petites et glacées ; et, sans le froid de cette étreinte nerveuse, il aurait pu croire qu'elle dormait, renversée au fond du fiacre avec le reflet glissant du store bleu sur la figure.

On s'arrêta rue Jacob, devant un hôtel d'étudiants. Quatre étages à monter, c'était haut et dur. « Voulez-vous que je vous porte ?... » dit-il en riant, mais tout bas, à cause de la maison endormie. Elle l'enveloppa d'un lent regard, méprisant et tendre, un regard d'expérience qui le jaugeait et clairement disait : « Pauvre petit... »

Alors lui, d'un bel élan, bien de son âge et de son Midi, la prit, l'emporta comme un enfant, car il était solide et découplé avec sa peau blonde de demoiselle, et il monta le premier étage d'une haleine, heureux de ce poids que deux beaux bras, frais et nus, lui nouaient au cou.

Le second étage fut plus long, sans agrément. La femme s'abandonnait, se faisait plus lourde à mesure. Le fer de ses pendeloques, qui d'abord le caressait d'un chatouillement, entrait peu à peu et cruellement dans sa chair.

Au troisième, il râlait comme un déménageur de piano ; le souffle lui manquait pendant qu'elle murmurait, ravie, la paupière allongée : « Oh ! m'ami, que c'est bon... qu'on est bien... » Et les dernières marches, qu'il grimpait une à une, lui semblaient d'un escalier géant dont les murs, la rampe, les étroites fenêtres tournaient en une interminable spirale. Ce n'était plus une femme qu'il portait, mais quelque chose de lourd, d'horrible, qui l'étouffait, et qu'à tout moment il était tenté de lâcher, de jeter avec colère, au risque d'un écrasement brutal.

Arrivés sur l'étroit palier : « Déjà !... » dit-elle en ouvrant les yeux. Lui pensait : « Enfin !... » mais n'aurait pu le dire, très pâle, les deux mains sur la poitrine qui éclatait.

Toute leur histoire, cette montée d'escalier dans la grise tristesse du matin.

II

Il la garda deux jours ; puis elle partit, lui laissant une impression de peau douce et de linge fin. Pas d'autre renseignement sur elle que son nom, son adresse et ceci : « Quand vous me voudrez, appelez-moi... Je serai toujours prête. »

La toute petite carte, élégante, odorante, portait :

FANNY LEGRAND

6, rue de l'Arcade

Il la mit à sa glace entre une invitation au dernier bal des Affaires Étrangères et le programme enluminé et fantaisiste de la soirée de Déchelette, ses deux seules sorties mondaines de l'année ; et le souvenir de la femme, resté quelques jours autour de la cheminée dans ce délicat et léger parfum, s'évapora en même temps que lui, sans que Gaussin,

sérieux, travailleur, se méfiant par-dessus tout des entraînements de Paris, eût eu la fantaisie de renouveler cette amourette d'un soir.

L'examen ministériel aurait lieu en novembre. Il ne lui restait que trois mois pour le préparer. Après, viendrait un stage de trois ou quatre ans dans les bureaux du service consulaire ; puis il s'en irait quelque part, très loin. Cette idée d'exil ne l'effrayait pas ; car une tradition chez les Gaussin d'Armandy, vieille famille avignonnaise, voulait que l'aîné des fils suivît ce qu'on appelle *la carrière*, avec l'exemple, l'encouragement et la protection morale de ceux qui l'y avaient précédé. Pour ce provincial, Paris n'était que la première escale d'une très longue traversée, ce qui l'empêchait de nouer aucune liaison sérieuse en amour comme en amitié.

Une semaine ou deux après le bal de Déchelette, un soir que Gaussin, la lampe allumée, ses livres préparés sur la table, se mettait au travail, on frappa timidement ; et, la porte ouverte, une femme apparut en toilette élégante et claire. Il la reconnut seulement quand elle eut relevé sa voilette.

« Vous voyez, c'est moi... je reviens... »

Puis surprenant le regard inquiet, gêné, qu'il jetait sur la besogne en train : « Oh ! je ne vous dérangerai pas... je sais ce que c'est... » Elle défit son chapeau, prit une livraison du *Tour du Monde*, s'installa et ne bougea plus, absorbée en apparence par sa lecture ; mais, chaque fois qu'il levait les yeux, il rencontrait son regard.

Et vraiment il lui fallait du courage pour ne pas la prendre tout de suite entre ses bras, car elle était bien tentante et d'un grand charme avec sa toute petite tête au front bas, au nez court, à la lèvre sensuelle et bonne, et la maturité souple de sa taille dans cette robe d'une correction toute parisienne, moins effrayante pour lui que sa défroque de fille d'Égypte.

Partie le lendemain de bonne heure, elle revint plusieurs fois dans la semaine, et toujours elle entrait avec la même pâleur, les mêmes mains froides et moites, la même voix serrée d'émotion.

« Oh ! je sais bien que je t'ennuie, lui disait-elle, que je te fatigue. Je devrais être plus fière... Si tu crois !... Tous les matins en m'en allant de chez toi, je jure de ne plus venir ; puis ça me reprend, le soir, comme une folie. »

Il la regardait, amusé, surpris dans son dédain de la femme, par cette persistance amoureuse. Celles qu'il avait connues jusque-là,

des filles de brasserie ou de skating, quelquefois jeunes et jolies, lui laissaient toujours le dégoût de leur rire bête, de leurs mains de cuisinières, d'une grossièreté d'instincts et de propos qui lui faisait ouvrir la fenêtre derrière elles. Dans sa croyance d'innocent, il pensait toutes les filles de plaisir pareilles. Aussi s'étonnait-il de trouver en Fanny une douceur, une réserve vraiment femme, avec cette supériorité — sur les bourgeoises qu'il rencontrait en province chez sa mère — d'un frottis d'art, d'une connaissance de toutes choses, qui rendaient les causeries intéressantes et variées.

Puis elle était musicienne, s'accompagnait au piano et chantait, d'une voix de contralto un peu fatiguée, inégale, mais exercée, quelque romance de Chopin ou de Schumann, des chansons de pays, des airs berrichons, bourguignons ou picards dont elle avait tout un répertoire.

Gaussin, fou de musique, cet art de paresse et de plein air où se plaisent ceux de son pays, s'exaltait par le son aux heures de travail, en berçait son repos délicieusement. Et de Fanny, cela surtout le ravissait. Il s'étonnait qu'elle ne fût pas dans un théâtre, et apprit ainsi qu'elle avait chanté au Lyrique. « Mais pas longtemps... Je m'ennuyais trop... »

En elle effectivement rien de l'étudié, du convenu de la femme de théâtre ; pas l'ombre de vanité ni de mensonge. Seulement un certain mystère sur sa vie au dehors, mystère gardé même aux heures de passion, et que son amant n'essayait pas de pénétrer, ne se sentant ni jaloux, ni curieux, la laissant arriver à l'heure dite sans même regarder la pendule, ignorant encore la sensation de l'attente, ces grands coups à pleine poitrine qui sonnent le désir et l'impatience.

De temps en temps, l'été étant très beau cette année-là, ils s'en allaient à la découverte de tous ces jolis coins des environs de Paris dont elle savait la carte précise et détaillée. Ils se mêlaient aux départs nombreux, turbulents, des gares de banlieue, déjeunaient dans quelque cabaret à la lisière des bois ou des eaux, évitant seulement certains endroits trop courus. Un jour qu'il lui proposait d'aller aux Vaux-de-Cernay : « Non, non... pas là... il y a trop de peintres... »

Et cette antipathie des artistes, il se rappela qu'elle avait été l'initiation de leur amour. Comme il en demandait la raison : « Ce sont, dit-elle, des détraqués, des compliqués qui racontent toujours plus de choses qu'il n'y en a... Ils m'ont fait beaucoup de mal... »

Lui protestait : « Pourtant, l'art, c'est beau... Rien de tel pour embellir, élargir la vie.

— Vois-tu, m'ami, ce qui est beau, c'est d'être simple et droit comme toi, d'avoir vingt ans et de bien s'aimer... »

Vingt ans ! on ne lui eût pas donné davantage, à la voir si vivante, toujours prête, riant à tout, trouvant tout bon.

Un soir, à Saint-Clair, dans la vallée de Chevreuse, ils arrivèrent la veille de la fête et ne trouvèrent pas de chambre. Il était tard, il fallait une lieue de bois dans la nuit pour rejoindre le prochain village. Enfin on leur offrit un lit de sangle, resté libre au bout d'une grange où dormaient des maçons.

« Allons-y, dit-elle, en riant... ça me rappellera mon temps de misère. »

Elle avait donc connu la misère.

Ils se glissèrent à tâtons entre les lits occupés dans la grande salle crépie à la chaux, où fumait une veilleuse au fond d'une niche sur la muraille ; et toute la nuit serrés l'un contre l'autre, ils étouffaient leurs baisers et leurs rires, en entendant ronfler, geindre de fatigue ces compagnons, dont les bourgerons, les lourdes chaussures de travail traînaient tout près de la robe de soie et des fines bottes de la Parisienne.

Au petit jour, une chattière s'ouvrit au bas du large portail, un rais de lumière blanche frôla la sangle des lits, la terre battue, pendant qu'une voix enrouée criait : « Ohé ! la coterie... » Puis il se fit dans la grange redevenue obscure un remue-ménage pénible et lent, des baîllées, des étirements, de grosses toux, les tristes bruits humains d'une chambrée qui s'éveille ; et lourds, silencieux, les Limousins s'en allèrent, un par un, sans se douter qu'ils avaient dormi près d'une belle fille.

Derrière eux, elle se leva, mit sa robe à tâtons, tordit ses cheveux en hâte : « Reste là... je reviens... » Elle rentrait au bout d'un moment avec une énorme brassée de fleurs des champs, inondées de rosée. « Maintenant dormons... » dit-elle en éparpillant sur le lit cette odorante fraîcheur de la flore matinale qui ravivait l'atmosphère autour d'eux. Et jamais elle ne lui avait paru si jolie qu'à cette entrée de grange, riant dans le petit jour, avec ses légers cheveux tout envolés et ses herbes folles.

Une autre fois, ils déjeunaient à Ville-d'Avray devant l'étang. Un matin d'automne enveloppait de brume l'eau calme, la rouille des bois en face d'eux ; et seuls dans le petit jardin du restaurant, ils s'embrassaient en mangeant des ablettes. Tout à coup, d'un pavillon rustique

branché dans le platane au pied duquel leur table était mise, une voix forte et narquoise appela : « Dites donc, les autres, quand vous aurez fini de vous bécotter... » Et la face de lion, la moustache rousse du sculpteur Caoudal se penchait dans l'embrasure en rondins du chalet.

« J'ai bien envie de descendre déjeuner avec vous... Je m'ennuie comme un hibou dans mon arbre... »

Fanny ne répondait pas, visiblement gênée de la rencontre; lui, au contraire, accepta bien vite, curieux de l'artiste célèbre, flatté de l'avoir à sa table.

Caoudal, très coquet dans une apparence négligée, mais où tout était calculé depuis la cravate en crêpe de Chine blanc pour éclaircir un teint sabré de rides et de couperoses, jusqu'au veston serré sur la taille encore svelte et les muscles en saillie. Caoudal lui parut plus vieux qu'au bal de Déchelette.

Mais ce qui le surprit et même l'embarrassait un peu, ce fut le ton d'intimité du sculpteur avec sa maîtresse. Il l'appelait Fanny, la tutoyait. « Tu sais, lui disait-il en installant son couvert sur leur nappe, je suis veuf depuis quinze jours. Maria est partie avec Morateur. Ça m'a laissé assez tranquille les premiers temps... Mais ce matin, en entrant à l'atelier, je me suis senti feignant comme tout... Impossible de travailler... Alors j'ai lâché mon groupe et je suis venu déjeuner à la campagne. Fichue idée, quand on est seul... Un peu plus je larmoyais dans ma gibelotte... »

Puis regardant le Provençal dont la barbe follette et les cheveux bouclés avaient le ton du sauterne dans les verres :

« Est-ce beau la jeunesse !... Pas de danger qu'on le lâche, celui-là... Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que ça se gagne... Elle a l'air aussi jeune que lui...

— Malhonnête !... » fit-elle en riant ; et son rire sonnait bien la séduction sans âge, la jeunesse de la femme qui aime et veut se faire aimer.

— « Étonnante... étonnante... » murmurait Caoudal, qui l'examinait tout en mangeant, avec un pli de tristesse et d'envie grimaçant au coin de sa bouche. « Dis donc, Fanny, te rappelles-tu un déjeuner ici.. c'est loin, dam !... nous étions Ezano, Dejoie, toute la bande... tu es tombée dans l'étang. On t'a habillée en homme, avec la tunique du garde-pêche. Ça t'allait richement bien...

— Rappelle plus... » fit-elle froidement, et sans mentir ; car ces

créatures changeantes et de hasard ne sont jamais qu'à l'heure présente de leur amour. Nulle mémoire de ce qui précéda, nulle crainte de ce qui peut venir.

Caoudal, au contraire, tout au passé, dévidait à coups de sauterne ses exploits de robuste jeunesse, d'amour et de buverie, parties de campagne, bals à l'Opéra, charges d'atelier, batailles et conquêtes. Mais, en se tournant vers eux avec l'éclair remonté à ses yeux de toutes les flammes qu'il remuait, il s'aperçut qu'ils ne l'écoutaient guère, occupés à égrener des raisins aux lèvres l'un de l'autre.

« Est-ce assez rasant ce que je vous raconte là!... Mais si, je vous assomme... Ah! nom d'un chien... C'est bête d'être vieux... » Il se leva, jeta sa serviette. « Pour moi, le déjeuner, père Langlois... » cria-t-il vers le restaurant.

Il s'éloigna tristement, traînant les pieds, comme rongé d'un mal incurable. Longtemps les amoureux suivirent sa longue taille qui se voûtait sous les feuilles couleur d'or.

« Pauvre Caoudal!... c'est vrai qu'il se tasse... » murmura Fanny d'un ton de douce commisération; et comme Gaussin s'indignait que cette Maria, une fille, un modèle, pût s'amuser des souffrances d'un Caoudal et préférer au grand artiste... qui?... Morateur, un petit peintre sans talent, n'ayant pour lui que sa jeunesse, elle se mit à rire : « Ah! innocent... innocent... » et lui renversant la tête à deux mains sur ses genoux, elle le humait, le respirait, dans les yeux, dans les cheveux, partout, comme un bouquet.

Le soir de ce jour-là, Jean pour la première fois coucha chez sa maîtresse qui le tourmentait à ce sujet depuis trois mois : « Mais enfin, pourquoi ne veux-tu pas?

— Je ne sais... ça me gêne.

— Puisque je te dis que je suis libre, que je suis seule... »

Et la fatigue de la partie de campagne aidant, elle l'entraîna rue de l'Arcade, tout près de la gare. A l'entresol d'une maison bourgeoise d'apparence honnête et cossue, une vieille servante en bonnet paysan, l'air revêche, vint leur ouvrir.

« C'est Machaume... Bonjour, Machaume... » dit Fanny lui sautant au cou. « Tu sais, le voilà mon aimé, mon roi... Je l'amène... Vite, allume tout, fais la maison belle... »

Jean resta seul dans un tout petit salon aux fenêtres cintrées et basses, drapées de la même soie bleue banale qui couvrait les divans

et quelques meubles laqués. Aux murs, trois ou quatre paysages égayaient et aéraient l'étoffe ; tous portaient un mot de dédicace : « A Fanny Legrand », « A ma chère Fanny... »

Sur la cheminée, un marbre demi-grandeur de la Sapho de Caoudal, dont le bronze est partout, et que Gaussin dès sa petite enfance avait vu dans le cabinet de travail de son père. Et à la lueur de l'unique bougie posée près du socle, il s'aperçut de la ressemblance affinée et comme rajeunissante de cette œuvre d'art avec sa maîtresse. Ces lignes du profil, ce mouvement de taille sous la draperie, cette rondeur filante des bras noués autour des genoux, lui étaient connus, intimes ; son œil les savourait avec le souvenir de sensations plus tendres.

Fanny, le trouvant en contemplation devant le marbre, lui dit d'un air dégagé : « Il y a quelque chose de moi, n'est-ce pas ?... le modèle de Caoudal me ressemblait... » Et tout de suite elle l'emmena dans sa chambre, où Machaume en rechignant installait deux couverts sur un guéridon ; tous les flambeaux allumés, jusqu'aux bras de l'armoire à glace, un beau feu de bois, gai comme un premier feu, flambant sous le pare-étincelles, la chambre d'une femme qui s'habille pour le bal.

« J'ai voulu souper là, dit-elle en riant... nous serons plus vite au lit. »

Jamais Jean n'avait vu d'ameublement aussi coquet. Les lampas Louis XVI, les mousselines claires des chambres de sa mère et de ses sœurs ne donnaient pas la moindre idée de ce nid ouaté, capitonné, où les boiseries se cachaient sous des satins tendres, où le lit n'était qu'un divan plus large que les autres, étalé au fond sur des fourrures blanches.

Délicieuse, cette caresse de lumière, de chaleur, de reflets bleus allongés dans les glaces bisautées, après leur course à travers champs, l'ondée qu'ils avaient reçue, la boue des chemins creux sous le jour qui tombait. Mais ce qui l'empêchait de déguster en vrai provincial ce confort de rencontre, c'était la mauvaise humeur de la servante, le regard soupçonneux dont elle le fixait, au point que Fanny la renvoya d'un mot : « Laisse-nous, Machaume... nous nous servirons... » Et comme la paysanne jetait la porte en s'en allant : « N'y fais pas attention, elle m'en veut de trop t'aimer... Elle dit que je perds ma vie... Ces gens de campagne, c'est si rapace !... Sa cuisine, par exemple, vaut mieux qu'elle... goûte-moi cette terrine de lièvre. »

Elle découpait le pâté, débouchait le champagne, oubliait de se servir pour le regarder manger, faisant à chaque geste remonter jusqu'à

l'épaule les manches d'une gandoura d'Alger, de laine souple et blanche, qu'elle portait toujours à la maison. Elle lui rappelait ainsi leur première rencontre chez Déchelette ; et serrés sur le même fauteuil, mangeant dans la même assiette, ils parlaient de cette soirée.

« Oh ! moi, disait-elle, dès que je t'ai vu entrer, j'ai eu envie de toi... j'aurais voulu te prendre, t'emmener tout de suite, pour que les autres ne t'aient pas... Et toi, qu'est-ce que tu pensais, quand tu m'as vue ?... »

D'abord elle lui avait fait peur : puis il s'était senti plein de confiance, en intimité complète avec elle. « Au fait, ajouta-t-il, je ne t'ai jamais demandé... Pourquoi t'es-tu fâchée ?... Pour deux vers de La Gournerie ?... »

Elle eût le même froncement de sourcil qu'au bal, puis un geste de tête : « Des bêtises !... n'en parlons plus... » Et les bras autour de lui : « C'est que j'avais un peu peur, moi aussi... j'essayais de me sauver, de me reprendre... mais je n'ai pas pu, je ne pourrai jamais...

— Oh ! jamais.

— Tu verras. »

Il se contenta de répondre avec le sourire sceptique de son âge, sans s'arrêter à l'accent passionné, presque menaçant, dont lui fut jeté ce « Tu verras... » Cette étreinte de femme était si douce, si soumise ; il croyait fermement n'avoir qu'un geste à faire pour se dégager.

Même à quoi bon se dégager ? Il était si bien dans le dorlotement de cette chambre voluptueuse, si délicieusement étourdi par cette haleine en caresse sur ses paupières qui battaient, lourdes de sommeil, pleines de visions fuyantes, bois rouillés, prés, meules ruisselantes, toute leur journée d'amour à la campagne...

Au matin, il fut réveillé en sursaut par la voix de Machaume criant au pied du lit, sans le moindre mystère : « Il est là... il veut vous parler...

— Comment ! il veut ?... Je ne suis donc plus chez moi !... tu l'as donc laissé entrer... »

Furieuse, elle bondit, s'échappa de la chambre, à moitié nue, la batiste ouverte : « Ne bouge pas, m'ami... je reviens... » Mais il ne l'attendit pas et ne se sentit tranquille que lorsqu'il fut levé à son tour, et vêtu, ses pieds solides dans ses bottes.

Tout en ramassant ses vêtements dans la chambre hermétiquement close où la veilleuse éclairait encore le désordre du petit souper, il entendait le bruit d'un débat terrible étouffé par les tentures du salon. Une voix d'homme, irritée d'abord, puis implorante, dont les éclats

s'écrasaient en sanglots, en larmoyantes faiblesses, alternait avec une autre voix qu'il ne reconnut pas tout de suite, dure et rauque, chargée de haine et de mots ignobles arrivant jusqu'à lui comme une dispute de brasserie de filles.

Tout ce luxe amoureux en était souillé, dégradé d'un éclaboussement de taches sur de la soie ; et la femme salie aussi, au niveau d'autres qu'il avait méprisées auparavant.

Elle rentra haletante, tordant d'un beau geste sa chevelure répandue ! « Est-ce bête un homme qui pleure !... » Puis le voyant debout, habillé, elle eut un cri de rage : « Tu t'es levé !... recouche-toi... tout de suite... Je le veux... » Subitement radoucie, et l'enlaçant du geste et de la voix : « Non, non... ne pars pas... tu ne peux pas t'en aller comme ça... D'abord je suis sûre que tu ne reviendrais plus.

— Mais si... Pourquoi donc ?...

— Jure que tu n'es pas fâché, que tu viendras encore... Oh ! c'est que je te connais. »

Il jura ce qu'elle voulut, mais ne se recoucha pas malgré ses supplications et l'assurance réitérée qu'elle était chez elle, libre de sa vie, de ses actes. A la fin elle sembla se résigner à le voir partir, et l'accompagna jusqu'à la porte, n'ayant plus rien de la faunesse en délire, bien humble au contraire, cherchant à se faire pardonner.

Une longue et profonde caresse d'adieu les retint dans l'antichambre.

« Alors... quand ?... » lui demandait-elle, les yeux tout au fond des yeux. Il allait répondre, mentir sans doute, dans sa hâte d'être dehors, quand un coup de sonnette l'arrêta. Machaume sortit de sa cuisine, mais Fanny lui fit signe : « Non... n'ouvre pas... » Et ils restaient là, tous les trois, immobiles, sans parler.

On entendit une plainte étouffée, puis le froissement d'une lettre glissée sous la porte, et des pas qui descendaient lentement. « Quand je te disais que j'étais libre... tiens !... » Elle passa à son amant la lettre qu'elle venait d'ouvrir, une pauvre lettre d'amour, bien basse, bien lâche, crayonnée en hâte sur une table de café et dans laquelle le malheureux demandait grâce pour sa folie du matin, reconnaissait n'avoir aucun droit sur elle que celui qu'elle voudrait bien lui laisser, priait à deux mains jointes qu'on ne l'exilât pas sans retour, promettant d'accepter tout, résigné à tout... mais ne pas la perdre, mon Dieu ! ne pas la perdre...

« Crois-tu !... » dit-elle avec un mauvais rire ; et ce rire acheva de lui

barrer le cœur qu'elle voulait conquérir. Jean la trouva cruelle. Il ne savait pas encore que la femme qui aime n'a d'entrailles que pour son amour, toutes ses forces vives de charité, de bonté, de pitié, de dévouement absorbées au profit d'un être, d'un seul.

« Tu as bien tort de te moquer... Cette lettre est horriblement belle et navrante... » Et tout bas, d'une voix grave, en lui tenant les mains : « Voyons... pourquoi le chasses-tu ?...

— Je n'en veux plus... Je ne l'aime pas.

— Pourtant c'était ton amant... Il t'a fait ce luxe où tu vis, où tu as toujours vécu, qui t'est nécessaire.

— M'ami, dit-elle avec son accent de franchise, quand je ne te connaissais pas, je trouvais tout cela très bien... Maintenant c'est une fatigue, une honte ; j'en avais le cœur qui me levait... Oh ! je sais, tu vas me dire que toi ce n'est pas sérieux, que tu ne m'aimes pas... Mais ça, j'en fais mon affaire... Que tu le veuilles ou non, je te forcerai bien de m'aimer. »

Il ne répondit pas, convint d'un rendez-vous pour le lendemain, et se sauva, laissant quelques louis à Machaume, le fond de sa bourse d'étudiant, en paiement de la terrine. Pour lui, c'était fini maintenant. De quel droit troubler cette existence de femme, et que pouvait-il lui offrir en échange de ce qu'il lui faisait perdre ?

Il lui écrivit cela, le jour même, aussi doucement, aussi sincèrement qu'il put, mais sans lui avouer que de leur liaison, de ce caprice léger et aimable, il avait senti se dégager tout à coup quelque chose de violent, de malsain, en entendant après sa nuit d'amour ces sanglots d'amant trompé qui alternaient avec son rire à elle et ses jurons de blanchisseuse.

Dans ce grand garçon, poussé loin de Paris, en pleine garrigue provençale, il y avait un peu de la rudesse paternelle, et toutes les délicatesses, toutes les nervosités de sa mère à laquelle il ressemblait comme un portrait. Et pour le défendre contre les entraînements du plaisir s'ajoutait encore l'exemple d'un frère de son père, dont les désordres, les folies avaient à demi ruiné leur famille et mis l'honneur du nom en péril.

L'oncle Césaire ! Rien qu'avec ces deux mots et le drame intime qu'ils évoquaient, on pouvait exiger de Jean des sacrifices autrement terribles que celui de cette amourette à laquelle il n'avait jamais donné d'importance. Pourtant ce fut plus dur à rompre qu'il ne se l'imaginait.

Formellement congédiée, elle revint sans se décourager de ses refus de la voir, de la porte fermée, des consignes inexorables. « Je

n'ai pas d'amour-propre...» lui écrivait-elle. Elle guettait l'heure de ses repas au restaurant, l'attendait devant le café où il lisait ses journaux. Et pas de larmes, ni de scènes. S'il était en compagnie, elle se contentait de le suivre, d'épier le moment où il restait seul.

«Veux-tu de moi, ce soir?... Non?... Alors ce sera pour une autre fois.» Et elle s'en allait avec la douceur résignée du forain qui reboucle sa balle, lui laissant le remords de ses duretés et l'humiliation du mensonge qu'il balbutiait à chaque rencontre. «L'examen tout proche... le temps qui manquait... Après, plus tard, si ça la tenait encore...» De fait, il comptait, sitôt reçu, prendre un mois de vacances dans le Midi et qu'elle l'oublierait pendant ce temps-là.

Malheureusement, l'examen passé, Jean tomba malade. Une angine, gagnée dans un couloir du ministère, et qui, négligée, s'envenima. Il ne connaissait personne à Paris, à part quelques étudiants de sa province, que son exigeante liaison avait éloignés et dispersés. D'ailleurs il fallait ici plus qu'un dévouement ordinaire, et dès le premier soir ce fut Fanny Legrand qui s'installa près de son lit, ne le quittant de dix jours, le soignant sans fatigue, sans peur ni dégoût, adroite comme une sœur de garde, avec des câlineries tendres, qui parfois, aux heures de fièvre, le reportaient à une grosse maladie d'enfance, lui faisaient appeler sa tante Divonne, dire «Merci, Divonne», quand il sentait les mains de Fanny sur la moiteur de son front.

«Ce n'est pas Divonne... c'est moi... je te veille...»

Elle le sauvait des soins mercenaires, des feux éteints maladroitement, des tisanes fabriquées dans une loge de concierge; et Jean n'en revenait pas de ce qu'il y avait d'alerte, d'ingénieux, d'expéditif, dans ces mains d'indolence et de volupté. La nuit elle dormait deux heures sur le divan, — un divan d'hôtel du Quartier, moelleux comme la planche d'un poste de police.

«Mais, ma pauvre Fanny, tu ne vas donc jamais chez toi?... lui demandait-il un jour... Je suis mieux à présent... Il faudrait rassurer Machaume.»

Elle se mit à rire. Beau temps qu'elle courait, Machaume, et toute la maison avec. On avait tout vendu, les meubles, la défroque, même la literie. Il lui restait la robe qu'elle avait sur le dos et un peu de linge fin, sauvé par sa bonne... Maintenant s'il la renvoyait, elle serait à la rue.

III

« Cette fois, je crois que j'ai trouvé... rue d'Amsterdam, vis-à-vis la gare... Trois pièces, et un grand balcon... Si tu veux, nous irons voir, après ton ministère... C'est haut, cinq étages... mais tu me porteras. C'était si bon, tu te rappelles... »

Et tout amusée de ce souvenir, elle se frôlait, se roulait dans son cou, cherchait l'ancienne place, sa place.

A deux, dans leur garni d'hôtel, avec les mœurs du Quartier, ces traîneries par l'escalier de filles en filets et en savates, ces cloisons de papier derrière lesquelles grouillaient d'autres ménages, cette promiscuité des clés, des bougeoirs, des bottines, la vie devenait intolérable. Non pas à elle certes ; avec Jean, le toit, la cave, même l'égout, tout lui était bon pour nicher. Mais la délicatesse de l'amant s'effarouchait de certains contacts, auxquels, garçon, il ne pensait guère. Ces ménages d'une nuit le gênaient, déshonoraient le sien, lui causaient un peu la tristesse et le dégoût de la cage des singes au Jardin des Plantes, grimaçant tous les gestes et les expressions de l'amour humain. Le restaurant aussi l'ennuyait, ce repas qu'il fallait aller chercher deux fois par jour au boulevard Saint-Michel, dans une grande salle encombrée d'étudiants, d'élèves des Beaux-Arts, peintres, architectes, qui sans le connaître avaient l'habitude de sa figure, depuis un an qu'il mangeait là.

Il rougissait — en poussant la porte — de tous ces yeux tournés vers Fanny, entrait avec la gêne agressive des tout jeunes gens qui

accompagnent une femme ; et il craignait aussi la rencontre d'un de ses chefs du ministère ou de quelqu'un de son pays. Puis la question d'économie.

« Que c'est cher !... disait-elle chaque fois, emportant et commentant la petite note du dîner... Si nous étions chez nous, j'aurais fait marcher la maison trois jours pour ce prix-là.

— Eh bien, qui nous empêche ?... » Et l'on se mit en quête d'une installation.

C'est le piège. Tous y sont pris, les meilleurs, les plus honnêtes, par cet instinct de propreté, ce goût du « home » qu'ont mis en eux l'éducation familiale et la tiédeur du foyer.

L'appartement de la rue d'Amsterdam fut loué tout de suite et trouvé charmant, malgré ses pièces en enfilade qui ouvraient, — la cuisine et la salle sur une arrière-cour moisie où montaient d'une taverne anglaise des odeurs de rinçure et de chlore, — la chambre sur la rue en pente et bruyante, secouée jour et nuit aux cahots des fourgons, camions, fiacres, omnibus, aux sifflets d'arrivée et de départ, tout le vacarme de la gare de l'Ouest développant en face ses toitures en vitrage couleur d'eau sale. L'avantage, c'était de savoir le train à sa porte, et Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Saint-Germain, les vertes stations des bords de la Seine presque sous leur terrasse. Car ils avaient une terrasse, large et commode, qui gardait de la munificence des anciens locataires une tente de zinc peinte en coutil rayé, ruisselante et triste sous le crépitement des pluies d'hiver, mais où l'on serait très bien l'été pour dîner au bon air, comme dans un chalet de montagne.

On s'occupa des meubles. Jean ayant fait part chez lui de son projet d'installation, tante Divonne, qui était comme l'intendante de la maison, envoya l'argent nécessaire ; et sa lettre annonçait en même le prochain arrivage d'une armoire, d'une commode, et d'un grand fauteuil canné, tirés de la *Chambre du vent* à l'intention du Parisien.

Cette chambre, qu'il revoyait au fond d'un couloir de Castelet, toujours inhabitée, les volets clos attachés d'une barre, la porte fermée au verrou, était condamnée, par son exposition, aux coups du mistral qui la faisaient craquer comme une chambre de phare. On y entassait des vieilleries, ce que chaque génération d'habitants reléguait au passé devant les acquisitions nouvelles.

Ah! si Divonne avait su à quelles singulières siestes servirait le fauteuil canné, et que des jupons de surah, des pantalons à manchettes empliraient les tiroirs de la commode Empire... Mais le remords de Gaussin à ce sujet se trouvait perdu dans les mille petites joies de l'installation.

C'était si amusant, après le bureau, entre chien et loup, de partir en grandes courses, serrés au bras l'un de l'autre, et de s'en aller dans quelque rue de faubourg choisir une salle à manger, — le buffet, la table et six chaises, ou des rideaux de cretonne à fleurs pour la croisée et le lit. Lui acceptait tout, les yeux fermés; mais Fanny regardait pour deux, essayait les chaises, faisait glisser les battants de la table, montrait une expérience marchandeuse.

Elle connaissait les maisons où l'on avait à prix de fabrique une batterie de cuisine complète pour petit ménage, les quatre casseroles en fer, la cinquième émaillée pour le cholocat du matin; jamais de cuivre, c'est trop long à nettoyer. Six couverts de métal avec la cuiller à potage et deux douzaines d'assiettes en faïence anglaise, solide et gaie, tout cela compté, préparé, emballé comme une dînette de poupée. Pour les draps, serviettes, linge de toilette et de table, elle connaissait un marchand, le représentant d'une grande fabrique de Roubaix, chez qui on payait à tant par mois; et toujours à guetter les devantures, en quête de ces liquidations, de ces débris de naufrage que Paris amène continuellement dans l'écume de ses bords, elle découvrait au boulevard de Clichy l'occasion d'un lit superbe, presque neuf, et large à y coucher en rang les sept demoiselles de l'ogre.

Lui aussi, en revenant du bureau, essayait des acquisitions; mais il ne s'entendait à rien, ne sachant dire non, ni s'en aller les mains vides. Entré chez un brocanteur pour acheter un huilier ancien qu'elle lui avait signalé, il rapportait en guise de l'objet déjà vendu, un lustre de salon à pendeloques, bien inutile puisqu'ils n'avaient pas de salon.

« Nous le mettrons dans la véranda... » disait Fanny pour le consoler.

Et le bonheur de prendre des mesures, les discussions sur la place d'une meuble; et les cris, les rires fous, les bras éperdus au plafond quand on s'apercevait que malgré toutes les précautions, malgré la liste complète des achats indispensables, il y avait toujours quelque chose d'oublié.

Ainsi la râpe à sucre. Conçoit-on qu'ils allaient se mettre en ménage sans râpe à sucre!...

Puis, tout acheté et mis en place, les rideaux pendus, une mèche à la lampe neuve, quelle bonne soirée que celle de l'installation, la revue minutieuse des trois pièces avant de se coucher, et comme elle riait en l'éclairant pendant qu'il verrouillait la porte : « Encore un tour, encore... ferme bien... Soyons bien chez nous... »

Alors ce fut une vie nouvelle, délicieuse. En quittant son travail, il rentrait vite, pressé d'être arrivé, en pantoufles au coin de leur feu. Et dans le noir pataugeage de la rue, il se figurait leur chambre allumée et chaude, égayée de ses vieux meubles provinciaux que Fanny traitait par avance de débarras et qui s'étaient trouvés de fort jolies anciennes choses ; l'armoire surtout, un bijou Louis XVI, avec ses panneaux peints, représentant des fêtes provençales, des bergers en jaquettes fleuries, des danses au galoubet et au tambourin. La présence, familière à ses yeux d'enfant, de ces vieilleries démodées lui rappelait la maison paternelle, consacrait son nouvel intérieur dont il était à goûter le bien-être.

Dès son coup de sonnette, Fanny arrivait, soignée, coquette, « sur le pont », comme elle disait. Sa robe de laine noire, tout unie, mais taillée sur un patron de bon faiseur, une simplicité de femme qui a eu de la toilette, les manches retroussées, un grand tablier blanc; car elle faisait elle-même leur cuisine et se contentait d'une femme de ménage pour les grosses besognes qui gercent les mains ou les déforment.

Elle s'y entendait même très bien, savait une foule de recettes, plats du Nord ou du Midi, variés comme son répertoire de chansons populaires que, le dîner fini, le tablier blanc accroché derrière la porte refermée de la cuisine, elle entonnait de sa voix de contralto, meurtrie et passionnée.

En bas la rue grondait, roulait en torrent. La pluie froide tintait sur le zinc de la véranda; et Gaussin, les pieds au feu, étalé dans son fauteuil, regardait en face les vitres de la gare et les employés courbés à écrire sous la lumière blanche de grands réflecteurs.

Il était bien, se laissait bercer. Amoureux? Non; mais reconnaissant de l'amour dont on l'enveloppait, de cette tendresse toujours égale. Comment avait-il pu se priver si longtemps de ce bonheur, dans la crainte — dont il riait maintenant — d'un acoquinement, d'une entrave quelconque? Est-ce que sa vie n'était pas plus propre que lorsqu'il allait de fille en fille, risquant sa santé?

Aucun danger pour plus tard. Dans trois ans, quand il partirait,

la brisure se ferait toute seule et sans secousse. Fanny était prévenue ; ils en parlaient ensemble, comme de la mort, d'une fatalité lointaine, mais inéluctable. Restait le grand chagrin qu'ils auraient chez lui en apprenant qu'il ne vivait pas seul, la colère de son père si rigide et si prompt.

Mais comment pourraient-ils savoir ? Jean ne voyait personne à Paris. Son père, « le consul », comme on disait là-bas, était retenu toute l'année par la surveillance du domaine considérable qu'il faisait valoir et ses rudes batailles avec la vigne. La mère, impotente, ne pouvait faire sans aide un pas ni un geste, laissant à Divonne la direction de la maison, le soin des deux petites sœurs jumelles, Marthe et Marie, dont la double naissance en surprise avait à tout jamais emporté ses forces actives. Quant à l'oncle Césaire, le mari de Divonne, c'était un grand enfant qu'on ne laissait pas voyager seul.

Et Fanny maintenant connaissait toute la famille. Lorsqu'il recevait une lettre de Castelet, au bas de laquelle les bessonnes avaient mis quelques lignes de leur grosse écriture à petits doigts, elle la lisait par-dessus son épaule, s'attendrissait avec lui. De son existence à elle il ne savait rien, ne s'informait pas. Il avait le bel égoïsme inconscient de sa jeunesse, aucune jalousie, aucune inquiétude. Plein de sa propre vie, il la laissait déborder, pensait tout haut, se livrait, pendant que l'autre restait muette.

Ainsi les jours, les semaines s'en allaient dans une heureuse quiétude un moment troublée par une circonstance qui les émut beaucoup, mais diversement. Elle se crut enceinte et le lui apprit avec une joie telle qu'il ne put que la partager. Au fond, il avait peur. Un enfant, à son âge !... Qu'en ferait-il !... Devait-il le reconnaître ?... Et quel gage entre cette femme et lui, quelle complication d'avenir !

Soudainement, la chaîne lui apparut, lourde, froide et scellée. La nuit, il ne dormit pas plus qu'elle ; et côte à côte dans leur grand lit, ils rêvaient, les yeux ouverts, à mille lieues l'un de l'autre.

Par bonheur, cette fausse alerte ne se renouvela plus, et ils reprirent leur train de vie paisible, exquisement close. Puis l'hiver fini, le vrai soleil enfin revenu, leur case s'embellissait encore, agrandie de la terrasse et de la tente. Le soir, ils dînaient là sous le ciel teinté de vert, que rayait le sifflement en coup d'ongle des hirondelles.

La rue envoyait ses bouffées chaudes et tous les bruits des maisons voisines ; mais le moindre souffle d'air était pour eux, et ils s'oubliaient

des heures, les genoux enlacés, n'y voyant plus. Jean se rappelait des nuits semblables au bord du Rhône, rêvait de consulats lointains dans des pays très chauds, de ponts de navire en partance où la brise aurait cette haleine longue dont frémissait le rideau de la tente. Et lorsqu'une caresse invisible murmurait sur ses lèvres : « M'aimes-tu ?... » il revenait toujours de très loin pour répondre : « Oh ! oui, je t'aime... » Voilà ce que c'est de les prendre si jeunes ; ils ont trop de choses dans la tête.

Sur le même balcon, séparé d'eux par une grille en fer enguirlandée de fleurs grimpantes, un autre couple roucoulait, M. et Mme Hettéma, des gens mariés, très gros, dont les baisers claquaient comme des gifles. Merveilleusement appareillés, dans une conformité d'âge, de goût, de lourdes tournures, c'était touchant d'entendre ces amoureux à fin de jeunesse chanter en duo tout bas, en s'appuyant à la balustrade, de vieilles romances sentimentales...

Mais je l'entends qui soupire dans l'ombre ;
C'est un beau rêve, ah! laissez-moi dormir.

Ils plaisaient à Fanny, elle aurait voulu les connaître. Quelquefois même la voisine et elle échangeaient par-dessus le fer noirci de la rampe un sourire de femmes amoureuses et heureuses ; mais les hommes comme toujours se tenaient plus raides et l'on ne se parlait pas.

Jean revenait du quai d'Orsay, une après-midi, quand il s'entendit appeler au coin de la rue Royale. Il faisait un jour admirable, une lumière chaude où Paris s'épanouissait à ce tournant du boulevard qui par un beau couchant, vers l'heure du Bois, n'a pas son pareil au monde.

« Mettez-vous là, belle jeunesse, et buvez quelque chose... ça m'amuse les yeux de vous regarder. »

Deux grands bras l'avaient happé, assis sous la tente d'un café envahissant le trottoir de ses trois rangs de tables. Il se laissait faire, flatté d'entendre autour de lui ce public de provinciaux, d'étrangers, jaquettes rayées et chapeaux ronds, chuchoter curieusement le nom de Caoudal.

Le sculpteur attablé, devant une absinthe qui allait avec sa taille militaire et sa rosette d'officier, avait auprès de lui l'ingénieur Déchelette arrivé de la veille, toujours le même, hâlé et jaune, ses pommettes en saillie remontant ses petits yeux bons, sa narine gourmande qui reni-

flait Paris. Dès que le jeune homme fut assis, Caoudal le montrant avec une fureur comique :

« Est-il beau, cet animal-là... Dire que j'ai eu cet âge et que je frisais comme ça... Oh ! la jeunesse, la jeunesse...

— Toujours donc ? » fit Déchelette saluant d'un sourire la toquade de son ami.

« Mon cher, ne riez pas... Tout ce que j'ai, ce que je suis, les médailles, les croix, l'Institut, le tremblement, je le donnerais pour ces cheveux-là et ce teint de soleil... » Puis revenant à Gaussin avec sa brusque allure :

« Et Sapho, qu'est-ce que vous en faites ?... On ne la voit plus. »

Jean arrondissait les yeux, sans comprendre.

« Vous n'êtes donc plus avec elle ? » Et devant son ahurissement, Caoudal ajouta sur un ton d'impatience : « Sapho, voyons... Fanny Legrand... Ville-d'Avray...

— Oh ! c'est fini, il y a longtemps... »

Comment lui vint ce mensonge ? Par une sorte de honte, de malaise, à ce nom de Sapho donné à sa maîtresse ; la gêne de parler d'elle avec d'autres hommes, peut-être aussi le désir d'apprendre des choses qu'on ne lui aurait pas dites sans cela.

« Tiens ! Sapho... Elle roule encore ? » demanda Déchelette distrait, tout à l'ivresse de revoir l'escalier de la Madeleine, le marché aux fleurs, la longue enfilade des boulevards entre deux rangs de bouquets verts.

« Vous ne vous la rappelez donc pas, chez vous, l'année dernière !... Elle était superbe dans sa tunique de fellah... Et le matin d'automne, où je l'ai trouvée déjeunant avec ce joli garçon chez Langlois, vous auriez dit une mariée de quinze jours.

— Quel âge a-t-elle donc ?... Depuis le temps qu'on la connaît... »

Caoudal leva la tête pour chercher : « Quel âge ?... quel âge ?... Voyons, dix-sept ans en 53, quand elle me posait ma figure... nous sommes en 73. Ainsi, comptez. » Tout à coup ses yeux s'allumèrent : « Ah ! si vous l'aviez vue, il y a vingt ans... longue, fine, la bouche en arc, le front solide... Des bras, des épaules encore un peu maigres, mais cela allait bien à la brûlure de Sapho... Et la femme, la maîtresse !... Ce qu'il y avait dans cette chair à plaisir, ce qu'on tirait de cette pierre en feu, de ce clavier où ne manquait pas une note... Toute la lyre !... comme disait La Gournerie. »

Jean, très pâle, demanda : « Est-ce qu'il a été son amant, aussi celui-là ?...

— La Gournerie ?... Je crois bien, j'en ai assez souffert... Quatre ans que nous vivions ensemble comme mari et femme, quatre ans que je la couvais, que je m'épuisais pour suffire à tous ses caprices... maîtres de chant, de piano, de cheval, est-ce que je sais ?... Et quand je l'ai eu bien polie, patinée, taillée en pierre fine, sortie du ruisseau où je l'avais ramassée une nuit, devant le bal Ragache, ce bellâtre astiqueur de rimes est venu me la prendre chez moi, à la table amie où il s'asseyait tous les dimanches ! »

Il souffla très fort, comme pour chasser cette vieille rancune d'amour qui vibrait encore dans sa voix, puis il reprit, plus calme :

« D'ailleurs sa canaillerie ne lui a pas profité... Leurs trois ans de ménage, ça été l'enfer. Ce poète aux airs câlins était rat, méchant, maniaque. Ils se peignaient, fallait voir !... Quand on allait chez eux, on la trouvait un bandeau sur l'œil, lui la figure sabrée de griffes... Mais le beau, c'est lorsqu'il a voulu la quitter. Elle s'accrochait comme une teigne, le suivait, crevait sa porte, l'attendait couchée en travers de son paillasson. Une nuit, en plein hiver, elle est restée cinq heures en bas de chez la Farcy où ils étaient montés toute la bande... Une pitié !... Mais le poète élégiaque demeurait implacable, jusqu'au jour où pour s'en débarrasser il a fait marcher la police. Ah ! un joli monsieur... Et comme fin finale, remerciement à cette belle fille qui lui avait donné le meilleur de sa jeunesse, de son intelligence et de sa chair, il lui a vidé sur la tête un volume de vers haineux, baveux, d'imprécations, de lamentations, le *Livre de l'Amour*, son plus beau livre... »

Immobile, le dos tendu, Gaussin écoutait, aspirant à tous petits coups par une longue paille la boisson glacée servie devant lui. Quelque poison, bien sûr, qu'on lui avait versé là, et qui le gelait du cœur aux entrailles.

Il grelottait malgré l'heure splendide, voyait dans une reculée blafarde des ombres qui allaient et venaient, un tonneau d'arrosage arrêté devant la Madeleine, et cet entre-croisement de voitures roulant sur la terre molle silencieusement comme sur de la ouate. Plus de bruit dans Paris, plus rien que ce qui se disait à cette table. Maintenant Déchelette parlait, c'est lui qui versait le poison :

« Quelle atroce chose que ces ruptures... » Et sa voix tranquille et railleuse prenait une expression de douceur, de pitié infinie...

« On a vécu des années ensemble, dormi l'un contre l'autre, confondu ses rêves, sa sueur. On s'est tout dit, tout donné. On a pris des habitudes, des façons d'être, de parler, même des traits l'un de l'autre. On se tient de la tête aux pieds... Le collage enfin !... Puis brusquement on se quitte, on s'arrache... Comment font-ils ? Comment a-t-on ce courage ?... Moi, jamais je ne pourrais... Oui, trompé, outragé, sali de ridicule et de boue, la femme pleurerait, me dirait : « Reste... » je ne m'en irais pas... Et voilà pourquoi, quand j'en prends une, ce n'est jamais qu'à la nuit... Pas de lendemain, comme disait la vieille France... ou alors le mariage. C'est définitif et plus propre.

— Pas de lendemain... pas de lendemain... Vous en parlez à votre aise. Il y a des femmes qu'on ne garde pas qu'une nuit... Celle-là par exemple...

— Je ne lui ai pas donné une minute de grâce... » fit Déchelette avec un placide sourire que le pauvre amant trouva hideux.

« Alors c'est que vous n'étiez pas son type, sans quoi... C'est une fille, quand elle aime, elle se cramponne... Elle a le goût du ménage... Du reste, pas de chance dans ses installations. Elle se met avec Dejoie, le romancier ; il meurt... Elle passe à Ezano, il se marie... Après, est venu le beau Flamant, le graveur, l'ancien modèle, — car elle a toujours eu le béguin du talent ou de la beauté, — et vous savez son épouvantable aventure...

— Quelle aventure ?... » demanda Gaussin, la voix étranglée ; et il se remit à tirer sur sa paille, en écoutant le drame d'amour qui passionna Paris, il y a quelques années.

Le graveur était pauvre, fou de cette femme ; et de peur d'être lâché, pour lui maintenir son luxe, il fit de faux billets de banque. Découvert presque aussitôt, coffré avec sa maîtresse, il en fut quitte pour dix ans de réclusion, elle six mois de prévention à Saint-Lazare, la preuve de son innocence ayant été faite.

Et Caoudal rappelait à Déchelette, — qui avait suivi le procès, — comme elle était jolie sous son petit bonnet de Saint-Lazare, et crâne, pas geignarde, fidèle à son homme jusqu'au bout... Et sa réponse à ce vieux cornichon de président, et le baiser qu'elle envoyait à Flamant par-dessus les tricornes des gendarmes, en lui criant d'une voix à attendrir les pierres : « T'ennuie pas, m'ami... Les beaux jours reviendront, nous nous aimerons encore !... » Tout de même, ça l'avait un peu dégoûtée du ménage, la pauvre fille.

« Depuis, lancée dans le monde chic, elle a pris des amants au mois, à la semaine, et jamais d'artistes... Oh ! les artistes, elle en a une peur... j'étais le seul, je crois bien, qu'elle eût continué à voir... De loin en loin elle venait fumer sa cigarette à l'atelier. Puis j'ai passé des mois sans entendre parler d'elle, jusqu'au jour où je l'ai retrouvée en train de déjeuner avec ce bel enfant et lui mangeant des raisins sur la bouche. Je me suis dit : Voilà ma Sapho repincée. »

Jean ne put en entendre davantage. Il se sentait mourir de tout ce poison absorbé. Après le froid de tout à l'heure, une brûlure lui tordait la poitrine, montait à sa tête bourdonnante et près d'éclater comme une tôle chauffée à blanc. Il traversa la chaussée, en chancelant sous les roues des voitures. Des cochers criaient. A qui en avaient-ils, ces imbéciles ?

En passant sur le marché de la Madeleine, il fut troublé par une odeur d'héliotrope, l'odeur préférée de sa maîtresse. Il pressa le pas pour la fuir, et furieux, déchiré, il pensait tout haut : « Ma maîtresse !... oui, une belle ordure... Sapho, Sapho... Dire que j'ai vécu un an avec ça !... » Il répétait le nom avec rage, se rappelant l'avoir vu sur les petits journaux parmi d'autres sobriquets de filles, dans le grotesque Alamnach-Gotha de la galanterie : Sapho, Cora, Caro, Phryné, Jeanne de Poitiers, le Phoque...

Et avec les cinq lettres de son nom abominable, toute la vie de cette femme lui passait en fuite d'égout sous les yeux... L'atelier de Caoudal, les trépignées chez La Gournerie, les factions de nuit devant les bouges ou sur le paillasson du poète... Puis le beau graveur, les faux, la cour d'assises... et le petit bonnet du bagne qui lui allait si bien, et le baiser jeté à son faussaire : « T'ennuie pas, m'ami... » M'ami ! le même nom, la même caresse que pour lui... Quelle honte !... Ah ! il allait joliment te balayer ces saletés-là... Et toujours cette odeur d'héliotrope qui le poursuivait dans un crépuscule du même lilas pâle que la toute petite fleur.

Tout à coup, il s'aperçut qu'il était encore à arpenter le marché comme un pont de bateau. Il reprit sa course, arriva d'une traite rue d'Amsterdam, bien décidé à chasser cette femme de chez lui, à la jeter sur l'escalier sans explication, en lui crachant l'injure de son nom dans le dos. A la porte il hésita, réfléchit, fit quelques pas encore. Elle allait crier, sangloter, lâcher par la maison son vocabulaire du trottoir, comme là-bas, rue de l'Arcade...

Écrire ?... oui, c'est cela, il valait mieux écrire, lui régler son compte en quatre mots, bien féroces. Il entra dans une taverne anglaise, déserte et morne sous le gaz qu'on allumait, s'assit à une table empoissée, près de l'unique consommateur, une fille à tête de mort qui dévorait du saumon fumé, sans boire. Il demanda une pinte d'ale, n'y toucha pas et commença une lettre. Mais trop de mots se pressaient dans sa tête, qui voulaient sortir à la fois, et que l'encre décomposée et grumeleuse traçait lentement à son gré.

Il déchirait deux ou trois commencements, s'en allait enfin sans écrire, quand tous bas près de lui une bouche pleine et vorace demanda timidement : « Vous ne buvez pas ?... on peut ?... » Il fit signe que oui. La fille se jeta sur la pinte et la vida d'une goulée violente qui révélait la détresse de cette malheureuse, ayant tout juste dans sa poche de quoi rassasier sa faim sans l'arroser d'un peu de bière. Une pitié lui vint, qui l'apaisa, l'éclaira subitement sur les misères d'une vie de femme; et il se mit à juger plus humainement, à raisonner son malheur.

Après tout, elle ne lui avait pas menti; et s'il ne savait rien de sa vie, c'est qu'il ne s'en était jamais soucié. Que lui reprochait-il ?... Son temps à Saint-Lazare ?... Mais puisqu'on l'avait acquittée, portée presque en triomphe à la sortie... Alors, quoi ? D'autres hommes avant lui ?... Est-ce qu'il ne le savait pas ?... Quelle raison de lui en vouloir davantage, parce que les noms de ces amants étaient connus, célèbres, qu'il pouvait les rencontrer, leur parler, regarder leurs portraits aux devantures ? Devait-il lui faire un crime d'avoir préféré ceux-là ?

Et tout au fond de son être, se levait une fierté mauvaise, inavouable, de la partager avec ces grands artistes, de se dire qu'ils l'avaient trouvée belle. A son âge on n'est jamais sûr, on ne sait pas bien. On aime la femme, l'amour; mais les yeux et l'expérience manquent, et le jeune amant qui vous montre un portrait de sa maîtresse cherche un regard, une approbation qui le rassurent. La figure de Sapho lui semblait grandie, auréolée, depuis qu'il la savait chantée par La Gournerie, fixée par Caoudal dans le marbre et le bronze.

Mais brusquement repris de rage, il quittait le banc où sa méditation l'avait jeté sur un boulevard extérieur, au milieu des cris d'enfants, des commérages de femmes d'ouvriers dans la poudreuse soirée de juin; et il se remettait à marcher, à parler tout haut, furieusement... Joli, le bronze de Sapho... du bronze de commerce, qui a traîné partout, banal comme un air d'orgue, comme ce mot de Sapho qui à force

de rouler les siècles s'est encrassé de légendes immondes sur sa grâce première, et d'un nom de déesse est devenu l'étiquette d'une maladie... Quel dégoût que tout cela, mon Dieu!...

Il s'en allait ainsi, tour à tour apaisé ou furieux, à ce remous d'idées, de sentiments contraires. Le boulevard s'assombrissait, devenait désert. Une fadeur âcre traînait dans l'air chaud; et il reconnaissait la porte du grand cimetière où il était venu l'année d'avant assister avec toute la jeunesse à l'inauguration d'un buste de Caoudal sur la tombe de Dejoie, le romancier du quartier Latin, l'auteur de *Cenderinette*. Dejoie! Caoudal! L'étrange accent que ces noms prenaient pour lui depuis deux heures! et comme elle lui semblait menteuse et lugubre, l'histoire de l'étudiante et de son petit ménage, maintenant qu'il en savait les tristes dessous, qu'il avait appris par Déchelette l'affreux surnom donné à ces mariages du trottoir.

Toute cette ombre, plus noire du voisinage de la mort, l'effrayait. Il revint sur ses pas, frôlant des blouses qui rôdaient, silencieuses comme des ailes de nuit, des jupes sordides à la porte des bouges dont les vitres dépolies découpaient de grandes lumières de lanterne magique où des couples passaient, s'embrassaient... Quelle heure ?... Il se sentait brisé, comme une recrue à la fin de l'étape; et de sa douleur assourdie, tombée dans ses jambes, il ne lui restait que la courbature. Oh! se coucher, dormir... Puis au réveil, froidement, sans colère, il dirait à la femme : « Voilà... je sais qui tu es... Ce n'est pas ta faute ni la mienne ; mais nous ne pouvons plus vivre ensemble. Séparons-nous... » Et pour se mettre à l'abri de ses poursuites, il irait embrasser sa mère et ses sœurs, secouer au vent du Rhône, au libre et vivifiant mistral, les souillures et l'effroi de son mauvais rêve.

Elle s'était couchée, lasse d'attendre, et dormait en plein sous la lampe, un livre ouvert sur le drap devant elle. Son approche ne l'éveilla pas; et debout près du lit, il la regardait curieusement comme une femme nouvelle, une étrangère qu'il aurait trouvée là.

Belle, oh! belle, les bras, la gorge, les épaules, d'un ambre fin, solide, sans tache ni fêlure. Mais sur ces paupières rougies, — peut-être le roman qu'elle lisait, peut-être l'inquiétude, l'attente, — sur ces traits détendus dans le repos et que ne soutenait plus l'âpre désir de la femme qui veut être aimée, quelle lassitude, quels aveux! Son

âge, son histoire, ses bordées, ses caprices, ses collages, et Saint-Lazare, les coups, les larmes, les terreurs, tout se voyait, s'étalait ; et les meurtrissures violettes du plaisir et de l'insomnie, et le pli de dégoût affaissant la lèvre inférieure, usée, fatiguée comme une margelle où tout le communal est venu boire, et la bouffissure commençante qui délie les chairs pour les rides de la vieillesse.

Cette trahison du sommeil, le silence de mort enveloppant cela, c'était grand, c'était sinistre ; un champ de bataille à la nuit, avec toute l'horreur qui se montre et celle qu'on devine aux vagues mouvements de l'ombre.

Et tout à coup il vint au pauvre enfant une grosse, une étouffante envie de pleurer.

IV

Ils achevaient de dîner, la fenêtre ouverte, au long sifflement des hirondelles saluant la tombée de la lumière. Jean ne parlait pas, mais il allait parler et toujours de la même cruelle chose qui le hantait, et dont il torturait Fanny, depuis la rencontre avec Caoudal. Elle, voyant ses yeux baissés, l'air faussement indifférent qu'il prenait pour de nouvelles questions, devina et le prévint :

« Écoute, je sais ce que tu vas me dire... épargne-nous, je t'en prie... on s'épuise à la fin... Puisque c'est mort, tout ça, que je n'aime que toi, qu'il n'y a plus que toi au monde...

— Si c'était mort comme tu dis, tout ce passé... » Et il la regardait au fond de ses beaux yeux d'un gris frissonnant et changeant à chaque impression. « ...Tu ne garderais pas des choses qui te le rappellent... oui, là-haut dans l'armoire... »

Le gris se velouta d'un noir d'ombre :

« Tu sais donc ? »

Tout ce fatras de lettres d'amour, de portraits, ces archives galantes et glorieuses sauvées de tant de débâcles, il allait donc falloir s'en défaire !

« Au moins me croiras-tu après ? »

Et sur un sourire incrédule qui la défiait, elle courut chercher le coffret de laque dont les ferrures ciselées entre les piles délicates de son linge avaient si fort intrigué son amant depuis quelques jours.

« Brûle, déchire, c'est à toi... »

Mais il ne se pressait pas de tourner la petite clef, regardait les cerisiers à fruits de nacre rose et les vols de cigognes incrustés sur le couvercle qu'il fit sauter brusquement... Tous les formats, toutes les écritures, papiers de couleur aux en-têtes dorés, vieux billets jaunis cassés aux pliures, griffonnages au crayon sur des feuilles de carnet, des cartes de visite, en tas, sans ordre, comme en un tiroir souvent fouillé et bousculé où lui-même enfonçait maintenant ses mains tremblantes...

« Passe-les-moi. Je les brûlerai sous tes yeux. »

Elle parlait fiévreusement, accroupie devant la cheminée, une bougie allumée par terre, à côté d'elle.

« Donne... »

Mais lui : « Non... attends... » Et plus bas, comme honteux : « Je voudrais lire...

— Pourquoi ? tu vas te faire mal encore... »

Elle ne songeait qu'à sa souffrance et non à l'indélicatesse de livrer ainsi les secrets de passion, la confession sur l'oreiller de tous ces hommes qui l'avaient aimée ; et se rapprochant, toujours à genoux, elle lisait en même temps que lui, l'épiait du coin de l'œil.

Dix pages, signées La Gournerie, 1861, d'une écriture longue et féline, dans lesquelles le poète, envoyé en Algérie pour le compte rendu officiel et lyrique du voyage de l'empereur et de l'impératrice, faisait à sa maîtresse une description éblouissante des fêtes.

Alger débordant et grouillant, vraie Bagdad des Mille et une Nuits ; toute l'Afrique accourue, entassée autour de la ville, battant ses portes à les rompre, comme un simoun. Caravanes de nègres et de chameaux chargés de gomme, tentes de poil dressées, une odeur de musc humain sur toute cette singerie qui bivouaquait au bord de la mer, dansait la nuit autour de grands feux, s'écartait chaque matin devant l'arrivée des chefs du Sud pareils à des rois Mages avec la pompe orientale, les musiques discordantes, flûtes de roseau, petits tambours rauques, le goum entourant l'étendard du Prophète aux trois couleurs ; et derrière, menés en laisse par des nègres, les chevaux destinés en présent à l'*Emberour*, vêtus de soie, caparaçonnés d'argent, secouant à chaque pas des grelots et des broderies...

Le génie du poète rendait tout cela vivant et présent ; les mots brillaient sur la page, comme ces pierres sans monture que jugent

les joailliers sur du papier. Vraiment elle pouvait être fière, la femme aux genoux de qui l'on jetait ces richesses. Fallait-il qu'elle fût aimée, puisque, malgré la curiosité de ces fêtes, le poète ne songeait qu'à elle, mourait de ne pas la voir :

« Oh ! cette nuit, j'étais avec toi sur le grand divan de la rue de l'Arcade. Tu étais nue, tu étais folle, tu criais de joie sous mes caresses, quand je me suis réveillé en sursaut roulé dans un tapis sur ma terrasse, en pleine nuit d'étoiles. Le cri du muezzin montait d'un minaret voisin en claire et limpide fusée voluptueuse plutôt que priante, et c'est toi que j'entendais encore en sortant de mon rêve... »

Quelle force mauvaise le poussait donc à continuer sa lecture malgré l'horrible jalousie qui blanchissait ses lèvres, contractait ses mains ? Doucement, câlinement, Fanny essayait de lui reprendre la lettre ; mais il la lut jusqu'au bout, et après celle-là une autre, puis une autre, les laissant tomber au fur et à mesure avec un détachement de mépris, d'indifférence, sans regarder la flamme qui s'avivait dans la cheminée aux effusions lyriques et passionnées du grand poète. Et quelquefois, dans le débordement de cet amour exagéré à la température africaine, le lyrisme de l'amant s'entachait de quelque grosse obscénité de corps de garde dont auraient été surprises et scandalisées les lectrices mondaines du *Livre de l'Amour*, d'un spiritualisme raffiné, immaculé comme la corne d'argent de la Jungfrau.

Misères du cœur ! C'est à ces passages surtout que Jean s'arrêtait, à ces souillures de la page, sans se douter des tressauts nerveux qui chaque fois agitaient sa figure. Même il eut le courage de ricaner à ce post-scriptum qui suivait le récit éblouissant d'une fête d'Aïssaouas : « Je relis ma lettre... il y a vraiment des choses pas mal ; mets-la-moi de côté, je pourrai m'en servir...

— Un monsieur qui ne laissait rien traîner ! » fit-il en passant à un autre feuillet de la même écriture où, sur un ton glacé d'homme d'affaires, La Gournerie réclamait un recueil de chansons arabes et une paire de babouches en paille de riz. C'était la liquidation de leur amour. Ah ! il avait su s'en aller, il était fort, celui-là.

Et sans s'arrêter, Jean continuait à drainer ce marécage d'où montait une haleine chaude et malsaine. La nuit venue, il avait mis la bougie sur la table, et parcourait des billets très courts, illisiblement tracés comme au poinçon par de trop gros doigts qui à tous moments, dans une brusquerie de désir ou de colère, trouaient et déchiraient le papier.

Les premiers temps d'une liaison avec Caoudal, rendez-vous, soupers, parties de campagne, puis des brouilles, de suppliants retours, des cris, des injures ignobles et basses d'ouvrier, coupées tout à coup de drôleries, de mots cocasses, de reproches sanglotés, toute la faiblesse mise à nu du grand artiste devant la rupture et l'abandon.

Le feu prenait cela, allongeait de grands jets rouges où fumaient et grésillaient la chair, le sang, les larmes d'un homme de génie ; mais qu'importait à Fanny, tout au jeune amant qu'elle surveillait, dont l'ardente fièvre la brûlait à travers leurs vêtements. Il venait de trouver un portrait à la plume signé Gavarni, avec cette dédicace : *A mon amie Fanny Legrand, dans une auberge de Dampierre, un jour qu'il pleuvait.* Une tête intelligente et douloureuse, aux yeux caves, quelque chose d'amer et de ravagé.

« Qui est-ce ?

— André Dejoie... J'y tenais à cause de la signature... »

Il eut un « Garde-le, tu es libre », si contraint, si malheureux, qu'elle prit le dessin, le jeta au feu en chiffon, pendant que lui s'abîmait dans la correspondance du romancier, une suite navrante, datée de plages d'hiver, de villes d'eaux, où l'écrivain envoyé pour sa santé se désespérait de sa détresse physique et morale, se forant le crâne pour y trouver une idée loin de Paris, et mêlait à des demandes de potions, d'ordonnances, à des inquiétudes d'argent ou de métier, envois d'épreuves, de billets renouvelés, toujours le même cri de désir et d'adoration vers ce beau corps de Sapho que les médecins lui défendaient.

Jean murmurait, enragé et candide :

« Mais qu'est-ce qu'ils avaient donc tous pour être après toi comme ça ?... »

C'était pour lui la seule signification de ces lettres désolées, confessant le désarroi d'une de ces existences glorieuses qu'envient les jeunes gens et dont rêvent les femmes romanesques... Oui, qu'avaient-ils donc tous ? Et que leur faisait-elle boire ?... Il éprouvait la souffrance atroce d'un homme qui, garrotté, verrait outrager devant lui la femme qu'il aime ; et, pourtant, il ne pouvait se décider à vider d'un coup, les yeux fermés, ce fond de boîte.

A présent, venait le tour du graveur qui, misérable, inconnu, sans autre célébrité que celle de la *Gazette des Tribunaux*, ne devait sa place dans le reliquaire qu'au grand amour qu'on avait eu pour lui.

Déshonorantes, ces lettres datées de Mazas, et niaises, gauches, sentimentales comme celles du troupier à sa payse. Mais on y sentait, à travers les poncifs de romance, un accent de sincérité dans la passion, un respect de la femme, un oubli de soi-même qui le distinguait des autres, ce forçat; ainsi, quand il demandait pardon à Fanny du crime de l'avoir trop aimée, ou quand du greffe du Palais de Justice, tout de suite après sa condamnation, il écrivait sa joie de savoir sa maîtresse acquittée et libre. Il ne se plaignait de rien ; il avait eu près d'elle, grâce à elle, deux ans d'un bonheur si plein, si profond, que le souvenir en suffirait pour remplir sa vie, adoucir l'horreur de son sort, et il terminait par la demande d'un service :

« Tu sais que j'ai un enfant au pays, dont la mère est morte depuis longtemps ; il vit chez une vieille parente, dans un coin si perdu qu'on n'y saura jamais rien de mon affaire. L'argent qui me restait, je le leur ai envoyé, disant que je partais très loin, en voyage, et c'est sur toi que je compte, ma bonne Nini, pour t'informer de temps en temps de ce petit malheureux et m'envoyer de ses nouvelles... »

Comme preuve de l'intérêt de Fanny, suivait une lettre de remerciements et une autre, toute récente, ayant à peine six mois de date : « Oh tu es bonne d'être venue... Que tu étais belle, comme tu sentais bon, en face de ma veste de prisonnier dont j'avais si grand'honte !... » et Jean s'interrompait furieux, : « Tu as donc continué à le voir ?

— De loin en loin, par charité...

— Même depuis que nous sommes ensemble ?...

— Oui, une fois, une seule, au parloir... on ne les voit que là.

— Ah ! tu es une bonne fille... »

Cette idée que, malgré leur liaison, elle visitait ce faussaire, l'exaspérait plus que tout. Il était trop fier pour le dire ; mais un paquet de lettres, le dernier, noué d'une faveur bleue sur des petits caractères fins et penchés, une écriture de femme, déchaîna toute sa colère.

« Je change de tunique après la course des chars... viens dans ma loge...

— Non, non... ne lis pas ça... »

Elle sautait sur lui, arrachait et jetait au feu toute la liasse, sans qu'il eût compris d'abord, même en la voyant à ses genoux, empourprée du reflet de la flamme et de la honte de son aveu :

« J'étais jeune, c'est Caoudal... ce grand fou... Je faisais ce qu'il voulait. »

Alors seulement il comprit, devint très pâle.

« Ah ! oui... Sapho... toute la lyre... » Et la repoussant du pied, comme une bête immonde : « Laisse-moi, ne me touche pas, tu me soulèves le cœur... »

Son cri se perdit dans un effroyable grondement de tonnerre, tout proche et prolongé, en même temps qu'une lueur vive éclairait la chambre... Le feu !... Elle se dressa épouvantée, prit machinalement la carafe restée sur la table, la vida sur cet amas de papiers dont la flamme embrasait les suies du dernier hiver, puis le pot à l'eau, les cruches, et se voyant impuissante, des flammèches voletant jusqu'au milieu de la chambre, elle courut au balcon en criant : « Au feu ! au feu ! »

Les Hettéma arrivèrent les premiers, ensuite le concierge, les sergents de ville. On criait :

« Baissez la plaque !... montez sur le toit !... De l'eau, de l'eau !... non, une couverture !... »

Atterrés, ils regardaient leur intérieur envahi et souillé ; puis, l'alerte finie, le feu éteint, quand le noir attroupement en bas, sous le gaz de la rue, se fut dissipé, les voisins rassurés, rentrés chez eux, les deux amants, au milieu de ce gâchis d'eau, de suie en boue, de meubles renversés et ruisselants, se sentirent écœurés et lâches, sans force pour reprendre la querelle ni faire la chambre propre autour d'eux. Quelque chose de sinistre et de bas venait d'entrer dans leur vie ; et, ce soir-là, oubliant leurs répugnances anciennes, ils allèrent coucher à l'hôtel.

Le sacrifice de Fanny ne devait servir à rien. De ces lettres disparues, brûlées, des phrases entières retenues par cœur hantaient la mémoire de l'amoureux, lui montaient au visage en coups de sang, comme certains passages de mauvais livres. Et ces anciens amants de sa maîtresse étaient presque tous des hommes célèbres. Les morts se survivaient ; les vivants, on voyait leurs portraits et leurs noms partout, on parlait d'eux devant lui, et chaque fois il éprouvait une gêne, comme d'un lien de famille douloureusement rompu.

Le mal lui affinant l'esprit et les yeux, il arrivait bientôt à retrouver chez Fanny la trace des influences premières, et les mots, les idées, les habitudes qu'elle en avait gardés. Cette façon d'avancer le pouce comme pour façonner, pétrir l'objet dont elle parlait, avec un « Tu vois ça d'ici... », appartenait au sculpteur. A Dejoie, elle avait pris la manie

des queues de mots, et les chansons populaires dont il avait publié un recueil, célèbre à tous les coins de la France ; à La Gournerie, son intonation hautaine et méprisante, la sévérité de ses jugements sur la littérature moderne.

Elle s'était assimilé tout cela, superposant les disparates, par ce même phénomène de stratification qui permet de connaître l'âge et les révolutions de la terre à ses différentes couches géologiques ; et, peut-être, n'était-elle pas aussi intelligente qu'elle lui avait semblé d'abord. Mais il s'agissait bien d'intelligence; sotte comme pas une, vulgaire et de dix ans plus vieille encore, elle l'eût tenu par la force de son passé, par cette jalousie basse qui le rongeait et dont il ne taisait plus les irritations ni les rancœurs, éclatant à tout propos contre l'un et l'autre.

Les romans de Dejoie ne se vendaient plus, toute l'édition traînait le quai à vingt-cinq centimes. Et ce vieux fou de Caoudal s'entêtant à l'amour à son âge... « Tu sais qu'il n'a plus de dents... Je le regardais à ce déjeuner de Ville-d'Avray... Il mange comme les chèvres, sur le devant de la bouche. » Fini aussi le talent. Quel four, sa Faunesse au dernier Salon! « Ça ne tenait pas... » Un mot qui lui venait d'elle, « Ça ne tenait pas... » et qu'elle-même gardait du sculpteur. Quand il entreprenait ainsi un de ses rivaux du temps passé, Fanny faisait chorus pour lui plaire; et l'on aurait entendu ce gamin ignorant de l'art de la vie, et cette fille superficielle, frottée d'un peu d'esprit à ces artistes fameux, les juger de haut, les condamner doctoralement.

Mais l'ennemi intime de Gaussin, c'était Flamant le graveur. De celui-là, il savait seulement qu'il était très beau, blond comme lui, qu'on lui disait « m'ami », qu'on allait le voir en cachette, et que lorsqu'il l'attaquait comme les autres, l'appelant « le Forçat sentimental » ou « le Joli réclusionnaire », Fanny détournait la tête sans un mot. Bientôt il accusa sa maîtresse de garder une indulgence pour ce bandit, et elle dut s'en expliquer doucement, mais avec une certaine fermeté.

« Tu sais bien que je ne l'aime plus, Jean, puisque je t'aime... Je ne vais plus là-bas, je ne réponds pas à ses lettres; mais tu ne me feras jamais dire du mal de l'homme qui m'a adorée jusqu'à la folie, jusqu'au crime... » A cet accent de franchise, ce qu'il y avait de meilleur en elle, Jean ne protestait pas, mais il souffrait d'une haine jalouse, aiguisée d'inquiétude, qui le ramenait parfois rue d'Amsterdam en surprise, au milieu du jour. « Si elle était allée le voir! »

Il la trouvait toujours là, casanière, inactive dans leur petit logis comme une femme d'Orient, ou bien au piano, donnant une leçon de chant à leur grosse voisine, madame Hettéma. On s'était lié depuis le soir du feu avec ces bonnes gens, placides et pléthoriques, vivant dans un perpétuel courant d'air, portes et fenêtres ouvertes.

Le mari, dessinateur au Musée d'artillerie, apportait de la besogne chez lui, et chaque soir de la semaine, le dimanche toute la journée, on le voyait penché sur sa large table à tréteaux, suant, soufflant, en bras de chemise, secouant ses manches pour y faire circuler l'air, de la barbe jusque dans les yeux. Près de lui, sa grosse femme en camisole s'évaporait aussi, quoiqu'elle ne fît jamais rien; et, pour se refraîchir le sang, ils entamaient de temps en temps un de leurs duos favoris.

L'intimité s'établit vite entre les deux ménages.

Le matin, vers dix heures, la forte voix d'Hettéma criait devant la porte : « Y êtes-vous, Gaussin ? » Et leurs bureaux se trouvant du même côté, ils faisaient route ensemble. Bien lourd, bien vulgaire, de quelques degrés sociaux plus bas que son jeune compagnon, le dessinateur parlait peu, bredouillait comme s'il avait eu autant de barbe dans la bouche que sur les joues; mais on le sentait brave homme, et le désarroi moral de Jean avait besoin de ce contact-là. Il y tenait surtout à cause de sa maîtresse vivant dans une solitude peuplée de souvenirs et de regrets plus dangereux peut-être que les relations auxquelles elle avait volontairement renoncé, et qui trouvait dans madame Hettéma, sans cesse préoccupée de son homme, et de la surprise gourmande qu'elle lui ferait pour dîner, et de la romance nouvelle qu'elle lui chanterait au dessert, une relation honnête et saine.

Pourtant, quand l'amitié se resserra jusqu'à des invitations réciproques, un scrupule lui vint. Ces gens devaient les croire mariés, sa conscience se refusait au mensonge, et il chargea Fanny de prévenir la voisine, pour qu'il n'y eût pas de malentendu. Cela la fit beaucoup rire... Pauvre bébé! il n'y avait que lui pour des naïvetés pareilles... « Mais ils ne l'ont pas cru une minute que nous étions mariés... Et ce qu'ils s'en moquent!... Si tu savais où il a été prendre sa femme... Tout ce que j'ai fait, moi, c'est de la Saint-Jean à côté. Il ne l'a épousée que pour l'avoir à lui tout seul, et tu vois que le passé ne le gêne guère... »

Il n'en revenait pas. Une ancienne, cette bonne mère aux yeux clairs, au petit rire d'enfant sur des traits de chair tendre, aux provincialismes traînards, et pour qui les romances n'étaient jamais assez

sentimentales, ni les mots trop distingués; et lui, l'homme, si tranquille, si sûr dans son bien-être amoureux! Il le regardait marcher à son côté, la pipe aux dents, avec de petits souffles de béatitude, pendant que lui-même songeait toujours, se dévorait de rage impuissante.

« Ça te passera, m'ami... » lui disait doucement Fanny aux heures où l'on se dit tout; et elle l'apaisait, tendre et charmante comme au premier jour, mais avec quelque chose d'abandonné, que Jean ne savait définir.

C'était l'allure plus libre et la façon de s'exprimer, une conscience de son pouvoir, des confidences bizarres et qu'il ne lui demandait pas sur sa vie passée, ses débauches anciennes, ses folies de curiosité. Elle ne se privait plus de fumer maintenant, roulant entre ses doigts, posant sur tous les meubles l'éternelle cigarette qui aveulit la journée des filles, et dans leurs discussions elle émettait sur la vie, l'infamie des hommes, la coquinerie des femmes, les théories les plus cyniques. Jusqu'à ses yeux, dont l'expression changeait, alourdis d'une buée d'eau dormante, où passait l'éclair d'un rire libertin.

Et l'intimité de leur tendresse se transformait aussi. D'abord réservée avec la jeunesse de son amant dont elle respectait l'illusion première, la femme ne se gênait plus après avoir vu l'effet, sur cet enfant, de son passé de débauche brusquement découvert, la fièvre de marécage dont elle lui avait allumé le sang. Et les caresses perverses si longtemps retenues, tous ces mots de délire que ses dents serrées arrêtaient au passage, elle les lâchait à présent, s'étalait, se livrait dans son plein de courtisane amoureuse et savante, dans toute la gloire horrible de Sapho.

Pudeur, réserve, à quoi bon ? Les hommes sont tous pareils, enragés de vice et de corruption, ce petit-là comme les autres. Les appâter avec ce qu'ils aiment, c'est encore le meilleur moyen de les tenir. Et ce qu'elle savait, ces dépravations du plaisir qu'on lui avait inoculées, Jean les apprenait à son tour pour les passer à d'autres. Ainsi le poison va, se propage, brûlure de corps et d'âme, semblable à ces flambeaux dont parle le poète latin, et qui couraient de main en main par le stade.

V

Dans leur chambre, à côté d'un beau portrait de Fanny par James Tissot, une épave des anciennes splendeurs de la fille, il y avait un paysage du Midi, tout noir et blanc, grossièrement rendu sous le soleil par un photographe de campagne.

Une côte rocheuse escaladée de vignes, étayée de murtins de pierre, puis en haut, derrière des files de cyprès contre le vent du nord, et s'accotant à un petit bois de pins et de myrtes aux clairs reflets, la grande maison blanche, moitié ferme et moitié château, large perron, toiture italienne, portes écussonnées, que continuaient les murailles rousses du *mas* provençal, les perchoirs pour les paons, la crèche aux troupeaux, la baie noire des hangars ouverts sur le luisant des charrues et des herses. La ruine d'anciens remparts, une tour énorme, déchiquetée sur un ciel sans nuage, dominait le tout, avec quelques toits et le clocher roman de Châteauneuf-des-Papes où les Gaussin d'Armandy avaient habité de tout temps.

Castelet, clos et domaine, riche de ses vignobles fameux comme ceux de la Nerte et de l'Ermitage, se transmettait de père en fils, indivis entre tous les enfants, mais toujours le cadet faisait valoir, par cette tradition familiale d'envoyer l'aîné dans les consulats. Malheureusement la nature contrecarre souvent ces projets; et s'il y eut jamais un être incapable de gérer un domaine, de gérer n'importe quoi, c'était bien Césaire Gaussin, à qui incombait à vingt-quatre ans cette lourde responsabilité.

Libertin, coureur de tripots et de guilledous villageois, Césaire, ou plutôt *le Fénat*, le vaurien, le mauvais drôle, pour lui garder son surnom de jeunesse, accentuait ce type contradictoire qui apparaît de loin en loin dans les familles les plus austères, dont il est comme la soupape d'échappement.

En quelques années d'incurie, de dilapidations imbéciles, de bouillottes désastreuses aux cercles d'Avignon et d'Orange, le clos fut hypothéqué, les caves de réserve mises à sec, les récoltes à venir vendues d'avance ; puis un jour, à la veille d'une saisie définitive, le Fénat imita la signature de son frère, fit trois traites payables au consulat de Shang-Haï, persuadé qu'avant l'échéance il trouverait l'argent pour les retirer ; mais elles arrivèrent régulièrement à l'aîné avec une lettre éperdue avouant la ruine et les faux. Le consul accourut à Châteauneuf, remédia à cette situation désespérée, à l'aide de ses économies et de la dot de sa femme, et voyant l'incapacité du Fénat, il renonça à la « carrière » qui s'ouvrait pourtant brillante devant lui et se fit simplement vigneron.

Un vrai Gaussin, celui-là, traditionnel jusqu'à la manie, violent et calme, à la façon des volcans éteints qui gardent des menaces et des réserves d'éruption, laborieux avec cela, très entendu à la culture. Grâce à lui, Castelet prospéra, s'agrandit de toutes les terres jusqu'au Rhône, et, comme les chances humaines vont toujours par compagnie, le petit Jean fit son apparition sous les myrtes du domaine. Pendant ce temps, le Fénat errait par la maison, anéanti sous le poids de sa faute, osant à peine lever les yeux vers son frère dont le méprisant silence l'accablait ; il ne respirait qu'aux champs, à la chasse, à la pêche, fatiguant son chagrin à d'ineptes besognes, ramassant des escargots, se taillant des cannes superbes de myrte ou de roseau, et déjeunant tout seul dehors d'une brochette de bec-fins qu'il cuisait, sur un feu de souches d'oliviers, au milieu de la garrigue. Le soir, rentré pour dîner à la table fraternelle, il ne prononçait pas un mot, malgré l'indulgent sourire de sa belle-sœur, pitoyable au pauvre être et le fournissant d'argent de poche, en cachette de son mari qui tenait rigueur au Fénat, moins pour ses sottises passées que pour toutes celles à commettre ; et en effet, la grande incartade réparée, l'orgueil de Gaussin l'aîné fut mis à une nouvelle épreuve.

Trois fois par semaine, venait en journée de couture, à Castelet, une jolie fille de pêcheurs, Divonne Abrieu, née dans l'oseraie au bord

du Rhône, vraie plante fluviale à la tige ondulante et longue. Sous sa *catalane* à trois pièces enserrant sa petite tête et dont les brides rejetées laissaient admirer l'attache du cou légèrement bistré comme le visage, jusqu'aux névés délicats de la gorge et des épaules, elle faisait songer à quelque *done* des anciennes cours d'amour jadis tenues tout autour de Châteauneuf, à Courthezon, à Vacqueiras, dans ces vieux donjons dont les ruines s'effritent par les collines.

Ce souvenir historique n'était pour rien dans l'amour de Césaire, âme simple, dénuée d'idéal et de lecture ; mais, de petite taille, il aimait les femmes grandes et fut pris dès le premier jour. Il s'y entendait, le Fénat, à ces aventures villageoises ; une contredanse au bal le dimanche, un cadeau de gibier, puis à la première rencontre en pleins champs la vive attaque à la renverse, sur la lavande ou le paillis. Il se trouva que Divonne ne dansait pas, qu'elle rapporta le gibier à la cuisine, et que solide comme un de ces peupliers de rive, blancs et flexibles, elle envoya le séducteur rouler à dix pas. Depuis, elle le tint à distance avec la pointe des ciseaux pendus à sa ceinture par un clavier d'acier, le rendit fou d'amour, si bien qu'il parla d'épouser et se confia à sa belle-sœur. Celle-ci, connaissant Divonne Abrieu depuis l'enfance, la sachant sérieuse et délicate, trouvait dans le fond de son cœur que cette mésalliance serait peut-être le salut du Fénat ; mais la fierté du consul se révoltait à l'idée d'un Gaussin d'Armandy épousant une paysanne : « Si Césaire fait cela, je ne le revois plus... » Et il tint parole.

Césaire marié quitta Castelet, alla vivre au bord du Rhône chez les parents de sa femme, d'une petite rente que lui servait son frère et qu'apportait tous les mois l'indulgente belle-sœur. Le petit Jean accompagnait sa mère dans ses visites, ravi de la cabane des Abrieu, sorte de rotonde enfumée, secouée par la tramontane ou le mistral, et que soutenait une poutre unique et verticale comme un mât. La porte ouverte encadrait le petit môle où séchaient les filets, où luisait et frétillait l'argent vif et nacré des écailles ; au bas de deux ou trois grosses barques houlant et criant sur leurs amarres, et le grand fleuve joyeux, large, lumineux, tout rebroussé par le vent contre ses îles en touffes d'un vert pâle. Et, tout petit, Jean prenait là son goût des lointains voyages, et de la mer qu'il n'avait pas encore vue.

Cet exil de l'oncle Césaire dura deux ou trois ans, n'aurait jamais fini peut-être, sans un événement familial, la naissance des deux petites bessonnes, Marthe et Marie. La mère tomba malade à la suite

de cette double couche, et Césaire et sa femme eurent la permission de venir la voir. La réconciliation des deux frères suivit, irraisonnée, instinctive, par la toute-puissance du même sang ; le ménage habita Castelet, et comme une incurable anémie, compliquée bientôt de goutte rhumatismale, immobilisait la pauvre mère, Divonne se trouva chargée de mener la maison, de surveiller la nourriture des petites, le personnel nombreux, d'aller voir Jean deux fois la semaine au lycée d'Avignon, sans compter que le soin de sa malade la réclamait à toute heure.

Femme d'ordre et de tête, elle suppléait à l'instruction qui lui manquait par son intelligence, son âpreté paysanne, les lambeaux d'études restés dans la cervelle du Fénat dompté et discipliné. Le consul se reposait sur elle de toute la dépense de la maison, très lourde avec ses charges accrues et des revenus diminuant d'année en année, rongés au pied des vignes par le phylloxéra. Toute la plaine était atteinte, mais le clos résistait encore, et c'était la préoccupation du consul : sauver le clos à force de recherches et d'expériences.

Cette Divonne Abrieu qui restait fidèle à ses coiffes, à son clavier d'artisane et se tenait si modestement à sa place d'intendante, de dame de compagnie, garda la maison de la gêne, en ces années de crise, la malade toujours entourée des mêmes soins coûteux, les petites élevées près de leur mère, en demoiselles, la pension de Jean régulièrement payée, d'abord au lycée puis à Aix, où il faisait son droit, enfin à Paris où il était allé l'achever.

Par quels miracles d'ordre, de vigilance y arrivait-elle donc, tous l'ignoraient comme elle-même. Mais chaque fois que Jean songeait à Castelet, qu'il levait les yeux vers la photographie à reflets pâles, effacée de lumière, la première figure évoquée, le premier nom prononcé c'était Divonne, la paysanne au grand cœur qu'il sentait cachée derrière la gentilhommière et la tenant debout par l'effort de sa volonté. Depuis quelques jours cependant, depuis qu'il savait ce qu'était sa maîtresse, il évitait de prononcer ce nom vénéré devant elle, comme celui de sa mère ni d'aucun des siens ; même la photographie le gênait à regarder, déplacée, égarée à cette muraille, au-dessus du lit de Sapho.

Un jour, en rentrant dîner, il fut surpris de voir trois couverts au lieu de deux, plus encore de trouver Fanny en train de jouer aux cartes

avec un petit homme qu'il ne reconnut pas d'abord, mais qui en se retournant lui montra les yeux clairs de chèvre folle, le grand nez conquérant dans une face hâlée et poupine, le crâne chauve et la barbe de ligueur de l'oncle Césaire. Au cri de son neveu, il répondit sans lâcher les cartes :

« Tu vois, je ne m'ennuie pas, je fais un bézigue avec ma nièce. »

Sa nièce !

Et Jean qui cachait si soigneusement sa liaison à tout le monde ! Cette familiarité lui déplut, et les choses que Césaire lui débitait à voix basse, pendant que Fanny s'occupait du dîner... « Mon compliment, petit... des yeux... des bras... un morceau de roi. » Ce fut bien pis, quand à table le Fénat se mit à parler sans aucune réserve des affaires de Castelet, de ce qui l'amenait à Paris.

Le prétexte du voyage c'était de l'argent à toucher, huit mille francs qu'il avait prêtés autrefois à son ami Courbebaisse et qu'il ne comptait jamais revoir, quand une lettre du notaire lui avait appris et la mort de Courbebaisse, *pechère!* et le remboursement tout prêt de ses huit mille francs. Mais le vrai motif, car on aurait pu lui faire parvenir l'argent, « le vrai motif, c'est la santé de ta mère, mon pauvre... Depuis quelque temps elle s'affaiblit beaucoup, et des fois qu'il y a, sa tête déménage, elle oublie tout, jusqu'au nom des petites. L'autre soir, ton père sortait de sa chambre, et elle a demandé à Divonne qui était ce bon Monsieur qui venait la voir si souvent. Personne ne s'est encore aperçu de cela que ta tante, et elle ne m'en a parlé que pour me décider à venir consulter Bouchereau sur l'état de la pauvre femme qu'il a soignée autrefois.

— Avez-vous eu déjà des fous dans votre famille ? » demanda Fanny, l'air doctoral et grave, son air La Gournerie.

« Jamais... » dit le Fénat, ajoutant avec un sourire malin, froncé jusqu'aux tempes, qu'il avait été un peu toqué dans sa jeunesse... « mais ma folie ne déplaisait pas aux dames, et l'on n'a pas eu besoin de m'enfermer. »

Jean les regardait, navré. Au chagrin que lui causait la triste nouvelle, se joignait un oppressant malaise d'entendre cette femme parler de sa mère, de ses infirmités d'âge critique, avec le libre langage et l'expérience d'une matrone, les coudes sur la nappe, en roulant une cigarette. Et l'autre, bavard, indiscret, s'abandonnait, disait les secrets intimes de la famille.

Ah ! les vignes... fichues les vignes !... Et le clos lui-même n'en avait plus pour longtemps ; la moitié des cépages était déjà dévorée, et l'on ne conservait le reste que par miracle, en soignant chaque grappe, chaque grain comme des enfants malades, avec des drogues qui coûtaient cher. Le terrible, c'est que le consul s'entêtait à planter toujours de nouveaux ceps que le ver attaquait, au lieu de laisser à la culture des oliviers, des câpriers, toute cette bonne terre inutile couverte de pampres lépreux et roussis.

Heureusement qu'il avait, lui, Césaire, quelques hectares au bord du Rhône, qu'il soignait par l'immersion, une découverte superbe applicable seulement dans les terrains bas. Déjà une bonne récolte l'encourageait, d'un petit vin pas très chaud, « du vin de grenouille », disait le consul dédaigneusement ; mais le Fénat s'entêtait aussi, et, avec les huit mille francs de Courbebaisse, il allait acheter la Piboulette.

« Tu sais, petit, la première île sur le Rhône, en aval des Abrieu... mais ceci entre nous, il faut que personne à Castelet ne se doute de rien encore...

— Pas même Divonne, mon oncle ? demanda Fanny en souriant...

Au nom de sa femme, les yeux du Fénat se mouillèrent :

— Oh ! Divonne, je ne fais jamais rien sans elle. Elle a foi dans mon idée d'ailleurs, et serait si heureuse que son pauvre Césaire refît la fortune de Castelet, après en avoir commencé la ruine. »

Jean frémit ; allait-il donc faire sa confession, raconter cette lamentable histoire des faux ? Mais le Provençal, tout à sa tendresse pour Divonne, s'était mis à parler d'elle, du bonheur qu'elle lui donnait. » Et si belle avec ça, si magnifiquement charpentée :

« Tenez, ma nièce, vous qui êtes femme, vous devez vous y connaître.

Il lui tendait un portrait-carte, tiré de son portefeuille, et qui ne le quittait jamais.

A l'accent filial de Jean quand il parlait de sa tante, aux conseils maternels de la paysanne écrits d'une grande écriture, un peu tremblée, Fanny se figurait une de ces villageoises à marmotte de Seine-et-Oise, et resta saisie devant ce joli visage aux lignes pures, éclairci par l'étroite coiffe blanche, cette taille élégante et souple d'une femme de trente-cinq ans.

« Très belle, en effet... » dit-elle en pinçant les lèvres, d'une intonation singulière.

« Et une charpente ! » fit l'oncle qui tenait à son image.

Puis on passa sur le balcon. Après une journée chaude dont le zinc de la véranda brûlait encore, il tombait d'un nuage perdu une fine pluie d'arrosage qui rafraîchissait l'air, tintait gaiement sur les toits, éclaboussait les trottoirs. Paris riait sous cette ondée, et le train de la foule, des voitures, toute cette rumeur montante grisait le provincial, remuait dans sa tête vide et mobile comme un grelot, des rappels de jeunesse, et d'un séjour de trois mois qu'il avait fait, quelque trente ans auparavant, chez son ami Courbebaisse.

Quelle noce, mes enfants, quelles bordées !... Et leur entrée au Prado une nuit de mi-carême, Courbebaisse en Chicard, et sa maîtresse, la Mornas, en marchande de chansons, un déguisement qui lui avait porté chance, puisqu'elle était devenue une célébrité de café-concert. Lui-même, l'oncle, remorquait un petit chiffon du quartier que l'on appelait Pellicule... Et tout ragaillardi, il riait de la bouche jusqu'aux tempes, fredonnait des airs à danser, saisissait en mesure sa nièce par la taille. A minuit, quand il les quitta pour gagner l'hôtel Cujas, le seul qu'il connût dans Paris, il chantait à pleine gorge dans l'escalier, envoyait des baisers à sa nièce qui l'éclairait, et criait à Jean :

« Tu sais, prends garde à toi !... »

Dès qu'il fut parti, Fanny, dont le front gardait un pli préoccupé, passa vivement dans son cabinet de toilette et, par la porte restée entr'ouverte, pendant que Jean se couchait, elle commençait d'une voix presque insouciante : « Dis donc, elle est très jolie, ta tante... ça ne m'étonne plus si tu en parlais si souvent... Vous avez dû lui en faire porter à ce pauvre Fénat, une tête à ça, du reste... »

Il protestait de toute son indignation... Divonne ! une seconde mère pour lui, qui, tout petit, le soignait, l'habillait... Elle l'avait sauvé d'une maladie, de la mort... non, jamais la tentation ne lui serait venue d'une infamie pareille.

« Va donc, va donc, reprenait la voix stridente de la femme, des épingles à coiffer entre les dents, tu ne me feras pas croire qu'avec ces yeux-là et la belle charpente dont parlait cet imbécile, sa Divonne ait pu rester sans désir à côté d'un joli blond à peau de fille comme toi !... Vois-tu, des bords du Rhône ou d'ailleurs, nous sommes toutes les mêmes... »

Elle le disait avec conviction, croyant son sexe entier facile à tout caprice et vaincu du premier désir. Lui, se défendait, mais troublé, interrogeant ses souvenirs, se demandant si jamais le frôlement d'une

innocente caresse avait pu l'avertir d'un danger quelconque ; et quoique ne trouvant rien, la candeur de son affection restait atteinte, le pur camée rayé d'un coup d'ongle.

« Tiens !... regarde... la coiffe de ton pays... »

Sur ses beaux cheveux, massés en deux longs bandeaux, elle avait épinglé un fichu blanc qui imitait assez bien la catalane, le béguin à trois pièces des filles de Châteauneuf ; et droite devant lui, dans les plis laiteux de sa batiste de nuit, les yeux brûlants, elle lui demandait :

« Est-ce que je ressemble à Divonne ? »

Oh ! non, pas du tout ; elle ne ressemblait qu'à elle-même sous ce petit bonnet rappelant l'autre, celui de Saint-Lazare, qui la rendait si jolie, disait-on, pendant qu'elle envoyait à son forçat un baiser d'adieu en plein tribunal : « T'ennuie pas, m'ami, les beaux jours reviendront... »

Et ce souvenir lui fit tant de mal, que sitôt sa maîtresse couchée, il éteignit bien vite, pour ne plus la voir.

Le lendemain de bonne heure, l'oncle arrivait en casseur, la canne haute, criant : « Ohé ! les bébés, » avec l'intonation fringante et protégeante qu'avait Courbebaisse autrefois quand il venait le chercher dans les bras de Pellicule. Il paraissait encore plus excité que la veille : l'hôtel Cujas, sans doute, et surtout les huit mille francs pliés dans son portefeuille. L'argent de la Piboulette, bé oui, mais il avait bien le droit d'en distraire quelques louis pour offrir un déjeuner à la campagne à sa nièce !...

« Et Bouchereau ? » observa le neveu, qui ne pouvait manquer son ministère deux jours de suite. Il fut convenu qu'on déjeunerait aux Champs-Elysées et que les deux hommes iraient après à la consultation.

Ce n'était pas ce que le Fénat avait rêvé, l'arrivée à Saint-Cloud en grande remise, du champagne plein la voiture ; mais le repas fut charmant tout de même sur la terrasse du restaurant ombragée d'acacias et de vernis du Japon, que traversaient les flonflons d'une répétition de jour au voisin café-concert. Césaire, très bavard, très galant, mit toutes ses grâces à l'air pour éblouir la Parisienne. Il « attrapait » les garçons, complimentait le chef de sa sauce meunière ; et Fanny riait d'un élan bête et forcé, d'une niaiserie de cabinet particulier, qui fit de la peine à Gaussin, ainsi que l'intimité s'établissant entre l'oncle et la nièce par-dessus sa tête.

On eût dit des amis de vingt ans. Le Fénat, devenu sentimental avec les vins de dessert, parlait de Castelet, de Divonne et aussi de son petit Jean; il était heureux de le savoir avec elle, une femme sérieuse qui l'empêcherait de faire des sottises. Et sur le caractère un peu ombrageux du jeune homme, la façon de le prendre, il lui donnait des conseils comme à une jeune mariée, en lui tapotant les bras, la langue épaisse, l'œil éteint et mouillé.

Il se dégrisa chez Bouchereau. Deux heures d'attente au premier étage de la place Vendôme, dans ces grands salons, hauts et froids, encombrés d'une foule silencieuse et angoissée; l'enfer de la douleur dont ils traversèrent successivement tous les cercles, passant de pièce en pièce jusqu'au cabinet de l'illustre savant.

Bouchereau, avec sa mémoire prodigieuse, se souvint très bien de Mme Gaussin, étant venu en consultation à Castelet dix ans auparavant, au commencement de la maladie; il s'en fit raconter les différentes phases, relut les ordonnances anciennes et, tout de suite, rassura les deux hommes sur les accidents cérébraux qui venaient de se produire et qu'il attribuait à l'emploi de certains médicaments. Pendant qu'immobile, ses gros sourcils baissés sur ses petits yeux aigus et fouilleurs, il écrivait une longue lettre à son confrère d'Avignon, l'oncle et le neveu écoutaient, retenant leur souffle, le grincement de cette plume qui couvrait pour eux, à elle seule, toute la rumeur du Paris luxueux ; et subitement leur apparaissait la puissance du médecin dans les temps modernes, dernier prêtre, croyance suprême, invincible superstition...

Césaire sortit de là, sérieux et refroidi :

« Je rentre à l'hôtel boucler ma malle, l'air de Paris est mauvais pour moi, vois-tu, petit... si j'y restais, je ferais des bêtises. Je prendrai ce soir le train de sept heures, excuse-moi près de ma nièce, hé ? »

Jean se garda bien de le retenir, effrayé de son enfantillage, de sa légèreté; et le lendemain, en s'éveillant, il se félicitait de le savoir rentré, sous clé, près de Divonne, quand on le vit apparaître, la figure à l'envers, le linge en désordre :

« Bon Dieu ! mon oncle, que vous arrive-t-il ? »

Effondré dans un fauteuil, sans voix et sans gestes d'abord, mais s'animant à mesure, l'oncle avoua une rencontre du temps de Courbebaisse, le dîner trop copieux, les huit mille francs perdus la nuit dans un tripot... Plus un sou, rien !... Comment rentrer là-bas, raconter ça à Divonne ! Et l'achat de la Piboulette... Tout à coup pris d'une sorte

de délire, il se mettait les mains sur les yeux, les pouces bouchant les oreilles, et hurlant, sanglotant, déchaîné, le méridional s'invectivait, étalait son remords dans une confession générale de toute sa vie. Il était la honte et le malheur des siens; des types tels que lui dans les familles, on aurait le droit de les abattre comme des loups. Sans la générosité de son frère, où serait-il?... Au bagne avec les voleurs et les faussaires.

« Mon oncle, mon oncle!... » disait Gaussin très malheureux, essayant de l'arrêter.

Mais l'autre, volontairement aveugle et sourd, se délectait à ce témoignage public de son crime, raconté dans les moindres détails, tandis que Fanny le regardait avec une pitié mêlée d'admiration. Un passionné au moins celui-là, un brûle-tout comme elle les aimait; et, remuée dans ses entrailles de bonne fille, elle cherchait un moyen de lui venir en aide. Mais lequel? Elle ne voyait plus personne depuis un an, Jean n'avait aucune relation... Subitement un nom lui vint à l'esprit : Déchelette!... Il devait être à Paris en ce moment, et c'était un si bon garçon.

« Mais je le connais à peine... » dit Jean.

— J'irai moi,...

— Comment! tu veux?...

— Pourquoi pas? »

Leurs regards se croisèrent et se comprirent. Déchelette aussi avait été son amant, l'amant d'une nuit qu'elle se rappelait à peine. Mais lui n'en oubliait pas un; ils étaient tous en rang dans sa tête, comme les saints d'un calendrier.

« Si cela t'ennuie... » fit-elle un peu gênée. Alors Césaire, qui, pendant ce court débat s'était interrompu de crier, très anxieux, tourna vers eux un tel regard de supplication désespérée, que Jean se résigna, consentit entre les dents...

Qu'elle leur parut longue cette heure, à tous deux, déchirés par des pensers qu'ils ne s'avouaient pas, appuyés au balcon, guettant la rentrée de la femme.

« C'est donc bien loin, ce Déchelette?...

— Mais non, rue de Rome... à deux pas » répondait Jean furieux, et trouvant, lui aussi, que Fanny était bien longue à revenir. Il essayait de se tranquilliser avec la devise amoureuse de l'ingénieur : « Pas de lendemain », et la façon méprisante dont il l'avait entendu parler de

Sapho, comme d'une ancienne de la vie galante ; mais sa fierté d'amant se révoltait, et il aurait presque souhaité que Déchelette la trouvât encore belle et désirable. Ah ! ce vieux toqué de Césaire avait bien besoin de rouvrir ainsi toutes ses plaies.

Enfin le mantelet de Fanny tourna l'angle de la rue. Elle rentrait, rayonnante :

« C'est fait... j'ai l'argent. »

Les huit mille francs étalés devant lui, l'oncle pleurait de joie, voulait faire un reçu, fixer sur les intérêts, la date du remboursement.

« Inutile, mon oncle... Je n'ai pas prononcé votre nom. . C'est à moi qu'on a prêté cet argent, c'est à moi que vous le devez, et aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Des services pareils, mon enfant, répondait Césaire transporté de reconnaissance, on les paye avec de l'amitié qui ne finit plus... » Et dans la gare, où Gaussin l'accompagnait pour être assuré cette fois de son départ, il répétait les larmes aux yeux : « Quelle femme, quel trésor !... Il faut la rendre heureuse, vois-tu... »

Jean resta très fâché de cette aventure, sentant sa chaîne, déjà si lourde, se river de plus en plus, et se confondre deux choses que sa délicatesse native avait toujours tenues séparées et distinctes : la famille et sa liaison. A présent, Césaire mettait la maîtresse au courant de ses travaux, de ses plantations, lui donnait des nouvelles de tout Castelet ; et Fanny critiquait l'obstination du consul dans l'affaire des vignes, parlait de la santé de la mère, irritait Jean d'une sollicitude ou de conseils déplacés. Jamais d'allusion au service rendu, par exemple, ni à l'ancienne aventure du Fénat, à cette tare de la maison d'Armandy, que l'oncle avait livrée devant elle. Une seule fois elle s'en faisait une arme de riposte, dans les circonstances que voici :

Ils rentraient du théâtre, et montaient en voiture, sous la pluie, à une station du boulevard. L'équipage, une de ces guimbardes qui ne roulent qu'après minuit, fut long à démarrer, l'homme endormi, la bête secouant sa musette. Pendant qu'ils attendaient à couvert dans le fiacre, un vieux cocher, en train de rajuster une mèche à son fouet, s'approcha tranquillement de la portière, son filin entre les dents, et dit à Fanny d'une voix cassée qui puait le vin :

« Bonsoir... Comment qu'ça va ?

— Tiens, c'est vous ?

Elle eut un petit tressaut vite réprimé et, tout bas, à son amant : « Mon père !... »

Son père, ce maraudeur à la longue lévite d'ancienne livrée, souillée de boue, aux boutons de métal arrachés et montrant sous le gaz du trottoir, une face bouffie apoplectisée d'alcool, où Gaussin croyait retrouver en vulgaire le profil régulier et sensuel de Fanny, ses larges yeux de jouisseuse ! Sans se préoccuper de l'homme qui accompagnait sa fille, et comme s'il ne l'eût pas vu, le père Legrand donnait des nouvelles de la maison. « La vieille est à Necker depuis quinze jours, elle file un mauvais coton... Va donc la voir un de ces jeudis, ça y donnera du courage... Moi, heureusement, le coffre est solide ; toujours bon fouet, bonne mèche. Seulement le commerce ne va pas fort... Si t'avais besoin d'un bon cocher au mois, ça ferait joliment mon affaire... Non ? tant pis alors, et à la revoyure... »

Ils se serrèrent les mains mollement ; le fiacre partit.

« Hein ? crois-tu... » murmurait Fanny ; et tout de suite elle se mit à lui parler longuement de sa famille, ce qu'elle avait toujours évité... « c'était si laid, si bas... » mais on se connaissait mieux maintenant ; on n'avait plus rien à se cacher.

Elle était née au Moulin-aux-Anglais, dans la banlieue, de ce père, ancien dragon, qui faisait le service des voitures de Paris à Châtillon, et d'une servante d'auberge, entre deux tournées de comptoir.

Elle n'avait pas connu sa mère, morte en couches ; seulement les patrons du relai, braves gens, obligèrent le père à reconnaître sa petite et à payer les mois de nourrice. Il n'osa pas refuser, car il devait gros dans la maison, et quand Fanny eut quatre ans il l'emmenait sur sa voiture comme un petit chien, nichée en haut, sous la bâche, amusée de rouler ainsi par les chemins, de voir la lumière des lanternes courir des deux côtés, fumer et haleter le dos des bêtes, de s'endormir au noir, à la bise, en entendant sonner les grelots.

Mais le père Legrand se fatigua vite de cette pose à la paternité ; si peu que ça coutât, il fallait la nourrir, l'habiller, cette morveuse. Puis elle le gênait pour un mariage avec la veuve d'un maraîcher dont il guignait les cloches à melon, les choux en carrés alignés sur son itinéraire. Elle eut alors la sensation très nette que son père voulait la perdre ; c'était son idée fixe d'ivrogne, se débarrasser de l'enfant à

toute force, et si la veuve elle-même, la brave mère Machaume, n'avait pris la fillette sous sa protection...

« Au fait tu l'as connue, Machaume, » dit Fanny.

« Comment ! cette servante que j'ai vue chez toi...

— C'était ma belle-mère... Elle avait été si bonne pour moi quand j'étais petite ; je la prenais pour l'arracher à son gueux de mari qui, après lui avoir mangé tout son bien, la rouait de coups, l'obligeait à servir une gaupe avec laquelle il vivait... Ah ! la pauvre Machaume, elle sait ce que coûte un bel homme... Eh bien ! quand elle m'a eu quittée, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, elle est courue se remettre avec lui, et maintenant la voilà à l'hospice. Comme il se laisse aller sans elle, le vieux gredin ! était-il sale ! quelle mine de rouleur ! il n'y a que son fouet... as-tu vu comme il le tenait droit ?... Même saoul à tomber, il le porte devant lui comme un cierge, le serre dans sa chambre ; il n'a jamais eu que ça de propre... Bon fouet, bonne mèche, c'est son mot. »

Elle en parlait inconsciemment, ainsi que d'un étranger, sans dégoût ni honte ; et Jean s'épouvantait à l'entendre. Ce père !... cette mère !... en face de la figure sévère du consul et de l'angélique sourire de M^me^ Gaussin !... Et comprenant tout à coup ce qu'il y avait dans le silence de son amant, quelle révolte contre ce gâchis social dont il s'éclaboussait auprès d'elle : « Après tout, dit Fanny sur un ton philosophe, c'est un peu ça dans toutes les familles, on n'en est pas responsable... moi, j'ai mon père Legrand ; toi, tu as ton oncle Césaire. »

VI

« Mon cher enfant, je t'écris encore toute tremblante du gros tourment que nous venons d'avoir ; nos bessonnes disparues, parties de Castelet pendant tout un jour, une nuit et la matinée du lendemain !...

« C'est dimanche, à l'heure du déjeuner, qu'on s'est aperçu que les petites manquaient. Je les avais faites belles pour la messe de huit heures où le consul devait les conduire, puis je ne m'en étais plus occupée, retenue auprès de ta mère plus nerveuse que d'habitude, comme sentant le malheur qui rôdait autour de nous. Tu sais qu'elle a toujours eu ça depuis sa maladie, de prévoir ce qui doit arriver ; et moins elle peut bouger, plus sa tête travaille.

« Ta mère dans sa chambre heureusement, tu nous vois tous à la salle, attendant les petites ; on les appelle par le clos, le berger souffle avec sa grosse coquille à ramener les brebis, puis Césaire d'un côté, moi d'un autre, Rousseline, Tardive, nous voilà tous à galoper dans Castelet, et chaque fois, en nous rencontrant : « Eh bien ? — Rien vu. » A la fin on n'osait plus demander ; le cœur battant, on allait au puits, au bas des hautes fenêtres du grenier... Quelle journée !... et il me fallait monter à tout moment près de ta mère, sourire d'un air tranquille, expliquer l'absence des petites en disant que je les avais envoyées passer le dimanche chez leur tante de Villamuris. Elle avait paru le

croire; mais tard dans la soirée, pendant que je la veillais, guettant derrière la vitre les lumières qui couraient dans la plaine et sur le Rhône à la recherche des enfants, je l'entendis qui pleurait doucement dans son lit; et comme je l'interrogeais : « Je pleure pour quelque chose que l'on me cache, mais que j'ai deviné tout de même...,» me répondit-elle de cette voix de petite fille qui lui est revenue à force de souffrance; et sans plus nous parler, nous nous inquiétions toutes deux, à part dans notre chagrin...

« Enfin, mon cher enfant, pour ne pas faire durer cette pénible histoire, le lundi matin nos petites nous furent ramenées par les ouvriers que ton oncle occupe dans l'île et qui les avaient trouvées sur un tas de sarments, pâles de froid et de faim après cette nuit en plein air, au milieu de l'eau. Et voici ce qu'elles nous ont conté dans l'innocence de leurs petits cœurs. Depuis longtemps l'idée les tourmentait de faire comme leurs patronnes Marthe et Marie dont elles avaient lu l'histoire, de s'en aller dans un bateau sans voiles, ni rames, ni provisions d'aucune sorte, répandre l'Évangile sur le premier rivage où les pousserait le souffle de Dieu. Dimanche donc après la messe, détachant une barque à la pêcherie et s'agenouillant au fond comme les saintes femmes, tandis que le courant les emportait, elles s'en sont allées doucement échouer dans les roseaux de la Piboulette, malgré les grandes eaux de la saison, les coups de vent, les *révouluns*... Oui, le bon Dieu, les gardait et c'est lui qui nous les a rendues, les jolies! ayant un peu fripé leurs guimpes du dimanche et gâté la dorure de leur paroissiens. On n'a pas eu la force de les gronder, seulement de grands baisers à bras ouverts; mais nous sommes tous restés malade de la peur que nous avons eue.

« La plus frappée, c'est ta mère qui, sans que nous lui ayons encore rien raconté, a senti, comme elle dit, passer la mort sur Castelet, et garde, elle si tranquille, si gaie d'ordinaire, une tristesse que rien ne peut guérir, malgré que ton père, moi, tout le monde nous nous serrions tendrement autour d'elle... Et si je te disais, mon Jean, que c'est de toi, surtout, qu'elle languit et s'inquiète. Elle n'ose pas l'avouer devant le père, qui veut qu'on te laisse à ton travail, mais tu n'es pas venu après ton examen comme tu l'avais promis. Fais-nous la surprise pour les fêtes de Noël; que notre malade reprenne son bon sourire. Si tu savais, quand on ne les a plus, ses vieux, comme on regrette de ne pas leur avoir donné plus de temps...»

Debout près de la fenêtre où filtrait un jour paresseux d'hiver sous le brouillard, Jean lisait cette lettre, en savourait le bouquet sauvage, les chers souvenirs de tendresse et de soleil.

« Qu'est-ce que c'est ?... fais voir... »

Fanny venait de s'éveiller à la jaune lueur du rideau écarté et, toute bouffie de sommeil, allongeait machinalement la main vers le paquet de maryland à demeure sur la table de nuit. Il hésita, sachant la jalousie qu'exaspérait en sa maîtresse le nom seul de Divonne ; mais comment dissumler le billet dont elle reconnaissait la provenance et le format ?

D'abord l'escapade des fillettes l'émut gentiment, tandis que, les bras et la gorge à l'air, dressée sur l'oreiller dans le flot de ses cheveux bruns, elle lisait tout en roulant une cigarette ; mais la fin l'irrita jusqu'à la fureur, et chiffonnant et jetant la lettre par la chambre : « Je t'en collerai, moi, des saintes femmes ! Tout ça des inventions pour te faire partir... Son beau neveu lui manque à cette... »

Il voulut l'arrêter, empêcher le mot ordurier qu'elle lança et bien d'autres à la file. Jamais elle ne s'était encore emportée aussi grossièrement devant lui, dans ce débordement de colère fangeuse, d'égout crevé lâchant sa vase et sa puanteur. Tout l'argot de son passé de fille et de voyou gonflait son cou, détendait sa lèvre.

Pas malin de voir ce qu'ils voulaient tous là-bas... Césaire avait parlé, et l'on combinait ça en famille de rompre leur liaison, de l'attirer au pays avec la belle charpente de la Divonne pour amorce.

« D'abord, tu sais, si tu pars, moi je lui écris à ton cocu... Je t'avertis... ah mais !... » En parlant, elle se ramassait haineusement sur le lit, blême, la face creuse, les traits grandis, comme une bête méchante prête à bondir.

Et Gaussin se rappelait l'avoir vue ainsi rue de l'Arcade ; mais c'était contre lui maintenant, cette haine rugie qui lui donnait la tentation de tomber sur sa maîtresse et de la battre, car en ces amours de chair où l'estime et le respect de l'être aimé sont néant, la brutalité surgit toujours dans la colère ou les caresses. Il eut peur de lui-même, s'échappa pour son bureau, et tout en marchant il s'indignait contre cette vie qu'il s'était faite. Ça lui apprendrait à se livrer à une pareille femme !... Que d'infamies, que d'horreurs !... Ses sœurs, sa mère, il y en avait eu pour tout le monde... Quoi ! pas même le droit d'aller voir

les siens. Mais dans quel bagne s'était-il donc enfermé ? Et toute l'histoire de leur liaison lui apparaissant, il voyait comment les beaux bras nus de l'Égyptienne, noués à son cou le soir du bal, s'étaient cramponnés despotes et forts, l'isolant de ses amis, de sa famille. Maintenant, sa résolution était prise. Le soir même et coûte que coûte, il partirait pour Castelet.

Quelques affaires expédiées, son congé obtenu au ministère, il revint chez lui de bonne heure, s'attendant à une scène terrible, prêt à tout, même à la rupture. Mais le bonjour bien doux que Fanny lui dit tout de suite, ses yeux gros, ses joues comme mollies de larmes, lui laissèrent à peine le courage d'une volonté.

« Je pars ce soir... » fit-il en se raidissant.

« Tu as raison, m'ami... Va voir ta mère, et surtout... » Elle se rapprochait câlinement... « Oublie comme j'ai été méchante, je t'aime trop, c'est ma folie... »

Tout le restant du jour, faisant la malle avec de coquettes sollicitudes, ramenée à la douceur des premiers temps, elle garda cette attitude repentie, peut-être dans l'espoir de le retenir. Pourtant, pas une fois elle ne lui demanda : « Reste... » et lorsqu'à la dernière minute, tout espoir perdu devant les apprêts définitifs, elle se frôlait, se serrait contre son amant, tâchant de l'imprégner d'elle pour toute la durée de la route et de l'absence, son adieu, son baiser ne murmurarent que ceci : « Dis, Jean, tu ne m'en veux pas ?... »

Oh ! l'ivresse, au matin, de s'éveiller dans sa petite chambre d'enfant, le cœur encore chaud des étreintes familiales, des belles effusions de l'arrivée, de retrouver à la même place, sur la moustiquaire de son lit étroit, la même barre lumineuse qu'y cherchaient ses réveils passés, d'entendre les cris des paons sur leurs perchoirs, grincer la poulie du puits, le culbutement à pattes pressées du troupeau, et, lorsqu'il eut fait claquer ses volets à la muraille, de revoir cette belle lumière chaude qui entrait par nappes, en tombée d'écluse, et ce merveilleux horizon de vignes en pente, de cyprès, d'oliviers et de miroitants bois de pins, se perdant jusqu'au Rhône sous un ciel profond et pur, sans un duvet de brume malgré l'heure matinale, un ciel vert, balayé toute la nuit par le mistral qui remplissait encore l'immense vallée de son souffle allègre et fort.

Jean comparait ce réveil à ceux de là-bas sous un ciel boueux comme son amour, et se sentait heureux et libre. Il descendit. La maison

blanche de soleil dormait encore, tous ses volets fermés comme des yeux ; et il fut heureux d'un moment de solitude pour se reprendre, dans cette convalescence morale qu'il sentait commencer pour lui.

Il fit quelques pas sur la terrasse, prit une allée montante du parc, ce qu'on appelait le parc, un bois de pins et de myrtes jetés au hasard dans la côte rude de Castelet, coupée de sentiers inégaux tout glissants d'aiguilles sèches. Son chien Miracle, bien vieux et boitant, était sorti de sa niche, et le suivait silencieusement dans ses talons ; ils avaient si souvent fait ensemble cette promenade du matin !

A l'entrée des vignes, dont les grands cyprès de clôture inclinaient leurs cimes pointues, le chien hésita ; il savait combien le sol en épaisse couche de sable, — un nouveau remède au phylloxera que le consul était en train d'essayer, — serait difficile à ses vieilles pattes, ainsi que les gradins d'étai de la terrasse. La joie de suivre son maître le décida pourtant ; et c'étaient à chaque obstacle de douloureux efforts, des petits cris peureux, des arrêts et des maladresses de crabes sur un rocher. Jean ne le regardait pas, tout occupé de ce nouveau plant d'alicante, dont son père l'avait longtemps entretenu la veille. Les souches paraissaient d'une belle venue sur le sable uni et luisant. Enfin le pauvre homme allait être payé de ses peines entêtées ; le clos de Castelet pourrait revivre, quand la Nerte, l'Ermitage, tous les grands crus du Midi étaient morts !

Une petite coiffe blanche se dressa tout à coup devant lui. C'était Divonne, la première levée à la maison ; elle avait une serpette dans la main, autre chose aussi qu'elle jeta, et ses joues si mates d'ordinaire s'allumaient d'une rougeur vive : « C'est toi, Jean ?... tu m'as fait peur... J'ai cru que c'était ton père... » Puis se remettant, elle l'embrassa : « As-tu bien dormi ?

— Très bien, tante, mais pourquoi craigniez-vous l'arrivée de mon père ?...

— Pourquoi ?... »

Elle ramassa le pied de vigne qu'elle venait d'arracher :

« Le consul t'a dit, n'est-ce pas, que cette fois, il était sûr de réussir... Eh bien, té ! voilà la bête... »

Jean regardait une petite mousse jaunâtre inscrutée dans le bois, l'imperceptible moisissure qui de proche en proche a ruiné des provinces entières ; et c'était une ironie de la nature, dans cette splendide

matinée, sous le soleil vivifiant, que cet infiniment petit, destructeur et indestructible.

« C'est le commencement... Dans trois mois tout le clos sera dévoré, et ton père recommencera encore, car il y a mis son orgueil. Ce seront de nouveaux plants, de nouveaux remèdes, jusqu'au jour... »

Un geste désolé acheva et souligna sa phrase.

« Vraiment! nous en sommes là?

— Oh! tu connais le consul... Il ne dit jamais rien, me donne le mois comme toujours; mais je le vois préoccupé. Il court à Avignon, à Orange. C'est de l'argent qu'il cherche...

— Et Césaire? ses immersions? » demanda le jeune homme consterné.

Grâce à Dieu, par là tout allait bien. Ils avaient eu cinquante pièces de petit vin à la dernière récolte; et cet an apporterait le double. Devant ce succès le consul avait cédé à son frère toutes les vignes de la plaine, restées jusqu'ici en jachères, en alignements de bois morts comme un cimetière de campagne; et maintenant elles étaient sous l'eau pour trois mois...

Et fière de l'œuvre de son homme, de son Fénat, la Provençale montrait à Jean, du lieu élevé où ils se trouvaient, de grands étangs, des *clairs*, maintenus par des bourrelets de chaux, comme sur les salines.

« Dans deux ans ce cépage donnera; dans deux ans aussi la Piboulette, et encore l'île de Lamotte que ton oncle a achetée sans le dire... Alors nous serons riches... mais il faut tenir jusque-là, et que chacun y mette du sien et se sacrifie. »

Elle en parlait gaiement du sacrifice en femme qu'il n'étonne plus, et avec un si facile entraînement que Jean, traversé d'une idée subite, lui répondit sur le même ton : « On se sacrifiera, Divonne... »

Le jour même, il écrivit à Fanny que ses parents ne pouvaient lui continuer sa pension, qu'il serait réduit aux appointements ministériels et que, dans ces conditions, la vie à deux devenait impossible. C'était rompre plus tôt qu'il n'avait pensé, trois ou quatre ans avant le départ prévu; mais il comptait que sa maîtresse accepterait ces raisons graves, et qu'elle aurait pitié de lui et de sa peine, l'aiderait dans cet accomplissement douloureux d'un devoir.

Était-ce bien un sacrifice? Ne fut-il pas au contraire soulagé d'en finir avec une existence qui lui semblait odieuse et malsaine, depuis surtout qu'il était rendu à la nature, à la famille, aux affections simples

et droites ?... Sa lettre écrite sans lutte ni souffrance, il compta, pour le défendre contre une réponse qu'il prévoyait furieuse, pleine de menaces et d'extravagances, sur la tendresse honnête et fidèle des braves cœurs qui l'entouraient, l'exemple de ce père droit et fier entre tous, sur le sourire candide des petites saintes femmes, et aussi sur ces grands horizons paisibles, aux saines émanations de montagnes, ce ciel en hauteur, ce fleuve rapide et entraînant ; car en songeant à sa passion, à toutes les vilenies dont elle était faite, il lui semblait sortir d'une fièvre pernicieuse comme on en gagne à la buée des terrains marécageux.

Cinq ou six jours se passèrent dans le silence du grand coup porté. Matin et soir, Jean allait à la poste et revenait les mains vides, singulièrement troublé. Que faisait-elle ? Qu'avait-elle décidé, et, en tous cas, pourquoi ne pas répondre ? Il ne pensait qu'à cela. Et la nuit, tout le monde dormant à Castelet avec le bruit berceur du vent par les longs corridors, ils en causaient, Césaire et lui, dans sa petite chambre.

« Elle est dans le cas d'arriver !... » disait l'oncle ; et son inquiétude se doublait de ceci, qu'il avait dû mettre sous l'enveloppe de la rupture deux billets, à six mois et à un an, réglant sa dette avec les intérêts. Comment les paierait-il ces billets ? Comment expliquer à Divonne ?... Il frissonnait rien que d'y penser et faisait peine à son neveu, quand, le nez allongé et secouant sa pipe, la veillée finie, il lui disait tristement :

« Allons, bonsoir... de toute manière c'est très bien ce que tu as fait là. »

Enfin elle arriva cette réponse, et dès les premières lignes : « Mon homme chéri, je ne t'ai pas écrit plus tôt, parce que je tenais à te prouver autrement que par des paroles à quel point je te comprends et je t'aime..., » Jean s'arrêta, surpris comme un homme qui entend une symphonie à la place de la chamade qu'il redoutait. Il tourna vite la dernière page, où il lut « ... rester jusqu'à la mort ton chien qui t'aime, que tu peux battre, et qui te caresse passionnément... »

Elle n'avait donc pas reçu sa lettre ! Mais, reprise ligne à ligne et les larmes aux yeux, celle-ci était bien une réponse, disait bien que Fanny s'attendait depuis longtemps à cette mauvaise nouvelle, à la détresse de Castelet amenant l'inévitable séparation. Tout de suite elle s'était mise en quête d'une occupation pour ne plus rester à sa charge, et elle avait trouvé la gérance d'un hôtel meublé, avenue du Bois-de-Boulogne, au compte d'une dame très riche. Cent francs par mois, nourrie, logée et la liberté des dimanches...

« Tu entends, mon homme, tout un jour par semaine pour nous aimer ; car tu voudras bien encore, dis ? Tu me récompenseras du grand effort que je fais de travailler pour la première fois de ma vie, de cet esclavage de nuit et de jour que j'accepte, avec des humiliations que tu ne peux te figurer et qui seront bien lourdes à ma folie d'indépendance... Mais j'éprouve un contentement extraordinaire à souffrir par amour de toi. Je te dois tant, tu m'as fait comprendre tant de bonnes et honnêtes choses dont personne ne m'avait jamais parlé ! Ah ! si nous nous étions rencontrés plus tôt !... Mais tu ne marchais pas encore, que déjà je roulais dans les bras des hommes. Pas un de ceux-là, toujours, ne pourra se vanter de m'avoir inspiré une résolution pareille pour le garder encore un petit peu... Maintenant, reviens quand tu voudras, l'appartement est libre. J'ai ramassé toutes mes affaires ; c'était ça le plus dur, secouer les tiroirs et les souvenirs. Tu ne trouveras que mon portrait qui ne te coûtera rien, lui ; seulement les bons regards que je mendie en sa faveur. Ah ! m'ami, m'ami... Enfin, si tu me gardes mon dimanche et ma petite place dans ton cou... ma place, tu sais... »
Et des tendresses, des câlineries, une voluptueuse lècherie de mère chatte, de ces mots de passion, qui faisaient l'amant frôler son visage au papier satiné, comme si la caresse s'en dégageait humaine et tiède.

« Elle ne parle pas de mes billets ? » demanda timidement l'oncle Césaire.

« Elle vous les renvoie... Vous la rembourserez quand vous serez riche... »

L'oncle eut un soupir soulagé, les tempes froncées de contentement, et avec une gravité prudhommesque, sa forte intonation méridionale :

« Té ! veux-tu que je te dise... Cette femme-là, c'est une sainte. »

Puis, passant à un autre ordre d'idées, par cette mobilité, ce manque de logique et de mémoire, une des cocasseries de sa nature : « Et quelle passion, mon bon, quel feu ! J'en ai la bouche sèche, comme quand Courbebaisse me lisait la correspondance de la Mornas... »

Une fois encore, Jean dut subir le premier voyage à Paris, l'hôtel Cujas, Pellicule ; mais il n'entendait pas, accoudé à la fenêtre ouverte sur la nuit apaisée, baignée d'une lune pleine, tellement brillante que les coqs s'y trompaient et la saluaient comme le jour levant.

Ainsi donc c'était vrai cette rédemption par l'amour dont parlent les poètes ; et il éprouvait une fierté à songer que tous ces grands, ces

illustres que Fanny avait aimés avant lui, loin de la régénérer, la dépravaient davantage, tandis que lui, par la seule force de son honnêteté, la tirerait peut-être du vice pour toujours.

Il lui était reconnaissant d'avoir trouvé ce moyen terme, cette demi-rupture où elle prendrait les nouvelles habitudes de travail si difficiles à sa nature indolente ; et sur un ton paternel, de vieux monsieur, il lui écrivit le lendemain pour encourager sa réforme, s'inquiéter du genre d'hôtel qu'elle gérait, du monde qui venait là ; car il se méfiait de son indulgence et de sa facilité à dire en se résignant : « Qu'est-ce que tu veux ? c'est comme ça... »

Courrier par courrier, avec une docilité de petite fille, Fanny lui fit le tableau de son hôtel, vraie maison de famille habitée par des étrangers. Au premier, des Péruviens, père et mère, enfants et domestiques nombreux ; au second, des Russes et un riche Hollandais, marchand de corail. Les chambres du troisième logeaient deux écuyers de l'Hippodrome, chic anglais, très comme il faut, et le plus intéressant petit ménage, Mlle Minna Vogel, cithariste de Stuttgart, avec son frère Léo, un pauvre petit poitrinaire, obligé d'interrompre ses études de clarinette au Conservatoire de Paris, et que la grande sœur était venue soigner, sans autre ressource que le produit de quelques concerts pour payer l'hôtel et la pension.

« Tout ce qu'on peut imaginer de plus touchant et de plus honorable, comme tu vois, mon homme chéri. Moi-même, je passe pour veuve et l'on me montre toutes sortes d'égards. Je ne souffrirais pas d'abord qu'il en fût autrement ; il faut que ta femme soit respectée. Quand je dis « ta femme », comprends-moi bien. Je sais que tu t'en iras un jour, que je te perdrai, mais après il n'y en aura plus d'autre ; à jamais je resterai tienne, conservant le goût de tes caresses et les bons instincts que tu as réveillés en moi... C'est bien drôle, n'est-ce pas, Sapho vertueuse !... Oui, vertueuse, quand tu ne seras plus là ; mais pour toi je me garde telle que tu m'as aimée, délirante et brûlante... je t'adore... »

Subitement, Jean fut pris d'une grande tristesse ennuyée. Ces retours de l'enfant prodigue, après les joies de l'arrivée, l'orgie de veau gras et d'effusions tendres, souffrent toujours des hantises de la vie nomade, du regret des glands amers et du paresseux troupeau à conduire.

C'est un désenchantement qui tombe des choses et des êtres, tout à coup dépouillés et décolorés. Les matins de l'hiver provençal n'avaient plus pour lui leur salubre allégresse, ni d'attrait la chasse aux belles loutres mordorées, le long des berges, ni le tir aux macreuses dans le *nayechien* du vieil Abrieu. Jean trouvait le vent dur, l'eau rêche, et bien monotones les promenades dans les vignes inondées avec l'oncle expliquant son système de vannes, martelières, rigoles d'amenée.

Le village qu'il revoyait les premiers jours à travers ses courses joyeuses de gamin, baraques anciennes, quelques-unes abandonnées, sentait la mort et la désolation d'un village italien; et quand il allait à la poste, il lui fallait subir, sur la pierre branlante de chaque porte, le rabâchage de tous ces vieux tordus comme des plein-vent, les bras passés dans des morceaux de bas tricotés, de ces vieilles au menton de buis jaune sous leurs coiffes serrées, aux petits yeux luisants et frétillants comme il en brille aux lézardes des vieux murs.

Toujours les mêmes lamentations sur la mort des vignes, la fin de la garance, la maladie des mûriers, les sept plaies d'Égypte ruinant ce beau pays de Provence ; et pour les éviter, quelquefois il revenait par les ruelles en pente qui longent les anciens murs d'enceinte du château des Papes, ruelles désertes encombrées de broussailles, de ces grandes herbes de Saint-Roch pour guérir les dartres, bien à leur place dans ce coin Moyen Age, ombré de l'énorme ruine déchiquet e en haut du chemin.

Alors il rencontrait le curé Malassagne venant de dire sa messe et descendant à grands pas furieux, le rabat de travers, sa soutane relevée à deux mains, à cause des ronces et des teignes. Le prêtre s'arrêtait, tonnait contre l'impiété des paysans, l'infamie du conseil municipal ; il jetait sa malédiction sur les champs, les bêtes et les hommes, des malandrins qui ne venaient plus à l'office, qui enterraient leurs morts sans sacrements, se soignaient par le magnétisme, le spiritisme, pour s'épargner le prêtre et le médecin :

« Oui, monsieur, le spiritisme! voilà où ils en arrivent, nos paysans du Comtat... Et vous ne voulez pas que les vignes soient malades!... »

Jean, qui avait la lettre de Fanny toute ouverte et embrasée dans sa poche, écoutait, le regard absent, échappait le plus vite possible à l'homélie du prêtre, et rentrait à Castelet s'abriter dans un creux de roche, ce que les Provençaux appellent un « cagnard », garanti du vent qui souffle tout autour et concentrant le soleil réverbéré dans la pierre.

Il choisissait le plus perdu, le plus sauvage, envahi par les ronces et les chênes kermès, s'y terrait pour lire sa lettre; et peu à peu, de la fine odeur qu'elle exhalait, de la caresse des mots, des images évoquées, lui venait une griserie sensuelle qui activait son pouls, l'hallucinait jusqu'à faire disparaître comme un décor inutile le fleuve, les îles en bouquets, les villages aux creux des Alpilles, toute la courbe de l'immense vallée où la bourrasque chassait, roulait en flots la poudre du soleil. Il était là-bas, dans leur chambre, devant la gare aux toits gris, en proie aux caresses folles, à ces désirs furieux qui les cramponnaient l'un à l'autre avec des crispations de noyés...

Tout à coup, des pas dans le sentier, des rires clairs : « Il est là!... » Ses sœurs apparaissaient, petites jambes nues dans la lavande, conduites par le vieux Miracle, tout fier d'avoir dépisté son maître et remuant la queue victorieusement; mais Jean le renvoyait d'un coup de pied et rebutait les offres de jouer à cache-cache ou à courir qu'on lui faisait d'un air timide. Il les aimait pourtant, ses petites bessonnes raffolant du grand frère toujours si loin; il s'était fait enfant pour elles dès l'arrivée, s'amusait du contraste de ces jolies créatures nées en même temps et si dissemblables. L'une longue, brune, les cheveux crépelés, à la fois mystique et volontaire; c'est elle qui avait eu l'idée de la barque, exaltée par les lectures du curé Malassagne, et cette petite Marie l'Égyptienne avait entraîné la blonde Marthe, un peu molle et douce, ressemblant à sa mère et à son frère.

Mais quelle gêne odieuse, pendant qu'il était à remuer ses souvenirs, que ces innocentes câlineries d'enfants se frottant au parfum coquet que mettait sur lui la lettre de sa maîtresse. « Non, laissez-moi... il faut que je travaille... » Et il rentrait avec l'intention de s'enfermer chez lui, quand la voix de son père l'appelait au passage.

« C'est toi, Jean... écoute donc... »

L'heure du courrier apportait de nouveaux sujets de morosité à cet homme déjà sombre de nature, gardant de l'Orient des habitudes de solennité silencieuse, coupée de ces brusques souvenirs... « quand j'étais consul à Hong-Kong, » qui partaient en éclat de souches au grand feu. Pendant qu'il écoutait son père lire et discuter ses journaux du matin, Jean regardait sur la cheminée la Sapho de Caoudal, les bras aux genoux, sa lyre à côté d'elle, TOUTE LA LYRE, un bronze acheté il y avait vingt ans, lors des embellissements de Castelet; et ce bronze du commerce, qui l'écœurait aux vitrines parisiennes, lui donnait ici dans son isolement

une émotion amoureuse, l'envie de baiser ces épaules, de délier ces bras froids et polis, de se faire dire : « Sapho pour toi, mais rien que pour toi ! »

L'image tentatrice se levait quand il sortait, marchait avec lui, doublait le bruit de son pas dans le grand escalier pompeux. C'était le nom de Sapho que rythmait le balancier de la vieille horloge, que chuchotait le vent par les grands corridors dallés et froids de la demeure estivale, son nom qu'il retrouvait dans tous les livres de cette bibliothèque de campagne, vieux bouquins à tranches rouges conservant entre la brochure des miettes de ses goûters d'enfant. Et cet obsédant souvenir de sa maîtresse le poursuivait jusque dans la chambre maternelle, où Divonne coiffait la malade, relevait ses beaux cheveux blancs sur ce visage resté paisible et rose malgré des tortures variées et perpétuelles.

« Ah ! voilà notre Jean, » disait la mère. Mais avec son cou nu, sa petite coiffe, ses manches retroussées pour cette toilette dont elle seule avait la charge, sa tante lui rappelait d'autres réveils, évoquait la maîtresse encore, sautant du lit dans le nuage de sa première cigarette. Il s'en voulait d'idées pareilles, dans cette chambre surtout ! Que faire cependant pour y échapper ?

« Notre enfant n'est plus le même, ma sœur, » disait M^me^ Gaussin tristement... Qu'est-ce qu'il a ? » Et elles cherchaient ensemble. Divonne torturait son entendement ingénu, elle aurait voulu questionner le jeune homme ; mais il semblait la fuir maintenant, éviter d'être seul avec elle.

Une fois, l'ayant guetté, elle vint le surprendre au cagnard dans la fièvre de ses lettres et de ses mauvais rêves. Il se levait, l'œil sombre... Elle le retint, s'assit près de lui sur la pierre chaude : « Tu ne m'aimes donc plus ?... Je ne suis donc plus ta Divonne à qui tu disais toutes tes peines ?

— Mais si, mais si... » bégayait-il, troublé par sa façon tendre, et détournant les yeux pour qu'elle ne pût y retrouver quelque chose de ce qu'il venait de lire, appels d'amour, cris éperdus, le délire de la passion à distance. « Qu'as-tu ?... pourquoi es-tu triste ? » murmurait Divonne avec des câlineries de voix et de mains comme on en a pour les enfants. C'était un peu son petit, il restait pour elle à dix ans, l'âge des petits hommes qu'on émancipe.

Lui, déjà brûlant de sa lecture, s'exaltait au charme troublant de ce beau corps si près du sien, de cette bouche fraîche au sang avivé par le grand air qui dérangeait les cheveux, les envolait au-dessus du front

en délicats frisons à la mode parisienne. Et les leçons de Sapho : « Toutes les femmes sont les mêmes... en face de l'homme elles n'ont qu'une idée en tête...,» lui faisaient trouver provocants l'heureux sourire de la paysanne, son geste pour le retenir au tendre interrogatoire.

Tout à coup, il sentit monter le vertige d'une tentation mauvaise ; et l'effort qu'il faisait pour y résister le secoua d'un frisson convulsif. Divonne s'effrayait de le voir si pâle, les dents claquantes. « Ah! le pauvre... il a la fièvre... » D'un geste de tendresse irréfléchi elle dénouait le grand fichu qui entourait sa taille pour le lui mettre au cou ; mais brusquement saisie, enveloppée, elle sentit la brûlure d'une caresse folle sur sa nuque, ses épaules, toute la chair étincelante qui venait de jaillir au soleil. Elle n'eut le temps de crier ni de se défendre, peut-être même pas le sentiment juste de ce qui venait de se passer. « Ah! je suis fou... je suis fou... » Il se sauvait, déjà loin dans la garrigue dont les pierres roulaient sinistrement sous ses pieds.

A déjeuner, ce jour-là, Jean annonça qu'il partirait le soir même, rappelé par un ordre du ministre. — « Partir, déjà!... tu avais dit... tu ne fais qu'arriver... » Et des cris, des supplications. Mais il ne pouvait plus rester avec eux, puisque entre toutes ces tendresses intervenait l'influence agitante et corruptrice de Sapho. D'ailleurs, ne leur avait-il pas fait le plus grand sacrifice en renonçant à la vie à deux ? La rupture complète s'achèverait un peu plus tard ; et il reviendrait alors aimer sans honte, ni gêne, embrasser tous ces braves gens.

Il était nuit, la maison couchée, éteinte, quand Césaire revint de conduire son neveu au train d'Avignon. L'avoine donnée au cheval, après avoir scruté le ciel, — ce regard aux présages du temps, des hommes qui vivent de la terre, — il fallait rentrer quand il vit une forme blanche sur un banc de la terrasse. « C'est toi, Divonne ?

— Oui, je t'attendais... »

Très occupée tout le jour, séparée de son Fénat qu'elle adorait, ils avaient le soir de ces rendez-vous pour causer, faire un tour de promenade ensemble. Était-ce la courte scène entre elle et Jean, comprise en y pensant, et plus qu'elle n'eût voulu, ou l'émotion d'avoir vu pleurer la pauvre mère tout le jour silencieusement ? Elle avait la voix altérée, une inquiétude d'esprit extraordinaire chez cette calme personne de devoir. « Sais-tu quelque chose ? Pourquoi nous a-t-il quittés

si vivement ?... » Elle ne croyait pas à cette histoire de ministère, soupçonnant quelque attache mauvaise qui tirait l'enfant loin de sa famille. Tant de dangers, de si fatales rencontres dans ce Paris de perdition !

Césaire, qui ne savait rien lui cacher, avoua qu'il y avait en effet une femme dans la vie de Jean, mais une bonne créature incapable de le détourner des siens ; et il parla de son dévouement, des lettres touchantes qu'elle écrivait, vanta surtout la résolution courageuse qu'elle avait prise de travailler, ce qui sembla tout naturel à la paysanne : « Car enfin, il faut travailler pour vivre.

— Pas ce genre de femmes-là... » dit Césaire.

« C'est donc une rien du tout avec qui Jean vivait !... Et tu es allé là dedans ?...

— Je te jure, Divonne, que depuis qu'elle le connaît il n'y a pas de femme plus chaste, plus honnête... L'amour l'a réhabilitée. »

Mais c'étaient des mots trop longs, Divonne ne comprenait pas. Pour elle, cette dame rentrait dans ce rebut qu'elle appelait « les mauvaises femmes », et la pensée que son Jean était la proie d'une créature pareille l'indignait. Si le consul se doutait de cela !...

Césaire essayait de la calmer, assurait par tous les plis de sa bonne face un peu grivoise qu'à l'âge du garçon on ne pouvait se passer de femme. « Té, pardi ! qu'il se marie, » dit-elle avec une conviction attendrissante.

« Enfin ils ne sont déjà plus ensemble, c'est toujours ça... »

Elle alors, d'un ton grave : « Écoute, Césaire... tu sais comme on dit chez nous : Le malheur dure toujours plus que celui qui l'amène... Si c'est vraiment comme tu racontes, si Jean a tiré cette femme de la boue, il s'est peut-être bien sali à cette triste besogne. Possible qu'il l'ait rendue meilleure et plus honnête, mais qui sait si le mauvais qui était en elle n'a pas gâté notre enfant jusqu'au cœur ! »

Ils revenaient vers la terrasse. Nuit paisible et limpide sur toute la vallée silencieuse où rien ne vivait que la lumière glissante de la lune, le fleuve houleux, les *clairs* en flaques d'argent. On respirait le calme, l'éloignement de tout, le grand repos d'un sommeil sans rêves. Soudain le train montant déroula au bord du Rhône sa rumeur sourde à toute vapeur.

« Oh ! ce Paris, » dit Divonne, montrant le poing vers l'ennemi que la province charge de toutes ses colères... « Ce Paris !... ce qu'on lui donne et ce qu'il nous renvoie ! »

VII

Il faisait un froid brumeux, une après-midi sombre à quatre heures, même sur cette large avenue des Champs-Elysées où se hâtaient les voitures dans un roulement sourd et ouaté. C'est à peine si Jean put lire, au fond d'un jardinet dont la grille était ouverte, ces lettres dorées, très hautes, au-dessus de l'entresol d'une maison à l'aspect luxueux et tranquille de cottage : *Appartements meublés*, *pension de famille*. Un coupé attendait au ras du trottoir.

La porte du bureau poussée, Jean la vit tout de suite, celle qu'il cherchait, assise dans le jour de la fenêtre, feuilletant un gros livre de comptes en face d'une autre femme, élégante et grande, un mouchoir aux mains et un petit sac de boursicotière.

« Vous désirez, monsieur ?... » Fanny le reconnut, se leva, saisie, et passant devant la dame : « C'est le petit... » dit-elle tout bas. L'autre examina Gaussin des pieds à la tête avec le beau sang-froid connaisseur que donne l'expérience, et très haut, sans se gêner : « Embrassez-vous, mes enfants... Je ne vous regarde pas. » Puis elle se mit à la place de Fanny, continua à vérifier ses chiffres.

Ils s'étaient pris les mains, se chuchotaient des phrases bêtes : « Comment ça va ? — Pas mal, merci... — Alors tu es parti hier au soir ?... Mais l'altération de leurs voix donnait aux mots leur vraie signification. Et assis sur le divan, se remettant un peu : « Tu n'as pas reconnu

ma patronne ?... » disait Fanny à vois basse... », tu l'as déjà vue pourtant.. au bal de Déchelette, en mariée espagnole... Un peu défraîchie, la mariée.

— Alors c'est... ?

— Rosario Sanchès, la femme à de Potter. »

Cette Rosario, Rosa, de son nom de fête écrit sur toutes les glaces des restaurants de nuit et toujours souligné de quelque ordure, était une ancienne « dame des chars » à l'Hippodrome, célèbre dans le monde de la noce par son dévergondage cynique, ses coups de gueule et de cravache très recherchés des hommes de cercle, qu'elle menait comme ses chevaux.

Espagnole d'Oran, elle avait été plus belle que jolie et tirait encore aux lumières un certain effet de ses yeux noirs bistrés, de ses sourcils rejoints en barre ; mais ici, même dans ce faux jour, elle avait bien ses cinquante ans, marqués sur une face plate, dure, à la peau soulevée et jaune comme un limon de son pays. Intime de Fanny Legrand pendant des années, elle l'avait chaperonnée dans la galanterie, et rien que son nom épouvantait l'amoureux.

Fanny, qui comprit le tremblement de son bras, essaya de s'excuser. A qui s'adresser pour trouver un emploi ? On était bien embarrassé. D'ailleurs Rosa maintenant se tenait tranquille ; riche, très riche, vivant dans son hôtel avenue de Villiers ou à sa villa d'Enghien, recevant quelques anciens amis, mais un seul amant, toujours le même, son musicien.

« De Potter ? » demanda Jean... » je le croyais marié.

— Oui... marié, des enfants, il paraît même que sa femme est jolie... ça ne l'a pas empêché de revenir à l'ancienne... et si tu voyais comme elle lui parle, comme elle le traite... Ah ! il est bien mordu, celui-là... » Elle lui serrait la main avec un tendre reproche. La dame à ce moment interrompit sa lecture et s'adressa à son sac qui sautait au bout de la cordelière :

« Mais reste donc tranquille, voyons !... » Puis à la gérante sur un ton de commandement : « Donne-moi vite un bout de sucre pour Bichito. »

Fanny se leva, apporta le sucre qu'elle approchait de l'ouverture du ridicule avec mille flatteries, des mots enfantins... « Regarde la jolie bête... » dit-elle à son amant, en lui montrant, tout entouré de ouate, une sorte de gros lézard difforme et grenu, crêté, dentelé, la tête en capuchon sur une chair grelottante et gélatineuse ; un caméléon

envoyé d'Algérie à Rosa, qui le préservait de l'hiver parisien à force de soins et de chaleur. Elle l'adorait comme jamais elle n'avait aimé aucun homme; et Jean démêlait bien aux mamours flagorneurs de Fanny la place que l'horrible bête tenait dans la maison.

La dame ferma le livre, prête à partir. «Pas trop mal pour une seconde quinzaine... Seulement veille à la bougie.»

Elle jeta son regard de patronne autour du petit salon, tenu, rangé, au meuble de velours frappé, souffla un peu de poussière sur l'yucca du guéridon, constata un accroc dans la guipure des croisées; après quoi, elle dit aux jeunes gens avec un œil entendu : «Vous savez, mes petits, pas de bêtises... la maison est très convenable...» et rejoignant la voiture qui l'attendait à la porte, elle s'en alla faire son tour de bois.

«Crois-tu que c'est sciant!...» dit Fanny. «Je les ai sur le dos, elle ou sa mère, deux fois la semaine... La mère est encore plus terrible, plus pingre... Il faut que je t'aime, va, pour durer dans cette baraque... Enfin te voilà, je t'ai encore!... J'ai eu si peur...» Et elle l'enlaça debout, longuement, lèvres contre lèvres, s'assurant bien au tressaillement du baiser qu'il était encore tout à elle. Mais on allait et venait dans le couloir. Il fallait se méfier. Quand on eut apporté la lampe, elle s'assit à sa place habituelle, un petit ouvrage aux doigts; lui, tout près comme en visite...

«Suis-je changée, hein?... Est-ce assez peu moi?...»

Elle souriait en montrant son crochet manié avec une gaucherie de petite fille. Toujours elle avait détesté ces travaux d'aiguille; un livre, son piano, sa cigarette, ou les manches retroussées pour la confection d'un petit plat, elle ne s'occupait jamais autrement. Mais ici, que faire? Le piano du salon, elle ne pouvait y songer de tout le jour, obligée de se tenir au bureau... Des romans? Elle savait bien d'autres histoires que celles qu'ils racontaient. A défaut de la cigarette prohibée, elle avait pris cette dentelle qui lui occupait les doigts et la laissait libre de penser, comprenant à cette heure le goût des femmes pour ces menus travaux qu'elle méprisait jadis.

Et tandis qu'elle rattrapait son fil avec des maladresses encore, une attention d'inexpérience, Jean la regardait, toute reposée dans sa robe simple, son petit col droit, les cheveux bien à plat sur la rondeur antique de sa tête, et l'air si honnête, si raisonnable. Dehors, dans un décor luxueux, roulait continuellement le train des filles à la mode, haut perchées sur leurs phaétons, redescendant vers le Paris bruyant

des boulevards ; et Fanny ne semblait pas avoir un regret pour ce vice étalé et triomphant, dont elle aurait pu prendre sa part, qu'elle avait dédaigné pour lui. Pourvu qu'il consentît à la voir de temps en temps, elle acceptait très bien sa vie de servitude, y trouvait même des côtés amusants.

Tous les pensionnaires l'adoraient. Les femmes, étrangères, sans aucun goût, la consultaient pour leurs achats de toilette ; elle donnait des leçons de chant le matin à l'aînée des petites Péruviennes, et pour le livre à lire, la pièce à voir, elle conseillait ces messieurs qui la traitaient avec toutes sortes d'égards, de prévenances, un surtout, le Hollandais du second. « Il s'assied là où tu es, reste en contemplation jusqu'à ce que je lui dise : « Kuyper, vous m'ennuyez. » Alors il répond : « *pien* » et il s'en va... C'est lui qui m'a donné cette petite broche en corail... Tu sais, ça vaut cent sous ; je l'ai acceptée pour avoir la paix. »

Un garçon entrait, apportait un plateau chargé qu'il posait sur un bout du guéridon en reculant un peu la plante verte. « C'est là que je mange toute seule, une heure avant la table d'hôte. » Elle indiqua deux plats du menu assez long et copieux. La gérante n'avait droit qu'à deux plats et au potage. « Faut-il qu'elle soit chienne, cette Rosario !... Du reste, j'aime mieux manger là ; je n'ai pas besoin de parler et je relis tes lettres qui me tiennent compagnie. »

Elle s'interrompit encore pour atteindre une nappe, des serviettes ; à tout moment on la dérangeait : un ordre à donner, une armoire à ouvrir, une réclamation à satisfaire. Jean comprit qu'il la gênerait en restant davantage ; puis on installait son dîner, et c'était si piètre, cette petite soupière d'une portion qui fumait sur la table, leur donnant à tous deux la même pensée, le même regret de leurs anciens tête-à-tête !

« A dimanche... à dimanche... » murmura-t-elle tout bas, en le renvoyant. Et comme ils ne pouvaient s'embrasser à cause du service, des pensionnaires qui descendaient, elle lui avait pris la main, l'appuyait contre son cœur longuement pour y faire entrer la caresse.

Tout le soir, la nuit, il pensa à elle, souffrant de sa servitude humiliée devant cette gueuse et son gros lézard ; puis le Hollandais le troublait aussi, et jusqu'au dimanche il ne vécut pas. En réalité cette demi-rupture qui devait préparer sans secousse la fin de leur liaison fut pour celle-ci le coup de serpe de l'émondeur dont se ravive l'arbre fatigué.

Ils s'écrivirent, presque chaque jour, de ces billets de tendresse comme en griffonne l'impatience des amoureux ; ou bien c'était, au sortir du ministère, une causerie douce dans le bureau pendant l'heure du travail à l'aiguille.

Elle avait dit à l'hôtel en parlant de lui : « Un de mes parents... » et sous le couvert de cette vague appellation il put venir quelquefois passer la soirée au salon, à mille lieues de Paris. Il connut la famille péruvienne avec ses innombrables demoiselles, fagotées de couleurs criardes, rangées autour du salon, de vrais aras au perchoir ; il entendit la cithare de Mlle Minna Vogel, enguirlandée comme une perche à houblon, et vit son frère, malade, aphone, suivant de la tête avec passion le rythme de la musique et promenant ses doigts sur une clarinette imaginaire, la seule dont il eût permission de jouer. Il fit le whist du Hollandais de Fanny, un gros balourd, chauve, d'aspect sordide, qui avait navigué par tous les océans du monde, et quand on lui demandait quelques renseignements sur l'Australie où il venait de passer des mois, répondait avec un roulement d'yeux : « Devinez combien les pommes de terre à Melbourne ?... » n'ayant été frappé que de ce fait unique, la cherté des pommes de terre dans tous les pays où il allait.

Fanny était l'âme de ces réunions, causait, chantait, jouait la Parisienne informée et mondaine ; et ce qu'il restait dans ses façons de la bohème ou de l'atelier échappait à ces exotiques, ou leur semblait le suprême genre. Elle les éblouissait de ses relations avec les personnalités fameuses des arts ou de la littérature, donnait à la dame russe, qui raffolait des œuvres de Dejoie, des renseignements sur la façon d'écrire du romancier, le nombre de tasses de café qu'il absorbait en une nuit, le chiffre exact et dérisoire dont les éditeurs de *Cenderinette* avaient payé le chef-d'œuvre qui faisait leur fortune. Et les succès de sa maîtresse rendaient Gaussin si fier qu'il oubliait d'être jaloux, aurait volontiers certifié sa parole, si quelqu'un l'eût mise en doute.

Pendant qu'il l'admirait dans ce paisible salon éclairé de lampes à abat-jour, servant le thé, accompagnant les mélodies des jeunes filles, leur donnant des conseils de grande sœur, il y avait pour lui un montant singulier à se la figurer tout autre, quand elle arrivait chez lui le dimanche matin, trempée, grelottante, et que sans même s'approcher du feu qui flambait en son honneur, elle se déshabillait à la hâte, et se glissait dans le grand lit, contre l'amant. Alors quelles étreintes, quelles caresses

longues où se vengeaient les contraintes de toute la semaine, cette privation l'un de l'autre qui gardait le désir vivifiant à leur amour.

Les heures passaient, s'embrouillaient; on ne bougeait plus du lit jusqu'au soir. Rien ne les tentait que là; nul plaisir, personne à voir, pas même les Hettéma qui, par économie, s'étaient décidés à vivre à la campagne. Le petit déjeuner préparé, à côté d'eux, ils entendaient, anéantis, la rumeur du dimanche parisien pataugeant dans la rue, le sifflet des trains, le roulement des fiacres chargés; et la pluie en larges gouttes sur le zinc du balcon, avec les battements précipités de leurs poitrines, rythmaient cette absence de la vie, sans notion de l'heure, jusqu'au crépuscule.

Le gaz, qu'on allumait en face, glissait alors un pâle rayon sur la tenture; il fallait se lever, Fanny devant être rentrée à sept heures. Dans le demi-jour de la chambre, tous ses ennuis, tous ses écœurements lui revenaient plus lourds, plus cruels, en remettant ses bottines encore humides de la course à pied, ses jupons, sa robe de la gérance, l'uniforme noir des femmes pauvres.

Et ce qui gonflait son chagrin, c'étaient ces choses aimées autour d'elle, les meubles, le petit cabinet de toilette des beaux jours... Elle s'arrachait : « Allons!... » et pour rester plus longtemps ensemble, Jean la reconduisait; ils remontaient serrés et lents l'avenue des Champs-Elysées dont la double rangée de lampadaires, avec l'Arc de Triomphe en haut, écarté d'ombre, et deux ou trois étoiles piquant un bout de ciel, figuraient un fond de diorama. Au coin de la rue Pergolèse, tout près de la pension, elle relevait sa voilette pour un dernier baiser, et le laissait désorienté, dégoûté de son intérieur où il rentrait le plus tard possible, maudissant la misère, en voulant presque à ceux de Castelet du sacrifice qu'il s'imposait pour eux.

Ils traînèrent deux ou trois mois cette existence devenue vers la fin absolument insupportable, Jean ayant été obligé de restreindre ses visites à l'hôtel à cause d'un bavardage de domestique, et Fanny de plus en plus exaspérée par l'avarice de la mère et de la fille Sanchès. Elle pensait silencieusement à reprendre leur petit ménage et sentait son amant à bout de forces lui aussi, mais elle eût voulu qu'il parlât le premier.

Un dimanche d'avril, Fanny arriva plus parée que d'ordinaire, un

chapeau rond, en robe de printemps bien simple, — on n'était pas riche, — mais tendue aux grâces de son corps.

« Lève-toi vite, nous allons déjeuner à la campagne...

— A la campagne!...

— Oui, à Enghien, chez Rosa... Elle nous invite tous les deux... » Il dit non d'abord, mais elle insista. Jamais Rosa ne pardonnerait son refus. « Tu peux bien consentir pour moi... J'en fais assez, il me semble. »

C'était au bord du lac d'Enghien, devant une immense pelouse descendant jusqu'à un petit port où se balançaient quelques yoles et gondoles, un grand chalet, merveilleusement orné et meublé, et dont les plafonds, les panneaux en miroirs reflétaient l'étincellement de l'eau, les superbes charmilles d'un parc déjà frissonnant de verdures hâtives et de lilas en fleurs. Les livrées correctes, les allées où ne traînait pas une brindille, faisaient honneur à la double surveillance de Rosario et de la vieille Pilar.

On était à table quand ils arrivèrent, une fausse indication les ayant égarés autour du lac, par des ruelles entre de grands murs de jardins. Jean acheva de se décontenancer, au froid accueil de la maîtresse de la maison, furieuse qu'on l'eût fait attendre, et à l'aspect extraordinaire des vieilles parques auxquelles Rosa le présentait de sa voix de charretier. Trois « élégantes », comme se désignent entre elles les grandes cocottes, trois antiques roulures comptant parmi les gloires du second empire, aux noms aussi fameux que celui du grand poète ou d'un général à victoires, Wilkie Cob, Sombreuse, Clara Desfous.

Élégantes, certes elles l'étaient toujours, attifées à la mode nouvelle, aux couleurs du printemps, délicieusement chiffonnées de la collerette aux bottines; mais si fanées, fardées, retapées! Sombreuse, sans cils, les yeux forts, la lèvre détendue, tâtonnant autour de son assiette, de sa fourchette, de son verre; la Desfous énorme, couperosée, une boule d'eau chaude aux pieds, étalant sur la nappe ses pauvres doigts goutteux et tordus, aux bagues étincelantes, aussi difficiles, compliquées à entrer et à sortir que les anneaux d'une question romaine. Et Cob toute mince, avec une taille jeunette qui faisait plus hideuse sa tête décharnée de clown malade sous une crinière d'étoupes jaunes. Celle-là, ruinée, saisie, était allée tenter un dernier coup à Monte-Carlo et en revenait sans un sou, enragée d'amour pour un beau croupier qui n'avait pas voulu d'elle ; Rosa, l'ayant recueillie, la nourrissait, s'en faisait gloire.

Toutes ces femmes connaissaient Fanny, la saluaient d'un bonjour protecteur : « Comment va, petite ? » Le fait est qu'avec sa robe à trois francs le mètre, sans un bijou que la broche rouge de Kuyper, elle avait l'air d'une recrue parmi ces épouvantables chevronnées de la galanterie, que ce cadre de luxe, toute la lumière reflétée du lac et du ciel, entrant mêlée d'odeurs printanières par les battants de la salle à manger, faisait plus spectrales encore.

Il y avait aussi la vieille mère Pilar, « le *chinge* », comme elle s'appelait elle-même dans son charabia franco-espagnol, vraie macaque à peau déteinte et râpeuse, d'une malice féroce sur des traits grimaçants, coiffée en garçon, les cheveux gris au ras de l'oreille, et sur sa robe de vieux satin noir un grand col bleu de maître-timonier.

« Et puis M. Bichito... » dit Rosa, achevant de présenter ses convives et montrant à Gaussin un tampon d'ouate rose où le caméléon grelottait sur la nappe.

« Eh bien, et moi, on ne me présente pas ? » réclama sur un ton de jovialité forcée un grand garçon à moustaches grisonnantes, de tenue correcte, même un peu raide, dans son veston clair et son col montant.

« C'est vrai... Et Tatave ? » dirent les femmes en riant. La maîtresse de maison lâcha son nom avec négligence.

Tatave, c'était de Potter, le savant musicien, l'auteur acclamé de *Claudia*, de *Savonarole ;* et Jean, qui n'avait fait que l'entrevoir chez Déchelette, s'étonnait de trouver au grand artiste des allures si peu géniales, ce masque en bois dur et régulier, ces yeux déteints scellant une passion folle, incurable, qui depuis des années l'accrochait à cette gueuse, lui faisait quitter femme et enfants, pour rester commensal de cette maison où il engloutissait une partie de sa grande fortune, ses gains de théâtre, et où on le traitait plus mal qu'un domestique. Il fallait voir l'air excédé de Rosa dès qu'il racontait quelque chose, de quel ton méprisant elle lui imposait silence ; et renchérissant sur sa fille, Pilar, ne manquait jamais d'ajouter d'un accent convaincu :

« *Foute*-nous la paix, mon garçon. »

Jean l'avait pour voisine, cette Pilar, et ces vieilles babines qui grondaient en mangeant avec un ruminement de bête, ce coup d'œil inquisiteur dans son assiette, mettaient au supplice le jeune homme déjà gêné par le ton de patronne de Rosa, plaisantant Fanny sur les soirées musicales de l'hôtel et la jobarderie de ces pauvres rastaquouères qui prenaient la gérante pour une femme du monde tombée dans le malheur.

L'ancienne dame des chars, bouffie de graisse malsaine, des cabochons de dix mille francs à chaque oreille, semblait envier à son amie le renouveau de jeunesse et de beauté que lui communiquait cet amant jeune et beau ; et Fanny ne se fâchait pas, amusait au contraire la table, raillait en rapin les pensionnaires, le Péruvien qui lui avouait, en roulant des yeux blancs, son désir de connaître une *grande coucoute*, et la cour silencieuse, à souffle de phoque, du Hollandais haletant derrière sa chaise : « Tevinez combien les pommes de terre à Batavia ? »

Gaussin ne riait guère, lui ; Pilar non plus, occupée à surveiller l'argenterie de sa fille, ou s'élançant d'un geste brusque, visant sur le couvert devant elle ou la manche de son voisin une mouche qu'elle présentait en baragouinant des mots de tendresse, « Mange, mi alma ; mange, mi corazon », à la hideuse petite bête échouée sur la nappe, flétrie, plissée, uniforme comme les doigts de la Desfous.

Quelquefois, toutes les mouches en déroute, elle en apercevait une contre le dressoir ou la vitre de la porte, se levait, et la raflait triomphalement. Ce manège souvent répété impatienta sa fille, décidément très nerveuse ce matin-là :

« Ne te lève donc pas à toute minute, c'est fatigant. »

Avec la même voix descendue de deux tons dans le charabia, la mère répondit : « Vous dévorez, *bosotros*... pourquoi tu ne veux pas qu'il mange, loui ?

— Sors de table, ou tiens-toi tranquille... tu nous embêtes... »

La vieille se rebiffa, et toutes deux commencèrent à s'injurier en dévotes espagnoles, mêlant le démon et l'enfer à des invectives de trottoir :

« Hija del demonio.

— Cuerno de Satanas.

— Puta !...

— Mi madre ! »

Jean les regardait épouvanté, tandis que les autres convives, habitués à ces scènes de famille, continuaient de manger tranquillement. De Potter seul intervint par égard pour l'étranger :

« Ne vous disputez donc pas, voyons. »

Mais Rosa, furieuse, se retourna contre lui : « De quoi te mêles-tu, toi ?... en voilà des manières !... Est-ce que je ne suis pas libre de parler ?... Va donc voir un peu chez ta femme, si j'y suis !... J'en ai assez de tes

yeux de merlan frit, et des trois cheveux qui te restent... Va les porter à ta dinde, il n'est que temps!...» De Potter souriait, un peu pâle :

«Et il faut vivre avec ça!... murmurait-il dans sa moustache.

«Ça vaut bien ça...» hurla-t-elle, tout le corps en avant sur la table... «Et tu sais, la porte est ouverte... file... hop!

— Voyons, Rosa...» supplièrent les pauvres yeux ternes. Et la mère Pilar, se remettant à manger, dit avec un flegme si comique : «Foute-nous la paix, mon garçon!...» que tout le monde éclata de rire, même Rosa, même de Potter qui embrassait sa maîtresse encore toute grondante et, pour achever de gagner sa grâce, attrapait une mouche et la donnait délicatement, par les ailes, à Bichito.

Et c'était de Potter, le compositeur glorieux, la fierté de l'École française! Comment cette femme le retenait-elle, par quel sortilège, vieillie de vices, grossière, avec cette mère qui doublait son infamie, la montrait telle qu'elle serait vingt ans plus tard, comme vue dans une boule étamée?...

On servit le café au bord du lac, sous une petit grotte en rocaille, revêtue à l'intérieur de soies claires que moirait le mouvement de l'eau voisine, un de ces délicieux nids à baisers inventés par les contes du dix-huitième siècle, avec une glace au plafond qui reflétait les attitudes des vieilles parques répandues sur le large divan dans une pâmoison digérante, et Rosa, les joues allumées sous le fard, s'étirant les bras à la renverse contre son musicien :

«Oh! mon Tatave... mon Tatave!...»

Mais cette chaleur de tendresse s'évapora avec celle de la chartreuse, et l'idée d'une promenade en bateau étant venue à l'une de ces dames, elle envoya de Potter préparer le canot.

«Le canot, tu entends, pas la norgévienne.

— Si je disais à Désiré...

— Désiré déjeune.

— C'est que le canot est plein d'eau; il faut écoper, c'est tout un travail...

— Jean ira avec vous, de Potter...» dit Fanny qui voyait venir encore une scène.

Assis en face l'un de l'autre, les jambes écartées, chacun sur un banc du bateau, ils l'égouttaient activement, sans se parler, sans se regarder,

comme hypnotisés par le rythme de l'eau jaillie des deux écopes. Autour d'eux l'ombre d'un grand catalpa tombait en fraîcheur odorante et se découpait sur le lac resplendissant de lumière.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes avec Fanny ? » demanda tout à coup le musicien s'arrêtant dans sa besogne.

« Deux ans... » répondit Gaussin un peu surpris.

« Seulement deux ans !... Alors ce que vous voyez aujourd'hui pourra peut-être vous servir. Moi, voilà vingt ans que je vis avec Rosa, vingt ans que revenant d'Italie après mes trois années de prix de Rome, je suis entré à l'Hippodrome, un soir, et que je l'ai vue debout dans son petit char au tournant de la piste, m'arrivant dessus, le fouet en l'air, avec son casque à huit fers de lance, et sa cotte d'écailles d'or, lui serrant la taille jusqu'à mi-cuisse. Ah ! si l'on m'avait dit... »

Et se remettant à vider le bateau, il racontait comment chez lui on n'avait fait que rire d'abord de cette liaison ; puis la chose devenant sérieuse, de combien d'efforts, de prières, de sacrifices, ses parents auraient payé une rupture. Deux ou trois fois la fille était partie à force d'argent, mais lui la rejoignait toujours. « Essayons du voyage... » avait dit la mère. Il voyagea, revint et la reprit. Alors il s'était laissé marier ; jolie fille, riche dot, la promesse de l'Institut dans la corbeille de noce... Et trois mois après il lâchait le nouveau ménage pour l'ancien... « Ah ! jeune homme, jeune homme !... »

Il débitait sa vie d'une voix sèche, sans qu'un muscle animât son masque, raide comme le col empesé qui le tenait si droit. Et des barques passaient chargées d'étudiants et de filles, débordantes de chansons, de rires de jeunesse et d'ivresse ; combien parmi ces inconscients auraient dû s'arrêter, prendre leur part de l'effroyable leçon !...

Dans le kiosque, pendant ce temps, comme si c'était un mot donné de travailler à leur rupture, les vieilles élégantes prêchaient la raison à Fanny Legrand... « Joli, son petit, mais pas le sou... à quoi ça la mènerait-il ?...

— Enfin, puisque je l'aime !... »

Et Rosa levant les épaules : « Laissez-la donc... elle va encore rater son Hollandais comme je l'ai vue rater toute ses belles affaires... Après son histoire avec Flamant, elle avait pourtant essayé de devenir pratique, mais la voilà plus folle que jamais...

— Ay ! vellaca... » grogna maman Pilar.

L'Anglaise à tête de clown intervint avec l'horrible accent qui si longtemps avait fait son succès :

« C'était très bien d'aimer l'amour, petite... c'était très bonne, l'amour, vous savez... mais vous devez aimer l'argent aussi... moi maintenant, si j'étais riche toujours, est-ce que mon croupier il dirait je suis laide, croyez-vous ?... Elle eut un bond de fureur, lui haussant la voix à l'aigu : « Oh ! c'était pourtant terrible, cette chose... Avoir été célèbre au monde, universelle, connue comme un monument, comme un boulevard... si connue que vous n'avez pas un misérable cocher, quand vous disez « Wilkie Cob ! » tout de suite il savait où c'était... Avoir eu des princes pour mes pieds dessus, et des rois, si je crachais, ils disaient c'était joli, le crachement !... Et voilà maintenant ce sale voyou qui voulait pas de moi sur cette motive de ma laideur ; et je avais pas de quoi seulement me le payer pour une nuit. »

Et se montant à cette idée qu'on avait pu la trouver laide, elle ouvrit sa robe brusquement :

« Le figure, yes, je sacrifiais ; mais ça, le gorge, les épaules... Est-ce blanc ? Est-ce dur ?... »

Elle étalait avec impudeur sa chair de sorcière, restée miraculeusement jeune après trente ans de fournaise, et que la tête surmontait, flétrie et macabre depuis la ligne du cou.

« Mesdames, le bateau est prêt !... » cria de Potter ; et l'Anglaise, agrafant sa robe sur ce qui lui restait de jeunesse, murmura dans un navrement comique :

« Jé pouvais pourtant pas aller toute *nioue* sur les places !... »

Dans ce décor de Lancret, où la blancheur coquette des villas éclatait parmi la verdure nouvelle, avec ces terrasses, ces pelouses encadrant le petit lac tout écaillé de soleil, quel embarquement que celui de toute cette vieille Cythère éclopée ; l'aveugle Sombreuse et le vieux clown et Desfous la paralytique, laissant dans le sillon de l'eau le parfum musqué de leur maquillage !

Jean tenait les rames, le dos courbé, honteux et désolé qu'on pût le voir et lui attribuer quelque basse fonction dans cette sinistre barque allégorique. Heureusement qu'il avait en face de lui, pour rafraîchir son cœur et ses yeux, Fanny Legrand assise à l'arrière, près de la barre

que tenait Potter, Fanny dont le sourire ne lui avait jamais paru si jeune, sans doute par comparaison.

« Chante-nous quelque chose, petite... » demanda la Desfous que le printemps amollissait. De sa voix expressive et profonde, Fanny commençait la barcarolle de *Claudia* que le musicien, remué par ce rappel de son premier grand succès, suivait en imitant à bouche fermée le dessin de l'orchestre, cette ondulation qui fait courir sur la mélodie comme une lumière d'eau dansante. A cette heure, dans ce décor, c'était délicieux. D'une terrasse voisine on cria bravo ; et le Provençal, ramenant en mesure les avirons, avait soif de cette musique divine aux lèvres de sa maîtresse, une tentation de mettre sa bouche à même la source, et de boire dans le soleil, la tête renversée, toujours.

Tout à coup, Rosa, furieuse, interrompit la cantilène dont le mariage de voix l'irritait : « Hé là-bas, la musique, quand vous aurez fini de vous roucouler dans la figure... Si vous croyez qu'elle nous amuse votre romance d'enterre-morts... En voilà assez... d'abord il est tard, il faut que Fanny rentre à la boîte... »

Et d'un geste furibond, montrant le plus prochain débarcadère : « Aborde là... » dit-elle à son amant, « ils seront plus près de la gare... »

C'était brutal comme congé ; mais l'ancienne dame des chars avait habitué son monde à ces façons de faire, et personne n'osa protester. Le couple jeté au rivage avec quelques mots de froide politesse au jeune homme, des ordres à Fanny d'une voix sifflante, la barque s'éloigna chargée de cris, d'un train de dispute que termina un insultant éclat de rire apporté aux deux amants par la sonorité de l'eau.

« Tu entends, tu entends, » disait Fanny blême de rage, « c'est de nous qu'elle se moque... »

Et toutes ses humiliations, toutes ses rancœurs lui remontant à cette dernière injure, elle les énumérait en regardant la gare, avouait même des choses qu'elle avait toujours cachées. Rosa ne cherchait qu'à l'éloigner de lui, qu'à faciliter des occasions de le tromper. « Tout ce qu'elle m'a dit pour me faire prendre ce Hollandais... Encore tout à l'heure elles s'y sont mises toutes... Je t'aime trop, tu comprends, ça la gêne pour

ses vices, car elle les a tous, les plus bas, les plus monstrueux. Et c'est parce que je ne veux plus...»

Elle s'arrêta, le vit très pâle, les lèvres tremblantes, comme le soir où il remuait le fumier aux lettres.

«Oh! ne crains rien,» dit-elle... «ton amour m'a guérie de toutes ces horreurs... Elle et son caméléon qui empeste, ils me dégoûtent tous les deux.

— Je ne veux plus que tu restes là,» fit l'amant affolé de jalousies malsaines... «Il y a trop de saletés dans le pain que tu gagnes; tu vas revenir avec moi, nous nous en tirerons toujours.»

Elle l'attendait, ce cri, l'appelait depuis longtemps. Cependant elle résista, objectant qu'en ménage, avec les trois cents francs du ministère, la vie serait bien difficile, qu'il faudrait peut-être se séparer encore... «Et j'ai tant souffert en quittant notre pauvre maison!...»

Des bancs s'espaçaient sous les acacias qui bordent la route avec les fils télégraphiques chargés d'hirondelles; pour mieux causer, ils s'assirent, très émus tous deux et les bras noués.

«Trois cents francs par mois,» disait Jean, «mais comment font les Hettéma qui n'en ont que deux cent cinquante?...

— Ils vivent à la campagne, à Chaville toute l'année.

— Eh bien, faisons comme eux, je ne tiens pas à Paris.

— Vrai?... tu veux bien?... ah! m'ami, m'ami!...»

Du monde passait sur la route, une galopade d'ânes emportant un lendemain de noces. Ils ne pouvaient pas s'embrasser, et restaient immobiles, serrés l'un contre l'autre, rêvant d'un bonheur rajeuni dans des soirs d'été qui auraient cette douceur champêtre, ce calme tiède qu'égayaient au loin les coups de carabine, les ritournelles d'orgue d'une fête de banlieue.

VIII

Ils s'installèrent à Chaville, entre le haut et le bas pays, le long de cette vieille route forestière qu'on appelle le Pavé des Gardes, dans un ancien rendez-vous de chasse, à la porte du bois : trois pièces guère plus grandes que celles de Paris, toujours leur mobilier de petit ménage, le fauteuil canné, l'armoire peinte, et pour orner l'affreux papier vert de leur chambre, rien que le portrait de Fanny, car la photographie de Castelet avait eu son cadre cassé pendant le déménagement et se pâlissait dans les combles.

On n'en parlait plus guère, de ce pauvre Castelet, depuis que l'oncle et la nièce avaient interrompu leur correspondance. « Un joli lâcheur... » disait-elle, se rappelant la facilité du Fénat à protéger la première rupture. Les petites, seules, entretenaient leur frère de nouvelles, mais Divonne n'écrivait plus. Peut-être gardait-elle encore rancune à son neveu ; ou devinait-elle que la mauvaise femme était revenue pour décacheter et commenter ses pauvres lettres maternelles à gros caractères paysans.

Par moments, ils auraient pu se croire encore rue d'Amsterdam quand ils se réveillaient avec la romance des Hettéma redevenus leurs voisins et le sifflement des trains qui se croisaient continuellement de l'autre côté du chemin, visibles à travers les branches d'un grand parc.

Mais, au lieu du vitrage blafard de la gare de l'Ouest, de ses fenêtres sans rideaux montrant des silhouettes penchées de bureaucrates, et du fracas ronflant sur la rue en pente, ils savouraient l'espace silencieux et vert au delà de leur petit verger entouré d'autres jardins, de maisonnettes dans des bouquets d'arbres, dégringolant jusqu'au bas de la côte.

Le matin, avant de partir, Jean déjeunait dans leur petite salle à manger, la croisée ouverte sur cette large route pavée, mangée d'herbe, bordée de haies d'épines blanches aux parfums amers. C'est par là qu'il allait à la gare en dix minutes, longeant le parc bruissant et gazouillant; et, quand il revenait, cette rumeur s'apaisait à mesure que l'ombre sortait des taillis sur la mousse de chemin vert empourpré de couchant et que les appels des coucous à tous les coins du bois traversaient des trilles de rossignols dans les lierres.

Mais voici que la première installation faite et la surprise passée de cet apaisement des choses autour de lui, l'amant se reprenait à ses tourments de jalousie stérile et explorante. La brouille de sa maîtresse avec Rosa, le départ de l'hôtel avaient amené entre les deux femmes une explication à double entente monstrueuse, ravivant ses soupçons, ses plus troublantes inquiétudes; et lorsqu'il s'en allait, qu'il apercevait du wagon leur maison basse, en rez-de-chaussée surmonté d'une lucarne ronde, son regard fouillait la muraille. Il se disait : « Qui sait ? » et cela le poursuivait jusque dans les paperasses de son bureau.

Au retour, il lui faisait rendre compte de sa journée, de ses moindres actes, de ses préoccupations, le plus souvent indifférentes, qu'il surprenait d'un « A quoi penses-tu ?... tout de suite... » craignant toujours qu'elle regrettât quelque chose ou quelqu'un de cet horrible passé, confessé par elle chaque fois avec la même indéconcertable franchise.

Au moins lorsqu'ils ne se voyaient que le dimanche, avides l'un de l'autre, il ne prenait pas le temps de ces perquisitions morales, outrageantes et minutieuses. Mais rapprochés, avec la continuité de la vie à deux, ils se torturaient jusque dans leurs caresses, dans leurs plus intimes étreintes, agités de la sourde colère, du douloureux sentiment de l'irréparable; lui, s'épuisant à vouloir procurer à cette blasée d'amour une commotion qu'elle ignorât encore, elle prête au martyre pour donner une joie qui n'eût pas été à dix autres, n'y parvenant pas et pleurant de rage impuissante.

Puis une détente se fit en eux; peut-être la satiété des sens dans le

tiède enveloppement de la nature, ou plus simplement le voisinage des Hettéma. C'est que, de tous les ménages campés sur la banlieue parisienne, pas un peut-être ne goûta jamais comme celui-là les libertés campagnardes, la joie de s'en aller vêtus de loques, coiffés de chapeaux d'écorce, madame sans corset, monsieur dans des espadrilles ; de porter en sortant de table des croûtes aux canards, des épluchures aux lapins, puis sarcler, ratisser, greffer, arroser.

Oh ! l'arrosage...

Les Hettéma s'y mettaient sitôt que le mari rentré échangeait son costume de bureau contre une veste de Robinson ; après dîner, ils s'y reprenaient encore, et la nuit venue depuis longtemps, dans le noir du petit jardin d'où montait une buée fraîche de terre mouillée, on entendait le grincement de la pompe, les heurts des grands arrosoirs, et d'énormes souffles errant à toute les plates-bandes avec un ruissellement qui semblait tomber du front des travailleurs dans leurs pommes d'arrosage, puis de temps en temps un cri de triomphe :

« J'en ai mis trente-deux aux pois gourmands !...

— Et moi quatorze aux balsamines !... »

Des gens qui ne se contentaient pas d'être heureux, mais se regardaient l'être, dégustaient leur bonheur à vous en faire venir l'eau à la bouche ; l'homme surtout, par la façon irrésistible dont il racontait les joies de l'hivernage à deux :

« Ce n'est rien maintenant, mais vous verrez en décembre !... On rentre crotté, mouillé, avec tous les embêtements de Paris sur le dos ; on trouve bon feu, bonne lampe, la soupe qui embaume et, sous la table, une paire de sabots remplis de paille. Non, voyez-vous, quand on s'est fourré une platée de choux et de saucisses, un quartier de gruyère tenu au frais sous le linge, quand on a versé là-dessus un litre de ginglard qui n'a pas passé par Bercy, libre de baptême et d'entrée, ce que c'est bon de tirer son fauteuil au coin du feu, d'allumer une pipe en buvant son café arrosé d'un caramel à l'eau-de-vie, et de piquer un chien en face l'un de l'autre, pendant que le verglas dégouline sur les vitres... Oh ! un tout petit chien, le temps de laisser passer le gros de la digestion... Après on dessine un moment, la femme dessert, fait son petit train-train, la couverture, le moine, et quand elle est couchée, la place chaude, on tombe dans le tas, et ça vous fait par tout le corps une chaleur comme si l'on entrait tout entier dans la paille de ses sabots... »

Il en devenait presque éloquent de matérialité, ce géant velu, à

lourde mâchoire, si timide à l'ordinaire qu'il ne pouvait pas dire deux mots sans rougir et sans bégayer.

Cette timidité folle, d'un contraste comique avec cette barbe noire et cette envergure de colosse, avait fait son mariage et la tranquillité de sa vie. A vingt-cinq ans, débordant de vigueur et de santé, Hettéma ignorait l'amour et la femme, quand un jour, à Nevers, après un repas de corps, des camarades l'entraînèrent dans une maison de filles et l'obligèrent à faire son choix. Il sortit de là bouleversé, revint, choisit la même, toujours, paya ses dettes, l'emmena, et s'effrayant à l'idée qu'on pourrait la lui prendre, qu'il faudrait recommencer une nouvelle conquête, il finit par l'épouser.

« Un ménage légitime, mon cher... » disait Fanny dans un rire de triomphe à Jean qui l'écoutait terrifié... « Et, de tous ceux que j'ai connus c'est encore le plus propre, le plus honnête. »

Elle l'affirmait dans la sincérité de son ignorance, les ménages légitimes où elle avait pu pénétrer ne méritant sans doute pas d'autre jugement ; et toutes ses notions de la vie étaient aussi fausses et sincères que celle-là.

D'un calmant voisinage, ces Hettéma, l'humeur toujours égale, capables même de services pas trop dérangeants, ayant surtout l'horreur des scènes, des querelles où il faut prendre parti, et en général de tout ce qui peut troubler une heureuse digestion. La femme essayait d'initier Fanny à l'élevage des poules et des lapins, aux joies salubres de l'arrosage, mais inutilement.

La maîtresse de Gaussin, faubourienne passée par les ateliers, n'aimait la campagne qu'en échappées, en parties, comme un endroit où l'on peut crier, se rouler, se perdre avec son amant. Elle détestait l'effort, le travail ; et ses six mois de gérance ayant épuisé pour longtemps ses facultés actives, elle s'amollissait dans une torpeur vague, une griserie de bien-être et de plein air qui lui ôtait presque la force de s'habiller, de se coiffer, ou même d'ouvrir son piano.

Le soin de leur intérieur laissé tout entier à une ménagère du pays, quand, le soir venu, elle résumait sa journée pour la raconter à Jean, elle ne trouvait rien qu'une visite à Olympe, des potins par dessus la clôture, et des cigarettes, des tas de cigarettes dont les débris salissaient le marbre devant la cheminée. Déjà six heures !... A peine le temps de passer une robe, de piquer une fleur à son corsage pour aller au devant de lui par le chemin vert...

Mais avec les brouillards, les pluies d'automne, la nuit qui tombait de bonne heure, elle eut plus d'un prétexte pour ne pas sortir ; et souvent il la surprenait au retour dans une de ces gandouras de laine blanche à grands plis qu'elle mettait le matin, les cheveux relevés comme quand il était parti. Il la trouvait charmante ainsi, la nuque restée jeune, sa chair tentante et soignée qu'il sentait toute prête, sans entraves. Pourtant cet aveulissement le choquait, l'effrayait comme un danger.

Lui-même, après un grand effort de travail pour augmenter un peu leurs ressources sans recourir à Castelet, des veillées passées sur des plans, des reproductions de pièces d'artillerie, de caissons, de fusils nouveau modèle qu'il dessinait au compte d'Hettéma, se sentit envahi tout à coup par cette influence dissolvante de la campagne et de la solitude à laquelle se laissent prendre les plus forts, les plus actifs, et dont sa première enfance dans un coin perdu de nature avait mis en lui le germe engourdissant.

Et la matérialité de leurs gros voisins aidant, se communiquant à eux dans de perpétuelles allées et venues d'une maison à l'autre, avec un peu de leur abaissement moral et de leur appétit monstrueux, Gaussin et sa maîtresse en vinrent eux aussi à discuter gravement la question des repas et l'heure du coucher. Césaire ayant envoyé une pièce de son vin de grenouille, ils passèrent tout un dimanche à le mettre en bouteilles, la porte de leur petit caveau ouverte sur le dernier soleil de l'année, un ciel bleu où couraient des nuées roses, d'un rose de bruyère des bois. L'heure n'était pas loin des sabots remplis de paille chaude, ni du petit somme à deux, de chaque côté d'un feu de souches. Heureusement il leur arriva une distraction.

Il la trouva un soir très émue. Olympe venait de lui raconter l'histoire d'un pauvre petit enfant, élevé au Morvan par une grand'mère. Le père et la mère à Paris, marchands de bois, n'écrivaient plus, ne payaient plus depuis des mois. La grand'mère morte subitement, des mariniers avaient ramené le mioche par le canal de l'Yonne pour le remettre à ses parents; mais, plus personne. Le chantier fermé, la mère partie avec un amant, le père ivrogne, failli, disparu... Ils vont bien les ménages légitimes!... Et voilà le pauvre petit, six ans, un amour, sans pain, ni vêtements, à la rue.

Elle s'émouvait jusqu'aux larmes, puis tout à coup :

« Si nous le prenions... veux-tu ?

— Quelle folie !

— Pouquoi ?...» Et, de bien près, le câlinant : « Tu sais comme j'ai désiré un enfant de toi ; on éléverait celui-là, on l'instruirait. Ces petits qu'on ramasse, au bout d'un temps on les aime comme s'ils étaient à vous...»

Elle invoquait aussi la distraction que ce serait pour elle, seule tout le jour à s'abêtir en remuant des tas de vilaines idées. Un enfant, c'est une sauvegarde. Puis, le voyant effrayé de la dépense : « Mais ce n'est rien, la dépense... Songe donc, à six ans !... on l'habillera avec tes vieux effets... Olympe, qui s'y entend, m'assurait que nous ne nous en apercevrions même pas.

— Que ne le prend-elle alors ! » dit Jean avec la mauvaise humeur de l'homme qui se sent vaincu par sa propre faiblesse. Il essaya pourtant de résister, à l'aide de l'argument décisif : « Et quand je ne serai plus là ?...» Il en parlait rarement de ce départ pour ne pas attrister Fanny, mais y pensait, s'en rassurait contre les dangers du ménage et les tristes confidences de de Potter. « Quelle complication que cet enfant, quelle charge pour toi dans l'avenir !...»

Les yeux de Fanny se voilèrent:

« Tu te trompes, m'ami, ce serait quelqu'un à qui parler de toi, une consolation, une responsabilité aussi qui me donnerait la force de travailler, de reprendre goût à l'existence...»

Il réfléchit une minute, la vit toute seule, dans la maison vide :

« Où est-il, ce petit ?

— Au Bas-Meudon, chez un marinier qui l'a recueilli pour quelques jours... Après, c'est l'hospice, l'Assistance.

— Eh bien, va le chercher, puisque tu y tiens...»

Elle lui sauta au cou, et d'une joie d'enfant tout le soir, fit de la musique, chanta, heureuse, exubérante, transfigurée. Le lendemain, en wagon, Jean parla de leur décision au gros Hettéma qui paraissait instruit de l'affaire, mais désireux de ne pas s'en mêler. Enfoncé dans son coin et dans la lecture du *Petit Journal*, il bégayait du fond de sa barbe :

« Oui, je sais... ce sont ces dames... ça ne me regarde pas...» Et montrant sa tête au-dessus de la feuille dépliée : « Votre femme me paraît très romanesque », dit-il.

Romanesque ou non, elle était le soir consternée, à genoux, une assiette de soupe à la main, essayant d'apprivoiser le petit gars morvandiau, qui, debout, dans une pose de recul, la tête basse, une tête énorme

aux cheveux de chanvre, refusait énergiquement de parler, de manger, même de montrer sa figure, et répétait d'une fort voix étranglée et monotone :

« Voir Ménine, voir Ménine.

— Ménine, c'est sa grand'mère, je pense... Depuis deux heures, je n'ai pas pu en tirer autre chose. »

Jean s'y mit aussi à vouloir lui faire avaler sa soupe, mais sans succès. Et ils restaient là, agenouillés tous deux à sa hauteur, tenant l'un l'assiette, l'autre la cuiller, comme devant un agneau malade, à répéter des encouragements, des mots de tendresse pour le décider.

« Mettons-nous à table, peut-être nous l'intimidons ; il mangera si nous ne le regardons plus... »

Mais il continua à se tenir immobile, ahuri, répétant sa plainte de petit sauvage, « Voir Ménine », qui leur déchirait le cœur, jusqu'à ce qu'il se fût endormi, debout contre le buffet, et si profondément qu'ils purent le déshabiller, le coucher dans la lourde *berce* campagnarde empruntée à un voisin, sans qu'il ouvrit l'œil une seconde.

« Vois comme il est beau... » disait Fanny, très fière de son acquisition ; et elle forçait Gaussin à admirer ce front têtu, ces traits fins et délicats sous leur hâle paysan, cette perfection de petit corps aux reins râblés, aux bras pleins, aux jambes de petit faune, longues et nerveuses, déjà duvetées dans le bas. Elle s'oubliait à contempler cette beauté d'enfant.

« Couvre-le donc, il va avoir froid... » dit Jean dont la voix la fit tressaillir, comme tirée d'un rêve ; et tandis qu'elle le bordait tendrement, le petit avait de longs soupirs sanglotés, une houle de désespoir malgré le sommeil.

La nuit, il se mit à parler tout seul :

« Guerlaude mé... Ménine...

— Qu'est-ce qu'il dit ?... écoute... »

Il voulait être *guerlaudé ;* mais que signifiait ce mot patois ? Jean, à tout hasard, allongea le bras et se mit à remuer la lourde couchette ; à mesure l'enfant se calmait, et il se rendormit en tenant dans sa grosse petite main rugueuse la main qu'il croyait être celle de sa « ménine », morte depuis quinze jours.

Ce fut comme un chat sauvage dans la maison, qui griffait, mordait, mangeait à part des autres, avec des grondements quand on s'approchait de son écuelle ; les quelques mots qu'on en tirait étaient d'un

langage barbare de bûcherons morvandiaux, que jamais sans les Hettéma, du même pays que lui, personne n'aurait pu comprendre. Pourtant à force de bons soins, de douceur, on parvint à l'apprivoiser un peu, «un pso», comme il disait. Il consentit à changer les guenilles dans lesquelles on l'avait amené contre les vêtements chauds et propres dont l'approche, les premiers jours, le faisait «querrier» de fureur, en vrai chacal qu'on voudrait affubler d'un manteau de levrette. Il apprit à manger à table, l'usage de la fourchette et de la cuiller, et à répondre, quand on lui demandait son nom, qu'au pays «i li dision Josaph».

Quant à lui donner les moindres notions élémentaires, il n'y fallait pas songer encore. Élevé en plein bois, sous une hutte de charbonnage, la rumeur d'une nature bruissante et fourmillante hantait sa caboche dure de petit sylvain, comme le bruit de la mer la spirale d'un coquillage; et nul moyen d'y faire entrer autre chose, ni de le garder à la maison, même par les temps les plus durs. Dans la pluie, la neige, quand les arbres dénudés se dressaient en coraux de givre, il s'échappait, battait les buissons, fouillait les terriers avec d'adroites cruautés de furet chasseur, et lorsqu'il rentrait, rabattu par la faim, il y avait toujours dans sa veste de futaine mise en loques, dans la poche de sa petite culotte crottée jusqu'au ventre, quelque bête engourdie ou morte, oiseau, taupe, mulot, ou, à défaut, des betteraves, des pommes de terre arrachées dans les champs.

Rien ne pouvait vaincre ces instincts braconniers et chapardeurs, compliqués d'une manie paysanne d'enfouir toutes sortes de menus objets luisants, boutons de cuivre, perles de jais, papier de plomb du chocolat, que Josaph ramassait en fermant la main, emportait vers des cachettes de pie voleuse. Tout ce butin prenait pour lui un nom vague et générique, la denrée, qu'il prononçait *denraie;* et ni raisonnements, ni taloches n'auraient pu l'empêcher de faire sa *denraie* aux dépens de tout et de tous.

Les Hettéma seuls y mettaient bon ordre, le dessinateur gardant à portée de sa main, sur sa table autour de laquelle rôdait le petit sauvage attiré par les compas, les crayons de couleur, un fouet à chien qu'il lui faisait claquer aux jambes. Mais ni Jean ni Fanny n'eussent usé de menaces pareilles, quoique le petit se montrât, vis-à-vis d'eux, sournois, méfiant, inapprivoisable, même aux gâteries tendres, comme si la *ménine*, en mourant, l'eût privé de toute expansion affective

Fanny, « parce qu'elle puait bon », parvenait encore à le garder un moment sur ses genoux, tandis que pour Gaussin, cependant très doux avec lui, c'était toujours la bête fauve de l'arrivée, le regard méfiant, les griffes tendues.

Cette répulsion invincible et presque instinctive de l'enfant, la malice curieuse de ses petits yeux bleus aux cils d'albinos, et surtout l'aveugle et subite tendresse de Fanny pour cet étranger tout à coup tombé dans leur vie, troublaient l'amant d'un soupçon nouveau. C'était peut-être un enfant à elle, élevé en nourrice ou chez sa belle-mère; et la mort de Machaume apprise vers cette époque semblait une coïncidence pour justifier son tourment. Parfois, la nuit, quand il tenait cette petite main cramponnée à la sienne, — car l'enfant dans le vague du sommeil et du rêve croyait toujours la tendre à *ménine*, — il l'interrogeait de tout son trouble intérieur et inavoué : « D'où viens-tu ? Qui es-tu ? » espérant deviner, communiqué par la chaleur du petit être, le mystère de sa naissance.

Mais son inquiétude tomba, sur un mot du père Legrand qui venait demander qu'on l'aidât à payer un entourage à sa défunte et criait à sa fille en apercevant la berce de Josaph :

— Tiens ! un gosse !... tu dois être contente !... Toi qui n'as jamais pu en décrocher un. »

Gaussin fut si heureux, qu'il paya l'entourage, sans demander à voir les devis, et retint le père Legrand à déjeuner.

Employé dans les tramways de Paris à Versailles, injecté de vin et d'apoplexie, mais toujours vert et de belle mine sous son chapeau de cuir bouilli entouré pour la circonstance d'une lourde ganse de crêpe qui en faisait un vrai chapeau de croque-mort, le vieux cocher parut enchanté de l'accueil du monsieur de sa fille, et revint de temps en temps manger la soupe avec eux. Ses cheveux blancs de polichinelle sur sa face rase et tuméfiée, ses airs de pochard majestueux, le respect qu'il portait à son fouet, le posant, le calant dans un coin sûr avec des précautions de nourrice, impressionnaient beaucoup l'enfant; et tout de suite le vieux et lui furent en grande intimité. Un jour qu'ils achevaient de dîner tous ensemble, les Hettéma vinrent les surprendre :

« Ah ! pardon, vous êtes en famille... » fit la femme en minaudant, et le mot frappa Jean au visage, humiliant comme un soufflet .

Sa famille !... Cet enfant trouvé qui ronflait la tête sur la nappe, ce vieux forban ramolli, la pipe en coin de bouche, la voix poisseuse,

expliquant pour la centième fois que deux sous de fouet lui duraient six mois et, que depuis vingt ans, il n'avait pas changé de manche!... Sa famille, allons donc!... pas plus qu'elle n'était sa femme, cette Fanny Legrand, vieillie et fatiguée, avachie sur ses coudes dans la fumée des cigarettes... Avant un an, tout cela disparaîtrait de sa vie, avec le vague de rencontres de voyage, de convives de table d'hôte.

Mais à d'autres moments cette idée de départ qu'il invoquait comme excuse à sa faiblesse, dès qu'il se sentait déchoir, tiré en bas, cette idée, au lieu de le rassurer, de le soulager, lui faisait sentir les liens multiples serrés autour de lui, quel déchirement ce serait que ce départ, non pas une rupture, mais dix ruptures, et qu'il lui en coûterait de lâcher cette petite main d'enfant qui la nuit s'abandonnait dans la sienne. Jusqu'à La Balue, le loriot sifflant et chantant dans sa cage trop petite qu'on devait toujours lui changer et où il courbait le dos comme le vieux cardinal dans sa prison de fer; oui, La Balue lui-même avait pris un petit coin de son cœur, et ce serait une souffrance que l'ôter de là.

Elle approchait pourtant, cette inévitable séparation; et le splendide mois de juin, qui mettait la nature en fête, serait probablement le dernier qu'ils passeraient ensemble. Est-ce cela qui la rendait nerveuse, irritable, ou l'éducation de Josaph entreprise d'un ardeur subite, au grand ennui du petit Morvandiau qui restait des heures devant ses lettres, sans les voir ni les prononcer, le front fermé d'une barre comme les battants d'une cour de ferme? De jour en jour, ce caractère de femme s'exaltait en violences et en pleurs dans des scènes sans cesse renouvelées, bien que Gaussin s'appliquât à l'indulgence; mais elle était si injurieuse, il montait de sa colère une telle vase de rancune et de haine contre la jeunesse de son amant, son éducation, sa famille, l'écart que la vie allait agrandir entre leurs deux destinées, elle s'entendait si bien à le piquer aux points sensibles, qu'il finissait par s'emporter aussi et répondre.

Seulement sa colère à lui gardait une réserve, une pitié d'homme bien élevé, des coups qu'il ne portait pas, comme trop douloureux et faciles, tandis qu'elle se lâchait dans ses fureurs de fille, sans responsabilité, ni pudeur, faisait arme de tout, épiant sur le visage de sa victime avec une joie cruelle la contraction de souffrance qu'elle occassionnait, puis tout à coup tombant dans ses bras et implorant son pardon.

La physionomie des Hettéma, témoins de ces querelles éclatant presque toujours à table, au moment assis et installé de découvrir la

soupière ou de mettre le couteau dans le rôti, était à peindre. Ils échangeaient par-dessus la table servie un regard de comique effarement. Pourrait-on manger, ou le gigot allait-il voler par le jardin avec le plat, la sauce et l'étuvée de haricots ?

« Surtout pas de scène !... » disaient-ils à chaque fois qu'il était question de se réunir ; et c'est le mot dont ils accueillaient une offre de déjeuner ensemble en forêt, que Fanny leur jetait un dimanche par-dessus le mur... Oh, non ! on ne se disputerait pas aujourd'hui, il faisait trop beau !... Et elle courut habiller l'enfant, remplir les paniers.

Tout était prêt, on partait, quand le facteur apporta une lettre chargée dont la signature retint Gaussin en arrière. Il rejoignit la bande à l'entrée du bois, et tout bas à Fanny :

« C'est de l'oncle... Il est ravi... Une récolte superbe, vendue sur pied... Il renvoie les huit mille francs de Déchelette, avec bien des compliments et remerciements à sa nièce.

— Oui, sa nièce !... à la mode de Gascogne... Vieille carotte, va... » dit Fanny qui ne conservait guère d'illusions sur les oncles du Midi ; puis, toute joyeuse :

« Il va falloir placer cet argent... »

Il la regarda stupéfait, l'ayant toujours connue très scrupuleuse sur les questions de probité monnayée...

« Placer ?... mais ce n'est pas à toi...

— Tiens, au fait, je ne t'ai pas dit... » Elle rougit, avec ce regard qui se ternissait à la moindre altération de la vérité... Ce bon enfant de Déchelette, ayant appris ce qu'ils faisaient pour Joseph, lui avait écrit que cet argent les aiderait à élever le petit. « Puis, tu sais, si ça t'ennuie, on les lui rendra, ses huit mille francs ; il est à Paris... »

La voix des Hettéma, qui discrètement avaient pris l'avance, retentit sous les arbres :

« A droite ou à gauche ?

— A droite, à droite... Aux Étangs !... » cria Fanny, puis, tournée vers son amant : « Voyons, tu ne vas pas recommencer à te dévorer pour des bêtises... nous sommes un vieux ménage, que diable !... »

Elle connaissait cette pâleur tremblée de ses lèvres, ce coup d'œil au petit, l'interrogeant des pieds à la tête ; mais cette fois ce ne fut qu'une velléité de violence jalouse. Il en arrivait maintenant aux lâchetés de l'habitude, aux concessions pour la paix. « Quel besoin de me torturer, d'aller au fond des choses ?... Si cet enfant est à elle, quoi de plus

simple qu'elle l'ait pris, en me cachant la vérité, après toutes les scènes, les interrogatoires que je lui ai fait subir!... Vaut-il pas mieux accepter ce qui est et passer tranquillement les quelques mois qui nous restent?...

Et par les chemins vallonnés du bois il s'en allait portant leur déjeuner de cantine dans son lourd panier drapé de blanc, résigné, las, le dos rond d'un vieux jardinier, tandis que devant lui la mère et l'enfant marchaient ensemble, Josaph endimanché et gauche dans un complet de la *Belle-Jardinière* qui l'empêchait de courir, elle en peignoir clair, tête et cou nus sous un parasol japonais, la taille épaissie, la marche veule, et dans ses beaux cheveux en torsades, une grande mèche blanche qu'elle ne se donnait plus la peine de cacher.

En avant et plus bas, se tassait dans la pente de l'allée le couple Hettéma, coiffé de gigantesques chapeaux de paille pareils à ceux des cavaliers Touaregs, vêtu de flanelle rouge, chargé de victuailles, d'engins de pêche, filets, balances à écrevisses, et la femme, pour alléger son mari, portant vaillamment en sautoir sur sa poitrine de colosse le cor de chasse sans lequel il n'y avait pas de promenade en forêt possible pour le dessinateur. En marchant, le ménage chantait :

J'aime entendre la rame
Le soir battre les flots;
J'aime le cerf qui brame...

Le répertoire d'Olympe était inépuisable de ces sentimentalités de la rue ; et quand on se figurait où elle les avait ramassées, dans quelle demi-ombre honteuse de persiennes closes, à combien d'hommes elle les avait chantées, la sérénité du mari accompagnant à la tierce prenait une extraordinaire grandeur. Le mot du grenadier à Waterloo : «Ils sont trop...» devait être celui de la philosophique indifférence de cet homme.

Pendant que Gaussin rêveur regardait l'énorme couple s'enfoncer dans un creux de vallon où lui-même s'engageait à sa suite, un grincement de roues montait l'allée avec une volée de fous rires, de voix enfantines; et tout à coup parut à quelques pas de lui un chargement de fillettes, rubans et cheveux flottants dans une charrette anglaise traînée par un petit âne, qu'une jeune fille, guère plus âgée que les autres, tirait par la bride sur ce chemin difficile.

Il était aisé de voir que Jean faisait partie de la bande dont les

tournures hétéroclites, la grosse dame surtout, ceinturée d'un cor de chasse, avaient animé le petit monde d'une gaieté inextinguible ; aussi la jeune fille essaya-t-elle d'imposer silence aux enfants une minute. Mais ce nouveau chapeau Touareg déchaîna plus fort leur folie moqueuse, et en passant devant l'homme qui se rangeait pour laisser de la place à la petite charrette, un joli sourire un peu gêné lui demandait grâce et s'étonnait naïvement de trouver au vieux jardinier une figure si douce et si jeune.

Il salua timidement, rougit sans trop savoir de quelle honte ; et l'attelage s'arrêtant en haut de la côte à une croiserie de chemins, avec un ramage de petites voix qui lisaient tout haut les noms du poteau indicateur à demi effacés par les pluies... *Route des Étangs*, *Chêne du grand veneur*, *Fausses Reposes*, *Chemin de Vélizy*... Jean se retourna pour voir disparaître dans l'allée verte étoilée de soleil et tapissée de mousse, où les roues filaient sur du velours, ce tourbillon de blonde jeunesse, cette charretée de bonheur aux couleurs du printemps, aux rires en fusées sous les branches.

La trompe d'Hettéma, furieuse, le tira brusquement de son rêve. Ils étaient installés au bord de l'étang, en train de déballer les provisions ; et de loin on voyait reflétées par l'eau claire la nappe blanche sur l'herbe rase, et les vareuses de flanelle rouge éclatant dans la verdure comme des vestes de piqueur.

« Arrivez donc... c'est vous qui avez le homard », criait le gros homme ; et la voix nerveuse de Fanny :

« C'est la petite Bouchereau qui t'a arrêté en route ?... »

Jean tressaillit à ce nom de Bouchereau qui le ramenait à Castelet, près du lit de sa mère malade.

« Mais oui, » dit le dessinateur lui prenant le panier des mains... « La grande, celle qui conduisait, c'est la nièce du médecin... Une fille de son frère qu'il a prise chez lui. Ils habitent Vélizy pendant l'été... Elle est jolie.

— Oh ! jolie... l'air effronté, surtout... » Et Fanny, coupant le pain, épiait son amant, inquiète de ses yeux distraits.

Mme Hettéma, très grave, déballant le jambon, blâmait fort cette façon de laisser des jeunes filles courir les bois en liberté. « Vous me direz que c'est le genre anglais, et que celle-ci a été élevée à Londres.. mais c'est égal, ça n'est vraiment pas convenable.

— Non, mais très commode pour les aventures !

Univ. of Arizona Library

— Oh! Fanny...

— Pardon, j'oubliais... Monsieur croit aux innocentes...

— Voyons, si l'on déjeunait...» fit Hettéma qui commençait à s'effrayer. Mais il fallait qu'elle lâchât tout ce qu'elle savait des jeunes filles du monde. Elle avait de belles histoires là-dessus... les couvents, les pensionnats, c'était du propre... Elles sortaient de là épuisées, flétries, avec le dégoût de l'homme; pas même capables de faire des enfants.» Et c'est alors qu'on vous les donne, tas de jobards!... Une ingénue!... Comme s'il y avait des ingénues; comme si du monde ou pas du monde, toutes les filles ne savaient pas, de naissance, de quoi il retourne... Moi, d'abord, à douze ans, je n'avais plus rien à apprendre... vous non plus, n'est-ce pas, Olympe?

— ...Turellement...» dit Mme Hettéma avec un haussement d'épaules; mais le sort du déjeuner la préoccupait surtout, en entendant Gaussin, qui se montait, déclarer qu'il y avait jeunes filles et jeunes filles, et qu'on trouverait encore dans les familles...

«Ah! oui, la famille, ripostait sa maîtresse d'un air de mépris, parlons-en...; surtout de la tienne.

— Tais-toi... Je te défends...

— Bourgeois!

— Drôlesse!... Heureusement ça va finir... Je n'en ai plus pour longtemps à vivre avec toi...

— Va, va, file, c'est moi qui serai contente...»

Ils s'injuraient en pleine figure, devant la curiosité mauvaise de l'enfant à plat ventre dans l'herbe, quand une effroyable sonnerie de trompe, centuplée en écho par l'étang, les masses étagées du bois, couvrit tout à coup leur querelle.

«En avez-vous assez?... En voulez-vous encore?» et rouge, le cou gonflé, le gros Hettéma, n'ayant trouvé que ce moyen de les faire taire, attendait, l'embouchure aux lèvres, le pavillon menaçant.

IX

D'habitude leurs fâcheries ne duraient guère, fondues à un peu de musique, aux câlines effusions de Fanny; mais, cette fois, il lui en voulut sérieusement, et plusieurs jours de suite garda le même pli au front, le même silence de rancune, s'installant à dessiner sitôt les repas, se refusant à toute sortie avec elle.

C'était comme une honte subite de l'abjection où il vivait, la crainte de rencontrer encore la petite charrette montant l'allée et ce limpide sourire de jeunesse auquel il songeait constamment. Puis, avec un brouillement de rêve qui s'en va, de décor qui se casse pour les changements à vue d'une féerie, l'apparition devint confuse, se perdit dans son lointain de bois, et Jean ne la revit plus. Seulement il lui resta un fond de tristesse dont Fanny crut savoir la cause, et résolut d'avoir raison.

« C'est fait, » lui dit-elle un jour toute joyeuse... « J'ai vu Déchelette... Je lui ai rendu l'argent... Il trouve, comme toi, que c'est plus convenable ainsi; je me demande pourquoi, par exemple... Enfin, ça y est... Plus tard, quand je serai seule, il pensera au petit... Es-tu content?... M'en veux-tu toujours? »

Et elle lui raconta sa visite rue de Rome, son étonnement de trouver, au lieu du caravansérail bruyant et fou, traversé de bandes en délire, une maison bourgeoise, paisible, gardée d'une consigne très sévère.

Plus de galas, plus de bals masqués ; et l'explication de ce changement, dans ces mots à la craie que quelque parasite éconduit et furieux avait écrit sur la petite entrée de l'atelier : *Fermé pour cause de collage.*

« Et c'est la vérité, mon cher... Déchelette en arrivant s'est toqué d'une fille de skating, Alice Doré ; il l'a prise avec lui depuis un mois, en ménage, absolument en ménage... Une petite femme bien gentille, bien douce, un joli mouton... Ils ne font guère de bruit à eux deux... J'ai promis que nous irions les voir ; ça nous changera un peu du cor de chasse et des barcarolles... C'est égal, dis donc, le philosophe avec ses théories... Pas de lendemain, pas de collage... Ah ! je l'ai joliment blagué ! »

Jean se laissa conduire chez Déchelette, qu'il n'avait pas revu depuis leur rencontre à la Madeleine. On l'eût surpris alors, en lui disant qu'il en arriverait à fréquenter sans dégoût ce cynique et dédaigneux amant de sa maîtresse, à devenir presque son ami. Dès la première visite, lui-même s'étonnait de se sentir si à l'aise, charmé par la douceur de cet homme au bon rire d'enfant dans sa barbe de cosaque, et d'une sérénité d'humeur que n'altéraient pas les cruelles crises de foie qui plombaient son teint, le tour de ses yeux.

Et comme on comprenait bien la tendresse qu'il inspirait à cette Alice Doré, aux longues mains molles et blanches, à l'insignifiante beauté blonde, que relevait l'éclat de sa chair de Flamande, aussi dorée que son nom ; de l'or dans les cheveux, dans les prunelles, frangeant les cils, pailletant la peau jusque sous les ongles.

Ramassée par Déchelette sur l'asphalte du skating, parmi les grossièretés, les brutalités de la traite, les tourbillons de fumée que l'homme crache, avec un chiffre, dans le maquillage de la fille, la politesse de celui-ci l'avait attendrie et surprise. Elle se retrouva femme, de pauvre bétail à plaisir qu'elle était, et quand il voulut la renvoyer au matin, conformément à ses principes, avec un bon déjeuner et quelques louis, elle eut le cœur si gros, lui demanda si doucement, si désirément : « Garde-moi encore... » qu'il ne se sentit pas le courage de refuser. Depuis, moitié respect humain, moitié lassitude, il tenait sa porte close sur cette lune de miel de hasard, qu'il passait au frais et au calme de son palais d'été si bien aménagé pour le confortable ; et ils vivaient ainsi très heureux, elle de ces égards tendres qu'elle n'avait jamais connus, lui du bonheur qu'il donnait à ce pauvre être et de sa reconnaissance naïve, subissant aussi sans qu'il s'en rendît compte, et pour la

première fois, le charme pénétrant d'une intimité de femme, le mystérieux sortilège de la vie à deux, dans une conformité de bonté et de douceur.

Pour Gaussin, l'atelier de la rue de Rome fut une diversion au milieu bas et mesquin où traînait sa vie de petit employé en faux ménage; il aimait la conversation de ce savant aux goûts d'artiste, de ce philosophe en robe persane, légère et lâche comme sa doctrine, ces récits de voyages que Déchelette esquissait avec le moins de mots possible, et si bien à leur place parmi les tentures orientales, les Bouddhas dorés, les chimères de bronze, le luxe exotique de ce hall immense où le jour tombait d'un haut vitrage, vraie lumière de fond de parc, remuée par le feuillage grêle des bambous, les palmes découpées des fougères arborescentes, et les énormes feuilles des stillingias mêlées à des philodendrons aux minces flexibilités de plantes d'eau, cherchant l'ombre et l'humide.

Le dimanche surtout, avec cette large baie sur une rue déserte du Paris d'été, le frisson des feuilles, l'odeur de terre fraîche au pied des plantes, c'était la campagne et le sous-bois presque autant qu'à Chaville, moins la promiscuité et la trompe des Hettéma. Il ne venait jamais de monde; une fois pourtant Gaussin et sa maîtresse, arrivant pour dîner, entendirent dès l'entrée l'animation de plusieurs voix. Le jour baissait, on prenait le raki dans la serre, et la discussion semblait vive :

« Et Moi je trouve que cinq ans de Mazas, le nom perdu, la vie détruite, c'est assez payer cher un coup de passion et de folie... Je signerai votre pétition, Déchelette.

— C'est Caoudal... » dit Fanny tout bas en tressaillant.

Quelqu'un répondait avec la sécheresse cassante d'un refus : « Moi, je ne signe rien, n'acceptant aucune solidarité avec ce drôle...

— La Gournerie, maintenant... » Et Fanny, serrée contre son amant, murmurait : « Allons-nous-en, si ça t'ennuie de les voir...

— Pourquoi donc ? mais pas du tout... » En réalité il ne se rendait pas bien compte de l'impression qu'il aurait à se trouver en face de ces hommes, mais il ne voulait pas reculer devant l'épreuve, désireux peut-être de savoir le degré actuel de cette jalousie qui avait fait son misérable amour.

« Allons ! » dit-il, et ils se montrèrent dans une lumière rose de fin de jour, éclairant les crânes chauves, les barbes grisonnantes des amis

de Déchelette jetés sur les divans bas, autour d'une table d'Orient en escabeau où tremblait, dans cinq ou six verres, la liqueur anisée et laiteuse qu'Alice était en train de verser. Les femmes s'embrassèrent : « Vous connaissez ces messieurs, Gaussin ? » demanda Déchelette, au mouvement berceur de son fauteuil à bascule.

S'il les connaissait !... Deux au moins lui étaient familiers à force d'avoir dévisagé pendant des heures leurs portraits aux vitrines de célébrités. Comme ils l'avaient fait souffrir, quelle haine il s'était sentie contre eux, une haine de succession, une rage à sauter dessus, à leur manger la figure, lorsqu'il les rencontrait dans la rue !... Mais Fanny disait bien que cela lui passerait ; maintenant c'était pour lui des visages de connaissance, presque des parents, des oncles lointains qu'il retrouvait.

« Toujours beau, le petit !... » dit Caoudal, allongé de toute sa taille géante et tenant un écran au-dessus de ses paupières pour les garantir du vitrage. « Et Fanny, voyons !... » Il se leva sur le coude, cligna ses yeux d'expert : « La figure tient encore ; mais la taille, tu fais bien de la ficeler... enfin, console-toi, ma fille, La Gournerie est encore plus gros que toi. »

Le poète pinça dédaigneusement ses lèvres minces. Assis à la turque sur une pile de coussins, — depuis son voyage en Algérie il prétendait ne pouvoir se tenir autrement, — énorme, empâté, n'ayant plus d'intelligent que son front solide sous une forêt blanche, et son dur regard de négrier, il affectait avec Fanny une réserve mondaine, une politesse exagérée, comme pour donner une leçon à Caoudal.

Deux paysagistes à têtes hâlées et rustiques complétaient la réunion ; eux aussi connaissaient la maîtresse de Jean, et le plus jeune lui dit dans un serrement de main :

« Déchelette nous a conté l'histoire de l'enfant, c'est très gentil ce que vous avez fait là, ma chère.

— Oui, » fit Caoudal à Gaussin, » oui, très chic, l'adoption... Pas province du tout. »

Elle semblait embarrassée de ces éloges, quand on buta contre un meuble dans l'atelier obscur, et une voix demanda : « Personne ? »

Déchelette dit :

« Voilà Ezano. »

Celui-là, Jean ne l'avait jamais vu ; mais il savait quelle place ce bohème, ce fantaisiste, aujourd'hui rangé, marié, chef de division aux

Beaux-Arts, avait tenue dans l'existence de Fanny Legrand, et il se souvenait d'un paquet de lettres passionnées et charmantes. Un petit homme s'avança, creusé, désséché, la démarche raide, qui donnait la main de loin, tenait les gens à distance par une habitude d'estrade, de figuration administrative. Il parut très surpris de voir Fanny, surtout de la retrouver belle après tant d'années :

« Tiens !... Sapho... » et une rougeur furtive égaya ses pommettes.

Ce nom de Sapho qui la rendait au passé, la rapprochait de tous ses anciens, causa une certaine gêne.

« Et M. d'Armandy qui nous l'a amenée... » fit Déchelette vivement pour prévenir le nouveau venu. Ezano salua ; on se mit à causer. Fanny, rassurée de voir comme son amant prenait les choses, et fière de lui, de sa beauté, de sa jeunesse, devant des artistes, des connaisseurs, se montra très gaie, très en verve. Toute à sa passion présente, à peine se souvenait-elle de ses liaisons avec ces hommes ; des années de cohabitation pourtant, de vie en commun où l'empreinte se fait d'habitudes, de manies gagnées à un contact et lui survivant, jusqu'à cette façon de rouler les cigarettes qu'elle tenait d'Ezano comme sa préférence du job et du maryland.

Jean constatait sans le moindre trouble ce petit détail qui l'eût exaspéré jadis, éprouvant, à se trouver aussi calme, la joie d'un prisonnier qui a limé sa chaîne et sent que le moindre effort lui suffira pour l'évasion.

« Hein ! ma pauvre Fanny, » disait Caoudal d'un ton blagueur en lui montrant les autres... « quel déchet !... sont-ils vieux, sont-ils raplatis !... il n'y a que nous deux, vois-tu, qui tenions le coup. »

Fanny se mit à rire : « Ah ! pardon, colonel, » — on l'appelait quelquefois ainsi à cause de ses moustaches, — « ce n'est pas tout à fait la même chose... je suis d'une autre promotion...

— Caoudal oublie toujours qu'il est un ancêtre, » dit La Gournerie ; et sur un mouvement du sculpteur qu'il savait toucher au vif : « Médaillé de 1840, » cria-t-il de sa voix stridente, « c'est une date, mon bon !... »

Il restait entre ces deux anciens amis un ton agressif, une sourde antipathie qui ne les avait jamais séparés, mais éclatait dans leurs regards, leurs moindres paroles, et cela depuis vingt ans, du jour où le poète enlevait sa maîtresse au sculpteur. Fanny ne comptait plus pour eux, ils avaient l'un et l'autre couru d'autres joies, d'autres déboires ; mais la rancune subsistait, creusée plus profonde avec les années.

« Regardez-nous donc tous les deux, et dites franchement si c'est moi qui suis l'ancêtre!... » Serré dans le veston qui faisait saillir ses muscles, Caoudal se campait debout, la poitrine cambrée, secouant sa crinière flamboyante où l'on ne voyait pas un poil blanc :

« Médaillé de 1840... cinquante-huit ans dans trois mois... Et puis, qu'est-ce que ça prouve?... Est-ce l'âge qui fait les vieux?... Il n'y a qu'à la Comédie-Française et au Conservatoire que les hommes bafouillent à la soixantaine, en branlant a tête, et petonnent, le dos rond, les jambes molles, avec des accidents séniles. A soixante ans, sacrebleu! on marche plus droit qu'à trente, parce qu'on se surveille; et la femme vous gobe encore pourvu que le cœur reste jeune et chauffe, et remonte toute la carcasse...

— Crois-tu? » fit La Gournerie, qui regardait Fanny en ricanant. Et Déchelette avec son bon sourire :

« Pourtant tu dis toujours qu'il n'y a que la jeunesse, tu en rabâches..

— C'est ma petite Cousinard qui m'a fait changer d'idée, Cousinard, mon nouveau modèle... Dix-huit ans, des ronds, des fossettes partout, un Clodion... Et si bon enfant, si peuple, du Paris de la Halle où sa mère vend de la volaille... Elle vous a de ces mots bêtes à l'embrasser, de ces mots... L'autre jour, dans l'atelier, elle trouve un roman de Dejoie, regarde le titre : *Thérèse*, et le rejette avec sa jolie moue : Si ça s'était appelé Pauv'Thérèse, je l'aurais lu toute la nuit!... » J'en suis fou, je vous dis.

— Du coup te voilà en ménage!... Et dans six mois encore une rupture, des larmes comme le poing, le dégoût du travail, des colères à tout tuer... »

Le front de Caoudal s'assombrit :

« C'est vrai que rien ne dure... On se prend, on se quitte...

— Alors pourquoi se prendre?

— Eh bien, et toi?... Crois-tu donc que tu en as pour la vie avec ta Flamande!...

— Oh! nous autres, nous ne sommes pas en ménage... pas vrai, Alice!

— Certainement, » répondit d'une voix douce et distraite la jeune femme, montée sur une chaise, en train de cueillir des glycines et des verdures pour un bouquet de table. Déchelette continua :

« Il n'y aura pas de rupture entre nous, à peine une quitterie... Nous avons fait un bail de deux mois à passer ensemble; le dernier jour

on se séparera sans désespoir et sans surprise... Moi je retournerai à Ispahan, — je viens de retenir mon *sleeping*, — et Alice rentrera dans son petit appartement de la rue La Bruyère qu'elle a toujours gardé.

— Troisième au-dessus de l'entresol, tout ce qu'il y a de plus commode pour se fiche par la fenêtre!»

En disant cela, la jeune femme souriait, rousse et lumineuse dans le jour tombant, sa lourde grappe de fleurs mauves à la main; mais l'accent de sa parole était si profond, si grave que personne ne répondit. Le vent fraîchissait, les maisons d'en face semblaient plus hautes.

«Allons nous mettre à table,» cria le colonel... «Et disons des choses folâtres...

— Oui, c'est cela, *gaudeamus igitur*... amusons-nous pendant que nous sommes jeunes, n'est-ce pas, Caoudal?...» dit La Gournerie avec un rire qui sonnait faux.

Jean, quelques jours après, passait de nouveau rue de Rome, il trouvait l'atelier fermé, le grand rideau de coutil descendu sur la vitre, un silence morne des caves jusqu'à la toiture en terrasse. Déchelette était parti, à l'heure indiquée, le bail fini. Et lui pensait : «C'est beau de faire ce qu'on veut dans l'existence, de gouverner sa raison et son cœur... Aurai-je jamais ce courage?...»

Une main se posa sur son épaule :

«Bonjour, Gaussin!...»

Déchelette, l'air fatigué, plus jaune et plus froncé que d'habitude, lui expliqua qu'il ne partait pas encore, retenu à Paris par quelques affaires, et qu'il habitait le Grand-Hôtel, l'atelier lui faisant horreur depuis cette histoire épouvantable...

«Quoi donc?

— C'est vrai, vous ne savez. pas.., Alice est morte... Elle s'est tuée... Attendez-moi, que je regarde si j'ai des lettres...»

Il revint presque aussitôt, et tout en faisant sauter des bandes de journaux d'un doigt nerveux, il parlait sourdement, comme un somnambule, sans regarder Gaussin qui marchait près de lui :

«Oui, tuée, jetée par la fenêtre, comme elle l'avait dit le soir où vous étiez là... Qu'est-ce que vous voulez?... moi, je ne savais pas, je ne pouvais pas me douter... Le jour où je devais partir, elle me dit d'un air tranquille : «Emmène-moi, Déchelette... ne me laisse pas seule...

« je ne pourrai plus vivre sans toi... » Ça me faisait rire. Me voyez-vous, avec une femme, là-bas, chez ces Kurdes... Le désert, les fièvres, les nuits de bivouac... A dîner elle me répétait encore : « Je ne te gênerai « pas, tu verras comme je serai gentille... » Puis, voyant qu'elle me faisait de la peine, elle n'a plus insisté... Après, nous sommes allés aux Variétés dans une baignoire... tout cela convenu d'avance... Elle paraissait contente, me tenait la main tout le temps et murmurait : « Je suis bien... » Comme je partais dans la nuit, je la ramenai chez elle en voiture ; mais nous étions tristes tous deux, sans parler. Elle ne me dit même pas merci pour un petit paquet que je lui glissai dans la poche, de quoi vivre tranquille un an ou deux. Arrivés rue La Bruyère, elle me demande de monter... Je ne voulais pas. « Je t'en prie... jusqu'à la porte seulement. » Mais là je tins bon, je n'entrai pas. Ma place était retenue, mon sac fait, puis j'avais trop dit que je partirais... En descendant, le cœur un peu gros, j'entendais qu'elle me criait quelque chose comme : « ...plus vite que toi... » mais je ne compris qu'en bas, dans la rue... Oh !... »

Il s'arrêta, les yeux à terre, devant l'horrible vision que le trottoir lui présentait maintenant à chaque pas, cette masse inerte et noire qui râlait...

« Elle est morte deux heures après, sans un mot, sans une plainte, me fixant de ses prunelles d'or. Souffrait-elle ? m'a-t-elle reconnu ? Nous l'avions couchée sur son lit, tout habillée, une grande mantille de dentelle enveloppant la tête d'un côté, pour cacher la blessure du crâne. Très pâle, avec un peu de sang sur la tempe, elle était encore jolie, si douce... Mais comme je me penchais pour essuyer cette goutte de sang qui revenait toujours, inépuisable, — son regard m'a semblé prendre une expression indignée et terrible... Une malédiction muette que la pauvre fille me jetait... Aussi qu'est-ce que ça me faisait de rester quelque temps encore ou de l'emmener avec moi, prête à tout, si peu gênante ?... Non, l'orgueil, l'entêtement d'une parole dite... Eh bien, je n'ai pas cédé, et elle est morte, morte de moi qui l'aimais pourtant... »

Il se montait, parlait tout haut, suivi de l'étonnement des gens qu'il coudoyait en descendant la rue d'Amsterdam ; et Gaussin, passant devant son ancien logis dont il apercevait le balcon, la véranda, faisait un retour vers Fanny et leur propre histoire, se sentait pris d'un frisson, pendant que Déchelette continuait :

« Je l'ai conduite à Montparnasse, sans amis, sans famille... J'ai voulu être tout seul à m'occuper d'elle... Et depuis, je suis là, pensant

toujours à la même chose, ne pouvant me décider à partir avec cette idée obsédante, et fuyant ma maison où j'ai passé deux mois si heureux à côté d'elle... Je vis dehors, je cours, j'essaie de me distraire, d'échapper à cet œil de morte qui m'accuse sous un filet de sang...»

Et s'arrêtant, buté à ce remords, avec deux grosses larmes qui glissaient sur son petit nez camard si bon, si épris de la vie, il disait :

« Voyons, mon ami, je ne suis pourtant pas méchant... C'est un peu fort tout de même que j'aie fait ça....»

Jean essayait de le consoler, rejetant tout sur un hasard, un mauvais sort; mais Déchelette répétait en secouant la tête, les dents serrées :

« Non, non... Je ne me pardonnerai jamais... Je voudrais me punir...»

Ce désir d'une expiation ne cessa de le hanter, il en parlait à tous ses amis, à Gaussin qu'il venait prendre à la sortie du bureau.

« Allez-vous-en donc, Déchelette... Voyagez, travaillez, ça vous distraira...» lui répétaient Caoudal et les autres, un peu inquiets de son idée fixe, de cet acharnement à leur faire répéter qu'il n'était pas méchant. Enfin un soir, soit qu'il eût voulu revoir l'atelier avant de partir, ou qu'un projet très arrêté d'en finir avec sa peine l'y eût amené, il rentra chez lui, et au matin des ouvriers descendant des faubourgs à leur travail le ramassèrent, le crâne en deux, sur le tottoir devant sa porte, mort du même suicide que la femme, avec les mêmes affres, le même fracassement d'un désespoir jeté à la rue.

Dans l'atelier en demi-jour une foule se pressait, d'artistes, de modèles, de femmes de théâtre, tous les danseurs, tous les soupeurs des dernières fêtes. C'était un bruit piétiné, chuchoté, une rumeur de chapelle sous la flamme courte des cierges. On regardait à travers les lianes, les feuillages, le corps exposé dans une étoffe de soie ramagée de fleurs d'or, coiffé en turban pour la hideuse plaie de la tête, et tout de son long étendu, les mains blanches en avant qui disaient l'abandon, le déliement suprême, sur le divan bas ombragé de glycines où Gaussin et sa maîtresse s'étaient connus la nuit du bal.

X

On en meurt donc quelquefois de ces ruptures!... Maintenant, quand ils se disputaient, Jean n'osait plus parler de son départ, il ne criait plus, exaspéré : « Heureusement, ça va finir ». Elle n'aurait eu qu'à répondre : « C'est bien, va-t'en... moi, je me tuerai, je ferai comme l'autre... » Et cette menace qu'il croyait comprendre dans la mélancolie de ses regards et des airs qu'elle chantait, dans la songerie de ses silences, le troublait jusqu'à l'épouvante.

Cependant il avait passé l'examen de classement qui termine, pour les attachés consulaires, le stage ministériel ; reçu dans un bon rang, on allait le désigner pour un des premiers postes libres, ce n'était plus qu'une affaire de semaines, de jours!... Et autour d'eux, dans cette fin de saison aux soleils de plus en plus brefs, tout se hâtait aussi vers les changements de l'hiver. Un matin, Fanny, ouvrant la fenêtre devant le premier brouillard, s'écriait :

« Tiens, les hirondelles sont parties... »

L'une après l'autre, les maisons bourgeoises du pays fermaient leurs persiennes ; sur la route de Versailles, des voitures de déménagement se succédaient, de grands omnibus de campagne chargés de paquets, avec des panaches de plantes vertes sur la plate-forme, pendant que les feuilles s'en allaient par tourbillons, roulaient comme les nuages en fuite

sous le ciel bas, et que les meules montaient dans les champs dégarnis. Derrière le verger, dépouillé, rapetissé par le manque de verdure, les chalets fermés, les séchoirs des blanchisseries aux toits rouges se massaient en paysage triste, et de l'autre côté de la maison la voix ferrée mise à nu déroulait tout le long des bois en grisaille sa noire ligne voyageuse.

Quelle cruauté de la laisser là toute seule dans cette tristesse des choses! Il sentait son cœur défaillir d'avance; jamais il n'aurait le courage de l'adieu. C'était bien là-dessus qu'elle comptait, l'attendant à cette minute suprême, et jusque-là tranquille, ne parlant de rien, fidèle à sa promesse de ne pas mettre d'entraves à ce départ de tout temps prévu et consenti. Un jour, il rentra avec cette nouvelle :

« Je suis nommé...

— Ah!... et où donc?... »

Elle questionnait, l'air indifférent, mais les lèvres et les yeux décolorés, une telle crispation sur tout le visage qu'il ne la fit pas plus longtemps attendre : « Non, non... pas encore... J'ai cédé mon tour à Hédouin... ça nous donne au moins six mois. »

Ce fut un débordement de larmes, de rires, de baisers fous qui balbutiaient : « Merci, merci... Quelle bonne vie je vais te faire maintenant!... C'était ça, vois-tu, qui me rendait méchante, cette idée de départ... » Elle allait s'y préparer mieux, s'y résigner petit à petit. Et puis, dans six mois, ce ne serait plus l'automne, avec le contre-coup de ces histoires de mort.

Elle tint parole. Plus de nerfs, plus de querelles; et même, pour éviter les ennuis causés par l'enfant, elle se décidait à le mettre en pension à Versailles. Il ne sortait que le dimanche, et si ce nouveau régime ne modifiait pas encore sa nature rebelle et sauvage, du moins il lui apprenait l'hypocrisie. On vivait au calme, les dîners avec les Hettéma savourés sans orage, et le piano rouvert pour les partitions favorites. Mais au fond, Jean restait plus troublé, plus perplexe que jamais, se demandant où le mènerait sa faiblesse, songeant parfois à renoncer aux consulats, à passer dans le service des bureaux. C'était Paris, le bail du ménage indéfiniment renouvelé; mais tout le rêve de sa jeunesse à bas, et le désespoir des siens, la brouille certaine avec son père qui ne lui pardonnerait pas cet abandon, surtout lorsqu'il en saurait les causes.

Et pour qui?... Pour une créature vieillie, fanée, qu'il n'aimait

plus, il en avait eu la preuve en face de ses amants... Quel maléfice tenait donc dans cette vie à deux ?

Comme il montait en wagon, un matin, aux derniers jours d'octobre, un regard de jeune fille levé vers le sien lui rappela tout à coup sa rencontre du bois, cette grâce radieuse de femme-enfant, dont le souvenir l'avait poursuivi pendant des mois. Elle portait la même robe claire que le soleil tachait si joliment sous les branches, mais recouverte d'un grand manteau de voyage ; et dans le wagon, des livres, un petit sac, un bouquet de grands roseaux et des dernières fleurs disaient le retour vers Paris, la fin de la villégiature. Elle aussi l'avait reconnu, d'un demi-sourire frissonnant sur la limpidité d'eau de source de ses yeux ; et ce fut, pendant une seconde, l'entente inexprimée de la même pensée chez ces deux êtres.

« Comment va votre mère, monsieur d'Armandy ? » demanda tout à coup le vieux Bouchereau que Jean ébloui n'avait pas vu d'abord dans son coin, enfoui et lisant, sa pâle figure inclinée.

Jean donna des nouvelles, très touché qu'on se souvînt des siens et de lui, bien plus ému encore, quand la jeune fille s'informa des deux petites bessonnes qui avaient écrit à son oncle une si gentille lettre pour le remercier des soins donnés à leur mère... Elle les connaissait !... cela le remplit de joie ; puis comme il était, paraît-il, d'une sensibilité extraordinaire ce matin-là, il devint triste aussitôt, en apprenant qu'il rentraient à Paris, que Bouchereau allait prendre son cours de semestre à l'École de Médecine. Il n'aurait plus la chance de la revoir... Et les champs filant aux portières, splendides tout à l'heure, lui semblaient lugubres, éclairés d'une lumière d'éclipse.

Le train siffla longuement ; on arrivait. Il salua, les perdit, mais à la sortie de la gare ils se retrouvèrent, et Bouchereau dans le tumulte de la presse l'avertit qu'à partir du jeudi suivant il restait chez lui, place Vendôme... si le cœur lui disait d'une tasse de thé... Elle donnait le bras à son oncle, et il sembla à Jean que c'était elle qui l'invitait, sans rien dire.

Après avoir décidé plusieurs fois qu'il irait chez Bouchereau, puis qu'il n'irait pas — car à quoi bon se donner des regrets inutiles ? — il prévint pourtant chez lui qu'il y aurait bientôt une grande soirée au

ministère à laquelle il lui faudrait assister. Fanny visitait son habit, lui faisait repasser des cravates blanches ; et brusquement, le jeudi soir, il n'eut plus la moindre envie de sortir. Mais sa maîtresse le raisonnait sur la nécessité de cette corvée, se reprochant de l'avoir trop absorbé, gardé pour elle en égoïste, et elle le décidait, achevait de l'habiller avec des jeux tendres, retouchait le nœud de sa cravate, le pli de ses cheveux, riait parce que ses doigts sentaient la cigarette qu'elle reprenait et posait sur la cheminée à toute minute, et que cela ferait faire la grimace aux danseuses. Et de la voir très gaie et très bonne, il avait le remords de son mensonge, serait volontiers resté près d'elle au coin du feu, si Fanny ne l'eût forcé : « Je veux... il le faut, » tendrement poussé dehors dans la nuit du chemin.

Il était tard quand il rentra ; elle dormait, et la lampe allumée sur ce sommeil de fatigue lui rappela une rentrée pareille, trois ans passés déjà, après les révélations terribles qu'on venait de lui faire. Comme il s'était montré lâche alors ! Par quelle aberration ce qui devait briser sa chaîne l'avait-il rivée plus solidement ?... Une nausée lui monta aux lèvres, de dégoût. La chambre, le lit, la femme lui faisaient également horreur ; il prit la lumière, l'emporta dans la pièce à côté, doucement. Il désirait tant être seul pour songer à ce qui lui arrivait... oh ! rien, presque rien...

Il aimait.

Il y a dans certains mots que nous employons ordinairement un ressort caché qui tout à coup les ouvre jusqu'au fond, nous les explique dans leur intimité exceptionnelle : puis le mot se replie, reprend sa forme banale et roule insignifiant, usé par l'habitude et le machinal. L'amour est un de ces mots-là ; ceux pour qui sa clarté s'est une fois traduite entière, comprendront l'angoisse délicieuse où vivait Jean depuis une heure, sans bien se rendre compte d'abord de ce qu'il éprouvait.

Là-bas, place Vendôme, dans ce coin de salon où ils étaient restés

longtemps à causer ensemble, il ne sentait rien qu'un grand bien-être, un charme doux qui l'enveloppait.

Ce n'est qu'une fois dehors, la porte retombée sur lui, qu'il avait été saisi d'une allégresse folle, puis d'une défaillance à croire que toutes ses veines s'ouvraient : « Qu'est-ce que j'ai, mon Dieu !... » Et le Paris qu'il traversait pour revenir lui paraissait tout nouveau, féerique, élargi, radieux.

Oui, à cette heure où les bêtes de nuit sont lâchées et circulent, où la vase des égouts remonte, s'étale, grouille sous le gaz jaune, lui, l'amant de Sapho, curieux de toutes les débauches, le Paris que peut voir la jeune fille revenant du bal avec des airs de valse plein la tête qu'elle redit aux étoiles sous les blancheurs de sa parure, ce Paris chaste baigné de lune claire où s'éclosent les âmes vierges, c'est ce Paris qu'il avait vu !... Et tout à coup, comme il montait le large escalier de la gare, si près du retour vers le mauvais gîte, il se surprenait à dire tout haut : « Mais je l'aime... je l'aime... » et c'est ainsi qu'il l'avait appris.

« Tu es là, Jean ?... Que fais-tu donc ? »

Fanny s'éveille en sursaut, effrayée de ne pas le sentir à côté d'elle. Il faut venir l'embrasser, mentir, raconter le bal du ministère, dire s'il y avait de jolies toilettes et avec qui il a dansé ; mais pour échapper à cette inquisition, surtout aux caresses qu'il redoute, tout imprégné du souvenir de l'autre, il invente un travail pressé, les dessins d'Hettéma.

« Il n'y a plus de feu ; tu vas avoir froid.

— Non, non...

— Au moins laisse la porte ouverte, que je voie ta lampe... »

Il doit jouer son mensonge jusqu'au bout, installer la table, les épures ; puis assis, immobile, retenant son souffle, il songe, il se rappelle, et, pour fixer son rêve, le raconte à Césaire dans une longue lettre, pendant que le vent de nuit remue les branches qui craquent sans un froissement de feuilles, que les trains se succèdent en grondant et que

La Balue, troublé par la lumière, s'agite dans sa petite cage, sautille d'un perchoir à l'autre avec des cris hésitants.

Il dit tout, la rencontre dans les bois, le wagon, son émotion singulière à l'entrée de ces salons qu'il avait vus si lugubres et tragiques le jour de la consultation, des chuchotements furtifs dans les portes, de tristes regards échangés de chaise à chaise, et qui, ce soir, s'ouvraient animés et bruyants en une longue enfilade lumineuse. Bouchereau lui-même n'avait plus sa physionomie dure, cet œil noir, fouilleur et déconcertant sous ses gros sourcils d'étoupe, mais une expression reposée et paternelle de bonhomme qui consent à ce que l'on s'amuse chez lui.

« Tout à coup, elle est venue vers moi et je n'ai plus rien vu... Mon ami, elle s'appelle Irène, elle est jolie, l'air bon, les cheveux de ce brun doré des Anglaises, une bouche d'enfant toujours prête à rire... Oh! pas ce rire sans gaieté, qui agace chez tant de femmes; une vraie expansion de jeunesse et de bonheur... Elle est née à Londres ; mais son père était Français et elle n'a pas d'accent du tout, seulement une adorable façon de prononcer certains mots, de dire « unclé » qui chaque fois met une caresse dans les yeux du vieux Bouchereau. Il l'a prise avec lui pour soulager la famille de son frère qui est nombreuse, et remplacer la sœur d'Irène, l'aînée, mariée depuis deux ans à son chef de clinique. Mais elle, voilà, les médecins ne lui vont guère... Comme elle m'a amusé avec la bêtise de ce jeune savant exigeant de sa fiancée, sur toute chose, un engagement formel et solennel de léguer leurs deux corps à la Société d'anthropologie!... Elle, c'est un oiseau voyageur. Elle aime les bateaux, la mer; la vue d'un beaupré tourné au large lui prend le cœur... Elle me disait tout cela librement, en camarade, bien *miss* d'allures, malgré sa grâce parisienne, et je l'écoutais ravi de sa voix, de son rire, de la conformité de nos goûts, d'une certitude intime que le bonheur de ma vie était là, à côté de ma main, et que je n'avais qu'à le saisir, l'emporter loin, bien loin, où m'enverrait la carrière aventureuse... »

« Viens donc te coucher, m'ami.... »

Il tressaute, s'arrête, cache instinctivement la lettre qu'il est en train d'écrire : « Tout à l'heure... Dors, dors... »

Il lui parle avec colère et, le dos tendu, écoute le sommeil revenir

dans cette respiration de femme, car ils sont très près l'un de l'autre, et si loin!

« ... Quoi qu'il arrive, ce sera la délivrance que cette rencontre et cet amour. Tu connais ma vie; tu as compris, sans que nous en parlions jamais, quelle est la même qu'autrefois, que je n'ai pas pu m'affranchir. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que j'étais prêt à sacrifier fortune, avenir, tout, à cette habitude fatale où je m'enlisais un peu plus chaque jour. Maintenant, j'ai trouvé le ressort, le point d'appui qui me manquait; et pour ne plus laisser de recours à ma faiblesse, je me suis juré de ne retourner là-bas que libre et séparé... A demain l'évasion...

Ce ne fut ni le lendemain ni le jour suivant. Il fallait un moyen pour s'évader, un prétexte, le dénouement d'une querelle où l'on crie : « Je m'en vais, » pour ne plus revenir; et Fanny se montrait douce et gaie comme aux premiers temps illusionnés du ménage.

Écrire « C'est fini » sans plus d'explications ?... Mais cette violente ne se résignerait pas ainsi, le relancerait, s'acharnerait jusqu'à la porte de son hôtel, de son bureau. Non, mieux vaudrait l'attaquer de face, la convaincre de l'irrévocable, du définitif de cette rupture, et sans colère comme sans pitié lui en énumérer les causes.

Mais avec ces réflexions, une peur lui revint du suicide d'Alice Doré. Il y avait devant chez eux, de l'autre côté du pavé, une ruelle en pente conduisant à la voie et fermée d'une barrière; les voisins prenaient par là, les jours de presse, pour suivre les rails jusqu'à la gare. Et l'imagination du Méridional voyait, après leur scène de rupture, sa maîtresse s'échapper sur la route, joindre la traverse, se jeter sous les roues du train qui l'emportait. Cette crainte l'obsédait au point que la seule pensée de cette barrière battante, entre deux murs chargés de lierre, lui faisait reculer l'explication.

Encore s'il avait eu là un ami, quelqu'un pour la garder, l'assister à cette première crise; mais, terrés dans leur collage comme des marmottes, ils ne connaissaient personne, et ce n'était pas les Hettéma, ces monstrueux égoïstes luisants et noyés de graisse, bestialisés encore par

l'approche de leur hivernage d'Esquimaux, que la malheureuse aurait pu appeler au secours de son désespoir et de son abandon.

Il fallait rompre, pourtant, et rompre vite. Malgré sa promesse à lui-même, Jean était retourné deux ou trois fois place Vendôme, de plus en plus épris ; et quoi qu'il n'eût rien dit encore, l'accueil à bras ouverts du vieux Bouchereau, l'attitude d'Irène où se mêlaient dans la réserve une tendresse, une indulgence, et comme l'attente émue de la déclaration, tout l'avertissait de ne plus tarder. Puis le supplice de mentir, les prétextes qu'il inventait pour Fanny, et l'espèce de sacrilège d'aller des baisers de Sapho à la cour discrète, balbutiante...

XI

Au milieu de ces alternatives, il trouvait au ministère, sur sa table, la carte d'un monsieur venu déjà deux fois dans la matinée, disait l'huissier avec un certain respect de la nomenclature suivante :

C. GAUSSIN D'ARMANDY

Président Submersionniste de la Vallée du Rhône,
Membre du Comité central d'étude et de vigilance,
Délégué départemental, etc., etc.

L'oncle Césaire à Paris!... Le Fénat délégué, membre d'un comité de vigilance!... Sa stupeur durait encore, quand l'oncle parut, toujours brun comme une pomme de pin, ses yeux fous, son rire au coin des tempes, sa barbe du temps de la Ligue, mais au lieu de l'éternelle veste de futaine à côtes, un redingote en drap neuf bridant sur le ventre et donnant au petit homme une majesté vraiment présidentielle.

Ce qui l'amenait à Paris? L'achat d'une machine élévatoire pour l'immersion de ses nouvelles vignes, — il prononçait le mot « élévatoire »

avec une conviction qui le grandissait à ses propres yeux, — puis la commande de son buste que ses collègues lui demandaient pour orner la salle du conseil.

« Tu as vu, ajouta-t-il d'un air modeste, ils m'ont nommé président... Mon idée de submersion bouleverse le Midi... Et dire que c'est moi, le Fénat, qui suis en train de sauver les vins de France!... Il n'y a que les toqués, vois-tu. »

Mais le but principal de son voyage, c'était la rupture avec Fanny. Comprenant que l'affaire traînait en longueur, il venait donner un coup de main. « Je m'y connais, tu penses... Quand Courbebaisse a lâché la sienne pour se marier... » Avant d'attaquer son histoire, il s'arrêta et, déboutonnant sa redingote, il en tira un petit portefeuille rondement tendu :

« D'abord, débarrasse-moi de ceci... Bé oui! l'argent... la libération du territoire... » Il se trompa au geste de son neveu, comprit qu'il refusait par discrétion : « Prends donc! prends donc!... C'est ma fierté de pouvoir rendre au fils un peu de ce que le père a fait pour moi... D'ailleurs, Divonne le veut ainsi. Elle est au courant de l'affaire, et si contente que tu penses à te marier, à secouer ton vieux crampon! »

Dans la bouche de Césaire, après le service que sa maîtresse lui avait rendu, Jean trouva « vieux crampon » un peu injuste, et c'est avec une pointe d'amertume qu'il répondit :

« Reprenez votre portefeuille, mon oncle... vous savez mieux que personne combien ces questions sont indifférentes à Fanny.

— Oui, c'était une bonne fille... » dit l'oncle en oraison funèbre, et il ajouta, clignant sa patte d'oie :

« Garde toujours l'argent... Avec les tentations de Paris, je l'aime mieux entre tes mains que dans les miennes ; et puis il en faut pour les ruptures comme pour les duels... »

Il se leva là-dessus, déclarant qu'il mourait de faim et que cette grosse question se discuterait mieux, la fourchette à la main, en déjeunant. Toujours la légèreté gouailleuse du Méridional à traiter les affaires de femme.

« Entre nous, petit... » Ils étaient attablés dans un restaurant de la rue de Bourgogne, et l'oncle s'épanouissait, la serviette au menton, tandis que Jean grignotait du bout des dents, l'estomac serré « ... je

trouve que tu prends la chose trop au tragique. Je sais bien que le premier coup est dur, l'explication ennuyeuse; mais, si cela te coûte trop, ne dis rien, fais comme Courbebaisse. Jusqu'au matin du mariage, la Mornas a tout ignoré. Le soir, en sortant de chez sa future, il allait chercher la chanteuse à son beuglant, et la reconduisait chez elle. Tu me diras que ça n'est pas très régulier ni bien loyal non plus. Mais quand on n'aime pas les scènes, et avec des femmes terribles comme Paola Mornas!... Il y avait près de dix ans que ce grand beau garçon tremblait devant cette petite moricaude. Pour le décrochage il fallait ruser, manœuvrer...» Et voici comment il s'y était pris.

La veille du mariage, un Quinze Août, le jour de la fête, Césaire proposa à la petite d'aller pêcher une friture dans l'Yvette. Courbebaisse devait venir les rejoindre pour dîner; et l'on s'en retournerait tous trois le lendemain soir, quand Paris aurait évaporé son odeur de poussière, de carcasses de fusées et d'huile à lampions. Ça va. Les voilà tous deux étendus dans l'herbe au bord de cette petite rivière qui frétille et luit entre ses berges basses, fait les prairies si vertes et les saules si feuillus. Après la pêche, le bain. Ce n'était pas la première fois qu'il leur arrivait de nager ensemble, Paola et lui, en bons garçons, en camarades ; mais ce jour-là, cette petite Mornas, les bras, les jambes nues, son corps de maugrabine fait au moule, que la mouillure du costume plaquait de partout... peut-être aussi l'idée que Courbebaisse lui avait donné carte blanche... Ah! la mâtine... Elle se retourna, le regarda dans les yeux, durement :

« Vous savez, Césaire, n'y revenez plus.»

Il n'insista pas, de peur de gâter son affaire, et se dit : « Ce sera pour après dîner.»

Très gai le dîner, sur le balcon en bois de l'auberge, entre les deux drapeaux que le patron avait arborés en l'honneur du Quinze Août. Il faisait chaud, les foins sentaient bon, et l'on entendait les tambours, les pétards, la musique de l'orphéon qui courait les rues.

« Est-il embêtant, ce Courbebaisse, de n'arriver que demain,» disait la Mornas, qui s'étirait les bras avec un coup de champagne dans les yeux... « j'ai envie de m'amuser, moi, ce soir.

— Et moi, donc!»

Il était venu s'appuyer à côté d'elle sur la rampe du balcon, encore brûlante du soleil de la journée, et sournoisement, en sondeur, il passait le bras autour de sa taille : « Oh! Paola... Paola...» Cette fois, au

lieu de se fâcher, la chanteuse se mit à rire, mais si fort, de si bon cœur qu'il finit par en faire autant. Même tentative repoussée de la même façon, le soir, en rentrant de la fête où ils avaient dansé, tiré des macarons ; et comme leurs chambres étaient voisines, elle lui chantait à travers la cloison : *T'es trop p'tit, t'es trop p'tit...* avec toutes sortes de comparaisons désobligeantes entre lui et Courbebaisse. Il se tenait pour ne pas lui répondre, l'appeler la veuve Mornas ; mais c'était encore trop tôt. Le lendemain, par exemple, en s'installant devant un bon déjeuner, pendant que Paola s'impatientait et s'inquiétait, à la fin, de ne pas voir arriver son homme, ce fut avec une certaine satisfaction qu'il tira sa montre et dit solennellement :

« Midi, c'est fait...

— Quoi donc ?

— Il est marié.

— Qui ?

— Courbebaisse. »

Vlan !

« Ah ! mon ami, quelle gifle... Dans toutes mes aventures galantes je n'ai jamais rien reçu de pareil. Et, tout de suite, la voilà qui veut partir... Mais pas de train avant quatre heures... Et pendant ce temps l'infidèle brûlait les rails du P.-L.-M. vers l'Italie avec sa femme. Alors, dans sa rage, elle repique, m'abîme de coups et de griffes ; — cette chance !... moi qui nous avais enfermés à clef ; — puis elle s'en prend à la vaisselle et tombe enfin dans une crise nerfs épouvantable. A cinq, on la porte sur son lit, on la maintient, tandis que tout éraflé, comme si je sortais d'un buisson de ronces, je cours pour trouver le médecin d'Orsay... Dans ces affaires-là, c'est comme sur le terrain, il faudrait toujours avoir un médecin avec soi. Me vois-tu, par les routes, à jeun, et un soleil !... Il faisait nuit quand je le ramenai... Tout à coup, en approchant de l'auberge, une rumeur de foule, un rassemblement sous les fenêtres... Ah ! mon Dieu, elle s'est suicidée ? Elle a tué quelqu'un ? Avec la Mornas c'était plus vraisemblable... Je me précipite, et qu'est-ce que je vois ?... Le balcon chargé de lanternes vénitiennes et la chanteuse debout, consolée et superbe, enroulée dans un des drapeaux et gueulant la *Marseillaise*, en pleine fête impériale, au-dessus du peuple qui acclamait.

« Et voilà, mon petit, comment s'est terminée la liaison de Courbebaisse ; je ne te dirai pas que tout a été fini d'une fois. Après dix ans de fers, il faut toujours compter un peu de surveillance. Mais enfin, le

plus fort s'était passé sur moi ; et j'en recevrai bien autant de la tienne, si tu veux.

— Ah ! mon oncle, ce n'est pas le même genre de femme.

— Va donc, » dit Césaire décachetant une boîte de cigares qu'il approchait de son oreille pour s'assurer s'ils étaient secs, « tu n'es pas le premier qui la quitte...

— C'est pourtant vrai... »

Et Jean se rattrapait avec bonheur à ce mot qui l'eût navré quelques mois auparavant. Au fond, l'oncle et son histoire comique le rassuraient un peu, mais ce qu'il n'admettait pas, c'était le mensonge en partie double pendant des mois, cette hypocrisie, ce partage ; il ne pourrait jamais s'y résoudre et n'avait que trop attendu.

« Alors comment veux-tu faire ?... »

Pendant que le jeune homme se débattait dans ces incertitudes, le membre du conseil de vigilance lissait sa barbe, essayait des sourires, des effets, des ports de tête, puis d'un air négligent :

« C'est loin d'ici qu'il demeure.

— Qui donc ?

— Mais cet artiste, ce Caoudal dont tu m'as parlé pour mon buste... On pourrait aller voir ses prix, pendant qu'on est ensemble... »

Caoudal, bien que célèbre, grand mangeur d'argent, occupait toujours rue d'Assas l'atelier de ses premiers succès. Césaire, tout en allant, s'informait de sa valeur artistique ; il y mettrait le prix, certainement, mais ces messieurs du comité tenaient à une œuvre de premier ordre.

« Oh ! ne craignez rien, mon oncle, si Caoudal veut bien s'en charger... » Et il lui énumérait les titres du sculpteur, membre de l'Institut, Commandeur de la Légion d'Honneur et d'une foule d'ordres étrangers. Le Fénat ouvrait de grands yeux.

« Et vous êtes amis ?

— Très amis.

— Ce Paris, pas moins !... comme on y fait de belles connaissances. »

Gaussin aurait eu pourtant quelque honte à avouer que Caoudal était un ancien amant de Fanny, et qu'elle les avait mis en relation. Mais on eût dit que Césaire y pensait :

« C'est lui l'auteur de cette Sapho que nous avons à Castelet ?.... Alors il connaît ta maîtresse, et pourrait t'aider peut-être à la rupture. L'Institut, la Légion d'Honneur, ça impressionne toujours une femme...

Jean ne répondit pas, songeant aussi peut-être à utiliser l'influence du premier amant.

Et l'oncle continuait d'un bon rire :

« A propos, tu sais, le bronze n'est plus chez ton père... Quand Divonne a su, quand j'ai eu le malheur de lui dire que ça représentait ta maîtresse, elle n'a plus voulu qu'il fût là... Avec les manies du consul, ses difficultés au moindre changement, ce n'était pas commode, surtout sans laisser soupçonner le motif... Oh! les femmes... Elle a si bien manœuvré qu'à cette heure M. Thiers préside sur la cheminée de ton père, et la pauvre Sapho se ronge de poussière dans la chambre du vent, avec les vieux chenets et les meubles hors d'usage; même qu'elle a reçu un atout dans le transport, le chignon cassé et sa lyre qui ne tient plus. La rancune de Divonne, sans doute, qui lui aura porté malheur. »

Ils arrivaient rue d'Assas. Devant l'aspect modeste et travailleur de cette cité d'artistes, ces ateliers aux portes de remises numérotées, s'ouvrant de chaque côté d'une longue cour que terminent les bâtiments vulgaires d'une école communale aux perpétuelles mélopées de lecture, le président des submersionnistes eut de nouveaux doutes sur le talent d'un homme aussi médiocrement logé; mais sitôt entré chez Caoudal, il sut à quoi s'en tenir :

« Pas pour cent mille francs, par pour un million!... » hurlait le sculpteur au premier mot de Gaussin; et soulevant à mesure son grand corps du divan où il s'allongeait dans le désordre et l'abandon de l'atelier : « Un buste!... Ah bien! oui... mais regardez donc là-bas cet écrasement de plâtre en mille miettes... ma figure du prochain Salon que je viens de démolir à coups de maillet... Voilà le cas que j'en fais, de la sculpture, et si tentante que soit la binette de monsieur...

— Gaussin d'Armandy... président... »

L'oncle rassemblait tous ses titres, mais il y en avait trop, Caoudal l'interrompit, et tourné vers le jeune homme :

« Vous me regardez, Gaussin... Vous me trouvez vieilli ?... »

C'est vrai qu'il avait bien son âge dans ce jour tombé d'en haut sur les balafres, les creux et meurtrissures de sa tête viveuse et surmenée, sa crinière de lion montrant des râpes de vieux tapis, ses bajoues pendantes et flasques, et sa moustache aux tons de métal dédoré qu'il ne se donnait plus la peine de friser ni de teindre... A quoi bon ?... Cousinard le petit modèle venait de partir. « Oui, mon cher, avec mon mouleur, un sauvage, une brute, mais vingt ans!... »

L'intonation rageuse et ironique, il arpentait l'atelier, bousculant d'un coup de botte l'escabeau qui le gênait au passage. Tout à coup, arrêté devant le miroir enguirlandé de cuivre au-dessus du divan, il se regardait avec une affreuse grimace : « Suis-je assez laid, assez démoli, en voilà des cordes, des fanons de vieille vache!... » Il prenait son cou à poignée, puis dans un accent lamentable et comique, une prévoyance de vieux beau qui se pleure : « Et dire que je regretterai ça, l'an prochain!... »

L'oncle restait effaré. Cet académicien qui se tirait la langue, racontait ses basses amours! Il y avait donc des toqués partout, même à l'Institut; et son admiration pour le grand homme s'amoindrissait de la sympathie qu'il ressentait pour ses faiblesses.

« Comment va Fanny?... Êtes-vous toujours à Chaville?... » fit Caoudal subitement apaisé et venant s'asseoir à côté de Gaussin dont il tapotait familièrement l'épaule.

« Ah! la pauvre Fanny, nous n'avons plus longtemps à vivre ensemble...

— Vous partez?

— Oui bientôt... et je me marie avant... Il faut que je la quitte. »

Le sculpteur eut un rire féroce :

« Bravo! Je suis content... Venge-nous, mon petit, venge-nous de ces coquines-là. Lâche-les, trompe-les, et qu'elles pleurent, les misérables! Tu ne leur feras jamais autant de mal qu'elles en ont fait aux autres. »

L'oncle Césaire triomphait :

« Tu vois, monsieur ne prend pas les choses aussi tragiquement que toi... Comprenez-vous cet innocent... ce qui le retient de s'en aller, c'est la peur qu'elle se tue!... »

Jean avoua très simplement l'impression que lui avait faite le suicide d'Alice Doré.

« Mais ce n'est pas la même chose, » dit Caoudal vivement... « Celle-là, c'était une triste, une molle aux mains tombantes... une pauvre poupée qui manquait de son... Déchelette a eu tort de croire qu'elle mourait pour lui... Un suicide par fatigue et ennui de vivre. Tandis que Sapho... ah! ouiche, se tuer... Elle aime bien trop l'amour et brûlera jusqu'au bout, jusqu'aux bobèches. Elle est de la race des jeunes premiers qui ne changent jamais de rôle, et finissent sans dents, sans cils, dans leur peau de jeunes premiers... Regardez-moi donc... Est-ce que je me tue?...

J'ai beau avoir du chagrin, je sais bien que, celle-là partie, j'en prendrai une autre, qu'il m'en faudra toujours... Votre maîtresse fera comme moi, comme elle a déjà fait... Seulement, elle n'est plus jeune, et ce sera plus difficile. »

L'oncle continuait à triompher : « Te voilà rassuré, hein ? »

Jean ne disait rien, mais ses scrupules étaient vaincus et sa résolution bien prise. Ils partaient, quand le sculpteur les rappela pour leur montrer une photographie ramassée sur la poussière de sa table et qu'il essuyait d'un revers de manche. « Tenez, la voilà !... Est-elle jolie, la coquine... à se mettre à genoux devant... Ces jambes, cette gorge ! » Et c'était terrible le contraste de ces yeux ardents, de cette voix passionnée avec le tremblement sénile des gros doigts en spatule où grelottait l'image souriante, aux charmes capitonnés de fossettes, de Cousinard le petit modèle.

XII

« C'est toi !... Comme tu viens de bonne heure !... »

Elle arrivait du fond du jardin, sa robe pleine de pommes tombées, et montait le perron très vite, un peu inquiète de la mine à la fois gênée et volontaire de son amant.

« Qu'y -a-t-il donc ?

— Rien, rien... c'est ce temps, ce soleil... J'ai voulu profiter du dernier beau jour pour faire un tour en forêt, nous deux... Veux-tu ? »

Elle eut son cri d'enfant de la rue, qui lui revenait chaque fois qu'elle était contente :

« Oh ! veine... » Plus d'un mois qu'ils n'étaient sortis, bloqués par les pluies, les bourrasques de novembre. On ne s'amusait pas toujours à la campagne ; autant vivre dans l'arche avec les bestiaux de Noé... Elle avait quelques recommandations à faire à la cuisine, à cause des Hettéma qui venaient dîner ; et pendant qu'il l'attendait dehors, sur le Pavé des Gardes, Jean regardait la petite maison réchauffée de cette lumière douce d'arrière-été, la rue de campagne aux larges dalles moussues, avec cet adieu de nos yeux, étreignant et doué de mémoire, aux endroits que nous allons quitter.

La fenêtre de la salle, grande ouverte, laissait échapper les vocalises du loriot, alternant avec les ordres de Fanny à la femme de service :

« Surtout n'oubliez pas, pour six heures et demie... Vous servirez d'abord la pintade... Ah! que je vous donne du linge... » Sa voix sonnait claire, heureuse parmi des grésillements de cuisine et les petits cris de l'oiseau s'égosillant au soleil. Et lui qui savait que leur ménage n'avait plus que deux heures à vivre, ces préparatifs de fête lui serraient le cœur.

Il eut envie de rentrer, de tout lui dire, là, d'un coup ; mais il eut peur de ses cris, de la scène épouvantable que le voisinage entendrait, d'un scandale à ameuter le haut et le bas Chaville. Il savait que déchaînée, rien ne comptait plus pour elle, et s'en tint à son idée de la conduire en forêt.

« Voilà... j'y suis... »

Légère, elle prit son bras, l'avertissant de parler bas et de marcher vite en passant devant chez leurs voisins, dans la crainte qu'Olympe voulût les accompagner et gêner leur bonne partie. Elle ne fut tranquille que le pavé franchi et la voûte du chemin de fer, lorsqu'ils eurent tourné à gauche dans le bois.

Il faisait un temps doux, rayonnant, un soleil tamisé d'une brume argentée et flottante. qui baignait toute l'atmosphère, s'accrochait aux taillis où quelques arbres, entre leurs feuilles dorées tenant encore, gardaient des nids de pies, des paquets de gui vert à de grandes hauteurs. On entendait un cri d'oiseau, continu, en bruit de lime, et ces coups de becs sur le bois qui répondent au bûcheron dans les coupes.

Ils allaient lentement, marquant leurs pas sur la terre amollie par les pluies de l'automne. Elle avait chaud d'être venue si vite, les joues allumées, les yeux brillants, s'arrêta pour enlever la grande mantille de blonde, un cadeau de Rosa, dont elle s'était garanti la tête en sortant, le reste fragile et coûteux des splendeurs passées. La robe qu'elle portait, une pauvre robe en soie noire, craquée sous les bras, à la taille, il la lui connaissait depuis trois ans ; et quand elle la relevait, en passant devant lui, à cause de quelque flaque, il voyait les talons de ses bottines qui se tournaient.

Comme elle avait pris gaiement cette demi-misère, sans regret ni plainte, occupée de lui, de son bien-être, jamais plus heureuse que lorsqu'elle le frôlait, les deux mains croisées sur son bras. Et Jean se demandait en la regardant toute rajeunie de ce renouveau de soleil et d'amour, quelle poussée de sève il y avait dans une créature pareille, quelle merveilleuse faculté d'oubli et de pardon, pour garder tant de gaieté, d'insouciance, après une vie de passions, de traverses

et de larmes, tout cela marqué sur son visage, mais s'effaçant au moindre épanouissement de gaieté.

« C'est un cèpe, je te dis que c'est un cèpe... »

Elle entrait sous bois, enfonçait jusqu'aux genoux dans les feuilles mortes, revenait toute décoiffée et fripée par les ronces, et lui montrait ce petit réseau sur le pied du champignon qui distingue le vrai cèpe du faux : « Tu vois, il a le tulle !... » Et elle triomphait.

Lui n'écoutait pas, distrait, s'interrogeant : « Est-ce le moment ?.. Faut-il ?... » Mais le courage lui manquait, elle riait trop, ou l'endroit n'était pas favorable ; et il l'entraînait toujours plus loin, comme un assassin qui médite son coup.

Il allait se décider, quand au tournant d'une allée, quelqu'un apparut et les dérangea, le garde de ce peuplement, Hochecorne, qu'ils rencontraient quelquefois. Pauvre diable qui avait successivement perdu, dans la petite maison forestière que l'État lui allouait au bord de l'étang, deux enfants, puis sa femme, et toujours les mêmes fièvres pernicieuses. Dès le premier décès, le médecin déclarait le logement insalubre, trop près de l'eau et de ses émanations ; et malgré les certificats, les apostilles, on l'avait laissé là deux ans, trois ans, le temps de voir mourir tous les siens, à l'exception d'une petite fille avec qui il venait enfin de s'installer dans un logis neuf à l'entrée du bois.

Hochecorne, face de Breton têtu, aux yeux clairs et courageux, au front fuyant sous sa casquette d'uniforme, vrai type de fidélité, de superstition à toutes les consignes, avait la bricole de son fusil sur une épaule, sur l'autre la tête endormie de son enfant, qu'il portait.

« Comment va-t-elle ? » demanda Fanny souriant à cette fillette de quatre ans, pâlie et diminuée par la fièvre, qui s'éveillait, ouvrait de grands yeux cerclés de rose. Le garde soupira :

« Pas bien... J'ai beau la mener partout avec moi... voilà qu'elle ne mange plus, qu'elle n'a goût à rien ; faut croire que c'était trop tard quand on a changé d'air et qu'elle avait déjà pris le mal... Elle est si légère, voyez, madame, on dirait une feuille... Un de ces jours elle va fiche le camp comme les autres... Bon Dieu !... »

Ce « bon Dieu ! » tout bas, dans la moustache, c'était toute sa révolte contre la cruauté des bureaux et des paperassiers.

« Elle tremble, on dirait qu'elle a froid.

— C'est la fièvre, madame.

— Attendez, nous allons la réchauffer... » Elle prit la mantille qui

pendait sur son bras, en entoura la petite : « Si, Si, laissez donc, ce sera son voile de mariée, plus tard... »

Le père eut un sourire navré, et remuant la menotte de l'enfant qui se rendormait, blême dans tout ce blanc comme une petite morte, il lui faisait dire merci à la dame, puis s'éloignait avec un « bon Dieu ! » perdu dans le craquement des branches sous ses pieds.

Fanny n'était plus gaie, serrée contre lui de toute cette tendresse craintive de la femme que son émotion, tristesse ou joie, rapproche de celui qu'elle aime. Jean se disait : « Quelle bonne fille !... » mais sans faiblir dans ses décisions, s'y affermissant au contraire, car sur la pente de l'allée où ils entraient se levait l'image d'Irène, le souvenir du rayonnant sourire rencontré là et qui l'avait pris tout de suite, avant même qu'il en connût le charme profond, la source intime de douceur intelligente. Il songea qu'il avait attendu jusqu'au dernier moment, que c'était aujourd'hui jeudi... « Allons il le faut... » et visant un rond-point à quelque distance, il se le donna comme dernière limite.

Une éclaircie dans une coupe de bois, des arbres couchés au milieu de copeaux, de sanglants débris d'écorce, et des fagots, des trous de charbonnage. Un peu plus bas on voyait l'étang d'où montait une buée blanche, et sur le bord la petite maison abandonnée, au toit tombant, aux fenêtres cassées, ouvertes, le lazaret des Hochecorne. Après, les bois remontaient vers Vélizy, un grand coteau de toisons rousses, de haute futaie serrée et triste... Il s'arrêta brusquement :

« Si l'on se reposait un peu ? »

Ils s'assirent sur une longue charpente jetée à terre, un ancien chêne dont se comptaient les branches aux blessures de la hache. L'endroit était tiède, égayé d'une pâle réverbération lumineuse, et d'un parfum de violettes perdues.

« Comme il fait bon !... » dit-elle, alanguie sur son épaule et cherchant la place d'un baiser dans son cou. Il se recula un peu, lui prit la main. Alors, devant l'expression subitement durcie de son visage, elle s'effraya :

« Quoi donc ? Qu'y a-t-il ?

— Une mauvaise nouvelle, ma pauvre amie... Hédouin, tu sais, celui qui est parti à ma place... » Il parlait péniblement, avec une voix rauque dont le son l'étonnait lui-même, mais qui se raffermissait vers la fin de l'histoire préparée d'avance... Hédouin tombé malade en arrivant à son poste, et lui, désigné d'office pour aller le remplacer... Il avait trouvé cela plus facile à dire, moins cruel que la vérité. Elle

l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, la face d'une pâleur grise, l'œil fixe. « Quand pars-tu ? » demanda-t-elle, en retirant sa main.

« Mais ce soir... cette nuit... » Et la voix fausse et dolente, il ajouta : « Je compte passer vingt-quatre heures à Castelet, puis m'embarquer à Marseille...

— Assez, ne mens plus, » cria-t-elle dans une explosion farouche qui la mit debout, « ne mens plus, tu ne sais pas !... Le vrai, c'est que tu te maries... Il y a assez longtemps que ta famille te travaille... Ils ont tellement peur que je te retienne, que je t'empêche d'aller chercher le typhus ou la fièvre jaune... Enfin les voilà satisfaits... La demoiselle à ton goût, il faut croire... Et quand je pense aux nœuds de cravate que je te faisais, le jeudi !... Étais-je assez bête, hein ? »

Elle riait d'un rire douloureux, atroce, qui tordait sa bouche, montrait l'écart que faisait sur le côté la cassure toute récente sans doute, car il ne l'avait pas vue encore, d'une de ses belles dents nacrées dont elle était si fière ; et cela, cette dent manquante dans cette figure terreuse, creusée, bouleversée, fit à Gaussin une peine horrible.

« Écoute-moi, » dit-il la reprenant, l'asseyant de force contre lui... « Eh bien, oui, je me marie... Mon père y tenait, tu sais bien ; mais qu'est-ce que cela peut te faire puisque je dois partir ?... »

Elle se dégagea, voulant garder sa colère :

« Et c'est pour m'apprendre ça que tu m'as fais faire une lieue à travers bois... Tu t'es dit : Au moins on ne l'entendra pas, si elle crie... Non, tu vois... pas un éclat, pas une larme. D'abord, j'en ai plein le dos du joli garçon que tu es... tu peux t'en aller, ce n'est pas moi qui te ferai revenir... Sauve-toi donc dans les îles avec ta femme, ta petite, comme on dit chez toi... Elle doit être propre, la petite... laide comme un gorille, ou alors enceinte à pleine ceinture... Car tu es aussi jobard que ceux qui te l'ont choisie. »

Elle ne se retenait plus, lancée dans un débordement d'injures, d'infamies, jusqu'à ne pouvoir bégayer à la fin que des mots « lâche... menteur... lâche... » sous son nez, en provocation, comme on montre le poing.

C'était au tour de Jean de l'écouter sans rien dire, sans aucun effort pour l'arrêter. Il l'aimait mieux ainsi, insultante, ignoble, la vraie fille du père Legrand ; la séparation serait moins cruelle... En eut-elle conscience ? Mais elle se tut tout à coup, tomba, la tête et le buste en avant, dans les genoux de son amant, avec un grand sanglot qui la

secouait toute, et d'où sortait une plainte entrecoupée : « Pardon, grâce... je t'aime, je n'ai que toi... Mon amour, ma vie, ne fais pas ça... ne me laisse pas... qu'est-ce que tu veux que je devienne ? »

L'émotion le gagnait... Oh ! voilà ce qu'il avait redouté... Les larmes montaient d'elle à lui, et il renversait la tête en arrière pour les garder dans ses yeux débordants, essayant de l'apaiser par des mots bêtes, et toujours cet argument raisonnable : « Mais puisque je devais partir... »

Elle se redressa avec ce cri qui dévoilait tout son espoir :

« Eh ! tu ne serais pas parti. Je t'aurais dit : Attends, laisse-toi aimer encore... Crois-tu que cela se retrouve deux fois d'être aimé comme je t'aime ?... Tu as le temps de te marier, tu es si jeune... moi, bientôt, je serai finie... je ne pourrai plus, et alors nous nous quitterons naturellement. »

Il voulut se lever ; il eut ce courage, et de lui dire que tout ce qu'elle faisait était inutile ; mais s'accrochant à lui, se traînant agenouillée dans la boue restée à ce creux de vallon, elle le forçait à reprendre sa place, et devant lui, dans ses jambes, avec le souffle de ses lèvres, la voluptueuse étreinte de ses yeux, et des caresses enfantines, les mains à plat sur cette figure qui se raidissait, les doigts dans ses cheveux, dans sa bouche, elle essayait de tisonner les cendres froides de leur amour, lui redisait tout bas les délices passées, les réveils sans force, l'enlacement anéanti de leurs après-midi du dimanche. Tout cela n'était rien auprès de ce qu'elle lui donnerait encore ; elle savait d'autres baisers, d'autres ivresses, elle en inventerait pour lui...

Et pendant qu'elle lui chuchotait de ces mots comme les hommes en entendent à la porte des bouges, elle avait de grosses larmes ruisselant sur une expression d'agonie et de terreur, se débattait, criait d'une voix de rêve : « Oh ! que ça ne soit pas... dis que ce n'est pas vrai que tu me quittes... » Et des sanglots encore, des gémissements, des appels au secours, comme si elle lui voyait un couteau dans les mains.

Le bourreau n'était guère plus vaillant que la victime. Sa colère, il ne la craignait pas plus que ses caresses ; mais il restait sans défense contre ce désespoir, cette bramée qui remplissait le bois, allait s'éteindre sur l'eau morte et fiévreuse où descendait un triste soleil rouge... Il pensait bien souffrir, mais pas à cette acuité ; et il lui fallait tout l'éblouissement du nouvel amour pour résister à la relever des deux mains, lui dire : « Je reste ; tais-toi, je reste.... »

Depuis combien de temps s'épuisaient-ils ainsi tous deux ?... Le

soleil n'était plus qu'une barre toujours plus étroite au couchant ; l'étang se teignait d'un gris d'ardoise, et l'on eût dit que sa vapeur malsaine envahissait la lande et le bois, les coteaux en face. Dans l'ombre qui les gagnait, il ne voyait plus que cette figure pâle, levée vers lui, cette bouche ouverte, clamant d'une intarissable plainte. Un peu après, la nuit venue, les cris s'apaisèrent. Maintenant, c'était un bruit de larmes à flots, sans fin, une de ces longues pluies installées sur le grand fracas de l'orage, et de temps en temps un « Oh !... » profond et sourd comme devant quelque chose d'horrible qu'elle chassait et revoyait toujours.

Puis, plus rien. C'est fini, la bête est morte... Une bise froide se lève, froisse les branches, apportant l'écho d'une heure lointaine.

« Allons, viens, ne reste pas là. »

Il la soulève doucement, la sent molle dans ses mains, obéissante comme un enfant et convulsionnée de gros soupirs. Il semble qu'elle garde une peur, un respect de l'homme qui vient de se montrer si fort. Elle marche à côté de lui, de son pas, mais timidement, sans lui donner le bras ; et à les voir ainsi, chancelants et mornes, par les allées où les guide le reflet jaune du terrain, on dirait un couple de paysans, qui rentre harassé d'une longue fatigue en plein air.

A la lisière, une lueur apparaît, la porte ouverte d'Hochecorne, éclairant la silhouette arrêtée de deux hommes : « Est-ce vous, Gaussin ? » demande la voix d'Hettéma, qui s'approche avec le garde. Ils commençaient à être inquiets de ne pas les voir revenir, et de ces gémissements qu'on entendait à travers bois. Hochecorne allait prendre son fusil, se mettre à leur recherche...

« Bonsoir, monsieur, madame... C'est la petite qui est contente de son châle... A fallu que je la couche avec... »

Leur dernière action en commun, cette charité de tout à l'heure, leurs mains une dernière fois liées autour de ce petit corps moribond.

« Adieu, adieu, père Hochecorne. » Et ils se hâtent tous trois vers la maison, Hettéma, toujours très intrigué de ces clameurs qui remplissaient le bois. « Ça montait, descendait, on aurait dit une bête qu'on égorge... Mais comment n'avez-vous rien entendu ? »

Ni l'un ni l'autre ne répondent.

Au coin du Pavé des Gardes, Jean hésite.

« Reste dîner... » lui dit-elle tout bas, suppliante... « Ton train est passé... tu prendras celui de neuf heures. »

Il rentre avec eux. Que peut-il craindre ? On ne recommence pas deux fois une scène pareille, et c'est bien le moins qu'il lui donne cette petite consolation.

La salle est chaude, la lampe éclaire bien, et le bruit de leurs pas dans la traverse a prévenu la servante, qui apporte la soupe sur la table.

« Enfin, vous voilà !... » dit Olympe déjà installée, la serviette remontée sous ses bras courts. Elle découvre la soupière et s'arrête tout à coup avec un cri : « Mon Dieu, ma chère !... »

Hâve, de dix ans plus vieille, les paupières gonflées et sanglantes, de la boue sur sa robe, jusque dans ses cheveux, le désordre effaré d'une pierreuse qui sort d'une chasse de police, c'est Fanny. Elle respire un moment, ses pauvres yeux brûlés clignotent à la lumière, et peu à peu la chaleur de la petite maison, cette table gaiement servie, provoquent le souvenir des bons jours, un nouveau rappel de larmes où se distinguent ces mots :

« Il me quitte... Il se marie. »

Hettéma, sa femme, la paysanne qui les sert se regardent, regardent Gaussin. « Enfin, dînons toujours », dit le gros homme qu'on sent furieux ; et le bruit des cuillerées voraces se mêle à un ruissellement d'eau dans la chambre voisine, où Fanny est en train d'éponger son visage. Quand elle revient toute bleuie de poudre, en blanc peignoir de laine, les Hettéma l'épient avec angoisse, s'attendant à quelque nouvelle explosion, et sont très étonnés de la voir, sans un mot, se jeter sur les plats gloutonnement, comme un naufragé, combler le creusement de son chagrin et le gouffre de ses cris de tout ce qu'elle trouve à portée, le pain, les choux, une aile de pintade, des pommes. Elle mange, elle mange...

On cause d'abord d'un air contraint, puis plus librement, et comme avec les Hettéma ce n'est que de choses bien plates et matérielles, la façon d'accommoder les crêpes aux confitures, ou si le crin vaut mieux que la plume pour dormir, on arrive sans encombre au café, que le gros ménage agrémente d'un petit caramel savouré lentement, les coudes sur la table.

C'est plaisir de voir le bon regard confiant et tranquille qu'échangent ces lourds compagnons de crèche et de litière. Ils n'ont pas envie de se quitter, ceux-là. Jean surprend ce regard et, dans l'intimité de la salle pleine de souvenirs, d'habitudes tapies à tous les coins, une torpeur de fatigue, de digestion, de bien-être l'envahit. Fanny qui le

surveille a rapproché doucement sa chaise, coulé ses jambes, glissé son bras sous le sien.

« Écoute, dit-il brusquement... Neuf heures... vite, adieu... Je t'écrirai. »

Il est debout, dehors, la rue franchie, tâte dans l'ombre pour ouvrir la barrière du passage. Deux bras l'étreignent à plein corps : « Embrasse-moi au moins... »

Il se sent pris sous le peignoir ouvert où elle est nue, pénétré de cette odeur, de cette chaleur de chair de femme, bouleversé de ce baiser d'adieu qui lui laisse dans la bouche un goût de fièvre et de larmes ; et elle, tout bas, le sentant faible : « Encore une nuit, plus qu'une... »

Un signal sur la voie... C'est le train !...

Comment eut-il la force de se dégager, de bondir jusqu'à la gare dont les fanaux luisaient à travers les branches défeuillées ? Il s'en étonnait encore, tout haletant dans un coin de wagon, guettant par la portière les fenêtres allumées de la maisonnette, une forme blanche contre la barrière... « Adieu ! adieu !... » Et ce cri rassurait la terreur silencieuse qu'il venait d'avoir à ce tournant des rails, en apercevant sa maîtresse à la place occupée par son rêve de mort.

La tête dehors, il voyait fuir et diminuer et rouler dans le pelotonnement des terrains leur petit pavillon, dont la lueur n'était plus qu'une étoile égarée. Tout à coup il sentit une joie, un soulagement énormes. Comme on respirait, que c'était beau toute cette vallée de Meudon et ces grands coteaux noirs dégageant au loin un triangle étincelant d'innombrables lumières, égrenées vers la Seine en cordons réguliers ! Irène l'attendait là, et il allait à elle de toute la vitesse du train, de tout son désir d'amoureux, de tout son élan vers l'honnête et jeune vie...

Paris !... Il arrêtait une voiture pour se faire conduire place Vendôme. Mais, sous le gaz, il aperçut ses vêtements, ses souliers couverts de boue, une boue lourde, épaisse, tout son passé qui le tenait encore pesamment et salement. « Oh ! non, pas ce soir... » Et il rentra à son ancien hôtel, rue Jacob, où le Fénat lui avait retenu une chambre près de la sienne.

XIII

Le lendemain, Césaire, qui s'était chargé de la commission délicate d'aller à Chaville reprendre les effets, les livres de son neveu, consommer la rupture par le déménagement, revint fort tard, alors que Gaussin commençait à se fatiguer de toutes sortes de suppositions folles ou sinistres. Enfin un fiacre à galerie, lourd comme un corbillard, tourna le coin de la rue Jacob, chargé de caisses ficelées et d'une énorme malle qu'il reconnut pour la sienne, et l'oncle rentra mystérieux et navré :

« J'ai été long, pour ramasser le tout en une fois et n'être pas obligé d'y revenir... » Puis, montrant les colis que deux garçons rangaient par la chambre : « Ici le linge, les vêtements, là tes papiers, tes livres... Il ne manque que tes lettres ; elle m'a supplié de les lui laisser encore pour les relire, avoir quelque chose de toi... J'ai pensé que ça n'offrait pas de danger... C'est une si bonne fille... »

Il souffla longuement, assis sur la malle, et s'épongeant le front avec son mouchoir de soie écrue, large comme une serviette. Jean n'osait demander des détails, dans quelles dispositions il l'avait trouvée ; l'autre n'en donnait pas, de peur de l'attrister. Et ils remplirent ce silence, difficile, gros de choses inexprimées, par des remarques sur le temps changé brusquement depuis la veille, tourné au froid, sur l'aspect lamentable de cette banlieue de Paris déserte et dénudée, plantée de cheminées d'usines et de ces énormes cylindres de fonte, réservoirs des maraîchers. Puis au bout d'un moment :

« Elle ne vous a rien donné pour moi, mon oncle ?

— Non... tu peux être tranquille... Elle ne t'embêtera pas, elle a pris son parti avec beaucoup de résolution et de dignité...»

Pourquoi Jean vit-il dans ce peu de mots une intention de blâme, un reproche de sa rigueur?

«C'est égal, corvée pour corvée,» reprenait l'oncle, «j'aimais mieux encore les griffes de la Mornas que le désespoir de cette malheureuse.

— Elle a beaucoup pleuré?

— Ah! mon ami... Et si bien, d'un tel cœur, que je sanglotais moi-même en face d'elle, sans la force de...» Il s'ébroua, secoua son émotion d'un coup de tête de vieille chèvre : «Enfin, que veux-tu? ce n'est pas ta faute... tu ne pouvais passer toute ta vie là... Les choses sont très convenablement faites, tu lui laisses de l'argent, un mobilier... Et maintenant, vogue les amours! Tâche de nous mener ton mariage rondement... Des affaires trop sérieuses pour moi, par exemple... Il faudra que le consul s'en mêle... Moi, je suis pour les liquidations de la main gauche...» Et brusquement repris d'un accès mélancolique, le front à la vitre, regardant le ciel bas qui ruisselait entre les toits :

«C'est égal, le monde devient triste... de mon temps on se séparait plus gaiement que ça.»

Le Fénat parti, suivi de sa machine élévatoire, Jean, privé de cette bonne humeur remuante et bavarde, eut une longue semaine à passer, une impression de vide et de solitude, tout le noir désorientement d'un veuvage. En pareil cas, même sans le regret d'une passion, on cherche son double, il vous manque; car l'existence à deux, la cohabitation de la table et du lit, créent un tissu de liens invisibles et subtils, dont la solidité ne se révèle qu'à la douleur, à l'effort de la brisure. L'influence du contact et de l'habitude est si miraculeusement pénétrante que deux êtres vivant de la même vie en arrivent à se ressembler.

Ses cinq ans de Sapho n'avaient pu le pétrir encore à ce point; mais son corps gardait pourtant les marques de la chaîne, en subissait le lourd entraînement. Et de même que, plusieurs fois, ses pas l'auraient tout seuls dirigé vers Chaville au sortir de son bureau, il lui arrivait le matin de chercher à côté de lui sur l'oreiller les cheveux noirs en nappes lourdes, démordus de leur peigne, où tombait son premier baiser.

Les soirées surtout lui semblaient interminables, dans cette chambre d'hôtel qui lui rappelait les premiers temps de leur liaison, la présence d'une autre maîtresse délicate et silencieuse, dont la petite carte embaumait la glace d'un parfum d'alcôve et du mystère de son nom : Fanny

Legrand. Alors il s'en allait se fatiguer, marcher, s'étourdir aux flonflons et aux lumières de quelque petit théâtre, jusqu'au moment où le vieux Bouchereau lui donnait le droit de passer trois soirées par semaine auprès de sa fiancée.

On s'était enfin entendu, Irène l'aimait, *Unclé* voulait bien; ce serait pour les premiers jours d'avril, à la fin du cours. Trois mois d'hiver à se voir, à s'apprendre, se désirer, faire la paraphrase aimante et charmante du premier regard qui lie les âmes et du premier aveu qui les trouble.

Le soir des accordailles, en rentrant chez lui sans la moindre envie de dormir, Jean éprouva le désir de faire sa chambre ordonnée et laborieuse, par cet instinct naturel de mettre notre vie en rapport avec nos idées. Il installa sa table et ses livres non encore déficelés, tassés au fond d'une de ces caisses faites à la hâte, les codes entre une pile de mouchoirs et une vareuse de jardin. De l'entre-bâillement d'un dictionnaire de Droit commercial, le plus fréquemment feuilleté, tombait alors une lettre sans enveloppe, à l'écriture de la maîtresse.

Fanny l'avait confiée au hasard de travaux futurs, se méfiant de l'attendrissement trop court de Césaire, pensant qu'elle arriverait plus sûrement ainsi. Il se défendait d'abord de l'ouvrir, mais cédait aux premiers mots bien doux, bien raisonnables, dont l'agitation se sentait seulement au tremblé de la plume, à l'inégale conduite des lignes. Elle ne demandait qu'une grâce, une seule, qu'il revînt de temps à autre. Elle ne dirait rien, ne reprocherait rien, ni le mariage, ni cette séparation qu'elle savait absolue et définitive. Mais le voir!...

« Songe que c'est pour moi un coup terrible et si inattendu, si brusque... Je suis comme après une mort ou un incendie, ne sachant à quoi me prendre. Je pleure, j'attends, je regarde la place de mon bonheur. Il n'y aurait que toi pour m'acclimater à cette situation nouvelle... C'est une charité, viens me voir, que je ne me sente pas si seule... j'ai peur de moi... »

Ces plaintes, ce suppliant appel couraient tout le long de la lettre, se reprenaient chaque fois au même mot : « Viens, viens... » Il pouvait se croire dans la clairière au milieu des bois avec Fanny à ses pieds, et sous la cendre violette du soir, cette pauvre figure levée vers lui, toute fripée et molle de larmes, cette bouche ouverte qui s'emplissait d'ombre à crier. C'est cela qui le poursuivit toute la nuit, cela qui troubla son sommeil, et non l'heureuse ivresse qu'il avait rapportée de là-bas.

C'est cette figure vieillie, flétrie, qu'il revoyait, malgré tous ses efforts pour mettre entre lui et elle le visage aux purs contours, à la pulpe d'œillet en fleur, que l'aveu de l'amour teintait de petites flammes roses sous les yeux.

Cette lettre avait huit jours de date ; huit jours que la malheureuse attendait un mot, ou une visite, l'encouragement à la résignation qu'elle demandait. Mais comment n'avait-elle pas récrit depuis ? Peut-être était-elle malade ; et d'anciennes craintes lui revenaient. Il pensa qu'Hettéma pourrait lui donner des nouvelles, et, confiant dans la régularité de ses habitudes, alla l'attendre devant le Comité d'artillerie.

Le dernier coup de dix heures sonnait à Saint-Thomas d'Aquin lorsque le gros homme tourna le coin de la petite place, le collet retroussé, la pipe aux dents, qu'il tenait à deux mains pour se chauffer les doigts. Jean le regardait venir de loin, très ému de tout ce qu'il lui rappelait ; mais Hettéma l'accueillit d'un mouvement d'humeur à peine contraint. « Vous voilà !... Je ne sais pas si nous vous avons maudit cette semaine !... nous qui sommes allés à la campagne pour vivre au calme... »

Et sur la porte, en finissant sa pipe, il lui raconta que le dimanche précédent ils avaient invité Fanny à dîner chez eux avec l'enfant dont c'était le jour de sortie, histoire de la distraire un peu de ses vilaines idées. En effet, on avait mangé assez gaiement, même elle leur chantait un morceau de musique au dessert ; puis on se séparait vers dix heures, et ils s'apprêtaient à se mettre au lit délicieusement, quand tout à coup on frappe aux volets et la voix du petit Joseph appelle effarée :

« Venez vite, maman veut s'empoisonner... » Hettéma se précipite, arrive à temps pour lui arracher de force le flacon de laudanum. Il avait fallu se battre, la prendre à bras le corps, la maintenir et se défendre contre les coups de tête, les coups de peigne dont elle lui abîmait la figure. Dans la lutte, la fiole se brisait, le laudanum répandu partout, et il n'en avait pas été autre chose que des vêtements tachés et empestés de poison. « Mais vous comprenez bien que des scènes pareilles, tout ce drame de faits divers, pour des gens tranquilles... Aussi c'est fini, j'ai donné congé, le mois prochain je déménage... » Il remit sa pipe dans l'étui, et avec un adieu bien paisible disparut sous les arcades basses d'une petite cour, laissant Gaussin tout bouleversé de ce qu'il venait d'entendre.

Il se représentait la scène dans cette chambre qui avait été leur

chambre, l'effroi du petit appelant au secours, la lutte brutale avec le gros homme, et il croyait sentir le goût opiacé, l'amertume somnolente du laudanum répandu. L'épouvante lui en resta tout le jour, aggravée de l'isolement où elle allait se trouver. Les Hettéma partis, qui lui retiendrait la main à la nouvelle tentative ?

Une lettre vint le rassurer un peu. Fanny le remerciait de n'être pas si dur qu'il voulait le paraître, puisqu'il prenait encore quelque intérêt à la pauvre abandonnée : « On t'a dit, n'est-ce pas ?... J'ai voulu mourir... c'était de me sentir si seule !... J'ai essayé, je n'ai pas pu, on m'a arrêtée, ma main tremblait peut-être... la peur de souffrir, de devenir laide... Oh ! cette petite Doré, comment a-t-elle eu le courage ?... Après la première honte de m'être manquée, ça été une joie de penser que je pourrais t'écrire, t'aimer de loin, te voir encore ; car je ne perds pas l'espoir que tu viendras une fois, comme on vient chez une amie malheureuse, dans une maison en deuil, par pitié, seulement par pitié. »

Dès lors il arriva de Chaville tous les deux ou trois jours une capricieuse correspondance, longue, courte, un journal de douleur qu'il n'eut pas la force de renvoyer et qui agrandit dans ce cœur tendre la place à vif d'une pitié sans amour, non plus pour la maîtresse, mais pour l'être humain souffrant à cause de lui.

Un jour c'était le départ de ses voisins, ces témoins de son bonheur passé qui lui emportaient tant de souvenirs. A présent elle n'avait plus pour les lui rappeler que les meubles, les murs de leur petite maison, et la femme de service, pauvre bête sauvage, aussi peu intéressée aux choses que le loriot, tout frileux de l'hiver, tristement ébouriffé dans un coin de sa cage.

Un autre jour, un pâle rayon égayant la vitre, elle se réveillait toute joyeuse dans cette persuasion : Il viendra aujourd'hui !... Pourquoi ?... rien, une idée... Tout de suite elle se mettait à faire la maison belle, et la femme coquette avec sa robe des dimanches et la coiffure qu'il aimait ; puis jusqu'au soir, jusqu'à la dernière goutte de lumière, elle comptait les trains à la fenêtre de la salle, l'écoutait venir par le Pavé des Gardes... Fallait-il être folle !

Quelquefois rien qu'une ligne : « Il pleut, il fait noir... je suis seule et je te pleure... » Ou bien elle se contentait de mettre sous enveloppe une pauvre fleur toute trempée et raide de frimas, la dernière de leur petit jardin. Mieux que toutes les plaintes, cette fleur ramassée sous la neige disait l'hiver, la solitude, l'abandon ; il voyait la place, au bout de

l'allée, et contre les plates-bandes, une jupe de femme mouillée jusqu'à l'ourlet, allant et revenant dans une solitaire promenade.

Cette pitié qui lui angoissait le cœur le faisait vivre encore avec Fanny, malgré la rupture. Il y songeait, se la figurait à toute heure ; mais par une singulière défaillance de sa mémoire, quoiqu'il n'y eût guère plus de cinq ou six semaines depuis leur séparation, et que les moindres détails de leur intérieur lui fussent encore présents, la cage de La Balue en face d'un coucou en bois gagné à une fête de campagne, jusqu'aux branches du noisetier qui battaient au moindre vent la vitre de leur cabinet de toilette, la femme elle-même ne lui apparaissait plus distinctement. Il la voyait dans un reculement de brume avec un seul détail de sa figure, accentué et pénible, la bouche déformée, le sourire troué par cette dent qui manquait.

Ainsi vieillie, qu'allait-elle devenir, la pauvre créature contre qui il avait dormi si longtemps ? L'argent fini qu'il lui avait laissé, où irait-elle, jusque vers quel bas-fond ? Et tout à coup se dressait, dans son souvenir, la triste raccrocheuse rencontrée le soir dans une taverne anglaise, mourant de soif devant sa tranche de saumon fumé. Elle deviendrait cela, celle dont il avait si longtemps accepté les soins, la tendresse passionnée et fidèle. Et cette idée le désespérait... Cependant, que faire ? Parce qu'il avait eu le malheur de rencontrer cette femme, de vivre quelque temps avec elle, était-il condamné à la garder toujours, à lui sacrifier son bonheur ? Pourquoi lui et pas les autres ? Au nom de quelle justice ?

Tout en s'interdisant de la revoir, il lui écrivait ; et ses lettres à dessein positives et sèches laissaient deviner son émotion sous des conseils de sagesse et d'apaisement. Il l'engageait à retirer Joseph de pension, à le reprendre pour s'occuper, se distraire ; mais Fanny refusait. A quoi bon mettre cet enfant en présence de sa douleur, de son découragement ? C'était bien assez du dimanche où le petit rôdait de chaise en chaise, errait de la salle au jardin, devinant qu'un grand malheur avait attristé la maison, et n'osant plus demander des nouvelles de « papa Jean » depuis qu'on lui avait dit avec des sanglots qu'il était parti, qu'il ne reviendrait plus :

« Tous mes papas s'en vont, alors ! »

Et ce mot du petit abandonné, tombant d'une lettre navrante, restait lourd sur le cœur de Gaussin. Bientôt, cette pensée de la savoir à Chaville devint une oppression telle, qu'il lui conseilla de rentrer dans Paris, de voir du monde. Avec sa triste expérience des hommes et

des ruptures, Fanny ne vit dans cette offre qu'un affreux égoïsme, l'envie de se débarrasser d'elle à jamais, par un de ces brusques béguins dont elle était familière ; et elle s'en expliqua avec sincérité :

« Tu sais ce que je t'ai dit autrefois... Je resterai ta femme malgré tout, ta femme aimante et fidèle. Notre petite maison m'enveloppe de toi, et je ne voudrais la quitter pour rien au monde. Que ferais-je à Paris ? J'ai le dégoût de mon passé qui t'éloigne ; et puis, songe à quoi tu nous exposes... Tu te crois donc bien fort ? Viens, alors, méchant, une fois, rien qu'une... »

Il n'y alla pas ; mais, un dimanche, l'après-midi, seul et travaillant, il entendit frapper deux petits coups à sa porte. Il tressaillit, reconnut sa façon vive de s'annoncer comme autrefois. Craignant de trouver en bas quelque consigne, elle était montée d'une haleine, sans rien demander. Il s'approcha, les pas enfoncés dans le tapis, entendant son souffle par la feuillure :

« Jean, es-tu là ?... »

Oh ! cette voix humble et brisée... Encore une fois, pas bien fort : « Jean !.... » puis une plainte soupirée, le froissement d'une lettre, et la caresse et l'adieu d'un baiser jeté.

L'escalier descendu marche à marche, lentement, comme si elle attendait un rappel. Jean, seulement alors, ramassa la lettre et l'ouvrit. On avait enterré le matin la petite Hochecorne à l'hospice des Enfants malades. Elle était venue avec le père et quelques personnes de Chaville, et n'avait pu se défendre de monter pour le voir ou laisser ces lignes écrites d'avance. « ... Quand je te le disais !... si j'habitais Paris, on ne verrait que moi dans ton escalier... Adieu, m'ami, je rentre chez nous... »

Et en lisant, les yeux brouillés de larmes, il se rappelait la même scène rue de l'Arcade, la douleur de l'amant congédié, la lettre glissée sous la porte, et le rire sans cœur de Fanny. Elle l'aimait donc plus qu'il n'aimait Irène ! Ou bien est-ce que l'homme, plus mêlé que la femme au combat des affaires et de la vie, n'a pas comme elle l'exclusivisme de l'amour, l'oubli et l'indifférence de tout ce qui n'est pas sa passion, absorbante et unique ?

Cette torture, ce mal de pitié dont il souffrait, ne s'apaisait qu'auprès d'Irène. Ici seulement l'angoisse se desserrait, fondait sous le doux rayon bleu de ses regards. Il ne lui restait plus qu'une grande lassitude, une tentation de mettre la tête sur son épaule, et de rester là, sans parler, sans bouger, à l'abri.

« Qu'avez-vous ? » lui disait-elle... » Est-ce que vous n'êtes pas heureux ? »

Si, bien heureux. Mais pourquoi son bonheur était-il fait de tant de tristesses et de larmes ? Et par moments il aurait voulu tout lui dire, comme à une amie intelligente et bonne; sans songer, pauvre fou, au trouble que de pareilles confidences agitent dans les âmes toutes neuves, aux inguérissables blessures qu'elles peuvent faire à la confiance d'une affection. Ah! s'il avait pu l'emporter, fuir avec elle! il sentait que ce serait la fin des tourments; mais le vieux Bouchereau ne voulait pas faire grâce d'une heure sur le temps fixé : « Je suis vieux, je suis malade... Je ne verrai plus mon enfant, ne me privez pas de ces derniers jours... »

Sous son air dur, c'était le meilleur des hommes que ce grand homme. Condamné sans rémission par la maladie de cœur dont il suivait et constatait lui-même les progrès, il en parlait avec un sang-froid admirable, continuait ses cours en suffoquant, auscultait des malades moins atteints que lui. Une seule faiblesse dans ce vaste esprit, et marquant bien l'origine paysanne du Tourangeau : son respect pour les titres, la noblesse. Et le souvenir des petites tourelles de Castelet, le vieux nom d'Armandy n'avaient pas été étrangers à sa facilité d'agréer Jean comme mari de sa nièce.

Le mariage se ferait à la gentilhommière, ce qui éviterait de déplacer la pauvre maman qui envoyait tous les huit jours à sa future fille une bonne lettre bien tendre, dictée à Divonne ou à l'une des petites de Béthanie. Et c'était une joie douce pour lui de parler avec Irène de ses gens, de retrouver Castelet place Vendôme, toutes ses affections serrées autour de sa chère fiancée.

Seulement il s'effrayait de se sentir si vieux, si las en face d'elle, de la voir prendre un plaisir d'enfant à des choses qui ne l'amusaient plus, à des joies de la vie commune, déjà escomptées par lui. Ainsi la liste à dresser de tout ce qu'il leur faudrait emporter au Consulat, meubles, étoffes à choisir, liste au milieu de laquelle il s'arrêtait un soir, la plume hésitante, épouvanté du retour qu'il faisait vers son installation de la rue d'Amsterdam, et du recommencement inévitable de tant de jolis bonheurs usés, finis par ces cinq ans auprès d'une femme, dans un travestissement de mariage et de ménage.

XIV

« Oui, mon cher, mort cette nuit dans les bras de Rosa... Je viens de le porter chez l'empailleur. »

De Potter, le musicien, que Jean rencontrait sortant d'une magasin de la rue du Bac, s'accrochait à lui avec un besoin d'effusion qui n'allait guère à ses traits impassibles et durs d'homme d'affaires, et lui racontait le martyre du pauvre Bichito tué par l'hiver parisien, ratatiné de froid malgré les tampons d'ouate, la mèche d'esprit-de-vin allumée depuis deux mois sous sa petite niche, comme on fait aux enfants venus avant terme. Rien n'avait pu l'empêcher de grelotter, et la nuit d'avant, pendant qu'ils étaient tous autour de lui, un dernier frisson le secouant de la tête à la queue, il était mort en bon chrétien, grâce aux flots d'eau bénite que sur sa peau grenue, où la vie s'évanouissait en moires changeantes, en mouvements de prismes, maman Pilar répandait en disant, les yeux au ciel : *Dios loui pardonne!*

« J'en ris, mais j'ai le cœur gros tout de même; surtout quand je pense au chagrin de ma pauvre Rosa que j'ai laissée en larmes... Heureusement Fanny était près d'elle...

— Fanny ?...

— Oui, voilà des temps que nous ne l'avions vue... Elle est arrivée ce matin juste au milieu du drame, et cette bonne fille est restée consoler

son amie.» Il ajouta, sans s'apercevoir de l'impression causée par ses paroles : « C'est donc fini ? Vous n'êtes plus ensemble ?... Vous rappelez-vous notre conversation au lac d'Enghien ? Au moins, vous profitez des leçons qu'on vous donne...» Et il perçait une pointe d'envie dans son approbation.

Gaussin, le front plissé, éprouvait un véritable malaise à songer que Fanny était retournée chez Rosario ; mais il s'en voulait de cette faiblesse, n'ayant plus, après tout, ni droit, ni responsabilité sur cette existence.

Devant une maison de la rue de Beaune, une très ancienne rue du Paris aristocratique d'autrefois où ils venaient de s'engager, de Potter s'arrêta. C'est là qu'il demeurait ou qu'il était censé demeurer pour les convenances, pour le monde, car réellement son temps se passait avenue de Villiers ou à Enghien, et il ne faisait que des apparitions au domicile conjugal, pour empêcher que sa femme et son enfant n'eussent l'air trop abandonnés.

Jean suivait sa route, esquissant déjà un adieu, mais l'autre lui retint la main dans ses longues mains dures de briseur de clavier et, sans le moindre embarras, comme un homme que son vice ne gêne plus :

« Rendez-moi donc un service... montez avec moi. Je devais dîner chez ma femme aujourd'hui, mais je ne peux vraiment pas laisser ma pauvre Rosa toute seule à son désespoir... Vous servirez de prétexte à ma sortie et m'éviterez une explication ennuyeuse.»

Le cabinet du musicien, dans un superbe et froid appartement bourgeois du second étage, sentait l'abandon de la pièce où l'on ne travaille pas. Tout y était trop net, sans rien du désordre, de l'active petite fièvre qui gagne les objets et les meubles. Pas un livre, pas un feuillet sur la table qu'encombrait majestueusement un énorme encrier de bronze à sec et reluisant comme dans une devanture ; ni la moindre partition au vieux piano à forme d'épinette dont s'étaient inspirées les premières œuvres. Et un buste en marbre blanc, le buste d'une jeune femme aux traits délicats, à l'expression de douceur, tout pâle dans le jour qui tombait, faisait plus froide encore la cheminée sans feu et drapée, semblait regarder tristement les murs chargés de couronnes dorées, enrubannées, de médailles, de cadres commémoratifs, toute une défroque glorieuse et vaniteuse généreusement laissée à la femme en compensation, et qu'elle entretenait comme les ornements de tombe de son bonheur.

A peine étaient-ils entrés, la porte du cabinet se rouvrit, et Mme de Potter parut :

« C'est toi, Gustave ? »

Elle le croyait seul, s'arrêta devant la figure inconnue, avec une visible inquiétude. Élégante et jolie, d'une recherche de mise intelligente, elle paraissait plus affinée que son buste, la douce physionomie changée en une résolution courageuse et nerveuse. Dans le monde, les avis se partageaient sur ce caractère de femme. Les uns la blâmaient de supporter le dédain affiché du mari, ce ménage en ville, connu, installé ; d'autres admiraient au contraire sa résignation silencieuse. Et l'opinion générale la tenait pour une tranquille personne aimant son repos par-dessus tout, trouvant des compensations suffisantes à son veuvage dans les caresses d'un bel enfant et la joie de porter le nom d'un grand homme.

Mais pendant que le musicien présentait son compagnon et qu'il débitait n'importe quel mensonge pour se débarrasser du dîner de famille, au tressaillement de ce jeune visage féminin, à la fixité de ce regard qui ne voyait plus, n'écoutait plus, comme absorbé de souffrance, Jean pouvait se rendre compte que sous ces dehors mondains une grande douleur s'enterrait vivante. Elle parut accepter cette histoire qu'elle ne croyait pas, se contenta de dire doucement :

« Raymond va pleurer, je lui avais promis que nous dînerions près de son lit.

— Comment est-il ? » demanda de Potter, distrait, impatient.

« Mieux, mais il tousse toujours... Tu ne viens pas le voir ? »

Il bredouilla quelques mots dans sa moustache, en feignant de chercher autour de la pièce : « Pas maintenant... très pressé... rendez-vous au club pour six heures... » Ce qu'il voulait éviter, c'était d'être seul avec elle.

« Adieu alors, » fit la jeune femme subitement apaisée, les traits en place, refermée comme une eau pure que vient de troubler une pierre jusquau fond. Elle salua, disparut.

« Filons !... »

Et de Potter délivré entraîna Gaussin qui regardait descendre devant lui, raide et correct dans son long pardessus serré de coupe anglaise, ce sinistre passionné, tellement ému quand il portait à empailler le caméléon de sa maîtresse, et s'en allant sans embrasser son enfant malade.

« Tout ça, mon cher, » fit le musicien comme en réponse à la pensée de son ami, « c'est la faute de ceux qui m'ont marié. Un vrai service qu'ils m'ont rendu là et à cette pauvre femme !... Quelle folie de vouloir faire de moi un mari et un père !... J'étais l'amant de Rosa, je le suis resté, je le resterai jusqu'à ce que l'un de nous crève... Un vice qui vous a pris au bon moment, qui vous tient bien, est-ce qu'on s'en dégage jamais ?... Et vous-même, êtes-vous sûr que si Fanny avait voulu ?... » Il héla un fiacre vide qui passait, et en montant :

« A propos de Fanny, vous savez la nouvelle ?... Flamant est gracié, sorti de Mazas... C'est la pétition de Déchelette... Pauvre Déchelette ! il aura fait du bien même après sa mort. »

Immobile, avec une envie folle de courir, de rattraper ces roues qui cahotaient à fond de train dans la rue sombre où le gaz s'allumait, Gaussin s'étonnait de se sentir si ému. « Flamant gracié... sorti de Mazas... » il redisait ces mots tout bas, y voyant la raison du silence de Fanny depuis quelques jours, de ses lamentations brusquement interrompues, tombées sous les caresses d'un consolateur ; car la première pensée du misérable enfin libre avait dû être pour elle.

Il se rappelait la correspondance amoureuse datée de la prison, l'obstination de sa maîtresse à défendre celui-là seul, quand elle faisait si bon marché des autres ; et au lieu de se féliciter d'une aventure qui, logiquement, le déchargeait de toute inquiétude, de tout remords, une angoisse indéfinissable le tint éveillé et fiévreux une partie de la nuit. Pourquoi ? Il ne l'aimait plus ; seulement il songeait à ses lettres restées aux mains de cette femme, qu'elle lirait peut-être à l'autre, et dont — qui sait ? — sous une influence mauvaise, elle pourrait se servir un jour pour troubler son repos, son bonheur.

Vraie ou fausse, ou cachant sans qu'il s'en doutât un souci d'autre genre, cette préoccupation de ses lettres le décida à une démarche imprudente, la visite à Chaville qu'il avait toujours obstinément refusée. Mais à qui confier une mission aussi intime et délicate ?... Un matin de février, il prit le train de dix heures, très calme d'esprit et de cœur, avec la seule crainte de trouver la maison fermée, la femme disparue déjà à la suite de son bandit.

Dès la courbe de la voie, les persiennes ouvertes, les rideaux aux fenêtres du pavillon le rassurèrent ; et se souvenant de son émotion, lorsqu'il voyait fuir derrière lui la petite lumière mouchetant l'ombre, il se raillait lui-même et la fragilité de ses impressions. Ce n'était plus

le même homme qui passait là, et certainement il ne trouverait plus la même femme. Il n'y avait pourtant que deux mois depuis. Les bois que longeait le train n'avaient pas pris de nouvelles feuilles, gardaient les mêmes lèpres de rouille que le jour de la rupture, et de sa clameur aux échos.

Il descendit seul à la station, par ce brouillard pénétrant et froid, prit le petit chemin de campagne tout glissant de neige durcie, la voûte du chemin de fer, ne rencontra personne avant le Pavé des Gardes, au tournant duquel apparurent un homme et un enfant suivis d'un employé de gare poussant sa brouette chargée de malles.

L'enfant, tout emmitouflé d'un cache-nez, la casquette jusqu'aux oreilles, retint un cri en passant près de lui. « Mais c'est Joseph... » se dit-il, un peu étonné et triste de cette ingratitude du petit; et s'étant retourné il rencontra le regard de l'homme qui accompagnait l'enfant par la main. Cette figure intelligente et fine, pâlie par la claustration, ces vêtements de confection achetés de la veille, cette barbe blonde à fleur de menton, qui n'avait pas eu le temps de repousser depuis Mazas... Flamant, parbleu! Et Joseph était son fils...

Ce fut une révélation dans un éclair. Il revit, comprit tout, depuis la lettre du coffret où le beau graveur confiait à sa maîtresse un enfant qu'il avait en province, jusqu'à l'arrivée mystérieuse du petit, et la mine gênée d'Hettéma pour parler de cette adoption, et les regards de Fanny à Olympe; car ils s'étaient tous entendus pour lui faire nourrir le fils du faussaire. Oh! le joli niais, et comme ils avaient dû rire!... Un dégoût lui vint de tout ce passé de honte, une envie de fuir bien loin; mais des choses le troublaient qu'il aurait voulu savoir. L'homme et l'enfant partis, pourquoi pas elle? Et puis ses lettres, il lui fallait ses lettres, ne rien laisser de lui dans ce coin de souillure et de malheur.

« Madame?... Voilà monsieur!...

— Qui monsieur?... » demanda naïvement une voix du fond de la chambre.

« Moi... »

On entendit un cri, un bond précipité, puis : « Attends, je me lève.., je viens... »

Encore au lit à midi passé! Jean se doutait bien pourquoi, il connaissait les causes de ces lendemains brisés, harassés; et pendant qu'il

l'attendait dans la salle aux moindres objets familiers, le sifflet du train montant, le « mé » grelottant d'une chèvre dans un jardinet voisin, les couverts épars sur la table le reportaient aux matins d'autrefois, le petit déjeuner en hâte avant le départ.

Fanny entra avec un élan vers lui, puis, s'arrêtant devant sa froideur, ils restèrent une seconde étonnés, hésitants, comme lorsqu'on se retrouve après ces intimités brisées, de chaque côté d'un pont rompu, d'une distance de rive à rive, et entre soi l'espace immense des flots roulants et engloutissants.

« Bonjour... » dit-elle tout bas, sans bouger.

Elle le trouvait changé, pâli. Lui s'étonnait de la revoir si jeune, un peu grossie seulement, moins grande qu'il ne se la figurait, mais baignée de ce rayonnement spécial, cet éclat du teint et des yeux, cette douceur de pelouse fraîche que lui laissaient les nuits de grandes caresses. Elle était donc restée dans le bois, au fond du ravin encombré de feuilles mortes, celle dont le souvenir le rongeait de pitié.

« On se lève tard à la campagne... » fit-il d'un accent ironique.

Elle s'excusait, prétextait une migraine, et, comme lui, employait des formes impersonnelles, ne sachant dire ni toi ni vous ; puis à l'interrogation muette qui lui montrait le repas desservi : « C'est l'enfant... il a déjeuné là ce matin avant de s'en aller...

— S'en aller ?... Où donc ? »

Il affectait une suprême indifférence du bout des lèvres, mais l'éclair de ses yeux le trahissait. Et Fanny :

« Le père a reparu... il est venu le reprendre...

— En sortant de Mazas, n'est-ce pas ? »

Elle tressaillit, mais n'essaya pas de mentir.

« Eh bien, oui... j'avais promis, je l'ai fait... Que de fois l'envie me tenait de te le dire, mais je n'osais pas, j'avais peur que tu le renvoies, le pauvre petit... » Et elle ajouta timidement : « Tu étais si jaloux... »

Il eut un beau rire de dédain. Jaloux, lui, de ce forçat... allons donc !... Et sentant monter sa colère, il coupa court, dit vivement ce qui l'amenait. Ses lettres !... Pourquoi ne les avait-elle pas données à Césaire, cela leur eût évité une entrevue pénible pour tous deux.

« C'est vrai, » dit-elle, toujours très douce, « mais je vais te les rendre, elles sont là... »

Il la suivit dans la chambre, aperçut le lit défait, recouvert en hâte sur les deux oreillers, respira cette odeur de cigarettes brûlées, mêlée

à des parfums de toilette de femme, qu'il reconnaissait comme le petit coffret nacré posé sur la table. Et la même pensée leur venant à tous deux : « Il n'y en a pas lourd, » dit-elle en ouvrant la boîte... « nous ne risquerions pas de mettre le feu... »

Il se taisait, troublé, la bouche sèche, hésitant à se rapprocher de ce lit saccagé, devant lequel elle feuilletait les lettres une dernière fois, la tête penchée, la nuque solide et blanche sous la torsade relevée de ses cheveux, et dans le flottant vêtement de laine la taille épaissie et molle, à l'abandon...

« Voilà !... Elles y sont toutes. »

Le paquet pris, mis brusquement dans sa poche, car ses préoccupations avaient changé, Jean demanda :

« Alors il emmène son enfant ?... Où vont-ils ?...

— Au Morvan, dans son pays, pour se cacher, faire sa gravure qu'il enverra à Paris sous un faux nom.

— Et toi ?... Est-ce que tu comptes rester ici ?... »

Elle détourna les yeux pour lui échapper, balbutiant que ce serait bien triste. Aussi elle pensait... elle partirait peut-être bientôt... un petit voyage.

« Dans le Morvan, sans doute ?... En famille !... » Et lâchant sa fureur jalouse : « Dis donc tout de suite que tu rejoindras ton voleur, que vous allez vous mettre en ménage... Il y a assez longtemps que tu en as envie... Allons. Retourne à ta bauge... Fille et faussaire ça va ensemble, j'étais bien bon de vouloir te tirer de cette boue. »

Elle gardait son mutisme immobile, un éclair de triomphe filtrant entre ses cils baissés. Et plus il la cinglait d'une ironie féroce, outrageante, plus elle semblait fière, et s'accentuait le frisson au coin de sa bouche. Maintenant il parlait de son bonheur à lui, l'amour honnête et jeune, le seul amour, Oh ! le doux oreiller pour dormir qu'un cœur d'honnête femme... Puis, brusquement, la voix baissée, comme s'il avait honte :

« Je viens de le rencontrer, ton Flamant, il a passé la nuit ici ?

— Oui, il était tard, il neigeait... On lui a fait un lit sur le divan.

— Tu mens, il a couché là... il n'y a qu'à voir le lit, qu'à te regarder.

— Et après ? » Elle approchait son visage du sien, ses grands yeux gris éclairés de flammes libertines... « Est-ce que je savais que tu viendrais ?... Et toi perdu, qu'est-ce que ça pouvait me faire, tout le reste ? J'étais triste, seule, dégoûtée...

— Et puis le bouquet du bagne!... Depuis le temps que tu vivais avec un honnête homme... ça t'a semblé bon, hein!... Avez-vous dû vous en fourrer de ces caresses... Ah! saleté!... tiens...»

Elle vit venir le coup sans l'éviter, le reçut en pleine figure, avec un grondement sourd de douleur, de joie, de victoire, elle sauta sur lui, l'empoigna à pleins bras : «M'ami, m'ami... tu m'aimes encore...» et ils roulèrent ensemble sur le lit.

Le passage à grand fracas d'un express le réveilla en sursaut vers le soir ; et les yeux ouverts, il resta quelques instants sans se reconnaître, tout seul au fond de ce grand lit où ses membres rompus comme par une marche excessive semblaient posés les uns à côté des autres, sans attaches ni ressorts. L'après-midi, il était tombé beaucoup de neige. Dans un silence de désert, on l'entendait fondre, ruisseler contre les murs, le long des vitres, s'égoutter dans les combles du toit, et, par moments, sur le feu de coke de la cheminée qu'elle éclaboussait.

Où était-il ? Que faisait-il là ? Peu à peu, dans la réverbération du petit jardin, la chambre lui apparaissait toute blanche, éclairée d'en bas, le grand portrait de Fanny dressé en face de lui, et le souvenir lui revenait de sa chute, sans le moindre étonnement. Dès en entrant, devant ce lit, il s'était senti repris, perdu ; ces draps l'attiraient comme un gouffre, et il se disait : «Si j'y tombe, ce sera sans rémission et pour toujours.» C'était fait ; et sous le triste dégoût de sa lâcheté, il y avait comme un soulagement à l'idée qu'il ne sortirait plus de cette fange, le pitoyable bien-être du blessé qui, perdant son sang, traînant sa plaie, s'est étendu sur un tas de fumier pour y mourir, et las de souffrir, de lutter, toutes les veines ouvertes, s'enfonce délicieusement dans la tiédeur molle et fétide.

Ce qui lui restait à faire maintenant était horrible, mais très simple. Retourner à Irène après cette trahison, risquer un ménage à la de Potter ?... Si bas qu'il fût tombé, il n'en était pas encore là... Il allait écrire à Bouchereau, au grand physiologiste qui le premier a étudié et décrit les maladies de la volonté, lui en soumettre un cas terrible, l'histoire de sa vie depuis la première rencontre avec cette femme quand elle lui avait posé sa main sur le bras, jusqu'au jour où, se croyant sauvé, en plein bonheur, en pleine ivresse, elle le ressaisissait par la

magie du passé, cet horrible passé où l'amour tenait si peu de place, seulement la lâche habitude et le vice entré dans les os...

La porte s'ouvrit, Fanny marchait tout doucement dans la chambre pour ne pas le réveiller. Entre ses paupières closes, il la regardait, alerte et forte, rajeunie, chauffant au foyer ses pieds trempés de la neige du jardin, et de temps en temps tournée vers lui avec le petit sourire qu'elle avait le matin, dans la dispute. Elle vint prendre le paquet de maryland à sa place habituelle, roula une cigarette et s'en allait, mais il la retint.

« Tu ne dors donc pas ?

— Non... assieds-toi là... et causons. »

Elle resta au bord du lit, un peu surprise de cette gravité.

« Fanny... Nous allons partir. »

Elle crut d'abord qu'il plaisantait pour l'éprouver. Mais les détails très précis qu'il donnait la détrompèrent vite. Il y avait un poste vacant, celui d'Arica ; il le demanderait. C'était l'affaire d'une quinzaine de jours, le temps de préparer les malles...

« Et ton mariage ?

— Plus un mot là-dessus... Ce que j'ai fait est irréparable... Je vois bien que c'est fini, je ne pourrai plus me séparer de toi.

— Pauvre bébé ! » fit-elle avec une douceur triste, un peu méprisante. Puis, après avoir tiré deux ou trois bouffées :

« C'est loin, ce pays que tu dis ?

— Arica ?... très loin, au Pérou... » Et tout bas : « Flamant ne pourra pas te rejoindre... »

Elle resta songeuse et mystérieuse dans son nuage de tabac. Lui tenait toujours sa main, frôlait son bras nu, et bercé par le dégoulinement de l'eau tout autour de la petite maison, il fermait les yeux, s'enfonçait dans la vase doucement.

XV

Nerveux, trépidant, sous vapeur, déjà parti comme tous ceux qui s'apprêtent au départ, Gaussin est depuis deux jours à Marseille où Fanny doit venir le rejoindre et s'embarquer avec lui. Tout est prêt, les places retenues, deux cabines de première pour le vice-consul d'Arica voyageant avec sa belle-sœur; et le voilà qui arpente le carreau dérougi de la chambre d'hôtel, dans la double attente fiévreuse de sa maîtresse et de l'appareillage.

Il faut qu'il marche et s'agite sur place, puisqu'il n'ose sortir. La rue le gêne comme un criminel, comme un déserteur, la rue marseillaise mêlée et grouillante où il lui semble qu'à chaque tournant son père, le vieux Bouchereau vont se montrer, lui mettre la main sur l'épaule pour le reprendre et le ramener.

Il s'enferme, mange là sans même descendre à la table d'hôte, lit sans fixer ses yeux, se jette sur son lit, distrayant ses vagues siestes avec le *Naufrage de la Pérouse*, la *Mort du capitaine Cook* pendus aux murs, piquetés de mouches, et des heures entières s'accoude au balcon en bois vermoulu, abrité d'un store jaune aussi rapiécé que la voile d'un bateau de pêche.

Son hôtel, «l'Hôtel du Jeune Anacharsis», dont le nom pris au hasard sur le Bottin l'a tenté quand il convenait du rendez-vous avec

Fanny, est une vieille auberge point luxueuse ni même très propre, mais qui donne sur le port, en pleine marine, en plein voyage. Sous ses fenêtres, des perruches, des cacatoès, des oiseaux des îles au doux ramage interminable, tout l'étalage en plein air d'un oiselier dont les cages empilées saluent le jour levant d'une rumeur de forêt vierge, couverte et dominée, à mesure que la journée s'avance, par les bruyants travaux du port, réglés au bourdon de Notre-Dame de la Garde.

C'est une confusion de jurons dans toutes les langues, de cris de bateliers, de portefaix, de marchands de coquillages, entre les coups de marteau du bassin de radoub, le grincement des grues, le heurt sonore des « romaines » rebondissant sur le pavé, cloches de bord, sifflets de machines, bruits rythmés de pompes, de cabestans, eaux de cale qu'on dégorge, vapeur qui s'échappe, tout ce fracas doublé et répercuté par le tremplin de la mer voisine, d'où monte de loin en loin le mugissement rauque, l'haleine de monstre marin d'un grand transatlantique qui prend le large.

Et les odeurs aussi évoquent des pays lointains, des quais plus ensoleillés et chauds encore que celui-ci ; les bois de santal, de campêche qu'on décharge, les limons, les oranges, pistaches, fèves, arachides, dont l'âcre senteur se dégage, monte avec des tourbillons de poussières exotiques dans une atmosphère saturée d'eau saumâtre, d'herbes brûlées, des graisses fumeuses des *Cook-house*.

Le soir venu, ces rumeurs s'apaisent, ces épaisseurs de l'air retombent et s'évaporent ; et tandis que Jean, rassuré par l'ombre, le store relevé, regarde le port endormi et noir sous l'entre-croisement en hachures des mâts, des vergues, des beauprés, quand le silence n'est traversé que du clapotis d'une rame, de l'aboi lointain d'un chien de bord, au large, tout au large, le phare de Planier projette en tournant une longue flamme rouge ou blanche qui déchire l'ombre, montre en un clignotement d'éclair des silhouettes d'îles, de forts, de roches. Et ce regard lumineux guidant des milliers de vies à l'horizon, c'est encore le voyage, qui l'invite et lui fait signe, l'appelle dans la voix du vent, les houles de la pleine mer, et la rauque clameur d'un steamboat qui râle et souffle toujours à quelque point de la rade.

Encore vingt-quatre heures d'attente ; Fanny ne doit le rejoindre que dimanche. Ces trois jours trop tôt au rendez-vous, il devait les

passer près des siens, les donner aux bien-aimés qu'il ne reverra de plusieurs années, qu'il ne retrouvera plus peut-être; mais dès le soir de son arrivée à Castelet, quand son père a su que le mariage était rompu et qu'il en a deviné les causes, une explication a eu lieu, violente, terrible.

Que sommes-nous donc, que sont nos affections les plus tendres, les plus près de notre cœur, pour qu'une colère qui passe entre deux êtres de même chair, de même sang, arrache, torde, emporte leur tendresse, les sentiments de nature aux racines si profondes et si fines, avec la violence aveugle, irrésistible, d'un de ces typhons des mers de Chine dont les plus durs marins n'osent se souvenir et disent en pâlissant : « Ne parlons pas de ça... »

Il n'en parlera jamais, mais il s'en souviendra toute sa vie de cette horrible scène sur la terrasse de Castelet où s'est passée son enfance heureuse, devant cet horizon splendide et calme, ces pins, ces myrtes, ces cyprès qui se serraient immobiles et frisonnants autour de la malédiction paternelle. Toujours il reverra ce grand vieillard, aux joues convulsées et remuantes, marchant sur lui avec cette bouche de haine, ce regard de haine, proférant les paroles qu'on ne pardonne pas, le chassant de la maison et de l'honneur : « Va-t'en, pars avec ta gueuse, tu es mort pour nous!... » Et les petites bessonnes criant, se traînant à genoux sur le perron, demandant grâce pour le grand frère, et la pâleur de Divonne, sans un regard, sans un adieu, pendant que là-haut, derrière la vitre, le doux et anxieux visage de la malade demandait pourquoi tout ce bruit et son Jean s'en allant si vite et sans l'embrasser.

Cette idée qu'il n'avait pas embrassé sa mère l'a fait revenir à mi-route d'Avignon ; il a laissé Césaire avec la voiture au bas du pays, pris la traverse et pénétré dans Castelet par le clos, comme un voleur. La nuit était sombre; ses pas s'empêtraient dans la vigne morte, et même il finissait par ne plus pouvoir s'orienter, cherchant sa maison dans les ténèbres, déjà étranger chez lui. La blancheur des murs crépis le guidait enfin d'un reflet vague; mais la porte du perron était fermée, les fenêtres partout éteintes. Sonner, appeler? Il n'osait, par crainte de son père. Deux ou trois fois il a fait le tour du logis, espérant trouver l'issue d'un volet mal clos. Partout la lanterne de Divonne avait passé comme chaque soir; et après un long regard à la chambre de sa mère, l'adieu de tout son cœur à sa maison d'enfance qui le repousse elle aussi, il s'est enfui désespéré avec un remords qui ne le quitte plus.

D'ordinaire, pour ces absences de durée, ces traversées aux dangereux hasard de la mer et du vent, les parents, les amis prolongent les adieux jusqu'à l'embarquement définitif ; on passe la dernière journée ensemble, on visite le bateau, la cabine du partant afin de mieux le suivre dans sa route. Plusieurs fois par jour, Jean voit passer devant l'hôtel de ces affectueuses reconduites, parfois nombreuses et bruyantes ; mais il s'émeut surtout d'un groupe familial à l'étage au-dessous du sien. Un vieux, une vieille, des gens de campagne à tournure aisée, en veste de drap et cambrésine jaune, sont venus accompagner leur garçon, l'assistent jusqu'au départ du paquebot ; et penchés à leur fenêtre, dans le désœuvrement de l'attente, on les voit tous les trois, se tenant par le bras, le matelot au milieu, bien serrés. Ils ne parlent pas, ils s'étreignent.

Jean songe en les regardant au beau départ qu'il aurait eu... Son père, ses petites sœurs, et, s'appuyant sur lui d'une douce main frémissante, celle dont les beauprés au large entraînaient le vif esprit et l'âme aventureuse... Regrets stériles. Le crime est accompli, son destin sur les rails, il n'a qu'à partir et à oublier...

Qu'elles lui semblèrent lentes et cruelles les heures de la dernière nuit ! Il se tournait, se retournait dans son lit d'auberge, guettait le jour sur la vitre aux décroissements lents du noir au gris, puis au blanc d'aube que le phare piquait encore d'une étincelle rouge effacée au soleil levant.

Alors seulement il s'endormit, réveillé tout à coup par un éclaboussement de rayons dans sa chambre, les cris confondus des cages de l'oiselier avec les innombrables carillons du dimanche de Marseille, répandus par les quais élargis, toutes machines au repos, des oriflammes flottant aux mâts... Déjà dix heures ! Et l'express de Paris arrive à midi ; vite il s'habille pour aller au-devant de sa maîtresse ; ils déjeuneront en face de la mer, puis on portera les bagages à bord, et, à cinq heures, le signal.

Un jour merveilleux, un ciel profond, où les mouettes passent en taches blanches, la mer d'un bleu plus foncé, d'un bleu minéral, sur lequel, à l'horizon, des voiles, des fumées, tout est visible, tout miroite et tout danse ; et comme le chant naturel de ces rives de soleil aux transparences d'atmosphère et d'eau, des harpes sonnent, sous les croisées de l'hôtel, un air italien d'une facilité divine, mais dont la note pincée et traînée sur les cordes émeut cruellement les nerfs. C'est plus

que de la musique, c'est la traduction ailée de ces allégresses du Midi, ces plénitudes de vie et d'amour gonflées jusqu'aux larmes. Et le souvenir d'Irène passe dans la mélodie, vibrant et pleurant. Comme c'est loin!... Quel beau pays perdu, quel regret pour toujours des choses brisées, irréparables!

Allons!

Sur le seuil, en sortant, Jean rencontre un garçon : « Une lettre pour M. le Consul... Elle est arrivée le matin, mais M. le Consul dormait si profondément! » Les voyageurs de distinction sont rares à l'hôtel du *Jeune Anacharsis;* aussi les braves Marseillais font-ils sonner à tout propos le titre de leur pensionnaire... Qui peut lui écrire? Personne ne connaît son adresse, à moins que Fanny... Et regardant mieux l'enveloppe, il s'épouvante, il a compris.

« Eh bien, non! je ne pars pas; c'est une trop grande folie dont je ne me sens pas la force. Pour des coups pareils, mon pauvre ami, il faut la jeunesse que je n'ai plus, ou l'aveuglement d'une passion folle qui nous manque à l'un comme à l'autre. Il y a cinq ans, aux beaux jours, un signe de toi m'aurait fait te suivre de l'autre côté de la terre, car tu ne peux nier que je t'aie aimé passionnément. Je t'ai donné tout ce que j'avais; et lorsqu'il a fallu m'arracher de toi j'ai souffert, comme jamais pour aucun homme. Mais ça use, vois-tu, un amour pareil... Te sentir si beau, si jeune, toujours trembler, tant de choses à défendre!... Maintenant je n'en peux plus, tu m'as fait trop vivre, trop fait souffrir, je suis à bout.

« Dans ces conditions, la perspective de ce grand voyage, de ce déménagement d'existence, me fait peur. Moi qui aime tant ne pas bouger, et qui ne suis jamais allée plus loin que Saint-Germain, tu penses! Et puis les femmes vieillissent trop vite au soleil, et tu n'aurais pas encore trente ans que je serais jaunie et fripée comme maman Pilar; c'est pour le coup que tu m'en voudrais de ton sacrifice et que la pauvre Fanny paierait pour tout le monde. Écoute, il y a un pays d'Orient, j'ai lu ça dans un de tes *Tour du Monde*, où, quand une femme trompe son mari, on la coud vivante avec un chat, en une peau de bête toute fraîche, puis on lâche le paquet sur la plage hurlant et bondissant en plein soleil. La femme miaule, le chat griffe, tous deux s'entre-dévorent pendant que la peau se racornit, se resserre sur cette horrible bataille

de captifs, jusqu'au dernier râle, jusqu'à la dernière palpitation du sac. C'est un peu le supplice qui nous attendait ensemble... »

Il s'arrêta une minute, écrasé, stupide. A perte de vue le bleu de la mer étincelait. *Addio*... chantaient les harpes auxquelles s'était jointe une voix chaude et passionnée comme elles... *Addio*... Et le néant de sa vie détruite, ravagée, toute de débris et de larmes, lui apparut, le champ ras, les moissons faites sans espoir de retour, et pour cette femme qui lui échappait...

« J'aurais dû te dire cela plus tôt, mais je n'osais pas, te voyant si monté, si résolu. Ton exaltation me gagnait; puis la vanité de la femme, la fierté bien naturelle de t'avoir reconquis après la rupture. Seulement tout au fond de moi, je sentais que ça n'y était plus, quelque chose de fini, de craqué. Comment veux-tu? après des secousses pareilles... Et ne te figure pas que ce soit à cause de ce malheureux Flamant. Pour lui comme pour toi et tous les autres, c'est fini, mon cœur est mort; mais il reste cet enfant dont je ne peux plus me passer et qui me ramène auprès du père, pauvre homme qui s'est perdu par amour et m'est revenu de Mazas aussi fervent et tendre qu'à notre première rencontre. Figure-toi que, lorsque nous nous sommes revus, il a passé toute la nuit à pleurer sur mon épaule; tu vois qu'il n'y avait guère de quoi te monter la tête.

« Je te l'ai dit, mon cher enfant, j'ai trop aimé, je suis rompue. A présent j'ai besoin qu'on m'aime à mon tour, qu'on me choie, et m'admire, et me berce. Celui-là sera à genoux, ne me verra jamais de rides ni de cheveux blancs; et s'il m'épouse, comme il en a l'intention, c'est moi qui lui ferai une grâce. Compare... Surtout pas de folies. Mes précautions sont prises pour que tu ne puisses me retrouver. Du petit café de la gare d'où je t'écris, je vois à travers les arbres la maison où nous avons eu de si bons et de si cruels moments, et l'écriteau qui se balance sur la porte, attendant de nouveaux hôtes... Te voilà libre tu n'entendras plus jamais parler de moi... Adieu, un baiser, le dernier, dans le cou... m'ami... »

AUTOUR DE

"SAPHO"

AUTOUR DE "SAPHO"

LES NOTES (1)

Sapho, *cette poignante notation d'un duo dont les accents sont éternels autant que l'humanité, a été écrite non seulement* Pour mes fils quand ils auront vingt ans, *aux termes de la dédicace inspirée par l'amour et le souci paternels, mais pour tous les jeunes hommes. Aucun d'eux, à l'époque de la publication comme aujourd'hui, n'a pu et ne peut s'y tromper. De là une des causes de l'immense et constant succès du livre. Parmi les nombreuses lettres reçues par l'auteur, témoignages d'admiration, de gratitude, enveloppes chargées de confidences et lourdes de déchirements, celle-ci qui les résume toutes dans sa brièveté est allée jusqu'à son cœur :*

MONSIEUR,

J'ai lu *Sapho*.
C'est mon histoire.
Vous m'avez sauvé et je vous remercie.

UN INCONNU.

D'autres inconnus ont signé de leur âge des lettres presque identiques : vingt-deux ans, vingt-sept ans.

Sapho *qui devait primitivement s'intituler le* Faune *ou la* Faunesse *est une étude du* collage *et des situations parfois cruelles qu'il engendre, mais la pénétration de l'auteur confère à son œuvre la portée d'une haute leçon. Pour l'écrire, Alphonse Daudet a utilisé des notes prises en vue d'autres projets : les* Ruptures, *les* Collages, *et celles, réservées, des* Femmes d'artistes, *recueillies dans ses débuts à Paris, parmi les milieux bohèmes qu'il ne fit que traverser.*

(1) Deux des *Petits Cahiers* ayant trait en partie à *Sapho*, contenant des notes et des ébauches pour le roman, avaient été donnés par l'auteur, à titre de souvenir et en témoignage d'amitié, l'un à Henry Céard, l'autre à Gustave Geffroy. Il n'a pas été possible de retrouver ces carnets. Une lacune en résulte dans les éléments de préparation du livre que nous présentons à nos lecteurs, dont nous nous excusons près d'eux.

LES RUPTURES

Rompre n'est rien pour la femme, quand elle n'aime plus. Toute à sa passion nouvelle, ni bonté, ni pitié. Cruauté implacable, oubli complet de tout.

« — J'ai inspiré une forte passion à Louisa X..., disait M..., je me rappelle, quand elle a quitté son poète pour se jeter à mon cou, le désespoir de ce pauvre garçon ; fou, il écrivait : elle me donnait ses lettres, nous les lisions dans notre lit. Quelques années après, je la quittais à mon tour, et quoique ne l'aimant plus, ne l'ayant peut-être jamais aimée, j'ai horriblement souffert de cette rupture.

Pour les ruptures : l'homme à qui on vient de donner une préfecture, mais il faut qu'il renonce à son collage.

Le mot superbe de la femme devant sa glace : « Et dire que je regretterai ça l'an prochain ». Le membre de l'Institut dirait ça.

L'impression que nous a causée ce soir la rencontre des N. Changés, plus les mêmes, ces intimes qu'on n'a plus revus. Étrangers. Une habitude perdue des traits, de l'allure : d'autres N. que les nôtres.

L'histoire de T***, fille qui s'empoisonne pour lui, et lui quelques jours après, ne pouvant vivre avec cette idée qu'il a causé la mort de cette pauvre fille.

LES COLLAGES (Ruptures).

A. de B. à la campagne avec Thérésa pendant le mariage de d'O. L'auberge illuminée. Elle chante à la fenêtre, enroulée dans un vieux drapeau.

Dans le collage, mettre l'Enfant Prodigue et son retour impossible.

Une jolie scène pour *le Faune*. La scène de l'amant qui reprend à la maîtresse passionnée de bibelots les cloisonnés très chers qu'il lui a donnés, les tient une minute sous sa botte : « Réponds... et ne mens pas... ou j'écrase tout. — Eh bien oui... C'est vrai... j'ai couché avec lui !... » Fureur de l'amant, coup de botte, le cloisonné craque, se gondole, tout est broyé. Indignation de la fille : « Au secours!... Au voleur!...» La mère accourt, le père accourt. On se jette sur l'amant qui fuit, la figure toute déchirée par cette colère de famille.

Quelque chose à utiliser pour le roman, de l'histoire de cette petite L. avec Paul D. Le malheureux pris entre ses dix-neuf ans de collage et la jeune fille, partie de chez elle, sur le point d'accoucher. Mensonges des deux côtés, puis il meurt. Discours sur sa tombe, attendrissements d'hommes politiques, « Grand citoyen »... et certainement une canaille.

Le même mourant; on lui parle de son enfant : « Je m'en f... » et la malheureuse fille qui désirerait le voir, l'embrasser : « Non... non... » Il ne veut que son « ancienne ». Après sa mort, au cimetière, les deux maîtresses, l'engueulade, les fleurs par la figure. — Un homme faible.

Rosa X reçoit la rente de 60.000 francs de son amant qui la lâche. Il faut l'autorisation du mari. Refus d'abord; puis, cinq sur la tête des enfants. Un jour, le mari en profitera.

Mort de Pepita Sanchez. « Si tu me quittes, je me jette par la fenêtre et je t'écrase en tombant ». Il la quitte. Dîner d'adieu au Bois. Au retour, il l'accompagne jusqu'à son étage : « Entre! — Non, c'est fini. »... Il redescend; elle court à la fenêtre, le guette, et tombe, pas sur lui, mais devant lui. Il était minuit; elle est morte à trois heures. Pas défigurée. Seulement le front, la tempe ensanglantés. Vue sur son lit de mort. Autour de la tête, couvrant le front, découvrant les oreilles et refermée sous le menton, une vieille guipure. Très pâle, teint mat; l'air d'une femme d'Alger ou d'une religieuse. Une rose sur l'oreille. Tout le corps couvert de dentelles (elle en avait beaucoup), des roses éparses dans tous les plis.

C'est la Guimont (1) qui l'a parée et disposée ainsi. A l'enterrement, toutes les « élégantes » de Paris, à pied, en noir ; portant les fleurs qui n'avaient pu tenir sur le corbillard; les voitures suivant à la file. On n'est allé qu'à l'église.

(1) Esther Guimont. Célèbre « demi-mondaine » du temps de l'Empire.

L'enterrement de Pauline A., morte de la poitrine, éprise du chanteur G. Dans sa chambre, près du lit, un coffre de mariée, dans lequel elle mettait dentelles, linge et parure de nuit. C'est sur les tréteaux qui soutenaient ce coffre qu'on a exposé la morte dans sa bière. Tous les amants — et il y en avait — gardant un heureux souvenir de cette bonne fille, ont suivi jusqu'au cimetière. Pas de G.!...

Cora Pearl, tête de clown, bouche d'égout, accent anglais très comique. « M'appelle pas Cora ! ce nom-là, tous les cochers le connaissent... Appelle-moi Pearl... plus chic... moins usé... » Tête hideuse, corps souple et jeune.

Adèle Courtois. Soixante ans. Encore bien. Lèvres fraîches. Des dents, de la gorge. « J'y vois encore » (Veut dire qu'elle n'a pas encore son retour d'âge.) Dix mille francs par mois, cent mille aux étrennes : c'est ce que lui donne le baron, l'entreteneur sérieux, et de plus permission d'un amant jeune et fort bien.

Soubise. Presque aveugle. Plus d'âge, celle-là ! Et terrible. A gardé, dont elle est très fière, une gorge de vierge, veinée, solide, à tenir dans la main. Ça lui est venu, paraît-il, très tard, à la suppression de sa marée féminine. A tout instant elle montre cela et c'est hideux comme une infirmité, tellement la femme est décrépite.

Chien fou. Sapho. La chaîne. La guirlande. De vingt à trente. La vie à deux. La manille. Chien jaune : titre provisoire pour la 2e partie des Ruptures. Mettre là tous les faux ménages que j'ai connus : P. et sa vieille danseuse, l'employé de la mairie qui avait pris sa femme dans une maison de tolérance : c'était la plus rangée, la plus convenable de celles qu'on voyait; la gantière, maîtresse de B. qui lui avait payé son magasin. Ici, des cabots de Montparnasse et Grenelle, amour de peuple pour le romanesque et le paillon. Le Russe qui a quitté sa femme. Le jardin de B. à Clamart, l'enfant galeux, le chien, la femme veule ; D. au grenier, tête de Latude, hirsute et velu : on lui passe la copie à faire. Puis L. la maison de paysan, puis les Ternes, la mort de B. le petit jardin de Picpus. — L'épisode de T. Jamais voulu de collage, celui-là ! mépris oriental de la femme : le montrer, lui, dès le commencement du livre ; c'est chez lui que la liaison se fait,il est désolé de cela ; ses idées sur le collage. Il revient l'année d'après, vient dîner chez eux, les trouve très gentils, doucement blagueur. « Tu te gâtes une chose délicieuse. » C'est lui qui lui apprend le nom de guerre de la dame ; jusque là, seulement le jeu du petit ménage, l'installation de la vie à deux ; mais à partir de ce jour-là et des aveux qu'il entraîne, — cette indiscrétion — il se mêle quelque chose de malsain à son plaisir. Il veut savoir ; elle dit tout. Les lettres on les brûle : on ne brûle pas le passé. Dépravation. Elle s'en sert pour le retenir. Jusque là, très chaste. Le «*Lampada tradunt*» du vice. Écœurement. Il veut partir. Histoire de T. Misère.

Essai de retour à la vie de famille. Il ne peut pas. Désappris, ça ne s'apprend plus. Repris. Il ne s'en va plus. Pitié. Dents qui manquent, les couches successives lui apparaissent ; rien à elle. La campagne, les scènes. Il aime. (Note sur l'amour.) La rupture. Le mariage. Les premières années. Énervement; tout gâté; premières joies; enfant; repos, bien-être, sécurité. Une entrevue devant la dame de maison. Maigrie, vieillie. Pitié profonde. Elle boit. On vient lui dire un jour : « Elle est morte... » L'enterrement vu d'un cabaret de village; rien ne lui est resté de cette femme, ne la voit pas même en souvenir. Excepté le trou que faisait la dent manquante, et les paupières fripées dans le sommeil ou le plaisir.

— Le curieux, c'est les deux ménages, ce que l'homme a déjà usé.

La vie des Saints toujours ouvertes sur la table du Commandant Gaussin d'Armandy. L'oncle notaire, joueur, etc., écrasé par son crime.

Jean revient à Paris, repique de plus belle avec sa maîtresse. Histoire d'Oudoul. Son suicide. Ils vont vivre à la campagne; une idée de la femme. Ils ont des lapins. Le monde qu'ils voient : B. le timide, sa femme, — là où il l'a prise... Hettéma, le musicien, marié, revient vers sa maîtresse, toujours. Espagnole de Médéah, son caméléon; maladie, il meurt de froid « Dios loui pardonne! » Ne s'occupe pas de ses enfants, mais quand le caméléon est malade... B. timide, rougit, rase les murs. Un colosse, barbe fauve, hirsute, l'air terrible. « *Si je l'entends qui soupire dans l'ombre* » chante M^me^ B... : ils se regardent attendris.

Sapho essaie de travailler. N'a plus de voix pour rentrer au théâtre. Tient une maison de famille, un hôtel aux Champs-Élysées. Une ancienne amie a cet hôtel qu'un amant lui a acheté de ses économies. Une Espagnole née en Algérie. Rosario Gomès, sa mère, vieille macaque. Le caméléon. Richement entretenue par le musicien qui s'est marié, mais revient toujours la voir, n'est à l'aise que là. Sa femme désespérée, ses enfants malades. Tout cela n'est rien mais le caméléon meurt; quel drame ! Le beau zèle de Sapho ne tient pas. Dispute avec la vieille. Dans le ménage, dispute entre la mère et la fille, l'amant s'en mêle, ce que la femme lui crie : « Je me fous pas mal de toi... »

De la femme. Difficulté d'une discussion avec elle. L'homme se rend à un raisonnement, la femme jamais. Pas de logique, toute de sentiment.

— Drôlerie : pourquoi les femmes en général parlent si vite. Un certain nombre de mots à dire dans la vie, la femme bien plus que nous; elle se dépêche.

— Sa supériorité : « Elle ne sait pas le latin ! »

Pour Sapho.

Peut-être au lieu du mariage accompli, un mariage raté. Amoureux d'une jeune fille, aimé, agréé. La famille devenue riche par la découverte de l'oncle Césaire.

Rupture avec la maîtresse. Joie de l'amour, troublée par une immense pitié. Lettres désolées qu'il reçoit, fleur sous la neige. A Châteauneuf, tout le monde content. Il parle à sa fiancée de la Provence, le « beau voyage ».

Ils s'occupent de leur mobilier. Courses chez les marchands. Mélancolie qui le prend. Ce que ça lui rappelle, les paroles d'Oudoul. Le premier baiser. Les baisers de Sapho, bouche ouverte, quelque chose de veule, d'abandonné. Ça lui manque toujours. Il y retourne. (Découvre que l'amant, le faussaire, est revenu). Désespoir. Il sera donc comme de Potter, rendra sa femme malheureuse. C'est impossible. Une place de vice-consul. Il part désespéré.

Autre version : après la rupture, il reçoit des lettres, des fleurs, pris d'une pitié indicible, le soir près de la jeune fille, puis colères de Sapho, menaces. Cette peur et cette pitié lui gâtent de divins jours. Ils vont acheter des meubles; distrait ; ce que cela lui rappelle. Le premier baiser, les baisers de Sapho, dans lesquels elle se donnait. Se rassure en pensant aux enfants ; rencontre Potter. Effaré, le caméléon, Richito est mort. Elle est dans un état !... Récit de la mort, la vieille, l'eau bénite : « Dios loui pardonne ! » Ah ! mon ami, mon ami... Et il s'en va. Est-ce qu'il sera ainsi, lui, une fois marié ? Il lit dans un journal que le graveur est gracié, trouble que cela lui cause. — Sapho le jour du mariage, confiée aux Amone (B. avec Térésa). Ou peut-être l'oncle Césaire. Il n'entend plus parler d'elle, a peur, va trouver Amone qui lui apprend qu'elle est avec Pichery.

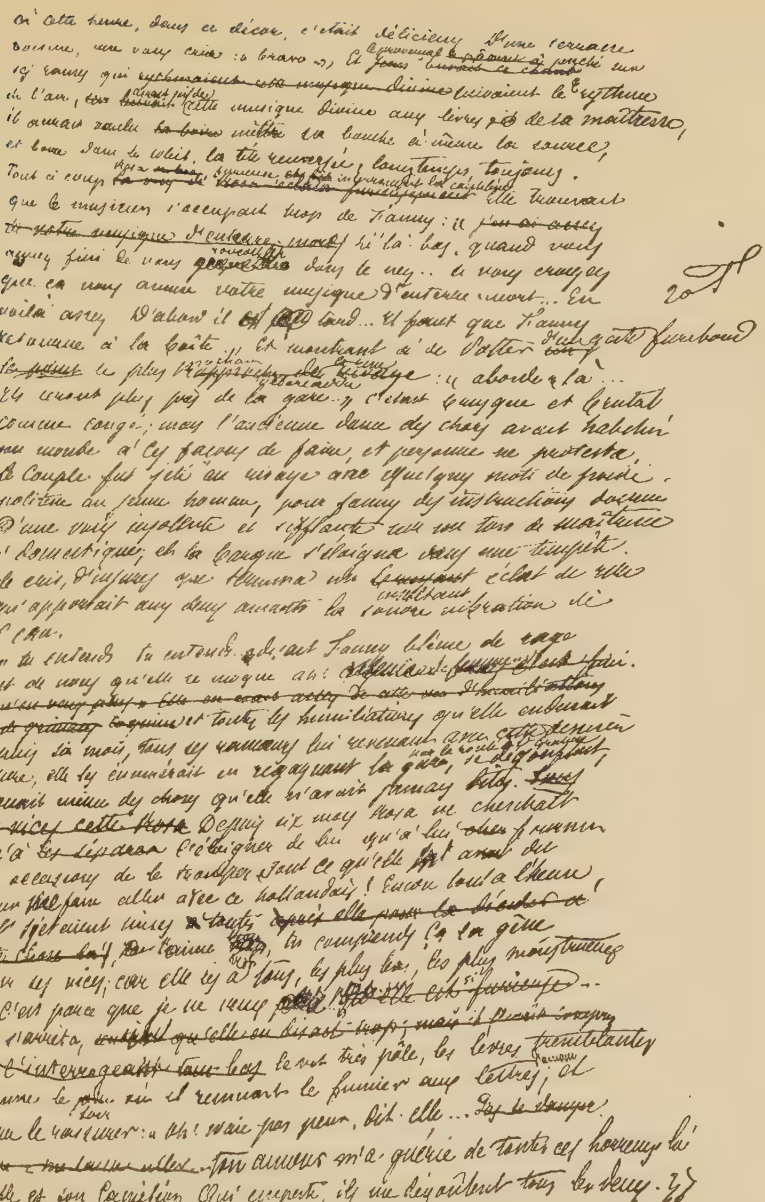
Le beau voyage. La maison de Châteauneuf. Ivresse. Retrouve la tante Séverine. Césaire parle haut dans la maison. Le retour; la houle; le vent tombé ; des colères dans la voix, puis : « Mais non... Ce n'est pas elle... » Tenté de raconter à sa femme, puis se rappelle comme il a souffert de ces corps donnés à sa jalousie.

Commence à guérir. Sapho fait des siennes. Lettres. L'argent de l'oncle, qu'on a rendu du reste; elle est aux mains de Pichery. Il faut vivre. Ils boivent et se battent. Terrés comme des sauvages. Vit dans des transes perpétuelles. Un jour, « elle est morte ! » Il va à l'enterrement, du moins le regarde passer; revient, de la boue plein les bottes.

Peut-être Sapho mère. Nourrices. Tout le tremblement. Nourrice fille-mère « mon cher bienfaiteur ». La nourrice les plante là. Il berce l'enfant, le promène toute la nuit ; petits yeux qui le regardent, aigus et railleurs. « Es-tu à moi?... » Le montrer à vingt-quatre ans, se promenant avec le ménage Hettéma.

Pour Sapho. Le supplice oriental : cousu dans un sac avec un chat, véritable image de cette vie à deux.

La mort de Sapho.



FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE DE LA PREMIÈRE RÉDACTION DE " SAPHO ".

LA CRITIQUE

M. Paul Alexis, *le Réveil* du 1er mai 1884.

«SAPHO» OU LE COLLAGE

I

Sapho, c'est «le collage». Le dernier roman d'Alphonse Daudet devrait s'appeler le *Collage*. Ce dernier titre, le maître romancier ne pouvait le prendre, puisque, l'an dernier, je l'avais choisi pour une nouvelle, une courte étude dont le sujet est identique avec le sujet du récent livre de Daudet. Ce titre, expressif, neuf, bien parisien, le seul qui voulût bien dire ce que nous avons voulu traiter Daudet et moi, je m'en veux un peu de l'avoir galvaudé en l'appliquant à une simple esquisse, qui pour avoir ses mérites de conscience, de sincérité brutale, est venue malheureusement écourtée et incomplète; mais si je ne m'en étais emparé pour nommer mon tableautin de chevalet, Alphonse Daudet s'en fût-il servi pour baptiser sa toile magistrale? J'avoue que j'en doute fort, ce mot nouveau, cynique, ne fleurant pas la bonne compagnie, emprunté à l'argot des ateliers et du peuple parisien, ne me semblant pas faire partie du dictionnaire habituel de l'auteur des *Rois en exil* et de *l'Évangéliste*. Et j'avoue que je tiens à ce doute parce qu'il diminue mes regrets.

Mais laissons. Occupons-nous de *Sapho*. Ce n'est pas un jugement définitif que je peux porter ici sur cette œuvre consciencieuse, le fruit de longs mois de labeur, goûté, dévoré en quelques heures. Dans la critique, comme dans l'Histoire, la justice a besoin de loisirs et de recul. Bien entendu, ce qui suit n'est qu'une première impression au petit bonheur. Et la voici, en deux phrases, cette première impression : — 1° Dans l'œuvre de Daudet, j'aime tout particulièrement ce livre, dont le sujet, un des plus humains, des plus saignants que je connaisse, l'a heureusement porté, et qui restera comme une de ses œuvres les plus audacieuses. Puis : 2° Au milieu des audaces heureuses de *Sapho*, çà et là quelque chose, après être resté longtemps latent, éclate ; quelque chose résultant, non de l'exécution, mais de la philosophie personnelle du romancier, me surprend, m'irrite et m'attriste, me pousse à rejeter bien loin le livre.

II

Il s'agirait d'être clair. Oui ! le sujet de *Sapho* est un des plus profonds, des plus amers, des plus éternellement déchirants qu'il soit possible à un romancier réaliste d'étudier. Prendre une de ces liaisons d'aventure, de ces «mariages à la colle», de ces «unions à la détrempe» qui pullulent sur le pavé hasardeux d'une capitale, et auxquelles tout pousse, notre constitution de la famille, l'indissolubilité actuelle du mariage, la diffusion du luxe, la circonspection de la bourgeoisie qui ne veut donner ses filles et des dots qu'à des garçons «ayant une position

faite», tandis que la nature, elle, n'attend pas ; puis, étant données une ou plusieurs de ces unions de hasard, mettre à nu le cœur humain, et, de bien près, sur le vif, hors des mensonges sociaux, creuser le problème poignant de la cohabitation de l'homme et de la femme : de quoi est fait cet égoïsme à deux, que l'on nomme l'amour? quelle est la part des sens et celle de l'habitude? quelles empreintes ont laissé sur l'homme et la femme les collages antérieurs? qu'amènent entre les deux «collés» les disproportions d'âge, d'éducation? comment les familles régulières se comportent-elles à l'égard de ces liaisons irrégulières? de quelles diverses façons se brise la chaîne et quels sont les arrachements douloureux de la rupture? Eh bien ! Alphonse Daudet a parcouru ce vaste champ, vaincu les difficultés. La part de l'éloge et de l'admiration peut être fort grande.

Le couple central de Jean Gaussin d'Armandy, «du Midi», avec toute une famille qui l'attend là-bas, employé au ministère et faisant son stage avant d'entrer dans un consulat, puis, de Fanny Legrand (Sapho) ancien modèle d'atelier, une belle fille, déjà mûre, ayant bien dix ou quinze ans de plus que son jeune amant, — c'est une des meilleures créations du romancier. Elle est vivante, cette Fanny, de sens enragés, vicieuse, mais passionnée et bonne fille, qui joue du piano, et fume tant de cigarettes. Ses mauvaises habitudes, ses vices, ses nonchalances viennent moins de sa nature que des milieux divers qu'elle a traversés. Mais du frottement avec certains hommes distingués qui l'ont aimée jadis, tels que le sculpteur Caoudal, le poète La Gournerie, même Flamant, ce graveur qui a signé des faux et est au bagne par amour pour elle, elle a gardé aussi un certain vernis artistique et des séductions. En somme, très femme, aimante, ni meilleure, ni pire que tant d'autres, son plus grave tort réel est d'avoir trop d'expérience et d'être un peu «marquée» pour Gaussin. Et elle se tient debout, cette création. Il semble que nous l'avons rencontrée maintes fois, ici ou là. Elle fait le plus grand honneur à Alphonse Daudet. Le chapitre où Gaussin, en brûlant de vieilles lettres, fait une sorte d'inventaire du passé de sa maîtresse et retrouve en elle comme une empreinte de ses anciens amants, est une trouvaille de pénétration.

III

Parmi les collages secondaires dont Daudet a entouré le couple central, deux sont admirablement vus. Il est saisissant, le collage du grand musicien de Potter, connu, marié, père de famille, mais acoquiné tout de même, depuis vingt ans, avec cette Rosario Sanchez, un vieux cheval de retour, laide, qui a tous les vices, et qui tient une pension bourgeoise. Et les Hettéma surtout, « monsieur et madame Hettéma», sont inoubliables. Ceux-là, mariés pour de bon, sont un collage légitimé. Lui, très timide, chaste jusqu'à vingt-cinq ans, a été conduit pour la première fois dans une maison publique. La femme qui l'a initié aux joies de l'amour, il est retourné la voir maintes fois ; il a payé un jour ses dettes, a fini par l'épouser. Aujourd'hui, vieux tous les deux, épris, matériels, résignés, ne songeant qu'à bien manger et à bien dormir, roucoulant de petites romances

sentimentales, comme ils font bien dans un coin du tableau ! Oh ! les deux délicieuses brutes accouplées, compagnes « de litière et de râtelier », admirables !

Caoudal, le vieux sculpteur célèbre, un *ancien* à Sapho, l'ex-beau, qui ne se résigne pas à vieillir, et qui, de loin en loin, se colle toujours avec ses modèles, est encore joliment bien vu. Et Déchelette aussi, celui qui finit par se suicider (les collages ont de ces dénouements tragiques), un an après le suicide d'une fille ramassée au Skating ! Alors, si ce livre, vécu, moulé sur la réalité, est traversé de pareils types vivants, et contient des pages saisissantes, qu'a-t-il en trop ou en pas assez qui m'empêche de crier au chef-d'œuvre définitif? Qu'est-ce qui gâte, selon moi, tant de choses personnelles, exquises, ayant le son de la vérité, et ce, au point de me rendre moins sensible à la maîtrise de la forme, où pourtant, cette fois, Alphonse Daudet s'est surpassé en couleur sobre, en souplesse concise, en noble simplicité? — Oh ! je crois le savoir ! Que le maître romancier me pardonne : je veux, une fois pour toutes, lui parler sans réticence.

IV

Oui ! quelque chose m'a plusieurs fois mis en colère à la lecture de *Sapho*, m'a presque fait rejeter le livre. Ce quelque chose, je me hâte de le dire, se trouve beaucoup moins dans cette œuvre que dans les précédentes d'Alphonse Daudet ; par malheur, ça se retrouve encore ; c'est à l'état flagrant en quelques passages ; ailleurs ça reste à l'état latent. Pour ne pas attrister Daudet, je n'en ouvrirais point la bouche, si je croyais le mal incurable. Je parle aujourd'hui, parce que le romancier me semble avoir fait un pas vers la guérison.

D'abord, pourquoi, ici et là, notamment à la fin du chapitre IV, M. Daudet se permet-il de conclure personnellement, de porter des appréciations morales? Pourquoi traiter la passion charnelle de Sapho de « poison », de gloire « horrible », de « brûlure de corps et l'âme »? Pourquoi?

Pourquoi cette création de la tante Divonne, personnifiant la province et la province « honnête », s. v. p., et criant à la fin du chapitre VI : « Oh ! ce Paris... ce Paris... Ce qu'on lui donne et ce qu'il nous renvoie ! »

Pourquoi? Est-ce parce que *Sapho* est dédiée à ses fils « quand ils auront vingt ans », que le romancier s'est cru tenu çà et là de leur faire un petit cours d'hygiène amoureuse? — Oh ! non, si ce n'était que pour la circonstance, je ne chicanerais point l'auteur sur cette faiblesse de père prudent. Même, ce n'est pas sur ces vétilles, faciles à couper d'un trait de plume, que je voudrais attirer son attention. C'est sur quelque chose de plus grave, sur une tendance générale dont ces vétilles ne sont que l'indice, tendance qui, selon moi, vicierait l'âme même de ses livres.

Cette tendance pernicieuse me semble provenir, chez Daudet, d'un certain état général, de l'ensemble même de sa philosophie. « Bourgeois ! » crie Sapho, dans une discussion, à Gaussin qui veut justement lui faire de la morale. « Bourgeois ! » suis-je tenté de m'écrier, quand je lis certaines parties de l'œuvre du romancier.

Oui ! voilà le mot lâché ! Cela vient-il d'un pli originel dont le maître — car il est quand même un maître — est tardif à se défaire? Cela ne serait-il qu'une habileté jugée par lui nécessaire pour faire avaler ses audaces au public? Je ne sais. Mais voici qui est certain : devant la femme et l'amour, devant la passion, devant certaines brutalités de la vie, et certains angles de la réalité, le romancier garde trop souvent l'attitude de Gaussin devant Sapho. Sans qu'il aille jusqu'au puritanisme, une vieille tare sans doute catholique entache ses plus saines créations, fait dévier son analyse, le jette dans l'à peu près, et le joli conventionnel.

Croit-il «mal faire» en restant humain et vrai? Craint-il de bouillir quelque jour au fond d'une chaudière infernale? Non ! ce n'est pas ainsi qu'il faut aimer la vie, l'art sincère et vivant. Il faut les aimer comme le forçat Flamant aime Sapho, en la prenant telle qu'elle est, en acceptant ses verrues et ses rides. Tandis que le bon jeune homme Jean Gaussin d'Armandy n'aime pas, lui, au fond. L'honnête tante Divonne, l'intègre consul devenu vigneron, et les deux bessonnes, et toute la poésie du Castelet, je trouve ça *gnangnan*, contestable, faux, archi-faux. Moi, je suis pour Flamant, en littérature. Pour la pure passion du faussaire allant jusqu'au bagne. Serrez votre argenterie, si je vous fais peur, mais épargnez-moi votre inutile morale.

M. Philippe Gille, *le Figaro* du 21 mai 1884.

Il est grand temps que les immortels qui siègent sous la noble coupole aient fini leur dictionnaire pour en recommencer bien vite un autre Le *collage* et son frère le *lâchage*, sont deux mots qu'il est temps de fixer dans la langue française, sous peine de réduire les écrivains à de déplorables périphrases. La vie moderne a besoin de vocables tout neufs pour exprimer les choses nouvelles qu'elle a apportées et pour lesquelles les mots anciens manquent de précision. La rupture de Titus et de Bérénice n'est pas un *lâchage* bien qu'elle y paraisse ressembler; on «rompt» quand on porte le peplum et qu'on chasse le cothurne, on se *lâche* au temps des corsages Jersey et des bottines à talons.

La *Sapho* que M. Alphonse Daudet vient de publier n'a rien de l'antiquité, et la preuve c'est qu'il la dédie à ses fils quand ils auront vingt ans. Et il a raison car dans ce roman, trop court quand on l'a lu, tient une des plus sérieuses et des plus profitables leçons que l'homme puisse recevoir. Que de hautes intelligences, que de fières consciences parties pour le grand voyage de la vie ont fait naufrage au sortir du port contre l'écueil du faux-ménage et y ont sombré pour jamais !

Alphonse Daudet que, par parenthèse, l'Académie française paraît quelque peu oublier, est un des rares romanciers qui doués d'une féconde imagination ont toujours tenu à honneur de n'écrire que d'après nature. Ce qui frappe surtout dans *Sapho* c'est l'observation de tous les instants, c'est le récit de mille faits qui sont rapportés avec un charme particulier, dans une langue irréprochable. De la lecture de *Sapho* se dégage une pensée bonne, saine, trop rare et trop désirée aujourd'hui pour ne pas la signaler. Ce n'est pas seulement un objet d'art, c'est un livre, une sorte de procès-verbal qui étale sous les yeux du lecteur un nombre de faits, d'observations, le laissant libre d'en tirer ses déductions. Pas de thèse,

une histoire vraie, dont chacun doit faire son profit. En le lisant ceux qui ont vécu diront : Dieu que c'est vrai! ceux qui ont à vivre réfléchiront — à moins qu'ils ne fassent comme les autres!

M. Édouard Drumont, *la Liberté* du 26 mai 1884.

Sapho, qui paraît demain chez Charpentier, est, selon moi, le meilleur roman d'Alphonse Daudet, après les *Rois en exil* peut-être. Il y a quelque mérite à le dire : par un retour des choses d'ici-bas qui n'est pas complètement juste, on tend à passer de la plus banale et de la plus écœurante prodigalité dans les louanges à l'hostilité systématique contre les hommes de talent.

La république des lettres, en proie à l'anarchie ou plutôt à la tyrannie d'en bas, demande, nous dit-on, un Zoïle, comme les démocraties qui se sentent rouler dans l'abîme, faute d'un frein qui les retienne, réclament un maître à grands cris. Je ne crois pas qu'un Zoïle, avec son fiel et sa haine d'impuissant, fît beaucoup de bien aux lettres françaises. Ce qui manque, c'est un Aristarque, puisque ces appellations démodées, qui auraient éveillé le sourire il y a vingt ans, reviennent à la mode, grâce au perpétuel flux et reflux des idées et des termes. Ce qui manque, c'est un homme sincère, suffisamment compréhensif, impartial autant qu'un homme peut l'être, qui donnât les raisons de son blâme ou de son éloge. On exclame trop, on proclame trop, on panthéonise trop, on invective trop, on ne juge pas assez et surtout on ne prend pas assez la peine de formuler ce qu'au Palais on appelle des *considérants*. Voilà à quoi tient, je crois, la léthargie de la critique qui a logiquement produit le désarroi littéraire dont chacun se plaint aujourd'hui.

Si *Sapho* me paraît une œuvre remarquable, c'est qu'elle répond aux conditions qui me semblent nécessaires à une œuvre romanesque. Le livre n'est point une simple étude, une série de tableaux, une transposition hâtive d'un événement connu, entouré d'une intrigue sommaire, il a un commencement, un milieu, une fin; il contient même un enseignement moral dans le sens inférieur où le monde entend la moralité à l'heure actuelle. L'intérêt est tout entier, non dans une conception purement cérébrale de l'auteur, mais dans le développement graduel, progressif, logique d'une situation, dans l'analyse très serrée et très forte des sentiments qu'arrivent à éprouver l'un pour l'autre deux êtres que la Fatalité a réunis.

. . . . . .

Sapho est une saisissante peinture de ce concubinat auquel le langage parisien donne un nom moins romain, et qui tient une place si considérable dans les mœurs présentes, à tous les rangs de la société, que, dans certaines régions, le mariage devient une exception.

. . . . . .

En fait, une leçon virile ressort de ce livre émouvant qui semble comme le commentaire des deux vers de Musset :

Ah! malheur à celui qui laisse la Débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Nos lecteurs, qui sont gens d'esprit, savent, d'ailleurs, à quoi s'en tenir sur cette moralité qui se dégage du spectacle du vice ! Le roman n'est pas plus une école de vertu que le théâtre n'est une école pour les mœurs. Si le *castigat ridendo mores* était vrai, les comédiens et les comédiennes, bien placés pour profiter de cet enseignement par la scène, seraient tous dignes du prix Montyon, les coulisses seraient des foyers d'honnêteté. Je crois qu'il n'en est pas absolument ainsi.

Ce qui est indiscutable, c'est que l'influence exercée par une œuvre d'art dépend surtout de celui qui la lit. Figurez-vous un jeune prince à l'âme de héros, comme le prince impérial, lisant les *Rois en exil*, la vue de l'abjection de Christian lui inspirera une aversion généreuse pour les plaisirs dégradants qui empêchent un fils de roi de faire son devoir à un moment décisif. Imaginez, au contraire, un prince Citron quelconque, il n'aura qu'un regret, celui que l'auteur n'ait pas indiqué assez clairement les adresses des endroits où l'on peut s'amuser.

La contemplation de cet infortuné Gaussin, perdu dès qu'il a mis un doigt dans l'engrenage, sauvera-t-elle quelque Provincial de ce Paris effroyable et pestilentiel, de ce Paris broyeur de cœurs et empoisonneur d'intelligences, qui arrache à la pure Divonne, dans *Sapho*, ce cri de malédiction : « Oh ! ce Paris, ce qu'on lui donne et ce qu'il vous renvoie ! »

La chose est possible, mais en tous cas bien douteuse.

***

Ce qu'on pourrait reprocher à Daudet, c'est une sorte d'immoralité sociale qui échappe aux superficiels : l'abaissement systématique de l'homme devant la femme.

On a dit de George Sand « qu'elle idéalisait la création et qu'elle prostituait la créature ». Sans idéaliser toujours la femme, Daudet a une tendance à ravaler l'homme ; il le représente privé de tout ressort, incapable de toute résolution énergique, jouet docile de toutes les passions. Roumestan a des naïvetés d'enfant corrompu, d'Argenton est un grotesque malfaisant. Le beau rôle dans les *Rois en exil*, est pour la reine d'Illyrie ; Christian est un neutre vicieux. Gaussin est un neutre également, qui sert d'escabeau à la femme qui pose son pied dessus.

Sapho, au contraire, est attendrissante même dans sa honte. L'auteur n'a point essayé de la réhabiliter par un amour déclamatoire comme celui de la Dame aux camélias ; il nous intéresse à elle en nous la montrant simplement réelle, cruellement meurtrie par le pavé parisien sur lequel elle a été jetée tout enfant. Faussée dans sa physiologie, elle garde de cette fonction essentielle de la femme qui est la maternité comme un dévouement disponible, un besoin d'être une mère en même temps qu'une maîtresse. Entre cette pauvre et vaillante créature, qui a subi tant d'assauts du sort, en gardant toujours une petite flamme d'idéal, et cet homme qui succombe si vite au premier choc des passions, le contraste est vraiment douloureux.

A ceci Daudet vous répondra qu'il n'a fait que peindre ce qu'il a aperçu dans la vie réelle. Dans les civilisations en décadence, l'homme descend et la femme monte. La foule même a comme une vague intuition de cette évidence. Quand,

dans la *Femme de Claude*, Dumas a voulu faire surgir devant nous un homme d'autrefois, un mâle défendant son honneur, un justicier, le public s'est cabré et a crié à la sauvagerie.

Je me trompe : Daudet ne répondra rien. Le propre de ce séduisant et original esprit est de toucher aux questions philosophiques les plus graves sans préméditation, sans idée préconçue, de remuer des choses profondes comme en se le jouant et par le seul instinct de son heureux génie...

M. Jean Fleury, *Journal de Saint-Pétersbourg* du 26 mai 1884.

C'est là une belle étude psychologique. Les deux personnages sont analysés avec profondeur et sincérité. Rien ici de forcé, de voulu, comme dans les romans de M. Zola. Zola prétend qu'il n'a pas de système et c'est le plus systématique de nos romanciers, il se donne un point d'arrivée, il arrive coûte que coûte en franchissant haies et buissons, comme dans une course au clocher, avec un profond dédain de la nature, et saisissant tout au plus çà et là quelque point saillant, quelque accident exceptionnel qu'il prend pour accident typique, habile dans la peinture des objets matériels et souvent faux dans ses déductions psychologiques; surtout dans ses derniers romans, fort inférieurs aux premiers. M. Daudet, au contraire, dans *Sapho* du moins, n'emploie la description que comme accessoire, que comme fond de tableau destiné à faire valoir l'analyse psychologique, qui reste toujours au premier plan. Il a même renoncé dans son nouveau roman à ces morceaux de bravoure, où il excelle du reste, pour s'en tenir à la stricte analyse des deux personnages. Ses deux figures ont un relief et une vie intenses ; l'une tout à sa passion, oubliant tout pour elle, le passé, l'avenir, tout au moment présent, l'autre se laissant enlacer dans des liens d'autant plus forts qu'ils semblent plus faciles à briser, et d'autant plus puissants que la femme qui les tient est d'une sincérité absolue et qu'elle s'adresse au cœur encore plus qu'à la sensualité. On sent battre le cœur des deux personnages et la pente est si bien ménagée que rien n'étonne dans cette décadence. La conclusion s'impose. Ajoutons que le dénouement soulage. M. Daudet a eu pitié de la sensibilité de ses lecteurs.

On dit que pour écrire *Chérie*, M. de Goncourt a fait appel à toutes ses lectrices en les priant de lui fournir des documents, et que ce sont les lettres de ces lectrices, lettres généralement anonymes et pour cause, qui ont servi au célèbre romancier à composer son livre, ce qui en explique le décousu. On trouve dans *Sapho* des traces d'une méthode semblable, il y a là des scènes, des détails, qui sentent leur réalité, et qui ont été assurément copiés sur nature, mais tout cela est parfaitement fondu et l'unité de l'œuvre n'y perd rien. *Sapho* est non seulement un roman bien observé, mais c'est un roman bien fait.

M. Paul Ginisty, *le Gil Blas* du 27 mai 1884.

Eh bien, oui, un maître livre que celui que nous donne là Alphonse Daudet, par cette fin de saison, au moment où, pour quelques mois, la production littéraire

va retomber dans le calme plat ! Un de ces livres qui, dans leur intensité de vie et de modernité, semblent devoir fouetter le sang à notre école de roman, la rajeunir et la revivifier...

Qu'est-ce que *Sapho?* Une histoire simple, une étude délicate et violente aussi, le récit d'une liaison de cinq ans, brisant une vie, pour avoir fait trop vivre, pendant ses affolements, ses heures de trouble, de passion, de lâcheté. Et ce cri d'une mélancolie si profonde, dans les dernières pages du livre, résume bien toute l'œuvre : « Quelque chose de fini, de craqué... Comment veux-tu, après des secousses pareilles? »

M. Théodore de Banville, *le Gil Blas* du 30 mai 1884.

LETTRES A PIERROT

L'ÉNIGME

I

Mon cher Pierrot, hier, en me promenant dans le bois de Chaville, je vous ai vu, et même je me suis arrêté longtemps à vous regarder; mais vous, au contraire, vous ne m'avez pas aperçu, parce que vous étiez trop absorbé dans une besogne favorite. Vous étiez assis sur un de ces tertres vêtus d'herbe et de fleurettes qu'on appelle, dans les théâtres : bancs de gazon, et qui existent aussi dans la nature. Vous étiez assis là, blanc, heureux, caressé par la brise, un peu éclaboussé par le soleil, qui semait de taches d'or votre habit couleur de neige, et vous faisiez ce que font tous les mortels vivant à l'heure présente : vous lisiez la *Sapho* d'Alphonse Daudet. Pour moi, mon ami, je n'ai pas besoin de vous le dire, avant sa publication en volume, j'avais déjà, une première fois, lu jour à jour ce beau livre. Mais s'il m'eût été inconnu, je suis sûr que votre spirituelle mimique m'aurait exactement raconté les angoisses, les fiertés et les délicatesses.

Oui, mon ami, votre sobre, fin et rapide sourire était la fidèle image de ce style subtil et spiritualisé, qui ne pèse pas, n'appuie pas, évoque tout sans rien montrer brutalement, et non seulement ne recouvre jamais aucune idée commune, mais évite, dans l'expression, jusqu'à l'ombre et au souvenir du lieu commun. Savoir simplifier, c'est être arrivé, en art, à l'habileté suprême ; aujourd'hui, loin d'avoir besoin de beaucoup de mots pour traduire une pensée ou une image, avec un seul mot le poète des *Lettres de mon Moulin* en évoque mille, devenu véritablement le magicien qui gouverne les esprits et à son gré les peuple de réalités et de rêves.

Oui, mon ami, voilà ce qui vous faisait voluptueusement sourire, ce sont les délicatesses de ce style fait de lumière et de parfums, comme le miel que les abeilles composent en se saoulant de rosée et en dévorant les âmes des fleurs. Mais parfois, vous ouvriez votre bouche mince, comme un gouffre; votre blanc visage devenait tragique, et tandis qu'une de vos mains tenait le livre, vous leviez votre autre main vers le ciel, frémissante et désespérée. O Parisien, c'est que c'est Paris même dont on entend les douloureux sanglots, dans ce livre où notre désir effréné

se lamente, et qui laisse pressentir et deviner bien plus de catastrophes qu'il n'en montre. Figurez-vous, égaré dans une solitude, un misérable écrasé sous le poids de ses maux et, tandis qu'il peut à peine porter le poids de sa propre douleur, il entend gémir et hurler très près de lui, un torrent désespéré, qu'il ne voit pas. Il écoute la plainte affreuse des flots, et des appels haletants, des cris de victimes, tout un concert de voix gémissantes, qui se mêle avec furie aux délirantes angoisses de son martyre.

II

Telle est *Sapho*. En ce déchirant poème, ce ne sont pas uniquement les souffrances de Gaussin et de Fanny qui nous étreignent; mais autour d'eux, nous entendons la murmurante clameur du grand Paris, tout entier meurtri et ensanglanté par les mêmes blessures qui les déchirent. C'est là, à Paris, que se joue et se rejoue certainement et sans trêve le seul grand drame humain, le seul dont l'Antiquité ait été préoccupée toujours, le drame de la Psyché, de l'Ame éperdument éprise du Désir, et brûlant de s'unir à lui dans un ineffable embrassement sans fin. Là seulement, les âmes, les cœurs, les esprits sont assez affinés pour faire comprendre la possibilité de ce surnaturel hymen, qui cependant ne peut être réalisé; car s'il l'était, l'Homme et la Femme deviendraient des Dieux, et avant d'être purifiés par la triomphale, par la bienfaisante Mort, graviraient, ivres de joie, les bleus escaliers des Olympes et des paradis.

L'inéluctable Destin, qui ne veut pas nous permettre de boire avant l'heure le vin de la vie et de la vérité, le Destin, inépuisable en ses inventions, trouve toujours le moyen de renverser la coupe, avant qu'elle ait touché nos lèvres avides. Imaginez deux êtres également ambitieux, également conquérants, également dignes de l'amour, assez forts pour atteindre à la libération, à l'ivresse divine, ils seront alors frappés et vaincus par quelque fléau, par quelque inévitable écroulement, afin que l'homme ne puisse usurper ici-bas l'immense félicité des Dieux. Mais ce cas est le plus rare de tous; car ainsi qu'un simple poète dramatique, la plupart du temps, le Destin se contente d'enchaîner ensemble deux êtres qui ne sont pas faits l'un pour l'autre, et qui, une fois que la volupté leur a infligé ses dégoûts et ses tortures, hurlent de se sentir accouplés.

La Fanny, la Sapho du roman, telle qu'elle est, vautrée, avilie, souillée par des corruptions qu'on devine avec terreur, et l'esprit peuplé de monstrueuses chimères, a dans le cœur un tel ardent désir, une telle claire flamme d'amour, que si une fois elle était vraiment aimée, désirée dans ce qui est resté en elle de pur et de divin, elle serait lavée, purifiée de ses fanges, tirée des hideuses ténèbres, et emportée dans la lumière. Mais Gaussin n'aime ni Fanny pantelante, ni l'idéale jeune fille à qui, plus tard, il essaye en vain de la sacrifier. Gaussin n'est pas un amant, c'est un bourgeois, incapable d'un désir héroïque. Au lieu de purifier le cloaque et de tuer les hydres, comme un Apollon, c'est lui qui est noyé et submergé par les eaux de l'impur marais. La morale de cette histoire, Balzac l'a formulée depuis longtemps; c'est qu'un véritable amant est aussi rare qu'un héros ou un poète de génie; et s'il s'en trouve un, quelque farouche soleil fond la cire de ses ailes, et encore

extasié d'avoir escaladé des nuées et dompté l'azur, il est précipité vivant dans l'atroce gueule de l'abîme.

III

Mais cette énigme de l'amour qui, devant le jeune homme entrant dans l'étroit défilé de la vie, se dresse plus effrayante que celle de la mort, quelle en est la solution? Quel en est le mot? c'est bien simple, il n'y en a pas. Toute la gloire qui nous est permise, enfermés que nous sommes dans la sombre nuit, c'est d'aspirer à la clarté, de la chercher, de la vouloir, et de crier vers les portes de lumière et de diamant, vers les portes fermées du ciel. C'est assez pour nous distinguer des êtres rampants, qui se traînent orgueilleusement dans la boue et la baisent avec délices.

Pour mes fils, quand ils auront vingt ans, telle est la sobre et éloquente dédicace que le poète Alphonse Daudet a écrite en tête de son livre, et certes, ces deux charmants fils méritaient bien qu'un tel généreux présent leur fût offert. Presque jeune homme, déjà, l'aîné des deux, Léon avec sa tête presque arabe, aux lignes pures, sérieuse et pensive, est épris de la Science, dont il interroge les problèmes avec une précoce bravoure. Le tout jeune, Zézé, est un séducteur, un charmeur aux beaux yeux. Sa longue chevelure d'or ressemble à celle de cet Éros enfant qui, entrant pour la première fois dans la forêt, sut se fabriquer, sans en avoir jamais vu, un arc invincible et des flèches meurtrières. Il a réduit en esclavage non seulement sa bonne, non seulement son père, tout de suite vaincu sans combat, mais jusqu'à sa gracieuse mère qui, plus intrépide cependant, ne sait pas non plus lui résister. Oui, il opprime tout ce petit monde : et comment? Par la douceur de son limpide regard, par le sourire de ses belles lèvres qui, dans sa chair de nacre, ressemblent à l'éclat d'une rose. Son père a vaincu les difficultés de l'art, les affres des débuts, l'indifférence, l'envie, un tas de monstres ; mais il obéit à Zézé. Et c'est ainsi que se passe la vie où, en somme, on est dompté enfin par un plus fort que soi.

Ce livre, offert par Alphonse Daudet à ses fils (ce qui certes valait mieux que le dédier à quelque Montauron !) leur sera-t-il réellement utile? N'en doutez pas. Il leur servira à apprendre une fois de plus que leur père fut un inventeur, un romancier sincère, un grand écrivain, bien avant que le premier fil de neige se fût glissé dans sa noire chevelure, et qu'il leur faut lutter et travailler, pour être dignes de lui. Il sera utile aussi à tous les autres jeunes gens, car il leur apprendra à parler une belle langue, et il leur insufflera cet amour du beau et cette fermeté virile qui sortent des belles œuvres. Mais les sauvera-t-il des trébuchets et les mettra-t-il en garde contre les embûches de la passion? Ceci, mon cher Pierrot, est une autre paire de manches.

Ah ! blanc philosophe que vous êtes, cygne humain qui, à l'heure suprême, chanterez peut-être une sublime chanson, parlons à cœur ouvert. A l'heure où Chérubin sent tout à coup son sang brûler, et déchire des fleurs et tressaille en regardant les colombes gémissantes, on lui dit bien ce qu'il ne faut pas faire, ce qui est très facile ; mais on ne lui dit pas du tout ce qu'il faut faire. Courtiser sa

marraine en habit de fille, c'est montrer au comte Almaviva une bien noire ingratitude ; baiser les bras de Suzanne, c'est injurier gravement le spirituel Figaro ; embrasser Fanchette dans les petits coins, Fanchette innocente et pure, cela n'est guère honnête ; et quant à la vieille Marceline, qui pourtant le trouble aussi, uniquement parce qu'elle est une femme... oh ! quelle ressource épouvantable ! Et songez-y, les usages du monde ne consentent guère à ce qu'on se marie avant d'avoir atteint sa trentième année ; or de treize ans (âge de Chérubin) jusqu'à trente, il y a dix-sept années, à trois cent soixante-cinq jours ; avouez-le, c'est le temps de dévorer des yeux un beau festin de Tantale.

IV

J'ai connu un vieux comédien qui, réduit à la plus extrême pauvreté, nourrissait ses petits avec des facéties et de belles paroles. — « Mon enfant, disait-il à l'un d'eux qui réclamait des victuailles, c'est une grande erreur de croire à la viande rouge, beaucoup plus échauffante que nourrissante. Le poisson n'est réellement frais qu'au bord de la mer, la chasse est fermée, la volaille ne sera bonne que dans un mois, le homard est indigeste, les légumes, autant boire de l'eau claire, et quant aux sucreries, cela est bon pour les nonains et pour les chats familiers.

— « Oui, père, dit le petit, mais que mangerai-je? »

Ainsi acculé par la logique impérieuse, le vieil acteur avait bien envie de répondre : « Du flan ! » mais il songea aussitôt que son petit accepterait sans doute cette offre en apparence dérisoire, ce qui le mettrait dans un grand embarras. Le flan n'est pas à dédaigner. Les pâtissiers viennois surtout le fabriquent avec une véritable supériorité, et je suis persuadé que si l'on vous invitait à savourer un bon flan, vous y prendriez un plaisir extrême. Mais, en revanche, rien du tout, c'est bien peu de chose ; et si l'on n'a même pas un pauvre quignon de pain, il est malaisé de l'employer à saucer un jus absent, dans une assiette chimérique.

M. Edmond Deschaumes, *la Presse* du 30 mai 1884.

FAUX MÉNAGES

Sapho, le nouveau roman d'Alphonse Daudet, vient de paraître en librairie, après avoir été publié en feuilleton dans l'*Écho de Paris*, le journal fondé il y a quelques mois par Aurélien Scholl. Daudet a dédié son livre à ses fils, pour qu'ils le lisent à vingt ans.

Je sais peu de plaidoyers aussi véhéments, aussi cruels que celui-là contre la maîtresse. C'est *Manon Lescaut* renversée. C'est la réfutation de la *Dame aux Camélias*.

Pendant un moment, la littérature a pris la défense de la maîtresse. La maîtresse était capable des sentiments les plus tendres, des dévouements les plus absolus. Maintenant, par un retour des choses d'ici-bas, la maîtresse a perdu son prestige.

Il y a, d'ailleurs, une distinction à établir. On luttait surtout contre un préjugé.

On voulait conquérir pour l'homme le droit de prendre une femme sans se soumettre aux conventions sociales. A présent, on veut prouver que le faux ménage ne vaut pas celui qui a été consommé devant M. le maire et devant M. le curé.

Il faut l'avouer : cette nouvelle thèse est la plus juste. M. Alphonse Daudet l'a soutenue très âprement. M. Alphonse Daudet est féminin et méchant. Il a, au plus haut degré, le génie de l'égratignure. Ne fallait-il pas d'ailleurs un féminin et un félin pour attaquer de front cet être entouré d'une auréole qui s'appelle la maîtresse?

A tort ou à raison, l'homme voit dans la maîtresse une femme supérieure aux autres, par sa beauté, par son esprit, ou même par son expérience de la vie. Il y a des jeunes gens qui sont effrayés par la candeur et la chaste ignorance de la vierge. Ceux-là sont attirés par la maîtresse, à laquelle ils prêtent le plus souvent des charmes imaginaires.

La *Sapho* d'Alphonse Daudet nous montre la maîtresse, avec ses qualités et ses défauts. Elle nous fait voir la femme dévouée et froidement égoïste ; la femme revenant à la chasteté par l'amour ou poussée de nouveau vers le vice par la force des habitudes anciennes. Cette *Sapho* a des côtés d'ange et des côtés de démon.

***

Dans cette grande question de la réhabilitation possible de la courtisane, qui est un thème littéraire et philosophique très exploité — quoique toujours nouveau — M. Alphonse Daudet s'est posé en adversaire de la courtisane.

Elle est capable d'aimer. C'est certain. Mais elle aime à sa manière. Elle aime avec égoïsme. Elle aime par plaisir, et non par devoir. Ayant toujours vécu à sa fantaisie, ne connaissant d'autre ligne de conduite que son caprice, la courtisane a perdu complètement, ou à peu près, le sens moral. Exposée aux vicissitudes de la vie, aux mauvaises chances, elle se réfugie de bonne foi dans la vie tranquille, qui doit mettre son existence à l'abri des inquiétudes, et son cœur à l'abri des chagrins ou des dangereuses fredaines.

A peine a-t-elle pris son parti, voici la vie qui lui devient fade et monotone. L'intérieur bourgeois lui semble médiocre et plat. Le jour où elle a envie d'un plaisir trop coûteux pour la bourse de son amant, elle se considère comme une martyre sacrifiée. Elle se souvient alors des bijoux offerts, des folies gaiement faites pour elle, sans penser aux mauvais jours où personne n'était là pour la secourir ou la plaindre.

***

La courtisane qui renonce au luxe forcé en faveur d'un amant qui n'a pas le Pérou dans sa poche, croit qu'elle apporte tout à l'homme et que l'homme ne lui apporte rien — ou peu.

Quoiqu'il soit prêt à tous les sacrifices possibles, elle se considère comme la victime. Il y a des jours terribles où elle a la nostalgie des robes de chez Worth, des diamants, des soupers fins. Elle reproche son dévouement ; elle refuse ses caresses; elle boude... Elle dira qu'elle n'aime plus. Elle reprochera le temps qu'elle a perdu, sans penser que l'homme, lui aussi, a perdu son temps autant qu'elle, et qu'après tout la jeunesse d'un galant homme vaut bien celle d'une femme de plaisir.

***

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'exception? Non.

Je n'irai pas si loin. Dans les questions humaines et sociales, il est impossible de poser une règle indiscutable. Les femmes telles que la Sapho de M. Alphonse Daudet ne sont pas rares ; mais il est évident qu'une femme galante peut non seulement avoir du cœur, mais savoir aimer.

Il s'en trouve, je n'en veux pas douter, qui sont capables d'aimer comme les plus honnêtes des femmes. Il s'en trouve qui ont compris l'inanité de la vie de plaisir factice qu'elles ont menée, et qui savent pleinement goûter la joie d'un amour honnête et sincère. Il serait trop douloureux de se dire qu'une femme ne peut plus aimer simplement, dignement, parce qu'elle a été coupable.

***

Souvent, les jeunes gens recherchent trop facilement ces liaisons qui sont d'autant plus agréables au cœur que la raison les combat. Ils y sentent quelque chose de romanesque et de batailleur qui les séduit et les attire. A vingt ans, quand le sang est chaud, on ne demande qu'à voir partout des préjugés à mettre en poudre. On s'insurge. On bataille. A trente ans, on est plus froid, plus calme, et souvent moins bête.

Ce livre de M. Alphonse Daudet est bien fait pour mettre de l'eau dans le vin des buveurs trop jeunes. Il ne faut pas décourager l'amour : mais c'est une utile leçon que d'en montrer les graves dangers.

C'est de vingt à trente que l'on échafaude son avenir. Si l'on escompte gaiement et prodiguement ces années-là, on sème, pour celles qui les suivent, le découragement et l'ennui. M. Daudet l'a très grandement compris en dédiant son livre à ses fils.

Quand ils liront ce livre en temps utile, ils se défieront des Saphos qu'ils seront exposés à rencontrer un peu partout. Après la *Dame aux Camélias*, tous les jeunes gens de vingt-cinq ans se croyaient des Armand Duval et recherchaient des Marguerites. Le roman d'Alphonse Daudet pourrait bien produire un krach sur les Marguerites.

***

La conclusion de tout ceci est logique et naturelle ; on peut trouver des escargots sur des feuilles de fraisiers et des perles dans le fumier.

Il importe peu qu'on cherche dans les fraisiers ou le fumier : le point capital est de trouver la perle. Toute la sagesse en amour est là.

Mais, comme les perles n'abondent pas dans le fumier, il vaut mieux les chercher ailleurs. C'est ce que prouve la philosophie qui se dégage du roman de M. Daudet.

Sur ce thème, le jeune maître a écrit un livre de premier ordre, aussi étudié, plus beau peut-être encore que son *Fromont jeune et Risler aîné*.

Un livre audacieux dans son expression et ses situations, tout en étant moral dans ses conclusions, n'est-ce pas un joli titre à un de ces fauteuils de l'Académie

qui servent trop souvent à abriter la somnolence de vieillards très dignes, dont le vide et la nullité ont été pris pour de la gravité et du sérieux? C'est une question que les académiciens seuls peuvent résoudre.

M. Léon Allard, *la Vie Moderne* du 31 mai 1884.

Jamais peut-être le maître romancier n'a fait plus *humain*, plus tragiquement *vrai*, — car le vrai des passions humaines a toujours un côté tragique, — que dans cette histoire de donnée si simple et si grande, d'un homme tombé dans le marais fangeux d'un faux ménage où le retient, comme il dit, « seulement la lâche habitude et le vice entré dans les os ». Car Gaussin ne l'aime pas, cette Sapho, sa maîtresse, qui l'a pris, qui s'est emparée de lui, qui le tient si bien que, lorsqu'il veut la quitter, se sauver d'elle par un amour honnête et jeune, malgré lui, fatalement, il est repris, enlacé de nouveau, replongé dans le bourbier et ne redevient libre que quand elle l'abandonne, mais libre trop tard, désillusionné, découragé, dégoûté d'elle, et de lui-même et de tout.

Et si terrible qu'elle soit, cette femme, on est pris pour elle par moments d'une très grande pitié, parce que l'auteur n'en a pas fait une créature méchante ; il l'a faite plus vraie que cela, une inconsciente ignorante elle-même de sa perversité ; on la prend en pitié parce qu'il lui a donné un cœur, parce qu'elle aime son amant, ses amants, parce qu'elle souffre pour eux et par eux.

On la plaint, on l'absout presque. On ne la peut ni condamner ni haïr, parce qu'elle est logique avec sa propre nature, elle accomplit l'œuvre de perdition qui est sa destinée, comme le choléra accomplit son œuvre de mort. Entrée dans la vie de Gaussin, elle la doit détruire, ainsi qu'un ferment entré dans une chair saine y met une gangrène de pourriture. Si l'on se sent une colère, c'est plutôt contre ce garçon, contre sa faiblesse à s'abandonner, contre sa lâcheté à se sauver d'un énergique effort lorsqu'il se sent enliser. Mais cette colère ne subsiste pas et tombe en réfléchissant que faible et lâche est ainsi la nature humaine, et que si Gaussin eût été autre il eût peut-être été un monstre.

Sapho est un des plus beaux livres que nous ayons lus depuis longtemps ; — c'est, pour exprimer une préférence, un avis tout personnel, la plus belle, par son intensité de rendu, de toutes les belles œuvres d'Alphonse Daudet.

M. Gustave Geffroy, *la Nation* du 3 juin 1884.

ALPHONSE DAUDET

Sapho, le roman que M. Alphonse Daudet vient de publier, nous est une bonne occasion pour essayer de marquer ici quelques-uns des traités de la physionomie de l'homme. Le livre nouveau, en effet, nous montre l'écrivain en pleine possession de sa force, en plein épanouissement d'originalité, et l'homme aux prises avec les plus troublants problèmes de la passion, qui sont en même temps les points les plus ardus, les plus controversés, les plus disputés de la morale sociale.

***

Le chemin parcouru depuis les *Amoureuses* et les *Lettres de mon moulin* jusqu'à *l'Évangéliste* et *Sapho*, est long et marqué par des stations glorieuses. Si Alphonse Daudet n'était un modeste, et un parfait homme de lettres, aimant la littérature pour elle-même, uniquement soucieux d'exprimer des sensations, de vivre par la phrase écrite, nullement préoccupé de bruit et de gloire, il aurait pu, à chaque nouveau livre publié depuis *Fromont jeune et Risler aîné*, se croire en sécurité dans le genre qui provoquait les applaudissements presque unanimes de la critique et du public. Mais non, le livre qui suivait prouvait que les éloges, que les critiques avaient été pesés et jugés, que le romancier n'avait pas hésité à se défaire de procédés qui avaient été acclamés, fêtés par presque tous comme des qualités de premier ordre, qu'il affirmait, au contraire, une vision de la vie de plus en plus nette, une allure de phrase de plus en plus simple, sans trompe-l'œil, sans attifement, qui finissaient par inquiéter la critique bien pensante et le lecteur qui n'aime regarder que des images roses. Il fallut reconnaître que l'on perdrait son temps à vouloir faire de l'observateur et ironique romancier qu'était Daudet une sorte de prosateur poétique, placé à mi-côte de l'idéalisme, trop prudent pour abandonner ce poste commode; il fallut constater que l'on était en présence d'un écrivain qui obéissait à une loi de développement logique, qu'il se passait là, dans l'ordre intellectuel, un phénomène semblable à celui de la croissance physique.

Le cerveau avait été d'abord celui d'un poète, une jolie machine, bien agencée et bien sonore, où les impressions se transformaient en pastels légers, en phrases coquettes, en musiques capricieuses ; c'est le temps des *Amoureuses* et des *Lettres de mon moulin*, des tercets, des rondeaux, des stances, des couplets en prose, des poursuites après les papillons et les bêtes à bon Dieu, des contes symboliques et des récits de légendes; c'est le temps des promenades dans le verger avec la cousine, et de la cueillette des prunes. Ah ! ces prunes ! leur odeur de sucre a longtemps flotté au-dessus des livres de Daudet, et plus d'un veut encore retrouver leur goût musqué dans des pages de la plus amère saveur. Pour nous, elles nous ont aussi longtemps poursuivi ; si peu mondain que nous soyons, nous n'avons jamais pu prendre place dans le cercle qui se forme autour d'une cheminée, ou dans le groupe compact des messieurs en habits noirs qui s'encadre dans la chambranle d'une porte, sans entendre aussitôt un futur prix du Conservatoire ou un mélancolique pensionnaire de la Comédie-Française, annoncer, avec un regard très autoritaire : *les Prunes*, de Daudet.

Nous avions fini par ne plus accepter d'invitations, dans la crainte où nous étions de la cousine du verger et du prunier. Et, disons tout, la mauvaise opinion que nous nous sommes formée de l'esprit de justice et du goût littéraire en retard de nos contemporains, vient en partie de là, de ce chœur de jeunes gens récitant *les Prunes*, pendant tout l'hiver, à la même heure, dans toutes les maisons de Paris où l'on prend du thé, un jour de la semaine. Eh ! bonnes gens ! il y avait longtemps qu'elles étaient cueillies et mangées, les prunes !, Et d'autres arbres avaient été plantés, et avaient poussé droit, et donnaient l'ombre d'un feuillage épais et sévère, que vous vous attardiez encore dans le verger d'autrefois !

C'est ainsi. On fut longtemps à comprendre qu'une évolution se faisait dans la

pensée de M. Alphonse Daudet. Comme c'était visible pourtant ! et comme il faut avoir deviné, non seulement dans *le Petit Chose* et dans les *Contes du Lundi*, mais dans les *Lettres de mon moulin*, l'observateur apte à tout voir et prêt à tout dire, le moraliste très renseigné par la vie, l'écrivain chaleureux et hardi de *Jack*, du *Nabab*, de *l'Évangéliste*, de *Sapho!* Oui, même dans les premiers contes, dans les courts récits où l'intérêt et l'émotion étaient concentrés en quelques pages d'une prose savoureuse et ferme, dans la *Diligence de Beaucaire*, dans l'*Arlésienne*, dans les *Vieux*, dans les *Deux auberges*, dans le *Portefeuille de Bixiou*, et même dans ces histoires symboliques qu'affectionne Daudet, où la fable est si saisissante et commente si bien la vie réelle, dans la *Chèvre de M. Seguin*, dans la *Légende de l'homme à la cervelle d'or*, dans *Nostalgie de caserne*, oui, dans tout cela, on aurait dû voir quelle volonté était en éveil, quel talent était en marche.

Et cette observation est si vraie, la parenté entre le conteur et le romancier est si étroite, que le *Nabab* est en germe dans l'un des *Contes du Lundi*, que les documents qui ont servi à construire le livre paru hier ont la même provenance, à n'en pas douter, que les notes rassemblées dans les *Femmes d'artistes*. Les fortes qualités mises en évidence dans les derniers livres, les vérités dites sur les milieux traversés, sur les personnages coudoyés, sur l'humanité regardée, sur l'artiste clairvoyant, par le philosophe apitoyé, ont pour précédents le souci d'exactitude, l'inquiétude rêveuse des pages jetées au vent, aux heures de sa toute première jeunesse.

On s'était trompé sur l'écrivain : on devait se tromper sur l'homme ; parce qu'il avait la grâce et l'esprit, on lui refusait la force ; parce qu'il avait les nerfs vibrants d'une femme et d'un poète, on lui refusait les muscles du mâle ; tous les faux hercules qui soulèvent des poids en carton et mordent dans des barres de fer en caoutchouc s'ingénient à représenter Daudet comme un Girondin de la littérature, ménageur de chèvres et de choux, mettant des faveurs roses et des bouquets tendres aux loups apprivoisés qu'il mêlait habilement aux agneaux de sa bergerie !

En vérité, ceux qui jugeaient ainsi Daudet le voyaient toujours à travers ses premières pages, et sautaient des chapitres entiers de ses livres. Ils ne voulaient pas s'apercevoir qu'à côté du charmeur il y avait un ironique, un terrible irrespectueux que rien n'arrêtait. Oui, dans *Fromont jeune et Risler aîné*, il y a des attendrissements sur Désirée Delobelle, la pauvre fille victime de tout et de tous ; mais il y a aussi la cruelle peinture du monde des parvenus ; les bourgeois devenus riches, l'ouvrière devenue bourgeoise. Dans *Jack*, il y a des coins d'idylle, des explosions de sentiment, des envolées de colères ; mais il y a aussi l'usine d'Indret, la chambre de chauffe, et Ida, et d'Argenton. Dans le *Nabab*, il y a la famille Joyeuse, mais il y a le couple Hemerlingue, il y a Moëssard, il y a Bois-L'Héry, il y a toutes les vilenies et toutes les purulences parisiennes. Dans les *Rois en exil*, si Frédérique est poussée au type, et représente l'Idéal mourant rêvé par les derniers royalistes, avec quel bras vigoureux le romancier a fouetté le méprisable défilé des rois cabotins, des princes qui règnent sur une cour de gommeux et de filles, de tout le personnel ambulant qui escorte ces majestés de tables d'hôte! Pour l'*Évangéliste*, on a encore dans les oreilles la clameur furieuse, faite de sales injures, soulevée dans tous les mondes religieux, par ce livre superbe.

Pour *Sapho* attendons. Mais on connaît le sujet du livre; c'est l'histoire de la liaison d'un jeune homme avec une femme qui, par ses fréquentations, ses amants, ses goûts, a pris place dans le Paris artistique : liaison de cinq années, faite d'humiliations, de dégoûts, de colères, — liaison dont la rupture laisse l'homme seul, vieux avant l'âge, avec des souvenirs salis, sans espérances pour l'avenir. Certes, jamais Daudet n'a été plus humain, ni plus fort ; la femme qui a broyé sous elle l'homme qu'elle a rencontré, qui lui a vidé le cœur, qui a assassiné son courage, cette femme inconsciente et irresponsable, qui fait le mal et qui est bonne, qui a été, elle aussi, pendant vingt ans, martyrisée et salie par ceux qu'elle a aimés, cette femme, Daudet ne la condamne pas, ne l'exécute pas férocement; finalement, c'est même cette pauvre créature flétrie et abandonnée qui abandonne à son tour, et qui triomphe avec sérénité sur les ruines qu'elle a faites ; *Sapho* n'est pas un réquisitoire contre la passion, un pamphlet contre la femme ; ce beau livre douloureux ne fait que raconter, avec simplicité, avec éloquence, la vie, la triste vie sinistre comme un champ de bataille où tous les combattants seraient blessés.

Et pourtant, les colères peuvent sourdre, les haines peuvent siffler. Ceux qui célèbrent le vin doré qui pétille et qui grise veulent ignorer la lie qui barbouille le fond de leur verre et dont ils ont l'amertume dans la bouche. Ceux qui fêtent l'Illusion n'aiment pas les diseurs de vérités.

M. Adolphe Brisson, *les Annales politiques et littéraires* du 8 juin 1884.

Tout livre nouveau de M. Alphonse Daudet a le don d'exciter une curiosité générale qui se change bien vite en admiration. Il fait partie de ce petit groupe de romanciers dont les productions ne passent pas inaperçues. Il partage cette gloire avec Émile Zola. Mais en ce qui le concerne, la vogue, cette grande infidèle, ne s'est pas encore trompée. Depuis bientôt dix ans, chaque œuvre nouvelle de notre éminent collaborateur, a marqué un progrès de plus dans son beau talent. *Progrès* n'est pas le mot propre, c'est plutôt *développement* qu'il faut dire. Dès ses premiers livres, dès les *Lettres de mon moulin*, on admirait chez lui cette forme délicate et fine, dont l'enjouement est tempéré par une pointe d'émotion douce et délicieuse. Ce style est à la fois de la poésie et de la prose, une prose harmonieuse et colorée; cet ensemble de qualités, si rarement unies, constitue un des talents les plus originaux, les plus personnels de la littérature française. Mais si dès le début on le remarqua, si dès le premier jour cette forme exquise avait atteint sa perfection, le *fond*, le *genre* de Daudet s'est singulièrement agrandi. Le conteur d'autrefois est devenu peintre ; le rêveur, paresseusement couché sous l'ombre fraîche des gris oliviers, a fait place à l'observateur ; il ne fixe plus le ciel bleu, mais regarde autour de lui, parcourt la société contemporaine d'un pied vigoureux, et note d'une main ferme, sur son calepin, ses vices, ses ridicules et ses plaies. *Fromont jeune* a servi comme de transition entre ces deux genres ; déjà, c'est une peinture savante et curieusement fouillée, où grouille un vieux quartier de Paris; déjà, les types se corsent, la cruelle Sidonie, l'admirable Delobelle palpitent de réalité. Mais l'idéal trouve encore quelques coins pour se poser, et enveloppe d'un jour radieux la résignation de Désirée, la bonté naïve de

Risler. Et certes ce ne sont pas là les pages les moins exquises du livre. Avec le *Nabab*, les *Rois en exil*, *Numa Roumestan*, l'observation s'étend et se creuse, devient plus précise et par instant plus cruelle, le *roman* tourne de plus en plus à l'*étude :* avec *Sapho* l'évolution est complète, et l'on sent courir dans ce livre comme une sourde influence d'Émile Zola.

***

Sapho n'est donc pas un roman, au sens où ce mot est vulgairement entendu ; n'y cherchez pas une action compliquée et mouvementée, où l'imagination joue un rôle, invente des péripéties et combine les événements. N'y voyez qu'une étude contemporaine, que la peinture d'un coin de la société, que la *monographie* d'un de ses vices ou, pour mieux dire, d'une de ses plaies. Cette plaie, pour l'appeler d'un nom vulgaire mais expressif, c'est le *collage*.

. . . . . .

On peut ne pas aimer le sujet choisi, répugner à la peinture de ces mœurs, hélas ! si cruellement réelles, il faut s'incliner devant la beauté d'une telle page et reconnaître que celui qui l'a écrite est tout simplement un grand écrivain.

Ce beau livre est-il un livre complet, définitif? Nous croyons, pour notre part, qu'il en appelle au moins un second. Trois cents pages ne suffisent pas pour creuser le redoutable problème que M. Daudet a courageusement abordé. Ce problème est complexe et peut s'envisager de bien des côtés. La vie de l'étudiant moderne n'a pas encore été peinte. Hélas ! nous sommes loin de Murger et de Musette, mais que de tableaux vifs, poignants et mouvementés Daudet pourra nous donner s'il en veut prendre la peine! Qu'il parcoure ce quatier Latin, qui n'est plus celui de nos pères, mais qui possède une physionomie bien à lui ; qu'il pousse jusqu'à Bullier, qu'il entre-bâille la porte des brasseries innombrables, où de modernes Hébé versent aux jeunes hommes l'absinthe et d'autres poisons mille fois plus dangereux. Qu'il pénètre dans cette atmosphère du vice; il y verra grouiller dans leur laideur bien des *Sapho* qu'il n'a pas flétries et auprès desquelles la *Sapho* de son livre paraît étrangement idéalisée.

Certes, la matière est délicate, et la plaie n'est pas de celles auxquelles on peut toucher sans douleur. Mais quel tour de force ne peuvent accomplir une plume si savante, une main si fine et un scalpel si léger !

M. Louis Ulbach, *le Rappel* du 12 juin 1884.

Gavarni représentant, un jour, une vieille femme, c'est-à-dire une fille vieillie, atroce sorcière, lui fait dire en s'adressant à un homme de ce temps-ci :

— Dieu préserve vos fils de la rencontre de mes filles !

Je cite de mémoire; je me trompe peut-être ; c'est là du moins le sens de la leçon.

C'est la même que M. Alphonse Daudet prétend donner à ses enfants, quand il leur dédie son roman de *Sapho*, pour qu'ils le lisent à leur vingtième année.

La dédicace est inutile pour des fils qui auront reçu tous les jours le conseil de l'honneur, avec l'exemple du travail ; mais elle est, sinon une sorte d'excuse, au moins une explication indirecte de l'auteur délicat, du romancier ingénieux, mettant, pour une fois, les pieds dans la boue.

Cette œuvre nouvelle de M. Daudet est égale à ses meilleures. Les dépasse-t-elle? Je ne crois pas, bien qu'on le prétende. Une tendance, dont je me méfie, donne toujours la supériorité aux œuvres violentes, et par ce temps-ci, aux œuvres crues ; mais les gens du métier savent bien qu'il est plus facile d'écrire *gros* que d'écrire *fin*, de peindre les laideurs que les beautés ; et l'esprit littéraire consiste, non pas à savoir tout dire, mais à savoir tout faire entendre, sans dire tout.

J'estime donc, au même degré que les *Rois en exil*, cette étude cruelle ; j'y trouve les mêmes qualités, la même sûreté de touche, la même vivacité de lumière, la même grâce ; j'y voudrais moins de concessions aux puanteurs modernes, et je crois que l'intérêt de curiosité qui anime le lecteur eût été un intérêt dramatique très puissant si, l'héroïne restant ce qu'elle est, une charmeuse de l'égout, le héros eût été un homme de plus de valeur, dévoré par cette goule.

C'est là au fond la seule critique que je veuille adresser à l'auteur. Il fait trop le jeu de cette Sapho et la victime ne mérite pas assez d'être plainte. Des Grieux n'était pas un grand homme ; mais la coquinerie de Manon était charmante et l'auteur faisait discrètement deviner les talents de la perfide sans les souligner avec l'insistance de M. Daudet. On excusait Des Grieux de son ivresse. On est péniblement résigné à plaindre Gaussin de sa soûlerie chronique. Sapho ne jette pas assez d'étincelles, et son amant a trop peu de rébellion.

Qu'un homme vulgaire soit enlisé dans la boue, c'est un incident commun et qui ne vaut pas qu'on s'y arrête; mais qu'un grand artiste, qu'un grand écrivain, qu'un grand philosophe soit abaissé par son vice et tué par ses amours, voilà le drame poignant, voilà la leçon.

Pour que nos fils prennent garde aux filles de ces dames, il faut qu'ils soient des hommes capables de tout ce que la virilité conseille de travail et d'exploits, au profit de soi-même et des autres. Mais des larves humaines, sans individualité, sans énergie, sans effort, n'ont aucune précaution à prendre, ni aucun exemple à donner.

Mettre une intelligence comme celle de Gaussin aux prises avec une force d'absorption et de corruption comme Sapho, c'est tricher, et M. Daudet a trop de talent pour ne pas aborder les problèmes dans toute leur rudesse. Ou la fille qui vit d'amour sans se lasser de la vie a l'inquiétude féminine par excellence et mérite de se heurter à don Juan, ou ce n'est qu'une organisation sensuelle qui a des heures de coquetterie et ses crises n'intéressent plus.

M. Daudet, en voulant se maintenir dans la réalité, reste au-dessous ; car dans certaines fermentations, quand les êtres n'ont pas un génie personnel, ils collaborent à une sorte de génie universel. Ces miasmes, remués avec art, devraient dégager je ne sais quel gaz s'épurant en s'élevant. Mais il faut tout le talent de l'écrivain pour faire lire une histoire, qui, malgré le surnom de l'héroïne, reste insignifiante.

J'ai cru un moment que Gaussin aurait appris le véritable amour dans cette

accointance qui satisfait la timidité de ses sens, et que son supplice consisterait à ne pouvoir être aimé, à ne pouvoir plus aimer, ayant toujours l'arrière-goût de ses assouvissements. Mais la tentative qu'il fait pour s'échapper est peu sérieuse. En restant tenu par Sapho, il mérite l'abandon et le dédain de cette fille. Ce doit être un excellent fonctionnaire.

J'aimerais à poursuivre cette discussion. Je ne connais pas de plus sincère éloge à faire de ce nouveau roman de M. Daudet. Malheur aux livres qui ne font pas penser !

M. E. Lepelletier, *le Réveil* du 12 juin 1884.

Par une courtoisie courante on proclame aisément que le dernier livre d'un auteur qu'on désire louer est son meilleur. Le procédé a du bon; il ne mécontente pas l'auteur, il satisfait l'éditeur qui s'intéresse particulièrement au nouveau-né et ne déplaît nullement au public. Rien de plus commode que d'admirer en bloc.

On a véritablement abusé, en bien comme en mal, de ces synthèses critiques. L'usage est général aujourd'hui d'encenser ou de démolir d'un coup d'une phrase, parfois d'un mot. On va de l'éreintement à l'apothéose sans transition. La palette du critique n'est plus chargée que de deux tons : le blanc, le noir. Au diable ces camaïeux !

Quoi ! vous vous dites les juges d'un auteur ; il est donc accusé? soit ! mais quelle brutale procédure est la vôtre : vous supprimez les plaidoiries et vous prononcez sans avoir délibéré. L'acquittement ou la mort, — sans phrases, voilà aujourd'hui ce qui attend un écrivain : on est emballé au Panthéon ou bousculé aux gémonies sans qu'on daigne vous dire pourquoi. D'un saut, vous passez dieu ou charogne. L'art cependant répugne comme la nature à de tels bonds.

Je n'emploierai pas cette méthode trop simple et aussi trop sans façon avec un livre de la valeur de *Sapho*, qui après avoir eu une vogue attachante et quotidienne lors de sa publication en feuilleton dans l'*Écho de Paris*, retrouve aujourd'hui l'un des plus gros succès de librairie de l'année.

Tout en faisant des réserves sur la moralité que l'auteur semble avoir voulu y attacher, il est impossible de ne pas reconnaître que *Sapho* est véritablement un livre à part, et l'on doit se laisser aller à l'émotion qui en découle et subir l'impression poignante qui en jaillit sans rechercher quel numéro d'ordre il convient de lui assigner dans l'œuvre de l'auteur du *Nabab*, — l'étalon, à mes yeux, qui devrait servir à qui voudrait classer par rang de taille les ouvrages du maître-romancier, — recherche d'ailleurs absolument inutile et sans portée. Chaque livre de Daudet est une individualité qui vit et vaut par elle-même.

Qu'est-ce que *Sapho?* L'étude d'un phénomène de la vie de jeune homme, mais une étude spéciale, localisée, volontairement circonscrite.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, l'histoire du « collage », encore moins la peinture généralisée de ces faux ménages si nombreux dans la société parisienne, presque admis, ou du moins, tacitement reçus dans certains milieux, et qui sont, pour nos bourgeois et pour nos artistes, ce que le mariage morganatique est pour les grands-ducs allemands.

L'auteur a voulu surtout dépeindre la tyrannie d'une passion indigne subie par un homme faible, les souffrances endurées par l'homme dominé et comme absorbé, et enfin les difficultés et les douleurs de la rupture qui doit logiquement dénouer ces unions éphémères et peu honorables.

Et pour mieux souligner sa moralité, pour mieux expliquer la portée de son œuvre, il en a ainsi formulé la dédicace : « Pour mes fils, quand ils auront vingt ans. »

Les craintes paternelles que peut suggérer à Daudet la présence de nombreuses et perpétuelles Saphos dans Paris, ont-elles donc ôté son imperturbable sang-froid au puissant observateur? Croit-il donc, aujourd'hui, dans son anxiété de père qui a été jeune et qui a tendu la voile de son âme à toutes les passions qui soufflaient d'aventure, que l'orage qui l'a ballotté jadis n'emportera pas ses fils à leur tour?

Pense-t-il vraiment que les enseignements, les conseils, les exhortations, les tableaux même, fussent-ils aussi frappants et aussi terribles que ceux de *Sapho*, puissent prévaloir contre les entraînements de la vie, contre les sollicitations du tempérament, contre l'influence du milieu?

Non ! je ne puis croire qu'il ait voulu faire un livre pédagogique. Ce n'est pas là un guide pratique du jeune homme débutant dans le monde. Encore moins un manuel de continence *ad usum Delphini*. Voulez-vous donc travestir Daudet en Mentor romancier cherchant par ses œuvres à préserver l'innocence des jeunes Télémaques du XIX^e^ siècle? La sage déesse, malgré son déguisement, n'y est parvenue qu'en faisant prendre un bain forcé à son élève. Encore faut-il, pour que ce remède soit efficace, que le jeune homme ne sache pas nager.

Je crois qu'il faut surtout voir dans *Sapho* la peinture des ravages que peut produire une passion indigne dans une âme jeune et naïve, et aussi un avertissement, d'une prudence toute bourgeoise, contre les misères, les hontes et les tristesses qui peuvent être la suite d'une liaison impure.

Prenez garde, dit Daudet à ses fils, aux nôtres, — quand vous aurez l'âge d'homme, prenez bien garde à la première femme qui vous ouvrira son cœur et ses bras ! C'est un cercle infernal où vous allez pénétrer. Vous y serez étreint, broyé, torturé. Ces deux beaux bras blancs, d'abord collier frais et charmant, deviendront pour vous un supplice pire que la garotte pour le patient d'Espagne qui râle et qui suffoque, cravaté de fer. Quand cette femme, ployant sa taille souple, se laissera tomber sur votre poitrine, vous éprouverez d'abord la sensation délicieuse d'un beau fruit mûr qui se détacherait de lui-même pour vous venir aux lèvres ; mais bientôt ce corps léger se fera de plomb; il vous fera peiner et souffler comme un déménageur de pianos, et vous ne tarderez pas à reconnaître avec ce grand chimiste psychologique, que, de tous les corps pondéreux de la nature, le plus pesant est la femme qu'on a cessé d'aimer. Prenez garde, vous en arriverez à ne plus pouvoir supporter ce fardeau qui vous paraît si léger et si doux, et vous aurez des envies furieuses de rejeter dans un écrasement brutal cette femme et cet amour accablants, impossibles à porter plus loin dans la vie.

Voilà l'enseignement que donne Daudet, avec les amours de Sapho et de Gaussin, ébauchées durant cette montée d'escalier, — leur histoire, — dans la grise tristesse du matin.

. . . . . .

Ce roman est le plus vibrant, je dirais presque le plus vécu des romans de Daudet. Le peintre de mœurs, ici a fait place au chirurgien qui examine, et de tout près, une plaie vive et la décrit non sans une certaine émotion communicative. Peut-être jadis le chirurgien a-t-il craint pour lui-même le mal qu'il fouille aujourd'hui chez autrui?

Il y a du poème dans Sapho, comme il y a du procès-verbal d'anatomie. Bichat y donne la réplique à Musset, et par moments, après avoir lu des pages qui font penser à l'imprécation de Rolla sur le malheur qui attend celui qui laisse la débauche planter le premier clou dans son cœur, on se trouve en présence d'un praticien qui a mis à nu le viscère, objet de ses études, et dit : « Le cœur, messieurs, qui est un muscle creux, est susceptible de diverses maladies... »

Hélas ! la maladie de Sapho, la maladie de Gaussin, la maladie de Flamant, de Déchelette, de la pauvre Alice Doré, de Caoudal et d'autres, pour n'avoir qu'un nom, a d'innombrables variétés, et s'il fallait choisir, on ne saurait à laquelle s'arrêter. Aimer, c'est être malheureux, voilà la conclusion psychologique de *Sapho*. Si l'on prenait à la lettre l'intention de l'auteur, résultant de sa dédicace à ses fils, il faudrait éviter l'amour comme on évite la fièvre. Rien. Il n'y a d'heureux, dans son livre, que le matériel et grossier couple Hettéma. Ce n'est certes pas cet homme et cette femme, qui font l'amour comme on digère, que Daudet a prétendu donner en exemple et en modèle à ses fils. Son livre ne saurait avoir la prétention d'empêcher les Saphos de prendre des cœurs de jeunes gens et de s'en repaître.

Neuf fois sur dix, ces cœurs-là sollicitent avidement le bonheur d'être dévorés. Non ! je crois que la véritable pensée qui domine cette œuvre de passion, où le regret se mêle parfois, est celle-ci : Tout amour qui commence a pour point d'arrivée une rupture.

Ne vous attachez donc que si vous êtes certain de ne point vouloir vous détacher un jour. N'imitez pas Déchelette qui se tue pour avoir voulu rompre ; n'imitez pas Tatave qui, n'ayant pas le courage de rompre, traîne une existence avilissante et misérable ; n'imitez pas Gaussin qui, ayant rompu, a voulu renouer. La conclusion est donc : ou l'égoïsme absolu du cœur ou le mariage honorable, régulier, solide, indissoluble.

Il est curieux de signaler cette moralité du beau et puissant livre d'Alphonse Daudet au moment même où le divorce, proclamé par les législateurs, fait tourner tant de caboches en donnant pour dénouement aux unions légitimes comme aux fragiles amours de Sapho et de Gaussin, cette solution toujours déchirante et parfois injuste : la Rupture.

M. Armand de Pontmartin, *la Gazette de France* du 14 juin 1884.

Chose singulière! Lorsqu'Alphonse Daudet, tout jeune, presque inconnu, luttait contre les difficultés et les misères du début, lorsqu'il ne savait pas s'il ne serait pas dévoré par le Minotaure Parisien, son comique était gai, bon enfant, rieur à trente-deux dents, communicatif, irrésistible, comme dans son merveilleux *Tartarin* et dans la plupart de ses *Contes du Lundi*. Il y ajoutait une sensibilité exquise, cet attendrissement dans le sourire, qui est le charme des délicats. Main-

tenant qu'il est, non pas parvenu, mais arrivé, que ses romans font prime, que, regardant autour de lui, il a toutes sortes de raisons pour voir la vie en rose, son comique est sinistre, desséchant, désespérant, injecté de toutes les laideurs, de toutes les turpitudes humaines. A un point de vue plus sérieux, lorsque l'âpre désir de réussir aurait expliqué, sinon justifié, les licences et les écarts de plume, les données scabreuses, les peintures sensuelles, il offrait un plaisir sans mélange aux lecteurs du *Petit Chose* et de *Fromont jeune et Risler aîné*. A présent qu'il pourrait *impunément* être aussi chaste que Walter Scott, à présent qu'il a dépassé la quarantaine, qu'il est père de famille et qu'il écrit pour ses fils comme Fénelon pour le duc de Bourgogne, son Télémaque et sa Calypso sont d'une espèce si particulière, que les jeunes gens doués d'une intelligence un peu vive, auraient, avant d'arriver à la dernière page, le temps de s'imprégner d'images assez... dangereuses pour rendre parfaitement inutile la moralité finale.

. . . . . .

Ce qui m'impatiente, c'est que lorsqu'Alphonse Daudet redevient lui-même, il est plus charmant que jamais. Rien de plus exquis que ses retours en Provence, dans notre Comtat, aux vignobles de Castelet, fief des Gaussin d'Armandy. Rien de plus frais, de plus vrai, que les paysages de la terre natale, que tous les détails d'un ton et d'une localité si juste, qui gardent en français quelque chose de leur couleur, de leur saveur et de leur originalité provençales.

La tante Divonne est adorable ; les deux petites *bessonnes*, Marthe et Marie, sont délicieuses ; l'oncle Césaire est amusant comme un héros de Labiche. Pour le lecteur écœuré, asphyxié par les miasmes du ruisseau de la rue des Martyrs où grouillent des *Saphos* de pacotille, c'est vraiment un bain d'air pur, ou, si vous l'aimez mieux, un bain de l'eau courante et limpide de notre fontaine de Vaucluse ; mais est-il donc nécessaire de se salir pour avoir le droit de se baigner?...

M. Albert Wolff, *le Figaro* du 20 juin 1884.

Si un peintre avait envoyé au Salon une œuvre d'art de la valeur de *Sapho*, d'Alphonse Daudet, ils se seraient déjà réunis cinq cents pour lui voter la médaille d'honneur, et dans quelques jours le ministre lui apprendrait, aux applaudissements de la foule, que le gouvernement l'a promu à un grade plus élevé dans la Légion d'honneur. Si un musicien avait écrit une partition de la valeur d'art de *Sapho*, de Daudet, on l'aurait traîné sur la scène et l'orchestre aurait cassé tous ses violons à force de taper dessus dans la fièvre de l'enthousiasme ! Le sculpteur qui aurait pétri dans la terre une œuvre d'art comparable à ce livre serait déjà chez le tailleur pour se faire prendre mesure d'un frac d'académicien. L'auteur dramatique qui aurait écrit, pour une scène littéraire, une comédie parisienne comparable au livre de Daudet aurait déjà encaissé deux cent mille francs de droits d'auteur, sans compter les billets, et deux ou trois ministres seraient venus lui donner l'accolade, dans les entr'actes, à la Comédie-Française.

Nous allons voir au prochain 14 juillet ce que le gouvernement français fera pour ce jeune grand littérateur qui tout bonnement vient de publier un des plus

étonnants livres de notre temps, trois cents pages exquises, écrites dans une langue admirable, un bijou d'observation parisienne, d'émotion et de tendresse. Un chef-d'œuvre, alors? me demanderez-vous. Mon Dieu, il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire répondre : oui ! Si ce n'est pas encore un chef-d'œuvre, cela lui ressemble joliment, croyez-le bien; dans tous les cas, c'est une des plus complètes manifestations du roman contemporain; l'avenir dira s'il lui convient de garder le souvenir de ces trois cents pages de littérature ; dans le présent, c'est l'œuvre supérieure dans le bagage déjà si riche d'Alphonse Daudet.

***

On a déjà beaucoup parlé de *Sapho* d'Alphonse Daudet, mais pas encore assez à mon avis ; ce n'est ni un volume ni un roman proprement dit. C'est de l'observation ; mieux que cela, de l'essence parisienne ; c'est le livre le plus vrai, le plus naturaliste dans la noble acception du mot, qui soit sorti des efforts du roman moderne ; pas de phrases inutiles ; aucun excès de description ; des faits observés sur le vif et racontés simplement, tour à tour avec émotion, grâce ou esprit ; des études d'après nature dont on connaît les modèles, mais peintes avec une maîtrise qui ne peut être dépassée ; des portraits de la haute et de la basse galanterie parisienne, effrayants de vérité, dessinés de main de maître, sans exagération comme sans hésitation, avec une sûreté de l'expression et un tact du mot que la question d'art domine partout et empêche *Sapho* de dégringoler dans la banalité. Ah ! le beau livre et combien il m'est doux de pouvoir dire ici la joie que sa lecture m'a causée !

Les quelques écrivains de l'école dite naturaliste qui marchent en tête de l'évolution moderne ont tous beaucoup de talent ; mais le plus complet, le plus *artiste* de tous, c'est Alphonse Daudet.

. . . . . .

***

Le véritable roman naturaliste est incarné en trois écrivains : Goncourt, Zola et Daudet ; l'ombre de Flaubert plane sur ce groupe, uni par une communauté d'idées et par une amitié que les froissements d'amour-propre subis tour à tour par deux d'entre eux, par le succès du troisième, n'ont jamais pu entamer ; chacun d'eux a marqué sa vie par l'œuvre supérieure : *Germinie Lacerteux*, l'*Assommoir* et *Sapho ;* les trois écrivains ne se sont jamais quittés, n'ont jamais médit l'un de l'autre, et je vous garantis que rien ne dissoudra cette fraternité intellectuelle qui a pris naissance dans une commune admiration pour Gustave Flaubert.

C'est un spectacle rare dans le monde où l'on vit d'amour-propre de voir un groupe d'artistes se tenir par la main et traverser la vie en se serrant les uns contre les autres, bien décidés à former un faisceau compact et à s'imposer les uns par les autres. Il se peut que cette fraternité littéraire ne soit pas toujours au fond des âmes et que le succès de l'un ne plaise pas constamment aux autres, mais c'est déjà une grande preuve de supériorité de ne jamais montrer publiquement les

secrets tressaillements de l'amour-propre atteint par la vogue du voisin. La guerre civile et fratricide est inconnue dans le cercle d'écrivains dits naturalistes ; depuis la première heure où Alphonse Daudet et Émile Zola, les plus jeunes, se sont enrôlés sous le drapeau de Flaubert, cette fraternité littéraire ne s'est pas démentie un seul instant. Avant la venue des deux conscrits, les deux Goncourt avaient gagné leurs galons et Tourgueneff avait déjà apporté au groupe le prestige de son talent. Il y a déjà bien des années que dure cette camaraderie littéraire. A Flaubert mort le premier, Tourgueneff succéda à la tête des naturalistes ; l'estime réelle pour le talent de l'écrivain russe, une certaine communauté d'idées et surtout une amitié vive, cimentée dans les réunions, désignèrent tout naturellement Tourgueneff au poste de chef de cette association de littérateurs.

Tant que Tourgueneff était là, Goncourt, malgré ses cheveux blancs, se tenait, avec plus de résignation que de conviction, au second plan, jusqu'au jour où, après la mort de l'écrivain russe, il devait prendre la tête par l'ancienneté ; maintenant, ils ne sont plus que trois dans cette petite église naturaliste, dont Goncourt est le souverain pontife et Guy de Maupassant le jeune abbé, appelé à devenir un personnage très important dans l'avenir. Comme dans le roman de Dumas, les trois Mousquetaires sont donc en réalité quatre. Guy de Maupassant, c'est Aramis. Inutile de parler du menu fretin qui voltige autour de ces chefs de file, moucherons agaçants qui bourdonnent autour des renommées assises et se nourrissent des miettes du naturalisme en littérature. Quelques-uns ont du talent et avec le sentiment de discipline qui est la particularité de ces écrivains, ils vont maintenant à Zola et à Daudet, avec la même subordination qui a conduit ceux-ci vers Flaubert, au temps de leurs débuts.

***

C'est un milieu très intéressant. On peut dire de la maison de Daudet qu'elle est l'église de la congrégation naturaliste. Goncourt est un vieux garçon, Zola est un ours qui, les trois quarts de l'année, vit dans sa fosse à Médan ; il faut donc aller chez Daudet pour les voir ensemble. La maison est charmante et hospitalière.

. . . . . .

***

Une ou deux fois par hiver je vais passer chez Daudet quelques heures dans sa province de l'Observatoire, car malgré les bourrasques qui ont soufflé sur mes relations avec quelques intimes, je n'y rencontre que des amis. J'ai vu débuter Alphonse et je l'ai vu grandir avec une joie profonde : si, un jour, j'ai fait du chagrin à Goncourt, le journaliste seul s'en souvient. Il y a bien longtemps qu'une polémique tapageuse avec Zola a été terminée par une bonne et sincère poignée de main ; les médiocres seuls cultivent le ressentiment éternel ; entre hommes intelligents, on ne se brouille pas à jamais pour un coup d'épingle, une égratignure d'amour-propre ou la discussion passionnée d'un instant. Et

les trois écrivains qui représentent le naturalisme en littérature sont gens d'esprit. Le journaliste les aime fort et ils le savent ; en somme, nous nous trouvons là tout à fait entre camarades qu'un incident à côté peut diviser parfois, mais qui se rencontrent ensuite sans amertume.

Les trois chefs du naturalisme ne se ressemblent point ; le tempérament de chacun est particulier comme sa littérature. Goncourt, avec sa crinière blanche que Tourgueneff semble lui avoir laissée par testament, est grave et pensif comme un écrivain qui juge ne pas avoir dans les préoccupations du public la place qu'il mérite. La préface de *Chérie*, qui a été publiée et discutée ici même, est une preuve de cette inquiétude de Goncourt. Est-ce par vantardise qu'il parle si haut de son mérite en évoquant l'ombre de son frère? Non ! L'homme est simple et bon, et s'il crie par-dessus les toits la place à laquelle il pense avec raison avoir droit, Goncourt est comme le promeneur attardé qui traverse un bois et chante pour cacher sa peur ; il voit les éditions s'entasser autour des romans de ses amis qui ont l'oreille du public plus que lui, Goncourt; si, parfois, il en ressent quelque mélancolie, il n'en est pas moins le camarade sincère des deux autres ; c'est que ces trois écrivains sont unis par une affection que rien ne peut entamer ; ils ont, dans le passé, le culte commun du souvenir de Flaubert et de Tourgueneff ; dans le présent, le même principe littéraire qu'ils défendent, et tous trois ont une confiance égale en leur valeur certaine.

***

Zola et Daudet, les deux jeunes, ont pour leur ancien des tendresses exquises; il vous semble que, par leurs prévenances, ils veulent expier l'engouement du public qui va à eux plus qu'à leur vieux camarade ; ils marquent de la sorte, devant les convives, la haute estime littéraire qu'ils ont réellement pour Goncourt. La place d'honneur, à côté de la maîtresse de la maison, jadis réservée à Tourgueneff, appartient maintenant à Goncourt, comme un siège inamovible ; il y est rivé à jamais comme un ancêtre, et ma foi, il y fait très bonne figure. L'âge a donné à Goncourt le physique de l'emploi : les cheveux blancs commandant le respect, la carrure d'épaules et l'embonpoint voulu qui lui donnent un certain vernis majestueux. Quand Goncourt parle, on l'écoute avec recueillement ; le brio méridional de Daudet se tait, et le plus souvent, Zola, le grand révolté, approuve d'un signe de tête.

Ne vous avisez pas d'insinuer que Goncourt abuse de la description et rend de la sorte la lecture de ses œuvres, je ne dirai pas pénible, mais du moins laborieuse ; aussitôt Zola brandira sa massue et la tête d'Alphonse Daudet prendra une expression féroce. C'est qu'ils l'aiment leur Goncourt, ils le vénèrent ; ils ne souffrent pas qu'on le discute. Aux environs de Rouen, Flaubert sortirait de sa tombe, et là-bas, en Russie, Tourgueneff se retournerait dans son cercueil si on touchait au camarade qui leur a succédé dans l'amitié des deux jeunes. Il ne faut pas discuter Goncourt ; autrement Zola devient, je ne dirai pas un tigre, car il n'en a pas l'agilité, mais un rhinocéros fonçant sur un mouton. Daudet se transformera en chacal qui, d'un coup de griffe, briserait la colonne vertébrale à une

brebis, et, n'était la timidité qui leur clôt la bouche, les aspirants naturalistes admis dans ce clan pousseraient un rugissement d'ensemble comme on n'en entend que dans la ménagerie de Bidel.

***

Il est certain que les sceptiques souriront et penseront qu'il n'est pas tant dans la nature humaine de se réjouir du succès considérable d'un rival. Que Goncourt, dans son coin, ait un nouvel accès de mélancolie en voyant la vogue formidable de *Sapho*, c'est possible ; que les nuits de Zola, à Médan, soient troublées par le quarante-quatrième mille, un mois après l'apparition de *Sapho*, je ne dis pas non. Mais, s'il y a un petit tressaillement au fond des cœurs, rien ne paraîtra à la surface, et l'étroite amitié ne sera pas troublée pour si peu ; les trois écrivains sont solidaires de leur art et ils ne se laisseront pas diviser, soyez-en bien certains ; ils ont bien du talent, mais ils sont bien forts aussi ; ces trois romanciers sont en même temps trois malins.

Avec le succès de *Sapho*, Alphonse Daudet a repris la tête dans le groupe de romanciers. Mon ami Philippe Gille a analysé le livre qui est d'ailleurs dans toutes les mains ; je n'ai donc pas à le raconter ; chacun connaît à présent cette considérable étude de mœurs parisiennes. Je voudrais seulement combattre en quelques lignes le reproche qu'on fait à Daudet de ne pas résumer en une sorte de moralité de fabuliste la leçon qui doit découler d'un livre que l'auteur dédie à ses fils quand ils auront vingt ans. Quelques-uns pensent que l'amant n'est pas assez intéressant et que le châtiment n'existe pas pour lui puisqu'il a la chance d'être lâché par sa maîtresse. Rien n'eût été plus facile pour Daudet que de tomber dans les redites, de nous montrer une fois de plus un artiste qui, las de la vie, se tue à la fin à moins que sa maîtresse *se périsse* par le laudanum.

Ce dénouement de mélodrame eût, à mon sens, enlevé toute la valeur à *Sapho*. Mieux avisé, Daudet a choisi son héros dans la moyenne de jeunes gens dont les sentiments de devoir et d'honneur s'écroulent lentement dans les bas-fonds de la liaison parisienne avec son cortège voulu de capitulations de conscience et d'oubli des plus respectables sentiments. Quant à la leçon qui découle de *Sapho*, elle est terrible sans viser à l'effet, car tout ne finit pas avec le dernier mot du livre ; la moralité est bien nette sans être mise en vers : six années d'une telle vie laissent un sillon profond dans le cœur de l'honnête homme qui l'a traversée. Au delà des mers, Jean Gaussin emportera un souvenir cuisant de sa vie troublée, comme le forçat rendu à la liberté conserve éternellement les meurtrissures de la chaîne et du bâton de la chiourme.

M. Adrien Remacle, *la Revue Indépendante*, juin 1884.

Alphonse Daudet a beaucoup osé, dans ce livre, et il a bien fait : il s'est grandi.

Il a gardé la décence et le ton de bonne compagnie qui lui sont propres, mais il est allé, dans le vrai, plus loin qu'il n'avait fait encore. Il a abordé son sujet

de front, et il n'a reculé devant aucune des conséquences, aucune des nécessités de ce sujet. Il s'est débarrassé cette fois d'une sorte de modération qui ressemblait à une concession faite à un public, il s'est affranchi de réserves qui châtraient son art, et, libre d'entraves, sûr de sa force, des vérités fortes plein les mains, il s'est avancé d'un pas viril et hardi, sans s'arrêter aux mièvreries charmantes, dédaigneux des succès féminins de sensiblerie, abandonnant le faire du *beau morceau*, pour employer une bien agaçante expression familière aux peintres.

. . . . . .

L'œuvre est d'un seul jet puissant, bien liée dans toutes ses parties, largement conçue, et exécutée avec la sûreté, l'expérience d'un grand talent en sa maturité.

Le style clair, coulant, à la fois sobre et plein, peu chargé d'adjectifs, sans entortillements de phrases cherchées, est resté coloré, imagé et très personnel.

Les descriptions, devenues rares, ne font point hors-d'œuvre, n'encombrent pas, ne nuisent pas à la rapidité de l'allure générale du récit. Condensées en un petit nombre de traits aux contours saisissants, aux vivantes silhouettes, telles enfin que l'auteur excelle à les tracer, les descriptions ne servent qu'à nous faire pénétrer *les intérieurs d'âme* des personnages, par l'évocation des milieux où ils se meuvent, où ils pensent, où ils souffrent.

Ces qualités dont je parle se révèlent dans toutes les œuvres d'Alphonse Daudet, surtout dans *Fromont jeune et Risler aîné*, dans *Jack*, dans les *Rois en exil*, mais jamais elles n'ont pris autant de relief, jamais elles n'ont été mêlées à moins d'alliage que dans ce dernier roman.

Le choix du sujet de *Sapho* était déjà une hardiesse ; c'est un grand honneur de s'en être rendu maître. Il n'est plus question ici de l'analyse d'accidents particuliers et intéressants qui se produisent dans certains milieux exotiques, tels que la société anglaise protestante l'*Armée du Salut*, ou les familles royales étrangères dépossédées de leur trône et vivant à Paris ; il s'agit de l'étude d'un fait excessivement fréquent dans notre société actuelle, d'un fait qui tient une place considérable dans nos mœurs et qui y cause des désordres graves souvent, et souvent des désastres : la liaison quasi-maritale d'un jeune homme avec une fille déshonorée, d'extraction et d'éducation inférieures, liaison indéfiniment prolongée par suite des habitudes des sens et de la vie commune, enfin ce que l'argot moderne désigne par un mot horriblement juste, *le collage*.

Nombreux, nous avons passé par là, peu ou prou, nous savons la facilité, l'attrait des commencements, la lourdeur, les dégoûts de la suite, la difficulté, sinon l'impossibilité de la fin, c'est-à-dire de la rupture ; nous savons les résultats, les intelligences desséchées, les volontés énervées, les talents éteints, le lent abrutissement, les vies perdues, stérilisées, sans compter les chutes complètes, tous les faits divers, crimes, suicides, etc.

Le sujet était bien beau, la réalisation malaisée.

Il fallait résumer tout cela, le mettre sous une forme concrète, attirante, lui donner les proportions d'un récit, de façon à intéresser ceux qui ont fait, ou vu faire l'expérience, et à avertir les autres, ceux en âge de la recommencer.

« *Pour mes fils quand ils auront vingt ans* » écrit l'auteur en tête du volume.

En effet, si une leçon, un exemple pouvaient jamais servir à un jeune homme, le détourner d'une voie, le pousser dans une autre, la leçon contenue dans cette œuvre est assez haute, l'exemple d'une vérité assez frappante pour impressionner.

Afin d'augmenter la force de cet exemple, l'écrivain a placé son héros dans les conditions les plus communes ; le type mâle qu'il a choisi, Jean Gaussin, est un homme ordinaire, intelligent, méridional d'un tempérament assez ardent, il est vrai, mais qui n'est ni trop artiste, c'est-à-dire trop excessif d'imagination, ni trop bourgeois, c'est-à-dire trop accessible aux admirations faciles et aux vanités grossières.

Une autre chose curieuse, peut-être la plus caractéristique du livre, Gaussin, le jeune homme entraîné par Sapho, est un vertueux. Il est vertueux de naissance, comme les vrais aveugles, vertueux par ses tendances familiales, par sa nature, ses instincts particuliers. La conscience, la constance, ces légumes du pot-au-feu de la vie, il en possède une ample provision ; seulement il les fait cuire dans une marmite banale, irrégulière, qui a déjà servi à apprêter bien des repas étrangers. La vertu, la conscience, l'honneur, le point d'honneur, tout cela, dévié par la situation fausse, se tourne contre Gaussin et cause sa perte. Cette comédie des *dangers de l'honneur* se joue sous nos yeux tous les jours, et les âmes les plus droites, les plus honnêtes, sont celles qui y roulent le plus bas et vont aux dénouements les plus tristes.

Quant à l'héroïne, Daudet l'a douée d'une nature plus particulière ; cette sadique personne possède un corps admirable dont les lignes idéales ont inspiré de grands sculpteurs et des poètes ; une science consommée des hommes et *du gentil art d'aimer*, des ardeurs inassouvissables, une éternelle jeunesse de formes, et enfin une âme de courtisane amoureuse et fidèle violemment désireuse d'un attachement unique. Pour le reste, sortie de très bas, ancien modèle, ayant traîné dans toute espèce de fanges et de vices, longtemps tombée en public, elle est déjà vieillie sans le paraître quand le jeune Gaussin la rencontre.

. . . . . .

Je n'ai pu, dans l'exposé des grandes lignes du roman, vous donner aucune idée des séductions, de la faculté d'attirance de Sapho. Il y a en elle, outre sa beauté, de la luxure aussi passionnée que savante, et voilà, au fond, le lien le plus solide de son amant. Le livre exhale un capiteux parfum sensuel, mais Daudet a, en outre, communiqué à la sirène un peu de cette tendresse mélancolique et pénétrante qui est comme le génie particulier de l'auteur des *Contes du Lundi*. Elle a beau être continuellement percée de traits ironiques lancinants, elle a beau se mêler au scepticisme d'un homme qui connaît son siècle sur le bout du doigt pour l'avoir passionnément étudié, cette immense tendresse d'Alphonse Daudet reprend toujours le dessus ; elle nous serre la gorge, nous mouille les yeux, gratte notre sensibilité au bon endroit, et pince de nos nerfs comme des cordes d'une harpe. Les femmes, surtout, n'y résistent pas ; elles sont comme des jouets entres les mains du romancier, il en fait ce qu'il veut. Ce secret dont il est le seul maître (lui et, peut-être, Charles Dickens), est une arme terrible ; elle donne tous les droits et permet de tout faire passer.

M. Jean Roman, *le Figaro* du 21 décembre 1885.

SAPHO

HISTOIRE ET LÉGENDE

Au printemps de 1869, le clan féminin du *Rat mort* était en ébullition.

C'était alors, ce *Rat mort*, mal raconté et trop calomnié, un endroit gai, tout fait de contraste. Les « collages » pour parler la langue de Sapho, y sévissaient, panachés de liaisons intermittentes, au mois ou à la nuit.

Ces dames, d'ailleurs, rendons-leur la justice qui leur est due, se montraient à l'ordinaire plus éprises de fantaisie qu'âpres au gain, ayant pour la plupart un « pot-au-feu » assuré par quelque client permanent, excentrique et invisible.

On y riait, on y jouait, on y buvait, on y aimait.

Quelques tables plus loin, on politiquait ferme ; des gens très sérieux, criant très fort, conspuaient l'Empire à bock que veux-tu, agitant les destinées de l'Europe entre deux carambolages.

D'ailleurs, les deux mondes se mêlaient assez et fréquentaient volontiers l'un chez l'autre. Pour être politicien on n'en est pas moins homme.

En ces temps, Quentin était roi, Révillon planait, Hébrard papillonnait, Ranc et Spuller, plus renfermés, se contentaient de fumer, de boire et de deviser. Ceux-là sont arrivés : mais combien sont restés en route, depuis Razoua mort à Genève jusqu'à Maroteau mort au bagne !

La République a eu des prébendes pour les uns, la misère et la mort pour les autres. Ainsi va le monde.

A cette époque, donc, ces dames étaient dans l'émoi, dans l'attente, dans l'anxiété.

Elles « espéraient » Thiercelet retour d'Égypte.

— Tu sais, Thiercelet va revenir?

— Ah ! bah !

— Tu l'as bien connu?

— Parbleu !

Et toutes rayonnaient en parlant de lui.

Le lendemain, même guitare.

Ainsi de suite plusieurs semaines durant.

On racontait alors, pour les non initiés, que Thiercelet avait été de longues années le don Juan de la place Pigalle, que nombre de ces dames l'avaient honoré de leurs faveurs, ou mieux qu'il les avait honorées de ses faveurs ; mais, phénomène bizarre ! elles ne se jalousaient point entre elles et ne lui en voulaient pas davantage. Comme les maîtresses de Lizst, elles s'aimaient en lui.

Au jour dit, Thiercelet fit son entrée, et simplement, sans pose et sans opposition, à la façon du coq parmi les poules, il reprit possession de son empire.

***

C'est le droit du romancier de « prendre son bien où il le trouve » et d'accommoder la réalité au gré de sa nature et de son tempérament.

Dans *Sapho*, comme dans ses romans précédents, Daudet a usé largement de ce droit, — par où il a fait œuvre d'artiste. Quelques-uns de ces personnages sont presque reproduits tels quels, peints sur le vif ; d'autres de pure invention, d'autres encore *vrais* par moitié ont servi à l'auteur du thème à exécuter de brillantes variations psychologiques et littéraires.

C'est ainsi que *Sapho* et *Alice Doré* ne font «qu'un» et que le véritable héros de ce drame lugubre est l'ingénieur Thiercelet, Déchelette dans la fiction.

***

Jules Thiercelet était alors un garçon d'une quarantaine d'années. Très droit, très vert, la barbe commençant à grisonner, et aussi les cheveux qu'il portait longs et frisant naturellement. La figure était fine, l'ensemble très distingué. D'une bonne famille de Parisiens, lié avec des hommes de mérite qui le prisaient fort, notamment le professeur Trélat, cousin germain d'un médecin de talent mort récemment, Thiercelet était lui-même un ingénieur posé, sachant son métier et n'en tirant point vanité. Il avait parcouru le monde, visité les deux Amériques et, en dernier lieu, il revenait de Suez où il avait séjourné jusqu'à l'ouverture du Canal.

Renfermé, l'abord froid, il ne se liait guère, mais ses quelques amis le disaient très sûr. Au vrai, il ne se plaisait guère que dans la société des femmes qui l'aimaient, parce qu'il les aimait toutes.

***

D'ailleurs, il avait l'infidélité sereine.

Ce n'était point l'homme aux amours sans lendemain ; il revenait parfois aux amours de la veille, à condition que, ce jour-là ou ce soir-là, la chose lui convînt.

Et on le recevait toujours avec plaisir.

Pour le surplus, il vivait comme il lui plaisait, au gré de sa libre fantaisie.

Une seule lui tint tête, une grande fille du pays normand, point sotte, point vénale et qui avait juré de venger son sexe.

Quatre ans durant, il la poursuivit, pleurant, suppliant, se traînant à ses pieds, dans la rue, constamment pendu à sa sonnette, la nuit faisant le quart, rue de Laval, à sa porte.

La Normande resta inflexible et elle ne s'en repent point à l'heure qu'il est.

***

C'est juste vers cette époque qu'il se lia avec Alice Doré — je veux dire Laure — qui allait payer pour l'autre. Nous l'avons connue en chair et en os, nous tous qui campions sur les hauteurs de Montmartre, bien avant que des littérateurs, frais émoulus de leur province, aient inventé le quartier Pigalle, comme d'autres avaient découvert la Méditerranée. Elle s'appelait Laure. Laure qui? On n'a jamais su.

Un modèle n'a pas de nom, un prénom toujours, un surnom parfois.

Comment était-elle entrée dans le monde des ateliers?

Voici : Un soir, revenant au logis, — elle s'était mariée toute jeune, — Laure

trouva son mari qui s'était pendu, — fantaisie étrange, — avec sa robe de mariée.

On vivait mal, et au jour le jour ; pas le sou à la maison, pas de crédit dans le quartier. Bref, la voilà jetée sur le pavé en plein hiver, sans savoir où manger, sans savoir où coucher.

Ce soir-là, la Providence passa sur sa route sous les espèces d'un peintre, aujourd'hui bien connu, qui la rencontra, grelottant sous une porte cochère et, la trouvant à son goût, l'éleva *hic et nunc* à la dignité de modèle.

Le lendemain, le café de la Rochefoucauld comptait une cliente de plus.

Elle était brune avec de grands yeux noirs, mignonne comme tout, très douce, très aimante.

***

Du jour où elle se prit à aimer Thiercelet, ce fut de toute son âme, sans emportement, sans pleurnicherie bête, mais avec une sorte d'adoration muette.

L'empire qu'il exerçait sur les femmes était étrange ! Laure le subit plus que personne. Quand il la regardait derrière son lorgnon, de son œil impassible et dur, elle rougissait et baissait la tête, domptée sans résistance ; quand il posait la main sur son épaule, tout son pauvre corps frissonnait. Électricité, magnétisme ou hypnotisme, de quelque nom qu'on veuille appeler ce phénommène, il existe, malheureusement pour les sujets.

Leurs amours durèrent, non un jour, mais de longs mois avec les intermittences et les irrégularités que comportaient les habitudes de Thiercelet.

Il ne se cachait point, certes, mais elle ne voyait point, elle ne voulait pas voir. Sur un mot, sur un geste, elle revenait, soumise, heureuse de sa soumission.

Elle passa l'été de 1875, non à Ville-d'Avray, mais à Enghien, chez notre ami Sylvain, le doux poète, l'ami et le confident des femmes.

Jules l'y allait visiter de temps à autre, continuant à Paris son existence fantaisiste.

L'hiver, elle vint se réinstaller rue La Bruyère ; mais une fois dans le quartier, la vérité, la poignante vérité ne pouvait manquer de lui crever les yeux.

Et puis, dans ce cas-là, on trouve toujours quelques bonnes amies pour vous faire voir les choses agréables !

***

Elle hésita longtemps.

Lasse à la fin, et sa résolution bien prise, elle vint guetter à la porte du *Rat-Mort* Thiercelet qui partit ce soir-là avec une autre femme.

Il habitait rue de Douai, proche Sarcey, un petit hôtel, sans concierge.

Le couple entré, elle sonna délibérément. L'autre ouvrit, lui laissa voir sa rivale et la mit à la porte.

Il y eut scène, bien entendu, et scène violente.

— Ah ! bast ! elle reviendra demain.

Thiercelet se piquait de ne point croire aux femmes, ni à l'amour.

***

Laure rentra chez elle.

Depuis deux jours, en prévision de ce qui allait se passer, elle avait sur sa table de nuit tout préparé : un grand verre d'eau où trempaient des allumettes.

Résolument, elle avala cet horrible mélange, et quand, au matin, la femme de ménage entra dans la chambre, elle trouva la malheureuse empoisonnée, en proie à d'horribles souffrances, attendant la mort avec un stoïcisme effrayant.

A la première nouvelle, Thiercelet accourut. Il l'aimait à sa façon, cette fille, mais enfin il l'aimait.

La porte lui fut impitoyablement refusée. Il était là, sur le trottoir de la rue La Bruyère, se rongeant les poings, se frappant la poitrine, l'angoisse au cœur. La moribonde avait donné des ordres, qui furent respectés.

Quant à lui faire accepter un contre-poison, il n'y fallut pas songer.

Ce supplice abominable dura *onze jours*, et *onze grands jours*, — durant lesquels cette frêle créature supporta, sans se plaindre, avec une impassibilité de martyre, des tortures sans nom.

Et le jour où on la mit au cercueil, tu le sais, Sylvain, notre doux poète, le phosphore avait fait de tels ravages que ses pauvres chairs étaient comme en lambeaux.

***

Alors Thiercelet, le sceptique, se prit à penser. C'était donc vrai qu'il avait été aimé dans sa vie ! Et comme il était homme de cœur, le remords le prit à la gorge; il ne parlait plus, il ne sortait guère, cloîtré, lugubre.

Et moins d'un mois après l'enterrement de Laure, Thiercelet avalait trente grammes de chloroforme.

En avant pour l'Éternité !

... Je ne sais pas si le dénouement est plus moral que celui de M. Daudet.

Ce que j'affirme, c'est qu'il est arrivé.

M. Pierre Véron, *le Monde Illustré* du 26 décembre 1885.

Il y a entre Marguerite Gautier et Sapho la différence qu'il y a entre le romantisme et le naturalisme.

Marie Duplessis fut d'un temps où l'idéal comptait pour quelque chose même dans le cœur des courtisanes. Sapho est d'un temps où le positivisme et le sensualisme ont remplacé tout le reste.

Popotte et dépravation ! Elles pullulent actuellement, ces filles qui mènent de front l'art de raffiner les bacchanales et de confectionner le macaroni au gratin.

Ces spécialistes du faux ménage — des mauvaises à tout faire — tiennent leur monde à la fois par la cuisine et par l'alcôve. Ceux qui s'y acoquinent soupirent tour à tour : « Oh ! mon ami, quel tempérament ! » Ou bien : « Oh ! quelle recette pour la soupe à l'oignon ! »

Du temps des dames aux camélias, si l'amour ne refaisait plus une virginité,

Il la garda trois jours ; puis elle partit, lui laissant une impression de
douce et de linge fin. Pas d'autre renseignement sur elle que son nom, son adresse
et ces mots quand vous me rendrez, appelez-moi... je serai toujours prête. »

La toute petite carte, élégante, odorante, portait : Fanny Legrand
6, rue de l'Arcade

Il la mit à la glace entre une invitation au dernier bal des affaires étrangères et
le programme stéréotypé et fantaisiste de la soirée de Mechelette, où tous les vieux
ennuis de l'année ; et le souvenir de la femme, resté quelques jours autour de la
cheminée dans ce délicat et léger parfum, s'évapora en même temps que lui, dans
que Jaussin, heureux, travailleur, ne méfiant pas de tous les entraînements de
Paris, eût en la fantaisie de renouveler cette aventure d'un soir.

L'examen ministériel aurait lieu en novembre ; il ne lui restait que trois mois pour
le préparer. Après, viendrait un stage de trois ou quatre ans dans les bureaux du
service contentieux, puis il serait quelque part, très bien. Cette idée l'effrayait
ne s'effrayait pas, car une tradition chez les Jaussin d'Armandy,
vieille famille auvergnate, voulait que l'aîné des fils suivît ce qu'on appelle
la carrière
avec l'exemple, l'encouragement et la protection morale de ceux qui l'avaient
précédé. Pour un provincial Paris n'était que la première escale d'une très longue
traversée, ce qui l'empêchait de nouer aucune liaison sérieuse en amour comme
en amitié.

FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE DU MANUSCRIT DÉFINITIF DE " SAPHO "

du moins il infligeait encore parfois des expiations inexorables. Marie Duplessis en fut la preuve très authentique.

Allez donc, aujourd'hui, faire croire à la cocotte qui meurt par désespoir amoureux !

La *Sapho* de Daudet donne le vrai *la* du diapason moderne. Un de perdu, dix de retrouvés. Nous avons descendu de plusieurs crans.

Les épousailles aussi se sont multipliées au pays des accouplements interlopes. Les hautes et basses noces finissent volontiers devant M. le maire. Il y a des spécialistes qui s'en sont fait une protection et qui tiennent l'union légitime pour déclassés, comme le bonnetier tient la chaussette. Quant aux faux ménages, ils vont toujours se multipliant. C'est même un signe des temps très particulier. On aime à régulariser l'irrégularité, en quelque sorte. Jamais on ne fut plus corrompu, jamais on ne se complut autant à parodier la vie de famille. On a inventé la *maîtresse de ménage*, qui a à la fois des plumes sur la tête et un plumeau sous le bras. Plus fort que Gavarni !

Prenez toute la série : *Manon Lescaut*, *la Dame aux Camélias*, *la Fille de Marbre*, *Nana*, *Sapho*. Que de variations pour un seul thème! La vertu est une, le vice est infini.

Et voilà pourquoi le vice tiendra toujours plus de place que la vertu dans le roman. Et c'est par là, d'ailleurs, que le roman ressemblera toujours le plus à la vie réelle.

M. Louis Ganderax, *la Revue des Deux-Mondes.*

Ah ! ce roman ! Le voilà, le chef-d'œuvre ! Et pourquoi, je vous prie, a-t-il une place à part dans la littérature contemporaine, pourquoi gardera-t-il la faveur des hommes et retiendra-t-il, comme il nous retient, quiconque l'approchera sans préjugés, alors que des ouvrages écrits peut-être avec autant d'art, et qui présentent des héros plus agréables et plus nobles, auront péri? Par quel attachement s'est-il assuré de nous, par quelle « vertu singulière et presque magnétique? » Aussi bien, c'est le charme subtil d'un autre chef-d'œuvre, *Adolphe*, de Benjamin Constant, que Gustave Planche essayait de définir ainsi. *Adolphe*, comme *Sapho*, est l'histoire de deux amants qui ne peuvent être heureux ni l'un sans l'autre ni ensemble, et le drame de *Sapho*, c'est le drame d'*Adolphe*, répandu de la tête et du cœur dans toutes les veines et jusque dans ces derniers filets nerveux qui sont les organes les plus secrets des sens. *Sapho*, comme *Adolphe*, est un récit tout « simple et d'une moralité douloureuse, » et qui « donne lieu à une sorte d'examen de conscience... Les applications et les souvenirs abondent » ; plus d'un d'entre nous « est tenté d'y reconnaître son portrait ou celui de ses intimes. » « Je doute qu'il y ait dans notre langue trois poèmes aussi vrais que celui-là, » disait, pour conclure, le critique d'*Adolphe :* hé ! que dirait-il de celui-ci? La vérité de ce roman, voilà son caractère ; mais encore faut-il voir tout ce que ce mot de vérité enveloppe.

Sapho est une étude plus minutieuse et pénétrante que toute autre, d'un de ces « faux ménages » parisiens, que M. Pailleron a passés en revue naguère avec un esprit si vif et caracolant. Appliqué à connaître ce cas, M. Alphonse Daudet,

qui a de patients et fins yeux de myope, en a tout vu et tout compris. Mais la parfaite intelligence, chez qui regarde notre pauvre espèce, ne va pas sans la profonde pitié. C'est pourquoi ce livre, exempt de toute sensiblerie badaude ou mensongère, est humain dans la double et doublement belle acception de ce mot : il est véridique et charitable. Il expose une des aventures principales de la vie d'une fille galante, la principale de la vie d'un homme faible; il n'est ni trompeur ni dupe; il n'a ni exaltation d'avocat ni faiblesse de complice ; encore moins a-t-il la cruauté d'un réquisitoire : et pourtant il n'est pas impassible. Il n'est coupable d'aucune faiblesse, d'aucune trahison envers la morale ni la société ; il ne met pas non plus un zèle barbare à leur service ; il est sincère tout uniment ; ayant toute justesse, il a toute justice ; œuvre de bonne foi, — oui, vraiment bonne ! — voilà *Sapho ;* œuvre de clairvoyance, œuvre d'équité, qui ne fut pas seulement construite par l'habileté d'un artiste, mais imprégnée, animée par la sympathie d'un poète. Quel sentiment plus contagieux pour le lecteur que cette tendresse nécessaire, perpétuelle, toujours impartiale et discrète de l'auteur pour ses héros ; quel sentiment plus rare dans tous les temps et surtout dans le nôtre? Il parfume ce roman comme un baume de longue vie, qui le fera durer, frais et frémissant, à travers les siècles.

Voici, pour terminer, l'opinion sur Sapho *des deux grands écrivains dont les noms sont si fréquemment cités à côté de celui d'Alphonse Daudet.*

Journal des Goncourt, mardi 27 mai, année 1884.

La *Sapho* de Daudet est le livre le plus complet, le plus humain, le plus beau qu'il ait fait... le livre méritant le nom de chef-d'œuvre.

EDMOND DE GONCOURT.

LETTRE D'ÉMILE ZOLA A ALPHONSE DAUDET

Médan, 27 mai 84.

Avant de vous écrire, mon ami, j'ai voulu relire d'un trait *Sapho* dans le volume.

Il est bien difficile, dans les œuvres d'un écrivain, de classer une œuvre toute fraîche. Je ne me risquerai donc pas à donner le premier rang à *Sapho,* mais je dirai sans craindre de me tromper que ce dernier roman est celui qui me plaît le plus, qui me va le mieux, de tous les vôtres : sans doute il y a là des affinités de nature,

je me trouve à l'aise dans cette histoire de deux tempéraments, où vous n'avez pas cru devoir réserver au public le gâteau de miel, que je vous ai reproché autrefois. Ceci est votre coup de gueule, et cela me va.

Je vous ai déjà dit ma grande admiration pour le chapitre II et le chapitre III, celui où Jean apprend le passé de Fanny, et celui où ils lisent ensemble les vieilles lettres. Mais je trouve plus remarquable encore le chapitre de la rupture : c'est ce que vous avez fait de plus *grand*, dans toute votre vie d'écrivain, soyez-en convaincu. Il y a là une clameur de femme, cette clameur dont la forêt entière tressaille, qui m'emplit à moi les oreilles, depuis que vous me l'avez fait entendre. Elle traverse la fin du livre comme un souffle de passion éternelle. Là, mon ami, vous avez touché à l'immortalité, j'en réponds : c'est mon frisson qui me l'a dit. Et les beautés continuent jusqu'au dernier chapitre, toute l'analyse de la pitié, puis la rechute, d'une simplicité tragique. J'aime moins le dernier chapitre, je vous dirai pourquoi.

Du reste, vous demeurez le charmeur. Que de choses adorables dans les premiers temps des amours, et quelle ironie aiguë dans votre journée à Enghien ! Mais vous aviez déjà donné ces notes, je n'insiste que sur le nouveau que vous apportez, sur la partie d'humanité saignante dont votre livre crie et souffre. C'est là que vous avez élargi votre domaine.

Et, maintenant, laissez-moi vous confesser bien franchement toutes mes impressions. Votre Jean est un jeune homme quelconque dont le malheur ne me touche guère, c'est votre Sapho qui vivra à côté des grandes héroïnes qui ont aimé. Vous l'avez voulu, n'est-ce pas? vous l'avez comblée en lui donnant l'éternelle jeunesse dans l'amour. Qu'a-t-il à lui reprocher? elle ne lui prend ni son argent, ni sa santé, ni son travail. Il va à son bureau tous les jours, il ne commet pas des faux comme Flamant, il trouve chaque soir chez lui une femme qui lui fait de la musique et de bons plats. Un peu grossière parfois, et un père cocher : mon Dieu ! des rois ont épousé des bergères ! Au fond, il n'a qu'un seul reproche à lui adresser : elle l'a trop aimé. C'est ce qui sort du livre à chaque page, c'est ce qu'elle dit elle-même dans le bois : « Crois-tu que ça se retrouve deux fois d'être aimé comme je t'aime ! » et c'est ce qu'elle répète à la fin, dans sa lettre : « Tu ne peux nier que je t'aie aimé passionnément. » Ah ! mon ami, tout est là, voyez-vous. C'est le pardon, c'est la transfiguration, c'est votre gloire à vous d'avoir enfanté cette passionnée. Je ne sais ce qu'en diront vos fils, lorsqu'ils auront vingt ans. Mais tout homme dira que c'est bon d'être aimé ainsi, quitte à rompre un mariage et à avoir l'heure terrible du plus jamais, sur le port de Marseille.

Je sais bien que vous n'avez pas voulu faire entrer en lutte votre petite Irène avec la dévorante Sapho. N'importe, je regrette que votre Irène soit là, même si peu, car c'est un mauvais service que vous avez rendu à la vertu. Que nous importe cette pâle silhouette, lorsque votre bouche est chaude de Sapho, lorsque vous nous l'avez fait connaître et désirer? Nous sommes pleins d'elle, nous ne voulons qu'elle. Quand elle n'est pas là, le livre s'obscurcit.

Il faut que je me confesse jusqu'au bout, n'est-ce pas? Eh bien ! le dernier chapitre me plaît moins, parce que je le trouve arrangé dramatiquement, contre la vérité générale des faits. Vous avez voulu que Jean apparaisse, au dénouement, comme la victime écrasée à jamais de Sapho : mariage manqué, rupture avec la

famille, vie perdue. Mais songez donc que votre Jean n'a que vingt-six ans, qu'il naît à peine, qu'il aura d'autres maîtresses avec sa nature, avant d'être fini. Il ira pleurer dans les bras de ses parents, il se mariera sans doute. Pour moi, Sapho est encore sa bienfaitrice en le lâchant avec un bon sens maternel, et dans une dernière toquade d'amour pour son « bandit », ce qui achève d'en faire l'admirable figure de la passion pour la passion. C'est donc votre attitude de moraliste qui me taquine un peu à la fin. La morale n'a rien à faire dans une histoire de cette envolée sensuelle, dans une pareille flambée d'incendie. On sort de là brûlé ou trempé jusqu'aux os ; mais, je le répète, on n'a pas à se plaindre.

Ouf ! j'ai tout dit, et j'espère ne pas vous avoir blessé. Et priez Dieu que ce soit moi qui aie raison, car votre bouquin est dès lors immortel. J'ignore l'accueil qu'on va lui faire, je crois pourtant à un immense succès, mais à un succès dans le sens de la leçon, une fessée de cuistres donnée à cette admirable fille qui vaut la Manon de l'autre siècle. Seulement, on en reviendra, on l'adorera plus tard, dans les siècles, même contre votre gré, si vous n'avez pas voulu qu'elle fût adorée.

Un beau et grand livre, en somme, voilà, mon ami ! Nous en avions besoin. C'est vous qui avez donné le coup de trompette, au milieu des mirlitons envahisseurs. En vous lisant, je voyais la joie du vieux Flaubert : ah ! qu'il l'aurait gobée ! Moi, j'étais justement dans mes tracs habituels, et vous m'avez rendu courage. Merci des ces pages ardentes, elles me font vous aimer davantage encore.

Nos vives amitiés chez vous, et à vous de tout mon cœur, mon ami, en vous priant de ne voir dans ces phrases jetées que la grosse émotion de votre œuvre.

Émile Zola.

LE MANUSCRIT

Le manuscrit de la première rédaction de Sapho, *tout entier de la petite écriture fine de l'auteur, avec, en regard, quelques remaniements dans le blanc des marges et des pages, une sorte de mise au net de la main de M^me^ Alphonse Daudet, forme dix cahiers de papier fort en couvertures grises numérotées.*

Les chapitres X *et* XI *ne composent dans le septième cahier qu'un seul chapitre numéroté* X. — *Le* XIV^e^ *chapitre est à la suite du* XII^e^ *dans le huitième cahier.*

Quelques feuillets d'un texte annulé ont été détachés, pliés et conservés dans le septième cahier.

L'ÉDITION ORIGINALE

ALPHONSE DAUDET || SAPHO || MŒURS PARISIENNES || PARIS || G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS || 13, RUE DE GRENELLE, 13 || 1884 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. in-18, couverture jaune imprimée par Capiomont et Renault. (Prix : 3 fr. 50.)

1 feuillet blanc, faux-titre, titre, 337 pages y compris le feuillet de dédicace, plus un feuillet blanc.

Il a été tiré 40 exemplaires sur papier du Japon. (Prix : 12 francs) et 175 exemplaires sur papier de Hollande. (Prix : 7 francs.)

Sapho avait précédemment paru en feuilletons dans *l'Echo de Paris* à dater du 16 avril 1884.

Les deux éditions courantes de ce roman actuellement en vente à la librairie Fasquelle et à la librairie Flammarion, portent respectivement les mentions de 102e mille et de 240e mille, chiffres de tirage indépendants des nombreuses éditions, illustrées ou non, autorisées en d'autres formats, de l'édition elzévirienne Lemerre, de l'édition populaire Fayard, etc.

L'ouvrage a été traduit dans les principaux pays.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I.	1
—	II.	9
—	III.	21
—	IV.	35
—	V.	45
—	VI.	59
—	VII.	73
—	VIII.	87
—	IX.	101
—	X.	111
—	XI.	119
—	XII.	127
—	XIII.	137
—	XIV.	145
—	XV.	155

AUTOUR DE "SAPHO"

Les Notes. 163
La Critique. 170
Le Manuscrit 207
L'Édition originale 208

TARTARIN
SUR LES ALPES

NOUVEAUX EXPLOITS
DU HÉROS TARASCONNAIS

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

TARTARIN SUR LES ALPES

NOUVEAUX EXPLOITS DU HÉROS TARASCONNAIS

1885

ILLUSTRATIONS

DE

EDY LEGRAND

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1930

I

APPARITION AU RIGI-KULM. — QUI ?
CE QU'ON DIT AUTOUR D'UNE TABLE DE SIX CENTS COUVERTS.
RIZ ET PRUNEAUX. — UN BAL IMPROVISÉ.
L'INCONNU SIGNE SON NOM SUR LE REGISTRE DE L'HOTEL. — P. C. A.

Le 10 août 1880, à l'heure fabuleuse de ce coucher de soleil sur les Alpes, si fort vanté par les Guides Joanne et Bædeker, un brouillard jaune hermétique, compliqué d'une tourmente de neige en blanches spirales, enveloppait la cime du Rigi *(Regina montium)* et cet hôtel gigantesque, extraordinaire à voir dans l'aride paysage des hauteurs, ce Rigi-Kulm vitré comme un observatoire, massif comme une citadelle, où pose pour un jour et une nuit la foule des touristes adorateurs du soleil.

En attendant le second coup du dîner, les passagers de l'immense et

fastueux caravansérail, morfondus en haut dans les chambres ou pâmés sur les divans des salons de lecture dans la tiédeur moite des calorifères allumés, regardaient, à défaut des splendeurs promises, tournoyer les petites mouchetures blanches et s'allumer devant le perron les grands lampadaires dont les doubles verres de phares grinçaient au vent.

Monter si haut, venir des quatre coins du monde pour voir cela... O Bædeker!...

Soudain quelque chose émergea du brouillard, s'avançant vers l'hôtel avec un tintement de ferrailles, une exagération de mouvements causés par d'étranges accessoires.

A vingt pas, à travers la neige, les touristes désœuvrés, le nez contre les vitres, les *misses* aux curieuses petites têtes coiffées en garçons, prirent cette apparition pour une vache égarée, puis pour un rétameur chargé de ses ustensiles.

A dix pas, l'apparition changea encore et montra l'arbalète à l'épaule, le casque à visière baissée d'un archer du Moyen Age, encore plus invraisemblable à rencontrer sur ces hauteurs qu'une vache ou qu'un ambulant.

Au perron, l'arbalétrier ne fut plus qu'un gros homme, trapu, râblé, qui s'arrêtait pour souffler, secouer la neige de ses jambières en drap jaune comme sa casquette, de son passe-montagne tricoté ne laissant guère voir du visage que quelques touffes de barbe grisonnante et d'énormes lunettes vertes, bombées en verres de stéréoscope. Le *piolet*, l'alpenstock, un sac sur le dos, un paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer à la ceinture d'une blouse anglaise à larges pattes complétaient le harnachement de ce parfait alpiniste.

Sur les cimes désolées du Mont-Blanc ou du Finsteraarhorn, cette tenue d'escalade aurait semblé naturelle; mais au Rigi-Kulm, à deux pas du chemin de fer!

L'Alpiniste, il est vrai, venait du côté opposé à la station, et l'état de ses jambières témoignait d'une longue marche dans la neige et la boue.

Un moment il regarda l'hôtel et ses dépendances, stupéfait de trouver à deux mille mètres au-dessus de la mer une bâtisse de cette importance, des galeries vitrées, des colonnades, sept étages de fenêtres et le large perron s'étalant entre deux rangées de pots à feu qui donnaient à ce sommet de montagne l'aspect de la place de l'Opéra par un crépuscule d'hiver.

Mais si surpris qu'il pût être, les gens de l'hôtel le paraissaient bien davantage, et lorsqu'il pénétra dans l'immense antichambre, une poussée curieuse se fit à l'entrée de toutes les salles : des messieurs armés de queues de billard, d'autres avec des journaux déployés, des dames tenant leur livre ou leur ouvrage, tandis que tout au fond, dans le développement de l'escalier, des têtes se penchaient par-dessus la rampe, entre les chaînes de l'ascenseur.

L'homme dit haut, très fort, d'une voix de basse profonde, un « creux du Midi » sonnant comme une paire de cymbales :

« Coquin de bon sort ! En voilà un temps !... »

Et tout de suite il s'arrêta, quitta sa casquette et ses lunettes. Il suffoquait.

L'éblouissement des lumières, la chaleur du gaz, des calorifères, en contraste avec le froid noir du dehors, puis cet appareil somptueux, ces hauts plafonds, ces portiers chamarrés avec REGINA MONTIUM en lettres d'or sur leurs casquettes d'amiraux, les cravates blanches des maîtres d'hôtel et le bataillon des Suissesses en costumes nationaux accouru sur un coup de timbre, tout cela l'étourdit une seconde, pas plus d'une.

Il se sentit regardé et, sur-le-champ, retrouva son aplomb, comme un comédien devant les loges pleines.

« Monsieur désire ?... »

C'était le gérant qui l'interrogeait du bout des dents, un gérant très chic, jaquette rayée, favoris soyeux, une tête de couturier pour dames.

L'Alpiniste, sans s'émouvoir, demanda une chambre, « une bonne petite chambre, au moins », à l'aise avec ce majestueux gérant comme avec un vieux camarade de collège.

Il fut par exemple bien près de se fâcher quand la servante bernoise, qui s'avançait un bougeoir à la main, toute raide dans son plastron d'or et les bouffants de tulle de ses manches, s'informa si monsieur désirait prendre l'ascenseur. La proposition d'un crime à commettre ne l'eût pas indigné davantage.

— Un ascenceur, à lui !... à lui !... Et son cri, son geste secouèrent toute sa ferraille.

Subitement radouci, il dit à la Suissesse d'un ton aimable : *Pedibus*se *cum jambis*se, ma belle chatte... » et il monta derrière elle, son large dos tenant l'escalier, écartant les gens sur son passage, pendant que par

tout l'hôtel courait une clameur, un long « Qu'est-ce que c'est que ça ? » chuchoté dans les langues diverses des quatre parties du monde. Puis le second coup du dîner sonna, et nul ne s'occupa plus de l'extraordinaire personnage.

Un spectacle, cette salle à manger du Rigi-Kulm.

Six cents couverts autour d'une immense table en fer à cheval où des compotiers de riz et de pruneaux alternaient en longues files avec des plantes vertes, reflétant dans leur sauce claire ou brune les petites flammes droites des lustres et les dorures du plafond caissonné.

Comme dans toutes les tables d'hôte suisses, ce riz et ces pruneaux divisaient le dîner en deux factions rivales, et rien qu'aux regards de haine ou de convoitise jetés d'avance sur les compotiers du dessert, on devinait aisément à quel parti les convives appartenaient. Les Riz se reconnaissaient à leur pâleur défaite, les Pruneaux à leurs faces congestionnées.

Ce soir-là, les derniers étaient en plus grand nombre, comptaient surtout des personnalités plus importantes, des célébrités européennes, telles que le grand historien Astier-Réhu, de l'Académie française, le baron de Stoltz, vieux diplomate austro-hongrois, lord Chipendale (?), un membre du Jockey-Club avec sa nièce (hum! hum!), l'illustre docteur-professeur Schwanthaler, de l'Université de Bonn, un général péruvien et ses huit demoiselles.

A quoi les Riz ne pouvaient guère opposer comme grandes vedettes qu'un sénateur belge et sa famille, M^me^ Schwanthaler, la femme du professeur, et un ténor italien, retour de Russie, étalant sur la nappe ses boutons de manchettes larges comme des soucoupes.

C'est ce double courant opposé qui faisait sans doute la gêne et la raideur de la table. Comment expliquer autrement le silence de ces six cents personnes, gourmées, renfrognées, méfiantes, et le souverain mépris qu'elles semblaient affecter les unes pour les autres ? Un observateur superficiel aurait pu l'attribuer à la stupide morgue anglo-saxonne qui, maintenant, par tous pays donne le ton du monde voyageur.

Mais non! Des êtres à face humaine n'arrivent pas à se haïr ainsi à première vue, à se dédaigner du nez, de la bouche et des yeux faute de présentation préalable. Il doit y avoir autre chose.

Riz et Pruneaux, je vous dis. Et vous avez l'explication du morne

silence pesant sur ce dîner du Rigi-Kulm qui, vu le nombre et la variété internationale des convives, aurait dû être animé, tumultueux, comme on se figure les repas au pied de la tour de Babel.

L'Alpiniste entra, un peu troublé devant ce réfectoire de chartreux en pénitence sous le flamboiement des lustres, toussa bruyamment sans que personne prît garde à lui, s'assit à son rang de dernier venu, au bout de la salle. Défublé maintenant, c'était un touriste comme un autre, mais d'aspect plus aimable, chauve, bedonnant, la barbe en pointe et touffue, le nez majestueux, d'épais sourcils féroces sur un regard bon d'enfant.

Riz ou Pruneau ? on ne savait encore.

A peine installé, il s'agita avec inquiétude, puis quittant sa place d'un bond effrayé : « *Outre!...* un courant d'air!... » dit-il tout haut, et il s'élança vers une chaise libre, rabattue au milieu de la table.

Il fut arrêté par une Suissesse de service, du canton d'Uri, celle-là, chaînettes d'argent et guimpe blanche :

« Monsieur, c'est retenu... »

Alors, de la table, une jeune fille dont il ne voyait que la chevelure en blonds relevés sur des blancheurs de neige vierge dit sans se retourner, avec un accent d'étrangère :

« Cette place est libre... mon frère est malade, il ne descend pas.

— Malade ?... demanda l'Alpiniste en s'asseyant, l'air empressé, presque affectueux... Malade ? Pas dangereusement au moins ? »

Il prononçait « au mouain », et le mot revenait dans toutes ses phrases avec quelques autres vocables parasites « hé, qué, té, zou, vé, va, allons, et autrement, différemment », qui soulignaient encore son accent méridional, déplaisant sans doute pour la jeune blonde, car elle ne répondit que par un regard glacé, d'un bleu noir, d'un bleu d'abîme.

Le voisin de droite n'avait rien d'encourageant non plus ; c'était le ténor italien, fort gaillard au front bas, aux prunelles huileuses, avec des moustaches de matamore qu'il frisait d'un doigt furibond, depuis qu'on l'avait séparé de sa jolie voisine. Mais le bon Alpiniste avait l'habitude de parler en mangeant, il lui fallait cela pour sa santé.

« *Vé!* Les jolis boutons... se dit-il tout haut à lui-même en guignant les manchettes de l'Italien... Ces notes de musique, incrustées dans le jaspe, c'est d'un effet *charmain...* »

Sa voix cuivrée sonnait dans le silence, sans y trouver le moindre écho.

« Sûr que monsieur est chanteur, *qué?*

— Non capisco... » grogna l'Italien dans ses moustaches.

Pendant un moment l'homme se résigna à dévorer sans rien dire, mais les morceaux l'étouffaient. Enfin, comme son vis-à-vis le diplomate austro-hongrois essayait d'atteindre le moutardier du bout de ses vieilles petites mains grelottantes, enveloppées de mitaines, il le lui passa obligeamment : « A votre service, monsieur le baron... » car il venait de l'entendre appeler ainsi.

Malheureusement le pauvre M. de Stoltz, malgré l'air finaud et spirituel contracté dans les chinoiseries diplomatiques, avait perdu depuis longtemps ses mots et ses idées, et voyageait dans la montagne spécialement pour les rattraper. Il ouvrit ses yeux vides sur ce visage inconnu, les referma sans rien dire. Il en eût fallu dix anciens diplomates de sa force intellectuelle pour trouver en commun la formule d'un remerciement.

A ce nouvel insuccès, l'Alpiniste fit une moue terrible, et la brusque façon dont il s'empara de la bouteille aurait pu faire croire qu'il allait achever de fendre, avec, la tête fêlée du vieux diplomate. Pas plus! C'était pour offrir à boire à sa voisine, qui ne l'entendit pas, perdue dans une causerie à mi-voix, d'un gazouillis étranger doux et vif, avec deux jeunes gens assis tout près d'elle. Elle se penchait, s'animait. On voyait des petits frisons briller dans la lumière contre une oreille menue, transparente et toute rose... Polonaise, Russe, Norvégienne ?... mais du Nord bien certainement ; et une jolie chanson de son pays lui revenant aux lèvres, l'homme du Midi se mit à fredonner tranquillement :

O coumtesso gènto,
Estelo dou Nord
Qué la neu argento,
Qu'Amour friso en or (1).

Toute la table se retourna ; on crut qu'il devenait fou. Il rougit, se tint coi dans son assiette, n'en sortit plus que pour repousser violemment un des compotiers sacrés qu'on lui passait :

« Des pruneaux, encore!... Jamais de la vie! »

(1) « Gentille comtesse, — Lumière du Nord, — Que la neige argente, — Qu'Amour frise en or. » (Frédéric MISTRAL.)

C'en était trop.

Il se fit un grand mouvement de chaises. L'académicien, lord Chipendale (?), le professeur de Bonn et quelques autres notabilités du parti se levaient, quittaient la salle pour protester.

Les « Riz » presque aussitôt suivirent, en le voyant repousser le second compotier aussi vivement que l'autre.

Ni Riz ni Pruneaux!... Quoi alors ?...

Tous se retirèrent ; et c'était glacial ce défilé silencieux de nez tombants, de coins de bouches abaissés et dédaigneux, devant le malheureux qui resta seul dans l'immense salle à manger flamboyante, en train de faire une trempette à la mode de son pays, courbé sous le dédain universel.

Mes amis, ne méprisons personne. Le mépris est la ressource des parvenus, des poseurs, des laiderons et des sots, le masque où s'abrite la nullité, quelquefois la gredinerie, et qui dispense d'esprit, de jugement, de bonté. Tous les bossus sont méprisants; tous les nez tors se froncent et dédaignent quand ils rencontrent un nez droit.

Il savait cela, le bon Alpiniste. Ayant de quelques années dépassé la quarantaine, ce « palier du quatrième » où l'homme trouve et ramasse la clef magique qui ouvre la vie jusqu'au fond, en montre la monotone et décevante enfilade, connaissant en outre sa valeur, l'importance de sa mission et du grand nom qu'il portait, l'opinion de ces gens-là ne l'occupait guère. Il n'aurait eu d'ailleurs qu'à se nommer, à crier : « C'est moi... » pour changer en respects aplatis toutes ces lippes hautaines ; mais l'incognito l'amusait.

Il souffrait seulement de ne pouvoir parler, faire du bruit, s'ouvrir, se répandre, serrer des mains, s'appuyer familièrement à une épaule, appeler les gens par leurs prénoms. Voilà ce qui l'oppressait au Rigi-Kulm.

Oh! surtout, ne pas parler.

« J'en aurai la pépie, bien sûr... » se disait le pauvre diable, errant dans l'hôtel, ne sachant que devenir.

Il entra au café, vaste et désert comme un temple en semaine, appela le garçon « mon bon ami », commanda « un moka sans sucre,

qué! » Et le garçon ne demandant pas : « Pourquoi sans sucre ? » l'Alpiniste ajouta vivement : « C'est une habitude que j'ai prise en Algérie du temps de mes grandes chasses. »

Il allait les raconter, mais l'autre avait fui sur ses escarpins de fantôme pour courir à lord Chipendale affalé de son long sur un divan et criant d'une voix morne : « Tchimppègne !... tchimppègne ! » Le bouchon fit son bruit bête de noce de commande, puis on n'entendit plus rien que les rafales du vent dans la monumentale cheminée et le cliquetis frissonnant de la neige sur les vitres.

Bien sinistre aussi, le salon de lecture, tous les journaux en mains, ces centaines de têtes penchées autour des longues tables vertes, sous les réflecteurs. De temps en temps une bâillée, une toux, le froissement d'une feuille déployée, et, planant sur ce calme de salle d'étude, debout et immobiles, le dos au poêle, solennels tous les deux et sentant pareillement le moisi, les deux pontifes de l'histoire officielle, Schwanthaler et Astier-Réhu, qu'une fatalité singulière avait mis en présence au sommet du Rigi, depuis trente ans qu'ils s'injuraient, se déchiraient dans des notes explicatives, s'appelaient « Schwanthaler l'âne bâté, *vir ineptissimus* Astier-Réhu ».

Vous pensez l'accueil que reçut le bienveillant Alpiniste approchant une chaise pour faire un brin de causette instructive au coin du feu. Du haut de ces deux cariatides tomba subitement sur lui un de ces courants froids, dont il avait si grand peur; il se leva, arpenta la salle autant par contenance que pour se réchauffer, ouvrit la bibliothèque. Quelques romans anglais y traînaient, mêlés à de lourdes bibles et à des volumes dépareillés du Club Alpin Suisse; il en prit un, l'emportait pour le lire au lit, mais dut le laisser à la porte, le règlement ne permettant pas qu'on promenât la bibliothèque dans les chambres.

Alors, continuant à errer, il entr'ouvrit la porte du billard, où le ténor italien jouait tout seul, faisait des effets de torse et de manchettes pour leur jolie voisine, assise sur un divan, entre deux jeunes gens auxquels elle lisait une lettre. A l'entrée de l'Alpiniste elle s'interrompit, et l'un des jeunes gens se leva, le plus grand, une sorte de moujik, d'homme-chien, aux pattes velues, aux longs cheveux noirs, luisants et plats, rejoignant la barbe inculte. Il fit deux pas vers le nouveau venu, le regarda comme on provoque, et si férocement que le bon Alpiniste, sans demande d'explication, exécuta un demi-tour à droite, prudent et digne.

« Différemment, ils ne sont pas liants, dans le Nord... » dit-il tout

haut, et il referma la porte bruyamment pour bien prouver à ce sauvage qu'on n'avait pas peur de lui.

Le salon restait comme dernier refuge ; il y entra... Coquin de sort !... La morgue, bonnes gens ! la morgue du mont Saint-Bernard, où les moines exposent les malheureux ramassés sous la neige dans les attitudes diverses que la mort congelante leur a laissées, c'était cela le salon du Rigi-Kulm.

Toutes les dames figées, muettes, par groupes sur des divans circulaires, ou bien isolées, tombées çà et là. Toutes les misses immobiles sous les lampes des guéridons, ayant encore aux mains l'album, le magazine, la broderie qu'elles tenaient quand le froid les avait saisies ; et parmi elles les filles du général, les huit petites Péruviennes avec leur teint de safran, leurs traits en désordre, les rubans vifs de leurs toilettes tranchant sur les tons de lézard des modes anglaises, pauvres petits *pays-chauds* qu'on se figurait si bien grimaçant, gambadant à la cime des cocotiers et qui, plus encore que les autres victimes, faisaient peine à regarder en cet état de mutisme et de congélation. Puis au fond, devant le piano, la silhouette macabre du vieux diplomate, ses petites mains à mitaines posées et mortes sur le clavier, dont sa figure avait les reflets jaunis...

Trahi par ses forces et sa mémoire, perdu dans une polka de sa composition qu'il recommençait toujours au même motif, faute de retrouver la coda, le malheureux de Stoltz s'était endormi en jouant, et avec lui toutes les dames du Rigi, berçant dans leur sommeil des frisures romantiques ou ce bonnet de dentelle en forme de croûte de vol-au-vent qu'affectionnent les dames anglaises et qui fait partie du cant voyageur.

L'arrivée de l'Alpiniste ne les réveilla pas, et lui-même s'écroulait sur un divan, envahi par ce découragement de glace, quand des accords vigoureux et joyeux éclatèrent dans le vestibule, où trois « musicos », harpe, flûte, violon, de ces ambulants aux mines piteuses, aux longues redingotes battant les jambes, qui courent les hôtelleries suisses, venaient d'installer leurs instruments. Dès les premières notes, notre homme se dressa, galvanisé.

« *Zou!* bravo !... En avant musique ! »

Et le voilà courant, ouvrant les portes grandes, faisant fête aux musiciens, qu'il abreuve de champagne, se grisant lui aussi, sans boire, avec cette musique qui lui rend la vie. Il imite le piston, il imite la

harpe, claque des doigts au-dessus de sa tête, roule les yeux, esquisse des pas, à la grande stupéfaction des touristes accourus de tous côtés au tapage. Puis brusquement, sur l'attaque d'une valse de Strauss que les musicos allumés enlèvent avec la furie de vrais tziganes, l'Alpiniste, apercevant à l'entrée du salon la femme du professeur Schwanthaler, petite Viennoise boulotte aux regards espiègles restés jeunes sous ses cheveux gris tout poudrés, s'élance, lui prend la taille, l'entraîne en criant aux autres : « Eh! allez donc!... valsez donc! »

L'élan est donné, tout l'hôtel dégèle et tourbillonne, emporté. On danse dans le vestibule, dans le salon, autour de la longue table verte de la salle de lecture. Et c'est ce diable d'homme qui leur a mis à tous le feu au ventre. Lui cependant ne danse plus, essoufflé au bout de quelques tours ; mais il veille sur son bal, presse les musiciens, accouple les danseurs, jette le professeur de Bonn dans les bras d'une vieille Anglaise, et sur l'austère Astier-Réhu la plus fringante des Péruviennes. La résistance est impossible. Il se dégage de ce terrible Alpiniste on ne sait quels effluves qui vous soulèvent, vous allègent. Et zou! et zou! Plus de mépris, plus de haine. Ni Riz ni Pruneaux, tous valseurs. Bientôt la folie gagne, se communique aux étages, et, dans l'énorme baie de l'escalier, on voit jusqu'au sixième tourner sur les paliers, avec la raideur d'automates devant un chalet à musique, les jupes lourdes et colorées des Suissesses de service.

Ah! le vent peut souffler dehors, secouer les lampadaires, faire grincer les fils du télégraphe et tourbillonner la neige en spirales sur la cime déserte. Ici l'on a chaud, l'on est bien, en voilà pour toute la nuit.

« Différemment, je vais me coucher, moi... » se dit en lui-même le bon Alpiniste, homme de précaution, et d'un pays où tout le monde s'emballe et se déballe encore plus vite. Riant dans sa barbe grise, il se glisse, se dissimule pour échapper à la maman Schwanthaler qui, depuis leur tour de valse, le cherche, s'accroche à lui, voudrait toujours « ballir... dantsir... »

Il prend la clef, son bougeoir ; puis au premier étage s'arrête une minute pour jouir de son œuvre, regarder ce tas d'empâtés qu'il a forcés à s'amuser, à se dégourdir.

Une Suissesse s'approche, toute haletante de sa valse interrompue, lui présente une plume et le registre de l'hôtel :

« Si j'oserais demander à mossié de vouloir bien signer son nom... »

Il hésite un instant. Faut-il, ne faut-il pas conserver l'incognito ?

Après tout, qu'importe ! En supposant que la nouvelle de sa présence au Rigi arrive là-bas, nul ne saura ce qu'il est venu faire en Suisse. Et puis ce sera si drôle, demain matin, la stupeur de tous ces « Inglichemans » quand ils apprendront... Car cette fille ne pourra pas s'en taire... Quelle surprise par tout l'hôtel, quel éblouissement !...

« Comment ? C'était lui !... Lui... »

Ces réflexions passèrent dans sa tête, rapides et vibrantes comme les coups d'archet de l'orchestre. Il prit la plume, et d'une main négligente, au-dessous d'Astier-Réhu, de Schwanthaler et autres illustres, il signa ce nom qui les éclipsait tous, son nom ; puis monta vers sa chambre, sans même se retourner pour voir l'effet dont il était sûr.

Derrière lui, la Suissesse regarda.

TARTARIN DE TARASCON

et au-dessous :

P. C. A.

Elle lut cela, cette Bernoise, et ne fut pas éblouie du tout. Elle ne savait pas ce que signifiait P. C. A. Elle n'avait jamais entendu parler de « Dardarin ».

Sauvage, *vaï!*

II

Tarascon, cinq minutes d'arrêt. — Le Club des Alpines.
Explication du P. C. A. — Lapins de garenne et lapins de choux.
Ceci est mon testament. — Le Sirop de cadavre.
Première ascension. — Tartarin tire ses lunettes.

Quand ce nom de « Tarascon » sonne en fanfare sur la voie du Paris-Lyon-Méditerranée, dans le bleu vibrant et limpide du ciel provençal, des têtes curieuses se montrent à toutes les portières de l'express, et de wagon en wagon les voyageurs se disent : « Ah ! voilà Tarascon... Voyons un peu Tarascon. »

Ce qu'on en voit n'a pourtant rien que de fort ordinaire, une petite ville paisible et proprette, des tours, des toits, un pont sur le Rhône. Mais le soleil tarasconnais et ses prodigieux effets de mirage, si féconds en surprises, en inventions, en cocasseries délirantes ; ce joyeux petit peuple, pas plus gros qu'un pois chiche, qui reflète et résume les instincts de tout le Midi français, vivant, remuant, bavard, exagéré, comique, impressionnable, c'est là ce que les gens de l'express guettent au passage et ce qui fait la popularité de l'endroit.

En des pages mémorables que la modestie l'empêche de rappeler plus explicitement, l'historiographe de Tarascon a jadis essayé de dépeindre les jours heureux de la petite ville menant sa vie de cercle,

chantant ses romances — chacun la sienne, — et, faute de gibier, organisant de curieuses chasses à la casquette (1). Puis, la guerre venue, les temps noirs, il a dit Tarascon, et sa défense héroïque, l'esplanade torpillée, le cercle et le café de la Comédie imprenables, tous les habitants formés en compagnies franches, soutachés de fémurs croisés et de têtes de mort, toutes les barbes poussées, un tel déploiement de haches, sabres d'abordages, revolvers américains, que les malheureux en arrivaient à se faire peur les uns aux autres et à ne plus oser s'aborder dans les rues.

Bien des années ont passé depuis la guerre, bien des almanachs ont été mis au feu; mais Tarascon n'a pas oublié, et, renonçant aux futiles distractions d'autre temps, n'a plus songé qu'à se faire du sang et des muscles au profit des revanches futures. Des sociétés de tir et de gymnastique, costumées, équipées, ayant toutes leur musique et leur bannière; des salles d'armes, boxe, bâton, chausson; des courses à pied, des luttes à main plate entre personnes du meilleur monde ont remplacé les chasses à la casquette, les platoniques causeries cynégétiques chez l'armurier Costecalde.

Enfin le cercle, le vieux cercle lui-même, abjurant bouillotte et bezigue, s'est transformé en Club Alpin, sur le patron du fameux « Alpine Club » de Londres qui a porté jusqu'aux Indes la renommée de ses grimpeurs. Avec cette différence que les Tarasconnais, au lieu de s'expatrier vers des cimes étrangères à conquérir, se sont contentés de ce qu'ils avaient sous la main, ou plutôt sous le pied, aux portes de la ville.

Les Alpes à Tarascon?... Non, mais les Alpines, cette chaîne de montagnettes parfumées de thym et de lavande, pas bien méchantes ni très hautes (150 à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer), qui font un horizon de vagues bleues aux routes provençales, et que l'imagination locale a décorées de noms fabuleux et carastéristiques : *le Mont-Terrible*, *le Bout-du-Monde*, *le Pic-des-Géants*, etc.

C'est plaisir, les dimanches matin, de voir les Tarasconnais guêtrés,

(1) Voici ce qu'il est dit de cette chasse locale dans les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon :*

« Après un bon déjeuner en pleine campagne, chacun des chasseurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, selon les conventions. Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse et rentre, le soir, en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares... »

le pic en main, le sac et la tente sur le dos, partir, clairons en tête, pour des ascensions dont le *Forum*, le journal de la localité, donne le compte rendu avec un luxe descriptif, une exagération d'épithètes, « abîmes, gouffres, gorges effroyables, » comme s'il s'agissait de courses sur l'Himalaya. Pensez qu'à ce jeu les indigènes ont acquis des forces nouvelles, ces « doubles muscles » réservés jadis au seul Tartarin, le bon, le brave, l'héroïque Tartarin.

Si Tarascon résume le Midi, Tartarin résume Tarascon. Il n'est pas seulement le premier citoyen de la ville, il en l'est l'âme, le génie, il en a toutes les belles fêlures. On connaît ses anciens exploits, ses triomphes de chanteur (oh! le duo de *Robert le Diable* à la pharmacie Bézuquet!) et l'étonnante odyssée de ses chasses au lion d'où il ramena ce superbe chameau, le dernier de l'Algérie, mort depuis, chargés d'ans et d'honneurs, conservé en squelette au musée de la ville, parmi les curiosités tarasconnaises.

Tartarin, lui, n'a pas bronché ; toujours bonnes dents, bon œil, malgré la cinquantaine, toujours cette imagination extraordinaire qui rapproche et grossit les objets avec une puissance de télescope. Il est resté celui dont le brave commandant Bravida disait : « C'est un lapin... »

Deux lapins, plutôt! Car dans Tartarin comme dans tout Tarasconnais, il y a la race garenne et la race choux très nettement accentuées : le lapin de garenne coureur, aventureux, casse-cou ; le lapin de choux casanier, tisanier, ayant une peur atroce de la fatigue, des courants d'air, et de tous les accidents quelconques pouvant amener la mort.

On sait que cette prudence ne l'empêchait pas de se montrer brave et même héroïque à l'occasion; mais il est permis de se demander ce qu'il venait faire sur le Rigi (*Regina montium*) à son âge, alors qu'il avait si chèrement conquis le droit au repos et au bien-être.

A cela, l'infâme Costecalde aurait pu seul répondre.

Costecalde, armurier de son état, représente un type assez rare à Tarascon. L'envie, la basse et méchante envie, visible à un pli mauvais de ses lèvres minces et à une espèce de buée jaune qui lui monte du foie par bouffées, enfume sa large face rasée et régulière, aux méplats fripés, meurtris comme à coups de marteau, pareille à une ancienne médaille de Tibère ou de Caracalla. L'envie chez lui est une maladie qu'il n'essaie pas même de cacher, et, avec ce beau tempérament tarasconnais qui déborde toujours, il lui arrive de dire en parlant de son infirmité : « Vous ne savez pas comme ça fait mal... »

Naturellement, le bourreau de Costecalde, c'est Tartarin. Tant de gloire pour un seul homme! Lui partout, toujours lui! Et lentement, sourdement, comme un termite introduit dans le bois doré de l'idole, voilà vingt ans qu'il sape en dessous cette renommée triomphante, et la ronge, et la creuse. Quand le soir, au cercle, Tartarin racontait ses affûts au lion, ses courses dans le grand Sahara, Costecalde avait des petits rires muets, des hochements de tête incrédules.

« Mais les peaux, pas moins, Costecalde... ces peaux de lion qu'il nous a envoyées, qui sont là, dans le salon du cercle ?...

— Té! pardi... Et les fourreurs, croyez-vous pas qu'il en manque en Algérie ?

— Mais les marques des balles, toutes rondes, dans les têtes ?

— Et autrem*ain*, est-ce qu'au temps de la chasse aux casquettes, on ne trouvait pas chez nos chapeliers des casquettes trouées de plomb et déchiquetées, pour les tireurs maladroits ? »

Sans doute l'ancienne gloire du Tartarin tueur de fauves restait au-dessus de ces attaques ; mais l'Alpiniste chez lui prêtait à toutes les critiques, et Costecalde ne s'en privait pas, furieux qu'on eût nommé président du Club des Alpines un homme que l'âge « enlourdissait » visiblement et que l'habitude, prise en Algérie, des babouches et des vêtements flottants prédisposait encore à la paresse.

Rarement, en effet, Tartarin prenait part aux ascensions ; il se contentait de les accompagner de ses vœux et de lire en grande séance, avec des roulements d'yeux et des intonations à faire pâlir les dames, les tragiques comptes rendus des expéditions.

Costecalde, au contraire, sec, nerveux, la « Jambe de coq », comme on l'appelait, grimpait toujours en tête ; il avait fait les Alpines une par une, planté sur les cimes inaccessibles le drapeau du club, la *Tarasque* étoilée d'argent. Pourtant, il n'était que vice-président, V. P. C. A. ; mais il travaillait si bien la place qu'aux élections prochaines, évidemment, Tartarin sauterait.

Averti par ses fidèles, Bézuquet le pharmacien, Excourbaniès, le brave commandant Bravida, le héros fut pris d'abord d'un noir dégoût, cette rancœur révoltée dont l'ingratitude et l'injustice soulèvent les belles âmes. Il eut l'envie de tout planter là, de s'expatrier, de passer le pont, pour aller vivre à Beaucaire, chez les Volsques ; puis se calma.

Quitter sa petite maison, son jardin, ses chères habitudes, renoncer à son fauteuil de président du Club des Alpines fondé par lui, à ce

majestueux P. C. A. qui ornait et distinguait ses cartes, son papier à lettres, jusqu'à la coiffe de son chapeau! Ce n'était pas possible, *vé!* Et tout à coup lui vint une idée mirobolante.

En définitive, les exploits de Costecalde se bornaient à des courses dans les Alpines. Pourquoi Tartarin, pendant les trois mois qui le séparaient des élections, ne tenterait-il pas quelque aventure grandiose ; arborer, par *ézemple*, l'étendard du Club sur une des plus hautes cimes de l'Europe, la Jungfrau ou le Mont-Blanc ?

Quel triomphe au retour, quelle gifle pour Costecalde lorsque le *Forum* publierait le récit de l'ascension! Comment, après cela, oser lui disputer le fauteuil ?

Tout de suite il se mit à l'œuvre, fit venir secrètement de Paris une foule d'ouvrages spéciaux : les *Escalades* de Whymper, les *Glaciers* de Tyndall, le *Mont-Blanc* de Stéphen d'Arve, des relations du Club Alpin, anglais et suisse, se farcit la tête d'une foule d'expressions alpestres, « cheminées, couloirs, moulins, névés, séracs, moraine, rotures », sans savoir bien précisément ce qu'elles signifiaient.

La nuit, ses rêves s'effrayèrent de glissades interminables, de brusques chutes dans des crevasses sans fond. Les avalanches le roulaient, des arêtes de glace embrochaient son corps au passage ; et longtemps après le réveil et le chocolat du matin qu'il avait l'habitude de prendre au lit, il gardait l'angoisse et l'oppression de son cauchemar ; mais cela ne l'empêchait pas, une fois debout, de consacrer sa matinée à de laborieux exercices d'entraînement.

Il y a tout autour de Tarascon un cours planté d'arbres qui, dans le dictionnaire local, s'appelle « le Tour de ville ». Chaque dimanche, l'après-midi, les Tarasconnais, gens de routine malgré leur imagination, font leur tour de ville, et toujours dans le même sens. Tartarin s'exerça à le faire huit fois, dix fois dans la matinée, et souvent même à rebours. Il allait, les mains derrière le dos, à petits pas de montagnes, lents et sûrs, et les boutiquiers, effarés de cette infraction aux habitudes locales, se perdaient en suppositions de toutes sortes.

Chez lui, dans son jardinet exotique, il s'accoutumait à franchir les crevasses en sautant par-dessus le bassin où quelques cyprins nageaient parmi des lentilles d'eau ; à deux reprises il tomba et fut obligé de se changer. Ces déconvenues l'excitaient et, sujet au vertige, il longeait l'étroite maçonnerie du bord, au grand effroi de la vieille servante qui ne comprenait rien à toutes ces manigances.

En même temps, il commandait *en* Avignon, chez un bon serrurier, des crampons système Whymper pour sa chaussure, un piolet système Kennedy; il se procurait aussi une lampe à chalumeau, deux couvertures imperméables et deux cents pieds d'une corde de son invention, tressée avec du fil de fer.

L'arrivage de ces différents objets, les allées et venues mystérieuses que leur fabrication nécessita, intriguèrent beaucoup les Tarasconnais; on disait en ville : « Le président prépare un coup. » Mais, quoi ? Quelque chose de grand, bien sûr, car selon la belle parole du brave et sentencieux commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, lequel ne parlait que par apophtegmes : « L'aigle ne chasse pas les mouches. »

Avec ses plus intimes, Tartarin demeurait impénétrable; seulement, aux séances du Club on remarquait le frémissement de sa voix et ses regards zébrés d'éclairs lorsqu'il adressait la parole à Costecalde, cause indirecte de cette nouvelle expédition dont s'accentuaient, à mesure qu'elle se faisait plus proche, les dangers et les fatigues. L'infortuné ne se les dissimulait pas et même les considérait tellement en noir, qu'il crut indispensable de mettre ordre à ses affaires, d'écrire ces volontés suprêmes dont l'expression coûte tant aux Tarasconnais, épris de vie, qu'ils meurent presque tous intestats.

Oh! par un matin de juin rayonnant, un ciel sans nuage, arqué, splendide, la porte de son cabinet ouverte sur le petit jardin propret, sablé, où les plantes exotiques découpaient leurs ombres lilas immobiles, où le jet d'eau tintait sa note claire parmi les cris joyeux des petits Savoyards jouant à la marelle devant la porte, voyez-vous Tartarin en babouches, larges vêtements de flanelle, à l'aise, heureux, une bonne pipe, lisant tout haut à mesure qu'il écrivait :

« Ceci est mon testament. »

Allez, on a beau avoir le cœur bien en place, solidement agrafé, ce sont là de cruelles minutes. Pourtant, ni sa main ni sa voix ne tremblèrent, pendant qu'il distribuait à ses concitoyens toutes les richesses ethnographiques entassées dans sa petite maison, soigneusement époussetées et conservées avec un ordre admirable ;

« Au Club des Alpines, le baobab *(arbos gigantea)*, pour figurer sur la cheminée de la salle des séances ;

A Bravida, ses carabines, revolvers, couteaux de chasse, kriss malais, tomahawks et autres pièces meurtrières ;

A Excourbaniès, toutes ses pipes, calumets, narghilés, pipettes à fumer le kif et l'opium ;

A Costecalde, — oui, Costecalde lui-même avait son legs ! — les fameuses flèches empoisonnées (N'y touchez pas.) »

Peut-être y avait-il sous ce don le secret espoir que le traître se blesse et qu'il en meure ; mais rien de pareil n'émanait du testament, fermé sur ces paroles d'une divine mansuétude :

« Je prie mes chers alpinistes de ne pas oublier leur président... je veux qu'ils pardonnent à mon ennemi comme je lui pardonne, et pourtant c'est bien lui qui a causé ma mort... »

Ici, Tartarin fut obligé de s'arrêter, aveuglé d'un grand flot de larmes. Pendant une minute, il se vit fracassé, en lambeaux, au pied d'une haute montagne, ramassé dans une brouette et ses restes informes rapportés à Tarascon. O puissance de l'imagination provençale ! il assistait à ses propres funérailles, entendait les chants noirs, les discours sur sa tombe : « Pauvre Tartarin, *péchère !...* » Et, perdu dans la foule de ses amis, il se pleurait lui-même.

Mais, presque aussitôt, la vue de son cabinet plein de soleil, tout reluisant d'armes et de pipes alignées, la chanson du petit filet d'eau au milieu du jardin, le remit dans le vrai des choses. Différemment, pourquoi mourir ? pourquoi partir même ? Qui l'y obligeait, quel sot amour-propre ? risquer la vie pour un fauteuil présidentiel et pour trois lettres !...

Ce ne fut qu'une faiblesse, et qui ne dura pas plus que l'autre. Au bout de cinq minutes, le testament était fini, paraphé, scellé d'un énorme cachet noir, et le grand homme faisait ses derniers préparatifs de départ.

Une fois encore le Tartarin de garenne avait triomphé du Tartarin de choux. Et l'on pouvait dire du héros tarasconnais ce qu'il a été dit de Turenne. « Son corps n'était pas toujours prêt à aller à la bataille, mais sa volonté l'y menait malgré lui. »

Le soir de ce même jour, comme le dernier coup de dix heures, sonnait au jacquemart de la maison de ville, les rues déjà désertes, agrandies, à peine çà et là un heurtoir retardataire, de grosses voix étranglées de peur se criant dans le noir : « Bonne nuit, au *mouain...* » avec une brusque retombée de porte, un passant se glissait dans la

ville éteinte où rien n'éclairait plus la façade des maisons que les réverbères et les bocaux teintés de rose et de vert de la pharmacie Bézuquet se projetant sur la placette avec la silhouette du pharmacien accoudé à son bureau et dormant sur le Codex. Un petit acompte qu'il prenait ainsi chaque soir, de neuf à dix, afin, disait-il, d'être plus frais la nuit si l'on avait besoin de ses services. Entre nous, c'était là une simple tarasconnade, car on ne le réveillait jamais et, pour dormir plus tranquille, il avait coupé lui-même le cordon de la sonnette de secours.

Subitement, Tartarin entra, chargé de couvertures, un sac de voyage à la main, et si pâle, si décomposé, que le pharmacien, avec cette fougueuse imagination locale dont l'apothicairerie ne le gardait pas, crut à quelque aventure effroyable et s'épouvanta : « Malheureux !... qu'y a-t-il ?... vous êtes empoisonné ?... Vite, vite, l'ipéca... »

Il s'élançait, bousculait ses bocaux. Tartarin, pour l'arrêter, fut obligé de le prendre à bras le corps : « Mais écoutez-moi donc, *qué* diable ! » et dans sa voix grinçait le dépit de l'acteur à qui l'on a fait manquer son entrée. Le pharmacien une fois immobilisé au comptoir par un poignet de fer, Tartarin lui dit tout bas :

« Sommes-nous seuls, Bézuquet ?

— Bé oui... fit l'autre en regardant autour de lui avec un vague effroi... Pascalon est couché (Pascalon, c'était son élève), la maman aussi, mais pourquoi ?

— Fermez les volets, commanda Tartarin sans répondre... on pourrait nous voir du dehors. »

Bézuquet obéit en tremblant. Vieux garçon, vivant avec sa mère qu'il n'avait jamais quittée, il était d'une douceur, d'une timidité de demoiselle, contrastant étrangement avec son teint basané, ses lèvres lippues, son grand nez en croc sur une moustache éployée, une tête de forban algérien d'avant la conquête. Ces antithèses sont fréquentes à Tarascon où les têtes ont trop de caractère, romaines, sarrasines, têtes d'expression des modèles de dessin, déplacées en des métiers bourgeois et des mœurs ultra-pacifiques de petite ville.

C'est ainsi qu'Excourbaniès, qui a l'air d'un conquistador compagnon de Pizarre, vend de la mercerie, roule des yeux flamboyants pour débiter deux sous de fil, et que Bézuquet, étiquetant la réglisse sanguinède et le *sirupus gummi*, ressemble à un vieil écumeur des côtes barbaresques.

Quand les volets furent mis, assurés de boulons de fer et de barres transversales : « Écoutez, Ferdinand... » dit Tartarin, qui appelait volon-

tiers les gens par leur prénom; et il se débonda, vida son cœur gros de rancunes contre l'ingratitude de ses compatriotes, raconta les basses manœuvres de la « Jambe de coq », le tour qu'on voulait lui jouer aux prochaines élections, et la façon dont il comptait parer la botte.

Avant tout, il fallait tenir la chose très secrète, ne la révéler qu'au moment précis où elle déciderait peut-être du succès, à moins qu'un accident toujours à prévoir, une de ces affreuses catastrophes... « Eh! coquin de sort, Bézuquet, ne sifflez donc pas comme ça pendant qu'on parle. »

C'était un des tics du pharmacien. Peu bavard de sa nature, ce qui ne se rencontre guère à Tarascon et lui valait la confidence du président, ses grosses lèvres toujours en O gardaient l'habitude d'un perpétuel sifflotement qui semblait rire au nez du monde, même dans l'entretien le plus grave.

Et pendant que le héros faisait allusion à sa mort possible, disait en posant sur le comptoir un large pli cacheté : « Mes dernières volontés sont là, Bézuquet, c'est vous que j'ai choisi pour exécuteur testamentaire...

— Hu... hu... hu... » sifflotait le pharmacien emporté par sa manie, mais, au fond, très ému et comprenant la grandeur de son rôle.

Puis, l'heure du départ étant proche, il voulut boire à l'entreprise « quelque chose de bon, *qué?*... un verre d'élixir de Garus. » Plusieurs amoires ouvertes et visitées, il se souvint que la maman avait les clefs du Garus. Il aurait fallu la réveiller, dire qui était là. On remplaça l'élixir par un verre de *sirop de Calabre*, boisson d'été, modeste et inoffensive, dont Bézuquet est l'inventeur et qu'il annonce dans le *Forum* sous cette rubrique : « *Sirop de Calabre*, *dix sols la bouteille*, *verre compris.* » « *Sirop de cadavre*, *vers compris* », disait l'infernal Costecalde qui bavait sur tous les succès; du reste, cet affreux jeu de mots n'a fait que servir à la vente et les Tarasconnais en raffolent, de ce sirop de cadavre.

Les libations faites, quelques derniers mots échangés, ils s'étreignirent, Bézuquet sifflotant dans sa moustache où roulaient de grosses larmes.

« Adieu, au *mouain*... » dit Tartarin d'un ton brusque, sentant qu'il allait pleurer aussi; et comme l'auvent de la porte était mis, le héros dut sortir de la pharmacie à quatre pattes.

C'étaient les épreuves du voyage qui commençaient.

Trois jours après, il débarquait à Vitznau, au pied du Rigi. Comme montagne de début, exercice d'entraînement, le Rigi l'avait tenté à cause de sa petite altitude (1800 mètres, environ dix fois le Mont-Terrible, la plus haute des Alpines!) et aussi à cause du splendide panorama qu'on découvre du sommet, toutes les Alpes bernoises alignées, blanches et roses, autour des lacs, attendant que l'ascensionniste fasse son choix, jette son piolet sur l'un d'elles.

Certain d'être reconnu en route, et peut-être suivi, car c'était sa faiblesse de croire que par toute la France il était aussi célèbre et populaire qu'à Tarascon, il avait fait un grand détour pour entrer en Suisse et ne se harnacha qu'après la frontière. Bien lui en prit : jamais tout son armement n'aurait pu tenir dans un wagon français.

Mais, si commodes que soient les compartiments suisses, l'Alpiniste, empêtré d'ustensiles dont il n'avait pas encore l'habitude, écrasait des orteils avec la pointe de son alpenstock, harponnait les gens au passage de ses crampons de fer, et partout où il entrait, dans les gares, les salons d'hôtel ou de paquebot, excitait autant d'étonnements que de malédictions, de reculs, de regards de colère qu'il ne s'expliquait pas et dont souffrait sa nature affectueuse et communicative. Pour l'achever, un ciel toujours gris, moutonneux, et une pluie battante.

Il pleuvait à Bâle sur les petites maisons blanches lavées et relavées par la main des servantes et l'eau du ciel; il pleuvait à Lucerne sur le quai d'embarquement où les malles, les colis semblaient sauvés d'un naufrage, et quand il arriva à la station de Vitznau, au bord du lac des Quatre-Cantons, c'était le même déluge sur les pentes vertes du Rigi, chevauchées de nuées noires, avec des torrents qui dégoulinaient le long des roches, des cascades en humide poussière, des égouttements de toutes les pierres, de toutes les aiguilles des sapins. Jamais le Tarasconnais n'avait vu tant d'eau.

Il entra dans une auberge, se fit servir un café au lait, miel et beurre, la seule chose vraiment bonne qu'il eût encore savourée dans le voyage; puis une fois restauré, sa barbe empoissée de miel nettoyée d'un coin de serviette, il se disposa à tenter sa première ascension.

« Et autrement, demanda-t-il pendant qu'il chargeait son sac, combien de temps faut-il pour monter au Rigi ?

— Une heure, une heure et quart, monsieur; mais dépêchez-vous, le train part dans cinq minutes.

— Un train pour le Rigi!... vous badinez! »

Par la fenêtre à vitraux de plomb de l'auberge, on le lui montra qui partait. Deux grands wagons couverts, sans vasistas, poussés par une locomotive à cheminée courte et ventrue en forme de marmite, un monstrueux insecte agrippé à la montagne et s'essoufflant à grimper ses pentes vertigineuses.

Les deux Tartarin, garenne et choux, se révoltèrent en même temps à l'idée de monter dans cette hideuse mécanique. L'un trouvait ridicule cette façon de grimper les Alpes en ascenseur ; quant à l'autre, ces ponts aériens que traversait la voie avec la perspective d'une chute de mille mètres au moindre déraillement lui inspiraient toutes sortes de réflexions lamentables que justifiait la présence du petit cimetière de Vitznau, dont les tombes blanches se serraient, tout au bas de la pente, comme du linge étalé dans la cour d'un lavoir. Évidemment ce cimetière est là par précaution, et pour qu'en cas d'accident les voyageurs se trouvent tout portés.

« Allons-y de mon pied, se dit le vaillant Tarasconnais, ça m'exercera... *zou!* »

Et le voilà parti, tout préoccupé de la manœuvre de son alpenstock en présence du personnel de l'auberge accouru sur la porte et lui criant pour sa route des indications qu'il n'écoutait pas. Il suivit d'abord un chemin montant, pavé de gros cailloux inégaux et pointus comme une ruelle du Midi, et bordé de rigoles en sapin pour l'écoulement des eaux de pluie.

A droite et à gauche, de grands vergers, des prairies grasses et humides traversées de ces mêmes canaux d'irrigation en troncs d'arbres. Cela faisait un long clapotis du haut en bas de la montagne, et chaque fois que le piolet de l'Alpiniste accrochait au passage les branches basses d'un chêne ou d'un noyer, sa casquette crépitait comme sous une pomme d'arrosoir.

« *Diou!* que d'eau ! » soupirait l'homme du Midi. Mais ce fut bien pis quand, le cailloutis du chemin ayant brusquement cessé, il dut barboter à même le torrent, sauter d'une pierre à l'autre pour ne pas tremper ses guêtres. Puis l'ondée s'en mêla, pénétrante, continue, semblant froidir à mesure qu'il montait. Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine, il n'entendait plus qu'un vaste bruit d'eau où il était comme noyé, et il voyait en se retournant les nuages rejoindre le lac en fines et longues baguettes de verre au travers desquelles les chalets de Vitznau luisaient comme des joujoux frais vernissés.

Des hommes, des enfants passaient près de lui la tête basse, le dos courbé sous la même hotte en bois blanc contenant des provisions pour quelque villa ou pension dont les balcons découpés s'apercevaient à mi-côte. « Rigi-Kulm ? » demandait Tartarin pour s'assurer qu'il était bien dans la direction ; mais son équipement extraordinaire, surtout le passe-montagne en tricot qui lui masquait la figure, jetaient l'effroi sur sa route, et tous, ouvrant des yeux ronds, pressaient le pas sans lui répondre.

Bientôt ces rencontres devinrent rares ; le dernier être humain qu'il aperçut était une vieille qui lavait son linge dans un tronc d'arbre, à l'abri d'un énorme parapluie rouge planté en terre.

« Rigi-Kulm ? » demanda l'Alpiniste.

La vieille leva vers lui une face idiote et terreuse, avec un goître qui lui ballait dans le cou, aussi gros que la sonnaille rustique d'une vache suisse ; puis, après l'avoir longuement regardé, elle fut prise d'un rire inextinguible qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles, bridait de rides ses petits yeux, et chaque fois qu'elle les rouvrait, la vue de Tartarin planté devant elle, le piolet sur l'épaule, semblait redoubler sa joie.

« *Tron de l'air!* gronda le Tarasconnais, elle a de la chance d'être femme... » et, tout bouffant de colère, il continua sa route, s'égara dans une sapinière, où ses bottes glissaient sur la mousse ruisselante.

Au delà, le paysage avait changé. Plus de sentiers, d'arbres ni de pâturages. Des pentes mornes, dénudées, de grands éboulis de roche qu'il escaladait sur les genoux de peur de tomber ; des fondrières pleines d'une boue jaune qu'il traversait lentement, tâtant devant lui avec l'alpenstock, levant le pied comme un rémouleur. A chaque instant, il regardait la boussole en breloque à son large cordon de montre ; mais, soit l'altitude ou les variations de la température, l'aiguille semblait affolée. Et nul moyen de s'orienter avec l'épais brouillard jaune empêchant de voir à dix pas, traversé depuis un moment d'un verglas fourmillant et glacial qui rendait la montée de plus en plus difficile.

Tout à coup il s'arrêta, le sol blanchissait vaguement devant lui... Gare les yeux !...

Il arrivait dans la région des neiges...

Tout de suite il tira ses lunettes de leur étui, les assujettit solidement. La minute était solennelle. Un peu ému, fier tout de même, il sembla

à Tartarin que, d'un bond, il s'était élevé de 1000 mètres vers les cimes et les grands dangers.

Il n'avança plus qu'avec précaution, rêvant des crevasses et des rotures dont lui parlaient ses livres et, dans le fond de son cœur, maudissant les gens de l'auberge qui lui avaient conseillé de monter tout droit et sans guides. Au fait, peut-être s'était-il trompé de montagne! Plus de six heures qu'il marchait, quand le Rigi ne demandait que trois heures. Le vent soufflait, un vent froid qui faisait tourbillonner la neige dans la brume crépusculaire.

La nuit allait le surprendre. Où trouver une hutte, seulement l'avancée d'une roche pour s'abriter? Et tout à coup il aperçut devant lui, sur le terre-plein sauvage et nu, une espèce de chalet en bois, bandé d'une pancarte aux lettres énormes qu'il déchiffra péniblement :

PHO...TO...GRA...PHIE DU RI...GI... KULM.

En même temps, l'immense hôtel aux trois cents fenêtres lui apparaissait un peu plus loin, entre les lampadaires de fête qui s'allumaient dans le brouillard.

III

Une alerte sur le Rigi. — Du sang-froid! du sang-froid!
Le Cor des Alpes. — Ce que Tartarin trouve a sa glace en se réveillant.
Perplexité. — On demande un guide par le téléphone.

«*Què aco?*... Qui vive?...» fit le Tarasconnais l'oreille tendue, les yeux écarquillés dans les ténèbres.

Des pas couraient par tout l'hôtel, avec des claquements de portes, des souffles haletants, des cris : «Dépêchez-vous!...» tandis qu'au dehors sonnaient comme des appels de trompe et que de brusques montées de flammes illuminaient vitres et rideaux...

Le feu!...

D'un bond il fut hors du lit, chaussé, vêtu, dégringolant l'escalier où le gaz brûlait encore et que descendait tout un essaim bruissant de *misses* coiffées à la hâte, serrées dans des châles verts, des fichus de laine rouge, tout ce qui leur était tombé sous la main en se levant.

Tartarin, pour se réconforter lui-même et rassurer ces demoiselles, criait en se précipitant et bousculant tout le monde : «Du sang-froid! du sang-froid!» avec une voix de goéland, blanche, éperdue, une de ces voix comme on en a dans les rêves, à donner la chair de poule aux plus braves. Et comprenez-vous ces petites *misses* qui riaient en le

regardant, semblaient le trouver très drôle. On n'a aucune notion du danger, à cet âge !

Heureusement, le vieux diplomate venait derrière elles, très sommairement vêtu d'un perdessus que dépassaient des caleçons blancs et des bouts de cordonnets.

Enfin, voilà un homme !...

Tartarin courut à lui en agitant les bras : « Ah ! monsieur le baron, quel malheur !... Savez-vous quelque chose !... Où-est-ce ?... Comment a-t-il pris ?

— Qui ? Quoi ?... » bégayait le baron ahuri, sans comprendre.

« Mais, le feu...

— Quel feu ?... »

Le pauvre homme avait une mine si extraordinairement déprimée et stupide que Tartarin l'abandonna et s'élança dehors brusquement pour « organiser les secours !... »

« Des secours ! » répétait le baron et après lui, cinq ou six garçons de salle qui dormaient debout dans l'antichambre et s'entre-regardèrent absolument égarés... « Des secours !... »

Au premier pas dehors, Tartarin s'aperçut de son erreur. Pas le moindre incendie. Un froid de loup, la nuit profonde à peine éclaircie des torches de résine qu'on agitait çà et là et qui faisaient sur la neige de grandes traces sanglantes.

Au bas du perron, un joueur de cor des Alpes mugissait sa plainte modulée, un monotone ranz des vaches à trois notes avec lequel il est d'usage, au Rigi-Kulm, de réveiller les adorateurs du soleil et de leur annoncer la prochaine apparition de l'astre.

On prétend qu'il se montre parfois à son premier réveil à la pointe extrême de la montagne, derrière l'hôtel. Pour s'orienter, Tartarin n'eut qu'à suivre le long éclat de rire des misses qui passaient près de lui. Mais il allait plus lentement, encore plein de sommeil et les jambes lourdes de ses six heures d'ascension.

« C'est vous, Manilof ?... dit tout à coup dans l'ombre une voix claire, une voix de femme... Aidez-moi donc... J'ai perdu mon soulier. »

Il reconnut le gazouillis étranger de sa petite voisine de table, dont il cherchait la fine silhouette dans le pâle reflet blanc montant du sol.

« Ce n'est pas Manilof, mademoiselle, mais si je puis vous être utile... »

Elle eut un petit cri de surprise et de peur, un geste de recul que Tartarin n'aperçut pas, déjà penché, tâtant l'herbe rase et craquante autour de lui.

« Té, pardi! le voilà... » s'écria-t-il joyeusement. Il secoua la fine chaussure que la neige poudrait à frimas, mit un genou à terre, dans le froid et l'humide, de la façon la plus galante, et demanda pour récompense l'honneur de chausser Cendrillon.

Celle-ci, plus farouche que dans le conte, répondit par un « non » très sec, et sautillait, essayant de réintégrer son bas de soie dans le soulier mordoré; mais elle n'y serait jamais parvenue sans l'aide du héros, tout ému de sentir une minute cette main mignonne effleurer son épaule.

« Vous avez de bons yeux... ajouta-t-elle en manière de remerciement, pendant qu'ils marchaient à tâtons, côte à côte.

— L'habitude de l'affût, mademoiselle.

— Ah! vous êtes chasseur? »

Elle dit cela avec un accent railleur, incrédule. Tartarin n'aurait eu qu'à se nommer pour la convaincre, mais, comme tous les porteurs de noms illustres, il gardait une discrétion, une coquetterie ; et, voulant graduer la surprise :

« Je suis chasseur, *effétivemain...* »

Elle continua sur le même ton d'ironie :

« Et quel gibier chassez-vous donc, de préférence?

— Les grands carnassiers, les grands fauves... fit Tartarin, croyant l'éblouir.

— En trouvez-vous beaucoup sur le Rigi? »

Toujours galant et à la riposte, le Tarasconnais allait répondre que, sur le Rigi, il n'avait rencontré que des gazelles, quand sa réplique fut coupée par l'approche de deux ombres qui appelaient :

« Sonia... Sonia...

— J'y vais... » dit-elle; et se tournant vers Tartarin dont les yeux, faits à l'obscurité, distinguaient sa pâle et jolie figure sous une mantille en manola, elle ajouta, sérieuse cette fois :

« Vous faites une chasse dangereuse, mon bonhomme... prenez garde d'y laisser vos os... »

Et, tout de suite, elle disparut dans le noir avec ses compagnons.

Plus tard l'intonation menaçante qui soulignait ces paroles devait troubler l'imagination du méridional; mais, ici, il fut seulement vexé

de ce mot de « bonhomme » jeté à son embonpoint grisonnant et du brusque départ de la jeune fille juste au moment où il allait se nommer, jouir de sa stupéfaction.

Il fit quelques pas dans la direction où le groupe s'éloignait, entendit une rumeur confuse, les toux, les éternuements des touristes attroupés qui attendaient avec impatience le lever du soleil, quelques-uns des plus braves grimpés sur un petit belvédère dont les montants, ouatés de neige, se distinguaient en blanc dans la nuit finissante.

Une lueur commençait à éclaircir l'Orient, saluée d'un nouvel appel de cor des Alpes et de ce « Ah ! » soulagé que provoque au théâtre le troisième coup pour lever le rideau. Mince comme la fente d'un couvercle, elle s'étendait, cette lueur, élargissait l'horizon ; mais en même temps montait de la vallée un brouillard opaque et jaune, une buée plus pénétrante et plus épaisse à mesure que le jour venait. C'était comme un voile entre la scène et les spectateurs.

Il fallait renoncer aux gigantesques effets annoncés sur les Guides. En revanche, les tournures hétéroclites des danseurs de la veille arrachés au sommeil se découpaient en ombres chinoises, falotes et cocasses ; des châles, des couvertures, jusqu'à des courtines de lit les recouvraient. Sous des coiffures variées, bonnets de soie ou de coton, capelines, toques, casquettes à oreilles, c'étaient des faces effarées, bouffies, des têtes de naufragés perdus sur un îlot en pleine mer et guettant une voile au large de tous leurs yeux écarquillés.

Et rien, toujours rien !

Pourtant certains s'évertuaient à distinguer des cimes dans un élan de bonne volonté et, tout en haut du belvédère, on entendait les gloussements de la famille péruvienne serrée autour d'un grand diable, vêtu jusqu'aux pieds de son ulster à carreaux, qui détaillait imperturbablement l'invisible panorama des Alpes bernoises, nommant et désignant à voix haute les sommets perdus dans la brume :

« Vous voyez à gauche le Finsteraarhorn, quatre mille deux cent-soixante-quinze mètres... le Schreckhorn, le Wetterhorn, le Moine, la Jungfrau, dont je signale à ces demoiselles les proportions élégantes...

— Bé ! vrai, en voilà un qui ne manque pas de toupet !... » se dit le Tarasconnais, puis à la réflexion : « Je connais cette voix, pas *mouain.* »

Il reconnaissait surtout l'accent, cet *assent* du Midi qui se distingue de loin comme l'odeur de l'ail ; mais tout préoccupé de retrouver sa jeune inconnue, il ne s'arrêta pas, continua d'inspecter les groupes sans

succès. Elle avait dû rentrer à l'hôtel, comme ils faisaient tous, fatigués de rester à grelotter, à battre la semelle.

Des dos ronds, des tartans dont les franges balayaient la neige s'éloignaient, disparaissaient dans le brouillard de plus en plus épaissi. Bientôt, il ne resta plus, sur le plateau froid et désolé d'une aube grise, que Tartarin et le joueur de cor des Alpes qui continuait à souffler mélancoliquement dans l'énorme bouquin, comme un chien qui aboie à la lune.

C'était un petit vieux à longue barbe, coiffé d'un chapeau tyrolien orné de glands verts lui tombant dans le dos, et portant, comme toutes les casquettes de service de l'hôtel, le *Regina montium* en lettres dorées. Tartarin s'approcha pour lui donner son pourboire, ainsi qu'il l'avait vu faire aux autres touristes.

« Allons nous coucher, mon vieux, » dit-il; et, lui tapant sur l'épaule avec sa familiarité tarasconnaise : « Une fière blague, *qué!* le soleil du Rigi. »

Le vieux continua de souffler dans sa corne, achevant sa ritournelle à trois notes avec un rire muet qui plissait le coin de ses yeux et secouait les glands verts de sa coiffure.

Tartarin, malgré tout, ne regrettait pas sa nuit. La rencontre de la jolie blonde le dédommageait du sommeil interrompu; car, tout près de la cinquantaine, il avait encore le cœur chaud, l'imagination romanesque, un ardent foyer de vie. Remonté chez lui, les yeux fermés pour se rendormir, il croyait sentir dans sa main le petit soulier menu si léger, entendre les petits cris sautillants de la jeune fille : « Est-ce vous, Manilof ?.. »

Sonia... quel joli nom !... Elle était Russe certainement; et ces jeunes gens voyageant avec elle, des amis de son frère, sans doute... Puis tout se brouilla, le joli minois frisé en or alla rejoindre d'autres visions flottantes et assoupies, pentes du Rigi, cascades en panaches; et bientôt le souffle héroïque du grand homme, sonore et rythmé, emplit la petite chambre et une bonne partie du corridor...

Au moment de descendre, sur le premier coup du déjeuner, Tartarin s'assurait que sa barbe était bien brossée et qu'il n'avait pas trop mauvaise mine dans son costume d'alpiniste, quand tout à coup il tressaillit. Devant lui, grande ouverte et collée à la glace par deux pains à cacheter, une lettre anonyme étalait les menaces suivantes :

« *Français du diable, ta défroque te cache mal. On te fait grâce encore ce coup-ci, mais si tu te retrouves sur notre passage, prends garde.* »

Ébloui, il relut deux ou trois fois sans comprendre. A qui, à quoi prendre garde ? Comment cette lettre était-elle venue là ? Évidemment, pendant son sommeil, car il ne l'avait pas aperçue au retour de sa promenade aurorale. Il sonna la fille de service, une grosse face blafarde et plate, trouée de petite vérole, un vrai pain de gruyère, dont il ne put rien tirer d'intelligible sinon qu'elle était de « pon famille » et n'entrait jamais dans les chambres pendant que les messieurs ils y étaient.

« Quelle drôle de chose, pas moins ! » disait Tartarin tournant et retournant sa lettre, très impressionné. Un moment le nom de Costecalde lui traversa l'esprit : Costecalde instruit de ses projets d'ascension et essayant de l'en détourner par des manœuvres, des menaces. A la réflexion, cela lui parut invraisemblable, il finit par se persuader que cette lettre était une farce... peut-être les petites misses qui lui riaient au nez de si bon cœur... elles sont si libres, ces jeunes filles anglaises et américaines !

Le second coup sonnait. Il cacha la lettre anonyme dans sa poche : « Après tout, nous verrons bien... » Et la moue formidable dont il accompagnait cette réflexion indiquait l'héroïsme de son âme.

Nouvelle surprise en se mettant à table. Au lieu de sa jolie voisine « qu'amour frise en or », il aperçut le cou de vautour d'une vieille dame anglaise dont les grands repentirs époussetaient la nappe. On disait tout près de lui que la jeune demoiselle et sa société étaient partis par un des premiers trains du matin.

« Cré nom ! je suis floué... » fit, tout haut, le ténor italien qui, la veille, signifiait si brusquement à Tartarin qu'il ne comprenait pas le français. Il l'avait donc appris pendant la nuit ! Le ténor se leva, jeta sa serviette, et s'enfuit, laissant le méridional complètement anéanti.

Des convives de la veille il ne restait plus que lui. C'est toujours ainsi, au Rigi-Kulm, où l'on ne séjourne guère que vingt-quatre heures. D'ailleurs le décor était invariable, les compotiers en files séparant les factions. Mais ce matin, les Riz triomphaient en grand nombre, renforcés d'illustres personnages, et les Pruneaux, comme on dit, n'en menaient pas large.

Tartarin, sans prendre parti pour les uns ni pour les autres, monta dans sa chambre avant les manifestations du dessert, boucla son sac et

demanda sa note; il en avait assez du *Regina montium* et de sa table d'hôte de sourds-muets.

Brusquement repris de sa folie alpestre au contact du piolet, des crampons et des cordes dont il s'était réaffublé, il brûlait d'attaquer une vraie montagne, au sommet dépourvu d'ascenseur et de photographie en plein vent. Il hésitait encore entre le Finsteraarhorn plus élevé et la Jungfrau plus célèbre, dont le joli nom de virginale blancheur le ferait penser plus d'une fois à la petite Russe.

En ruminant ces alternatives, pendant qu'on préparait sa note, il s'amusait à regarder, dans l'immense hall lugubre et silencieux de l'hôtel, les grandes photographies coloriées accrochées aux murailles, représentant des glaciers, des pentes neigeuses, des passages fameux et dangereux de la montagne; ici, des ascensionnistes à la file, comme des fourmis en quête, sur une arête de glace tranchante et bleue; plus loin une énorme crevasse aux parois glauques en travers de laquelle on a jeté une échelle que franchit une dame sur les genoux, puis un abbé relevant sa soutane.

L'alpiniste de Tarascon, les deux mains sur son piolet, n'avait jamais eu l'idée de difficultés pareilles; il faudrait passer là, pas moins!....

Tout à coup, il pâlit affreusement.

Dans un cadre noir, une gravure, d'après le dessin fameux de Gustave Doré, reproduisait la catastrophe du mont Cervin : Quatre corps humains à plat ventre ou sur le dos, dégringolant la pente presque à pic d'un névé, les bras jetés, les mains qui tâtent, se cramponnent, cherchent la corde rompue qui tenait ce collier de vies et ne sert qu'à les entraîner mieux vers la mort, vers le gouffre où le tas va tomber pêle-mêle avec les cordes, les piolets, les voiles verts, tout le joyeux attirail d'ascension devenu soudainement tragique.

« Mâtin! » fit le Tarasconnais parlant tout haut dans son épouvante.

Un maître d'hôtel fort poli entendit son exclamation et crut devoir le rassurer. Les accidents de ce genre devenaient de plus en plus rares ; l'essentiel était de ne pas faire d'imprudence et, surtout, de se procurer un bon guide.

Tartarin demanda si on pourrait lui en indiquer un, là, de confiance... Ce n'est pas qu'il eût peur, mais cela vaut toujours mieux d'avoir quelqu'un de sûr.

Le garçon réfléchit, l'air important, tortillant ses favoris : « De confiance... Ah! si monsieur m'avait dit ça plus tôt, nous avions ce matin

un homme qui aurait bien été l'affaire... le courrier d'une famille péruvienne...

— Il connaît la montagne ? fit Tartarin d'un air entendu.

— Oh ! monsieur, toutes les montagnes... de Suisse, de Savoie, du Tyrol, de l'Inde, du monde entier, il les a toutes faites, il les sait par cœur et vous les raconte, c'est quelque chose !... Je crois qu'on le déciderait facilement... Avec un homme comme celui-là, un enfant irait partout sans danger.

— Où est-il ? où pourrais-je le trouver ?

— Au Kaltbad, monsieur, où il prépare les chambres de ses voyageurs... Nous allons téléphoner. »

Un téléphone, au Rigi !

Ça, c'était le comble. Mais Tartarin ne s'étonnait plus.

Cinq minutes après, le garçon revint, rapportant la réponse.

Le courrier des Pévuriens venait de partir pour la Tellsplatte, où il passerait certainement la nuit.

Cette Tellsplatte est une chapelle commémorative, un de ces pèlerinages en l'honneur de Guillaume Tell, comme on en trouve plusieurs en Suisse. On s'y rendait beaucoup pour voir les peintures murales qu'un fameux peintre bâlois achevait d'exécuter dans la chapelle...

Par le bateau, il ne fallait guère plus d'une heure, une heure et demie, Tartarin n'hésita pas. Cela lui ferait perdre un jour, mais il se devait de rendre cet hommage à Guillaume Tell, pour lequel il avait une prédilection singulière, et puis, quelle chance s'il pouvait saisir ce guide merveilleux, le décider à faire la Jungfrau avec lui.

En route, zou !...

Il paya vite sa note où le coucher et le lever du soleil étaient comptés à part ainsi que la bougie et le service, et, toujours précédé de ce terrible bruit de ferraille qui semait la surprise et l'effroi sur son passage, il se rendit à la gare, car redescendre le Rigi à pied, comme il l'avait monté, c'était du temps perdu et, vraiment, faire trop d'honneur à cette montagne artificielle.

IV

Sur le bateau. — Il pleut.
Le héros Tarasconnais salue des manes.
La vérité sur Guillaume Tell. — Désillusion.
Tartarin de Tarascon n'a jamais existé. — « Té! Bompard. »

Il avait laissé la neige au Rigi-Kulm; en bas, sur le lac, il retrouva la pluie, fine, serrée, indistincte, une vapeur d'eau à travers laquelle les montagnes s'estompaient, graduées et lointaines, en forme de nuages.

Le « Fœhn » soufflait, faisait moutonner le lac où les mouettes volant bas semblaient portées par la vague; on aurait pu se croire en pleine mer.

Et Tartarin se rappelait sa sortie de Marseille, quinze ans auparavant, lorsqu'il partit pour la chasse au lion, ce ciel sans tache, ébloui de lumière blonde, cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, rebroussée par le mistral avec de blancs étincellements de salines, et les clairons des forts, tous les clochers en branle, ivresse, joie, soleil, féerie du premier voyage!

Quel contraste avec ce pont noir de mouillure, presque désert,

sur lequel se distinguaient dans la brume, comme derrière un papier huilé, quelques passagers vêtus d'ulsters, de caoutchoucs informes, et l'homme de la barre immobile à l'arrière, tout encapuchonné dans son caban, l'air grave et sybillin au-dessus de cette pancarte en trois langues :

« Défense de parler au timonnier. »

Recommandation bien inutile, car personne ne parlait à bord du *Winkelried*, pas plus sur le pont que dans les salons de première et de seconde, bondés de voyageurs aux mines lugubres, dormant, lisant, bâillant, pêle-mêle avec leurs menus bagages semés sur les banquettes. C'est ainsi qu'on se figure un convoi de déportés au lendemain d'un coup d'État.

De temps en temps, le beuglement rauque de la vapeur annonçait l'approche d'une station. Un bruit de pas, de bagages remués traînait sur le pont. Le rivage sortait de la brume, s'avançait, montrant des pentes d'un vert sombre, des villas grelottant parmi des massifs inondés, des peupliers en file au bord de routes boueuses le long desquelles de somptueux hôtels s'alignaient avec des lettres d'or sur leurs façades, hôtels Meyer, Müller, du Lac, et des têtes ennuyées apparaissant aux vitres ruisselantes.

On abordait le ponton de débarquement, des gens descendaient, montaient, également crottés, trempés et silencieux. C'était sur le petit port un va-et-vient de parapluies, d'omnibus vite évanouis. Puis le grand battement des roues faisait mousser l'eau sous leurs palettes et le rivage fuyait, rentrait dans le vague paysage avec les pensions Meyer, Müller, du Lac, dont les fenêtres, un instant ouvertes, laissaient voir à tous les étages des mouchoirs agités, des bras tendus qui semblaient dire : « Grâce, pitié, emmenez-nous... si vous saviez...! »

Parfois, le *Winkelried* croisait au passage un autre vapeur avec son nom en lettres noires sur le tambour blanc : *Germania...*, *Guillaume Tell...* C'était le même pont lugubre, les mêmes caoutchoucs miroitants, la même traversée lamentable, que le vaisseau fantôme allât dans ce sens-ci ou dans celui-là, les mêmes regards navrés, échangés d'un bord à l'autre.

Et dire que tous ces gens voyageaient pour leur plaisir, et qu'ils étaient aussi captifs pour leur plaisir, les pensionnaires des hôtels du Lac, Meyer et Müller!

Ici, comme au Rigi-Kulm, ce qui suffoquait surtout Tartarin, ce qui le navrait, le gelait encore plus que la pluie froide et le ciel sans lumière,

c'était de ne pouvoir parler. En bas, il avait bien retrouvé des figures de connaissance, le membre du Jockey avec sa nièce (hum! hum!...) l'académicien Astier-Réhu et le professeur Schwanthaler, ces deux implacables ennemis condamnés à vivre côte à côte, pendant un mois, rivés au même itinéraire d'un voyage circulaire Cook, d'autres encore : mais aucun de ces illustres Pruneaux ne voulait reconnaître le Tarasconnais, que son passe-montagne, ses outils de fer, ses cordes en sautoir distinguaient cependant, poinçonnaient d'une façon toute particulière. Tous semblaient honteux du bal de la veille, de l'entraînement inexplicable où les avait jetés la fougue de ce gros homme.

Seule, Mme Schwanthaler était venue vers son danseur, avec sa mine toute rose et riante de petite fée boulotte, et, prenant sa jupe à deux doigts comme pour esquisser un pas de menuet : « Ballir... dantsir... très choli... » disait la bonne dame. Était-ce un souvenir qu'elle évoquait, ou la tentation de tourner encore en mesure ? C'est qu'elle ne le lâchait pas, et Tartarin, pour échapper à son insistance, remontait sur le pont, aimant mieux se tremper jusqu'aux os que d'être ridicule.

Et il en tombait, et le ciel était sale! Pour achever de l'assombrir, toute une bande de l'« Armée du Salut » qu'on venait de prendre à Beckenried, une dizaine de grosses filles à l'air hébété, en robe bleu marine et chapeaux Greenaway, se groupait sous trois énormes parapluies rouges et chantait des versets, accompagnés sur l'accordéon par un homme, une espèce de David-la-Gamme, long, décharné, les yeux fous. Ces voix aiguës, molles, discordantes comme des cris de mouettes, roulaient, se traînaient à travers la pluie, la fumée noire de la machine que le vent rabattait. Jamais Tartarin n'avait rien entendu de si lamentable.

A Brunnen, la troupe descendit, laissant les poches des voyageurs gonflées de petites brochures pieuses ; et presque aussitôt que l'accordéon et les chants de ces pauvres larves eurent cessé, le ciel se débrouilla, laissa voir quelques morceaux de bleu.

Maintenant, on entrait dans le lac d'Uri assombri et resserré entre de hautes montagnes sauvages et, sur la droite, au pied du Seelisberg, les touristes se montraient le champ de Grütli, où Melchtal, Fürst et Stauffacher firent le serment de délivrer leur patrie.

Tartarin, très ému, se découvrit religieusement sans prendre garde à la stupeur environnante, agita même sa casquette en l'air par trois

fois, pour rendre hommage aux mânes des héros. Quelques passagers s'y trompèrent et, poliment, lui rendirent son salut.

Enfin la machine poussa un mugissement enroué, répercuté d'un écho à l'autre de l'étroit espace. L'écriteau qu'on accrochait sur le pont à chaque station nouvelle, comme on fait dans les bals publics pour varier les contredanses, annonça Tellsplatte.

On arrivait.

La chapelle est située à cinq minutes du débarcadère, tout au bord du lac, sur la roche même où Guillaume Tell sauta, pendant la tempête, de la barque de Gessler. Et c'était pour Tartarin une émotion délicieuse, pendant qu'il suivait le long du lac les voyageurs du Circulaire Cook, de fouler ce sol historique, de se rappeler, de revivre les principaux épisodes du grand drame qu'il connaissait comme sa propre histoire.

De tout temps, Guillaume Tell avait été son type. Quand à la pharmacie Bézuquet, on jouait aux préférences et que chacun écrivait sous pli cacheté le poète, l'arbre, l'odeur, le héros, la femme qu'il préférait, un de ces papiers portait invariablement ceci :

« L'arbre préféré ? — le baobab.

« L'odeur ? — de la poudre.

« L'écrivain ? — Fenimore Cooper.

« Ce que j'aurais voulu être ? — Guillaume Tell... »

Et dans la pharmacie, il n'y avait qu'une voix pour s'écrier : « C'est Tartarin ! »

Pensez s'il était heureux et si le cœur lui battait d'arriver devant la chapelle commémorative élevée par la reconnaissance de tout un peuple. Il lui semblait que Guillaume Tell, en personne, allait lui ouvrir la porte, encore trempé de l'eau du lac, son arbalète et ses flèches à la main.

« On n'entre pas... Je travaille... Ce n'est pas le jour... » cria de l'intérieur une voix forte doublée par la sonorité des voûtes.

« Monsieur Astier-Réhu, de l'Académie Française !...

— Herr Doctor Professor Schwanthaler !...

— Tartarin de Tarascon !... »

Dans l'ogive au-dessus du portail, le peintre, grimpé sur un échafaudage, parut presque à mi-corps, en blouse de travail, la palette à la main.

« Mon *famulus* descend vous ouvrir, messieurs, dit-il avec une intonation respectueuse.

— J'en étais sûr, pardi! pensa Tartarin... Je n'avais qu'à me nommer.»

Toutefois il eut le bon goût de se ranger et, modestement, n'entra qu'après tout le monde.

Le peintre, gaillard superbe, la tête rutilante et dorée d'un artiste de la Renaissance, reçut ses visiteurs sur l'escalier de bois qui menait à l'étage provisoire installé pour les peintures du haut de la chapelle. Les fresques, représentant les principaux épisodes de la vie de Guillaume Tell, étaient terminées, moins une, la scène de la pomme sur la place d'Altorf. Il y travaillait en ce moment, et son jeune *famoulous*, — comme il disait, — les cheveux à l'archange, les jambes et les pieds nus sous son sarrau Moyen Age, lui posait l'enfant de Guillaume Tell.

Tous ces personnages archaïques, rouges, verts, jaunes, bleus, empilés plus hauts que nature dans d'étroites rues, sous des poternes du temps, et faits pour être vus à distance, impressionnaient les spectateurs un peu tristement, mais on était là pour admirer et l'on admira. D'ailleurs, personne n'y connaissait rien.

« Je trouve cela d'un grand caractère!» dit le pontifiant Astier-Réhu, son sac de nuit à la main.

Et Schwanthaler, un pliant sous le bras, ne voulant pas être en reste, cita deux vers de Schiller, dont la moitié resta dans sa barbe de fleuve. Puis les dames s'exclamèrent et, pendant un moment, on n'entendit que des :

«Schön!... oh! schön...

— Yes... lovely...

— Exquis, délicieux...»

On se serait cru chez le pâtissier.

Brusquement une voix éclata, déchira d'une sonnerie de trompette le silence recueilli :

«Mal épaulé, je vous dis... Cette arbalète n'est pas en place...»

On se figure la stupeur du peintre en face de l'exorbitant alpiniste qui, le pic en main, le piolet sur l'épaule, risquant d'assommer quelqu'un à chacune de ses voltes nombreuses, lui démontrait par A + B que le mouvement de son Guillaume Tell n'était pas juste.

« Et je m'y connais, au *mouains*... Je vous prie de le croire...

— Vous êtes?

— Comment! qui je suis?...» fit le Tarasconnais tout à fait vexé.

Ce n'était donc pas devant lui que la porte avait cédé; et redressant sa taille : « Allez demander mon nom aux panthères du Zaccar, aux lions de l'Atlas, ils vous répondront peut-être. »

Il y eut une reculade, un effarement général.

« Mais, enfin, demanda le peintre, en quoi mon mouvement n'est-il pas juste ?

— Regardez-moi, té ! »

Tombant en arrêt d'un double coup de talon qui fit fumer les planches, Tartarin, épaulant son piolet en arbalète, se campa.

« Superbe ! Il a raison... Ne bougez plus... »

Puis au famulus : « Vite, un carton, du fusain. »

Le fait est que le Tarasconnais était à peindre, trapu, le dos rond, la tête inclinée dans le passe-montagne en mentonnière de casque et son petit œil flamboyant qui visait le famulus épouvanté.

Imagination, ô magie ! Il se croyait sur la place d'Altorf, en face de son enfant, lui qui n'en avait jamais eu; une flèche dans le goulot de son arbalète, une autre à sa ceinture pour percer le cœur du tyran. Et sa conviction devenait si forte qu'elle se communiquait autour de lui.

« C'est Guillaume Tell !... » disait le peintre, accroupi sur un escabeau, poussant son croquis d'une main fiévreuse : « Ah ! monsieur, que ne vous ai-je pas connu plus tôt ! vous m'auriez servi de modèle...

— Vraiment ! vous trouvez quelque ressemblance ?... » fit Tartarin flatté, sans déranger la pose.

Oui, c'est bien ainsi que l'artiste se représentait son héros.

« La tête aussi ?

— Oh ! la tête, peu importe... » Le peintre s'écartait, regardait son croquis : « Un masque viril, énergique, c'est tout ce qu'il faut, puisqu'on ne sait rien de Guillaume Tell et que probablement il n'a jamais existé. »

De stupeur, Tartarin laissa tomber son arbalète.

« Outre (1) !... Jamais existé !... Que me dites-vous là ?

— Demandez à ces messieurs... »

Astier-Réhu solennel, ses trois mentons sur sa cravate blanche : « C'est une légende danoise.

(1) « Outre » et « boufre » sont des jurons tarasconnais d'étymologie mystérieuses. Les dames elles-mêmes s'en servent parfois, mais en y ajoutant une atténuation. « Outre !.. que vous me feriez dire. »

— Isländische...? affirma Schwanthaler non moins majestueux.

— Saxo Grammaticus raconte qu'un vaillant archer appelé Tobe ou Paltanoke...

— Es ist in der Vilkinasaga geschrieben...

Ensemble :

fut condamné par le roi de Danemark, Harold aux dents bleues...» | dass der Isländische König Necding...»

L'œil fixe, le bras tendu, sans se regarder ni se comprendre, ils parlaient à la fois, comme en chaire, de ce ton doctoral, despotique, du professeur sûr de n'être jamais contesté. Ils s'échauffaient, criant des noms, des dates : Justinger de Berne! Jean de Winterthur!...

Et peu à peu, la discussion devint générale, agitée, furieuse, parmi les visiteurs. On brandissait des pliants, des parapluies, des valises, et le malheureux artiste allait de l'un à l'autre prêchant la concorde, tremblant pour la solidité de son échafaudage. Quand la tempête fut apaisée, il voulut reprendre son croquis et chercher le mystérieux alpiniste, celui dont les panthères du Zaccar et les lions de l'Atlas seuls auraient pu dire le nom ; l'Alpiniste avait disparu.

Il grimpait maintenant à grands pas furieux un petit chemin à travers des bouleaux et des hêtres vers l'hôtel de la Tellsplatte où le courrier des Péruviens devait passer la nuit, et, sous le coup de sa déception, parlait tout haut, enfonçait rageusement son alpenstock dans la sente détrempée.

Jamais existé, Guillaume Tell? Guillaume Tell, une légende! Et c'est le peintre chargé de décorer la Tellsplatte qui lui disait cela tranquillement. Il lui en voulait comme d'un sacrilège, il en voulait aux savants, à ce siècle nieur, démolisseur, impie, qui ne respecte rien, ni gloire ni grandeur, coquin de sort!

Ainsi, dans deux cents, trois cents ans, lorsqu'on parlerait de Tartarin il se trouverait des Astier-Réhu, des Schwanthaler pour soutenir que Tartarin n'avait jamais existé, une légende provençale ou barbaresque! Il s'arrêta suffoqué par l'indignation et la raide montée, s'assit sur un banc rustique.

On voyait de là le lac entre les branches, les murs blancs de la chapelle comme un mausolée neuf. Un mugissement de vapeur, avec le clapotis de l'abordage, annonçait encore l'arrivée de nouveaux visiteurs. Ils se groupaient au bord de l'eau, le Guide en main, s'avan-

çaient avec des gestes recueillis, des bras tendus qui racontaient la légende. Et tout à coup, par un brusque revirement d'idées, le comique de la chose lui apparut.

Il se représentait toute la Suisse historique vivant sur ce héros imaginaire, élevant des statues, des chapelles en son honneur sur les placettes des petites villes et dans les musées des grandes, organisant des fêtes patriotiques où l'on accourait, bannières en tête, de tous les cantons; et des banquets, des toasts, des discours, des hurrahs, des chants, les larmes gonflant les poitrines, tout cela pour le grand patriote que tous savaient n'avoir jamais existé.

Vous parlez de Tarascon, en voilà une tarasconnade, et comme jamais, là-bas, il ne s'en est inventé de pareille!

Remis en belle humeur, Tartarin gagna en quelques solides enjambées la grand'route de Fluelen au bord de laquelle l'hôtel de la Tellsplatte étale sa longue façade à volets verts. En attendant la cloche du dîner, les pensionnaires marchaient de long en large devant une cascade en rocaille, sur la route ravinée où s'alignaient des berlines, brancards à terre, parmi les flaques d'eau mirées d'un couchant couleur de cuivre.

Tartarin s'informa de son homme. On lui apprit qu'il était à table : « Menez-moi vers lui, zou! » et ce fut dit d'une telle autorité que, malgré la respectueuse répugnance qu'on témoignait pour déranger un si important personnage, une servante mena l'Alpiniste par tout l'hôtel, où son passage souleva quelque stupeur, vers le précieux courrier, mangeant à part, dans une petite salle sur la cour.

« Monsieur, dit Tartarin en entrant, son piolet sur l'épaule, excusez-moi si... »

Il s'arrêta stupéfait, pendant que le courrier, long, sec, la serviette au menton dans le nuage odorant d'une assiettée de soupe chaude, lâchait sa cuillère.

« Vé! Monsieur Tartarin...

— Té! Bompard. »

C'était Bompard, l'ancien gérant du Cercle, bon garçon, mais affligé d'une imagination fabuleuse qui l'empêchait de dire un mot de vrai et l'avait fait surnommer à Tarascon, l'Imposteur. Qualifié d'imposteur, à Tarascon, jugez ce que cela doit être! Et voilà le guide incomparable, le grimpeur des Alpes, de l'Himalaya, des monts de la Lune!

« Oh! alors, je comprends... » fit Tartarin un peu déçu, mais joyeux

quand même de retrouver une figure du pays et le cher, le délicieux accent du Cours.

« Différemment, monsieur Tartarin, vous dînez avec moi, qué ? »

Tartarin s'empressa d'accepter, savourant le plaisir de s'asseoir à une petite table intime, deux couverts face à face, sans le moindre compotier litigieux, de pouvoir trinquer, parler en mangeant, et en mangeant d'excellentes choses, soignées et naturelles, car MM. les courriers sont admirablement traités par les aubergistes, servis à part, des meilleurs vins et des mets d'extra.

Et il y en eut des « au moins, pas moins, différemment ! »

« Alors, mon bon, c'est vous que j'entendais cette nuit, là-haut, sur la plate-forme ?...

— Eh ! parfaite*main*... Je faisais admirer à ces demoiselles... C'est beau, pas vrai, ce soleil levant sur les Alpes ?

— Superbe ! » fit Tartarin, d'abord sans conviction, pour ne pas le contrarier, mais emballé au bout d'une minute ; et c'était étourdissant d'entendre les deux Tarasconnais célébrer avec enthousiasme les splendeurs qu'on découvre du Rigi. On aurait dit Joanne alternant avec Baedeker.

Puis, à mesure que le repas avançait, la conversation devenait plus intime, pleine de confidences, d'effusions, de protestations qui mettaient de bonnes larmes dans leurs yeux de Provence, brillants et vifs, gardant toujours en leur facile émotion une pointe de farce et de raillerie. C'est par là seulement que les deux amis se ressemblaient ; l'un, aussi sec, mariné, tanné, couturé de ces fronces spéciales aux grimees de profession, que l'autre était petit, râblé, de teint lisse et de sang reposé.

Il en avait tant vu, ce pauvre Bompard, depuis son départ du Cercle ; cette imagination insatiable qui l'empêchait de tenir en place l'avait roulé sous tant de soleils, de fortunes diverses ! Et il racontait ses aventures, dénombrait toutes les belles occasions de s'enrichir qui lui avaient craqué, là, dans la main, comme sa dernière invention d'économiser au budget de la guerre la dépense des godillots... « Savez-vous comment ? Oh ! mon Dieu, c'est bien simple... en faisant ferrer les pieds des militaires.

— *Outre !...* » dit Tartarin épouvanté.

Bompard continuait, toujours très calme, avec cet air fou à froid qu'il avait :

« Une grande idée, n'est-ce pas ? Eh ! bé, au ministère, ils ne m'ont

seulement pas répondu... Ah! mon pauvre monsieur Tartarin, j'en ai eu de mauvais moments, j'en ai mangé du pain de misère, avant d'être entré au service de la Compagnie...

— La Compagnie?»

Bompard baissa la voix discrètement.

«Chut! tout à l'heure, pas ici...» Puis reprenant son intonation naturelle : «Et autrement, vous autres, à Tarascon, qu'est-ce qu'on fait? Vous ne m'avez toujours pas dit ce qui vous amène dans nos montagnes...»

Ce fut à Tartarin de s'épancher. Sans colère, mais avec cette mélancolie de déclin, cet ennui dont sont atteints en vieillissant les grands artistes, les femmes très belles, tous les conquérants de peuples et de cœurs, il dit la défection de ses compatriotes, le complot tramé pour lui enlever la présidence, et le parti qu'il avait pris de faire acte d'héroïsme, une grande ascension, la bannière tarasconnaise plus haut qu'on ne l'avait jamais plantée, de prouver enfin aux alpinistes de Tarascon qu'il était toujours digne... toujours digne... L'émotion l'étreignait, il dut se taire, puis :

«Vous me connaissez, Gonzague...» Et rien ne saurait rendre ce qu'il mettait d'effusion, de caresse rapprochante, dans ce prénom troubadouresque de Bompard. C'était comme une façon de serrer ses mains, de se le mettre plus près du cœur... «Vous me connaissez, qué! Vous savez si j'ai boudé quand il s'est agi de marcher au lion; si pendant la guerre, quand nous avons organisé ensemble la défense du Cercle...»

Bompard hocha la tête avec une mimique terrible; il croyait y être encore.

«Eh bien! mon bon, ce que les lions, ce que les canons Krupp n'avaient pu faire, les Alpes y sont arrivées... J'ai peur.

— Ne dites pas cela, Tartarin!

— Pourquoi? fit le héros avec une grande douceur... Je le dis, parce que cela est...»

Et tranquillement, sans pose, il avoua l'impression que lui avait faite le dessin de Doré, cette catastrophe du Cervin restée dans ses yeux. Il craignait des périls pareils; et c'est ainsi qu'entendant parler d'un guide extraordinaire, capable de les lui éviter, il était venu se confier à lui.

Du ton le plus naturel, il ajouta :

« Vous n'avez jamais été guide, n'est-ce pas, Gonzague ?

— Hé ! si, répondit Bompard en souriant... Seulement je n'ai pas fait tout ce que j'ai raconté...

— Bien entendu ! » approuva Tartarin.

Et l'autre entre ses dents :

« Sortons un moment sur la route, nous serons plus libres pour causer. »

La nuit venait, un souffle tiède, humide, roulait des flocons noirs sur le ciel où le couchant avait laissé de vagues poussières grises. Ils allaient à mi-côte, dans la direction de Fluelen, croisant des ombres muettes de touristes affamés qui rentraient à l'hôtel, ombres eux-mêmes, sans parler, jusqu'au long tunnel qui coupe la route, ouvert de baies en terrasse du côté du lac.

« Arrêtons-nous ici... » entonna la voix creuse de Bompard, qui résonna sous la voûte comme un coup de canon. Et assis sur le parapet, ils contemplèrent l'admirable vue du lac, des dégringolades de sapins et de hêtres, noirs, serrés, en premier plan ; derrière, des montagnes plus hautes, aux sommets en vagues, puis d'autres encore, d'une confusion bleuâtre comme des nuées ; au milieu la traînée blanche, à peine visible, d'un glacier figé dans les creux, qui tout à coup s'illuminait de feux irisés, jaunes, rouges, verts. On éclairait la montagne de flammes de bengale.

De Fluelen, des fusées montaient, s'égrenaient en étoiles multicolores, et des lanternes vénitiennes allaient, venaient sur le lac dont les bateaux restaient invisibles, promenant de la musique et des gens de fête.

Un vrai décor de féerie dans l'encadrement des murs de granit, réguliers et froids, du tunnel.

« Quel drôle de pays, pas moins, que cette Suisse... » s'écria Tartarin.

Bompard se mit à rire.

« Ah ! *vaï*, la Suisse... D'abord, il n'y en a pas de Suisse ! »

V

Confidences sous un tunnel.

« La Suisse, à l'heure qu'il est, *vé!* monsieur Tartarin, n'est plus qu'un vaste Kursaal, ouvert de juin à septembre, un casino panoramique, où l'on vient se distraire des quatre parties du monde et qu'exploite une Compagnie richissime à centaines de millions de milliasses, qui a son siège à Genève et à Londres. Il en fallait de l'argent, figurez-vous bien, pour affermer, peigner et pomponner tout ce territoire, lacs, forêts, montagnes et cascades, entretenir un peuple d'employés, de comparses, et sur les plus hautes cimes installer des hôtels mirobolants, avec gaz, télégraphes, téléphones!...

— C'est pourtant vrai, songe tout haut Tartarin qui se rappelle le Rigi.

— Si c'est vrai!... Mais vous n'avez rien vu... Avancez un peu dans le pays, vous ne trouverez pas un coin qui ne soit truqué, machiné comme les dessous de l'Opéra; des cascades éclairées à giorno, des tourniquets à l'entrée des glaciers, et, pour les ascensions, des tas de chemins de fer hydrauliques ou funiculaires. Toutefois, la Compagnie, songeant à sa clientèle d'Anglais et d'Américains grimpeurs, garde à quelques Alpes fameuses, la Jungfrau, le Moine, le Finsteraarhorn, leur apparence dangereuse et farouche, bien qu'en réalité, il n'y ait pas plus de risques là qu'ailleurs.

— Pas moins, les crevasses, mon bon, ces horribles crevasses... Si vous tombez dedans ?

— Vous tombez sur la neige, monsieur Tartarin, et vous ne vous faites pas de mal ; il y a toujours en bas, au fond, un portier, un chasseur, quelqu'un qui vous relève, vous brosse, vous secoue et gracieusement s'informe : « Monsieur n'a pas de bagages ?... »

— Qu'est-ce que vous me chantez-là, Gonzague ? »

Et Bompard redoublant de gravité :

« L'entretien de ces crevasses est une des plus grosses dépenses de la Compagnie. »

Un moment de silence sous le tunnel dont les environs sont accalmis. Plus de feux variés, de poudre en l'air, de barques sur l'eau ; mais la lune s'est levée et fait un autre paysage de convention, bleuâtre, fluidique, avec des pans d'une ombre impénétrable...

Tartarin hésite à croire son compagnon sur parole. Pourtant il réfléchit à tout ce qu'il a vu déjà d'extraordinaire en quatre jours, le soleil du Rigi, la farce de Guillaume Tell ; et les inventions de Bompard lui paraissent d'autant plus vraisemblables que dans tout Tarasconnais le hâbleur se double d'un gobeur.

« Différemment, mon bon ami, comment expliquez-vous ces catastrophes épouvantables... celle du Cervin, par exemple !...

— Il y a seize ans de cela, la Compagnie n'était pas constituée, monsieur Tartarin.

— Mais, l'année dernière encore, l'accident du Wetterhorn, ces deux guides ensevelis avec leurs voyageurs !...

— Il faut bien, té, pardi !... pour amorcer les alpinistes... Une montagne où l'on ne s'est pas un peu cassé la tête, les Anglais n'y viennent plus... Le Wetterhorn périclitait depuis quelque temps ; avec ce petit fait divers, les recettes ont remonté tout de suite.

— Alors, les deux guides ?...

— Se portent aussi bien que les voyageurs ; on les a seulement fait disparaître, entretenus à l'étranger pendant six mois... Une réclame qui coûte cher, mais la Compagnie est assez riche pour s'offrir cela.

— Écoutez, Gonzague... »

Tartarin s'est levé, une main sur l'épaule de l'ancien gérant :

« Vous ne voudriez pas qu'il m'arrivât malheur, *qué ?*... Eh bien ! parlez-moi franchement... vous connaissez mes moyens comme alpiniste, ils sont médiocres.

— Très médiocres, c'est vrai !

— Pensez-vous cependant que je puis, sans trop de danger, tenter l'ascension de la Jungfrau ?

— J'en répondrais, ma tête dans le feu, monsieur Tartarin... Vous n'avez qu'à vous fier au guide, *vé!*

— Et si j'ai le vertige ?

— Fermez les yeux.

— Si je glisse ?

— Laissez-vous faire... C'est comme au théâtre... Il y a des praticables... On ne risque rien...

— Ah ! si je vous avais là pour me le dire, pour me le répéter... Allons, mon brave, un bon mouvement, venez avec moi... »

Bompard ne demanderait pas mieux, pécaïré ! mais il a ses Péruviens sur les bras jusqu'à la fin de la saison ; et comme son ami s'étonne de lui voir accepter ces fonctions de courrier, de subalterne :

« Que voulez-vous, monsieur Tartarin ?... C'est dans notre engagement... La Compagnie a le droit de nous employer comme bon lui semble. »

Le voilà comptant sur ses doigts tous ses avatars divers depuis trois ans... guide dans l'Oberland, joueur de cor des Alpes, vieux chasseur de chamois, ancien soldat de Charles X, pasteur protestant sur les hauteurs...

« Quès aco ? » demande Tartarin surpris.

Et l'autre de son air tranquille :

« Bé ! oui. Quand vous voyagez dans la Suisse allemande, des fois vous apercevez à des hauteurs vertigineuses un pasteur prêchant en plein air, debout sur une roche ou dans une chaire rustique en tronc d'arbre. Quelques bergers, fromagers, à la main leurs bonnets de cuir, des femmes coiffées et costumées selon le canton, se groupent autour avec des poses pittoresques ; et le paysage est joli, des pâturages verts ou frais moissonnés, des cascades jusqu'à la route et des troupeaux aux lourdes cloches sonnant à tous les degrés de la montagne. Tout ça, *vé!* c'est du décor, de la figuration. Seulement, il n'y a que les employés de la Compagnie, guides, pasteurs, courriers, hôteliers qui soient dans le secret, et leur intérêt est de ne pas l'ébruiter de peur d'effaroucher la clientèle. »

L'Alpiniste reste abasourdi, muet, le comble chez lui de la stupéfaction. Au fond, quelque doute qu'il ait de la véracité de Bompard,

il se sent rassuré, plus calme sur les ascensions alpestres, et bientôt l'entretien se fait joyeux. Les deux amis parlent de Tarascon, de leurs bonnes parties de rire d'autrefois, quand on était plus jeune.

« A propos de *galéjade* (1), dit subitement Tartarin, ils m'en ont fait une bien bonne au Rigi-Kulm... Figurez-vous que ce matin... » et il raconte la lettre piquée à sa glace, la récite avec emphase : « *Français du diable*... C'est une mystification, qué ?...

— On ne sait pas... Peut-être... » dit Bompard qui semble prendre la chose plus sérieusement que lui. Il s'informe si Tartarin, pendant son séjour au Rigi, n'a eu d'histoire avec personne, n'a pas dit un mot de trop.

« Ah ! *vaï*, un mot de trop ! Est-ce qu'on ouvre seulement la bouche avec tous ces Anglais, Allemands, muets comme des carpes sous prétexte de bonne tenue ! »

A la réflexion, pourtant, il se souvient d'avoir rivé son clou, et vertement, à une espèce de Cosaque, un certain Mi... Milanof.

« Manilof, corrige Bompard.

— Vous le connaissez ?... De vous à moi, je crois que ce Manilof m'en voulait à cause d'une petite Russe...

— Oui, Sonia... murmure Bompard soucieux...

— Vous la connaissez aussi ? Ah ! mon ami, la perle fine, le joli petit perdreau gris !

— Sonia de Wassilief... C'est elle qui a tué d'un coup de revolver, en pleine rue, le général Felianine, le président du Conseil de guerre qui avait condamné son frère à la déportation perpétuelle. »

Sonia assassin ! cette enfant, cette blondinette... Tartarin ne veut y croire. Mais Bompard précise, donne des détails sur l'aventure, du reste bien connue. Depuis deux ans Sonia habite Zurich, où son frère Boris, échappé de Sibérie, est venu la rejoindre, la poitrine perdue ; et, tout l'été, elle le promène au bon air dans la montagne. Le courrier les a souvent rencontrés, escortés d'amis qui sont tous des exilés, des conspirateurs. Les Wassilief, très intelligents, très énergiques, ayant encore quelque fortune, sont à la tête du parti nihiliste avec Bolibine, l'assassin du préfet de police, et ce Manilof qui, l'an dernier, a fait sauter le palais d'hiver.

« *Boufre!* dit Tartarin, on a de drôles de voisins au Rigi. »

(1) *Galéjade*, plaisanterie, farce.

Mais en voilà bien d'une autre. Bompard ne va-t-il pas s'imaginer que la fameuse lettre est venue de ces jeunes gens; il reconnaît là les procédés nihilistes. Le tzar, tous les matins, trouve de ces avertissements, dans son cabinet, sous sa serviette...

« Mais enfin, dit Tartarin en pâlissant, pourquoi ces menaces? Qu'est-ce que je leur ai fait? »

Bompard pense qu'on l'a pris pour un espion.

« Un espion, moi!

— *Bé* oui! » Dans tous les centres nihilistes, à Zurich, à Lausanne, à Genève, la Russie entretient à grands frais une nombreuse surveillance; depuis quelque temps même elle a engagé l'ancien chef de la police impériale française avec une dizaine de Corses qui suivent et observent tous les exilés russes, se servent de mille déguisements pour les surprendre. La tenue de l'Alpiniste, ses lunettes, son accent, il n'en fallait pas plus pour le confondre avec un de ces agents.

« Coquin de sort! vous m'y faites penser, dit Tartarin... ils avaient tout le temps sur leurs talons un sacré ténor italien... Ce doit être un mouchard bien sûr... Différemment, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

— Avant tout, ne plus vous trouver sur le chemin de ces gens-là, puisqu'on vous prévient qu'il vous arriverait malheur.

— Ah! *vaï*, malheur... Le premier qui m'approche, je lui fends la tête avec mon piolet. »

Et dans l'ombre du tunnel les yeux du Tarasconnais s'enflamment. Mais Bompard, moins rassuré que lui, sait que la haine de ces nihilistes est terrible, s'attaque en dessous, creuse et trame. On a beau être un lapin comme le président, allez donc vous méfier du lit d'auberge où l'on couche, de la chaise où l'on s'assied, de la rampe de paquebot qui cédera tout à coup pour une chute mortelle. Et les cuisines préparées, le verre enduit d'un poison invisible.

« Prenez garde au kirsch de votre gourde, au lait mousseux que vous apporte le vacher en sabots. Ils ne reculent devant rien, je vous dis.

— Alors, quoi? Je suis fichu! » gronde Tartarin; puis saisissant la main de son compagnon :

« Conseillez-moi, Gonzague. »

Après une minute de réflexion, Bompard lui trace son programme. Partir le lendemain de bonne heure, traverser le lac, le col du Brünig, coucher le soir à Interlaken. Le jour suivant Grindelwald et la petite

Scheideck. Le surlendemain, la Jungfrau ! Puis en route pour Tarascon, sans perdre une heure, sans se retourner.

« Je partirai demain, Gonzague... » fait le héros d'une voix mâle avec un regard d'effroi au mystérieux horizon que recouvre la pleine nuit, au lac qui semble recéler pour lui toutes les trahisons dans son calme glacé de pâles reflets...

VI

Le col du Brünig. — Tartarin tombe aux mains des Nihilistes. Disparition d'un ténor italien et d'une corde fabriquée en Avignon. Nouveaux exploits du chasseur de casquettes. — Pan ! pan !

« Mondez... mondez tonc !

— Mais où, qué diable, faut-il que je monte ? tout est plein... Ils ne veulent de moi nulle part... »

C'était à la pointe extrême du lac des Quatre-Cantons, sur ce rivage d'Alpnach, humide, infiltré comme un delta, où les voitures de la poste s'organisent en convoi et prennent les voyageurs à la descente du bateau pour leur faire traverser le Brünig.

Une pluie fine, en pointes d'aiguilles, tombait depuis le matin ; et le bon Tartarin, empêtré de son fourniment, bousculé par les postiers, les douaniers, courait de voiture en voiture, sonore et encombrant comme cet homme-orchestre de nos fêtes foraines, dont chaque mouvement met en branle un triangle, une grosse-caisse, un chapeau chinois, des cymbales. A toutes les portières l'accueillait le même cri d'effroi, le même « Complet ! » rébarbatif grogné dans tous les dialectes, le même hérissement en boule pour tenir le plus de place possible et empêcher de monter un si dangereux et retentissant compagnon.

Le malheureux suait, haletait, répondait par des « Coquin de bon sort ! » et des gestes désespérés à la clameur impatiente du convoi :

« En route ! — All right ! — Andiamo ! — Worwärtz ! » les chevaux piaffaient, les cochers juraient. A la fin le conducteur de la poste, un grand rouge en tunique et casquette plate, s'en mêla lui-même, et, ouvrant de force la portière d'un landau à demi couvert, poussa Tartarin, le hissa comme un paquet, puis resta debout et majestueux devant le garde-crotte, la main tendue pour son *trinkgeld*.

Humilié, furieux contre les gens de la voiture qui l'acceptaient *manu militari*, Tartarin affectait de ne pas les regarder, enfonçait son porte-monnaie dans sa poche, calait son piolet à côté de lui avec des mouvements de mauvaise humeur, un parti pris grossier, à croire qu'il descendait du packet de Douvres à Calais.

« Bonjour, monsieur... » dit une voix douce déjà entendue.

Il leva les yeux, resta saisi, terrifié devant la jolie figure ronde et rose de Sonia, assise en face de lui, sous l'auvent du landau où s'abritait aussi un grand garçon enveloppé de châles, de couvertures, et dont on ne voyait que le front d'une pâleur livide parmi quelques boucles de cheveux menus et dorés comme les tiges de ses lunettes de myope ; le frère, sans doute. Un troisième personnage que Tartarin connaissait trop, celui-là, les accompagnait, Manilof, l'incendiaire du palais impérial.

Sonia, Manilof, quelle souricière !

C'est maintenant qu'ils allaient accomplir leur menace, dans ce col du Brünig si escarpé, entouré d'abîmes. Et le héros, par une de ces épouvantes en éclair qui montrent le danger à fond, se vit étendu sur la pierraille d'un ravin, balancé au plus haut d'un chêne. Fuir ? où, comment ? Voici que les voitures s'ébranlaient, détalaient à la file au son de la trompe, une nuée de gamins présentant aux portières des petits bouquets d'édelweiss. Tartarin affolé eut envie de ne pas attendre, de commencer l'attaque en crevant d'un coup d'alpenstock le cosaque assis à son côté ; puis, à la réflexion, il trouva plus prudent de s'abstenir. Évidemment ces gens ne tenteraient leur coup que plus loin, en des parages inhabités ; et peut-être aurait-il le temps de descendre. D'ailleurs, leurs intentions ne lui semblaient plus aussi malveillantes. Sonia lui souriait doucement de ses jolis yeux de turquoise, le grand jeune homme pâle le regardait, intéressé, et Manilof, sensiblement radouci, s'écartait obligeamment, lui faisait poser son sac entre eux deux. Avaient-ils reconnu leur méprise en lisant sur le registre du Rigi-Kulm l'illustre nom de Tartarin ?... Il voulut s'en assurer et, familier, bonhomme, commença :

« Enchanté de la rencontre, belle jeunesse... seulement, permettez-moi de me présenter... vous ignorez à qui vous avez affaire, *vé*, tandis que je sais parfaitement qui vous êtes.

— Chut! » fit, du bout de son gant de Suède, la petite Sonia toujours souriante, et elle lui montrait sur le siège de la voiture, à côté du conducteur, le ténor aux manchettes et l'autre jeune Russe, abrités sous le même parapluie, riant, causant tous deux en italien.

Entre le policier et les nihilistes, Tartarin n'hésitait pas :

« Connaissez-vous cet homme, au *mouains* ? » dit-il tout bas, rapprochant sa tête du frais visage de Sonia et se mirant dans ses yeux clairs, tout à coup farouches et durs tandis qu'elle répondait « oui » d'un battement de cils.

Le héros frissonna, mais comme au théâtre; cette délicieuse inquiétude d'épiderme qui vous saisit quand l'action se corse et qu'on se carre dans son fauteuil pour mieux entendre ou regarder. Personnellement hors d'affaire, délivré des horribles transes qui l'avaient hanté toute la nuit, empêché de savourer son café suisse, miel et beurre, et, sur le bateau, tenu loin du bastingage, il respirait à larges poumons, trouvait la vie bonne et cette Russe irrésistiblement plaisante avec sa toque de voyage, son jersey montant au cou, serrant les bras, moulant sa taille encore mince, mais d'une élégance parfaite. Et si enfant ! Enfant par la candeur de son rire, le duvet de ses joues et la grâce gentille dont elle étalait le châle sur les genoux de son frère : « Es-tu bien ?... Tu n'as pas froid ? » Comment croire que cette petite main si fine sous le gant chamois, avait eu la force morale et le courage physique de tuer un homme!

Les autres, non plus, ne semblaient plus féroces ; tous, le même rire ingénu, un peu contraint et douloureux sur les lèvres tirées du malade, plus bruyant chez Manilof qui, tout jeune sous sa barbe en broussaille, avait des explosions d'écolier en vacances, des bouffées de gaieté exubérante.

Le troisième compagnon, celui qu'on appelait Bolibine et qui causait sur le siège avec l'Italien, s'amusait aussi beaucoup, se retournait souvent pour traduire à ses amis des récits que lui faisait le faux chanteur, ses succès à l'Opéra de Pétersbourg, ses bonnes fortunes, les boutons de manchettes que les dames abonnées lui avaient offerts à son départ, des boutons extraordinaires, gravés de trois notes, *la do ré*, l'adoré; et ce calembour redit dans le landau y causait une telle joie,

le ténor lui-même se rengorgeait, frisait si bien sa moustache d'un air bête et vainqueur en regardant Sonia, que Tartarin commençait à se demander s'il n'avait pas affaire à de simples touristes, à un vrai ténor.

Mais les voitures, toujours à fond de train, roulaient sur des ponts, longeaient de petits lacs, des champs fleuris, de beaux vergers ruisselants et déserts, car c'était dimanche et les paysans rencontrés avaient tous leurs costumes de fête, les femmes de longues nattes et des chaînes d'argent. On commençait à gravir la route en lacet parmi des forêts de chênes et de hêtres; peu à peu le merveilleux horizon se déroulait sur la gauche, à chaque détour en étage, des rivières, des vallées d'où montaient des clochers d'église, et, tout au fond, la cime givrée du Finsteraarhorn, blanchissant sous le soleil invisible.

Bientôt le chemin s'assombrit, d'aspect plus sauvage. D'un côté, des ombres profondes, chaos d'arbres plantés en pente, tourmentés et tordus, où grondait l'écume d'un torrent; à droite, une roche immense, surplombante, hérissée de branches jaillies de ses fentes.

On ne riait plus dans le landau; tous admiraient, la tête levée, essayaient d'apercevoir le sommet de ce tunnel de granit.

« Les forêts de l'Atlas!... Il semble qu'on y est... » dit gravement Tartarin; et, sa remarque passant inaperçue, il ajouta : « Sans les rugissements du lion, toutefois.

— Vous les avez entendus, monsieur? » demanda Sonia.

Entendu le lion, lui!... Puis, avec un doux sourire indulgent : « Je suis Tartarin de Tarascon, mademoiselle... »

Et voyez un peu ces barbares? Il aurait dit : « Je m'appelle Dupont », c'eût été pour eux exactement la même chose. Ils ignoraient le nom de Tartarin.

Pourtant, il ne se vexa pas et répondit à la jeune fille qui voulait savoir si le cri du lion lui avait fait peur : « Non, mademoiselle... Mon chameau, lui, tremblait la fièvre entre mes jambes; mais je visitais mes amorces, aussi tranquille que devant un troupeau de vaches... A distance, c'est à peu près le même cri, comme ceci, *té!* »

Pour donner à Sonia une exacte impression de la chose, il poussait de son creux le plus sonore un « Meuh... » formidable, qui s'enfla, s'étala, répercuté par l'écho de la roche. Les chevaux se cabrèrent : dans toutes les voitures les voyageurs dressés, pleins d'épouvante, cherchaient l'accident, la cause d'un pareil vacarme, et reconnaissant l'alpiniste, dont la capote à demi rabattue du landau montrait la tête

à casque et le débordant harnachement, se demandaient une fois encore : « Quel est donc cet animal-là ! »

Lui, très calme, continuait à donner des détails, la façon d'attaquer la bête, de l'abattre et de la dépecer, le guidon en diamant dont il ornait sa carabine pour tirer sûrement, la nuit. La jeune fille l'écoutait, penchée, avec un petit palpitement de narines très attentif.

« On dit que Bombonnel chasse encore, demanda le frère, l'avez-vous connu ?

— Oui, dit Tartarin sans enthousiasme... C'est un garçon pas maladroit... Mais nous avons mieux que lui. »

A bon entendeur, salut ! puis, d'un ton de mélancolie : « Pas moins, ce sont de fortes émotions que ces chasses aux grands fauves. Quand on ne les a plus, l'existence semble vide, on ne sait de quoi la combler. »

Ici, Manilof, qui comprenait le français sans le parler et semblait écouter le Tarasconnais très curieusement, son front d'homme du peuple coupé d'une grande ride en cicatrice, dit quelques mots en riant à ses amis.

« Manilof prétend que nous sommes de la même confrérie, expliqua Sonia à Tartarin... Nous chassons comme vous les grands fauves.

— Té ! oui, pardi... les loups, les ours blancs...

— Oui, les loups, les ours blancs et d'autres bêtes nuisibles encore...

Et les rires de recommencer, bruyants, interminables, sur un ton aigu et féroce cette fois, des rires qui montraient les dents et rappelaient à Tartarin en quelle triste et singulière compagnie il voyageait.

Tout à coup les voitures s'arrêtèrent. La route devenait plus raide et faisait à cet endroit un long circuit pour arriver en haut du Brünig que l'on pouvait atteindre par un raccourci de vingt minutes à pic dans une admirable forêt de hêtres. Malgré la pluie du matin, les terrains glissants et détrempés, les voyageurs, profitant d'une éclaircie, descendaient presque tous, s'engageaient à la file dans l'étroit chemin de « schlittage ».

Du landau de Tartarin, qui venait le dernier, les hommes mettaient pied à terre ; mais Sonia, trouvant les chemins trop boueux, s'installait au contraire, et, comme l'Alpiniste descendait après les autres, un peu retardé par son attirail, elle lui dit à mi-voix : « Restez donc, tenez-moi compagnie... » et d'une façon si câline ! Le pauvre homme en resta bouleversé, se forgeant un roman aussi délicieux qu'invraisemblable qui fit battre son vieux cœur à grands coups.

Il fut vite détrompé en voyant la jeune fille se pencher anxieuse, guetter Bolibine et l'Italien causant vivement à l'entrée de la schlitte, derrière Manilof et Boris déjà en marche. Le faux ténor hésitait. Un instinct semblait l'avertir de ne pas s'aventurer seul en compagnie de ces trois hommes. Il se décida enfin, et Sonia le regardait monter, en caressant sa joue avec un bouquet de cyclamens violâtres, ces violettes de montagnes dont la feuille est doublée de la fraîche couleur des fleurs.

Le landau allait au pas, le cocher descendu marchait en avant avec d'autres camarades, et le convoi échelonnait plus de quinze voitures rapprochées par la perpendiculaire, roulant à vide, silencieusement. Tartarin, très ému, pressentant quelque chose de sinistre, n'osait regarder sa voisine, tant il craignait une parole, un regard qui aurait pu le faire acteur ou tout au moins complice dans le drame qu'il sentait tout proche. Mais Sonia ne faisait pas attention à lui, l'œil un peu fixe et ne cessant la caresse machinale des fleurs sur le duvet de sa peau.

« Ainsi, dit-elle après un long temps, ainsi vous savez qui nous sommes, moi et mes amis... Eh! bien! que pensez-vous de nous? Qu'en pensent les Français? »

Le héros pâlit, rougit. Il ne tenait pas à indisposer par quelques mots imprudents des gens aussi vindicatifs; d'autre part, comment pactiser avec des assassins? Il s'en tira par une métaphore :

« Différemment, mademoiselle, vous me disiez tout à l'heure que nous étions de la même confrérie, chasseurs d'hydres et de monstres, de despotes et de carnassiers... C'est donc en confrère de Saint-Hubert que je vais répondre... Mon sentiment est que, même contre les fauves, on doit se servir d'armes loyales... Notre Jules Gérard, fameux tueur de lions, employait des balles explosibles... Moi, je n'admets pas ça et ne l'ai jamais fait... Quand j'allais au lion ou à la panthère, je me plantais devant la bête, face à face, avec une bonne carabine à deux canons, et pan! pan! une balle dans chaque œil.

— Dans chaque œil!... fit Sonia.

— Jamais je n'ai manqué mon coup. »

Il affirmait, s'y croyait encore.

La jeune fille le regardait avec une admiration naïve, songeant tout haut :

« C'est bien ce qu'il y aurait de plus sûr. »

Un brusque déchirement de branches, de broussailles, et le fourré

s'écarta au dessus d'eux, si vivement, si félinement, que Tartarin, la tête pleine d'aventures de chasse, aurait pu se croire à l'affût dans le Zaccar. Manilof sauta du talus, sans bruit, près de la voiture. Ses petits yeux bridés luisaient dans sa figure tout écorchée par les ronces, sa barbe et ses cheveux en oreille de chien ruisselaient de l'eau des branches. Haletant, ses grosses mains courtes et velues appuyées à la portière, il interpella en russe Sonia qui, se tournant vers Tartarin, lui demanda d'une voix brève :

« Votre corde... vite...

— Ma... ma corde ?... bégaya le héros.

— Vite, vite... on vous la rendra tout à l'heure. »

Sans lui fournir d'autre explication, de ses petits doigts gantés elle l'aidait à se défubler de sa fameuse corde fabriquée en Avignon. Manilof prit le paquet en grognant de joie, regrimpa en deux bonds sous le fourré avec une élasticité de chat sauvage.

« Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'ils vont faire ?... Il a l'air féroce... » murmura Tartarin n'osant dire toute sa pensée.

Féroce, Manilof !, Ah ! comme on voyait bien qu'il ne le connaissait pas. Nul être n'était meilleur, plus doux, plus compatissant ; et comme trait de cette nature exceptionnelle, Sonia, le regard clair et bleu, racontait que son ami venant d'exécuter un dangereux mandat du Comité révolutionnaire et sautant dans le traîneau qui l'attendait pour la fuite, menaçait le cocher de descendre, coûte que coûte, s'il continuait à frapper, à surmener sa bête dont la vitesse pourtant le sauvait.

Tartarin trouva le trait digne de l'antique ; puis, ayant réfléchi à toutes les vies humaines sacrifiées par ce même Manilof, aussi inconscient qu'un tremblement de terre ou qu'un volcan en fusion, mais qui ne voulait pas qu'on fît du mal à une bête devant lui, il interrogea la jeune fille d'un air ingénu :

« Est-il mort beaucoup de monde, dans l'explosion du palais d'hiver ?

— Beaucoup trop, répondit tristement Sonia. Et le seul qui devait mourir a échappé. »

Elle resta silencieuse, comme fâchée, et si jolie, la tête basse avec ses grands cils dorés battant sa joue d'un rose pâle. Tartarin s'en voulait de lui avoir fait de la peine, repris par le charme de jeunesse, de fraîcheur épandu autour de l'étrange petite créature.

« Donc, monsieur, la guerre que nous faisons vous semble injuste,

inhumaine ?» Elle lui disait cela de tout près, dans la caresse de son haleine et de son regard ; et le héros se sentait faiblir....

« Vous ne croyez pas que toute arme soit bonne et légitime pour délivrer un peuple qui râle, qui suffoque ?...

— Sans doute, sans doute...»

La jeune fille, plus pressante à mesure que Tartarin faiblissait :

« Vous parliez de vide à combler tout à l'heure ; ne vous semble-t-il pas qu'il serait plus noble, plus intéressant de jouer sa vie pour une grande cause que de la risquer en tuant des lions, ou en escaladant des glaciers ?

— Le fait est...» dit Tartarin grisé, la tête perdue, tout angoissé par le désir fou, irrésistible, de prendre et de baiser cette petite main ardente, persuadante, qu'elle posait sur son bras comme là-haut, dans la nuit du Rigi-Kulm, quand il lui remettait son soulier. A la fin, n'y tenant plus, et saisissant cette petite main gantée entre les siennes :

« Écoutez, Sonia, » dit-il d'une bonne grosse voix paternelle et familière... « Écoutez, Sonia...»

Un brusque arrêt du landau l'interrompit. On arrivait en haut du Brünig ; voyageurs et cochers rejoignaient leurs voitures pour rattraper le temps perdu et gagner, d'un coup de galop, le prochain village où l'on devait déjeuner et relayer. Les trois Russes reprirent leurs places, mais celle de l'Italien resta inoccupée.

« Ce monsieur est monté dans les premières voitures », dit Boris au cocher qui s'informait ; et s'adressant à Tartarin dont l'inquiétude était visible :

« Il faudra lui réclamer votre corde ; il a voulu la garder avec lui.»

Là-dessus, nouveaux rires dans le landau et reprise, pour le brave Tartarin, des plus atroces perplexités, ne sachant que penser, que croire devant la belle humeur et la mine ingénue des prétendus assassins. Tout en enveloppant son malade de manteaux, de plaids, car l'air de la hauteur s'avivait encore de la vitesse des voitures, Sonia racontait, en russe, sa conversation avec Tartarin, jetant des pan ! pan ! d'une gentille intonation que répétaient ses compagnons après elle, les uns admirant le héros, Manilof hochant la tête, incrédule.

Le relai !

C'est sur la place d'un grand village, une vieille auberge au balcon de bois vermoulu, à l'enseigne en potence de fer rouillé. La file des

voitures s'arrête là, et, pendant qu'on dételle, les voyageurs affamés se précipitent, envahissent au premier étage une salle peinte en vert qui sent le moisi, où la table d'hôte est dressée pour vingt couverts tout au plus. On est soixante, et l'on entend pendant cinq minutes une bousculade effroyable, des cris, des altercations véhémentes entre Riz et Pruneaux autour des compotiers, au grand effarement de l'aubergiste qui perd la tête comme si, tous les jours à la même heure, la poste ne passait pas, et qui dépêche ses servantes, prises aussi d'un égarement chronique, excellent prétexte à ne servir que la moitié des plats inscrits sur la carte et à rendre une monnaie fantaisiste, où les sous blancs de Suisse comptent pour cinquante centimes.

«Si nous déjeunions dans la voiture?...» dit Sonia que ce remue-ménage ennuie; et comme personne n'a le temps de s'occuper d'eux, les jeunes gens se chargent du service. Manilof revient brandissant un gigot froid, Bolibine un pain long et des saucisses; mais le meilleur fourrier c'est encore Tartarin. Certes, l'occasion s'offrait belle pour lui de se séparer de ses compagnons dans le brouhaha du relai, de s'assurer tout au moins si l'Italien avait reparu, mais il n'y a pas songé, préoccupé uniquement du déjeuner de la «petite» et de montrer à Manilof et aux autres ce que peut un Tarasconnais débrouillard.

Quand il descend le perron de l'hôtel, grave et le regard fixe, soutenant de ses mains robustes un grand plateau chargé d'assiettes, serviettes, victuailles assorties, champagne suisse au casque doré, Sonia bat des mains, le complimente :

«Mais comment avez-vous fait?

— Je ne sais pas... on s'en tire, té!... Nous sommes tous comme ça, à Tarascon.»

Oh! les minutes heureuses. Il comptera dans la vie du héros, ce joli déjeuner en face de Sonia, presque sur ses genoux, dans un décor d'opérette : la place villageoise aux verts quinconces sous lesquels éclatent les dorures, les mousselines des Suissesses en costumes se promenant deux à deux comme des poupées.

Que le pain lui semble bon, et quelles savoureuses saucisses! Le ciel lui-même s'est mis de la partie, clément, doux et voilé; il pleut sans doute, mais si légèrement, des gouttes perdues, juste de quoi tremper le champagne suisse, dangereux pour les têtes méridionales.

Sous la véranda de l'hôtel, un quatuor tyrolien, deux géants et deux naines aux haillons éclatants et lourds, qu'on dirait échappés à

la faillite d'un théâtre de foire, mêlent leurs coups de gosier : « aou... aou... » au cliquetis des assiettes et des verres. Ils sont laids, bêtes, immobiles, tendant les cordes de leurs cous maigres. Tartarin les trouve délicieux, leur jette des poignées de sous, au grand ébahissement des villageois qui entourent le landau dételé.

« Fife le Vranze ! » chevrote une voix dans la foule d'où surgit un grand vieux, vêtu d'un extraordinaire habit bleu à boutons d'argent dont les basques balaient la terre, coiffé d'un shako gigantesque en forme de baquet à choucroute et si lourd avec son grand panache qu'il oblige le vieux à marcher en balançant les bras comme un équilibriste.

« Fieux soltat... carte royale... Charles tix. »

Le Tarasconnais, encore aux récits de Bompard, se met à rire, et tout bas en clignant de l'œil :

« Connu, mon vieux.... » mais il lui donne quand même une pièce blanche et lui verse une rasade que le vieux accepte en riant et faisant de l'œil, lui aussi, sans savoir pourquoi. Puis dévissant d'un coin de sa bouche une énorme pipe en porcelaine, il lève son verre et boit « à la compagnie ! » ce qui affermit Tartarin dans son opinion qu'ils ont affaire à un collègue de Bompard.

N'importe ! un toast en vaut un autre.

Et, debout, dans la voiture, la voix forte, le verre haut, Tartarin se fait venir les larmes aux yeux en buvant d'abord : « à la France, à sa patrie... » puis à la Suisse hospitalière, qu'il est heureux d'honorer publiquement, de remercier pour l'accueil généreux qu'elle fait à tous les vaincus, à tous les exilés. Enfin, baissant la voix, le verre incliné vers ses compagnons de route, il leur souhaite de rentrer bientôt dans leur pays, d'y retrouver de bons parents, des amis sûrs, des carrières honorables et la fin de toutes leurs dissensions ; car on ne peut pas passer sa vie à se dévorer.

Pendant le toast, le frère de Sonia sourit, froid et railleur derrière ses lunettes blondes ; Manilof, la nuque en avant, les sourcils gonflés creusant sa ride, se demande si le gros « barine » ne va pas cesser bientôt ses bavardages, pendant que Bolibine perché sur le siège et faisant grimacer sa mine falote, jaune et fripée à la tartare, semble un vilain petit singe grimpé sur les épaules du Tarasconnais.

Seule, la jeune fille l'écoute, très sérieuse, essayant de comprendre cet étrange type d'homme. Pense-t-il tout ce qu'il dit ? A-t-il fait tout ce qu'il raconte ? Est-ce un fou, un comédien ou seulement un bavard,

comme le prétend Manilof qui, en sa qualité d'homme d'action, donne à ce mot une signification méprisante ?

L'épreuve se fera tout de suite. Son toast fini, Tartarin vient de se rasseoir, quand un coup de feu, un autre, encore un, partis non loin de l'auberge, le remettent debout tout ému, l'oreille dressée, reniflant la poudre.

« Qui a tiré ?... où est-ce !... que se passe-t-il ? »

Dans sa caboche inventive défile tout un drame, l'attaque du convoi à main armée, l'occasion de défendre l'honneur et la vie de cette charmante demoiselle. Mais non, ces détonations viennent simplement du *Stand*, où la jeunesse du village s'exerce au tir tous les dimanches. Et comme les chevaux ne sont pas encore attelés, Tartarin propose négligemment d'aller faire un tour jusque-là. Il a son idée, Sonia la sienne en acceptant. Guidés par le vieux de la garde royale ondulant sous son grand shako, ils traversent la place, ouvrent les rangs de la foule qui les suit curieusement.

Sous son toit de chaume et ses montants de sapins frais équarris, le stand ressemble, en plus rustique, à un de nos tirs forains, avec cette différence qu'ici les amateurs apportent leurs armes, des fusils à baguette d'ancien système et qu'ils manient assez adroitement. Muet, les bras croisés, Tartarin juge les coups, critique tout haut, donne des conseils, mais ne tire pas. Les Russes l'épient et se font signe.

« Pan... pan... » ricane Bolibine avec le geste de mettre en joue et l'accent de Tarascon. Tartarin se retourne, tout rouge et bouffant de colère.

« Parfaite*main*, jeune homme... Pan... pan... Et autant de fois que vous voudrez. »

Le temps d'armer une vieille carabine à double canon qui a dû servir à des générations de chasseurs de chamois... pan !... pan !... C'est fait. Les deux balles sont dans la mouche. Des hurrah d'admiration éclatent de toutes parts. Sonia triomphe. Bolibine ne rit plus.

« Mais ce n'est rien, cela, dit Tartarin... vous allez voir... »

Le stand ne lui suffit plus, il cherche un but, quelque chose à abattre, et la foule recule épouvantée devant cet étrange alpiniste, trapu, farouche, la carabine au poing, proposant au vieux garde royal de lui casser sa pipe entre les dents, à cinquante pas. Le vieux pousse des cris épouvantables et s'égare dans la foule que domine son panache grelottant au-dessus des têtes serrées. Pas moins, il faut que Tartarin

la loge quelque part, cette balle. « Té, pardi! comme à Tarascon... » Et l'ancien chasseur de casquettes jetant son couvre-chef en l'air, de toutes les forces de ses doubles muscles, tire au vol et le traverse. « Bravo! » dit Sonia en piquant dans la petite ouverture faite par la balle au drap de la casquette le bouquet de montagne qui tantôt caressait sa joue.

C'est avec ce joli trophée que Tartarin remonte en voiture. La trompe sonne, le convoi s'ébranle, les chevaux détalent à fond de train sur la descente de Brienz, merveilleuse route en corniche, ouverte à la mine au bord des roches, et que des boute-roues espacés de deux mètres séparent d'un abîme de plus de mille pieds ; mais Tartarin ne voit plus le danger, il ne regarde pas non plus le paysage, la vallée de Meiringen baignée d'une claire buée d'eau, avec sa rivière aux lignes droites, le lac, des villages qui se massent dans l'éloignement et tout un horizon de montagnes, de glaciers confondus parfois avec les nuées ou se déplaçant aux détours du chemin, s'écartant, se découvrant comme les pièces remuées d'un décor.

Amolli de pensées tendres, le héros admire cette jolie enfant en face de lui, songe que la gloire n'est qu'un demi-bonheur, que c'est triste de vieillir seul par trop de grandeur, comme Moïse, et que cette frileuse fleur du Nord, transplantée dans le petit jardin de Tarascon, en égaierait la monotonie, autrement bonne à voir et à respirer que l'éternel baobab, l'*arbos gigantea*, minusculement empoté. Avec ses yeux d'enfant, son large front pensif et volontaire, Sonia le regarde aussi et rêve ; mais sait-on jamais à quoi rêvent les jeunes filles ?

VII

Les nuits de Tarascon. — Ou est-il ?
Anxiété. — Les cigales du Cours redemandent Tartarin.
Martyre d'un grand saint Tarasconnais. — Le Club des Alpines.
Ce qui se passait a la pharmacie de la placette. — A moi, Bézuquet !

« Une lettre, monsieur Bézuquet !... Ça vient de Suisse, vé !... de Suisse ! » criait le facteur joyeusement de l'autre bout de la placette, agitant quelque chose en l'air et se hâtant dans le jour qui tombait.

Le pharmacien, qui prenait le frais en bras de chemise devant sa porte, bondit, saisit la lettre avec des mains folles, l'emporta dans son antre aux odeurs variées d'élixirs et d'herbes sèches, mais ne l'ouvrit que le facteur parti, lesté et rafraîchi d'un verre du délicieux sirop de cadavre, en récompense de la bonne nouvelle.

Quinze jours que Bézuquet l'attendait, cette lettre de Suisse, quinze jours qu'il la guettait avec angoisse ! Maintenant, la voilà. Et rien qu'à regarder la petite écriture trapue et déterminée de l'enveloppe, le nom du bureau de poste : « Interlaken », et le large timbre violet de « l'hôtel Jungfrau, tenu par Meyer », des larmes gonflaient ses yeux, faisaient trembler ses lourdes moustaches de corsaire barbaresque où susurrait un petit sifflotis bon enfant.

« *Confidentiel. Déchirer après lecture.* »

Ces mots très gros en tête de la page et dans le style télégrammique

de la pharmacopée « usage externe, agiter avant de s'en servir », le troublèrent au point qu'il lut tout haut, comme on parle dans les mauvais rêves :

« *Ce qui m'arrive est épouvantable...* »

Du salon à côté où elle faisait son petit somme d'après souper, Mme Bézuquet la mère pouvait l'entendre, ou bien l'élève dont le pilon sonnait à coups réguliers dans le grand mortier de marbre au fond du laboratoire. Bézuquet continua sa lecture à voix basse, la recommença deux ou trois fois, très pâle, les cheveux littéralement dressés. Ensuite un regard rapide autour de lui, et *cra cra*... voilà la lettre en mille miettes dans la corbeille à papiers ; mais on pourrait l'y retrouver, ressouder tous ces bouts ensemble, et pendant qu'il se baisse pour les reprendre, une voix chevrotante appelle :

« Vé, Ferdinand, tu es là ?

— Oui, maman... » répond le malheureux corsaire, figé de peur, tout son grand corps à tâtons sous le bureau.

« Qu'est-ce que tu fais, mon trésor ?

— Je fais... hé ! je fais le collyre de mademoiselle Tournatoire. »

La maman se rendort, le pilon de l'élève un instant suspendu reprend son lent mouvement de pendule qui berce la maison et la placette assoupies dans la fatigue de cette fin de journée d'été. Bézuquet, maintenant, marche à grands pas devant sa porte, tour à tour rose ou vert selon qu'il passe devant l'un ou l'autre de ses bocaux. Il lève les bras, profère des mots hagards : « Malheureux... perdu... fatal amour... comment le tirer de là ? » et, malgré son trouble, accompagne d'un sifflement allègre la retraite des dragons s'éloignant sous les platanes du Tour de ville.

« Hé ! adieu, Bézuquet... » dit une ombre pressée dans le crépuscule couleur de cendre.

« Où allez-vous donc, Pégoulade ?

— Au Club, pardi !... séance de nuit... on doit parler de Tartarin et de la présidence... Il faut venir.

— Té, oui ! je viendrai... » répond brusquement le pharmacien traversé d'une idée providentielle ; il rentre, passa sa redingote, tâte dans les poches pour s'assurer que le passe-partout s'y trouve et le casse-tête américain sans lequel aucun Tarasconnais ne se hasarde par les rues après la retraite. Puis il appelle : « Pascalon... Pascalon... » mais pas trop fort, de peur de réveiller la vieille dame.

Presque enfant et déjà chauve, comme s'il portait tous ses cheveux

dans sa barbe frisée et blonde, l'élève Pascalon avait l'âme exaltée d'un séide, le front en dôme, des yeux de chèvre folle, et sur ses joues poupines les tons délicats, croustillants et dorés d'un petit pain de Beaucaire. Aux grands jours des fêtes alpestres, c'est à lui que le Club confiait la bannière, et l'enfant avait voué au P. C. A. une admiration frénétique, l'adoration brûlante et silencieuse du cierge qui se consume au pied de l'autel en temps de Pâques.

« Pascalon, dit le pharmacien tout bas et de si près qu'il lui enfonçait le crin de sa moustache dans l'oreille, j'ai des nouvelles de Tartarin... Elles sont navrantes... »

Et le voyant pâlir :

« Courage, enfant, tout peut encore se réparer... Différemment je te confie la pharmacie... Si l'on te demande de l'arsenic, n'en donne pas ; de l'opium, n'en donne pas non plus, ni de la rhubarbe... ne donne rien... Si je ne suis pas rentré à dix heures, couche-toi et mets les boulons. Va ! »

D'un pas intrépide, il s'enfonça dans la nuit du Tour de ville, sans se retourner une fois, ce qui permit à Pascalon de se ruer sur la corbeille, de la fouiller de ses mains rageuses et avides, de la retourner enfin sur la basane du bureau pour voir s'il n'y restait pas quelques morceaux de la mystérieuse lettre apportée par le facteur.

Pour qui connaît l'exaltation tarasconnaise, il est aisé de se représenter l'affolement de la petite ville depuis la brusque disparition de Tartarin. Et autrement, pas moins, différemment, ils en avaient tous perdu la tête, d'autant qu'on était en plein cœur d'août et que les crânes bouillaient sous le soleil à faire sauter tous leurs couvercles. Du matin au soir, on ne parlait que de cela en ville, on n'entendait que ce nom : « Tartarin » sur les lèvres pincées des dames à *capot*, sur la bouche fleurie des grisettes coiffées d'un ruban de velours : « Tartarin, Tartarin... » et dans les platanes du Cours, alourdis de poussière blanche, où les cigales éperdues, vibrant avec la lumière, semblaient s'étrangler de ces deux syllabes sonores : « Tar... tar... tar... tar... tar... »

Personne ne sachant rien, naturellement tout le monde était informé et donnait une explication au départ du président. Il y avait des versions extravagantes. Selon les uns, il venait d'entrer à la Trappe, il avait enlevé la Dugazon ; pour les autres, il était allé dans les îles fonder une colonie qui s'appelait Port-Tarascon, ou bien, parcourait l'Afrique centrale à la recherche de Livingstone.

« Ah ! vaï, Livingstone !... Voilà deux ans qu'il est mort... »

Mais l'imagination tarasconnaise défie tous les calculs du temps et de l'espace. Et le rare, c'est que ces histoires de Trappe, de colonisation, de lointains voyages, étaient des idées de Tartarin, des rêves de ce dormeur éveillé, jadis communiqués à ses intimes qui ne savaient que croire à cette heure et, très vexés au fond de n'être pas informés, affectaient vis-à-vis de la foule la plus grande réserve, prenaient entre eux des airs sournois, entendus. Excourbaniès soupçonnait Bravida d'être au courant ; et Bravida disait de son côté : « Bézuquet doit tout savoir. Il regarde de travers comme un chien qui porte un os. »

C'est vrai que le pharmacien souffrait mille morts avec ce secret en cilice qui le cuisait, le démangeait, le faisait pâlir et rougir dans la même minute et loucher continuellement. Songez qu'il était de Tarascon, le malheureux, et dites si, dans tout le martyrologe, il existe un supplice aussi terrible que celui-là : le martyre de saint Bézuquet, qui savait quelque chose, mais ne pouvait rien dire.

C'est pourquoi, ce soir-là, malgré les nouvelles terrifiantes, sa démarche avait on ne sait quoi d'allégé, de plus libre, pour courir à la séance. En*feîn!*... Il allait parler, s'ouvrir, dire ce qui lui pesait tant ; et dans sa hâte de se délester, il jetait en passant des demi-mots aux promeneurs du Tour de Ville. La journée avait été si chaude que, malgré l'heure insolite et l'ombre terrifiante, — huit heures *manque un quart* au cadran de la commune, — il y avait dehors un monde fou, des familles bourgeoises assises sur les bancs et prenant le bon de l'air pendant que leurs maisons s'évaporaient, des bandes d'ourdisseuses marchant à cinq ou six en se tenant le bras sur une ligne ondulante de bavardages et de rires. Dans tous les groupes, on parlait de Tartarin :

« Et autrement, monsieur Bézuquet, toujours pas de lettre ?... » demandait-on au pharmacien en l'arrêtant au passage.

« Si fait, mes enfants, si fait... Lisez le *Forum*, demain matin... »

Il hâtait le pas, mais on le suivait, on s'accrochait à lui, et cela faisait le long du Cours une rumeur, un piétinement de troupeau qui s'arrêta sous les croisées du Club ouvertes en grands carrés de lumière.

Les séances se tenaient dans l'ancienne salle de la bouillotte dont la longue table, recouverte du même drap vert, servait à présent de bureau. Au milieu, le fauteuil présidentiel avec le P. C. A. brodé sur le dossier ; à un bout et comme en dépendance, la chaise du secrétaire. Derrière, la bannière se déployait au-dessus d'un long carton-pâte

vernissé où les Alpines sortaient en relief avec leurs noms respectifs et leurs altitudes. Des alpenstocks d'honneur incrustés d'ivoire, en faisceaux comme des queues de billard, ornaient les coins, et la vitrine étalait des curiosités ramassées sur la montagne, cristaux, silex, pétrifications, deux oursins, une salamandre.

En l'absence de Tartarin, Costecalde rajeuni, rayonnant, occupait le fauteuil, la chaise était pour Excourbaniès qui faisait fonction de secrétaire ; mais ce diable d'homme, crépu, velu, barbu, éprouvait un besoin de bruit, d'agitation qui ne lui permettait pas les emplois sédentaires. Au moindre prétexte, il levait les bras, les jambes, poussait des hurlements effroyables, des « ha ! ha ! ha ! » d'une joie féroce, exubérante, que terminait toujours ce terrible cri de guerre en patois tarasconnais : « *Fen dé brut!...* faisons du bruit... » On l'appelait le gong à cause de sa voix de cuivre partant à vous faire saigner les oreilles sous une continuelle détente.

Çà et là, sur un divan de crin autour de la salle, les membres du comité.

En première ligne, l'ancien capitaine d'habillement Bravida, que tout le monde, à Tarascon, appelait le Commandant ; un tout petit homme, propre comme un sou, qui se rattrapait de sa taille d'enfant de troupe, en se faisant la tête moustachue et sauvage de Vercingétorix.

Puis une longue face creusée et maladive, Pégoulade, le receveur, le dernier naufragé de la *Méduse*. De mémoire d'homme, il y a toujours eu à Tarascon un dernier naufragé de la *Méduse*. Dans un temps, même, on en comptait jusqu'à trois, qui se traitaient mutuellement d'imposteurs et n'avaient jamais consenti à se trouver ensemble. Des trois, le seul vrai, c'était Pégoulade. Embarqué sur la *Méduse* avec ses parents, il avait subi le désastre à six mois, ce qui ne l'empêchait pas de le raconter, *de visu*, dans les moindres détails, la famine, les canots, le radeau, et comment il avait pris à la gorge le commandant qui se sauvait : « Sur ton banc de quart, misérable !... » A six mois, *outre!...* Assommant, du reste, avec cette éternelle histoire que tout le monde connaissait, ressassait depuis cinquante ans, et dont il prenait prétexte pour se donner un air désolé, détaché de la vie. « Après ce que j'ai vu ! » disait-il, et bien injustement, puisqu'il devait à cela son poste de receveur conservé sous tous les régimes.

Près de lui, les frères Rognonas, jumeaux et sexagénaires, ne se quittant pas, mais toujours en querelle et disant des monstruosités

l'un de l'autre; une telle ressemblance que leurs deux vieilles têtes frustes et irrégulières, regardant à l'opposé par antipathie, auraient pu figurer dans un médaillier avec IANVS BIFRONS pour exergue.

De-ci, de-là, le président Bédaride, Barjavel l'avoué, le notaire Cambalalette, et le terrible docteur Tournatoire dont Bravida disait qu'il aurait tiré du sang d'une rave.

Vu la chaleur accablante, accrue par l'éclairage au gaz, ces messieurs siégeaient en bras de chemise, ce qui ôtait beaucoup de solennité à la réunion. Il est vrai qu'on était en petit comité, et l'infâme Costecalde voulait en profiter pour fixer au plus tôt la date des élections, sans attendre le retour de Tartarin. Assuré de son coup, il triomphait d'avance, et lorsque, après la lecture de l'ordre du jour par Excourbaniès, il se leva pour intriguer, un infernal sourire retroussait sa lèvre mince.

« Méfie-toi de celui qui rit avant de parler », murmura le commandant.

Costecalde, sans broncher, et clignant de l'œil au fidèle Tournatoire, commença d'une voix fielleuse :

« Messieurs, l'inqualifiable conduite de notre président, l'incertitude où il nous laisse...

— C'est faux!... Le président a écrit... »

Bézuquet frémissant se campait devant le bureau ; mais, comprenant ce que son attitude avait d'antiréglementaire, il changea de ton et, la main levée selon l'usage, demanda la parole pour une communication pressante.

« Parlez! Parlez! »

Costecalde, très jaune, la gorge serrée lui donna la parole d'un mouvement de tête. Alors, mais alors seulement, Bézuquet commença :

« Tartarin est au pied de la Jungfrau... Il va monter... Il demande la bannière!... »

Un silence coupé du rauque halètement des poitrines, du crépitement du gaz; puis un hurrah formidable, des bravos, des trépignements, que dominait le gong d'Excourbaniès poussant son cri de guerre : « Ah! ah! ah! *fen dé brut!* » auquel la foule anxieuse répondait du dehors.

Costecalde, de plus en plus jaune, agitait désespérément la sonnette présidentielle; enfin Bézuquet continua, s'épongeant le front, soufflant comme s'il venait de monter cinq étages.

Différemment, cette bannière que leur président réclamait pour la

planter sur les cimes vierges, allait-on la ficeler, l'empaqueter par la grande vitesse comme un simple colis ?

« Jamais !... ah ! ah ! ah !... » rugit Excourbaniès.

Ne vaudrait-il pas mieux nommer une délégation, tirer au sort trois membres du bureau ?...

On ne le laissa pas finir. Le temps de dire « zou ! » la proposition de Bézuquet était votée, acclamée, les noms des trois délégués sortis dans l'ordre suivant : 1, Bravida ; 2, Pégoulade ; 3, le pharmacien.

Le 2 protesta. Ce grand voyage lui faisait peur, si faible et mal portant comme il était, *péchère*, depuis le sinistre de la *Méduse*.

« Je partirai pour vous, Pégoulade... » gronda Excourbaniès dans une télégraphie de tous ses membres. Quant à Bézuquet, il ne pouvait quitter la pharmacie. Il y allait du salut de la ville. Une imprudence de l'élève et voilà Tarascon empoisonné, décimé.

« *Outre !* » fit le bureau se levant comme un seul homme.

Bien sûr que le pharmacien ne pouvait partir, mais il enverrait Pascalon, Pascalon se chargerait de la bannière. Ça le connaissait ! Là-dessus, nouvelles exclamations, nouvelle explosion du gong et, sur le Cours, une telle tempête populaire, qu'Excourbaniès dut se montrer à la fenêtre, au-dessus des hurlements que maîtrisa bientôt sa voix sans rivale.

« Mes amis, Tartarin est retrouvé. Il est en train de se couvrir de gloire. »

Sans rien ajouter de plus que « Vive Tartarin ! » et son cri de guerre lancé à toute gorge, il savoura une minute la clameur épouvantable de toute cette foule sous les arbres du Cours, roulant et s'agitant confuse dans une fumée de poussière, tandis que, sur les branches, tout un tremblement de cigales faisait aller ses petites crécelles comme en plein jour.

Entendant cela, Costecalde, qui s'était approché d'une croisée avec tous les autres, revint vers son fauteuil en chancelant.

« *Vé* Costecalde, dit quelqu'un... Qu'est-ce qu'il a ?... Comme il est jaune ! »

On s'élança ; déjà le terrible Tournatoire tirait sa trousse, mais l'armurier, tordu par le mal, en une grimace horrible, murmurait ingénument :

« Rien... rien... laissez-moi... Je sais ce que c'est... c'est l'envie ! »

Pauvre Costecalde, il avait l'air de bien souffrir.

Pendant que se passaient ces choses, à l'autre bout du Tour de ville, dans la pharmacie de la placette, l'élève de Bézuquet, assis au bureau du patron, collait patiemment et remettait bout à bout les fragments oubliés par le pharmacien au fond de la corbeille ; mais de nombreux morceaux échappaient à la reconstruction, car voici l'énigme singulière et farouche, étalée devant lui, assez pareille à une carte de l'Afrique centrale, avec des manques, des blancs de *terra incognita*, qu'explorait dans la terreur l'imagination du naïf porte-bannière :

fou d'amour
lampe à chalum *conserves de Chicago*
peux pas m'arrach *nihiliste*
à mort *condition abom* *en échange*
de son *Vous me connaissez, Ferdi*
savez mes idées libérales,
mais de là au tzaricide
rribles conséquences
Sibérie *pendu* *l'adore*
Ah! *serrer ta main loya*
Tar *Tar*

VIII

Dialogue mémorable entre la Jungfrau et Tartarin.
Un salon nihiliste. — Le duel au couteau de chasse.
Affreux cauchemar. — « C'est moi que vous cherchez, Messieurs ? »
Étrange accueil fait par l'hotelier Meyer
a la délégation tarasconnaise.

Comme tous les hôtels chics d'Interlaken, l'hôtel Jungfrau, tenu par Meyer, est situé sur le Hœheweg, large promenade à la double allée de noyers qui rappelait vaguement à Tartarin son cher Tour de ville, moins le soleil, la poussière et les cigales ; car depuis une semaine de séjour, la pluie n'avait cessé de tomber.

Il habitait une très belle chambre avec balcon, au premier étage ; et le matin, faisant sa barbe devant la petite glace à main pendue à la croisée, une vieille habitude de voyage, le premier objet qui frappait ses yeux par delà des blés, des luzernes, des sapinières, un cirque de sombres verdures étagées, c'était la Jungfrau sortant des nuages sa cime en corne, d'un blanc pur de neige amoncelée, où s'accrochait toujours le rayon furtif d'un invisible levant. Alors entre l'Alpe rose et blanche et l'Alpiniste de Tarascon, s'établissait un court dialogue qui ne manquait pas de grandeur.

« Tartarin, y sommes-nous ? » demandait la Jungfrau sévèrement.

« Voilà, voilà... » répondait le héros, son pouce sous le nez, se hâtant

de finir sa barbe; et, bien vite, il atteignait son complet à carreaux d'ascensionniste, au rancart depuis quelques jours, le passait en s'injuriant :

« Coquin de sort! c'est vrai que ça n'a pas de nom... »

Mais une petite voix discrète et claire montait entre les myrtes en bordure devant les fenêtres du rez-de-chaussée :

« Bonjour... disait Sonia, le voyant paraître au balcon... le landau nous attend... dépêchez-vous donc, paresseux...

— Je viens, je viens... »

En deux temps, il remplaçait sa grosse chemise de laine par du linge empesé fin, ses knickers-bockers de montagne par la jaquette vert-serpent qui, le dimanche, à la musique, tournait la tête à toutes les dames de Tarascon.

Le landau piaffait devant l'hôtel, Sonia déjà installée à côté de son frère, plus pâle et creusé de jour en jour malgré le bienfaisant climat d'Interlaken; mais, au moment de partir, Tartarin voyait régulièrement se lever d'un banc de la promenade et s'approcher, avec le lourd dandinement d'ours de montagne, deux guides fameux de Grindelwald, Rodolphe Kaufmann et Christian Inebnit, retenus par lui pour l'ascension de la Jungfrau et qui, chaque matin, venaient voir si leur monsieur était disposé.

L'apparition de ces deux hommes aux fortes chaussures ferrées, aux vestes de futaine râpées au dos et sur l'épaule par le sac et les cordes d'ascension, leurs faces naïves et sérieuses, les quatre mots de français qu'ils baragouinaient péniblement en tortillant leurs grands chapeaux de feutre, c'était pour Tartarin un véritable supplice. Il avait beau leur dire :

« Ne vous dérangez pas... je vous préviendrai... »

Tous les jours, il les retrouvait à la même place et s'en débarrassait par une grosse pièce proportionnée à l'énormité de son remords. Enchantés de cette façon de « faire la Jungfrau », les montagnards empochaient le *trinkgeld* gravement et reprenaient d'un pas résigné, sous la fine pluie, le chemin de leur village, laissant Tartarin confus et désespéré de sa faiblesse. Puis le grand air, les plaines fleuries reflétées aux prunelles limpides de Sonia, le frôlement d'un petit pied contre sa bottine au fond de la voiture... Au diable la Jungfrau! Le héros ne songeait qu'à ses amours, ou plutôt à la mission qu'il s'était donnée de ramener dans le droit chemin cette pauvre petite Sonia, criminelle

inconsciente, jetée par dévouement fraternel hors la loi et hors la nature.

C'était le motif qui le retenait à Interlaken, dans le même hôtel que les Wassilief. A son âge, avec son air papa, il ne pouvait songer à se faire aimer de cette enfant; seulement, il la voyait si douce, si bravette, si généreuse envers tous les misérables de son parti, si dévouée pour ce frère, que les mines sibériennes lui avaient renvoyé le corps rongé d'ulcères, empoisonné de vert-de-gris, condamné à mort par la phtisie plus sûrement que par toutes les cours martiales! Il y avait de quoi s'attendrir, allons!

Tartarin leur proposait de les emmener à Tarascon, de les installer dans un bastidon plein de soleil aux portes de la ville, cette bonne petite ville où il ne pleut jamais, où la vie se passe en chansons et en fêtes. Il s'exaltait, esquissait un air de tambourin sur son chapeau, entonnait le gai refrain national sur une mesure de farandole :

Lagadigadeù
La Tarasco, la Tarasco,
Lagadigadeù
La Tarasco de Casteù.

Mais tandis qu'un sourire ironique amincissait encore les lèvres du malade, Sonia secouait la tête. Ni fêtes ni soleil pour elle, tant que le peuple russe râlerait sous le tyran. Sitôt son frère guéri, — ses yeux navrés disaient autre chose, — rien ne l'empêcherait de retourner là-bas souffrir et mourir pour la cause sacrée.

« Mais, coquin de bon sort! criait le Tarasconnais, après ce tyran-là, si vous le faites sauter, il en viendra un autre... Il faudra donc recommencer... Et les années se passent, vé! le temps du bonheur et des jeunes amours... » Sa façon de dire « amour » à la tarasconnaise, avec trois *r* et les yeux hors du front, amusait la jeune fille; puis, sérieuse, elle déclarait qu'elle n'aimerait jamais que l'homme qui délivrerait sa patrie. Oh! celui-là, fut-il laid comme Bolibine, plus rustique et grossier que Manilof, elle était prête à se donner toute à lui, à vivre à ses côtés en libre grâce, aussi longtemps que durerait sa jeunesse de femme, et que cet homme voudrait d'elle.

« En libre grâce! » le mot dont se servent les nihilistes pour qualifier ces unions illégales contractées entre eux par le consentement réciproque. Et de ce mariage primitif, Sonia parlait tranquillement, avec

son air de vierge, en face du Tarasconnais, bon bourgeois, électeur paisible, tout disposé pourtant à finir ses jours auprès de cette adorable fille, dans ledit état de libre grâce, si elle n'y avait mis d'aussi meurtrières et abominables conditions.

Pendant qu'ils devisaient de ces choses extrêmement délicates, des champs, des lacs, des forêts, des montagnes se déroulaient devant eux, et, toujours, à quelque tournant, à travers le frais tamis de cette perpétuelle ondée qui suivait le héros dans ses excursions, la Jungfrau dressait sa cime blanche comme pour aiguiser d'un remords la délicieuse promenade. On rentrait déjeuner, s'asseoir à l'immense table d'hôte où les Riz et les Pruneaux continuaient leurs hostilités silencieuses dont se désintéressait absolument Tartarin, assis près de Sonia, veillant à ce que Boris n'eût pas de fenêtre ouverte dans le dos, empressé, paternel, mettant à l'air toutes ses séductions d'homme du monde et ses qualités domestiques d'excellent lapin de choux.

Ensuite, on prenait le thé chez les Russes, dans le petit salon ouvert au rez-de-chaussée devant un bout de jardin, au bord de la promenade. Encore une heure exquise pour Tartarin, de causerie intime, à voix basse, pendant que Boris sommeillait sur un divan. L'eau chaude grésillait dans le samovar; une odeur de fleurs mouillées se glissait par l'entrebâillure de la porte avec le reflet bleu des glycines qui l'encadraient. Un peu plus de soleil, de chaleur, et c'était le rêve du Tarasconnais réalisé, sa petite Russe installée là-bas, près de lui, soignant le jardinet du Baobab.

Tout à coup, Sonia tressautait :

« Deux heures !... Et le courrier ?

— On y va », disait le bon Tartarin; et rien qu'à l'accent de sa voix, au geste résolu et théâtral dont il boutonnait sa jaquette, empoignait sa canne, on eût deviné la gravité de cette démarche en apparence assez simple, aller à la poste restante chercher le courrier des Wassilief.

Très surveillés par l'autorité locale et la police russe, les nihilistes, les chefs surtout, sont tenus à de certaines précautions, comme de se faire adresser lettres et journaux bureau restant, et sur de simples initiales.

Depuis leur installation à Interlaken, Boris se traînant à peine, Tartarin, pour éviter à Sonia l'ennui d'une longue attente au guichet, sous des regards curieux, s'était chargé à ses risques et périls de cette

corvée quotidienne. La poste aux lettres n'est qu'à dix minutes de l'hôtel, dans une large et bruyante rue faisant suite à la promenade et bordée de cafés, de brasseries, de boutiques pour les étrangers, étalages d'alpenstocks, guêtres, courroies, lorgnettes, verres fumés, gourdes, sacs de voyage, qui semblaient là tout exprès pour faire honte à l'Alpiniste renégat. Des touristes défilaient en caravanes, chevaux, guides, mulets, voiles bleus, voiles verts, avec le brimbalement des cantines à l'amble des bêtes, les pics ferrés marquant le pas contre les cailloux; mais cette fête, toujours renouvelée, le laissait indifférent. Il ne sentait même pas la brise fraîche à goût de neige qui venait de la montagne par bouffées, uniquement attentif à dépister les espions qu'il supposait sur ses traces.

Le premier soldat d'avant-garde, le tirailleur rasant les murs dans la ville ennemie, n'avance pas avec plus de méfiance que le Tarasconnais pendant ce court trajet de l'hôtel à la poste. Au moindre coup de talon sonnant derrière les siens, il s'arrêtait attentivement devant les photographies étalées, feuilletait un livre anglais ou allemand pour obliger le policier à passer devant lui ; ou bien il se retournait brusquement, dévisageait sous le nez avec des yeux féroces une grosse fille d'auberge allant aux provisions, ou quelque touriste inoffensif, vieux Pruneau de table d'hôte, qui descendait du trottoir, épouvanté, le prenant pour un fou.

A la hauteur du bureau dont les guichets ouvrent assez bizarrement à même la rue, Tartarin passait et repassait, guettait les physionomies avant de s'approcher, puis s'élançait, fourrait sa tête, ses épaules, dans l'ouverture, chuchotait quelques mots indistinctement, qu'on lui faisait toujours répéter, ce qui le mettait au désespoir, et, possesseur enfin du mystérieux dépôt, rentrait à l'hôtel par un grand détour du côté des cuisines, la main crispée au fond de sa poche sur le paquet de lettres et de journaux, prêt à tout déchirer, à tout avaler à la moindre alerte.

Presque toujours Manilof et Bolibine attendaient les nouvelles chez leurs amis; ils ne logeaient pas à l'hôtel pour plus d'économie et de prudence. Bolibine avait trouvé de l'ouvrage dans une imprimerie, et Manilof, très habile ébéniste, travaillait pour des entrepreneurs. Le Tarasconnais ne les aimait pas; l'un le gênait par ses grimaces, ses airs narquois, l'autre le poursuivait de mines farouches. Puis ils prenaient trop de place dans le cœur de Sonia.

« C'est un héros ! » disait-elle de Bolibine, et elle racontait que pendant trois ans il avait imprimé tout seul une feuille révolutionnaire en plein cœur de Pétersbourg. Trois ans sans descendre une fois, sans se montrer à une fenêtre, couchant dans un grand placard où la femme qui le logeait l'enfermait tous les soirs avec sa presse clandestine.

Et la vie de Manilof, pendant six mois, dans les sous-sols du Palais d'hiver, guettant l'occasion, dormant, la nuit, sur sa provision de dynamite, ce qui finissait par lui donner d'intolérables maux de tête, des troubles nerveux aggravés encore par l'angoisse perpétuelle, les brusques apparitions de la police avertie vaguement qu'il se tramait quelque chose et venant tout à coup surprendre les ouvriers employés au palais. A ses rares sorties, Manilof croisait sur la place de l'Amirauté un délégué du Comité révolutionnaire qui demandait tout bas en marchant :

« Est-ce fait ?

— Non, rien encore... » disait l'autre sans remuer les lèvres. Enfin, un soir de février, à la même demande dans les mêmes termes, il répondait avec le plus grand calme :

« C'est fait... »

Presque aussitôt un épouvantable fracas confirmait ses paroles et, toutes les lumières du palais s'éteignant brusquement, la place se trouvait plongée dans une obscurité complète que déchiraient des cris de douleur et d'épouvante, des sonneries de clairons, des galopades de soldats et de pompiers accourant avec des civières.

Et Sonia interrompant son récit :

« Est-ce horrible, tant de vies humaines sacrifiées, tant d'efforts, de courage, d'intelligence inutiles ?... Non, non, mauvais moyen, ces tueries en masse... Celui qu'on vise échappe toujours... Le vrai procédé, le plus humain, serait d'aller au tzar comme vous alliez au lion, bien déterminé, bien armé, se poster à une fenêtre, une portière de voiture... et quand il passerait...

— Bé oui !... certaine*main*... » disait Tartarin embarrassé, feignant de ne pas saisir l'allusion, et tout de suite il se lançait dans quelque discussion philosophique, humanitaire, avec un des nombreux assistants. Car Bolibine et Manilof n'étaient pas les seuls visiteurs des Wassilief. Tous les jours se montraient des figures nouvelles, des jeunes gens, hommes ou femmes, aux tournures d'étudiants pauvres, d'institutrices exaltées, blondes et roses, avec le front têtu et le féroce enfan-

tillage de Sonia ; des illégaux, des exilés, quelques-uns même condamnés à mort, ce qui ne leur ôtait rien de leur expansion de jeunesse.

Ils riaient, causaient haut, et, la plupart parlant français, Tartarin se sentait vite à l'aise. Ils l'appelaient « l'oncle », devinaient en lui quelque chose d'enfantin, de naïf, qui leur plaisait. Peut-être abusait-il un peu de ses récits de chasse, relevant sa manche jusqu'au biceps pour montrer sur son bras la cicatrice d'un coup de griffe de panthère, ou faisant tâter sous sa barbe les trous qu'y avaient laissés les crocs d'un lion de l'Altas ; peut-être aussi se familiarisait-il un peu trop vite avec les gens, leur prenant la taille, s'appuyant sur leur épaule, les appelant de leurs petits noms au bout de cinq minutes qu'on était ensemble :

« Écoutez, Dmitri... Vous me connaissez, Fédor Ivanovitch... » Pas depuis bien longtemps, en tout cas ; mais il leur allait tout de même par sa rondeur, son air aimable, confiant, si désireux de plaire. Ils lisaient des lettres devant lui, combinaient des plans, des mots de passe pour dérouter la police, tout un côté conspirateur dont s'amusait énormément l'imagination du Tarasconnais ; et, bien qu'opposé par nature aux actes de violence, il ne pouvait parfois s'empêcher de discuter leurs projets homicides, approuvait, critiquait, donnait des conseils dictés par l'expérience d'un grand chef qui a marché sur le sentier de la guerre, habitué au maniement de toutes les armes, aux luttes corps à corps avec les grands fauves.

Un jour même qu'ils parlaient en sa présence de l'assassinat d'un policier poignardé par un nihiliste au théâtre, il leur démontra que le coup avait été mal porté et leur donna une leçon de couteau :

« Comme ceci, *vé!* de bas en haut. On ne risque pas de se blesser... »

Et s'animant à sa propre mimique :

« Une supposition, *té!* que je tienne votre despote entre quatre-z'yeux, dans une chasse à l'ours. Il est là-bas où vous êtes, Fédor, moi, ici, près du guéridon, et chacun son couteau de chasse... A nous deux, monseigneur, il faut en découdre... »

Campé au milieu du salon, ramassé sur ses jambes courtes pour mieux bondir, râlant comme un bûcheron ou un geindre, il leur mimait un vrai combat terminé par son cri de triomphe quand il eut enfoncé l'arme jusqu'à la garde, de bas en haut, coquin de sort! dans les entrailles de son adversaire.

« Voilà comme ça se joue, mes petits! »

Mais quels remords ensuite, quelles terreurs, lorsque échappé au

magnétisme de Sonia et de ses yeux bleus, à la griserie que dégageait ce bouquet de têtes folles, il se trouvait seul, en bonnet de nuit, devant ses réflexions et son verre d'eau sucrée de tous les soirs.

Différemment, de quoi se mêlait-il ? Ce tzar n'était pas son tzar, en définitive, et toutes ces histoires ne le regardaient guère... Voyez-vous qu'un de ces jours il fût coffré, extradé, livré à la justice moscovite... *Boufre!* c'est qu'ils ne badinent pas, tous ces cosaques... Et dans l'obscurité de sa chambre d'hôtel, avec cette horrible faculté qu'augmentait la position horizontale, se développaient devant lui, comme sur un de ces « dépliants » qu'on lui donnait aux jours de l'an de son enfance, les supplices variés et formidables auxquels il était exposé : Tartarin, dans les mines de vert-de-gris, comme Boris, travaillant de l'eau jusqu'au ventre, le corps dévoré, empoisonné. Il s'échappe, se cache au milieu des forêts chargées de neige, poursuivi par les Tartares et les chiens dressés pour cette chasse à l'homme. Exténué de froid, de faim, il est repris et finalement pendu entre deux forçats, embrassé par un pope aux cheveux luisants, puant l'eau-de-vie et l'huile de phoque, pendant que là-bas, à Tarascon, dans le soleil, les fanfares d'un beau dimanche, la foule, l'ingrate et oublieuse foule, installe Costecalde rayonnant sur le fauteuil du P. C. A.

C'est dans l'angoisse d'un de ces mauvais rêves qu'il avait poussé son cri de détresse : « A moi, Bézuquet... » envoyé au pharmacien sa lettre confidentielle toute moite de la sueur du cauchemar. Mais il suffisait du petit bonjour de Sonia vers sa croisée pour l'ensorceler, le rejeter encore dans toutes les faiblesses de l'indécision.

Un soir, revenant du Kursaal à l'hôtel avec les Wassilief et Bolibine, après deux heures de musique exaltante, le malheureux oublia toute prudence, et le « Sonia, je vous aime » qu'il retenait depuis si longtemps, il le prononça en serrant le bras qui s'appuyait au sien. Elle ne s'émut pas, le fixa toute pâle sous le gaz du perron où ils s'arrêtaient : « Eh bien ! méritez-moi... » dit-elle avec un joli sourire d'énigme, un sourire remontant sur les fines dents blanches. Tartarin allait répondre, s'engager par serment à quelque folie criminelle, quand le chasseur de l'hôtel s'avançant vers lui :

« Il y a du monde pour vous, là-haut... Des messieurs... On vous cherche.

— On me cherche !... *Outre!*... pourquoi faire ? » Et le numéro 1 du dépliant lui apparut : Tartarin coffré, extradé... Certes, il avait peur,

mais son attitude fut héroïque. Détaché vivement de Sonia : « Fuyez, sauvez-vous... » lui dit-il d'une voix étouffée. Puis il monta, la tête droite, les yeux fiers, comme à l'échafaud, si ému cependant qu'il était obligé de se cramponner à la rampe.

En s'engageant dans le corridor, il aperçut des gens groupés au fond, devant sa porte, regardant par la serrure, cognant, appelant : « Hé ! Tartarin... »

Il fit deux pas, et la bouche sèche : « C'est moi que vous cherchez, messieurs ?

— Té ! pardi oui, mon président !... »

Un petit vieux, alerte et sec, habillé de gris et qui semblait porter sur sa jaquette, son chapeau, ses guêtres, ses longues moustaches tombantes, toute la poussière du Tour de ville, sautait au cou du héros, frottait à ses joues satinées et douillettes le cuir desséché de l'ancien capitaine d'habillement.

« Bravida !... pas possible !... Excourbaniès aussi ?... Et là-bas, qui est-ce ?... »

Un bêlement répondit : « Cher maî-aî-aître !... » et l'élève s'avança, cognant aux murs une espèce de longue canne à pêche empaquetée dans le haut, ficelée de papier gris et de toile cirée.

« Hé ! *vé*, c'est Pascalon... Embrassons-nous, petitot... Mais qu'est-ce qu'il porte ?... Débarrasse-toi donc !...

— Le papier... ôte le papier !... » soufflait le commandant. L'enfant roula l'enveloppe d'une main prompte, et l'étendard tarasconnais se déploya aux yeux de Tartarin anéanti.

Les délégués se découvrirent.

« Mon président — la voix de Bravida tremblait solennelle et rude — vous avez demandé la bannière, nous vous l'apportons, té !... »

Le président arrondissait des yeux gros comme des pommes : « Moi, j'ai demandé ?...

— Comment ! vous n'avez pas demandé ?...

— Ah ! si, parfaite*main*... » dit Tartarin subitement éclairé par le nom de Bézuquet. Il comprit tout, devina le reste, et, s'attendrissant devant l'ingénieux mensonge du pharmacien pour le rappeler au devoir et à l'honneur, il suffoquait, bégayait dans sa barbe courte « Ah ! mes enfants, que c'est bon ! quel bien vous me faites...

— Vive le prési*dain!*... » glapit Pascalon, brandissant l'oriflamme. Le gong d'Excourbaniès retentit, fit rouler son cri de guerre « Ha !

ha! ha! *fen dé brut...*» jusque dans les caves de l'hôtel. Des portes s'ouvraient, des têtes curieuses se montraient à tous les étages, puis disparaissaient épouvantées devant cet étendard, ces hommes noirs et velus qui hurlaient des mots étranges, les bras en l'air. Jamais le pacifique hôtel Jungfrau n'avait subi pareil vacarme.

«Entrons chez moi,» fit Tartarin un peu gêné. Ils tâtonnaient dans la nuit de la chambre, cherchant des allumettes, quand un coup autoritaire frappé à la porte la fit s'ouvrir d'elle-même devant la face rogue, jaune et bouffie de l'hôtelier Meyer. Il allait entrer, mais s'arrêta devant cette ombre où luisaient des yeux terribles, et du seuil, les dents serrées sur son dur accent tudesque : «Tâchez de vous tenir tranquilles... ou je vous fais tous ramasser par *le* police...»

Un grognement de buffle sortit de l'ombre à ce mot brutal de «ramasser». L'hôtelier recula d'un pas, mais jeta encore : «On sait qui vous êtes, allez! on a l'œil sur vous, et moi je ne veux plus de monde comme ça dans ma maison!...

— Monsieur Meyer, dit Tartarin doucement, poliment, mais très ferme... faites préparer ma note... Ces messieurs et moi nous partons demain matin pour la Jungfrau.»

O sol natal, ô petite patrie dans la grande! rien que d'entendre l'accent tarasconnais frémissant avec l'air du pays aux plis d'azur de la bannière, voilà Tartarin délivré de l'amour et de ses pièges, rendu à ses amis, à sa mission, à la gloire.

Maintenant, zou!...

IX

Au chamois fidèle.

Le lendemain, ce fut charmant, cette route à pied d'Interlaken à Grindelwald où l'on devait, en passant, prendre les guides pour la Petite Scheideck; charmante, cette marche triomphale du P. C. A. rentré dans ses houseaux et vêtements de campagne, s'appuyant d'un côté sur l'épaule maigrelette du commandant Bravida, de l'autre au bras robuste d'Excourbaniès, fiers tous les deux d'encadrer, de soutenir leur cher président, de porter son piolet, son sac, son alpenstock, tandis que, tantôt devant, tantôt derrière ou sur les flancs, gambadait comme un jeune chien le fanatique Pascalon, sa bannière dûment empaquetée et roulée pour éviter les scènes tumultueuses de la veille.

La gaieté de ses compagnons, le sentiment du devoir accompli, la Jungfrau toute blanche, là-bas dans le ciel comme une fumée, il n'en fallait pas moins pour faire oublier au héros ce qu'il laissait derrière lui, à tout jamais peut-être, et sans un adieu. Aux dernières maison d'Interlaken, ses paupières se gonflèrent; et, tout en marchant, il s'épanchait à tour de rôle dans le sein d'Excourbaniès : « Écoutez, Spiridion », ou dans celui de Bravida : « Vous me connaissez, Placide... » car, par une ironie de la nature, ce militaire indomptable s'appelait Placide, et Spiridion ce buffle à peau rude, aux instincts matériels.

Malheureusement, la race tarasconnaise, plus galante que sentimentale, ne prend jamais les affaires de cœur au sérieux : « Qui perd une femme et quinze sous, c'est grand dommage de l'argent... » répondait le sentencieux Placide, et Spiridion pensait exactement comme lui ; quant à l'innocent Pascalon, il avait des femmes une peur horrible et rougissait jusqu'aux oreilles lorsqu'on prononçait le nom de la petite Scheideck devant lui, croyant qu'il s'agissait d'une personne légère dans ses mœurs. Le pauvre amoureux en fut réduit à garder ses confidences et se consola tout seul, ce qui est encore le plus sûr.

Quel chagrin d'ailleurs eût pu résister aux distractions de la route à travers l'étroite, profonde et sombre vallée où ils s'engageaient le long d'une rivière sinueuse, toute blanche d'écume, grondant comme un tonnerre dans l'écho des sapinières qui l'encaissaient, en pente sur ses deux rives !

Les délégués tarasconnais, la tête en l'air, avançaient avec une sorte de terreur, d'admiration religieuse ; ainsi les compagnons de Sindbad le marin, lorsqu'ils arrivèrent devant les palétuviers, les manguiers, toute la flore géante des côtes indiennes. Ne connaissant que leurs montagnettes pelées et pétrées, ils n'auraient jamais pensé qu'il pût y avoir tant d'arbres à la fois sur des montagnes si hautes.

« Et ce n'est rien, cela... vous verrez la Jungfrau ! » disait le P. C. A., qui jouissait de leur émerveillement, se sentait grandir à leurs yeux.

En même temps, pour égayer le décor, humaniser sa note imposante, des calvalcades se croisaient sur la route, de grands landaus à fond de train avec des voiles flottant aux portières, des têtes curieuses qui se penchaient pour regarder la délégation serrée autour de son chef, et, de distance en distance, les étalages de bibelots en bois sculpté, des fillettes plantées au bord du chemin, raides sous leurs chapeaux de paille à grands rubans, dans leurs jupes bigarrées, chantant des chœurs à trois voix en offrant des bouquets de framboises et d'edelweiss. Parfois, le cor des Alpes envoyait aux montagnes sa ritournelle mélancolique, enflée, répercutée dans les gorges et diminuée lentement, à la façon d'un nuage qui fond en vapeur.

« C'est beau, on dirait les orgues... » murmurait Pascalon, les yeux mouillés, extasié comme un saint de vitrail. Excourbaniès hurlait sans se décourager et l'écho répétait à perte de son l'intonation tarasconnaise : « Ha !... ha !... ha !... *fen dé brut.* »

Mais on se lasse après deux heures de marche dans le même décor,

fût-il organisé, vert sur bleu, des glaciers dans le fond, et sonore comme une horloge à musique. Le fracas des torrents, les chœurs à la tierce, les marchands d'objets au couteau, les petites bouquetières, devinrent insupportables à nos gens, l'humidité surtout, cette buée au fond de cet entonnoir, ce sol mou, fleuri de plantes d'eau, où jamais le soleil n'a pénétré.

« Il y a de quoi prendre une pleurésie », disait Bravida, retroussant le collet de sa jaquette. Puis la fatigue s'en mêla, la faim, la mauvaise humeur. On ne trouvait pas d'auberge; et, pour s'être bourrés de framboises, Excourbaniès et Bravida commençaient à souffrir cruellement. Pascalon lui-même, cet ange, chargé non seulement de la bannière, mais du piolet, du sac, de l'alpenstock dont les autres se débarrassaient lâchement sur lui, Pascalon avait perdu sa gaieté, ses vives gambades.

A un tournant de route, comme ils venaient de franchir la Lutschine sur un de ces ponts couverts qu'on trouve dans les pays de grande neige, une formidable sonnerie de cor les accueillit.

« Ah! *vaï*, assez!... assez!... » hurlait la délégation exaspérée.

L'homme, un géant, embusqué au bord de la route, lâcha l'énorme trompe en sapin descendant jusqu'à terre et terminée par une boîte à percussion qui donnait à cet instrument préhistorique la sonorité d'une pièce d'artillerie.

« Demandez-lui donc s'il ne connaît pas une auberge? » dit le président à Excourbaniès qui, avec un énorme aplomb, et un tout petit dictionnaire de poche, prétendait servir d'interprète à la délégation, depuis qu'on était en Suisse allemande. Mais, avant qu'il eût tiré son dictionnaire, le joueur de cor répondait en très bon français:

« Une auberge, messieurs?... mais parfaitement... le *Chamois fidèle* est tout près d'ici; permettez-moi de vous y conduire. »

Et, chemin faisant, il leur apprit qu'il avait habité Paris pendant des années, commissionnaire au coin de la rue Vivienne.

« Encore un de la Compagnie, parbleu! » pensa Tartarin, laissant ses amis s'étonner. Le confrère de Bompard leur fut du reste fort utile, car, malgré l'enseigne en français, les gens du *Chamois fidèle* ne parlaient qu'un affreux patois allemand.

Bientôt la délégation tarasconnaise, autour d'une énorme omelette aux pommes de terre, recouvra la santé et la belle humeur essentielle aux méridionaux comme le soleil à leur pays. On but sec, on mangea

ferme. Après force toasts portés au président et à son ascension, Tartarin, que l'enseigne de l'auberge intriguait depuis son arrivée, demanda au joueur de cor, cassant une croûte dans un coin de la salle avec eux :

« Vous avez donc du chamois, par ici ?... Je croyais qu'il n'en restait plus en Suisse. »

L'homme cligna des yeux :

« Ce n'est pas qu'il y en ait beaucoup, mais on pourrait vous en faire voir tout de même.

— C'est lui en faire tirer, qu'il faudrait, *vé!* dit Pascalon, plein d'enthousiasme... jamais le président n'a manqué son coup. »

Tartarin regretta de n'avoir pas apporté sa carabine.

« Attendez donc, je vais parler au patron. »

Il se trouva justement que le patron était un ancien chasseur de chamois ; il offrit son fusil, sa poudre, ses chevrotines et même de servir de guide à ces messieurs vers un gîte qu'il connaissait.

« En avant, zou ! » fit Tartarin, cédant à ses alpinistes heureux de faire briller l'adresse de leur chef. Un léger retard, après tout ; et la Jungfrau ne perdrait rien pour attendre !...

Sortis de l'auberge par derrière, ils n'eurent qu'à pousser la claire-voie du verger, guère plus grand qu'un jardinet de chef de gare, et se trouvèrent dans la montagne fendue de grandes crevasses rouillées entre les sapins et les ronces.

L'aubergiste avait pris l'avance et les Tarasconnais le voyaient déjà très haut, agitant les bras, jetant des pierres, sans doute pour faire lever la bête. Ils eurent beaucoup de mal à le rejoindre par ces pentes rocailleuses et dures, surtout pour des personnes qui sortent de table et qui n'ont pas plus l'habitude de gravir que les bons alpinistes de Tarascon. Un air lourd, avec cela, une haleine orageuse qui roulait des nuages lentement le long des cimes, sur leur tête.

« *Boufre!* » geignait Bravida.

Excourbaniès grognait :

« *Outre!*

— Que vous me feriez dire... » ajoutait le doux et bêlant Pascalon.

Mais le guide leur ayant, d'un geste brusque, intimé l'ordre de se taire, de ne plus bouger : « On ne parle pas sous les armes », dit Tartarin de Tarascon avec une sévérité dont chacun prit sa part, bien que le président seul fût armé. Ils restaient là debout, retenant leur souffle ; tout à coup Pascalon cria :

« *Vé!* le chamois, *vé...* »

A cent mètres au-dessus d'eux, les cornes droites, la robe d'un fauve clair, les quatre pieds réunis au bord du rocher, la jolie bête se découpait comme en bois travaillé, les regardant sans aucune crainte. Tartarin épaula méthodiquement, selon son habitude; il allait tirer, le chamois disparut.

« C'est votre faute, dit le commandant à Pascalon... Vous avez sifflé... ça lui a fait peur.

— J'ai sifflé, moi ?

— Alors, c'est Spiridion...

— Ah, vaï! jamais de la vie. »

On avait pourtant entendu un coup de sifflet strident, prolongé. Le président les mit tous d'accord en racontant que le chamois, à l'approche de l'ennemi, pousse un signal aigu par les narines. Ce diable de Tartarin connaissait à fond cette chasse comme toutes les autres! Sur l'appel de leur guide, ils se mirent en route ; mais la pente devenait de plus en plus raide, les roches plus escarpées, avec des fondrières à droite et à gauche. Tartarin tenait la tête, se retournant à chaque instant pour aider les délégués, leur tendre la main ou sa carabine. « La main, la main, si ça ne vous fait rien, » demandait le bon Bravida qui avait très peur des armes chargées.

Nouveau signe du guide, nouvel arrêt de la délégation, le nez en l'air.

« Je viens de sentir une goutte! » murmura le commandant tout inquiet. En même temps, la foudre gronda, et plus forte que la foudre, la voix d'Excourbaniès : « A vous, Tartarin! » Le chamois venait de bondir tout près d'eux, franchissant le ravin comme une lueur dorée, trop vite pour que Tartarin pût épauler, pas assez pour les empêcher d'entendre le long sifflement de ses narines.

« J'en aurai raison, coquin de sort! » dit le président, mais les délégués protestèrent. Excourbaniès, subitement très aigre, lui demanda s'il avait juré de les exterminer.

« Cher maî... aî... aître... » bêla timidement Pascalon, « j'ai ouï dire que le chamois, lorsqu'on l'accule aux abîmes, se retourne contre le chasseur et devient dangereux.

— Ne l'acculons pas, alors! » fit Bravida terrible, la casquette en bataille.

Tartarin les appela poules mouillées. Et brusquement, tandis

qu'ils se disputaient, ils disparurent les uns aux yeux des autres dans une épaisse nuée tiède qui sentait le soufre et à travers laquelle ils se cherchaient, s'appelaient.

« Hé ! Tartarin.

— Etes-vous là, Placide ?

— Maî... aî... tre !

— Du sang-froid ! du sang-froid ! »

Une vraie panique. Puis un coup de vent creva le nuage, l'emporta comme une voile arrachée flottant aux ronces, d'où sortit un éclair en zig-zag avec un épouvantable coup de tonnerre sous les pieds des voyageurs. « Ma casquette !... » cria Spiridion décoiffé par la tempête, les cheveux tout droits crépitant d'étincelles électriques. Ils étaient en plein cœur de l'orage, dans la forge même de Vulcain. Bravida, le premier, s'enfuit à toute vitesse ; le reste de la délégation s'élançait derrière lui, mais un cri du P. C. A. qui pensait à tout les retint :

« Malheureux... gare à la foudre !... »

Du reste, en dehors du danger très réel qu'il leur signalait, on ne pouvait guère courir sur ces pentes abruptes, ravinées, transformées en torrents, en cascades, par toute l'eau du ciel qui tombait. Et le retour fut sinistre, à pas lents sous la folle radée, parmi les courts éclairs suivis d'explosions, avec des glissades, des chutes, des haltes forcées. Pascalon se signait, invoquait tout haut, comme à Tarascon, « sainte Marthe et Sainte Hélène, sainte Marie-Madeleine, » pendant qu'Excourbaniès jurait : « Coquin de sort ! » et que Bravida, l'arrière-garde, se retournait saisi d'inquiétude :

« Qué diable est-ce qu'on entend derrière nous ?... ça siffle, ça galope, puis ça s'arrête... » L'idée du chamois furieux, se jetant sur les chasseurs, ne lui sortait pas de l'esprit, à ce vieux guerrier. Tout bas, pour ne pas effrayer les autres, il fit part de ses craintes à Tartarin qui, bravement, prit sa place à l'arrière-garde et marcha la tête haute, trempé jusqu'aux os, avec la détermination muette que donne l'imminence d'un danger. Par exemple, rentré à l'auberge, lorsqu'il vit ses chers alpinistes à l'abri, en train de s'étriller, de s'essorer autour d'un énorme poêle de faïence, dans la chambre du premier étage où montait l'odeur du grog au vin commandé, le président s'écouta frissonner et déclara, très pâle : « Je crois bien que j'ai pris le mal... »

« Prendre le mal ! » expression de terroir sinistre dans son vague et sa brièveté, qui dit toutes les maladies, peste, choléra, vomito negro,

les noires, les jaunes, les foudroyantes, dont se croit atteint le Tarasconnais à la moindre indisposition.

Tartarin avait pris le mal! Il n'était plus question de repartir, et la délégation ne demandait que le repos. Vite, on fit bassiner le lit, on pressa le vin chaud, et, dès le second verre, le président sentit par tout son corps douillet une chaleur, un picotis de bon augure. Deux oreillers dans le dos, un « plumeau » sur les pieds, son passe-montagne serrant la tête, il éprouvait un bien-être délicieux à écouter les rugissements de la tempête, dans la bonne odeur de sapin de cette pièce rustique aux murs en bois, aux petites vitres plombées, à regarder ses chers alpinistes pressés autour du lit, le verre en main, avec les tournures hétéroclites que donnaient à leurs types gaulois, sarrasins ou romains, les courtines, rideaux, tapis dont ils s'étaient affublés, tandis que leurs vêtements fumaient devant le poêle. S'oubliant lui-même, il les questionnait d'une voix dolente :

« Êtes-vous bien, Placide!... Spiridion, vous sembliez souffrir tout à l'heure?... »

Non, Spiridion ne souffrait plus; cela lui avait passé en voyant le président si malade, Bravida qui accommodait la morale aux proverbes de son pays, ajouta cyniquement : « Mal de voisin réconforte et même guérit!... » Puis ils parlèrent de leur chasse, s'échauffant au souvenir de certains épisodes dangereux, ainsi quand la bête s'était retournée, furieuse; et sans complicité de mensonge, bien ingénument, ils fabriquaient déjà la fable qu'ils raconteraient au retour.

Soudain, Pascalon, descendu pour aller chercher une nouvelle tournée de grog, apparut tout effaré, un bras nu hors du rideau à fleurs bleues qu'il ramenait contre lui d'un geste pudique à la Polyeucte. Il fut plus d'une seconde sans pouvoir articuler tout bas, l'haleine courte : « Le chamois!...

— Eh bien, le chamois?...

— Il est en bas, à la cuisine... Il se chauffe!...

— Ah! vaï...

— Tu badines!...

— Si vous alliez voir, Placide? »

Bravida hésitait. Excourbaniès descendit sur la pointe du pied, puis revint presque tout de suite, la figure bouleversée... De plus en plus fort!... le chamois buvait du vin chaud.

On lui devait bien cela, à la pauvre bête, après la course folle qu'elle

avait fournie dans la montagne, tout le temps relancée ou rappelée par son maître qui, d'ordinaire, se contentait de la faire évoluer dans la salle pour montrer aux voyageurs comme elle était d'un facile dressage.

« C'est écrasant ! » dit Bravida, n'essayant plus de comprendre, tandis que Tartarin enfonçait le passe-montagne en casque à mèche sur ses yeux pour cacher aux délégués la douce hilarité qui le gagnait en rencontrant à chaque étape, avec ses trucs et ses comparses, la Suisse rassurante de Bompard.

X

L'ascension de la Jungfrau. — Vé, les bœufs!
Les crampons de Kennedy ne marchent pas,
la lampe a chalumeau non plus.
Apparition d'hommes masqués au chalet du Club Alpin.
Le président dans la crevasse. — Il y laisse ses lunettes.
Sur les cimes! — Tartarin devenu dieu.

Grande affluence, ce matin-là, à l'hôtel Bellevue, sur la Petite Scheideck. Malgré la pluie et les rafales, on avait dressé les tables dehors, à l'abri de la véranda, parmi tout un étalage d'alpenstocks, gourdes, longues-vues, coucous en bois sculpté, et les touristes pouvaient en déjeunant contempler, à gauche, à quelque deux mille mètres de profondeur, l'admirable vallée de Grindelwald; à droite, celle de Lauterbrunnen, et en face, à une portée de fusil, semblait-il, les pentes immaculées, grandioses, de la Jungfrau, ses névés, ses glaciers, toute cette blancheur réverbérée illuminant l'air alentour, faisant les verres encore plus transparents, les nappes encore plus blanches.

Mais, depuis un moment, l'attention générale se trouvait distraite par une caravane tapageuse et barbue qui venait d'arriver à cheval, à mulet, à âne, même en chaise à porteurs, et se préparait à l'escalade par un déjeuner copieux, plein d'entrain, dont le vacarme contrastait

avec les airs ennuyés, solennels, des Riz et Pruneaux très illustres réunis à la Scheideck : lord Chipendale, le sénateur belge et sa famille, le diplomate autros-hongrois, d'autres encore. On aurait pu croire que tous ces gens barbus attablés ensemble allaient tenter l'ascension, car ils s'occupaient à tour de rôle des préparatifs de départ, se levaient, se précipitaient pour aller faire des recommandations aux guides, inspecter les provisions, et, d'un bout de la terrasse à l'autre, ils s'interpellaient de cris terribles :

« Hé ! Placide, *vé* la terrine si elle est dans le sac ! — N'oubliez pas la lampe à chalumeau, au *mouains*. »

Au départ, seulement, on vit qu'il s'agissait d'une simple conduite, et que, de toute la caravane, un seul allait monter, mais quel un !

« Enfants, y sommes-nous ? » dit le bon Tartarin d'une voix triomphante et joyeuse où ne tremblait pas l'ombre d'une inquiétude pour les dangers possibles du voyage, son dernier doute sur le truquage de la Suisse s'étant dissipé le matin même devant les deux glaciers de Grindelwald, précédés chacun d'un guichet et d'un tourniquet avec cette inscription : « Entrée du glacier : un franc cinquante. »

Il pouvait donc savourer sans regret ce départ en apothéose, la joie de se sentir regardé, envié, admiré par ces effrontées petites misses à coiffures étroites de jeunes garçons, qui se moquaient si gentiment de lui au Rigi-Kulm, et à cette heure, s'enthousiasmaient en comparant ce petit homme avec l'énorme montagne qu'il allait gravir. L'une faisait son portrait sur un album ; celle-ci tenait à l'honneur de toucher son alpenstock. « Tchimppegne !... tchimppegne !... » s'écria tout à coup un long, funèbre Anglais au teint briqueté s'approchant le verre et la bouteille en mains. Puis, après avoir obligé le héros à trinquer :

« Lord Chipendale, sir... Et vô ?

— Tartarin de Tarascon.

— Oh ! yes... Tarterine... Il était très joli nom pour un cheval... » dit le lord, qui devait être quelque fort sportsman d'outre-Manche.

Le diplomate austro-hongrois vint aussi serrer la main de l'Alpiniste entre ses mitaines, se souvenant vaguement de l'avoir entrevu à quelque endroit : « Enchanté !... enchanté !... » ânonna-t-il plusieurs fois, et, ne sachant plus comment en sortir, il ajouta : « Compliments à madame... » sa formule mondaine pour brusquer les présentations.

Mais les guides s'impatientaient, il fallait atteindre avant le soir la cabane du Club Alpin où l'on couche en première étape, il n'y avait

pas une minute à perdre. Tartarin le comprit, salua d'un geste circulaire, sourit paternellement aux malicieuses misses, puis, d'une voix tonnante :

« Pascalon, la bannière ! »

Elle flotta, les méridionaux se découvrirent, car on aime le théâtre à Tarascon ; et sur le cri vingt fois répété : « Vive le président !... Vive Tartarin... Ah ! Ah !... *fen dé brut*... » la colonne s'ébranla, les deux guides en tête, portant le sac, les provisions, des fagots de bois, puis Pascalon tenant l'oriflamme, enfin le P. C. A. et les délégués qui devaient l'accompagner jusqu'au glacier du Guggi. Ainsi déployé en procession avec son claquement de drapeau sur ces fonds mouillés, ces crêtes dénudées ou neigeuses, le cortège évoquait vaguement le jour des morts à la campagne.

Tout à coup le commandant cria fort alarmé :

« Vé, les bœufs ! »

On voyait quelque bétail broutant l'herbe rase dans les ondulations de terrain. L'ancien militaire avait de ces animaux une peur nerveuse, insurmontable, et comme on ne pouvait le laisser seul, la délégation dut s'arrêter. Pascalon transmit l'étendard à l'un des guides ; puis, sur une dernière étreinte, des recommandations bien rapides, l'œil aux vaches :

« Et adieu, *qué!*

— Pas d'imprudence au *mouains*... » ils se séparèrent. Quant à proposer au président de monter avec lui, pas un n'y songea ; c'était trop haut, *boufre!* A mesure qu'on approchait, cela grandissait encore, les abîmes se creusaient, les pics se hérissaient dans un blanc chaos que l'on eût dit infranchissable. Il valait mieux regarder l'ascension, de la Scheideck.

De sa vie, naturellement, le président du Club des Alpines n'avait mis les pieds sur un glacier. Rien de semblable dans les montagnettes de Tarascon embaumées et sèches comme un paquet de vétiver ; et cependant les abords du Guggi lui donnaient une sensation de déjà vu, éveillaient le souvenir de chasses en Provence, tout au bout de la Camargue, vers la mer. C'était la même herbe toujours plus courte, grillée, comme roussie au feu. Çà et là des flaques d'eau, des infiltrations trahies de roseaux grêles, puis la moraine, comme une dune mobile de sable, de coquilles brisées, d'escarbilles, et, au bout, le glacier aux vagues bleu-vert, crêtées de blanc, moutonnantes comme des flots silencieux et figés. Le vent qui venait de là, sifflant et dur, avait aussi le mordant, la fraîcheur salubre des brises de mer.

« Non, merci... J'ai mes crampons... » fit Tartarin au guide lui offrant des chaussons de laine pour passer sur ses bottes... « Crampons Kennedy... perfectionnés... très commodes... » Il criait comme pour un sourd afin de se faire mieux comprendre de Christian Inebnit, qui ne savait pas plus de français que son camarade Kaufmann; et en même temps, assis sur la moraine, il fixait par leurs courroies des espèces de socques ferrés de trois énormes et fortes pointes. Cent fois il les avait expérimentés, ces crampons Kennedy, manœuvrés dans le jardin du baobab; néanmoins, l'effet fut inattendu. Sous le poids du héros, les pointes s'enfoncèrent dans la glace avec tant de force que toutes les tentatives pour les retirer furent vaines. Voilà Tartarin cloué au sol, suant, jurant, faisant des bras et de l'alpenstock une télégraphie désespérée, réduit enfin à rappeler ses guides qui s'en allaient devant, persuadés qu'ils avaient affaire à un alpiniste expérimenté.

Dans l'impossibilité de le déraciner, on défit les courroies, et les crampons abandonnés dans la glace, remplacés par une paire de chaussons tricotés, le président continua sa route, non sans beaucoup de peine et de fatigue. Inhabile à tenir son bâton, il y butait des jambes, le fer patinait, l'entraînait quand il s'appuyait trop fort; il essaya du piolet, plus dur encore à manœuvrer, la houle du glacier s'accentuant à mesure, bousculant l'un par-dessus l'autre ses flots immobiles dans une apparence de tempête furieuse et pétrifiée.

Immobilité apparente, car des craquements sourds, de monstrueux borborygmes, d'énormes quartiers de glace se déplaçant avec lenteur comme les pièces truquées d'un décor, indiquaient l'intérieure vie de toute cette masse figée, ses traîtrises d'élément; et sous les yeux de l'Alpiniste, au jeté de son pic, des crevasses se fendaient, des puits sans fond où les glaçons en débris roulaient indéfiniment. Le héros tomba à plusieurs reprises, une fois jusqu'à mi-corps, dans un de ces goulots verdâtres où ses larges épaules le retinrent au passage.

A le voir si maladroit et en même temps si tranquille et sûr de lui, riant, chantant, gesticulant comme tout à l'heure pendant le déjeuner, les guides s'imaginèrent que le champagne suisse l'avait impressionné. Pouvaient-ils supposer autre chose d'un président de Club Alpin, d'un ascensionniste renommé dont ses camarades ne parlaient qu'avec des « Ah! » et de grands gestes? L'ayant pris chacun sous un bras avec la fermeté respectueuse de policemen mettant en voiture un fils de famille éméché, ils tâchaient, à l'aide de monosyllabes et de gestes,

d'éveiller sa raison aux dangers de la route, à la nécessité de gagner la cabane avant la nuit ; le menaçaient des crevasses, du froid, des avalanches. Et, de la pointe de leurs piolets, ils lui montraient l'énorme accumulation des glaces, les névés en mur incliné devant eux jusqu'au zénith dans une réverbération aveuglante.

Mais le bon Tartarin se moquait bien de tout cela : « Ah! vaï, les crevasses... Ah! vaï, les avalanches... » et il pouffait de rire en clignant de l'œil, leur envoyait des coups de coudes dans les côtes pour bien faire comprendre à ses guides qu'on ne l'abusait pas, qu'il était dans le secret de la comédie.

Les autres finissaient par s'égayer à l'entrain des chansons tarasconnaises, et, quand ils posaient une minute sur un bloc solide pour permettre au monsieur de reprendre haleine, ils *yodlaient* à la mode suisse, mais pas bien fort, de crainte des avalanches, ni bien longtemps, car l'heure s'avançait. On sentait le soir proche, au froid plus vif et surtout à la décoloration singulière de toutes ces neiges, ces glaces, amoncelées, surplombantes, qui, même sous un ciel brumeux, gardent un irisement de lumière, mais, lorsque le jour s'éteint, remonté vers les cimes fuyantes, prennent des teintes livides, spectrales, de monde lunaire. Pâleur, congélation, silence, toute la mort. Et le bon Tartarin si chaud, si vivant, commençait pourtant à perdre sa verve, quand un, cri lointain d'oiseau, le rappel d'une « perdrix des neiges » sonnant dans cette désolation, fit passer devant ses yeux une campagne brûlée et, sous le couchant couleur de braise, des chasseurs tarasconnais s'épongeant le front, assis sur leurs carniers vides, dans l'ombre fine d'un olivier.

Ce souvenir le réconforta.

En même temps, Kaufmann lui montrait au-dessus d'eux quelque chose ressemblant à un fagot de bois sur la neige. « *Die Hütte.* » C'était la cabane. Il semblait qu'on dût l'atteindre en quelques enjambées, mais il fallait encore une bonne demi-heure de marche. L'un des guides alla devant pour allumer le feu. La nuit descendait maintenant, la bise piquait sur le sol cadavérique ; et Tartarin, ne se rendant plus bien compte des choses, fortement soutenu par le bras du montagnard, butait, bondissait, sans un fil sec sur la peau malgré l'abaissement de la température. Tout à coup une flamme jaillit à quelques pas, portant une bonne odeur de soupe à l'oignon.

On arrivait.

Rien de plus rudimentaire que ces haltes établies dans la montagne par les soins du Club Alpin Suisse. Une seule pièce dont un plan de bois dur incliné, servant de lit, tient presque tout l'espace, n'en laissant que fort peu pour le fourneau et la table longue clouée au parquet comme les bancs qui l'entourent. Le couvert était déjà mis, trois bols, des cuillers d'étain, la lampe à chalumeau pour le café, deux conserves de Chicago ouvertes. Tartarin trouva le dîner délicieux bien que la soupe à l'oignon empestât la fumée et que la fameuse lampe à chalumeau brevetée, qui devait parfaire son litre de café en trois minutes, n'eût jamais voulu fonctionner.

Au dessert, il chanta : c'était sa seule façon de causer avec ses guides. Il chanta des airs de son pays : *la Tarasque*, *les Filles d'Avignon*. Les guides répondaient par des chansons locales en patois allemand : *Mi Vater isch en Appenzeller... aou... aou...*» Braves gens aux traits durs et frustes, taillés en pleine roche, avec de la barbe dans les creux qui semblait de la mousse, de ces yeux clairs, habitués aux grands espaces, comme en ont les matelots : et cette sensation de la mer et du large qu'il avait tout à l'heure en approchant du Guggi, Tartarin la retrouvait ici, en face de ces marins du glacier, dans cette cabane étroite, basse et fumeuse, vrai entrepont de navire, dans l'égouttement de la neige du toit qui fondait à la chaleur, et les grands coups de vent tombant en paquet d'eau, secouant tout, faisant craquer les planches, vaciller la flamme de la lampe, et s'arrêtant tout à coup sur un silence énorme, monstrueux, de fin du monde.

On achevait de dîner, quand des pas lourds sur le sol opaque, des voix s'approchèrent. Des bourrades violentes ébranlèrent la porte. Tartarin, très ému, regarda ses guides... Une attaque nocturne à ces hauteurs!... Les coups redoublèrent. « Qui va là ? » fit le héros sautant sur son piolet : mais déjà la cabane était envahie par deux Yankees gigantesques masqués de toile blanche, les vêtements trempés de sueur et de neige, puis, derrière eux, des guides, des porteurs, toute une caravane qui venait de faire l'ascension de la Jungfrau.

« Soyez les bienvenus, milords, » dit le Tarasconnais avec un geste large et dispensateur dont les milords n'avaient nul besoin pour prendre leurs aises. En un tour de main, la table fut investie, le couvert enlevé, les bols et les cuillers passés à l'eau chaude pour servir aux arrivants, selon la règle établie en tous ces chalets alpins : les bottes des milords fumaient devant le poêle, pendant qu'eux-mêmes, déchaussés, les

pieds enveloppés de paille, s'étalaient devant une nouvelle soupe à l'oignon.

Le père et le fils, ces Américains; deux géants roux, têtes de pionniers, dures et volontaires. L'un d'eux, le plus âgé, avait dans sa face boursouflée, hâlée, craquelée, des yeux dilatés, tout blancs; et bientôt, à son hésitation tâtonnante autour de la cuiller et du bol, aux soins que son fils prenait de lui, Tartarin comprit que c'était le fameux alpiniste aveugle dont on lui avait parlé à l'hôtel Bellevue et auquel il ne voulait pas croire, grimpeur fameux dans sa jeunesse, qui, malgré ses soixante ans et son infirmité, recommençait avec son fils toutes ses courses d'autrefois. Il avait déjà fait ainsi le Wetterhorn et la Jungfrau, comptait attaquer le Cervin et le Mont-Blanc, prétendant que l'air des cimes, cette aspiration froide à goût de neige, lui causait une joie indicible, tout un rappel de sa vigueur passée.

« Différemment, demandait Tartarin à l'un des porteurs, car les Yankees n'étaient pas communicatifs et ne répondaient que *yes* et *no* à toutes ses avances... différemment, puisqu'il n'y voit pas, comment s'arrange-t-il aux passages dangereux?

— Oh! il a le pied montagnard, puis son fils est là qui le veille, lui place les talons... Le fait est qu'il s'en tire toujours sans accident.

— D'autant que les accidents ne sont jamais bien terribles, *qué?* »

Après un sourire d'entente au porteur ahuri, le Tarasconnais persuadé de plus en plus que « tout ça c'était de la blague », s'allongea sur la planche, roulé dans sa couverture, le passe-montagne jusqu'aux yeux, et s'endormit, malgré la lumière, le train, la fumée des pipes et l'odeur de l'oignon...

« Mossié!... Mossié!... »

Un de ses guides le secouait pour le départ pendant que l'autre versait du café bouillant dans les bols. Il y eut quelques jurons, des grognements de dormeurs que Tartarin écrasait au passage pour gagner la table, puis la porte. Brusquement, il se trouva dehors, saisi de froid, ébloui par la réverbération féerique de la lune sur ces blanches nappes, ces cascades figées où l'ombre des pics, des aiguilles, les séracs, se découpait d'un noir intense. Ce n'était plus l'étincelant chaos de l'après-midi, ni le livide amoncellement des teintes grises du soir, mais une ville accidentée de ruelles sombres, de coulées mystérieuses, d'angles douteux entre des monuments de marbre et des ruines effritées, une ville morte avec de larges places désertes.

Deux heures! En marchant bien on serait là-haut pour midi « Zou! dit le P. C. A. tout gaillard et s'élançant comme à l'assaut. Mais ces guides l'arrêtèrent : il fallait s'attacher pour ces passages périlleux.

« Ah! *vaï*, s'attacher?... Enfin, si ça vous amuse... »

Christian Inebnit prit la tête, laissant trois mètres de corde entre lui et Tartarin qu'une même distance séparait du second guide chargé des provisions et de la bannière. Le Tarasconnais se tenait mieux que la veille, et, vraiment, il fallait que sa conviction fût faite pour qu'il ne prît pas au sérieux les difficultés de la route, — si l'on peut appeler route la terrible arête de glace sur laquelle ils avançaient avec précaution, large de quelques centimètres et tellement glissante que le piolet de Christian devait y tailler des marches.

La ligne de l'arête étincelait entre deux profondeurs d'abîmes. Mais si vous croyez que Tartarin avait peur, pas plus! A peine le petit frisson à fleur de peau du franc-maçon novice auquel on fait subir les premières épreuves. Il se posait très exactement dans les trous creusés par le guide de tête, faisait tout ce qu'il lui voyait faire, aussi tranquille que dans le jardin du baobab lorsqu'il s'exerçait autour de la margelle, au grand effroi des poissons rouges. Un moment la crête devint si étroite qu'il fallut se mettre à califourchon, et, pendant qu'ils allaient lentement, s'aidant des mains, une formidable détonation retentit à droite, au-dessous d'eux. « Avalanche! » dit Inebnit, immobile tant que dura la répercussion des échos, nombreuse, grandiose à remplir le ciel, et terminée par un long roulement de foudre qui s'éloigne ou qui tombe en détonations perdues. Après, le silence s'étala de nouveau, couvrit tout comme un suaire.

L'arête franchie, ils s'engagèrent sur un névé de pente assez douce, mais d'une longueur interminable. Ils grimpaient depuis plus d'une heure, quand une mince ligne rose commença à marquer les cimes, là-haut, bien haut sur leurs têtes. C'était le matin qui s'annonçait. En bon Méridional ennemi de l'ombre, Tartarin entonnait son chant d'allégresse :

Grand souleu de la Provenço
Gai compaire dou mistrau (1)...

(1) Grand soleil de la Provence, — Gai compère du mistral.

Une brusque secouée de la corde par devant et par derrière l'arrêta net au milieu de son couplet. « Chut!... chut!... » faisait Inebnit montrant du bout de son piolet la ligne menaçante des séracs gigantesques et tumultueux, aux assises branlantes, et dont la moindre secousse pouvait déterminer l'éboulement. Mais le Tarasconnais savait à quoi s'en tenir; ce n'est pas à lui qu'il fallait pousser de pareilles bourdes, et, d'une voix retentissante, il reprit :

Tu qu'escoulès la Durançó
Commo un flot de vin de Crau (2).

Les guides, voyant qu'ils n'auraient pas raison de l'enragé chanteur, firent un grand détour pour s'éloigner des séracs et, bientôt, furent arrêtés par une énorme crevasse qu'éclairait en profondeur, sur les parois d'un vert glauque, le furtif et premier rayon du jour. Ce qu'on appelle un « pont de neige » la surmontait, si mince, si fragile, qu'au premier pas il s'éboula dans un tourbillon de poussière blanche, entraînant le premier guide et Tartarin suspendus à la corde que Rodolphe Kaufmann, le guide d'arrière, se trouvait seul à soutenir, cramponné de toute sa vigueur de montagnard à son piolet profondément enfoncé dans la glace. Mais s'il pouvait retenir les deux hommes sur le gouffre, la force lui manquait pour les en retirer, et il restait accroupi, les dents serrées, les muscles tendus, trop loin de la crevasse pour voir ce qui s'y passait.

D'abord abasourdi par la chute, aveuglé de neige, Tartarin s'était agité une minute des bras et des jambes en d'inconscientes détentes, comme un pantin détraqué, puis, redressé au moyen de la corde, il pendait sur l'abîme, le nez à cette paroi de glace que lissait son haleine, dans la posture d'un plombier en train de ressouder des tuyaux de descente. Il voyait au-dessus de lui pâlir le ciel, s'effacer les dernières étoiles, au-dessous s'approfondir le gouffre en d'opaques ténèbres d'où montait un souffle droit.

Tout de même, le premier étourdissement passé, il retrouva son aplomb, sa belle humeur.

« Eh! là-haut, père Kauffmann, ne nous laissez pas moisir ici, *qué!*

(2) Toi qui siffles la Durance — Comme un coup de vin de Crau.

il y a des courants d'air, et puis cette sacrée corde qui nous coupe les reins. »

Kaufmann n'aurait su répondre ; desserrer les dents, c'eût été perdre sa force. Mais Inebnit criait du fond :

« Mossié !... Mossié !... piolet... » car le sien s'était perdu dans la chute ; et le lourd instrument passé des mains de Tartarin dans celles du guide, difficilement à cause de la distance qui séparait les deux pendus, le montagnard s'en servit pour entailler la glace devant lui d'encoches où cramponner ses pieds et ses mains.

Le poids de la corde ainsi affaibli de moitié, Rodolphe Kaufmann, avec une vigueur calculée, des précautions infinies, commença à tirer vers lui le président dont la casquette tarasconnaise parut enfin au bord de la crevasse. Inebnit reprit pied à son tour, et les deux montagnards se retrouvèrent avec l'effusion aux paroles courtes qui suit les grands dangers chez ces gens d'élocution difficile ; ils étaient émus, tout tremblants de l'effort ; Tartarin dut leur passer sa gourde de kirsch pour raffermir leurs jambes. Lui paraissait dispos et calme, et tout en se secouant, battant la semelle en mesure, il fredonnait au nez des guides ébahis.

« Brav... brav... Franzose... » disait Kaufmann lui tapant sur l'épaule ; et Tartarin avec son beau rire :

« Farceur, je savais bien qu'il n'y avait pas de danger... »

De mémoire de guide, on n'avait vu un alpiniste pareil.

Ils se remirent en route, grimpant à pic une sorte de mur de glace gigantesque de six à huit cents mètres où l'on creusait les degrés à mesure, ce qui prenait beaucoup de temps. L'homme de Tarascon commençait à se sentir à bout de forces sous le brillant soleil que réverbérait toute la blancheur du paysage, d'autant plus fatigante pour ses yeux qu'il avait laissé ses lunettes dans le gouffre. Bientôt une affreuse défaillance le saisit, ce mal des montagnes qui produit les mêmes effets que le mal de mer. Éreinté, la tête vide, les jambes molles, il manquait les pas et ses guides durent l'empoigner, chacun d'un côté, comme la veille, le soutenant, le hissant jusqu'en haut du mur de glace. Alors cent mètres à peine les séparaient du sommet de la Junfgrau ; mais, quoique la neige se fît dure et résistante, le chemin plus facile, cette dernière étape leur prit un temps interminable, la fatigue et la suffocation du P. C. A. augmentant toujours.

Tout à coup les montagnards le lâchèrent et, agitant leurs chapeaux,

se mirent à *yodler* avec transport. On était arrivé. Ce point dans l'espace immaculé, cette crête blanche un peu arrondie, c'était le but, et pour le bon Tartarin la fin de la torpeur somnambulique dans laquelle il vaguait depuis une heure.

«Scheideck! Scheideck!» criaient les guides lui montrant tout en bas, bien loin, sur un plateau de verdure émergeant des brumes de la vallée, l'hôtel Bellevue guère plus gros qu'un dé à jouer.

De là jusque vers eux s'étalait un panorama admirable, une montée de champs de neige dorés, orangés par le soleil, ou d'un bleu profond et froid, un amoncellement de glaces bizarrement structurées en tours, en flèches, en aiguillles, arêtes, bosses gigantesques, à croire que dormait dessous le mastodonte ou le mégathérium disparus. Toutes les teintes du prisme s'y jouaient, s'y rejoignaient dans le lit de vastes glaciers roulant leurs cascades immobiles, croisées avec d'autres petits torrents figés dont l'ardeur du soleil liquéfiait les surfaces plus brillantes et plus unies. Mais à la grande hauteur, cet étincellement se calmait, une lumière flottait, écliptique et froide, qui faisait frissonner Tartarin autant que la sensation de silence et de solitude de tout ce blanc désert aux replis mystérieux.

Un peu de fumée, de sourdes détonations montèrent de l'hôtel. On les avait vus, on tirait le canon en leur honneur, et la pensée qu'on le regardait, que ses alpinistes étaient là, les misses, Riz et Pruneaux illustres, avec leurs lorgnettes braquées, rappela Tartarin à la grandeur de sa mission. Il t'arracha des mains du guide, ô bannière tarasconnaise, te fit flotter deux ou trois fois; puis, enfonçant son piolet dans la neige, s'assit sur le fer de la pioche, bannière au poing, superbe, face au public. Et, sans qu'il s'en aperçût, par une de ces répercussions spectrales fréquentes aux cimes, pris entre le soleil et les brumes qui s'élevaient derrière lui, un Tartarin gigantesque se dessina dans le ciel, élargi et trapu, la barbe hérissée hors du passe-montagne, pareil à un de ces dieux scandinaves que la légende se figure trônant au milieu des nuages.

XI

En route pour Tarascon! — Le lac de Genève.
Tartarin propose une visite au cachot de Bonivard.
Court dialogue au milieu des roses.
Toute la bande sous les verrous. — L'infortuné Bonivard.
Ou se retrouve une certaine corde fabriquée en Avignon.

A la suite de l'ascension, le nez de Tartarin pela, bourgeonna, ses joues craquelèrent. Il resta chambré pendant cinq jours à l'hôtel Bellevue. Cinq jours de compresses, de pommades, dont il trompait la fadeur gluante et l'ennui en faisant des parties de quadrette avec les délégués ou leur dictant un long récit détaillé, circonstancié, de son expédition, pour être lu en séance, au Club des Alpines, et publié dans le *Forum;* puis, lorsque la courbature générale eut disparu et qu'il ne resta plus sur le noble visage du P. C. A. que quelques ampoules, escarres, gerçures, avec une belle teinte de poterie étrusque, la délégation et son président se remirent en route pour Tarascon, viâ Genève.

Passons sur les épisodes du voyage, l'effarement que jeta la bande méridionale dans les wagons étroits, les paquebots, les tables d'hôte, par ses chants, ses cris, son affectuosité débordante, et sa bannière, et ses alpenstocks; car depuis l'ascension du P. C. A., ils s'étaient tous munis de ces bâtons de montagne, où les noms d'escalades célèbres s'enroulent, marqués au feu, en vers de mirlitons.

Montreux!

Ici, les délégués, sur la proposition du maître, décidaient de faire halte un ou deux jours pour visiter les bords fameux du Léman, Chillon surtout, et son cachot légendaire dans lequel languit le grand patriote Bonivard et qu'ont illustré Byron et Delacroix.

Au fond, Tartarin se souciait fort peu de Bonivard, son aventure avec Guillaume Tell l'ayant éclairé sur les légendes suisses; mais passant à Interlaken, il avait appris que Sonia venait de partir pour Montreux avec son frère dont l'état s'aggravait, et cette invention d'un pèlerinage historique lui servait de prétexte pour revoir la jeune fille et, qui sait, la décider peut-être à le suivre à Tarascon.

Bien entendu, ses compagnons croyaient de la meilleure foi du monde qu'ils venaient rendre hommage au grand citoyen genevois dont le P. C. A. leur avait raconté l'histoire; même, avec leur goût pour les manifestations théâtrales, sitôt débarqués à Montreux, ils auraient voulu se mettre en file, déployer la bannière et marcher sur Chillon aux cris mille fois répétés de « Vive Bonivard! » Le président fut obligé de les calmer. « Déjeunons d'abord, nous verrons ensuite... » Et ils emplirent l'omnibus d'une pension Müller quelconque, stationné ainsi que beaucoup d'autres, autour du ponton de débarquement.

« *Vé* le gendarme, comme il nous regarde! » dit Pascalon montant le dernier avec la bannière toujours très mal commode à installer. Et, Bravida inquiet : « C'est vrai... Qu'est-ce qu'il nous veut, ce gendarme, de nous examiner comme ça?...

— Il m'a reconnu, pardi! » fit le bon Tartarin modestement; et il souriait de loin au soldat de la police vaudoise dont la longue capote bleue se tournait avec obstination vers l'omnibus filant entre les peupliers du rivage.

Il y avait marché ce matin-là, à Montreux. Des rangées de petites boutiques en plein vent le long du lac, étalages de fruits, de légumes, de dentelles à bon marché et de ces bijouteries claires, chaînes, plaques, agrafes, dont s'ornent les costumes des Suissesses comme de neige travaillée ou de glace en perles. A cela se mêlait le train du petit port où s'entre-choquait toute une flottille de canots de plaisance aux couleurs vives, le transbordement des sacs et des tonneaux débarqués des grandes brigantines aux voiles en antennes, les rauques sifflements, les cloches des paquebots, et le mouvement des cafés, des brasseries, des fleuristes, des brocanteurs qui bordent le quai. Un coup de soleil

là-dessus, on aurait pu se croire à la marine de quelque station méditerranéenne, entre Menton et Bordighera. Mais le soleil manquait, et les Tarasconnais regardaient ce joli pays à travers une buée d'eau qui montait du lac bleu, grimpait les rampes, les petites rues caillouteuses, rejoignait au-dessus des maisons en étage d'autres nuages noirs amoncelés entre les sombres verdures de la montagne, chargé de pluie à en crever.

« Coquin de sort ! Je ne suis pas lacustre, dit Spiridion Excourbaniès essuyant la vitre pour regarder les perspectives de glaciers, de vapeurs blanches fermant l'horizon en face...

— Moi non plus, soupira Pascalon... ce brouillard, cette eau morte... ça me donne envie de pleurer. »

Bravida se plaignait aussi, craignant pour sa goutte sciatique.

Tartarin les reprit sévèrement. N'était-ce donc rien que raconter au retour qu'ils avaient vu le cachot de Bonivard, inscrit leurs noms sur des murailles historiques à côté des signatures de Rousseau, de Byron, Victor Hugo, George Sand, Eugène Sue. Tout à coup, au milieu de sa tirade, le président s'interrompit, changea de couleur... Il venait de voir passer une petite toque sur des cheveux blonds en torsade... Sans même arrêter l'omnibus ralenti par la montée, il s'élança, criant : « Rendez-vous à l'hôtel... » aux alpinistes stupéfaits.

« Sonia...! Sonia...! »

Il craignait de ne pouvoir la rejoindre, tant elle se pressait, sa fine silhouette en ombre sur le murtin de la route. Elle se retourna, l'attendit : « Ah ! c'est vous... » Et sitôt le serrement de mains, elle se remit à marcher. Il prit le pas à côté d'elle, essoufflé, s'excusant de l'avoir quittée d'une façon si brusque... l'arrivée de ses amis... la nécessité de l'ascension dont sa figure portait encore les traces... Elle l'écoutait sans rien dire, sans le regarder, pressant le pas, l'œil fixe et tendu. De profil elle lui semblait pâlie, les traits déveloutés de leur candeur enfantine, avec quelque chose de dur, de résolu, qui, jusqu'ici, n'avait existé que dans sa voix, sa volonté impérieuse ; mais toujours sa grâce juvénile, sa chevelure en or frisé.

« Et Boris, comment va-t-il ? » demanda Tartarin un peu gêné par ce silence, cette froideur qui le gagnait.

« Boris ?... » Elle tressaillit : « Ah ! oui, c'est vrai, vous ne savez pas... Eh bien ! venez, venez... »

Ils suivaient une ruelle de campagne bordée de vignes en pente

jusqu'au lac, et de villas, de jardins sablés, élégants, les terrasses chargées de vigne vierge, fleuries de roses, de pétunias et de myrtes en caisses. De loin en loin ils croisaient quelque visage étranger, aux traits creusés, au regard morne, la démarche lente et malade, comme on en rencontre à Menton, à Monaco; seulement, là-bas, la lumière dévore tout, absorbe tout, tandis que sous ce ciel nuageux et bas, la souffrance se voyait mieux, comme les fleurs paraissaient plus fraîches.

« Entrez... » dit Sonia poussant la grille sous un fronton de maçonnerie blanche marqué de caractères russes en lettres d'or.

Tartarin ne comprit pas d'abord où il se trouvait. Un petit jardin aux allées soignées, cailloutées, plein de rosiers grimpants jetés entre des arbres verts, de grands bouquets de roses jaunes et blanches remplissant l'espace étroit de leur arome et de leur lumière. Dans ces guirlandes, cette floraison merveilleuse, quelques dalles debout ou couchées, avec des dates, des noms, celui-ci tout neuf inscruté sur la pierre :

« *Boris de Wassilief*, 22 ans. »

Il était là depuis quelques jours, mort presque aussitôt leur arrivée à Montreux et, dans ce cimetière des étrangers, il retrouvait un peu la patrie parmi les Russes, Polonais, Suédois enterrés sous les fleurs, poitrinaires des pays froids qu'on expédie dans cette Nice du Nord, parce que le soleil du Midi serait trop violent pour eux et la transition trop brusque.

Ils restèrent un moment immobiles et muets, devant cette blancheur de la dalle neuve sur le noir de la terre fraîchement retournée ; la jeune fille, la tête inclinée, respirait les roses foisonnantes, y calmant ses yeux rougis.

« Pauvre petite!... » dit Tartarin ému, et, prenant dans ses fortes mains rudes le bout des doigts de Sonia : « Et vous, maintenant, qu'allez-vous devenir ? »

Elle le regarda bien en face avec des yeux brillants et secs où ne tremblait plus une larme :

« Moi, je pars dans une heure.

— Vous partez ?

— Bolibine est déjà à Pétersbourg... Manilof m'attend pour passer la frontière... je rentre dans la fournaise. On entendra parler de nous. »

Tout bas, elle ajouta avec un demi-sourire, plantant son regard bleu dans celui de Tartarin qui fuyait, se dérobait : « Qui m'aime me suive! »

Ah! *vaï*, la suivre. Cette exaltée lui faisait bien trop peur! puis ce

décor funèbre avait refroidi son amour. Il s'agissait cependant de ne pas fuir comme un pleutre. Et, la main sur le cœur, en un geste d'Abencérage, le héros commença : « Vous me connaissez, Sonia... »

Elle ne voulut pas en savoir davantage.

« Bavard !... » fit-elle avec un haussement d'épaules. Et elle s'en alla, droite et fière, entre les buissons de roses, sans se retourner une fois... Bavard !... pas un mot de plus, mais l'intonation était si méprisante que le bon Tartarin en rougit jusque sous sa barbe et s'assura qu'ils étaient bien seuls dans le jardin, que personne n'avait entendu.

Chez notre Tarasconnais, heureusement, les impressions ne duraient guère. Cinq minutes après, il remontait les terrasses de Montreux d'un pas allègre, en quête de la pension Müller où ses alpinistes devaient l'attendre pour déjeuner, et toute sa personne respirait un vrai soulagement, la joie d'en avoir fini avec cette liaison dangereuse. En marchant, il soulignait d'énergiques hochements de tête les éloquentes explications que Sonia n'avait pas voulu entendre et qu'il se donnait à lui-même mentalement : *Bé*, oui, certainement le despotisme... Il ne disait pas non... mais passer de l'idée à l'action, *boufre!*... Et puis, en voilà un métier de tirer sur les despotes ! Mais si tous les peuples opprimés s'adressaient à lui, comme les Arabes à Bombonnel lorsqu'une panthère rôde autour du douar, il n'y pourrait jamais suffire, *allons!*

Une voiture de louage venant à fond de train coupa brusquement son monologue. Il n'eut que le temps de sauter sur le trottoir. « Prends donc garde, animal ! » Mais son cri de colère se changea aussitôt en exclamations stupéfaites : « *Quès aco!*... *Boudiou!*... Pas possible !... » Je vous donne en mille de deviner ce qu'il venait de voir dans ce vieux landau. La délégation, la délégation au grand complet, Bravida, Pascalon, Excourbaniès, empilés sur la banquette du fond, pâles, défaits, égarés, sortant d'une lutte, et deux gendarmes en face, le mousqueton au poing. Tous ces profils, immobiles et muets dans le cadre étroit de la portière, tenaient du mauvais rêve ; et debout, cloué comme jadis sur la glace par ses crampons Kennedy, Tartarin regardait fuir au galop ce carrosse fantastique derrière lequel s'acharnait une volée d'écoliers sortant de classe, leurs cartables sur le dos, lorsque quelqu'un cria à ses oreilles : « Et de quatre !... » En même temps, empoigné, garotté, ligotté, on le hissait à son tour dans un « locati » avec des gendarmes, dont un officier armé de sa latte gigantesque qu'il tenait toute droite entre ses jambes, la poignée touchant le haut de la voiture.

Tartarin voulait parler, s'expliquer. Évidemment il devait y avoir quelque méprise... Il dit son nom, sa patrie, se réclama de son consul, d'un marchand de miel suisse nommé Ichener qu'il avait connu en foire de Beaucaire. Puis, devant le mustisme persistant de ses gardes, il crut à un nouveau truc de la féerie de Bompard, et, s'adressant à l'officier d'un air malin : « C'est pour rire *qué!*... ah! *vaï,* farceur, je sais bien que c'est pour rire.

— Pas un mot, ou je vous bâillonne... » dit l'officier roulant des yeux terribles, à croire qu'il allait passer le prisonnier au fil de sa latte.

L'autre se tint coi, ne bougea plus, regardant se dérouler à la portière des bouts de lac, de hautes montagnes d'un vert humide, des hôtels aux toitures variées, aux enseignes dorées visibles d'une lieue, et, sur les pentes, comme au Rigi, un va-et-vient de hottes et de bourriches : comme au Rigi encore, un petit chemin de fer cocasse, un dangereux jouet mécanique qui se cramponnait à pic jusqu'à Glion, et pour compléter la ressemblance avec « Regina montium », une pluie, rayante et battante, un échange d'eau et de brouillards du ciel au Léman et du Léman au ciel, les nuages touchant les vagues.

La voiture roula sur un pont-levis entre des petites boutiques de chamoiseries, canifs, tire-boutons, peignes de poche, franchit une poterne basse et s'arrêta dans la cour d'un vieux donjon, mangée d'herbe, flanquée de tours rondes à poivrières, à moucharabis noirs soutenus par des poutrelles. Où était-il ? Tartarin le comprit en entendant l'officier de gendarmerie discuter avec le concierge du château, un gros homme en bonnet grec agitant un trousseau de clefs rouillées.

« Au secret, au secret... mais je n'ai plus de place, les autres ont tout pris... A moins de le mettre dans le cachot de Bonivard.

— Mettez-le dans le cachot de Bonivard, c'est bien assez bon pour lui... » commanda le capitaine, et il fut fait comme il avait dit.

Ce château de Chillon, dont le P. C. A. ne cessait de parler depuis deux jours à ses chers alpinistes, et dans lequel, par une ironie de la destinée, il se trouvait brusquement incarcéré sans savoir pourquoi, est un des monuments historiques les plus visités de toute la Suisse. Après avoir servi de résidence d'été aux comtes de Savoie, puis de prison d'État, de dépôt d'armes et de munitions, il n'est plus aujourd'hui qu'un prétexte à excursion, comme le Rigi-Kulm ou la Tellsplatte. On y a laissé cependant un poste de gendarmerie et un « violon » pour les ivrognes et les mauvais garçons du pays ; mais ils sont si rares, dans

ce paisible canton de Vaud, que le violon est toujours vide et que le concierge y renferme sa provision de bois pour l'hiver. Aussi l'arrivée de tous ces prisonniers l'avait mis de fort méchante humeur, l'idée surtout qu'il n'allait plus pouvoir faire visiter le célèbre cachot, à cette époque de l'année le plus sérieux profit de la place.

Furieux, il montrait la route à Tartarin, qui suivait, sans le courage de la moindre résistance. Quelques marches branlantes, un corridor moisi, sentant la cave, une porte épaisse comme un mur, avec des gonds énormes, et ils se trouvèrent dans un vaste souterrain voûté, au sol battu, aux lourds piliers romains où restent scellés des anneaux de fer enchaînant jadis les prisonniers d'État. Un demi-jour tombait avec le tremblotement, le miroitement du lac à travers d'étroites meurtrières qui ne laissaient voir qu'un peu de ciel.

« Vous voilà chez vous, dit le geôlier... Surtout, n'allez pas dans le fond, il y a les oubliettes ! »

Tartarin recula épouvanté :

« Les oubliettes, *Boudiou !...*

— Qu'est-ce que vous voulez, mon garçon !... On m'a commandé de vous mettre dans le cachot de Bonivard... Je vous mets dans le cachot de Bonivard... Maintenant, si vous avez des moyens, on pourra vous fournir quelques douceurs, par exemple une couverture et un matelas pour la nuit.

— D'abord, à manger ! » dit Tartarin, à qui, fort heureusement, on n'avait pas ôté sa bourse.

Le concierge revint avec un pain frais, de la bière, un cervelas, dévorés avidement par le nouveau prisonnier de Chillon, à jeun depuis la veille, creusé de fatigues et d'émotions. Pendant qu'il mangeait sur son banc de pierre dans la lueur du soupirail, le geôlier l'examinait d'un œil bonasse.

« Ma foi, dit-il, je ne sais pas ce que vous avez fait ni pourquoi l'on vous traite si sévèrement...

— Eh ! coquin de sort, moi non plus, je n'en sais rien, fit Tartarin la bouche pleine.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous n'avez pas l'air d'un mauvais homme, et, certainement, vous ne voudriez pas empêcher un pauvre père de famille de gagner sa vie, n'est-ce pas ?... Eh ben, voilà !... J'ai là-haut toute une société venue pour visiter le cachot de Bonivard... Si vous

vouliez me promettre de vous tenir tranquille, de ne pas essayer de vous sauver... »

Le bon Tartarin s'y engagea par serment, et cinq minutes après, il voyait son cachot envahi par ses anciennes connaissances du Rigi-Kulm et de la Tellsplatte, l'âne baté Schwanthaler, l'ineptissimus Astier-Réhu, le membre du Jockey-Club avec sa nièce (hum! hum!...), tous les voyageurs du circulaire Cook. Honteux, craignant d'être reconnu, le malheureux se dissimulait derrière les piliers, reculant, se dérobant à mesure qu'approchait le groupe des touristes précédés du concierge et de son boniment débité d'une voix dolente : « C'est ici que l'infortuné Bonivard... »

Ils avançaient lentement, retardés par les discussions des deux savants toujours en querelle, prêts à se sauter dessus, agitant l'un son pliant, l'autre son sac de voyage, en des attitudes fantastiques que le demi-jour des soupiraux allongeait sur les voûtes.

A force de reculer, Tartarin se trouva tout près du trou des oubliettes, un puits noir, ouvert au ras du sol, soufflant l'haleine des siècles passés, marécageuse et glaciale. Effrayé, il s'arrêta, se pelotonna dans un coin, sa casquette sur les yeux; mais le salpêtre humide des murailles l'impressionnait; et tout à coup un formidable éternuement, qui fit reculer les touristes, les avertissait de sa présence.

« Tiens, Bonivard... » s'écria l'effrontée petite Parisienne coiffée d'un chapeau Directoire, que le monsieur du Jockey-Club faisait passer pour sa nièce.

Le Tarasconnais ne se laissa pas démonter.

« C'est vraiment très gentil, *vé*, ces oubliettes!... » dit-il du ton le plus naturel du monde, comme s'il était en train, lui aussi, de visiter le cachot par plaisir, et il se mêla aux autres voyageurs qui souriaient en reconnaissant l'alpiniste du Rigi-Kulm, le boute-en-train du fameux bal.

« Hé! mossié... ballir, dantsir!... »

La silhouette falote de la petite fée Schwanthaler se dressait devant lui, prête à partir pour une contredanse. Vraiment, il avait bien envie de danser! Alors, ne sachant comment se débarrasser de l'enragé petit bout de femme, il lui offrit le bras, lui montra fort galamment son cachot, l'anneau où se rivait la chaîne du captif, la trace appuyée de ses pas sur les dalles autour du même pilier; et jamais, à l'entendre parler avec tant d'aisance, la bonne dame ne se serait doutée que celui

qui la promenait était aussi prisonnier d'État, une victime de l'injustice et de la méchanceté des hommes. Terrible, par exemple, fut le départ, quand l'infortuné Bonivard, ayant reconduit sa danseuse jusqu'à la porte, prit congé avec un sourire d'homme du monde : « Non, merci, *vé*... Je reste encore un petit moment. » La-dessus il salua, et le geôlier, qui le guettait, ferma et verrouilla la porte à la stupéfaction de tous.

Quel affront ! Il en suait d'angoisse, le malheureux, en écoutant les exclamations des touristes qui s'éloignaient. Par bonheur, ce supplice ne se renouvela plus de la journée. Pas de visiteurs à cause du mauvais temps. Un vent terrible sous les vieux ais, des plaintes montant des oubliettes comme des victimes mal enterrées, et le clapotis du lac, criblé de pluie, battant les murailles au ras des soupiraux d'où les éclaboussures jaillissaient jusque sur le captif. Par intervalles, la cloche d'un vapeur, le claquement de ses roues scandant les réflexions du pauvre Tartarin, pendant que le soir descendait gris et morne dans le cachot qui semblait s'agrandir.

Comment s'expliquer cette arrestation, son emprisonnement dans ce lieu sinistre ? Costecalde, peut-être... une manœuvre électorale de la dernière heure ?... Ou, encore, la police russe avertie de ses paroles imprudentes, de sa liaison avec Sonia, et demandant l'extradition ? Mais alors, pourquoi arrêter les délégués ?... Que pouvait-on reprocher à ces infortunés dont il se représentait l'effarement, le désespoir, quoiqu'ils ne fussent pas comme lui dans le cachot de Bonivard, sous ces voûtes aux pierres serrées, traversées à l'approche de la nuit d'un passage de rats énormes, de cancrelats, de silencieuses araignées aux pattes frôleuses et difformes ?

Voyez pourtant ce que peut une bonne conscience ! Malgré les rats, le froid, les araignées, le grand Tartarin trouva dans l'horreur de la prison d'État, hantée d'ombres martyres, le sommeil rude et sonore, bouche ouverte et poings fermés, qu'il avait dormi entre les cieux et les abîmes dans la cabane du Club Alpin. Il croyait rêver encore, au matin, en entendant son geôlier :

« Levez-vous, le préfet du district est là... Il vient vous interroger... » L'homme ajouta avec un certain respect : « Pour que le préfet se soit dérangé... il faut que vous soyez un fameux scélérat. »

Scélérat ! non, mais on peut le paraître après une nuit de cachot humide et poussiéreux, sans avoir eu le temps d'une toilette, même sommaire. Et dans l'ancienne écurie du château, transformée en gendarmerie,

garnie de mousquetons en râtelier sur le crépissage des murs, quand Tartarin — après un coup d'œil rassurant à ses alpinistes assis entre les gendarmes — apparaît devant le préfet du district, il a le sentiment de sa mauvaise tenue en face de ce magistrat correct et noir, la barbe soignée et qui l'interpelle sévèrement :

« Vous vous appelez Manilof, n'est-ce pas ?... sujet russe... incendiaire à Pétersbourg... réfugié et assassin en Suisse.

— Mais jamais de la vie... C'est une erreur, une méprise...

— Taisez-vous, ou je vous bâillonne... » interrompt le capitaine.

Le préfet correct reprend : « D'ailleurs pour couper court à toutes vos dénégations... Connaissez-vous cette corde ? »

Sa corde, coquin de sort ! Sa corde tissée de fer, fabriquée en Avignon. Il baisse la tête, à la stupeur des délégués, et dit : « Je la connais.

— Avec cette corde, un homme a été pendu dans le canton d'Unterwald... »

Tartarin frémissant jure qu'il n'y est pour rien.

« Nous allons bien voir ! » Et l'on introduit le ténor italien, le policier que les nihilistes avaient accroché à la branche d'un chêne au Brünig, mais que des bûcherons ont sauvé miraculeusement.

Le mouchard regarde Tartarin : « Ce n'est pas lui ! » les délégués : « Ni ceux-là non plus... On s'est trompé. »

Le préfet, furieux, à Tartarin : « Mais, alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

— C'est ce que je me demande, *vé!*... » répond le président avec l'aplomb de l'innocence.

Après une courte explication, les alpinistes de Tarascon, rendus à la liberté, s'éloignent du château de Chillon dont nul n'a ressenti plus fort qu'eux la mélancolie oppressante et romantique. Ils s'arrêtent à la pension Müller pour prendre les bagages, la bannière, payer le déjeuner de la veille qu'ils n'ont pas eu le temps de manger, puis filent vers Genève par le train. Il pleut. A travers les vitres ruisselantes se lisent des noms de stations d'aristocratique villégiature, Clarens, Vevey, Lausanne ; les chalets rouges, les jardinets d'arbustes rares passent sous un voile humide où s'égouttent les branches, les clochetons des toits, les terrasses des hôtels.

Installés dans un petit coin du long wagon suisse, deux banquettes se faisant face, les alpinistes ont la mine défaite et déconfite. Bravida, très aigre, se plaint de douleurs et, tout le temps, demande à Tartarin

avec une ironie féroce : « Eh *bé!* vous l'avez vu, le cachot de Bonivard... Vous vouliez tant le voir... Je crois que vous l'avez vu, *qué?* » Excourbaniès, aphone pour la première fois, regarde piteusement le lac qui les escorte aux portières : « En voilà de l'eau, *Boudiou!...* après ça, je ne prends plus de bain de ma vie... »

Abruti d'une épouvante qui dure encore, Pascalon, la bannière entre ses jambes, se dissimule derrière, regardant à droite et à gauche comme un lièvre, crainte qu'on le rattrape... Et Tartarin ?... Oh ! lui, toujours digne et calme, il se délecte en lisant des journaux du Midi, un paquet de journaux expédié à la pension Müller et qui, tous, reproduisent d'après le *Forum* le récit de son ascension, celui qu'il a dicté, mais agrandi, enjolivé d'éloges mirifiques. Tout à coup le héros pousse un cri, un cri formidable qui roule jusqu'au bout du wagon. Tous les voyageurs se sont dressés ; on croit à un tamponnement. Simplement un entrefilet du *Forum* que Tartarin lit à ses alpinistes... « Écoutez ça : *Le bruit court que le V. P. C. A. Costecalde, à peine remis de la jaunisse qui l'alitait depuis quelques jours, va partir pour l'ascension du Mont-Blanc, monter encore plus haut que Tartarin...* Ah ! le bandit... Il veut tuer l'effet de ma Jungfrau... Eh bien ! attends un peu, je vais te la souffler, ta montagne... Chamonix est à quelques heures de Genève, je ferai le Mont-Blanc avant lui ! En êtes-vous, mes enfants ? »

Bravida proteste. *Outre!* il en a assez, des aventures. « Assez et plus qu'assez... » hurle Excourbaniès tout bas, de sa voix morte.

« Et toi, Pascalon... » demande doucement Tartarin.

L'élève bêle sans oser lever les yeux : « Maî-aî-aître... » Celui-là aussi le reniait.

« C'est bien, dit le héros solennel et fâché, je partirai seul, j'aurai tout l'honneur... *Zou!* rendez-moi la bannière... »

XII

L'hotel Baltet a Chamonix. — Ça sent l'ail!
De l'emploi de la corde dans les courses alpestres.
Shake hands! — Un élève de Schopenhauer
A la halte des Grands-Mulets.
« Tartarin, il faut que je vous parle... »

Le clocher de Chamonix sonnait neuf heures dans un soir frissonnant de bise et de pluies froides ; toutes les rues noires, les maisons éteintes, sauf de place en place la façade et les cours des hôtels où le gaz veillait, faisant les alentours encore plus sombres dans le vague reflet de la neige des montagnes, d'un blanc de planète sur la nuit du ciel.

A l'hôtel Baltet, un des meilleurs et des plus fréquentés du village alpin, les nombreux voyageurs et pensionnaires ayant disparu peu à peu, harassés des excursions du jour, il ne restait au grand salon qu'un pasteur anglais jouant aux dames silencieusement avec son épouse, tandis que ses innombrables demoiselles en tabliers écrus à bavettes s'activaient à copier des convocations au prochain service évangélique, et qu'assis devant la cheminée où brûlait un bon feu de bûches, un jeune Suédois, creusé, décoloré, regardait la flamme d'un air morne en buvant des grogs au kirsch et à l'eau de seltz. De temps en temps un touriste attardé traversait le salon, guêtres trempées, caoutchouc ruisselant,

allait à un grand baromètre pendu sur la muraille, le tapotait, interrogeait le mercure pour le temps du lendemain et s'allait coucher consterné. Pas un mot, pas d'autres manifestations de vie que le pétillement du feu, le grésil aux vitres et le roulement colère de l'Arve sous les arches de son pont de bois, à quelques mètres de l'hôtel.

Tout à coup le salon s'ouvrit, un portier galonné d'argent entra chargé de valises, de couvertures, avec quatre alpinistes grelottants, saisis par le subit passage de la nuit et du froid à la chaude lumière.

« *Boudiou!* Quel temps...

— A manger, *zou!*

— Bassinez les lits, *qué!* »

Ils parlaient tous ensemble du fond de leurs cache-nez, passe-montagne, casquettes à oreilles, et l'on ne savait auquel entendre, quand un petit gros qu'ils appelaient le *présidain* leur imposa silence en criant plus fort qu'eux.

« D'abord le livre des étrangers! » commanda-t-il; et le feuilletant d'une main gourde, il lisait à haute voix les noms des voyageurs qui, depuis huit jours, avaient traversé l'hôtel : « Docteur Schwanthaler et madame... Encore!... Astier-Réhu, de l'Académie française... » Il en déchiffra deux ou trois pages, pâlissant quand il croyait voir un nom ressemblant à celui qu'il cherchait; puis, à la fin, le livre jeté sur la table avec un rire de triomphe, le petit homme fit une gambade gamine, extraordinaire pour son corps replet : « Il n'y est pas, *vé!* il n'est pas venu... C'est bien ici pas moins qu'il devait descendre Enfoncé Costecalde... *lagadigadeou!*... vite à la soupe, mes enfants!... » Et le bon Tartarin, ayant salué les dames, marcha vers la salle à manger, suivi de la délégation affamée et tumultueuse.

Eh oui! la délégation, tous, Bravida lui-même... Est-ce que c'était possible, allons!... Qu'aurait-on dit, là-bas, en les voyant revenir sans Tartarin? Chacun d'eux le sentait bien. Et au moment de se séparer, en gare de Genève, le buffet fut témoin d'une scène pathétique, pleurs, embrassades, adieux déchirants à la bannière, à l'issue desquels adieux tout le monde s'empilait dans le landau que le P. C. A. venait de fréter pour Chamonix. Superbe route qu'ils firent les yeux fermés, pelotonnés dans leurs couvertures, remplissant la voiture de ronflements sonores, sans se préoccuper du merveilleux paysage, qui, depuis Sallanches, se déroulait sous la pluie : gouffres, forêts, cascades écumantes, et, selon les mouvements de la vallée, tour à tour visible

ou fuyante, la cime du Mont-Blanc au-dessus des nuées. Fatigués de ce genre de beautés naturelles, nos Tarasconnais ne songeaient qu'à réparer la mauvaise nuit passée sous les verrous de Chillon. Et, maintenant encore, au bout de la longue salle à manger déserte de l'hôtel Baltet, pendant qu'on leur servait un potage réchauffé et les reliefs de la table d'hôte, ils mangeaient gloutonnement, sans parler, préoccupés surtout d'aller vite au lit. Subitement, Spiridion Excourbaniès, qui avalait comme un somnambule, sortit de son assiette, et flairant l'air autour de lui : « *Outre!* ça sent l'ail!...

— C'est vrai, que ça le sent...» dit Bravida. Et tous, ragaillardis par ce rappel de la patrie, ce fumet des plats nationaux que Tartarin n'avait plus respiré depuis longtemps, ils se retournaient sur leurs chaises avec une anxiété gourmande. Cela venait du fond de la salle, d'une petite pièce où mangeait à part un voyageur, personnage d'importance sans doute, car à tout moment la barrette du chef se montrait au guichet ouvrant sur la cuisine, pour pas er à la fille de service des petits plats couverts qu'elle portait dans cette direction.

« Quelqu'un du Midi, bien sûr,» murmura le doux Pascalon; et le président, devenu blême à l'idée de Costecalde, commanda :

« Allez donc voir, Spiridion... vous nous le saurez à dire... »

Un formidable éclat de rire partit du retrait où le brave gong venait d'entrer, sur l'ordre de son chef, et d'où il ramenait par la main un long diable au grand nez, les yeux farceurs, la serviette au menton, comme le cheval gastronome :

« *Vé!* Bompard...

— *Té!* l'imposteur...

— Hé! adieu, Gonzague... Comment *te* va ?

— Différemment, messieurs, je suis bien le vôtre...» dit le courrier serrant toutes les mains et s'asseyant à la table des Tarasconnais pour partager avec eux un plat de cèpes à l'ail préparé par la mère Baltet, laquelle, ainsi que son mari, avait horreur de la cuisine de table d'hôte.

Était-ce le fricot national ou bien la joie de retrouver un *pays*, ce délicieux Bompard à l'imagination inépuisable? Immédiatement la fatigue et l'envie de dormir s'envolèrent, on déboucha du champagne et, la moustache toute barbouillée de mousse, ils riaient, poussaient des cris, gesticulaient, s'étreignaient à la taille, pleins d'effusion.

« Je ne vous quitte plus, vé! disait Bompard... Mes Péruviens son partis... je suis libre..

— Libre!... Alors, demain, vous faites le Mont-Blanc avec moi?

— Ah! vous faites le Mont-Blanc *demeïn*? répondit Bompard sans enthousiasme.

— Oui, je le souffle à Costecalde... Quand il viendra, *uit.!*.. Plus de Mont-Blanc... Vous en êtes, *qué*, Gonzague?

— J'en suis... j'en suis... moyennant que le temps le veuille... C'est que la montagne n'est pas toujours commode dans cette saison.

— Ah, *vaï!* pas commode...» fit le bon Tartarin frisant ses petits yeux par un rire d'augure que Bompard, du reste, ne parut pas comprendre.

«Passons toujours prendre le café au salon... Nous consulterons le père Baltet. Il s'y connaît, lui, l'ancien guide qui a fait vingt-sept fois l'ascension.»

Les délégués eurent un cri :

«Vingt-sept fois! *Boufre!*»

— Bompard exagère toujours...» dit le P. C. A. sévèrement avec une pointe d'envie.

Au salon, ils trouvèrent la famille du pasteur toujours penchée sur les lettres de convocation, le père et la mère sommeillant devant leur partie de dames, et le long Suédois remuant son grog à l'eau de seltz du même geste découragé. Mais l'invasion des alpinistes tarasconnais, allumés par le champagne, donna, comme on pense, quelques distractions aux jeunes convocatrices. Jamais ces charmantes personnes n'avaient vu prendre le café avec tant de mimiques et de roulements d'yeux.

«Du sucre, Tartarin?

— Mais non, commandant... Vous savez bien... Depuis l'Afrique!...

— C'est vrai, pardon... Té! voilà M. Baltet!

— Mettez-vous là, *qué*, monsieur Baltet.

— Vive M. Baltet!... ah! ah!... *fen dé brut.*»

Entouré, pressé par tous ces gens qu'il n'avait jamais vus de sa vie, le père Baltet souriait d'un air tranquille. Robuste Savoyard, haut et large, le dos rond, la marche lente, sa face épaisse et rasée s'égayait de deux yeux finauds encore jeunes, contrastant avec sa calvitie, causée par un coup de froid à l'aube dans les neiges.

«Ces messieurs désirent faire le Mont-Blanc? «dit-il, jaugeant les Tarasconnais d'un regard à la fois humble et ironique. Tartarin allait répondre, Bompard se jeta devant lui :

«N'est-ce pas que la saison est bien avancée?

— Mais non, répondit l'ancien guide... Voici un monsieur suédois qui montera demain, et j'attends, à la fin de la semaine, deux messieurs américains pour monter aussi. Il y en a même un qui est aveugle.

— Je sais. Je l'ai rencontré au Guggi.

— Ah! monsieur est allé au Guggi?

— Il y a huit jours, en faisant la Jungfrau...»

Il y eut un frémissement parmi les convocatrices évangéliques, toutes les plumes en arrêt, les têtes levées du côté de Tartarin qui, pour ces Anglaises, déterminées grimpeuses, expertes à tous les sports, prenait une autorité considérable. Il était monté à la Jungfrau!

«Une belle étape! dit le père Baltet considérant le P. C. A. avec étonnement, tandis que Pascalon, intimidé par les dames, rougissant et bégayant, murmurait :

«Maî-aî-tre, racontez-leur donc le... le... chose... la crevasse...»

Le président sourit : «Enfant!...» et, tout de même, il commença le récit de sa chute; d'abord d'un air détaché, indifférent, puis avec des mouvements effarés, des gigottements au bout de la corde, sur l'abîme, des appels de mains tendues. Ces demoiselles frémissaient le dévoraient de ces yeux froids des Anglaises, ces yeux qui s'ouvrent en rond.

Dans le silence qui suivit s'éleva la voix de Bompard :

«Au Chimborazo, pour franchir les crevasses, nous ne nous attachions jamais.»

Les délégués se regardèrent. Comme tarasconnade, celui-là les dépassait tous. «Oh! *de ce* Bompard, pas moins...» murmura Pascalon avec une admiration ingénue.

Mais le père Baltet, prenant le Chimborazo au sérieux, protesta contre cet usage de ne pas s'attacher; selon lui, pas d'ascension possible sur les glaces sans une corde, une bonne corde en chanvre de Manille. Au moins, si l'un glisse, les autres le retiennent.

«Moyennant que la corde ne casse pas, monsieur Baltet,» dit Tartarin rappelant la catastrophe du mont Cervin.

Mais l'hôtelier, pesant les mots :

«Ce n'est pas la corde qui a cassé, au Cervin... C'est le guide d'arrière qui l'a coupée d'un coup de pioche...»

Comme Tartarin s'indignait :

« Faites excuse, monsieur, le guide était dans son droit... Il a compris l'impossibilité de retenir les autres et s'est détaché d'eux pour sauver sa vie, celle de son fils et du voyageur qu'ils accompagnaient... Sans sa détermination, il y aurait eu sept victimes au lieu de quatre. »

Alors, une discussion commença. Tartarin trouvait que s'attacher à la file, c'était comme un engagement d'honneur de vivre ou de mourir ensemble ; et s'exaltant, très monté par la présence des dames, il appuyait son dire sur des faits, des êtres présents. « Ainsi, demain, *té*, en m'attachant avec Bompard, ce n'est pas une simple précaution que je prendrai, c'est un serment devant Dieu et devant les hommes de n'être qu'un avec mon compagnon et de mourir plutôt que de rentrer sans lui, coquin de sort !

— J'accepte le serment pour moi comme pour vous, Tartar*réin*... » cria Bompard de l'autre côté du guéridon.

Minute émouvante !

Le pasteur, électrisé, se leva et vint infliger au héros une poignée de main en coup de pompe, bien anglaise. Sa femme l'imita, puis toutes ses demoiselles, continuant le *skahe hands* avec une vigueur à faire monter l'eau à un cinquième étage. Les délégués, je dois le dire, se montraient moins enthousiastes.

« Eh *bé!* moi, dit Bravida, je suis de l'avis de M. Baltet. Dans ces affaires-là, chacun y va pour sa peau, pardi ! et je comprends très bien le coup de piolet...

— Vous m'étonnez, Placide », fit Tartarin sévèrement. Et tout bas, entre cuir et chair : « Tenez-vous donc, malheureux ; l'Angleterre nous regarde... »

Le vieux brave qui, décidément, gardait un fond d'aigreur depuis l'excursion de Chillon, eut un geste signifiant : « Je m'en moque un peu, de l'Angleterre... » et peut-être se fût-il attiré quelque verte semonce du président irrité de tant de cynisme, quand le jeune homme aux airs navrés, repu de grog et de tristesse, mit son mauvais français dans la conversation. Il trouvait, lui aussi, que le guide, avait eu raison de trancher la corde ; délivrer de l'existence quatre malheureux encore jeunes, c'est-à-dire condamnés à vivre un certain temps, les rendre d'un geste au repos, au néant, quelle action noble et généreuse !

Tartarin se récria :

« Comment, jeune homme ! à votre âge, parler de la vie avec ce détachement, cette colère... Qu'est-ce qu'elle vous a donc fait ?

— Rien, elle m'ennuie...» Il étudiait la philosophie à Christiania et, gagné aux idées de Schopenhauer, de Hartmann, trouvait l'existence sombre, inepte, chaotique. Tout près du suicide, il avait fermé ses livres à la prière de ses parents et s'était mis à voyager, butant partout contre le même ennui, la sombre misère du monde. Tartarin et ses amis lui semblaient les seuls êtres contents de vivre qu'il eût encore rencontrés.

Le bon P. C. A. se mit à rire : « C'est la race qui veut ça, jeune homme. Nous sommes tous les mêmes à Tarascon. Le pays du bon Dieu. Du matin au soir, on rit, on chante, et le reste du temps on danse la farandole... comme ceci... *té!* » Il se mit à battre un entrechat avec une grâce, une légèreté de gros hanneton déployant ses ailes.

Mais les délégués n'avaient pas les nerfs d'acier, l'entrain infatigable de leur chef. Excourbaniès grognait : « Le prési*dain* s'emballe... nous sommes là jusqu'à minuit. »

Bravida se levant furieux : « Allons-nous coucher, *vé!* Je n'en puis plus de ma sciatique... » Tartarin consentit, songeant à l'ascension du lendemain ; et les Tarasconnais montèrent, le bougeoir en main, le large escalier de granit conduisant aux chambres, tandis que le père Baltet allait s'occuper des provisions, retenir des mulets et des guides.

« *Té!* il neige... »

Ce fut le premier mot du bon Tartarin à son réveil en voyant les vitres couvertes de givre et la chambre inondée d'un reflet blanc ; mais lorsqu'il accrocha son petit miroir à barbe à l'espagnolette, il comprit son erreur et que le Mont-Blanc, étincelant en face de lui sous un soleil splendide, faisait toute cette clarté. Il ouvrit sa fenêtre à la brise du glacier, piquante et réconfortante, qui lui apportait toutes les sonnailles en marche des troupeaux derrière les longs mugissements de trompe des bergers. Quelque chose de fort, de pastoral, remplissait l'atmosphère, qu'il n'avait pas respiré en Suisse.

En bas, un rassemblement de guides, de porteurs, l'attendait ; le Suédois déjà hissé sur sa bête, et, mêlée aux curieux qui formaient le cercle, la famille du pasteur, toutes ces alertes demoiselles coiffées en matin, venues pour donner encore « shake hands » au héros qui avait hanté leurs rêves.

« Un temps superbe! dépêchez-vous!... » criait l'hôtelier dont le crâne luisait au soleil comme un galet. Mais Tartarin eut beau se presser, ce n'était pas une mince besogne d'arracher au sommeil les délégués qui devaient l'accompagner jusqu'à la Pierre-Pointue, où finit le chemin de mulet. Ni prières ni raisonnements ne purent décider le commandant à sauter du lit; son bonnet de coton jusqu'aux oreilles, le nez contre le mur, aux objurgations du président il se contentait de répondre par un cynique proverbe tarasconnais : « Qui a bon renom de se lever le matin peut dormir jusqu'à midi... » Quant à Bompard, il répétait tout le temps : « Ah, *vaï!* le Mont-Blanc!... quelle blague... » et ne se leva que sur l'ordre formel du P. C. A.

Enfin la caravane se mit en route et traversa les petites rues de Chamonix dans un appareil fort imposant : Pascalon sur le mulet de tête, la bannière déployée, et le dernier de la file, grave comme un mandarin parmi les guides et les porteurs groupés des deux côtés de sa mule, le bon Tartarin, plus extraordinairement alpiniste que jamais, avec une paire de lunettes neuves aux verres bombés et fumés et sa fameuse corde fabriquée en Avignon, on sait à quel prix reconquise.

Très regardé, presque autant que la bannière, il jubilait sous son masque important, s'amusait du pittoresque de ces rues de village savoyard, si différent du village suisse trop propre, trop vernissé, sentant le joujou neuf, le chalet de bazar, du contraste de ces masures à peine sorties de terre, où l'étable tient toute la place, à côté des grands hôtels somptueux de cinq étages dont les enseignes rutilantes détonnaient comme la casquette galonnée d'un portier, l'habit noir et les escarpins d'un maître d'hôtel au milieu des coiffes savoyardes, des vestes de futaine, des feutres de charbonniers à larges ailes. Sur la place, des landaus dételés, des berlines de voyage à côté de charrettes de fumier; un troupeau de porcs flânant au soleil devant le bureau de poste d'où sortait un Anglais en chapeau de toile blanche, avec un paquet de lettres et un numéro du *Times* qu'il lisait en marchant avant d'ouvrir sa correspondance. La cavalcade des Tarasconnais traversait tout cela, accompagnée par le piétinement des mulets, le cri de guerre d'Excourbaniès à qui le soleil rendait l'usage de son gong, le carillon pastoral étagé sur les pentes voisines et le fracas de la rivière en torrent jailli du glacier, toute blanche, étincelante comme si elle charriait du soleil et de la neige.

A la sortie du village, Bompard rapprocha sa mule de celle du président

et lui dit, roulant des yeux extraordinaires : « Tartar*éin*, il faut que je vous parle...

— Tout à l'heure...» dit le P. C. A. engagé dans une discussion philosophique avec le jeune Suédois, dont il essayait de combattre le noir pessimisme par le merveilleux spectacle qui les entourait, ces pâturages aux grandes zones d'ombres et de lumière, ces forêts d'un vert sombre crêtées de la blancheur des névés éblouissants.

Après deux tentatives pour se rapprocher de Tartarin, Bompard y renonça de force. L'Arve franchie sur un petit pont, la caravane venait de s'engager dans un de ces étroits chemins en lacet au milieu des sapins, où les mulets, un par un, découpent de leurs sabots fantasques toutes les sinuosités des abîmes, et nos Tarasconnais n'avaient pas assez de leur attention pour se maintenir en équilibre à l'aide des « *Allons... doucemain... Outre...* » dont ils retenaient leurs bêtes.

Au chalet de la Pierre-Pointue, dans lequel Pascalon et Excourbaniès devaient attendre le retour des ascensionnistes, Tartarin, très occupé de commander le déjeuner, de veiller à l'installation des porteurs et des guides, fit encore la sourde oreille aux chuchotements de Bompard. Mais — chose étrange et qu'on ne remarqua que plus tard — malgré le beau temps, le bon vin, cette atmosphère épurée à deux mille mètres au-dessus de la mer, le déjeuner fut mélancolique. Pendant qu'ils entendaient les guides rire et s'égayer à côté, la table des Tarasconnais restait silencieuse, livrée seulement aux bruits du service, tintements des verres, de la grosse vaisselle et des couverts sur le bois blanc. Était-ce la présence de ce Suédois morose ou l'inquiétude visible de Gonzague, ou encore quelque pressentiment, la bande se mit en marche, triste comme un bataillon sans musique, vers le glacier des Bossons où la véritable ascension commençait.

En posant le pied sur la glace, Tartarin ne put s'empêcher de sourire au souvenir du Guggi et de ses crampons perfectionnés. Quelle différence entre le néophyte qu'il était alors et l'alpiniste de premier ordre qu'il se sentait devenu! Solide sur ses lourdes bottes que le portier de l'hôtel lui avait ferrées le matin même de quatre gros clous, expert à se servir de son piolet, c'est à peine s'il eut besoin de la main d'un de ses guides moins pour se soutenir que pour lui montrer le chemin. Les lunettes fumées atténuaient la réverbération du glacier qu'une récente avalanche poudrait de neige fraîche, où des petits lacs d'un vert glauque s'ouvraient ça et là, glissants et traîtres; et très calme,

assuré par expérience qu'il n'y avait pas le moindre danger, Tartarin marchait le long des crevasses aux parois chatoyantes et lisses, s'approfondissant à l'infini, passait au milieu des séracs avec l'unique préoccupation de tenir pied à l'étudiant suédois, intrépide marcheur, dont les longues guêtres à boucles d'argent s'allongeaient minces et sèches et de la même détente à côté de son alpenstock qui semblait une troisième jambe. Et leur discussion philosophique continuant en dépit des difficultés de la route, on entendait sur l'espace gelé, sonore comme la largeur d'une rivière, une bonne grosse voix familière et essoufflée: « Vous me connaissez, Otto... »

Bompard, pendant ce temps, subissait mille mésaventures. Fermement convaincu encore le matin que Tartarin n'irait jamais jusqu'au bout de sa vantardise et ne ferait pas plus le Mont-Blanc qu'il n'avait fait la Jungfrau, le malheureux courrier s'était vêtu comme à l'ordinaire, sans clouter ses bottes ni même utiliser sa fameuse invention pour ferrer les pieds des militaires, sans alpenstock non plus, les montagnards du Chimborazo ne s'en servant pas. Seulement armé de la badine qui allait bien avec son chapeau à ganse bleue et son ulster, l'approche du glacier le terrifia, car, malgré toutes ses histoires, on pense bien que « l'imposteur » n'avait jamais fait d'ascension. Il se rassura pourtant en voyant du haut de la moraine avec quelle facilité Tartarin évoluait sur la glace, et se décida à le suivre jusqu'à la halte des Grands-Mulets, où l'on devait passer la nuit. Il n'y arriva point sans peine. Au premier pas, il s'étala sur le dos, la seconde fois en avant sur les mains et sur les genoux. « Non, merci, c'est exprès... » affirmait-il aux guides essayant de le relever... « A l'américaine, *vé!*... comme au Chimborazo ! » Cette position lui paraissant commode, il la garda, s'avançant à quatre pattes, le chapeau en arrière, l'ulster balayant la glace comme une pelure d'ours gris; très calme, avec cela, et racontant autour de lui que, dans la Cordillère des Andes, il avait grimpé ainsi une montagne de dix mille mètres. Il ne disait pas en combien de temps par exemple, et cela avait dû être long à en juger par cette étape des Grands-Mulets, où il arriva une heure après Tartarin et tout dégouttant de neige boueuse, les mains gelées sous ses gants de tricot.

A côté de la cabane du Guggi, celle que la commune de Chamonix a fait construire aux Grands-Mulets est véritablement confortable. Quand Bompard entra dans la cuisine où flambait un grand feu de bois, il trouva Tartarin et le Suédois en train de sécher leurs bottes, pendant

que l'aubergiste, un vieux racorni aux longs cheveux blancs tombant en mèches, étalait devant eux les trésors de son petit musée.

Sinistre, ce musée fait des souvenirs de toutes les catastrophes qui avaient eu lieu au Mont-Blanc, depuis plus de quarante ans que le vieux tenait l'auberge; et, en les retirant de leur vitrine, il racontait leur origine lamentable... A ce morceau de drap, ces boutons de gilet, tenait la mémoire d'un savant russe précipité par l'ouragan sur la glacier de la Brenva... Ces maxillaires restaient d'un des guides de la fameuse caravane de onze voyageurs et porteurs disparus dans une tourmente de neige... Sous le jour tombant et le pâle reflet des névés contre les carreaux, l'étalage de ces reliques mortuaires, ces récits monotones avaient quelque chose de poignant, d'autant que le veillard attendrissait sa voix tremblante aux endroits pathétiques, trouvait des larmes en dépliant un bout de voile vert d'une dame anglaise roulée par l'avalanche en 1827.

Tartarin avait beau se rassurer par les dates, se convaincre qu'à cette époque la Compagnie n'avait pas organisé les ascensions sans danger, ce *vocero* savoyard lui serrait le cœur, et il alla respirer un moment sur la porte.

La nuit était venue, engloutissant les fonds. Les Bossons ressortaient livides et tout proches, tandis que le Mont-Blanc dressait une cime encore rosée, caressée du soleil disparu. Le Méridional se rasserénait à ce sourire de la nature, quand l'ombre de Bompard se dressa derrière lui.

« C'est vous, Gonzague... vous voyez, je prends le bon de l'air... Il m'embêtait, ce vieux, avec ses histoires...

— Tartar*éin*, dit Bompard lui serrant le bras à le broyer... J'espère qu'en voilà assez, et que vous allez vous en tenir là de cette ridicule expédition ? »

Le grand homme arrondit des yeux inquiets :

« Qu'est-ce que vous me chantez ? »

Alors Bompard lui fit un tableau terrible des mille morts qui les menaçaient, les crevasses, les avalanches, coups de vent, tourbillons.

Tartarin l'interrompit :

« Ah ! *vaï*, farceur; et la Compagnie !... Le Mont-Blanc n'est donc pas aménagé comme les autres ?

— Aménagé ?... la Compagnie ?... » dit Bompard ahuri, ne se rappelant plus rien de sa tarasconnade; et l'autre la lui répétant mot pour

mot, la Suisse en société, l'affermage des montagnes, les crevasses truquées, l'ancien gérant se mit à rire :

« Comment ! vous avez cru... mais c'était une *galéjade*... Entre gens de Tarascon, pas moins, on sait bien ce que parler veut dire...

— Alors, demanda Tartarin très ému, la Jungfrau n'était pas préparée ?...

— Pas plus !

— Et si la corde avait cassé ?...

— Ah ! mon pauvre ami !... »

Le héros ferma les yeux, pâle d'une épouvante rétrospective et, pendant une minute, il hésita... Ce paysage en cataclysme polaire, froid, assombri, accidenté de gouffres... ces lamentations du vieil aubergiste encore pleurantes à ses oreilles... « *Outre!* que vous me feriez dire... » Puis, tout à coup, il pensa aux *gensses* de Tarascon, à la bannière qu'il ferait flotter là-haut, il se dit qu'avec de bons guides, un compagnon à toute épreuve comme Bompard... Il avait fait la Jungfrau... pourquoi ne tenterait-il pas le Mont-Blanc ?

Et posant sa large main sur l'épaule de son ami, il commença d'une voix virile : « Écoutez, Gonzague... »

XIII

La Catastrophe.

Par une nuit noire, noire, sans lune, sans étoile, sans ciel, sur la blancheur tremblotante d'une immense pente de neige, lentement se déroule une longue corde où des ombres craintives et toutes petites sont attachées à la file, précédées, à cent mètres, d'une lanterne en tache rouge presque au ras du sol. Des coups de piolet sonnant dans la neige dure, le roulement des glaçons détachés dérangent seuls le silence du névé où s'amortissent les pas de la caravane, puis de minute en minute un cri, une plainte étouffée, la chute d'un corps sur la glace, et, tout de suite, une grosse voix qui répond du bout de la corde : « Allez doucement de tomber, Gonzague. » Car le pauvre Bompard s'est décidé à suivre son ami Tartarin jusqu'au sommet du Mont-Blanc. Depuis deux heures du matin — il en est quatre à la montre à répétition du président — le malheureux courrier s'avance à tâtons, vrai forçat à la chaîne, traîné, poussé, vacillant et bronchant, contraint de retenir les exclamations diverses que lui arrache sa mésaventure, l'avalanche guettant de tous côtés et le moindre ébranlement, une vibration un peu forte de l'air cristallin, pouvant déterminer des tombées de neige ou de glace. Souffrir en silence, quel supplice pour un homme de Tarascon !

Mais la caravane a fait halte; Tartarin s'informe, on entend une

discussion à voix basse, des chuchotements animés : « C'est votre compagnon qui ne veut plus avancer... » répond le Suédois. L'ordre de marche est rompu, le chapelet humain se détend, revient sur lui-même, et les voilà tous au bord d'une énorme crevasse, ce que les montagnards appellent une « roture ». On a franchi les précédentes à l'aide d'une échelle mise en travers et qu'on passe sur les genoux ; ici, la crevasse est beaucoup trop large et l'autre bord se dresse en hauteur de quatre-vingts à cent pieds. Il s'agit de descendre au fond du trou qui se rétrécit, à l'aide de marches creusées au piolet, et de remonter pareillement. Mais Bompard s'y refuse avec obstination.

Penché sur le gouffre que l'ombre fait paraître insondable, il regarde s'agiter dans une buée la petite lanterne des guides préparant le chemin. Tartarin, peu rassuré lui-même, se donne du courage en exhortant son ami : « Allons, Gonzague, zou ! » et, tout bas, il le sollicite d'honneur, invoque Tarascon, la bannière, le Club des Alpines...

« Ah ! vaï, le Club... Je n'en suis pas », répond l'autre cyniquement.

Alors Tartarin lui explique qu'on lui posera les pieds, que rien n'est plus facile.

« Pour vous, peut-être, mais pas pour moi...

— Pas moins, vous disiez que vous aviez l'habitude...

— Bé oui ! certainement, l'habitude... mais laquelle ? j'en ai tant... l'habitude de fumer, de dormir...

— De mentir, surtout, interrompt le président...

— D'exagérer, allons ! » dit Bompard sans s'émouvoir le moins du monde.

Cependant, après bien des hésitations, la menace de le laisser là tout seul le décide à descendre lentement, posément, cette terrible échelle de meunier... Remonter est plus difficile, sur l'autre paroi droite et lisse comme un marbre et plus haute que la tour du roi René à Tarascon. D'en bas, la clignante lumière des guides semble un ver luisant en marche. Il faut se décider, pourtant, la neige sous les pieds n'est pas solide, des glouglous de fonte et d'eau circulante s'agitent autour d'une large fissure qu'on devine plutôt qu'on ne la voit, au pied du mur de glace, et qui souffle son haleine froide d'abîme souterrain.

« Allez doucement de tomber, Gonzague !... »

Cette phrase, que Tartarin profère d'une intonation attendrie, presque suppliante, emprunte une signification solennelle à la position

respective des ascensionnistes, cramponnés maintenant des pieds et des mains, les uns au-dessous des autres, liés par la corde et par la similitude de leurs mouvements, si bien que la chute ou la maladresse d'un seul les mettrait tous en danger. Et quel danger, coquin de sort! Il suffit d'entendre rebondir et dégringoler les débris de glaçons avec l'écho de la chute par les crevasses et les dessous inconnus pour imaginer quelle gueule de monstre vous guette et vous happerait au moindre faux pas.

Mais qu'y a-t-il encore? Voilà que le long Suédois qui précède justement Tartarin s'est arrêté et touche de ses talons ferrés la casquette du P. C. A. Les guides ont beau crier : « En avant!... » et le président : « Avancez donc, jeune homme... » Rien ne bouge. Dressé de son long, accroché d'une main négligente, le Suédois se penche, et le jour levant effleure sa barbe grêle, éclaire la singulière expression de ses yeux dilatés, pendant qu'il fait signe à Tartarin :

« Quelle chute, hein, si on lâchait!...

— Outre! je crois bien... vous nous entraîneriez tous... Montez-donc!... »

L'autre continue, immobile :

« Belle occasion pour en finir avec la vie, rentrer au néant par les entrailles de la terre, rouler de crevasse en crevasse comme ceci que je détache de mon pied... » Et il s'incline effroyablement pour suivre le quartier de glace qui rebondit et sonne sans fin dans la nuit.

« Malheureux! prenez garde... » crie Tartarin blême d'épouvante ; et, désespérément cramponné à la paroi suintante, il reprend d'une chaude ardeur son argument de la veille en faveur de l'existence : « Elle a du bon, que diantre!... A votre âge, un beau garçon comme vous, vous ne croyez donc pas à l'amour, *qué*? »

Non, le Suédois n'y croit pas. L'amour idéal est un mensonge des poètes ; l'autre, un besoin qu'il n'a jamais ressenti...

« Bé oui! bé oui!... C'est vrai que les poètes sont un peu de Tarascon, ils en disent toujours plus qu'il n'y en a ; mais, pas moins, c'est gentil le *femellan*, comme on appelle les dames chez nous. Puis, on a des enfants, des jolis mignons qui vous ressemblent.

— Ah! oui, les enfants une source de chagrins. Depuis qu'elle m'a eu, ma mère n'a cessé de pleurer.

— Écoutez, Otto, vous me connaissez, mon bon ami... »

Et de toute l'expansion valeureuse de son âme, Tartarin s'épuise à

ranimer, à frictionner à distance cette victime de Schopenhauer et de Hartmann, deux polichinelles qu'il voudrait tenir au coin d'un bois, coquin de sort! pour leur faire payer tout le mal qu'ils ont fait à la jeunesse...

Qu'on se représente, pendant cette discussion philosophique, la haute muraille de glace, froide, glauque, ruisselante, frôlée d'un rayon pâle, et cette brochée de corps humains plaqués dessus en échelons, avec les sinistres gargouillements qui montent des profondeurs béantes et blanchâtres, les jurons des guides, leurs menaces de se détacher et d'abandonner leurs voyageurs. A la fin, Tartarin, voyant que nul raisonnement ne peut convaincre ce fou, dissiper son vertige de mort, lui suggère l'idée de se jeter de la pointe extrême du Mont-Blanc... A la bonne heure, ça vaudrait la peine, de là-haut? Une belle fin dans les éléments... Mais ici, au fond d'une cave... Ah! *vaï!* quelle *foutaise!*... Il y met tant d'accent brusque à la fois et persuasif, une telle conviction, que le Suédois se laisse vaincre : et les voilà enfin, un par un, en haut de cette terrible *roture*.

On se détache, on fait halte pour boire un coup et casser une croûte. Le jour est venu. Un jour froid et blême sur un cirque grandiose de pics, de flèches, dominés par le Mont-Blanc encore à quinze cents mètres. Les guides à part gesticulent et se concertent avec des hochements de tête. Sur le sol tout blanc, lourds et ramassés, le dos rond dans leur veste brune, on dirait des marmottes prêtes à remiser pour l'hiver. Bompard et Tartarin inquiets, transis, ont laissé le Suédois manger tout seul et se sont approchés au moment où le guide-chef disait d'un air grave :

« C'est qu'il fume sa pipe il n'y a pas à dire que non.

— Qui donc fume sa pipe? demande Tartarin.

— Le Mont-Blanc, monsieur, regardez.»

Et l'homme montre tout au bout de la haute cime comme une aigrette, une fumée blanche qui va vers l'Italie.

« Et autrement, mon bon ami, quand le Mont-Blanc fume sa pipe, qu'est-ce que cela veut dire?

— Ça veut dire, monsieur, qu'il fait un vent terrible au sommet, une tempête de neige qui sera sur nous avant longtemps. Et dame! c'est dangereux.

— Revenons,» dit Bompard verdissant; et Tartarin ajoute :

« Oui, oui, certaine*main*, pas de sot amour-propre!»

Mais le Suédois s'en mêle; il a payé pour qu'on le mène au Mont-Blanc, rien ne l'empêchera d'y aller. Il y montera seul, si personne ne l'accompagne. « Lâches! lâches! » ajoute-t-il tourné vers les guides, et il leur répète l'injure de la même voix de revenant dont il s'excitait tout à l'heure au suicide.

« Vous allez bien voir si nous sommes des lâches... Qu'on s'attache, et en route! » s'écrie le guide-chef. Cette fois, c'est Bompard qui proteste énergiquement. Il en a assez, il veut qu'on le ramène. Tartarin l'appuie avec vigueur :

« Vous voyez bien que ce jeune homme est fou!... » s'écrie-t-il en montrant le Suédois déjà parti à grandes enjambées sous les floches de neige que le vent commence à chasser de toutes parts. Mais rien n'arrêtera plus ces hommes que l'on a traités de lâches. Les marmottes se sont réveillées, héroïques, et Tartarin ne peut obtenir un conducteur pour le ramener avec Bompard aux Grands-Mulets. D'ailleurs la direction est simple : trois heures de marche en comptant un écart de vingt minutes pour tourner la grande roture si elle les effraie à passer tout seuls.

« *Outre*, oui, qu'elle nous effraie!... » fait Bompard sans pudeur aucune, et les deux caravanes se séparent.

A présent, les Tarasconnais sont seuls. Ils avancent avec précaution sur le désert de neige, attachés à la même corde, Tartarin en avant, tâtant de son piolet gravement, pénétré de la responsabilité qui lui incombe, y cherchant un réconfort.

« Courage! du sang-froid!... Nous nous en tirerons!... » crie-t-il à chaque instant à Bompard. Ainsi l'officier, dans la bataille, chasse la peur qu'il a, en brandissant son épée et criant à ses hommes :

« En avant, s. n. de D.!... toutes les balles ne tuent pas! »

Enfin les voilà au bout de cette horrible crevasse. D'ici au but, ils n'ont plus d'obstacles bien graves; mais le vent souffle, les aveugle de tourbillons neigeux. La marche devient impossible sous peine de s'égarer.

« Arrêtons-nous un moment, » dit Tartarin. Un sérac de glace gigantesque leur creuse un abri à sa base; ils s'y glissent, étendent la couverture doublée de caoutchouc du président, et débouchent la gourde de rhum, seule provision que n'aient pas emportée les guides. Il

s'ensuit alors un peu de chaleur et de bien-être, tandis que les coups de piolet, toujours plus faibles sur la hauteur, les avertissent du progrès de l'expédition. Cela résonne au cœur du P. C. A. comme un regret de n'avoir pas fait le Mont-Blanc jusqu'aux cimes.

« Qui le saura ? riposte Bompard cyniquement. Les porteurs ont conservé la bannière; de Chamonix on croira que c'est vous.

— Vous avez raison, l'honneur de Tarascon est sauf... » conclut Tartarin d'un ton convaincu.

Mais les éléments s'acharnent, la bise en ouragan, la neige par paquets. Les deux amis se taisent, hantés d'idées sinistres, ils se rappellent l'ossuaire sous la vitrine du vieil aubergiste, ses récits lamentables, la légende de ce touriste américain qu'on a retrouvé pétrifié de froid et de faim, tenant dans sa main crispée un carnet où ses angoisses étaient écrites jusqu'à la dernière convulsion qui fit glisser le crayon et dévier la signature.

« Avez-vous un carnet, Gonzague ? »

Et l'autre, qui comprend sans explication :

« Ah ! *vaï*, un carnet... Si vous croyez que je vais me laisser mourir comme cet Américain... Vite, allons-nous en, sortons d'ici.

— Impossible... Au premier pas nous serions emportés comme une paille, jetés dans quelque abîme.

— Mais alors, il faut appeler, l'auberge n'est pas loin... » Et Bompard à genoux, la tête hors du sérac, dans la pose d'une bête au pâturage et mugissante, hurle : « Au secours ! au secours, à moi !

— Aux armes !... » crie à son tour Tartarin de son creux le plus sonore que la grotte répercute en tonnerre.

Bompard lui saisit le bras : « Malheureux, le sérac !... » Positivement tout le bloc a tremblé ; encore un souffle et cette masse de glaçons accumulés croulerait sur leur tête. Ils restent figés, immobiles, enveloppés d'un effrayant silence bientôt traversé d'un roulement lointain qui se rapproche, grandit, envahit l'horizon, meurt enfin sous la terre de gouffre en gouffre.

« Les pauvres gens !... » murmure Tartarin pensant au Suédois et à ses guides, saisis, emportés sans doute par l'avalanche. Et Bompard hochant la tête : « Nous ne valons guère mieux qu'eux. » En effet, leur situation est sinistre, n'osant bouger dans leur grotte de glace ni se risquer dehors sous les rafales.

Pour achever de leur serrer le cœur, du fond de la vallée monte un

aboiement de chien hurlant à la mort. Tout à coup, Tartarin, les yeux gonflés, les lèvres grelottantes, prend les mains de son compagnon et le regardant avec douceur :

« Pardonnez-moi, Gonzague, oui, oui, pardonnez-moi. Je vous ai rudoyé tantôt, je vous ai traité de menteur...

— Ah ! *vaï!* Qu'est-ce que ça fait ?...

— J'en avais le droit moins que personne, car j'ai beaucoup menti dans ma vie, et, à cette heure suprême, j'éprouve le besoin de m'ouvrir, de me dégonfler, d'avouer publiquement mes impostures.

— Des impostures, vous ?

— Écoutez-moi, ami... d'abord je n'ai jamais tué de lion.

— Ça ne m'étonne pas... » fait Bompard tranquillement. « Mais est-ce qu'il faut se tourmenter pour si peu ?... C'est notre soleil qui veut ça, on naît avec le mensonge... *Vé!* moi... Ai-je dit une vérité depuis que je suis au monde ?... Dès que j'ouvre la bouche, mon Midi me monte comme une attaque. Les gens dont je parle, je ne les connais pas, les pays, je n'y suis jamais allé, et tout ça fait un tel tissu d'inventions que je ne m'y débrouille plus moi-même.

— C'est l'imagination, *pechère!* soupire Tartarin; nous sommes des menteurs par imagination.

— Et ces mensonges-là n'ont jamais fait de mal à personne, tandis qu'un méchant, un envieux comme Costecalde...

— Ne parlons jamais de ce misérable ! » interrompt le P. C. A., et, pris d'un subit accès de rage : « Coquin de bon sort ! c'est tout de même un peu fichant... » Il s'arrête sur un geste terrifié de Bompard... « Ah ! oui, le sérac... » et baissant le ton, forcé de chuchoter sa colère, le pauvre Tartarin continue ses imprécations à voix basse dans une énorme et comique désarticulation de la bouche : « Un peu fichant de mourir à la fleur de l'âge par la faute d'un scélérat qui, dans ce moment, prend bien tranquillement sa demi-tasse sur le Tour-de-Ville !... »

Mais pendant qu'il fulmine, une éclaircie s'ouvre peu à peu dans l'air. Il ne neige plus, il ne vente plus ; et des écarts bleus apparaissent déchirant le gris du ciel. Vite, en route, et, rattachés tous deux à la corde, Tartarin, qui a pris la tête comme tout à l'heure, se retourne, un doigt sur la bouche :

« Et vous savez, Gonzague, tout ce que nous venons de dire reste entre nous.

— Té, pardi... »

Pleins d'ardeur, ils repartent, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige fraîchement tombée, qui a englouti sous sa ouate immaculée les traces de la caravane; aussi Tartarin consulte sa boussole toutes les cinq minutes. Mais cette boussole tarasconnaise, habituée aux chauds climats, est frappée de congélation depuis son arrivée en Suisse. L'aiguille joue aux quatre coins, agitée, hésitante ; et ils marchent devant eux, attendant de voir se dresser tout à coup les roches noires des Grands-Mulets dans la blancheur uniforme, silencieuse, en pics, en aiguilles, en mamelons, qui les entoure, les éblouit, les épouvante aussi, car elle peut recouvrir de dangereuses crevasses sous leurs pieds.

« Du sang-froid, Gonzague, du sang-froid!

— C'est justement de ça que je manque, » répond Bompard lamentablement. Et il gémit : « Aïe de mon pied!... aïe de ma jambe!... nous sommes perdus ; jamais nous n'arriverons... »

Ils marchent depuis deux heures lorsque, vers le milieu d'une pente de neige très dure à grimper, Bompard s'écrie effaré :

« Tartar*éin*, mais ça monte!

— Eh! je le vois parbleu bien, que ça monte, riposte le P. C. A. en train de perdre sa sérénité.

— Pas moins, à mon idée, ça devrait descendre.

— *Bé* oui! mais que voulez-vous que j'y fasse? Allons toujours jusqu'en haut, peut-être que ça descendra de l'autre côté. »

Cela descendait en effet, et terriblement, par une succession de névés, de glaciers presque à pic, et tout au bout de cet étincellement de blancheurs dangereuses une cabane s'apercevait piquée sur une roche à des profondeurs qui semblaient inaccessibles. C'était un asile à atteindre avant la nuit, puisqu'on avait perdu la direction des Grands-Mulets, mais au prix de quels efforts, de quels dangers peut-être!

« Surtout ne me lâchez pas, *qué*, Gonzague...

— Ni vous non plus, Tartar*eïn*. »

Ils échangent ces recommandations sans se voir, séparés par une arête derrière laquelle Tartarin a disparu, avançant l'un pour monter, l'autre pour descendre, avec lenteur et terreur. Ils ne se parlent même plus, concentrant toutes leurs forces vives, crainte d'un faux pas, d'une glissade. Tout à coup, comme il n'est qu'à un mètre de la crête, Bompard entend un cri terrible de son compagnon, en même temps qu'il sent la corde se tendre d'une violente et désordonnée secousse... Il veut résister, se cramponner pour retenir son compagnon

sur l'abîme. Mais la corde était vieille, sans doute, car elle se rompt brusquement sous l'effort.

« Outre !

— Boufre ! »

Ces deux cris se croisent, sinistres, déchirant le silence et la solitude, puis un calme effrayant, un calme de mort que rien ne trouble plus dans la vastitude des neiges immaculées.

Vers le soir, un homme ressemblant vaguement à Bompard, un spectre aux cheveux dressés, boueux, ruisselant, arrivait à l'auberge des Grands-Mulets où on le frictionnait, le réchauffait, le couchait avant qu'il eût prononcé d'autres paroles que celles-ci, entrecoupées de larmes, de poings levés au ciel. « Tartarin... perdu... cassé la corde... » Enfin on put comprendre le grand malheur qui venait d'arriver.

Pendant que le vieil aubergiste se lamentait et ajoutait un nouveau chapitre aux sinistres de la montagne en attendant que son ossuaire s'enrichît des restes de l'accident, le Suédois et ses guides, revenus de leur expédition, se mettaient à la recherche de l'infortuné Tartarin avec des cordes, des échelles, tout l'attirail d'un sauvetage, hélas ! infructueux. Bompard, resté comme ahuri, ne pouvait fournir aucun indice précis ni sur le drame ni sur l'endroit où il avait eu lieu. On trouva seulement au Dôme du Goûter un bout de corde resté dans une anfractuosité de glace. Mais cette corde, chose singulière, était coupée aux deux bouts comme avec un instrument tranchant ; les journaux de Chambéry en donnèrent un fac-similé que nous reproduisons ici. Enfin, après huit jours de courses, de consciencieuses recherches, quand on eut la conviction que le pauvre présid*ain* était introuvable, perdu sans retour, les délégués désespérés prirent le chemin de Tarascon, ramenant Bompard dont le cerveau ébranlé gardait la trace d'une terrible secousse.

« Ne me parlez pas de ça, répondait-il quand il était question du sinistre, ne m'en parlez jamais ! »

Décidément le Mont-Blanc comptait une victime de plus, et quelle victime !

Mlle TOURNATOIRE

XIV

Épilogue.

D'endroit plus impressionnable que Tarascon, il ne s'en est jamais vu sous le soleil d'aucun pays. Parfois, en plein dimanche de fête, toute la ville dehors, les tambourins en rumeur, le Cours grouillant et tumultueux, émaillé de jupes vertes, rouges, de fichus arlésiens, et, sur de grandes affiches multicolores, l'annonce des luttes pour hommes et demi-hommes, des courses de taureaux camarguais, il suffit d'un farceur criant : « Au chien fou !... » ou bien : « Un bœuf échappé !... » et l'on court, on se bouscule, on s'effare, les portes se ferment de tous leurs verrous, les persiennes claquent comme par un orage, et voilà Tarascon désert, muet, sans un chat, sans un bruit, les cigales elles-mêmes blotties et attentives.

C'était l'aspect de ce matin-là qui n'était pourtant ni fête ni dimanche : les boutiques closes, les maisons mortes, places et placettes comme agrandies par le silence et la solitude. « Vasta silentio », dit Tacite décrivant Rome aux funérailles de Germanicus, et la citation de sa Rome en deuil s'appliquait d'autant mieux à Tarascon qu'un service funèbre pour l'âme de Tartarin se disait en ce moment à la métropole où la population en masse pleurait son héros, son dieu, son invincible à doubles muscles resté dans les glaciers du Mont-Blanc.

Or, pendant que le glas égrenait ses lourdes notes sur les rues

désertes, Mlle Tournatoire, la sœur du médecin, que son mauvais état de santé retenait toujours à la maison, morfondue dans son grand fauteuil contre la vitre, regardait dehors en écoutant les cloches. La maison des Tournatoire se trouve sur le chemin d'Avignon, presque en face de celle de Tartarin, et la vue de ce logis illustre dont le locataire ne devait plus revenir, la grille pour toujours fermée du jardin, tout, jusqu'aux boîtes à cirage des petits savoyards alignées près de la porte, gonflait le cœur de la pauvre demoiselle infirme qu'une passion secrète dévorait depuis plus de trente ans pour le héros tarasconnais. O mystères d'un cœur de vieille fille! C'était sa joie de le guetter passer à des heures régulières, de se dire : « Où va-t-il ?... » de surveiller les modifications de sa toilette, qu'il s'habillât en alpiniste ou revêtit sa jaquette vert-serpent. Maintenant, elle ne le verrait plus ; et cette consolation même lui manquait d'aller prier pour lui avec toutes les dames de la ville.

Soudain la longue tête de cheval blanc de Mlle Tournatoire se colora légèrement; ses yeux déteints, bordés de rose, se dilatèrent d'une manière considérable pendant que sa maigre main aux rides saillantes esquissait un grand signe de croix... Lui, c'était lui, longeant les murs de l'autre côté de la chaussée... D'abord elle crut à une apparition hallucinante... Non, Tartarin lui-même, en chair et en os, seulement pâli, piteux, loqueteux, longeant les murs comme un pauvre ou comme un voleur. Mais pour expliquer sa présence furtive à Tarascon, il nous faut retourner sur le Mont-Blanc, au Dôme du Goûter, à cet instant précis où les deux amis se trouvant chacun sur un côté du Dôme, Bompard sentit le lien qui les attachait, brusquement se tendre, comme par la chute d'un corps.

En réalité, la corde s'était prise entre deux glaçons, et Tartarin éprouvant la même secousse, crut, lui aussi, que son compagnon roulait, l'entraînait. Alors, à cette minute suprême... comment dire cela, mon Dieu ?... dans l'angoisse de la peur, tous deux, oubliant le serment solennel à l'hôtel Baltet, d'un même mouvement, d'un même geste instinctif, coupèrent la corde, Bompard avec son couteau, Tartarin d'un coup de piolet; puis, épouvantés de leur crime, convaincus l'un et l'autre qu'ils venaient de sacrifier leur ami, ils s'enfuirent dans des directions opposées.

Quand le spectre de Bompard apparut aux Grands-Mulets, celui de Tartarin arrivait à la cantine de l'Avesailles. Comment, par quel

miracle, après combien de chutes, de glissades ? Le Mont-Blanc seul aurait pu le dire, car le pauvre P. C. A. resta deux jours dans un complet abrutissement, incapable de proférer le moindre son. Dès qu'il fut en état, on le descendit à Cournayeur, qui est le Chamonix italien. A l'hôtel où il s'installa pour achever de se remettre, il n'était bruit que d'une épouvantable catastrophe arrivée au Mont-Blanc, tout à fait le pendant de l'accident du Cervin : encore un alpiniste englouti par la rupture de la corde.

Dans sa conviction qu'il s'agissait de Bompard, Tartarin, rongé de remords, n'osait plus rejoindre la délégation ni retourner au pays. D'avance il voyait sur toutes les lèvres, dans tous les yeux. « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?... » Pourtant le manque d'argent, la fin de son linge, les frimas de septembre qui arrivaient et vidaient les hôtelleries, l'obligèrent à se mettre en route. Après tout, personne ne l'avait vu commettre son crime ? Rien ne l'empêcherait d'inventer n'importe quelle histoire ; et, les distractions du voyage aidant, il commençait à se remettre. Mais aux approches de Tarascon, quand il vit s'iriser sous le ciel bleu la fine découpure des Alpines, tout le ressaisit, honte, remords, crainte de la justice, et pour éviter l'éclat d'une arrivée en pleine gare, il descendit à la dernière station avant la ville.

Ah ! sur cette belle route tarasconnaise, toute blanche et craquante de poussière, sans autre ombrage que les poteaux et les fils télégraphiques, sur cette voie triomphale où, tant de fois, il avait passé à la tête de ses alpinistes ou de ses chasseurs de casquettes, qui l'aurait reconnu, lui, le vaillant, le pimpant, sous ses hardes déchirées et malpropres, avec cet œil méfiant du routier guettant les gendarmes ? L'air brûlait malgré qu'on fût au déclin de la saison ; et la pastèque qu'il achetait à un maraîcher lui parut délicieuse à manger dans l'ombre courte du charreton, pendant que le paysan exhalait sa fureur contre les ménagères de Tarascon, toutes absentes du marché, ce matin-là, « rapport à une messe noire qu'on chantait pour quelqu'un de la ville perdu au fond d'un trou, là-bas dans les montagnes... Té ! les cloches qui sonnent... Elles s'entendent d'ici... »

Plus de doute ; c'est pour Bompard que tombait ce lugubre carillon de mort secoué par un vent tiède sur la campagne solitaire !

Quel accompagnement à la rentrée du grand homme dans sa patrie !

Une minute, quand, la porte du petit jardin brusquement ouverte et refermée, Tartarin se retrouva chez lui, qu'il vit les étroites allées

bordées de buis ratissées et proprettes, le bassin, le jet d'eau, les poissons rouges s'agitant au craquement du sable sous ses pas, et le baobab géant dans son pot à réséda, un bien-être attendri, la chaleur de son gîte de lapin de choux l'enveloppa comme une sécurité après tant de dangers et d'aventures. Mais les cloches, les maudites cloches redoublèrent, la tombée des grosses notes noires lui écrasa de nouveau le cœur. Elles lui disaient sur le mode funèbre : ...« Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? Tartarin, qu'est devenu Bompard ? » Alors, sans le courage d'un mouvement, il s'assit sur la margelle brûlante du petit bassin et resta là, anéanti, effondré, au grand émoi des poissons rouges.

Les cloches ne sonnent plus. Le porche de la métropole, bruyant tout à l'heure, est rendu au marmottement de la pauvresse assise à gauche et à l'immobilité de ses saints de pierre. La cérémonie religieuse terminée, tout Tarascon s'est porté au Club des Alpines où, dans une séance solennelle, Bompard doit faire le récit de la catastrophe, détailler les derniers moments du P. C. A. En dehors des membres, quelques privilégiés, armée, clergé, noblesse, haut commerce, ont pris place dans la salle des conférences dont les fenêtres, larges ouvertes, permettent à la fanfare de la ville, installée en bas, sur le perron, de mêler quelques accords héroïques ou plaintifs aux discours de ces messieurs. Une foule énorme se presse autour des musiciens, se hisse sur ses pointes, les cous tendus, essayant d'attraper quelques bribes de la séance, mais les fenêtres sont trop élevées et l'on n'aurait aucune idée de ce qui se passe, sans deux ou trois petits drôles branchés dans un gros platane, et jetant de là des renseignements comme on jette des noyaux de cerise du haut de l'arbre.

« Vé, Costecalde, qui se force pour pleurer. Ah ! le gueusard, c'est lui qui tient le fauteuil à présent... Et le pauvre Bézuquet, comme il se mouche ! comme il a les yeux rouges !... Té ! l'on a mis un crêpe à la bannière... Et Bompard qui vient vers la table avec les trois délégués... Il met quelque chose sur le bureau... Il parle à présent... Ça doit être bien beau ! Les voilà qui tombent tous des larmes... »

En effet, l'attendrissement devenait général à mesure que Bompard avançait dans son récit fantastique. Ah ! la mémoire lui était revenue, l'imagination aussi. Après s'être montrés, lui et son illustre compagnon, à la cime du Mont-Blanc, sans guides, car tous s'étaient refusés à les suivre, effrayés par le mauvais temps, — seuls avec la bannière déployée pendant cinq minutes sur le plus haut pic de l'Europe, il racontait

maintenant, et avec quelle émotion, la descente périlleuse et la chute, Tartarin roulant au fond d'une crevasse, et lui, Bompard, s'attachant pour explorer le gouffre dans toute sa longueur, d'une corde de deux cents pieds.

« Plus de vingt fois, messieurs, que dis-je ? plus de nonante fois, j'ai sondé cet abîme de glace sans pouvoir arriver jusqu'à notre malheureux *présidain* dont cependant je constatais le passage par ces quelques débris laissés aux anfractuosités de la glace... »

En parlant, il étalait sur le tapis de la table un fragment de maxillaire, quelques poils de barbe, un morceau de gilet, une boucle de bretelle ; on eût dit l'ossuaire des Grands-Mulets.

Devant cette exhibition, les douloureux transports de l'assemblée ne se maîtrisaient plus ; même les cœurs les plus durs, les partisans de Costecalde et les personnages les plus graves, Cambalalette le notaire, le docteur Tournatoire, tombaient effectivement des larmes grosses comme des bouchons de carafe. Les dames invitées poussaient des cris déchirants que dominaient les beuglements sanglotés d'Excourbaniès, les bêlements de Pascalon, pendant que la marche funèbre de la fanfare accompagnait d'une basse lente et lugubre.

Alors, quand il vit l'émotion, l'énervement à son comble, Bompard termina son récit avec un grand geste de pitié vers les débris en bocaux comme des pièces à conviction : « Et voilà, messieurs et chers concitoyens, tout ce que j'ai pu retrouver de notre illustre et bien-aimé président... Le reste, dans quarante ans, le glacier nous le rendra. »

Il allait expliquer, pour les personnes ignorantes, la récente découverte faite sur la marche régulière des glaciers : mais le grincement de la petite porte du fond l'interrompit, quelqu'un entrait. Tartarin, plus pâle qu'une apparition de Home, juste en face de l'orateur.

« *Vé!* Tartarin !...

— *Té!* Gonzague !... »

Et cette race est si singulière, si facile aux histoires invraisemblables, aux mensonges audacieux et vite réfutés, que l'arrivée du grand homme dont les fragments gisaient encore sur le bureau, ne causa dans la salle qu'un médiocre étonnement.

« C'est un malentendu, *allons*, » dit Tartarin soulagé, rayonnant, la main sur l'épaule de l'homme qu'il croyait avoir tué. « J'ai fait le Mont-Blanc des deux côtés. Monté d'un versant, descendu de l'autre ; et c'est ce qui a permis de croire à ma disparition. »

Il n'avouait pas qu'il avait fait le second versant sur le dos.

« Sacré Bompard ! dit Bézuquet, il nous a tout de même retournés avec son histoire... » Et l'on riait, on se serrait les mains pendant qu'au dehors la fanfare, qu'on essayait en vain de faire taire, s'acharnait à la marche funèbre de Tartarin.

« Vé Costecalde, comme il est jaune !... » murmurait Pascalon à Bravida en lui montrant l'armurier qui se levait pour céder le fauteuil à l'ancien président dont la bonne face rayonnait. Bravida, toujours sentencieux, dit tout bas en regardant Costecalde déchu, rendu à son rang subalterne : « La fortune de l'abbé Mandaire, de curé il devint vicaire. »

Et la séance continua.

AUTOUR DE

"TARTARIN SUR LES ALPES"

AUTOUR DE
" TARTARIN SUR LES ALPES "

Après son retour triomphal à Tarascon, chargé des dépouilles des lions de l'Atlas, Tartarin avait repris, dans la paisible cité méridionale, sa vie de bon bourgeois entre le baobab du jardin et les flèches empoisonnées du cabinet de travail. Mais on comprend qu'un tel homme qui d'ailleurs avait sa gloire à défendre contre les envieux — et Dieu sait s'il en existe dans les petites villes ! — ne pouvait en demeurer là. A Tartarin-Quichotte avait succédé Tartarin-lapin-de-garenne qui travaillait secrètement Tartarin-lapin-de-choux...

A l'époque où le héros reprochait à Alphonse Daudet son inactivité, entre 1880 *et* 1885, *sévissait en Europe la manie du voyage en Suisse et chacun, dans son for intérieur, était un peu jaloux de M. Perrichon. Il n'était question que de lacs, forêts de sapins, glaciers, escalades, avalanches. Tous les ciels ouatés évoquaient le décor de blanches cimes de montagnes. Dans le même temps la Russie des tsars était rongée d'une affreuse inquiétude. La mort du souverain était le but d'une fraction révolutionnaire résolue à abattre l'autocratie. Les nihilistes, ainsi appelait-on ces révolutionnaires, prouvaient presque quotidiennement leur activité. Alexandre II, à peine échappé à l'attentat du Palais d'hiver tombait sous leurs bombes. Mais la main de fer de la police de l'empire contenant la fraction insurgée, ce n'était qu'un crime de plus que suivait une impitoyable répression, des exécutions et des déportations en masse. Les conspirateurs, quand ils en avaient le temps, passaient alors la frontière et se réfugiaient dans les pays les plus hospitaliers. Ceux qui en avaient les moyens venaient demander à la Suisse la cautérisation de leurs poumons détériorés par le régime sévère des prisons, corrodés par la dangereuse fabrication des explosifs. Il apparaissait que c'était là gens avec lesquels il ne fallait pas plaisanter.*

Alphonse Daudet connu dans l'univers entier pour son grand cœur pitoyable, et qu'on savait l'ami de Tourguéneff, reçut les confidences de plusieurs d'entre eux.

Sous cette double inspiration, l'une grave, l'autre comique, celle des nihilistes et celle des réclames de voyages en Suisse dont débordaient les journaux, Alphonse Daudet résolut de donner satisfaction aux réclamations de Tartarin et de l'envoyer affronter à la fois le danger des abîmes et celui non moins redoutable des séductions des réfugiés russes.

De là Tartarin sur les Alpes. *Pour préparer, comme il disait, les dessous de son*

roman, Aphonse Daudet se rendit en Suisse à diverses reprises. Nous donnons, au début des notes qui suivent, le memento de ses excursions, amusant dans la brièveté. On y découvre çà et là avec intérêt des matériaux de construction du livre.

LES NOTES

Aix-les-Bains. Le lac du Bourget ; entrée dans la ville le soir, musique, casino illuminé, palais, salles immenses. Théâtre, terrasse avec kiosque pour Colonne et ses musiciens. Salle de jeu, quatre salles de baccarat : la seule salle où l'on se découvre en entrant !

Promenade à la Dent-du-Chat ; merveilleux décor qui se déroule à mesure que la route monte en lacets, villages répandus sur les gigantesques pentes vertes, pampres, vignes grimpantes, paysage presque italien, mais une Italie montagnarde et toujours *le* lac dans le fond... Les gorges de je ne sais plus quoi, le trou où s'est noyée la Dame d'honneur de la Reine Hortense. Toutes les saisons, on invente de nouvelles promenades !

La Chambotte, restaurant dominant le lac. Pique-nique organisé par les X., ménage inoubliable. Lui, habillé en quaker pour éblouir les Anglais. Elle, femme de cheval, « J'aime mieux le cheval que l'homme ! » poseuse, esbrouffeuse, salade de M^me^ Y et de M^me^ Z. La façon dédaigneuse, hautaine, ailée et dévorante dont elle mangeait son jambon ; comme j'avais vu M^lle^ I. manger son potage chez Victor Hugo. Grande organisatrice de parties. Départ. Le break gigantesque ; quarante personnes absolument inconnues les unes aux autres. La dame en waterproof, voilée, guêtrée, un calepin à la main, inscrivant très affairée. Arrivée là-haut. Dîner stupide « Une, deux, trois, tous assis ! » Le vieux sculpteur très fier (fierté modeste) d'avoir trouvé ça. Les bougies éteintes par le vent. L'italien roulant des yeux de lapin qu'on étrangle à côté de l'américaine retapée, maquillée. Descente à la nuit noire ; petite dame du midi, mariée de six mois, nous racontant dans la nuit que son mari tenait un moulin sur la Sorgue ! Effet fantastique de ce moulin se dressant dans la nuit noire des montagnes de Savoie !

Mais le plus comique de tout, ce ménage X. affolé, surmené, danse en rond, toujours en fêtes, en parties ; leur petite fille de trois ans, prodigieuse, un petit monstre, danse des danses russes habillée en moscovite, chante le *God save the Queen*, danse une czarda... pauvre bébé cosmopolite !...

Memento. Annecy. vieilles maisons, pignons, rues à galeries basses, lourds piliers, arcades écrasées et massives. Le lac, doux ; quelques villages au bord, pontons moins « chic » que sur les lacs de Lucerne et de Genève ; prêtres, paysans, vieilles. L'hôtel d'Angleterre, le bon sculpteur dans les couloirs. (Peut-être faire arriver Bompard de la même façon dans l'hôtel de Tartarin.)

Les landaus, pluie battante, la Roche-sur-Foron, marché. La vache qu'on ramène, l'achat, la bête, la sonnaille.

Femmes lavant sous un parasol fiché en terre, chapeaux de paille pendus.

Bonneville, l'hôtel de la Balance, longs couloirs, moisissures, cour intérieure de trattoria ; on sent l'Italie ; au mur, des lithographies représentant des glaciers, une dame sur une échelle, à quatre pattes, traversant une crevasse ; friture de truites ; vieux monsieur en partie fine mangeant à une table dans un coin ; un autre — un matamore de la Comédie italienne.

La pluie, beau pays à partir de Sallanche. Brume d'eau empêche de voir le Mont-Blanc ; forêts de sapins ; chutes d'eau bouillonnantes, filatures, fenêtres qui s'allument. Cascades s'en allant en plumets d'eau, roches, gouffres. Saint-Gervais, la nuit : souvenir de l'arrivée à Hospenthal.

Badigeonnage italien sur les murs, galeries en bois ; entrés chez un forgeron-serrurier, fabricant de piolets, de crochets en fer, de sonnailles. Tartarin ou Bompard (T. ou Y.) marchandant des objets ! L'Arve, le pont, café au bord du torrent, plein de paysans. Bruits d'eau ; voitures pour Martigny, sortes de caissons, chemins dangereux. Landaus qui partent, qui arrivent, anglais équipés, grandes guêtres, chapeaux Stanley, sortant de la poste, le *Times* ou le *Graphic* à la main, mulets, chaise à porteur.

La route pour aller aux Bossons, montée dans la forêt, passé l'Arve, puis la Cabane, pics, piolets, photographies, chaussons.

Descente, la grotte dans la glace, montée sur le glacier, marche sur la glace ; éblouissement. La moraine ; les mulets ; retour à pic.

Le soir, veillée, le père Couttet, ses récits ; l'Américain aveugle ; histoire de la corde coupée. (Tartarin ou Bompard pourraient raconter au bonhomme qu'ils ont grimpé le Wetterhorn, sans savoir qu'ils parlent à un guide.) Admiration touchante et naïve du père Couttet pour les « Messieurs Anglais » bons grimpeurs et généreux.

Un mot que nous dit cet anglais sur l'« Alpine-Club » nous prouve que ce n'est pas plus extraordinaire que notre Club-Alpin : il y a là un tas de vieux corbins incapables de mettre un pied devant l'autre. Club assez fermé, élégant.

La pluie à l'hôtel. Guides et porteurs attendant sur un banc en face. Et toujours les touristes qui viennent regarder le baromètre. Départ, les « pains » de miel, landaus, retour. Déjeuner à Cluse ; immense place en face l'Ecole d'horlogerie.

Bruits de rivière, cloches d'un village, silhouette d'un clocher. Des rues, des ruelles, un pont ; l'hôtel-pension Couttet, le salon, le feu de bois, lampes, piano. Aux murs, le diplôme de François Couttet, des tableaux de glaciers. A côté, le fumoir, baromètre que des gens de l'hôtel, alpenstock en main, viennent consulter. Le livre de l'hôtel, du temps que Couttet avait le Montauver, devant la Mer de Glace : bêtise plus haute que le Mont-Blanc. Bibles, volumes du Club-Alpin, etc., souvenir de Grindelwald. (Peut-être Bompard et Tartarin, chacun dans un salon d'hôtel, l'un à Grindelwald, l'autre à Chamonix, l'un près de l'Arve, l'autre de la Luschinen, se chauffant, fumant, flirtant avec de jeunes misses, et s'envoyant des récits fabuleux.)

Portier galonné ; vend des alpenstocks, des photographies, apparition du père Couttet, lourd, grand, chauve. J. dit « un pain de gruyère ». Comment il a perdu ses cheveux, refroidissement en une nuit.

Mutisme de tous les voyageurs ; ceux du fumoir, deux jeunes Allemands faisant

leurs comptes à voix basse, Anglais buvant son brandy dans de l'eau de Seltz ; silhouette de femme à table le soir avec un vrai casque ; les filles qui servent, Suissesses, Savoyardes, pas d'Allemandes. T. interrogeant gravement sur le pays, les usages ! Promenade dans le village. Chambres froides, réveil, le Mont Blanc, glaciers, reflet pur, léger, tout blanc ; goût de neige ; les sonnailles des vaches, par milliers ; beuglement du cornet comme un mugissement de taureau ; pastorale paysane ; plus émouvant que Grindelwald et ses glaciers payants.

Impression à retrouver de fraîcheur, de blancheur sauvage et forte ; une autre humanité d'avant notre âge.

Le village, hôtels, maîtres d'hôtel, garçons, guides, porteurs, postiers, voituriers ; jour de marché.

Entrée à Genève le soir ; hautes maisons, l'air Lyonnais. Musique ; piano devant les cafés le soir. Le lendemain matin, embarquement sous la pluie et déjeuner à bord. Le lac. (Souvenir du lac des Quatre-Cantons.)

Montreux. En bas, le marché sous les peupliers. Pension Vautier. Balcon ; le lac, ses couleurs de chromo. Paysage comme on en voit dans les nuages. Le pays étagé, traversé par le torrent du *Chauderon*, ponts de bois, chutes d'eau ; corniche vers Territet ; et des hôtels, et des villas... le petit cimetière, roses blanches, jaunes, pétunias ; rien que des étrangers. Terrasses de vignes, de fleurs grimpantes variées. Monaco du Nord, voilé. Montagnes, forêts, hôtels perdus dans la verdure avec leurs téléphones, va et vient des hottes, des bourriches ; tout le fond du lac, etc...

Chillon, moyen âge en miniature. Le cachot de Bonivar, les oubliettes ; tout cela ne semble pas vrai, comme une maquette réduite pour l'exposition universelle. Méchanceté et injustice des hommes. Le prisonnier de Chillon, le vrai, celui qui fait toutes ces petites peintures de quarante sous, châteaux au clair de lune, etc. Toujours, toujours on vend cela sous le pont-levis du château dans une petite échoppe, avec un tas de saletés, cornes de chamois, bois travaillé, etc.

Clarens, plus lumineux, collines basses. « Aristo » le petit bateau, drapeau blanc fleudelysé d'or, jeune homme et jeune fille en jersey, très élégants ; mais pas ce qu'on croyait, pas ducs, ni princes. — bourgeois.

Vevey, ville proprette, moyenne ; haquets, tonneaux, tout en proportion. Anglais ; bazars et marchands de curiosités ; bateaux à deux voiles triangulaires, formes d'antennes variées. Ecoles, collèges, tout cela perfectionné, les meilleures méthodes, les christomaties merveilleuses, et pas d'homme, pas un artiste.

Lausanne. Vieille ville, beaux aspects ; la cathédrale devenue protestante, nue ; chœur superbe, tombeaux. Tête ignoble, féroce et lasse de la petite fille qui nous montre, et détaille « Adalbert : (?) tué en duel judiciaire en 1314 » et une autre, plus loin, qui reprend pour d'autres touristes : « Adalbert, tué en duel judiciaire... » Qu'est-ce que ça peut leur représenter ?

Le gouvernement en séance ; on ne s'en douterait pas, tellement le château est calme, et la placette, et la terrasse plantée d'arbres qui domine les toits serrés de la ville.

Beau pays, mœurs originales, mais tout cela gâché par le décor des hôtelleries, la chamarrure des portiers, (comme je l'écrivais à ce beau parleur C., avec sa tête

de ligueur soigneusement copiée sur quelque gravure, quelque chose de félin dans le sourire).

Kursaal mélancolique, un peu sordide. Les tables, les consommations, la servante. Musique dans la pièce à côté ; le musicien allant jouer aux petits chevaux entre deux morceaux (Coquelin Cadet dans le *Sphynx*). Le patron se promenant, grand, tout en barbe, les mains derrière le dos, mouvements d'un automate de boite à musique. L'étrange façon dont l'orchestre attaque un air tzigane !...

Memento. — Bâle. Les Holbein. Les portraits. Pas de livret. Pas de noms. Bourgeois et bourgeoise. Larges cous énormes aux chairs tombantes, matrones un peu mûres, jolies coiffes et guimpes, réserve et grâce du maintien. Au milieu des banalités d'un musée de province et de sentimentalités allemandes roses, lilas, ciels et attitudes romantiques, regards aigus, profonds, la vie. Petites vitres, Bâle dans le fond, pignons serrés, toits de faïence bleue, ardoises, le Rhin vert. Ces portraits m'accompagnent dans la visite de la cathédrale, dans la salle à manger. Chaises carrées, bois, voisinage des forêts. Vieux bois sculptés qu'on vous montre, colichemardes, mousquets à roues, les promenades sur la plate-forme. Münster aux murailles rouges, le vert des arbres, vieux bancs, portes en ogive, basses, Bâle dans le bas, le Rhin, le bac, grincement de poulie. Bateau couvert comme une gondole.

Allemands, chapeaux stanley, graves, pioches à bout ferré, marchant à la file vers la montagne qu'ils vont prendre d'assaut. Solennité. — Vieux chasseur de chamois. Joueurs de cithares. Cor des Alpes. Chemins de fer funiculaires. Le piolet des guides. — Pasteur dans la montagne : « C'est de la montagne que nous vient le secours. »

Lucerne. Le lac des 4 Cantons. Tristesse. Le soir. Les montagnes. Les villas. Violet. La lune. Les bateaux. Le ponton. La pluie. Gersau. Tous ces pays dans l'eau. Prison. Les saluts du bateau. Mouchoirs agités à toutes les fenêtres des villas des hôtels. Regards d'envie. L'hôtel Müller. Portraits de tous les hôtels de la Suisse. Pas ressemblants. Odeur le soir de la plage. Pas de routes. Le lac du péché. Distractions de l'hôtel. Les masques. — Axenstein. Le parc. Tombeau de la dame. Aspect des pensionnaires. Tous dans des arbres, correspondance, lectures, tous perchés, personne ne se parle. Notes formidables pour les Anglais et les Français. Allemands à très bon compte. Vaste association des Meyer et des Müller. Musiques, drapeau rouge croix fédérale, Italiens qui passent. Distractions des captifs. Torpeur, l'air des lacs. Il fait son gaz lui-même. Tous leur gaz. Batelier. Assassin dans le canton d'Uri. Droit de le tuer. Unterwald. Levers de soleil, levers de lune. Barques. Ascension du Righi. Chemin de fer à Viznau. Petit cimetière.

Caulbad. L'hôtel. Tyroliens. Hideux quatuor, l'air bête, cordes du cou. Salles à manger. Six cents couverts. Le Kulm. Vaste caserne, pas un arbre, escalier, lampadaires. Leur gaz eux-mêmes. Brouillard. Cor des Alpes. On ne voit rien. Grelotte. Tous les Righi. Le paysagiste L*** et son motif qu'il cherche depuis

dix ans. Élève de Messonnier. Motifs grands comme l'ongle. Rien de la Suisse. Chalets déserts. Personne aux champs. De loin en loin très haut sur des pentes vertes, vaches, un faucheur. Les tables d'hôte. Têtes des gens. Professeur avec son pliant. Un bal improvisé. Tous fous pour un soir. Rien que des Allemands. Horrible nourriture. Uniformité de toutes ces stations. Envie de celle d'en face. Musique au Seelisberg. — Musique à Brünnen. — La chapelle de Guillaume Tell. La pierre où il a sauté de la barque. Les fresques. Stuckelberg et son famulus. Des restaurants partout. Il n'y a que Guillaume Tell en Suisse. Pas d'autre histoire et c'est une légende. Aussi portrait, statue partout. Une légende plus qu'une histoire. Altorf. Le relai de Wasen. L'auberge. Les diligences. La place, chalets ruisselants. Le chemin vers le Saint-Gothard ressemblant à celui d'Interlaken à Grindelwald. Cascades sur les roches, prairies, vaches, forêts de sapins. Les travaux du chemin de fer. Ponts jetés. Charpentes gigantesques. Villages italiens. Rues noires, piment vert, tomates. Guenilles qui sèchent, sifflets de locomotives. Charbon. Rails. Apparition de mineurs. Noirs de suie, lampe au chapeau, lèvres sanglantes. Marchands de joujoux sculptés. Mendicité de la Suisse. Vision du Saint-Gothard à la nuit. Les abîmes. Les rochers. Ardoises ruisselantes. Le pont du Diable. Torrent. — Andermatt. Hospenthal. Salle à manger chauffée, familles anglaises. Silhouettes de postillon sur le ciel gris tout en haut de la diligence vacillante, fouet qui se détache et paraît immense. Pluie, brume, aspect désolé et sauvage, pas de glacier. Aspect de cet hôtel de marmotte. Les voitures dételées dans la boue devant la porte. Appels dans l'hôtel par des porte-voix allant aux dessous, cochers mangeant dans une salle basse, maçonnée. Le torrent la nuit comme une machine qui chauffe.

Retour. Fluelen. Aspect des paquebots. Anglaises. Caoutchoucs. Salons envahis. Gersau. Départ pour Lucerne. La pluie. Le lac du côté d'Alpnacht, plus d'air, rives plus basses. Débarquement. La boue. La poste. Les voitures. 40 sous au directeur, herr director. Belle route. Le col de Brünig. Vingt voitures à la file. Forêts gigantesques, abîmes, roches, — à une halte un vieux carottier de la garde royale. L'Aar. Aspects trop vastes, géographiques. Brienz, lac de Brienz, similitude de tous ses ports d'embarquement et de débarquement. Giessbach. Chemin de fer funiculaire. Abimes. Hôtel somptueux. Le premier sommelier dans l'entrée, bataillon de suissesses, jolies filles. Viennent là pour apprendre l'art de voler le voyageur, faire de bons mariages. — (Voyage économique des Allemands. Habitude d'envoyer les filles en condition pour apprendre les langues). — La cascade. Eclairage. Illumination. Sur la note. Aspect de ce public, de la cascade sous les flammes de bengale. Un homme passe sur le pont pour donner la hauteur. On s'embarque encore. Au départ suissesses chantant, quatre groupées en rond, laides, chapeaux de paille.

Interlaken. Une ville d'eau. La Jungfrau à l'horizon. Les hôtels. L'exploitation du voyageur. Marchands d'alpenstocks, pics, guides, objets en bois, coucous. Kursaal. Grindelwald. La route. Cor des Alpes. Marchand de joujoux. Décor. Sapins, Orgues. La Lutschinen. Un chamois à l'auberge. Son air ennuyé. L'hôtel. Table d'hôte. Sénateur belge, son entrée, sa sortie de la salle. Le décor superbe. Glaciers. Guides, porteurs. A l'hôtel tableau de la catastrophe du mont Cervin. Portraits de guides fameux. Physionomie des garçons, l'un se fait la tête améri-

caine, l'autre anglaise, l'autre allemande. Pas de Français. Chalet. Chambres de bois. Sonorité. En bas, salon. Dimanche, l'office dit par un pasteur anglais. Les Allemands vous font paraître les Anglais charmants, têtes de vieilles demoiselles extraordinaires. Une soirée pour la construction d'une église. Les chaises. Le pasteur, sa famille. Les petites demoiselles anglaises. La femme d'un professeur d'histoire de Bâle, petite boulotte, belle voix. Le mari, l'homme-chien, toujours derrière sa femme. — Guides qui yaudlent, fillettes qui yaudlent à tous les tournants même en ce coin sauvage. La Lutschinen dans sa gorge, échelles. Coup de canon qu'on ne tire que pour les personnes de marque. On l'entend toutes les cinq minutes. Chevaux, chaises à porteurs. Cabanes en bois. Puis la grotte dans le glacier. Tunnel éclairé de lampes. La sortie fort belle, stalactites de glace, le ciel découpé en clair sur l'ouverture de la grotte. Promenades et excursions autour de Grindelwald. La mer de glace. Montée terrible, roches, bu à quatre pattes dans un tronc d'arbre. La petite route. Ascension pénible. Roches. Abîmes. Vent. Chalet. Anglais et Anglaises. Vieux mari. Sa femme plus de sexe. Toute enflammée sous son voile vert : « Je vais demain au Faulhorn, je ai été hier à la Scheideck. » Sorte de délire grimpeur. Échelles. Descente sur ces abîmes. Le glacier. Crevasses vertes, glauques. Mer figée, immobile, surprise au milieu d'un gros temps. Coups de piolet. Neige qui vole en poussière. Bel horizon de glace. Disparitions. Docteur Haller et deux guides. Il allait pour une inauguration d'une cabane du Club Alpin. Description d'une de ces cabanes. Deux pièces. Lit de camp, planches et paille dans la seconde. Première pièce une table en bois, bancs, un petit poêle, casseroles pendues, quelques fagots. Quelquefois petite lumière aperçue d'en bas dans la vallée. Rencontre dans le vent de deux expéditions, l'une qui monte, l'autre qui descend. Guides chapeaux rabattus attachés par des mouchoirs, mouillés. Le vent, quartiers de glaces que la bourrasque éparpille dans l'air. On se serre la main en passant le sommet. Tant de vent qu'on n'y reste pas deux secondes à quatre pattes, tous attachés. Disparition du docteur et de ses guides. Carnet d'Inäbnit oublié dans la cabane et que le camarade est allé chercher. Mort avec. Sans doute une avalanche. Recherche du pasteur. Infructueuse course avec les guides. Puis prières, les deux veuves. Joli type de pasteur, jeune, coureur de montagnes, poète populaire. Ses sermons aux bergers sur la montagne. Chaire rustique. Bergers avec leur calotte de cuir. Costumes de l'Oberland. Jeunes filles et femmes yaudlant sur la hauteur quand le pasteur arrive. Pasteur nouvellement marié. Jeune femme qui l'accompagne. Du lait dans les chalets. — Pasteur prend des locataires.

— La petite Scheideck. Halte dans la montagne. Soif. Maison de bois, petit reposoir, table, nappe, assiettes de framboises, eau, lait, limonade. Forêts de sapins. Puis une hôtellerie, changement de paysage, plus clair, plus large, plus nu, atmosphère brillante, voisinage de la Jungfrau. La Scheideck. L'hôtel. Lumières. Reflet de phare dans l'air. Terrasse de l'hôtel à volets verts, tables vertes, magasins de cannes, objets en bois ...arrivées et départs, gens à cheval, escabeaux pour gros messieurs, fortes dames, voiles bleus, teints échauffés. Visite au glacier. Longue montée, pâturages, herbe rare, courte, voisinage de la mer, vallons, pentes, tout cela à des hauteurs... En bas vue des vallées, clochers, chalets, gens comme des insectes, descente à pic sur la moraine, terre noire, sablonneuse, pierres. Le

glacier. En tête l'homme avec son piolet. Crevasses. Grande Tombe. Borborygmes du glacier. Cimes immaculées. Revenus sur la moraine. Détonations. L'avalanche. Furie de neige, tourbillons, puis des pièces qui se détachent comme des morceaux d'un décor, roulement, bruit terrible et tout à coup le glacier couvert de neige blanche ! Retour à travers les troupeaux. On yaudle. Descente vertigineuse. Course. On s'écarte. Halte à l'auberge à mi-chemin. Le sénateur, vieillard comique, s'éloigne pour penser. Rencontre de l'Anglais, cordes, deux guides. — Délicieuse promenade à la cascade de Mülbach (?). Forêts, pâturages gras, mouillés. Gentianes bleues. Bruit d'eau jaillissante. Halte sur une crête. Chalets déserts. Et toujours ces rencontres d'enfants en chemin descendant avec des grands bidons de bois blanc en hottes sur le dos. L'eau, l'eau qui suinte des prés, coule dans des écorces d'arbres, des petits canaux d'irrigation, tombe en baguettes de cristal des fontaines de bois. Une autre belle promenade, retour du glacier supérieur par un chemin merveilleux, la forêt tout le temps, éclaircies de pentes vertes, décor superbe. Pour aller au glacier, petit talus, guichet, on paye 50 centimes. Entrée d'un casino ! Les pentes du Wetterhorn. Une avalanche. Halte sur la moraine. La dernière promenade. A mi-route du Faulhorn. Pentes vertes. Gazon gras, gluant. Derrière nous, à mesure qu'on monte, se déroule le décor des glaciers inférieur, supérieur, la Mer de glace. Toute la montagne creusée de trous, abîmes sans fonds. Une croûte verte, minée. Mares bleues dont on n'a jamais atteint le fond. Au retour trouvé campement de recrues. Soldats bleus, petites casquettes de cuir. Tous instituteurs, régents, des lunettes. Pays en rumeur. Lumières aux auberges. Grouillement. Patrouilles. Souvenirs de l'invasion. — Départ. Nous laissons Interlaken. On longe le lac de Thoune. La pluie, les recrues, l'hôtel sur le lac envahi par les officiers. Tables. Genre prussien, mauvais français « Ces Allemands ! » Bateau qui vient les prendre. Musique sur le lac, bateau plat remorqué portant les chevaux des chefs. Servante de l'auberge qui regarde. Son amoureux là-dedans. Très fière. Le pensionnaire. Son déjeuner. Se lève quand nous sortons. Le bateau, le lac, foule qui arrive, et la pluie ! Le Hollandais, Daubray ou plutôt Dailly, haut chapeau, cravate blanche. Caoutchoucs. Désir de plaire, de causer. Haine des Anglais, s'assied partout. Sa femme bossue. Vieux cachemire. L'air intelligent. Calembours latins. Comme ça qu'ils passent leurs soirées en hiver.

Suivent des projets d'épisodes, des idées à utiliser enregistrées sur les Petits Cahiers *ou inscrits dans la marge de l'ébauche primitive :*

Tartarin et Bompard au bord des lacs. Que d'eau ! Que d'eau ! La pluie, les cascades. Courses en landau sous des averses interminables. Silhouettes de *lacustres* apparaissant aux croisées des hôtels, des villas. L'un lit, l'autre joue de la flûte, l'autre tambourine aux vitres. Ménage, Monsieur à une fenêtre, Madame à une autre. — Le patois Vaudois. Edit de Nantes. Cévennes. — Les guides se concertent à voix basses, en allemand. Tartarin peur d'être assassiné.

La petite nihiliste avec deux yeux pas pareils de couleur. Tartarin, troublé par ce regard...

Peut-être pourrais-je dans Tartarin mettre un jeune homme de maintenant, rongé, déplumé par la philosophie de Hartmann. Tartarin passera son temps à le frictionner. C'est ce garçon-là qui voudra en finir avec la vie. — A moins que je ne me serve de l'épisode de la mère qui voyage avec son fils, atteint d'une manie de suicide. — Sur le bateau, le jeune homme se jette à l'eau. Grand tumulte. Tartarin s'élance, se dépouille de ses vêtements, chaussures, et court tout le long du bord. « Un homme à la mer ! » Sur un lac, peut pas crier « Dans le lac ». Dans quel but? ne sait pas nager.

Tartarin et Bompard, enfermés à l'hôtel, confectionnant un petit journal haletant, le récit, heure par heure, de *leur agonie.*

Sur le pont du bateau tout le troupeau de l'Armée du Salut chantant des cantiques.

Tartarin comme Turenne : Son corps pas toujours prêt à aller à la bataille, sa volonté l'y mène malgré lui.

Faire tanner les pieds des militaires.

Essais de titres :

TARTARIN SUR LES CIMES

BOMPARD ET TARTARIN
ou
LES ASCENSIONNISTES

TARTARIN EN SUISSE
Nouveaux exploits du grand chasseur Tarasconnais

TARTARIN SUR LES ALPES
Nouveaux exploits du grand Tarasconnais

Une apparition sur le Righi. D'abord un voile vert, des lunettes, un passe-montagne, mouvement ascensionnel. — Qui est-ce? — La table d'hôte de 600 couverts. — Le riz et les pruneaux. — Martyre d'un homme du Midi qui ne peut pas parler. — Le bal s'organise. — L'inconnu donne son nom. — P. C. A.

Sur les boutons de manchettes du ténor trois notes de musique : *la, do, ré.*

Manie de Tartarin d'appeler les gens par leur prénom.

Professeur de Münich, solennel, sa «dame», une petite dame, vieille, poudrée, rieuse, une fée, aux yeux d'enfant.

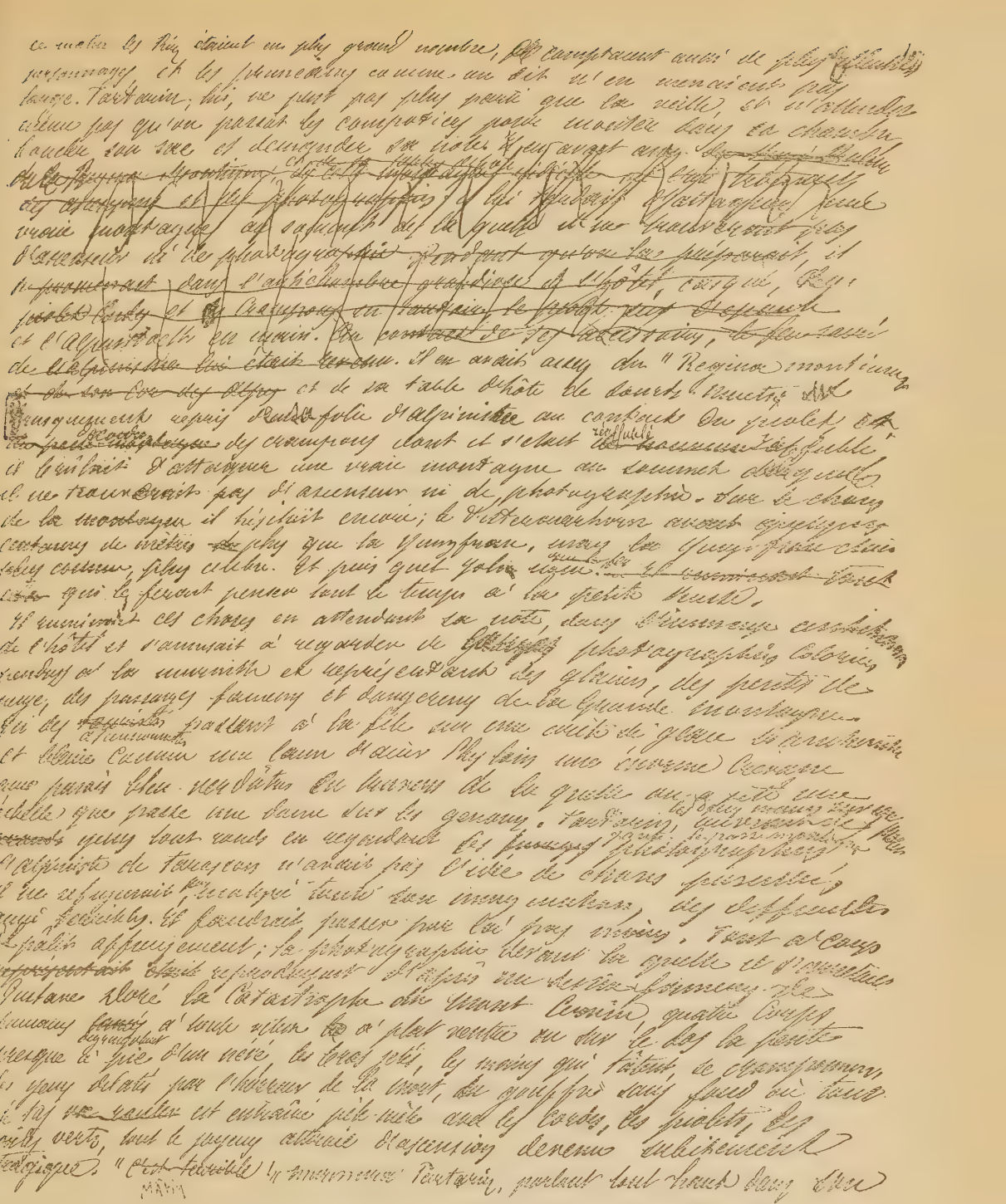
Au café se fait servir son moka sans sucre, habitude prise en Algérie. — Théorie sur le café africain, le marc au fond de la tasse.

A Tarascon, les romances remplacées par des chants de guerre, sonneries de clairon et de tambour. Tartarin depuis le voyage en Algérie, café sans sucre, la chéchia, des babouches, vêtements flottants, pris du corps. Craintes des courants d'air. — La montagnette. — Le Bout du monde. — Le Mont terrible. — Le squelette du chameau ramené de là-bas et mort depuis, chargé d'ans et d'honneur.

Costecalde dévoré par l'envie : «Vous ne savez pas comme ça fait mal...»

Bézuquet pharmacien, tête de forban, lèvres lippues, un Algérien d'avant la conquête. — Éternelle opposition de ces têtes trop caractéristiques pour des professions pacifiques et bourgeoises.

Tartarin parle en provençal dans les émotions.



FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE DE LA PREMIÈRE RÉDACTION.

Peut-être mettre en haut de la lettre : Comité révolutionnaire, en caractères russes.

Bompard : « Rien de plus simple si on eut voulu un ascenseur pour monter à la Jungfrau. On y a pensé un moment, mais on aurait perdu toute une clientèle, les amateurs de périls, des gens comme vous. »

De même que dans les tribus on vient chercher Bombonnel pour tirer une panthère, on vient demander à Tartarin de tirer sur le czar.

Bravida, guêtres grises, propre, astiqué, proverbes provençaux, fronce sa moustache d'un air terrible et dit : « Fuyons ! » ou « Je vous fais mes excuses. » — Excourbaniès comme un buffle échappé.

Chamois apprivoisé qu'on montre aux voyageurs, dressé à s'en aller et venir au moindre coup de sifflet.

Chaque danger passé, les guides yaudlent.

Si l'histoire de la Russe est trop sentimentale on peut ne pas les faire se rencontrer à Montreux. Tartarin arrive à l'hôtel, elle est partie.

A Lausanne ils lisent la *Gazette de Lausanne* : « Ascensions de la Jungfrau. » Peut-être dans le même numéro une note sur un crime dans la forêt du Brünig.

Bompard a voulu la place après le guide-chef, la plus sûre. « Mais vous disiez que vous aviez l'habitude... — L'habitude certainement... j'ai l'habitude... je n'ai pas dit laquelle... j'en ai beaucoup, l'habitude de fumer... — L'habitude de mentir, dit Tartarin sévèrement. — D'exagérer, allons ! » reprit le cynique Bompard. Tartarin pour l'honneur de Tarascon a voulu être le dernier.

LISTE D'EXPRESSIONS MÉRIDIONALES

Allez doucement de tomber, Gonzague.
Aï de ma tête ! Aï de mes jambes !
Il se connaît que...
Il a de çà du...
Comment te va?
Je n'en puis plus de ma jambe.
Ah ! de ce Bompard.
C'est la fois que...
Les autres fois il n'était pas comme ça.
Septante, nonante.
Se languir.
Moyennant qu'il vienne.
Se poutringuer.
Il dit pour ses raisons que...
Rapport que nous sommes...
Se requinquiller.
Je vous le saurai à dire.
Combien tenons-nous du mois?
Vous vous atrouverez que...
C'est un de Tarascon.
Voulant à dire que...
Si charmant qu'on le voudrait tout.
C'est lui qui me cherche...

Faire raconter par la petite Sonia le drame du Palais d'hiver.

Les noms des ascensions écrit sur les alpenstocks.

Le joueur de cor des Alpes, vieux, barbu, chapeau pointu, cause un moment avec Tartarin. C'est un ancien commissionnaire rue Vivienne. Tartarin s'approche, lui donne quelques sous, l'autre sans cesser de jouer, fait signe avec la tête « merci ». — « Est-ce que vous avez vu le soleil se lever quelquefois? » L'autre, toujours soufflant, fit signe »Non ! » avec des yeux farceurs. Puis, comme Tartarin s'en allait, il se mit à marcher derrière lui en soufflant dans sa corne et l'accompagna ainsi jusqu'à l'hôtel.

La table d'hôte de la tour de Babel.

Bompard racontera un tremblement de terre au Brésil. — Bu de l'urine de jument bouillante pour les maladies de foie.

Peut-être laisser Bompard s'engager sans rien dire dans l'expédition. Puis seulement aux Grands-Mulets, la nuit, la scène de la confidence. Tartarin veut partir quand même. Ici l'épisode de la crevasse.

...Dévouement de Manilof à la cause... Sa vie six mois dans les caves du Palais. Dynamite. Ouvrier ébéniste fait le paysan. Gendarme près de lui, veut lui donner sa fille. Visite de police au milieu de la nuit. Dormi, la dynamite sous son oreiller, des maux de tête intolérables.

Peut-être Tartarin, Bravida, Excourbaniès pris pour les nihilistes. — « Vous êtes Manilof, vous Nicolas, vous Basilef. » — On montre sa corde à Tartarin.

Tartarin a laissé ses amis à l'hôtel, va voir la comtesse, lui demande de lui présenter ses amis. Il va à sa pension. « Je vais vous conduire vers lui. » Le petit cimetière. « Il me l'ont tué. »

Au Chamois fidèle. — En route vers la Jungfrau. Défilé sérieux et superbe. Vieux chasseur de chamois. Déjeuner, chasse. Un orage dans la montagne. Le chamois acculé. Rhume. Boule d'eau chaude. Le chamois qui se chauffe. « Écoutez, Placide... »

La cabane, l'Américain aveugle. L'ascension. Récits des guides. Péripéties. Le sommet. Tartarin sur son piolet. Le spectre sur le ciel.

Bonivar. Le château de Chillon. Tartarin prisonnier. On le sort pour faire visiter le cachot. Il ne sait pas de quoi il s'agit.

L'amour à Interlaken. Chambres voisines à l'hôtel d'Angleterre, terrasse.

La Jungfrau. La soirée au Kursaal ou bien sur la terrasse, Nicolas tousse. Récits nihilistes. Tartarin très amoureux. La Jungfrau toute rose, et l'autre, la jeune fille.

Tartarin et Bompard pris dans un tourbillon de neige. Peur horrible. Confession mutuelle. Tous les aveux.

Tarascon ville impressionnable. La ville en deuil. Les cloches. Service funèbre pour l'âme du héros. Tartarin descendu à la station d'avant croit que c'est le service funèbre de Bompard. Puis grande séance. — Tartarin rentre dans sa ville. Stupeur des petits Savoyards en le voyant.

Parmi les documents ayant servi à la composition du roman, car Alphonse Daudet, on le sait, travaille d'après nature et ne se départ jamais de sa méthode, même dans une œuvre d'humour (1), *figure une relation manuscrite de l'explosion du Palais d'hiver, attentat dirigé par les* nihilistes *contre l'empereur de Russie, Alexandre II, qui échappa par miracle, cette fois-là.*

Ce récit d'un anonyme étranger, à coup sûr très renseigné, touchant les faits et gestes des terroristes russes de l'époque, a été utilisé par Alphonse Daudet dans les confidences de la blonde Sonia à Tartarin qui hantent si fort le sommeil du grand homme... La dramatique narration nous a paru digne d'être imprimée à la suite des Notes. *La voici telle quelle, sans modifications du style, allégée seulement de quelques répétitions et des principales fautes grammaticales ou des erreurs de ponctuation qui rendaient difficile la lecture de certains passages.*

SÉJOUR DE KHALTOURINE AU PALAIS D'HIVER

Avant 1879 Khaltourine était connu dans la classe ouvrière de Saint-Pétersbourg seulement comme organisateur et propagandiste très actif ; il n'a pas tardé d'y acquérir la réputation d'un homme habile et énergique. Depuis 1879 — son affiliation au parti révolutionnaire date de 1873 — il jouissait dans le milieu ouvrier, sous le pseudonyme de Stépann, d'une popularité peu commune en Russie, s'étant fait connaître par des essais organisateurs d'une conception hardie. *La Fédération ouvrière du Nord*, dont il fut le fondateur, comptait plusieurs centaines de membres et, malgré sa courte existence, doit être considérée comme la plus importante des organisations ouvrières qui aient jamais existé en Russie. Il a également contribué à la fondation du *Journal ouvrier* dont l'imprimerie acquise avec les dons des ouvriers se composait, ainsi que la rédaction entière, exclusivement de travailleurs. Malheureusement le journal et l'imprimerie furent découverts par la police lors de la composition de la première feuille, et n'ont laissé d'autre trace que le souvenir d'un essai de journal spécialement ouvrier, essai qui n'a jamais été renouvelé depuis.

Poursuivi par ces échecs perpétuels, se butant partout à la police, — la politique impériale détruisant dès le début la moindre tentative, — Khaltourine se décida à protester par le régicide.

Il est hors de doute que l'idée lui en est venue aussi spontanément qu'à Solowieff. Du reste, à cette époque, l'idée du régicide surgissait d'elle-même et simul-

(1) « D'après nature! Je n'eus jamais d'autre méthode de travail. » *Alphonse Daudet : Histoire de mes livres. Fromont jeune et Risler aîné.*

tanément chez différentes personnes. «Alexandre II doit périr de la main d'un ouvrier», disait Khaltourine, «il est de toute nécessité de faire voir aux Czars de Russie, que le peuple n'est plus leur dupe et qu'il les apprécie à leur juste valeur». L'idée — que le Czar qui trahit la cause du peuple doit périr par un homme du peuple — est devenue l'idée fixe de Khaltourine. On raconte qu'il a reçu l'assentiment des ouvriers ; Khaltourine lui-même disait qu'il avait le mandat d'une fraction ouvrière quelconque. Quoi qu'il en soit, il proposa en automne 1879 au Comité exécutif non seulement son adhésion, mais encore tout un programme d'action élaboré et prêt à être exécuté ; car, tout en poursuivant l'idée de régicide, il chercha les moyens d'approcher le Czar. Artisan très habile de son métier (menuisier), et possédant des relations répandues dans les cercles ouvriers de la ville, Khaltourine pouvait pénétrer sans peine n'importe où, aussi bien dans les palais et les couvents que dans les casernes et les ateliers.

Flairant par ci par là, il a réussi à se procurer du travail sur le yacht impérial où l'on cherchait un habile vernisseur — c'était sa spécialité bien connue. Là, il a eu l'occasion de voir un membre de la famille impériale, peut-être le Czar lui-même. Son principal but était de faire valoir son habileté professionnelle pour se faire admettre dans les ateliers du Palais d'Hiver. C'est ce qui arriva, appuyé qu'il était de plusieurs recommandations. Il va sans dire que les personnes qui l'ont recommandé ignoraient complètement son identité ainsi que son affiliation au parti révolutionnaire.

Admis au Palais, il adressa au Comité exécutif, comme nous l'avons déjà dit, la proposition de faire sauter le Palais d'hiver et avec lui, s'il y a lieu, toute la famille impériale. Il demandait au Comité des renseignements et de la dynamite. Cette proposition, coïncidant parfaitement avec le programme du Comité qui comprenait toute une série d'entreprises dirigées contre le Czar, fut acceptée, mais il fut décidé de n'y avoir recours qu'en dernier lieu. Les événements cependant en ont décidé autrement.

Khaltourine entra au Palais en octobre 1879 et consacra les premiers jours aux reconnaissances nécessaires du milieu qui lui était absolument inconnu jusque-là. Le Czar habitait à cette époque le château de Livadia en Crimée ; par suite de son absence, le Palais d'hiver restait sans surveillance aucune. Khaltourine fut frappé des mœurs et coutumes de ses nouveaux camarades.

Dans l'administration régnait un désordre complet. La licence des serviteurs et surtout le vol du haut en bas dépassaient toute vraisemblance ; les camarades de Khaltourine passaient leur temps à s'amuser, à faire la noce dans le Palais, dont leurs amis et connaissances, faute de surveillance, avaient l'accès libre. La porte d'honneur du Palais ne s'ouvrait pas facilement même devant les personnages haut placés, tandis que les amis et les connaissances des derniers des serviteurs circulaient partout librement, pénétrant par l'escalier de service le jour et la nuit. Il arrivait souvent à ces messieurs de coucher au Palais où ils se trouvaient en parfaite sûreté et ne manifestaient aucun désir de risquer la promenade nocturne dans les rues de Pétersbourg, où la police de Gourko déployait à cette époque trop de zèle. Le pillage et le vol étaient tellement à l'ordre du jour que Khaltourine lui-même fut obligé, pour éviter des soupçons, de prendre part à la curée. Et

cependant cet état de choses s'explique facilement : on refuserait peut-être de croire que les appointements du valet de chambre du Czar ne dépassaient pas 15 roubles (37 francs) par mois, pourtant c'est absolument vrai. Khaltourine entra au Palais muni de faux papiers et fut inscrit au bureau comme paysan du gouvernement d'Olanetz, une des provinces les plus éloignées, ce qui lui a beaucoup servi dans son rôle de campagnard-nigaud. Ses manières rustiques, son habitude de se gratter derrière l'oreille amusaient beaucoup toute la *valetaille civilisée.*

« Décidément, mon cher, lui disait-on, tu es un fameux vernisseur, mais, quant au savoir-vivre, un ignard accompli. »

Chacun jetait de la poudre aux yeux à ce pauvre nigaud de paysan, mais tout en avalant ces railleries, il s'entretenait avec les uns et les autres... »

Khaltourine étudiait petit à petit tous les us et coutumes, même des étages supérieurs du Palais. Quant au bâtiment, les détails topographiques, il les connaissait en peu de temps à fond.

Il visitait avec curiosité les appartements du Czar, admirait les richesses énormes et surtout celles de la salle où on a réuni des trésors d'or, d'argent et de pierres précieuses. Il se demandait par quel miracle on les laissait là, sans aucune surveillance. En étudiant les dispositions du Palais, il a remarqué que le sous-sol destiné à loger les ouvriers, et que lui-même habitait, se trouvait juste au-dessous de la salle à manger dont il n'était séparé que par la salle du corps de garde du rez-de-chaussée. Le hasard favorisait donc ses projets. Cependant il fallait attendre. L'arrivée prochaine du Czar fut annoncée, tout se mit en mouvement. On nettoyait, remuait, récurait le Palais du haut en bas. Khaltourine eut lui-même du travail par-dessus la tête. En sa qualité de meilleur ébéniste, il travaillait principalement dans les appartements du Czar, dans son cabinet de travail. Il ne pouvait donc pas sortir du Palais ni faire avancer ses préparatifs. Les événements ont marché de telle sorte que le programme primitif du Comité, considérant l'explosion du Palais comme la dernière ressource, n'a pas pu être exécuté. Au moment du départ du Czar de Livadia, tout fut prêt pour sa rencontre à Odessa, Moscou et Alexandrowsk. Mais le Palais d'hiver était désarmé. Vers le 15 novembre le Czar est parti de Livadia par la voie de terre. Les préparatifs d'Odessa devenaient par conséquent inutiles ; le coup a raté à Alexandrowsk et on l'a manqué à Moscou.

Le Palais d'hiver désarmé devait recevoir paisiblement son auguste maître. Mais évidemment, à partir de ce moment, il attire vers lui toute la vigilance des révolutionnaires. A cette époque même, Kwiatkowsky fut arrêté et on saisit chez lui le plan du Palais d'hiver sur lequel la salle à manger était marquée d'une croix.

Ce détail faillit perdre toute l'entreprise et créa à Khaltourine une situation absolument intolérable. Le plan du Palais, trouvé chez un révolutionnaire de la trempe de Kwiatkowsky, donnait doublement à réfléchir à la police.

La surveillance devint sévère. La croix, dont était marquée la salle à manger ne cessait de tourmenter les policiers. Que cela voulait-il dire? La police d'État et celle du Palais se creusaient vainement la tête. Tout en renonçant à trouver une explication plausible de ce mystère, la police sentait toutefois un vague

danger ; les appartements avoisinant la salle à manger des deux côtés, ceux d'en haut et ceux d'en bas, furent soumis à une inspection rigoureuse et devinrent l'objet d'une surveillance scrupuleuse. La police du Palais fut renforcée. Dans le sous-sol, habité par les menuisiers, on plaça en permanence un gendarme. Le colonel, chef de la police, introduisit des perquisitions subites le jour et la nuit. Khaltourine, qui avait réussi à transporter chez lui une certaine quantité de dynamite, fut très effrayé lors de la première perquisition. Au milieu de la nuit tous les habitants du sous-sol dormaient du plus profond sommeil, les portes s'ouvrent et laissent passer le colonel, suivi de gendarmes. Le bruit des pas, le cliquetis des armes et l'ordre du colonel de se mettre debout, ont vite réveillé les ouvriers. Khaltourine se crut perdu, ne s'attendant nullement à ces perquisitions et ne se les expliquant pas autrement que par la découverte de sa mission et de son identité. La dynamite était cachée sous son oreiller. Cependant tout se passa très bien. Après avoir légèrement fouillé dans les effets des ouvriers et visité quelques coins de la pièce, les gardiens de la demeure impériale s'éloignèrent, suivis du même bruit. Khaltourine respira. Les perquisitions périodiques devinrent de plus en plus fréquentes, mais, exécutées négligemment, elles ne l'effrayèrent plus. Par mesure de précaution, on donna l'ordre de fouiller les ouvriers, rentrant au Palais de leurs courses en ville. Cela ennuyait beaucoup Khaltourine. Les sorties et les entrées des serviteurs devinrent de plus en plus difficiles ; tous les habitants du Palais furent obligés de porter, en signe de reconnaissance, une plaque en cuivre ; les sorties furent contrôlées, on fouillait soigneusement ceux qui rentraient, les visites du dehors devinrent impossibles. Par quel moyen pouvait-il transporter la dynamite? Il le fallait cependant.

Géliaboff, qui remplaça Kwiatkowsky auprès de Khaltourine dans ses relations avec le Comité exécutif, dépêchait l'affaire avec une impatience fiévreuse, mais celle-ci n'avançait que très lentement ; la dynamite ne pouvait se transporter que par petits morceaux, et encore fallait-il inventer toutes sortes de ruses pour éviter la perquisition et tromper la surveillance . Il devint difficile de s'absenter, les sorties plus ou moins fréquentes furent suspectes. Khaltourine ne demandait pas mieux que d'en finir au plus vite. Cependant le chargement de la mine prit beaucoup de temps. A dire vrai ce n'était pas une mine, puisque gêné dans son travail, il ne pouvait pas diriger la force destructive de l'explosion. Il gardait d'abord la dynamite sous son oreiller, ce qui lui causa des maux de tête affreux. Il est connu du reste que la nitro-glycérine, matière éminemment vénéneuse, s'évapore avec beaucoup de facilité, et que l'inhalation de ces gaz empoisonne le sang et produit des dérangements nerveux très graves, contre lesquels on ne connaît pas de remèdes. Plus tard, la dynamite augmentant considérablement en quantité, il la mit dans une caisse où il plaçait ses hardes et la dissimula tant bien que mal sous ses effets. Et c'est cette simple caisse qui lui servit de mine. Plus tard, suivant les conseils de spécialistes, il l'approcha du mur, afin de mieux faire crouler la salle à manger. Pour enflammer la dynamite on s'est servi d'une pâte spéciale propre à brûler dans un espace privé d'air. La longueur des tubes fut calculée d'après le temps nécessaire pour sortir du Palais, évalué à quelques minutes. Et c'est tout ce qu'on a pu faire. Dans les conditions où il travaillait, il ne fallait pas penser à miner le mur.

Khaltourine se trouvait dans une situation extrêmement dangereuse ; en surveillant d'un œil attentif tout ce qui l'entourait, il devait cacher soigneusement son agitation et paraître tranquille et insouciant. Il était doué d'un tempérament vif et très impressionnable. La maladie de poitrine (phtisie pulmonaire) dont il était atteint, augmentait beaucoup sa sensibilité, sans parler des dangers constants et innombrables, de la nécessité de jouer toujours un double rôle, de dissimuler ses impressions, enfin la brusque transition de l'espoir à l'inquiétude, tout cela tendait constamment et affreusement ses nerfs.

Il appelait à son secours toute la force de la volonté afin de pouvoir cacher la lutte intérieure qui le déchirait.

Certes, on ne saura jamais ce qu'il a enduré de tortures morales. Cependant il n'a pas fléchi un seul instant et ne s'est point trahi jusqu'au bout.

Une inquiétude vague envahit tout le monde au Palais ; la méfiance générale s'accrochait pour ainsi dire un rien, mais personne ne soupçonnait Khaltourine. Même le gendarme qui habitait avec les menuisiers lui témoignait une sympathie peu commune en lui apprenant *les bonnes manières*.

« Eh ! à quoi bon te gratter toujours la tête quand M. le Colonel t'adresse la parole. Tu manques complètement de savoir-vivre, mon cher ! »

Ce gendarme avait des idées à lui. Il caressait le projet de marier convenablement sa demoiselle et son choix s'était arrêté sur le jeune menuisier. Khaltourine, sans dire non, se garda cependant d'encourager les vœux intimes du vieux soldat. Cette aventure matrimoniale lui a rendu de grands services. Du reste, on ne le soupçonnait point. Il travaillait comme d'habitude dans les appartements du Czar en l'absence de ce dernier, mais il arriva un jour que l'empereur rentra plus tôt qu'on ne l'attendait. Khaltourine n'eut pas le temps de s'esquiver et Alexandre II se trouva en présence de son ennemi mortel. Cette occasion unique — la rencontre ne se renouvela jamais — démontra à Khaltourine qu'on ne se méfiait pas de lui. Cependant toutes les conversations des policiers et des serviteurs du Palais avaient trait aux *socialistes* — c'est ainsi qu'on désignait les révolutionnaires. Les gendarmes parlaient souvent aux ouvriers des malfaiteurs, du plan trouvé chez Kawiatkowsky, leur recommandaient la vigilance, en disant que la croix qui marquait la salle à manger signifiait certainement un complot quelconque et que la trahison se cachait dans le Palais. Ces discours mettaient tout le monde sur le qui-vive, malgré les idées bien vagues de chacun sur les *socialistes*. « Je suis bien curieux d'en rencontrer un seul », disait un des serviteurs à Khaltourine. — « Mais comment le reconnaître? répondit celui-ci, ils n'ont pas de signe particulier. — Eh ! nigaud que tu es, on les reconnaît très facilement. Si tu en rencontres un cède lui vite la place, gare toi, sinon un coup de poignard, et tout est dit. *Il* est audacieux, mon cher, porte la tête haute, a l'œil perçant et l'air effaré ». On voit que, d'après les idées qu'on avait au Palais des *socialistes*, Khaltourine ne risquait point d'être découvert. Aussi travaillait-il tranquillement, jouissant de la confiance générale. Il a même reçu pour ses étrennes 100 roubles (250 francs) de gratification.

Cependant l'affaire touchait à sa fin. La caisse contenait déjà à peu près 3 pounds (environ 90 livres) de dynamite. Les techniciens trouvaient cette quan-

tité suffisante pour faire sauter la salle à manger, voulant soustraire les autres parties du bâtiment à une destruction inutile. Géliaboff, délégué du Comité, insistait pour limiter autant que possible le nombre de victimes. Khaltourine ne partageait pas cette manière de voir; il démontrait que le nombre de victimes devait être inévitablement considérable. « On est fatalement forcé, disait-il, de faire périr à peu près cinquante personnes. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, j'aime mieux augmenter la charge de dynamite ; on aura de cette façon plus de chances de faire sauter le Czar. Au moins les autres, les victimes, ne périront pas inutilement. On évitera de la sorte un nouvel attentat. »

Le transport de la dynamite devenant de plus en plus difficile, la surveillance plus sévère — ne parlait-on pas de déménager les menuisiers — on se trouva dans la nécessité de brusquer le coup décisif. Les circonstances donnaient raison à Géliaboff et on décida de faire sauter la mine à la première occasion favorable. Toutefois il fallait attendre que le hasard permit à Khaltourine de rester seul dans le sous-sol au moment de la présence du Czar dans la salle à manger. L'empereur se mettait à table chaque jour, dans un temps déterminé, à une demi-heure près. Quant aux menuisiers et au gendarme, leur absence du sous-sol dépendait, soit de la distribution du travail, soit du hasard. Ces conditions favorables ne se présentaient que rarement ; aussi Khaltourine, qui devait agir au commencement de février, les chercha vainement les premiers jours. Il était convenu qu'il irait voir Géliaboff après l'explosion pour lui en communiquer le résultat et le suivre dans un endroit sûr. Ils se voyaient sur la place, dans l'obscurité, sans échanger même le « bonjour » habituel. Irrité, sombre, Khaltourine marchait vite, murmurant à demi-voix : « Impossible, rien n'est fait ». Cela dura plusieurs jours de suite. Enfin, le 5 février, Khaltourine tout à fait calme, en disant bonjour à Géliaboff, lui jeta du ton le plus banal : « C'est fait ! » A l'instant même un terrible fracas confirma ses paroles, la mine sauta, les lumières du Palais s'éteignirent, la place de l'Amirauté mal éclairée devint tout à fait sombre.... Mais que cachait cette obscurité à l'autre bout de la place? Avait-il échappé, LUI, la cause du sacrifice de tant de vies humaines?... Ni Khaltourine, ni Géliaboff ne pouvaient attendre malgré leur brûlante curiosité...

LA CRITIQUE

M. Sutter Laumann, *la Justice* du 12 décembre 1885

Les préoccupations de la vie politique, les petits événements de la vie mondaine — courses, cocottes, rengaines de l'opérette aux abois et triomphes des chanteurs de café-concert — n'ont pas encore la triste vertu de nous faire oublier qu'il existe autre chose digne de captiver notre attention : les manifestations littéraires et artistiques ont toujours le don de nous émouvoir.

A l'annonce d'une nouvelle œuvre qui l'arrachera pour un temps à ses banales amusettes, à ses fastidieux plaisirs, le public — le vrai, celui qui comprend et qui juge — se prépare à la bien recevoir. Il se passionne. Sa curiosité éveillée veut être satisfaite. Il aime qu'on le renseigne sur la valeur de cette manne intellectuelle qui va tomber dans le désert de son ennui ; il désire qu'on lui apprenne quelle sera la somme des délicates et savoureuses jouissances que son esprit attend et goûtera. Et ce désir est d'autant plus vif que le créateur de l'œuvre attendue est un maître préféré.

***

L'auteur des merveilleuses conceptions dont la longue liste s'ouvre par *Les Lettres de mon moulin* et s'arrête à *Sapho*, est peut-être le plus aimé des écrivains contemporains dont le talent est fait de charme et de vigueur. Ayant commencé par être un Benvenuto littéraire, ciselant avec un art infini d'étincelants petits bijoux, il en est arrivé, dans cette dernière œuvre, *Sapho*, — étude cruelle et tourmentée d'une passion — à tailler dans le marbre, en plein bloc. Que donnera-t-il à présent? Quel sera le livre que nous lirons aux veillées d'hiver?

— Un livre plein de verve et de gaîté, disaient les intimes : Après les sanglots et les larmes, le rire et la joie, comme si le profond analyste, fatigué de sonder la douleur humaine, ait voulu se reposer.

Voilà tout ce qu'il est permis de savoir.

Vaillant, consciencieux, ennemi du bruit et de tout ce qui peut ressembler à de la réclame, se confinant pour ainsi dire dans un perpétuel labeur, Alponse Daudet, malgré toute son amabilité, son obligeance, avait refusé de fournir de plus précises données sur son futur roman ; aucune indiscrétion de la part d'un familier de la maison, n'était venue trahir le secret gardé. Daudet objectait que, le livre étant sur le chantier, il était au moins inutile d'en parler avant l'heure. Mais ayant appris que les derniers feuillets de copie étaient partis à l'imprimerie, désireux de pouvoir offrir au public une toute fraîche et toute agréable primeur, nous risquâmes une ultime tentative, et nous avons réussi.

***

Alphonse Daudet, qui habitait naguères avenue de l'Observatoire, demeure à présent rue Bellechasse, dans une des plus paisibles maisons de ce paisible quar-

- M. ici, venez donc voir
- Oui, vraiment.
- Chic coq !
- Cocardon !

I

Une apparition sur le Righi. — Qui est-ce ? — 2 600 couverts à table — Le riz et les princesses. — Mort[illegible] D'un homme du midi qui ne peut pas parler. — Le bal s'organise. — L'étrangère donne encore. — P. C. A. D'abord on avait vendu des lunettes, un pays montagneux, mouvementé agréablement.

Venez donc ici bien vite, vous allez voir ça

Je crois [illegible] de l'Opéra

I.

Le 27 juillet 1880, je voyageais à grande vapeur sur la crête du Righi au Righi-Kulm, affreux pays heureux, théâtre fantastique des cataclysmes de jadis.

Le 25 juillet 1880, à l'heure où le Touriste accomplissait l'ordinaire jeune à déjeuner le coucher du soleil précédé par trois bergers, une bourrasque de neige ensevelissait la cime des Righis, et les pauvres touristes, qui encombraient l'hôtel du Righi-Kulm, se précipitaient vers le feu pour réchauffer leurs membres glacés, en attendant l'heure du dîner. Ils regardaient tumultueusement les flocons épais et lourds, tourbillonnants, qui obscurcissaient l'air, mêlés à la couleur du soleil, une manière de cuivre qui donnait à la neige l'aspect de la poussière de charbon. Ils [illegible] la tempête, [illegible] la cime [illegible] à la cime du grand Rigi, [illegible] peut-être pas très élevée, mais au Righi on [illegible] l'homme de fer est apparent [illegible] l'homme, il est vrai [illegible] pas du côté opposé à la station [illegible] splendide hôtel [illegible]

FAC-SIMILÉ DES DEUX PREMIÈRES PAGES DU CARNET D'ÉBAUCHE.

tier. Il a retrouvé là, avec le calme en plus, de beaux arbres, de jolis massifs ; et ce jardin qui entoure la maison, pour être moins vaste que le Luxembourg, n'en offre pas moins aussi la vue de la verdure qui réjouit et repose ; c'est un lieu bien choisi pour lire, écrire et rêver.

Introduit dans le cabinet de travail, et laissé seul quelques minutes, nous pûmes examiner à loisir ce coin préféré de l'écrivain où tant de belles et bonnes choses sont nées et naîtront. C'est une chambre carrée, prenant jour par deux fenêtres donnant sur le jardin. Pour meubles, deux vieux bahuts de chêne précieusement sculptés en plein bois ; une table longue où sont empilés des livres récemment reçus et portant d'élogieuses dédicaces ; des bibliothèques où des bouquins de choix étalent leurs riches reliures ; un canapé, des fauteuils, un épais tapis qui assourdit le moindre son. Point ou peu de bibelots, mais de remarquables bronzes. Sur l'entablement de la haute cheminée, une statuette représentant un enfantin torero — portrait du fils de Daudet. Aux murs, deux ou trois toiles : un aspect du lac des Quatre-Cantons, pris de Righi-Kulm, étude d'une extraordinaire vérité, de de Nittis ; une marine de ce pauvre André Gill ; un délicieux portrait de femme, par Renoir, quelques dessins et eaux-fortes, le portrait de Flaubert, celui d'Edmond de Goncourt, le grand ami de Daudet, gravé par Bracquemond...

Que le seigneur du logis daigne ne pas nous savoir mauvais gré, si nous avons poussé aussi loin notre investigation ! Mais n'est-il pas intéressant d'établir un inventaire du milieu où un homme célèbre passe sa vie, ce milieu n'a-t-il pas une incontestable influence sur la tournure de ses idées, ne le peint-il pas quelque peu? et cet inventaire n'a-t-il pas toute la valeur d'un document?

Daudet entre. Avec ce tact parfait, cette souveraine bienveillance qu'il possède à un si haut degré, comme tous les gens de son pays, bienveillance qui vous met tout de suite à l'aise et qui fait que, malgré toute la distance qui sépare un homme de génie du premier venu, on devient de prime-saut presque compère et compagnon, il s'informe du but de notre visite.

— Vous voulez, dit-il, quelques renseignements sur mon prochain roman? Je crois pouvoir vous les donner à présent, et c'est bien simple.

Aussitôt, avec une bonhomie charmante, M. Daudet nous fait l'histoire de son livre, nous le raconte, nous en lit de nombreux passages. — M. Daudet est un lecteur étonnant — si bien que nous pourrions ne pas lire *Tartarin sur les Alpes*, quand paraîtra le volume, si lire et relire des pages exquises n'était pas le plus aimable emploi du temps. Car c'est Tartarin, le célèbre Tartarin, aux nouveaux avatars duquel nous allons assister !

Il a quitté Tarascon, poussé par le désir de s'illustrer encore par de nouveaux exploits, et c'est la Suisse qu'il a choisi pour théâtre de son audace. L'intention de Tartarin est de se livrer aux ascensions les plus pénibles, les plus périlleuses, et de joindre à ce genre d'émotions celle que procure la chasse, mais non pas la chasse aux inoffensifs passereaux ; il lui faut désormais un plus fier gibier. L'agile et sauvage chamois, l'ours des Alpes — s'il en reste encore — sont promis aux balles de sa bonne canardière ; il ira les traquer jusqu'au fond de leurs inaccessibles retraites — inaccessibles pour tout autre que lui — et leurs peaux seront les glorieux trophées qu'il rapportera, comme preuves de sa vaillance, à sa ville

natale où l'on commence à douter de lui, où il a un terrible rival. Les Tarasconnais ne chassent plus à la casquette. Ils sont las de ce plaisir, la satiété est venue. Alors ils ont cherché un nouvel emploi à leur surabondant besoin d'activité, et leur esprit inventif l'a trouvé. Ils ont enfin compris qu'ils pouvaient tirer un énorme parti de leurs montagnettes, les Alpilles : ils y feront ascensions sur ascensions et, pour grouper les amateurs, un club alpestre a été fondé. Or Tartarin est le président de ce club ; mais sa vieille gloire pâlit devant la gloire naissante de son rival, Costecalde, intrépide excursionniste ; il est menacé dans sa présidence, et voilà ce qui l'a décidé, après un entraînement sérieux auquel il s'est livré dans son jardin, à affronter les neiges et les glaciers des grandes Alpes.

Tel est le point de départ du roman. Quant aux aventures multiples qui arrivent à Tartarin, nous n'essaierons pas de les narrer, afin d'en laisser la surprise au lecteur. Mais au surplus, comment ferions-nous? Il nous faudrait la malice de celui qui créa ce type prodigieux de la vantardise méridionale ; il nous serait indispensable, ce style clair, vivant, rapide, coloré de Daudet. Impossible nous serait de donner même un faible aperçu de l'impression que firent sur nous les magiques descriptions des paysages alpestres ; impossible de traduire la gaîté qui pétille dans ce conte zigzagué d'éclats de rire ; il faut parcourir soi-même ces pages lumineuses comme un rais de soleil, où Daudet a donné carrière à toute son imagination, laissé courir toute sa verve, semé tous les trésors de l'adorable fantaisie.

Les enthousiastes du maître disent de lui : C'est un charmeur. — Quiconque a ouvert un seul de ses livres en est bientôt convaincu. Mais, si pour l'avoir lu, on a de lui cette opinion, qu'est-ce donc quand on l'a entendu? Nous qui, pendant une heure, avons eu cette joie de l'entendre commenter *Tartarin*, nous dirons : C'est un ensorceleur. Et il nous venait cette pensée, pendant que nous le regardions et l'écoutions avec une respectueuse curiosité : Quel dommage que le public ne puisse avoir pareille fête !

Quand le récit devenait dialogue et quand Daudet, pour mieux interpréter Tartarin parlant, reprenait l'inimitable accent provençal, c'était d'un comique irrésistible et, en dépit du but de notre cérémonieuse visite, nous ne pouvions nous empêcher de rire à gorge déployée. Oui, malgré notre extrême attention à bien graver dans notre mémoire tant de traits spirituels et amusants, nous ne pouvions retenir le rire, ce bon rire si rare, à cette apparition grotesque de Tartarin sur le Righi, de Tartarin affublé comme le plus entreprenant, le plus décidé touriste qui fut jamais, portant sur son dos, autour des reins, tout un arsenal d'escaladeur de monts : cordes, crampons, pics, bâtons ferrés, couvertures, toile de tente, havresac, fusil, cartouchière... Nous nous tordions les côtes en voyant Tartarin tombant comme une bombe chargée de dynamite, au milieu d'une bande d'Anglais, d'Allemands, de Russes, gens réservés, méthodiques, froids comme les glaciers de la Suisse, que la jactance du méridional plonge dans l'ahurissement, et qui le prennent tantôt pour un fou, tantôt pour un aventurier. Ses familiarités, ses expansions, les poignées de main qu'il prodigue, les «té! mon bon!» et autres interjections du cru, qui partent à tout instant comme des fusées, inquiétent ces étrangers raides et guindés. Et lui, Tartarin de Tarascon, qui se croit, dans sa

candide bonne foi, connu de tous et de toutes, reste stupéfait devant le peu d'empressement qu'on lui témoigne, quand il se nomme avec l'emphase d'un juste orgueil. Cœur inflammable, doué de cette imagination sans bornes qu'on lui connaît, il devient amoureux et alors... Mais cette indication suffit. Nous nous sommes promis de ne point déflorer par des racontars indignes les amours de Tartarin. Ceux qui ont fait depuis longtemps connaissance avec le héros, savent de quelles folies il est capable, sous le coup de la plus violente passion qu'il soit donné à l'homme d'éprouver.

Autre attrait : *Tartarin sur les Alpes* sera illustré. Deux cents dessins orneront ce livre et raconteront, concurremment au texte, les prouesses accomplies par l'illustre citoyen de Tarascon sur les âpres cimes de l'Oberland. Nous avons vu quelques-uns de ces dessins, qui ont été faits au fur et à mesure que la copie était donnée par le romancier, dessins signés Rossi, Montenard, Aranda, Beaumont, Myrbach. Ils sont ravissants. De plus, détail qui ne manque point d'intérêt, ce livre sera vendu à un prix relativement modique — une dizaine de francs — ce qui le mettra à portée de toutes les bourses, bien qu'il ait été payé une somme considérable à l'auteur, et que ce soit une édition de luxe fort coûteuse : tour de force de librairie.

***

Nous aurions encore beaucoup à dire et sur le roman et sur une foule d'anecdotes le concernant ainsi que sur certaines appréciations littéraires, émises par Alphonse Daudet, au cours de la conversation ; mais la longueur de cet article nous interdit toute prolixité. Nous ne nous permettrons qu'une réflexion au sujet d'une appréciation que M. Daudet a faite sur son livre, réflexion que nous n'avons pas osé faire à lui-même.

« Le rire, nous disait l'auteur de Tartarin, le rire est anti-artistique et de qualité secondaire en littérature. »

Eh bien non — quand le rire est de bon aloi, quand il est naturel, amené par des situations d'un comique franc, lorsqu'il est le résultat de l'observation poussée à l'extrême des travers et des ridicules d'un individu, pris au hasard dans la foule, ou personnifiant l'humanité, une race, un peuple ! Alors le don de faire rire égale assurément celui de faire pleurer, s'il ne lui est pas supérieur, car les larmes montent facilement à la paupière, tant le cœur de l'homme est saturé de tristesse, de sanglots contenus. Or, dans ce roman, le rire a bien ces indispensables qualités de naturel et de sincérité. Tartarin qui paraît bâti tout d'une pièce, est au contraire complexe, nuancé, subtil. Il est très vantard, mais il est réellement très brave ; son agaçante loquacité recèle des traits frappés au coin de la plus saine raison ; sa gloriole le conduit à exécuter de vrais miracles d'énergie, et ses manières expansives, gênantes parfois, n'en indiquent pas moins une forte dose de vraie bonté. Ce sont ces oppositions qui amusent. D'autre part, les gens que coudoie Tartarin sont également passés au crible de l'analyse ; leurs défauts, leurs côtés burlesques mis en relief ; la froideur qui les caractérise, le sentiment de leur dignité poussé à l'excès, leur respect de l'étiquette — voilà autant de contrastes avec Tartarin,

contrastes qui font s'épanouir, sans aucun artifice de mauvais goût, les rates les plus rebelles.

Lorsque un artiste atteint l'intensité d'expression que peut donner son art, quel que soit le but, que peut-il demander de plus? Non, le rire n'est pas anti-artistique, quand il jaillit, sans efforts et sans peine, des entrailles même de l'œuvre. Et si, selon le terme employé par M. Daudet, dans sa modestie grande et séduit qu'il est par des études plus sévères, d'une forme plus grave, et si l'œuvre écrite pour faire rire est de la littérature «debout», celle-ci vaut assurément la littérature «assise». Le grand succès de *Tartarin de Tarascon* fut la première preuve, cher maître ; celui qui attend votre *Tartarin sur les Alpes* sera la seconde et confirmera la démonstration.

M. Paul Bourget, *le Journal des Débats* du 16 décembre 1885

Le charmant, l'amusant volume que celui dont M. Alphonse Daudet vient nous offrir l'étrenne pour cette fin d'année où la politique se fait menaçante, la littérature pessimiste — et le ciel de Paris triste et voilé, comme cette littérature et cette politique !... Voulez-vous en avoir l'impression exacte? Rappelez votre plus joli souvenir de conversation, à dîner par exemple, en face d'un ami qui savait conter, et quel est le dîner d'hommes, à Paris, où il ne se trouve pas un conteur doué? Quatre ou cinq convives, pas plus, pour qu'il n'y ait pas un brouhaha de paroles autour des anecdotes détaillées par celui qui est en verve. C'est un charme alors que de se taire soi-même et de suivre, à travers les mots qu'on écoute, les éveils de physionomie dessinées d'une phrase. Le conteur s'anime, et ses observations prennent geste, si l'on peut dire ; les dialogues qu'il cite sont là, devant vous, qui en saisissez la mimique. Ah ! cet art de conter ainsi, qu'il est précieux, qu'il est national surtout, de cette tradition de causerie française bien entamée et cependant persistante ! Il y faut de la moquerie, mais qui n'aille pas jusqu'à l'épigramme cruelle ; du réalisme, mais qui ne descende pas jusqu'aux tristesses de la trivialité, un sourire toujours, mais sans intention trop fine, comme une bonhomie de gaieté. Pour ces quelques heures, fermons la porte aux idées noires, à celles que nous inflige le sentiment de ce qu'il y a de dangereux et d'amer dans la vie. Au demeurant, cette vie n'est pas un drame continu. S'il y a, comme dit le poète, les larmes des choses, ces choses ont aussi leur bouffonnerie ; et, comme dans les pièces de Molière, l'intermède grotesque vient sans cesse interrompre les scènes de passion. Eh bien ! délectons-nous un peu à ne voir de l'existence que ce côté comique et divertissant... C'est à une de ces fêtes de joie que nous convie M. Alphonse Daudet avec son livre d'aujourd'hui, avec ce *Tartarin sur les Alpes* qui fait une suite glorieuse au premier Tartarin que tous les lecteurs ont dans leur souvenir. Le romancier en bonne humeur ne se souvient plus d'avoir écrit ces pages dernières de *Sapho*, où pleure tout le sanglot des ruptures d'amour, ni ces autres pages du *Nabab*, où se trouvait évoquée l'agonie de ce duc de Mora, stoïcien ganté de gris perle, qui sut mourir la face voilée, comme César, après avoir vécu un peu comme lui... Tandis que la courtisane amoureuse brame, comme une

bête blessée, dans les taillis déserts de Chaville, tandis que les ambitieux du grand monde multiplient leurs intrigues et raffinent leurs voluptés, tout un peuple s'agite, des bouffons sans le savoir, dont même les douleurs sont désopilantes par quelque point, dont les amours tournent à la farce, les ambitions à la parade de foire ; en voici toute une légion, que M. Daudet fait défiler devant nous, et en première ligne Tartarin, Tartarin lui-même, de Tarascon.

. . . . . .

Analyser le roman de M. Daudet et sa fantaisie méridionale, ce serait vouloir exécuter la bizarre opération dont se plaignait Heine, sur un de ces rais de soleil qui font danser mille atomes, — de ce soleil qui met son éclat dans les yeux des gens d'outre-Loire, son feu dans leurs gestes, sa couleur dans leur imagination et son mouvement et sa clarté dans la lumineuse prose de ce conteur d'une fantaisie si délicieuse et si française.

Car, et c'est là, pour moi, l'originalité première de ce roman, c'est l'*humour* sans doute qui en est la base, mais c'est une *humour* française, ou pour parler la langue de notre race, la Fantaisie. De l'*humour* proprement dite, nous avons des exemples admirables dans Dickens, dans Swift et dans Henri Heine. Lorsque le premier, dans *David Copperfield* nous montre M. Dick toujours arrêté dans son mémoire justificatif par le souvenir de la tête du roi Charles Ier qu'il confond avec la sienne propre, — lorsque le second écrit sa « proposition modeste pour empêcher que les enfants des pauvres en Irlande ne soient une charge à leurs parents ou à leur pays », dans laquelle il demande gravement qu'on mange tous les nouveaux-nés ; — lorsque le troisième, dans le *Tambour Legrand* raconte, en entremêlant, les éclats de rire et les larmes, la passion dont il a failli mourir et l'entrée de Napoléon à Dusseldorf, les leçons sur les accusatifs en *im* et la mort de la petite Véronique, — le lecteur devine une sorte d'imagination singulière, effrénée et maladive. La réalité se déforme jusqu'à devenir méconnaissable. La jovialité animale s'unit à la plus délicate sensibilité, d'une telle manière que vous ne savez pas si vous devez ou rire ou pleurer, à moins de faire tous les deux ensemble. M. Dick et les autres grotesques de Dickens sont bien comiques, mais leur folie est inquiétante, il y a du cabanon dans cette gaieté-là. La plaisanterie de Swift dans son *Gulliver* pétille et saute, mais ce vin de Champagne a un arrière-goût empoisonné ! Henri Heine a des grâces d'Arlequin dans sa pensée, mais c'est l'Arlequin d'un bal masqué où l'on vient de trahir et de tuer quelqu'un... Voilà l'*humour*, produit de cet étrange esprit germanique, dont Shakespeare est le plus complet représentant. Il y a quelque chose de trouble et d'obscur, de brumeux et de sauvage dans cette façon de saisir le côté bouffe de la vie. C'est du rire et cela fait mal. C'est de la gaieté mais comme les pantomimes des clowns anglais sont de la farce. Vous êtes sur le bord de la noire vision, du détraquement, de la vision fantastique d'Edgar Poë et d'Hoffmann — et vous avez peur.

Combien différente la fantaisie française, ou pour mieux dire latine et grecque ! C'est la moquerie aussi, mais lucide, mais qui n'entame pas l'homme dans son équilibre. Alfred de Musset a eu cette fantaisie-là, et, tout malade qu'il fût, voyez comme l'esprit de ses comédies est ensoleillé, lucide et valide, à côté de l'esprit des *Reisebilder* ou du *Don Juan*. La Fontaine l'a eue dans ses adorables fables, et

Molière dans quelques-unes de ses pièces de jeunesse. Balzac, tout puissant et violent qu'il fût, a eu cette fantaisie-là dans plusieurs de ses contes drôlatiques et dans ces chefs-d'œuvre : *le Début dans la vie, les Comédiens sans le savoir*. Aujourd'hui, M. Alphonse Daudet me paraît le seul, avec M. Paul Arène, à pouvoir conter de ce ton-là. Son *Tartarin* est certes une charge et une caricature, mais une charge à peine appuyée, une caricature qui ne déforme pas la ligne du modèle. Rien dans cette ironie qui sente l'épilepsie, comme dans *les Contes de Noël*, rien qui pousse le trait de satire jusqu'à la férocité comme chez Swift. C'est une alerte et fine escapade d'un esprit qui ne se grise pas, qui voit toujours juste. Cette Suisse de carnaval, où Tartarin promène ses vantardises et son courage incertain, mais elle est tout près d'être la vraie Suisse. Le paysage en est d'une précision parfaite, ici grandiose, là rendu grotesque par la multiplication des touristes ; ces touristes eux-mêmes, — la portion la plus faible de l'ouvrage, entre parenthèses — ne sont pas poussés dans le ridicule jusqu'à l'outrance du *Pickwick*. Il y a, pour tout résumer d'un mot, de l'équilibre dans ce persiflage du tempérament méridional, et si c'est un livre de farce, c'est d'une farce qui serre de si près la vie réelle qu'en maint endroit la farce est de la belle et bonne comédie. Quand Tartarin arrive à l'hôtel du Rigi-Kulm, il prend place à côté d'une jeune étrangère qui vient de dire sans se retourner : « Cette chaise est libre... Mon frère est malade. Il ne descend pas. »

— « Malade » interroge Tartarin, en s'asseyant. « Pas dangereusement au moins? »

Le trait suffit pour caractériser toute la familiarité à la fois impudente et bon enfant du bavard qui sera votre ami intime dans cinq minutes, si vous le lui permettez. Mais que c'est léger, à peine appuyé, probablement d'une ironie inintelligible pour qui ne connaît pas le mouvement de la conversation française. Tout l'art de M. Daudet réside dans la trouvaille d'une suite de traits de ce comique si léger et de cette satire si aiguë et si fine !

Je disais tout à l'heure que l'auteur de *Tartarin* semblait ne plus se souvenir qu'il a écrit aussi *Sapho* et le *Nabab*. J'avais tort. Ce nouveau livre est comme les autres, quoique sur un autre ton, un roman de mœurs, et un roman de mœurs composé par un artiste qui est dans la grande tradition des goûts et des idées de la classe moyenne française. C'est bien aussi ce qui explique, non seulement l'universel succès de M. Alphonse Daudet, mais la nature de son art. Ce roman de mœurs qui a tenté tant d'écrivains de notre époque, devait tenter aussi M. Daudet, esprit à la fois très sensitif et très réfléchi, qui trouvait là un cadre bien préparé à ses facultés d'observation physique et de combinaisons volontaires. Mais en l'abordant, l'auteur du *Petit Chose* et de *Fromont jeune* ne sortait ni de la philosophie et des affaires comme Balzac, ni de l'histoire et de la critique d'art comme les Goncourt, ni de l'hôpital et de la littérature romantique comme Flaubert. Il avait grandi dans la province française, et pris là des impressions que n'avaient beaucoup modifiées ni le grand monde impérial vu dans la familiarité d'un duc célèbre, ni le monde littéraire vu des ateliers et du boulevard. Et toutes les idées de cette classe moyenne française, si différente de la société cosmopolite qui vit à Paris, vous les retrouverez à la base même des romans de M. Daudet : un respect

profond des sentiments simples et une instinctive défiance de la vie d'exception, un culte pour les vertus de famille et une vue très nette des conséquences dangereuses des passions, voire un certain mépris pour tout ce qui n'est pas dans la vérité régulière et moyenne de la société, — avec cela, une ironie qui, derrière toutes les irrégularités, découvre ou imagine une prétention, — une bonhomie maligne à qui l'affectation répugne et qui ne perd jamais terre, — beaucoup de sensibilité mais sans lyrisme, et comme placée à bon escient, par dessus tout une scrupuleuse exactitude. M. Daudet raconte dans la préface d'un de ses livres qu'il a toujours écrit d'après nature, et l'on sent bien que derrière chacun de ses personnages il y a une quantité d'observations prises sur le vif. Ce qu'il voit surtout, c'est la gesticulation, la physionomie, l'être social en un mot, et, sur ce point encore, il est bien de sa race et de son pays, de cette race pour qui une âme solitaire, comme celle d'un Anglo-Saxon, est presque inintelligible, de ce pays auquel toute aristocratie est antipatique et qui cherche l'égalité jusque dans les caractères et les mœurs. De cette adaptation parfaite du romancier aux sujets qu'il a le plus souvent traités, résulte une unité de peinture, en même temps qu'une séduction et qu'un agrément. Les romans bourgeois de Balzac sont magnifiques, mais le romancier est trop en dehors d'eux, et les réflexions philosophiques, qui éclatent à chaque page le font trop sentir pour qu'il n'y ait pas comme un déséquilibre. Les romans bourgeois de Flaubert sont douloureux, parce qu'on aperçoit trop l'antipathie profonde de l'auteur, occupé à peindre ce qui lui « puait au nez ». — Le mot est de lui dans ses lettres à M^me^ Sand. — M. Daudet qui n'a ni le génie prodigieux de Balzac, ni la prose classique et définitive de Flaubert, possède un charme particulier, celui d'un écrivain qui aime le monde qu'il copie, qui, sans en être dupe, en goûte les qualités, en partage les idées, en épouse les sentiments. C'est par ce point surtout qu'il est semblable à Dickens qui, lui aussi, était si profondément, si intimement un Anglais de la classe moyenne. Quelle rare, quelle précieuse condition pour donner à une œuvre la couleur de la vie que d'aimer la vie qu'on représente !

Toutes nos facultés ont leur rançon. La rançon du talent de M. Daudet lui est commune avec cette classe moyenne dont il est le délicat, l'incomparable artiste. Le Français, qui n'a pas la tête épique, n'a pas d'ordinaire non plus la tête philosophique, et c'est bien pour cela que toute philosophie est quasi absente de ces romans, qui vont et qui viennent comme la vie même, mais derrière lesquels on voudrait un peu de cette pensée qui se trouve à l'excès dans les livres de Balzac. On voudrait aussi que la vie humaine n'y fût pas toujours représentée précisément dans ses exemplaires moyens. Les beaux cas psychologiques, et qui fournissent matière à de l'analyse compliquée, en sont écartés. Il suffit, pour bien apprécier la différence entre ce romancier de mœurs et un grand romancier de caractères, de comparer la fin de *Sapho* au merveilleux et profond *Adolphe*. Vous ne trouverez pas dans ce dernier livre la plainte animale, la palpitation nerveuse du désir, du regret, du désespoir, — toutes choses qui font de *Sapho* un étonnant morceau de sensibilité humaine. Mais vous y trouverez un détail d'associations d'idées, une mise à nu des plus secrets mouvements du cœur qui font qu'après avoir lu *Adolphe* vous avez de quoi réfléchir indéfiniment sur l'homme, tandis qu'après avoir lu

Sapho vous avez seulement senti. Je dis seulement, et je me rends trop compte qu'en énonçant ma préférence pour un livre d'idées sur un livre de sensation, je ne fais peut-être qu'affirmer une nature de philosophe plus que d'artiste... mais n'y aurait-il pas moyen de réunir l'un et l'autre, et ne trouve-t-on pas dans George Eliot, dans Dostoïevski, dans Tolstoï — comme aussi dans Stendhal et dans Balzac une fusion souvent complète de ces deux éléments contradictoires : l'analyse à la fois et le mouvement de la vie, la peinture des caractères, et des mœurs, une vue abstraite des causes et une vue concrète des effets? — Quoi qu'il en soit de ce problème d'esthétique, il est certain que parmi les historiens de mœurs et les sensitifs, peu sont les égaux de M. Daudet, et qu'aucun ne lui est supérieur pour la souplesse d'un talent qui va des amours de Gaussin aux exploits merveilleux du héros de Tarascon sans avoir rien perdu de sa force, de sa grâce et de son étonnante allure de vitalité !

M. Gustave Geffroy, *la Justice* du 15 janvier 1886

On sait la réapparition de Tartarin de Tarascon dans la littérature. On a appris comment l'ancien chasseur de casquettes, devenu président du club alpin, — P. C. A. — et inquiété dans sa présidence par l'armurier Costecalde, prend tout à coup un parti digne de son âge héroïque. C'est vrai, il ne prenait pas part aux ascensions pour rire des Alpines, il se bornait à lire les comptes rendus en séance. A n'en pas douter, c'était la perte de son prestige. Eh bien ! il va, par un coup de maître, tout remettre en place, et se rasseoir pour toujours dans le fauteuil convoité. Il écrit son testament, lègue au Cercle le baobab qui végète en un pot de réséda, et s'en va planter la bannière où se démène la sauvage tarrasque sur la cime du Mont-Blanc ou de la Jungfrau. — On sait aussi ce qu'il advient de l'entreprise : Tartarin amoureux d'une nihiliste, Tartarin désillusionné sur Guillaume Tell, Tartarin dans le cachot du prisonnier de Chillon, Tartarin rencontrant Bompard, trahi par lui et le trahissant, Tartarin, enfin, rentrant à Tarascon le jour où est prononcée son oraison funèbre. L'image de l'homme de Tarascon est fixée à nouveau par Alphonse Daudet. Tartarin restera ainsi dans les imaginations qu'il a amusées, en son terrible costume d'alpiniste, chargé du sac, du piolet, de l'alpenstock, du paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer à la ceinture, vêtu d'une blouse anglaise à larges pattes, guêtré de jambières en drap jaune, la tête enveloppée du passe-montagne tricoté, les yeux protégés par les lunettes vertes bombées qui donnent à tout l'individu l'aspect d'un mannequin à scaphandre.

***

Mais il n'y a pas à recommencer un récit. Le livre a été déjà lu, relu et commenté. Il vaut mieux, au risque de répéter des éloges et de réveiller des envies, essayer de montrer les dessous et la construction de cette œuvre, légère et dispersée comme une causerie, miroitante et ironique comme un paradoxe.

Cette construction est solidement bâtie, et ces dessous sont soigneusement

préparés. L'étude n'a tourné à la fantaisie que par la volonté de l'écrivain, faisant intervenir son rire, sa réflexion, son goût de significatives comparaisons et de justes métaphores. Tout, ici comme ailleurs, a été fait d'après nature. Chaque page du livre correspond exactement à un alinéa, à une phrase, à un mot du carnet de notes. La Suisse a été visitée. Les touristes ont été rencontrés. Le diplomate à court de conversation a été entendu au moment où il brusque le colloque par le « Compliments à madame... » qui tombe, neuf fois sur dix, sur un veuf ou un célibataire. Les hôteliers, les gérants ont été vus confectionnant leurs notes, parlant dans les téléphones. Le grincement des Suissesses mécaniques a été perçu. Les allures du monde nihiliste, instincts de conspirateurs, tristesses d'exilés, tourments de l'idée fixe, tout a été regardé, avec l'attention supérieure d'un observateur d'humanité, comme s'il s'agissait de faire un roman sur le monde russe. Les locutions, les éclats de voix, les intentions de malice qui ont cours à Tarascon ont été enregistrés dans les boutiques et sur le cours de la petite ville. Le « sirop de cadavre » a été bu dans la pharmacie Bézuquet. Le « Fen de brut !... » d'Excourbaniès a été happé à l'entrée bruyante de ce paisible brave homme, en même temps qu'a été recueillie la confidence de Bompard projetant une économie dans le budget, en faisant ferrer les pieds des militaires. Daudet sait, à n'en pas douter, entendre. Il sait aussi voir. Il a vu, dans ce petit monde du Midi, l'inharmonie flagrante entre l'intérieur et l'extérieur ; il a vu le pharmacien, le timide et doux vieux garçon vivant avec sa mère, porteur d'une tête de forban algérien d'avant la conquête ; il a vu le tranquille mercier débitant des lacets à son comptoir avec l'apparence d'un conquistador compagnon de Pizarre ; il a vu des faces sarrazines et des profils romains penchés sur des métiers bourgeois, sur des occupations ultra-pacifiques. C'était déjà un commencement d'explication de la complexe nature des riverains du Rhône. Agrandissant alors le cercle de sa vision, fixant son regard sur des êtres épars, il pénètre le méprisant, il reconnaît les signes visibles, de l'envie, il écoute l'envieux avouer naïvement sa maladie : « Vous ne savez pas dit l'armurier Costecalde, vous ne savez pas comme ça fait mal... »

Mais tout cela n'est que décor et figuration. Enfin, le « Tour de ville » est achevé, le cycle est parcouru : Tartarin a été rencontré. L'écrivain a trouvé le bonhomme et le nom qui résument son long travail de recherches et d'observations. Le romancier a touché le but de son ambition : il a créé un être.

. . . . . .

Maintenant, qu'on parcoure à nouveau les traits rassemblés de ce portrait, ou plutôt qu'on reprenne le livre. Qu'on revoie, dans la précision du style habile à tout montrer et à tout dire, tous les traits de fine comédie qui composent la physionomie de ce menteur sincère, de cet imposteur dupé, de ce glorieux terre à terre, — et qu'on dise s'il s'agit vraiment du seul Tartarin de Tarascon, et non pas de l'homme de partout. Sans doute, les observations se sont surtout trouvées vérifiées à Tarascon ; c'est dans la ville méridionale qu'elles ont pu être poussées à l'aigu ; et, dans la ville, un habitant a pu les résumer en lui avec une autorité indéniable. Mais qu'importent les « hé !... qué !... té !... zou !... vé !... vaï !... allons !... et autremain !... et au mouain !... et différemmain !... » Tous les êtres vivants de la littérature ont leur nationalité et leur extrait de naissance. Mais ils

ne sont nés viables que s'ils joignent au signe de leur extraction particulière une marque certaine de leur parenté avec l'humanité.

Tartarin porte cette double estampille. La chasse à la casquette, la défense du cercle pendant la guerre, le port de la bannière, sont de toutes les latitudes. La faculté d'invention, la pose d'acteur, la duperie des autres et de soi-même, le courage qu'il faut ramener au combat, sont de toutes les cervelles. — C'est avec raison que sur l'édition princeps du premier *Tartarin* figurait cette épigraphe : « En France, tout le monde est un peu de Tarascon. » On pourra mettre, avec plus de raison encore, sur l'édition définitive : « L'homme est un peu de Tarascon. »

M. Gustave Toudouze, *le Livre*

Vous est-il arrivé d'avoir cette exquise et charmante sensation, suivre du fond de quelque vallée le joli grelottement musical et railleur des clochettes sonnant au cou de mules qui s'engagent dans les lacis de la montagne !

On l'écoute, attiré, dans un appel physique qui entraîne. On le perd et on le retrouve toujours ; il disparaît à un tournant pour reparaître à un autre, tintant sans cesse son rythme qui réjouit le cœur. On a peur de le voir cesser, de ne plus l'entendre, et il revient aux moments où l'on s'y attend le moins, aux moments où on le croit parti pour toujours.

C'est un bercement d'un charme infini, particulier, faisant épanouir le rire sur les lèvres et mettant le cœur en joie, non pas d'une de ces joies grossières et à plein ventre, de ces éclats pesants que donne la grasse gaudriole, la rabelaisienne musique. La sensation est tout autre ; quelque chose de léger, de subtil pénètre l'âme, chatouille l'être, caresse et attendrit à la fois.

Telle est l'impression exacte que donne la lecture de ce merveilleux et étonnant livre d'Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes*.

Avec cet art littéraire dont il a le secret, il sème dans les rires la note saisissante de la raillerie nécessaire, du trait caricatural ayant un arome habilement caché de philosophie humaine, de senteur terrestre, sans exagérations inacceptables. Il a su rester l'analyste exact, l'observateur implacable, dans la peinture des types extraordinaires qu'il a choisis pour nous donner l'amusant relief des vanités et des enflures du Midi.

On entend parler ses personnages, on les voit aller, venir, se heurter dans l'allure endiablée qui les jette les uns en face des autres, pour la joie ou pour la colère ; mais toute la joie se concentre sur cette figure épique, bien vibrante d'humanité, avec ses enthousiasmes, ses terreurs, ses attendrissements et sa bonté profonde, très réelle, qui arrive à en faire un héros absolument touchant, Tartarin de Tarascon, l'inoubliable Tartarin.

On est tout heureux de le retrouver, ce gros petit homme au cœur jovial et sensible, aux dehors farouches et musclés, dont les exploits ont révolutionné sa ville natale et dont les chasses au lion vivront toujours dans le souvenir.

. . . . . .

Ce livre, en même temps qu'une œuvre de profonde observation, est l'expres-

sion absolument originale d'un rire qui n'emprunte ses effets qu'au relief finement donné aux êtres et aux choses.

Le héros tarasconnais prend brillamment place à côté de son émule, le noble hidalgo de la Manche ; c'est le Don Quichotte moderne, tout près de nous celui-là, bien plus à notre portée, tenant à la fois à Don Quichotte par l'ambition d'héroïsme et à Sancho Pança par les craintes du mal, par la peur pour sa peau. Tel qu'il est, il restera une création remarquable, destinée à perpétuer chez nous le rire de bon aloi, le rire spirituel et français, piqué d'une pointe d'émotion.

LE MANUSCRIT

Le manuscrit de *Tartarin sur les Alpes* forme sept cahiers écolier réglés, en papier fort, sous couvertures grises. Les feuillets, quelques-uns sont séparés du cahier, portent au verso le texte primitif de l'auteur, raturé, surchargé, avec en regard, au recto de la page suivante, certains développements, mise au net de la main de M^me^ Alphonse Daudet.

L'ÉDITION ORIGINALE

ÉDITION DU FIGARO || ALPHONSE DAUDET || TARTARIN SUR LES ALPES || NOUVEAUX EXPLOITS DU HÉROS TARASCONNAIS || ILLUSTRÉ D'AQUARELLES || PAR || ARANDA, DE BEAUMONT, MONTENARD, DE MYRBACH, ROSSI || GRAVURE DE GUILLAUME FRÈRES || PARIS || CALMAN LÉVY, ÉDITEUR || 3, RUE AUBER, 3 || 1885 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. in-8° imprimé par Lahure, couverture illustrée, imprimée en rouge et en noir. 1 feuillet blanc, 1 feuillet portant mention de la direction artistique de Guillaume frères, faux-titre et titre compris dans la pagination, 334 pages, table des matières, 1 feuillet pour l'achevé d'imprimer plus un feuillet blanc. L'ouvrage est illustré de nombreuses vignettes dans le texte et de 16 hors-texte en couleurs, dont trois seulement ne sont pas compris dans la pagination. Prix : 10 francs.

Il a été tiré des exemplaires sur papier du Japon.

L'édition courante in-18 de la librairie Flammarion porte en 1930 la mention 265e mille, indépendamment des nombreuses éditions, illustrées ou non, autorisées en d'autres formats, édition elzévirienne Lemerre, édition populaire Fayard, etc., etc. — L'ouvrage a été traduit dans les principaux pays.

TABLE DES MATIÈRES

I. Apparition au Rigi-Kulm. — Qui ? — Ce qu'on dit autour d'une table de six cents couverts. — Riz et pruneaux. — Un bal improvisé. — L'Inconnu signe son nom sur le registre de l'hôtel. — P. C. A. 1

II. Tarascon, cinq minutes d'arrêt. — Le Club des Alpines. — Explication du P. C. A. — Lapins de garenne et lapins de choux. — Ceci est mon testament. — Le sirop de cadavre. — Première ascension. — Tartarin tire ses lunettes. . . . 13

III. Une alerte sur le Rigi. — Du sang-froid ! du sang-froid ! — Le cor des Alpes. — Ce que Tartarin trouve à sa glace en se réveillant. — Perplexité. — On demande un guide par le téléphone. . . 27

IV. Sur le bateau. — Il pleut. — Le héros tarasconnais salue des mânes. — La vérité sur Guillaume Tell. — Désillusion. — Tartarin de Tarascon n'a jamais existé. — « Té ! Bompard ». 35

V. Confidences sous un tunnel. 47

VI. Le col de Brünig. — Tartarin tombe aux mains des nihilistes. — Disparition d'un ténor italien et d'une corde fabriquée en Avignon. — Nouveaux exploits du chasseur de casquettes. — Pan! pan! 53

VII. Les nuits de Tarascon. — Où est-il? — Anxiété. — Les cigales du Cours redemandent Tartarin. Martyre d'un grand saint tarasconnais. — Le Club des Alpines. — Ce qui se passait à la pharmacie de la placette. — A moi, Bézuquet!. . . 65

VIII. Dialogue mémorable entre la Jungfrau et Tartarin. — Un salon nihiliste. — Le duel au couteau de chasse. — Affreux cauchemar. — « C'est moi que vous cherchez, messieurs? » — Étrange accueil fait par l'hôtelier Meyer à la délégation tarasconnaise 73

IX. Au Chamois fidèle. 83

X. L'ascension de la Jungfrau. — Vé, les bœufs! — Les crampons Kennedy ne marchent pas, la lampe à chalumeau non plus. — Apparition d'hommes masqués au chalet du Club Alpin. — Le président dans la crevasse. — Il y laisse ses lunettes. — Sur les cimes! — Tartarin devenu dieu. 91

XI. En route pour Tarascon! — Le lac de Genève. — Tartarin propose une visite au cachot de Bonnivard. — Court dialogue au milieu des roses. — Toute la bande sous les verrous. — L'infortuné Bonnivard. — Où se retrouve une certaine corde fabriquée en Avignon 103

XII. L'hôtel Baltet à Chamonix. — Ça sent l'ail! — De l'emploi de la corde dans les courses alpestres. — Shake hands! — Un élève de Schopenhauer. — A la halte des Grands-Mulets. — « Tartar*ein*, il faut que je vous parle ». 115

XIII. La Catastrophe 127

XIV. Épilogue 137

AUTOUR DE "TARTARIN SUR LES ALPES"

Les Notes. 145

La Critique. 167

Le Manuscrit 179

L'Édition originale 180

CE LIVRE, FORMANT LE TOME X DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT TRENTE, PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE, IL CONTIENT VINGT-HUIT HORS-TEXTE EN NOIR ET HUIT HORS-TEXTE EN COULEURS.

PQ2216. A2 1929 V10

a39001 003907329b

843.88
1929
v.10

72-1
741